

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



Fr 345.11

HARVARD COLLEGE LIBRARY



CHARLES MINOT
CLASS OF 1828



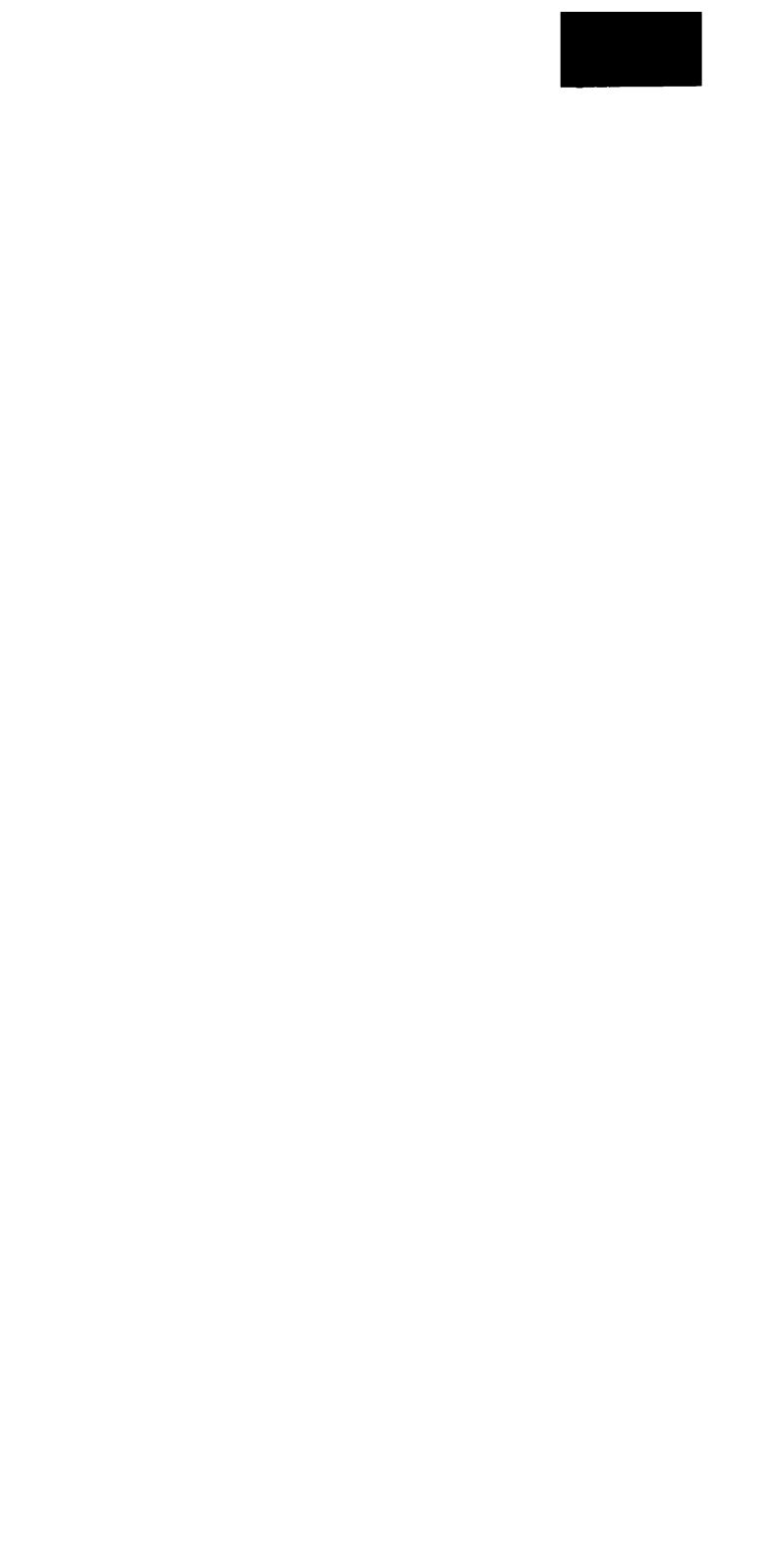
÷

•



•





ARCHIVES CURIEUSES

1)1

L'HISTOIRE DE FRANCE

ARCHIVES CURIEUSES

DF.

L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS LOUIS XI JUSQU'A LOUIS XVIII,

01

COILECTION DE PIÈCES RARES ET INTÈRESSANTES, TELLES QUE CHRONIQUES, MÉMOIRES, PAMPHLETS, LETTRES, VIES, PROCÈS, TESTAMENS, EXÈCUTIONS, SIÈGES, BATAILLES, MASSACRES, ENTREVUES, PÊTES, CÈRÈMONIES FUYÈBRES.

ETC., ETC., ETC.,

PUBLISHS DAPRES LES TENTIS CONSERVES & LA BIBLIOTURQUE ROYALE,

Ouvrage destine à servir de complement aux collections Guizot, Buchon,
Petitut et Leber;

PAR L. CIMBER

17

F. DANJOU.

PULLOTE AL ESTITATE L. LA BIRTIOTMEÇE ROTATE.
MEMBRE DE L'INSTITUT RISTORIQUE.

I' SÉRIE. — TOME 5.

PARIS.

BLAUVAIS. MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE, Rue Saint-Homas du Louvre, n° 26

1835

Fr345.11

Minut fund

BRIEF DISCOURS

DE LA

BATAILLE DE SAINT-GILLES

ADVENUE LE 27 SEPTEMBRE 1562.

I

IOME V.



BRIEF E'T VÉRITABLE DISCOURS

DE LA

DEFFAITE DES PROVENÇAUX

APPELÉE

LA BATAILLE DE SAINCT-GILLES(1),

ADVINUE L'AN 1562, PRÈS LA VILLE DE SAINCT-GILLES, EN LANGUEDOC, SITUÉE PRÈS LE BRAS DU REOSNE QUI SÉPARE LE LANGUEDOC DE LA CARMAGNE, ANCIENNEMENT DIT CAMPUS MARILS, DISTANT QUATRE LIEUES DE LA VILLE DE NISMES.

Chacun sçait comme l'entreprinse du triumvirat sur l'estat de France a peu à peu prins pié, ceste faction ayant esté mise en avant par trois personnages, dont l'un (2) et principal autheur d'icelle ne s'estoit rien moins proposé que de s'investir de la coronne de France, à quoy il avoit failly et assez lourdement (ainsi comme peuvent juger les hommes), possédant de tout en tout le Roy François, second de ce nom (mari de sa niepce), ensemble les estats

⁽¹⁾ Ce discours a été composé par un buguenot; il avait été faussement attribue par le P. Lelong a Raymond de Pavie, sieur de Forquevaula, officier de l'armes catholique. Les dermiers éditeurs de la Bibliothèque historique de France, n° 39,078, ont relevé cette errour.

⁽⁵⁾ Lo duc de Gues.

de France, finances, parlemens. Bref, il n'y avoit rien qui ne branslast et tremblast sous le nom de Guise. Mais Dieu, seul autheur de paix et repos, brisa tellement les desseins de ceste affamée famille, qu'il monstra sur le chef d'icelle un merveilleux exemple de son juste jugement. Le second (1) de ceste conspiration (homme addonné à toute impudicité, vilainie, meschanceté, larcins et excez) fut un gentilhomme de médiocre maison; néantmoins, pour les causes que dessus, avancé aux plus grands honneurs de France, lequel se voyant en défaveur par la mort du Roy Henry, son bon maistre, ne sceut moins faire, pour entretenir son estat et grandeur, que d'adhérer aux mauvais conseils, entreprises et conjurations du premier. Le tiers (2), sur la teste duquel y avoit un glaive pendu, qui pouvoit tomber sur icelle à la volonté du premier, désirant semblablement estre entretenu et maintenu en ses estats, honneurs et biens (combien qu'aucuns d'iceux soyent assez mal acquis), fut attiré à ceste ligue, lesquels ayans ensemble conspiré, se proposèrent esmouvoir plustost le ciel et la terre que de ne venir en fin de leurs entreprises.

Le Roy de Navarre qui, comme le plus proche prince du sang, et pour ceste cause le plus habile d'estre employé au gouvernement du royaume, sous un Roy mineur d'asge, suivant les loix du pays, manyoit avec la Roynemère les affaires de France, laquelle avoit esté donnée par les estats pour compaigne au Roy de Navarre, fut aisément et tost tiré à la cordelle et parti du triumvirat, et ce par les menées et prattiques du sieur d'Escar, de l'évesque de Poitiers son frère (3), et de l'évesque d'Auxerre,

- (1) Le maréchal de Saint-André.
- (2) Le connétable de Montmorency.
- (3) Il se nommait Charles de Peirusse d'Escars. On ne trouve dans la Gall.

de la maison de Lenoncourt, chacun de ces trois espérant recevoir honneste salaire et bonne récompense de la trahison qu'ils seroyent au Roy de Navarre leur maistre; dont l'un en peu de jours sut sait comte, chevalier de l'ordre, conseiller du conseil privé et gouverneur de quelque particularité de Guyenne; les deux autres, cardinaux par santasie (1).

Ledit seigneur Roy de Navarre apprint en ceste escolle à mespriser la Roine sa semme, hair monseigneur le prince de Condé son frère, pour chasser mal à tous ses amis et serviteurs, desquels il avoit grand nombre à cause de la religion chrestienne et résormée qu'il sembloit avoir embrassée; de sorte que, incontinent estant rengé du costé du triumvirat, sait ou bien soussire saire en son nom et authorité une infinité de violences qui tendoyent non seulement à la rupture de l'édit de janvier, mais aussi à la subversion et totale ruyne de la couronne et estat de France.

Possédans lesdicts conspirateurs le Roy de Navarre, et le ménant selon leurs effrenées volontez, s'efforcent tant qu'en eux seust de diminuer l'authorité de la Roine et se prévaloir du nom et authorité du Roy, duquel nud et sans armes s'estoyent emparez avec armes et sorces.

Cependant les chess de ceste conspiration n'oublient

Christ., 2º édit., t. II, col. 1804, nº xettt, ni la date de la mort du prédicement de Charles d'Escars, ni le temps auquel celui-ci fut fait évêque. Il y est dit sculement qu'il mégenit en 1864. Ce passage prouve qu'il était déja évêque de Poitiers en 1863.

L'evêque d'Auxerre se nommait Philippe de Lenoucourt; il sut depuis au chevêque de Reims.

(1) C'est-à-dire cardinaux en imagination, en espérance. L'évêque d'Auxerre sut sait dans la suite cardinal, mais celui de Poitiers ne l'a point éte.

14.

rien pour mettre de point en point en exécution leurs mauvaises affections, pour parvenir au but de leurs entreprises, ayant par pratiques et menées amené à leur faction presque tous les gouverneurs et lieutenans de Roy, en tous les pais de la France.

La Champagne et Bourgongne, à Wassy et à Sens, se sont ressentis de ceste vilaine entreprise. La Picardie n'en a esté exempte, car à Abevile, M. de Haulcourt, gouverneur dudit lieu, y fut tué, avec quelques autres, par les habitans mesmes. Amiens et Beauvais, et autres villes de ce gouvernement là, ont essayé pareille cruauté. Qu'a-on oublié d'inhumanité dans la ville de Paris, depuis leur conspiration jurée? L'air, le feu, l'eau et la terre rendront suffisant tesmoignage des massacres inhumains et barbares qui y ont esté faicts; et ce, soubs deux mareschaux de France, assavoir, de Termes et Brissac, gouverneurs dudict Paris et Isle de France; le premier desquels ne peut demeurer long-temps audict gouvernement, à cause qu'il estoit trop doux et moins carnacier.

Touraine, qui est sous le gouvernement d'un prince du sang (1), avec le Maine et Anjou, ont couru la mesme carrière. Poictou et toute la Guyenne n'ont pas eu meilleure condition. Le Daulphiné, la Provence et le Languedoc ont aussi bien senti les verges de Dieu. Mais où on a veu plus faire d'iniquité, ç'a esté aux gouvernemens où commandoit le triumvirat, comme en Daulphiné, gouvernement du duc de Guyse; en Lyonnois, Forest, Bourbonnois, etc., où estoit gouverneur lieutenant de Roy le mareschal de Sainct-André; en Languedoc, où commandoit pour lors le connestable.

Cependant M. le prince de Condé se voyant en la

⁽¹⁾ Le duc de Montpensier.

7

male grace du Roy de Navarre son frère, monimement pour le faict de la religion, à la poursuite du triumvirat; cognoissant aussi la facilité dudit Roy son frère et comment il se laissoit mener pår ceux qui peu auparavant l'avoyent mis au danger de son honneur et vie; prévoyant ausi qu'ils ne tendoyent à autre fin qu'à un changement d'estat, en advertit le Roy de Navarre son frère, lequel, rejettant bien loin ses admonitions et remonstrances, luy dit qu'il ne se devoit tant formalizer pour l'évangile et que les ministres estoyent saiseurs de menées; ce que mondit sieur le prince print tellement quellement, pour l'honneur, amitié, revérence et obéissance que tousjours il avoit portée audit Roy de Navarre son frère. Cependant divers bruits se sèment par la France du massacre qu'on devoit saire de ceux de la religion résormée, et que les estrangers qui sont contraires à icelle donneroyent secours audit duc de Guise. Brief, on ne parloit plus du Roy ni de la Royne ; l'authorité du Roy de Navarre estoit amortie par la tyrannie du triumvirat, l'estat de la Royne n'estoit pas asseuré. Les bons trembloyent, les meschans s'en orgueillissoyent, les factieux grandissoyent en courage, et, en un mot, n'y avoit plus de seureté en France pour les gens de bien.

La Royne (qui regardoit plus loin par sa prévoyance accoustumée) conceut quelque jalousie de ce gouvernement, s'y voyant mesprisée et que seulement on y empruntoit le nom du Roy pour s'en servir à mal faire, trouva moyen de parler à monsieur le prince de Condé, qui avoit semblable occasion de mescontentement; et ayant conféré ensemble, commanda audict sieur prince de s'opposer sus entreprises dudict triumvirat; ce qu'il feit autant vertueusement que bien, ayant eu de ladicte dame tant commandement verbal que sept paires de lettres, la plus-

part escrites et toutes signées de sa main, tendant à ces fins.

Pour ce saire, ledit seigneur prince sollicita de tous costez ceux qu'il sçavoit bien affectionnez à la cause de l'évangile, service du Roy, entretenement de ses volontez et édicts, bien du royaulme et repos du public, ce que (graces à Dieu) il feit bien et dextrement que, combien que ceux de la religion résormée sussent espars en diverses contrées, et en sort petit nombre, au regard de leurs ennemis, désavorisez des villes et plat pass, néantmoins Dieu print tellement leur cause en main, que en petit nombre et mal armez, ils ont combatu et dessaict de grandes compagnies, comme on pourra aisément voir en ce discours qui s'ensuit.

Le sieur de Joyeuse, lieutenant pour le Roy au pays de Languedoc en l'absence de M. le connestable, et le sieur de Fourquevaux (1), gouverneur de Narbonne, estans venus près de Montpellier avec un camp de six mil hommes de pied, sept à huict cens chevaux, six canons et deux colevrines, asseirent leur camp à Lattes, village distant de Montpellier environ demie lieue, néantmoins à la veue de laditte ville, et se logèrent taut dedans ledict village, qu'au lieu appelé Eusivade, lieu tout environné de la rivière du Lez, qui tombe aux estangs de la mer, auprès dudit Lattes.

Estans en ce lieu, ceux de la religion résormée de Montpellier (dont les chess estoyent messire Jaques de Crussol, seigneur de Beaudisné, et le capitaine Grilhe, seigneur des Baux, capitaines bien exercez à la faction de la guerre, accompagnez de huict cornetes d'argollets, de cent à six vingts hommes pour cornette, desquels estoit ches le-

⁽¹⁾ Raymond de Pavie.



DE SAINT-GILLES (sept. 1562).

dict sieur de Beaudisné, les sieurs de Barre, Herbaut, Bouillargues, Gremian, Gresmont, La Grange et Paige, avec quatorse compagnies d'infanterie, ausquels commandoyent Ayssé, Sieriam, Le Roux, Le Long, Gremianle-Jeune, Rapin, Sangla, Sainct-Veraut, L'Argentier, Rascalon, Tryras, une compagnie de Suisses et deux compagnies de la ville de Montpellier, chascune d'icelles compagnies de deux cens hommes) feirent une saillie le lendemain, pour recongnoistre l'ennemy, de deux compagnies d'argolets et cinq cens harquebouziers, et l'allèrent trouver bien près de son camp, duquel presque sortirent tous, voyant si petit nombre de ceux de la religion réformée. Ce que voyans ceux de ladite religion, se retirent peu à peu, et furent toutesfois suyvis de quelques gens de cheval papistes, qui furent si bien soustenus et chargez par ceste petite troupe qu'il en demeura sur le champ quatre-vingts et deux; et n'en mourut de ceux de la religion que trois; dont le reste fut si bien poursuyvi, qu'ils furent repoussez en batant jusques dedans leur camp, duquel ils tirerent quatre coups de canon et deux de coulevrine contre ceux de ladite religion, qui ne feirent aucun mal. Le chef de ceste escarmouche estoit le capitaine Aymé, qui ramena bravement ses gens en la ville, avec les armes et despouilles des morts, où estans entrez, s'en alierent de ce pas au temple de Tables, rendre graces à Dieu comme à l'autheur de ceste victoire.

Pour oster toute opinion d'intelligence de trahison de ladite ville, le lendemain fut crié de par le Roy que tous estrangiers eussent à vuider de la ville dans vingt-quatre heures, et que ceux de ladite ville pouvans porter armes eussent à se trouver avec leurs armes, à sçavoir : ceux de cheval, à la pierre devant le logis du sieur de Beaudisné, et ceux de pied, au lieu appelé la Loge.

Item. Que tous maistres eussent à porter le nom de leurs serviteurs et de quelles armes ils les pourroyent armer; et pource qu'à l'arrivée du camp des papistes, ceux de la religion réformée du plat païs s'estoyent retirez avec leurs familles en ladicte ville, on les accommoda en icelle le mieux qu'il sust possible; et d'entre eux ceux qui pouvoyent porter armes servirent à la désence de la ville, la cause leur estant commune.

Le ve, vie et viije jour dudict moys on sut en repos de guerre; pendant lequel temps on démolit les saux bours et temples d'iceux, qui commandoyent à la ville, jusques au nombre de vingt-cinq; c'est à sçavoir : les Cordeliers, Sainct-Eloy, Sainct-Denis, la belle Dame de Bonnes-Nouvelles, le Sainct-Esprit, Sainct-Marcal, Sainct-Michel, Sainct-Mors, les Augustins, Sainct-Anthoine, les Carmes, Sainct-Jaques, Saincte-Eulalie, les Jacopins, Sainct-Guillem, N. Valmanne, Nostre-Dame du Paradis, Sainct-Thomas, Sainct-Sauveur, le grand Sainct-Jean, Saincte-Claire, Sainct-Barthelemy, Sainct-Claude, la Magdaleine, Sainct-Mort de Preuve Le ixe dudit moys, ceux de la ville feirent une sortie de quatre compagnies d'argoulets et de cinq à six cens harquebouziers, et donnèrent jusques à une métairie appelée Ennalat, distant du camp des papistes cinq à six cens pas, et là seirent alte l'espace d'une bonne heure, sans que personne de la compagnie s'esbranslast; ains ce voyant, seirent assurer leur artillerie, laquelle ils avoyent mise sur le bort de leurs tranchées, pour davantage endommager ceux de ladite religion, puis après s tirent de leurdict camp. Ce que voyant ceux de la religion, commencèrent à se retirer le petit pas, droit aux vignes, où ils avoyent laissé une bonne embuscade, pour attirer l'ennemy là, lequel vint seulement jusques au lieu duquel estoyent partis ceux de ladicte religion et seirent alte

temps. Alors ceux de la religion commencerent et vers eux, ce que voyant, reculèrent du costé leur artillerie braquée, qui sut cause que ceux de a seirent dereches alte sans les suivre. Et lors esque jour sailly, parquoy lesdicts papietes se retileur camp et les autres en la ville.

r suivant, ceux de la ville sortirent après les saictes (ce qui ce faict ordinairement avant entreprises), avec délibération d'aller trouver jusques aux tranchées de son camp; et chemiit vers iceluy jusques à la portée du canon de icirent alte, et envoyèrent recongnoistre l'enes la sentinelle qui estoit au clocher du temple s (duquel lieu aisément on voyoit tous ceux royent et sortoyent dudict camp) descouvrit ppe de cavallerie qui en sortoit, s'encheminant llage de Payrots; ce que ladicte sentinelle donna re par un signal, ayant advancé une bandesosté par lequel ils estoyent sortis de leur camp, . tost apperceu de ceux de ladicte ville, lesquels conduicts par M. de Beaudisné; parquoy prinr chemia droict audit Payrots, et passèrent la a Lez à gué, au Pont-Trincat, et vinrent jusques icuairie appartenant aux croisez de Malthe, apulièche, où trouvèrent des fourrageurs du camp my, qui emménoyent quattres charretes charin et ustenciles de mesnage, qu'ils avoyent pillez ries et maisons prochaines; et estans lesdits irs en bonne délibération de disner et leur est; mais on ne leur en donna le loisir, car ils as tuez. Il faut icy noter que quand ces bons capapistes allans aux sourrages trouvoyent du umun et un peu gros, tant en linceux, chemises,

nappes, serviettes, etc., ils n'en faisoyent compte; et quand quelcun d'entre eux s'en chargeoit, l'autre luy disoit : Que veux-tu saire de ces borrasses, c'est-à-dire gros linge? Avant qu'il soit trois jours nous entrerons à Montpellier, et aurons tout ce beau linge fin de ces meschans huguenots. Aussi, pour ces mesmes fins, Guillaume Pellisier, évesque des papistes dudict Montpellier, estoit venude Provence, d'une abbaye qu'il y a, nommée Sainct-Honnoré, laquelle est sur la mer, et avoit vendu à quelques mariniers dudict Sainct-Honnoré le pillage qu'il espéroit avoir dudict Montpellier, et en avoit touché argent; qui sut cause que les povres sots estoyent venus avec luy, amenans leurs batteaux, pensans s'enrichir à jamais, comme cest apostat leur avoit promis, tant luy et les autres s'estoyent persuadez de ruyner ceste povre ville. Or, estans ceux de la ville audict Soulièche (comme dit est), où avoyent destourné de disner les susdits sourrageurs, ceux du camp sortirent à la file et seirent alte à la campaigne, au-dessoubs dudict Soulièche, et envoyèrent de-là pour descouvrir, vers un petit bois qui est au-dessous d'une métairie appartenant à un nommé Videry. Or le cappitaine Herbaut, partant de la trouppe de ceux de la ville, les alla recongnoistre avec une partie de sa compagnie et les rencontra près de ladicte métairie, montans le vallon. Lors ledit Herbaut les chargea tellement qu'à la veue de l'ennemy luy et ses gens entrèrent vingt-cinq ou trente, sans que leurs gens feissent aucun semblant de les venir sécourir; dont l'on amena plusieurs chevaux de ceux qui estoyent demourez sur le champ, dedans la ville; dequoy se resjouyrent ceux de ladicte ville, louans Dieu de ce que personne d'entre eux n'avoit esté blessé ni avoit receu aucun dommage. Et les papistes se retirèrent à leur camp, bien saschez et en grand

nnict du x' jour venue, les ennemis papistes ner trois pièces d'artillerie, lesquelles trois avant ils avoyent faict desmonter et embargguelonne, isle de la mer ou de l'estang y a un fort, lequel souloit estre le chef de l'éet duquel ceux de la religion s'estoyent saisis, nt près d'un moulin à vent rompu qui estoit le, et la braquèrent contre ledit fort du costé le chapelle. Or, ayant les sieurs de Crussol et artissement par un espion, le soir mesme, que s ennemis y avoit débat entre les capitaines, estoyent d'oppinion de s'en aller, les autres er, mesmes qu'ils n'avoyent point de vivres, estoyent espouvantez de ce qui estoit advenu aravant, à sçavoir, de leurs gens qui avoyent i leur veue, ensemble qu'ils avoyent charge llerie, ne sceurent autre chose conjecturer s sinon que les papistes vouloyent lever leur r s'en retourner d'où e yent 1 . Parquoy it leur aller coupper chei ur ce faire, de besoing, sur la diane (2), aller assiéger le 1 Terrail, loing de Montpellier de trois carts ppartenant à l'évesque, et duquel l'ennemy mré à cause qu'il est sur le grand chemin d'où es vivres à leur camp; et y avoyent laissé le Combas, avec cent hommes, un des plus maschans de tout leur camp. Mais estans en ce lits de Beaudisné et Grilhe résolus, et avant ter et accommoder ceux ausquels pour ce faire nné charge, du grand matin, avant la diane,

épiscopal de Montpellier était anciennement à Magnelouse. it du jour.

les sentinelles, tant des murailles de ladicte ville que du clochier du temple de Tables, entendirent et virent comme l'artillerie susdite battoit ledit fort de Maguelonne; ce qui fut cause de faire changer l'entreprise que lesdits de Beaudisné et de Grilhe avoyent délibéré exécuter le soir devant. Alors commandèrent faire sur la tour du temple du seu et de la fumée, pour faire signe à ceux qui estoyent dans le fort de Maguelonne, afin de leur donner courage; car ils n'estoyent que vingt soldats là dedens, et estoit impossible à ceux de la religion les sécourir, d'autant qu'ils n'avoyent point de batteau pour passer l'eau, qui duroit un quart de lieu. Teoutessois ils s'asseuroyent que ceux qui estoyent dans ledit fort tiendroyent bon, ayans assez de munitions, avec ce que le lieu estoit fort pour soustenir la batterie qui s'y faisoit. Or ledit fort de Maguelonne sut battu depuis six heures du matin jusqu'à neuf et demie; et tirèrent neuf volées de leurs trois pièces, qui sont vingt-sept coups. Le capitaine qui estoit au susdit chasteau de Terrail eut advertissement, et de bon matin (car ils n'avoyent que trop d'espions dedans la ville), que ceux de ladite ville le vouloyent venir assiéger; ce que sachant à la vérité, vuida de bonne heure avec ses soldats, plus viste que le pas, et se retira au camp des papistes. Or, pendant que l'on battoit Maguelonne, ceux de la ville estoyent à adviser comme ils la pourroyent secourir; et comme ils estoyent en ceste délibération en leur conseil, la sentinelle de la tour du temple de Tables leur vint dire qu'il y avoit deux heures que l'artillerie n'avoit tiré contre Maguelonne, mesme qu'il y avoit sept voiles qui estoyent partis dudit Maguelonne et prenoyent leur chemin droit à Lattes, où estoit le camp des papistes; parquoy ils ne sceurent que penser, assavoir si ceux de Maguelonne s'estoyent rendus ou si l'ennemi les avoit

, car ils ne pouvoyent croire (comme il n'estoit qu'ils y fussent entrez par force en si peu de Parquoy délibérèrent (en attendant certaines s de ce que en estoit) de sortir de la ville et s'en sper au plus près du camp des papistes qu'ils mt, ce qui sut sait. Et sortirent environ les onze n matin, les desensdites compagnies d'argolets, torze compagnies d'infanterie, ménans avec enz ons et deux pièces de campagne, et quatre petits aux que ceux de la ville avoyent fait saire, portans gros comme une grosse pomme d'orange, et In costé de Sainct-Martin de Preuve, vers le Mas at; estant là, toute la troupe fit alte. Cependant argolets allèrent voltiger vers l'ennemi, à la 'une harquebuzade, dont leur fut tiré du camp mis un coup de canon; et ce néantmoins, furent s et voltigeans plus de deux heures, sans que s dudit camp sortist; qui causa que ceux de la bérèrent de camper, s'approchans de l'ennemi à gauche dudit Mas de Ennelat, où il y a une livète (1) et sorce vignes, et de grans chemins s qui leur servoyent de tranchées; et assirent llerie au bout de ladite olivette, n'avans autre commode, d'autant que le pays est fort descouiont toutes terres labourables, jusques au camp emi, qui estoit fort à couvert d'arbres qui sont le environnée de grans sousez remplis de l'eau ère du Lez, comme dit est. Donc les papistes, urs ennemis si près d'eux, leur tirèrent force les, ne pensans point qu'ils se deussent là campendant que ceux de la religion asseoyent leur

artillerie, les sieurs de Joyeuse et Fourquevaux et plusieurs capitaines, et entre autres un brigand espagnol nommé messer Peyrot Louppia, lequel avoit tenu le bendol(1) plus de vingt ans ès frontières d'Espagne et lequel Joyeuse avoit appellé à son secours (2). Iceluy Peyrot avoit amêné avec luy cinq cents hommes des plus brigans de leur camp; et comme tous les susdits soupoyent en une salle de la mettairie appelée Eusivade, laquelle est au bord du fossé où estoit leur camp, lesquels en souppant faisant le partage du butin de la ville, tant des biens que des femmes et filles. Entre autres y en eut un qui dit au sieur Joyeuse qu'il luy pleust luy donner la maison d'un chirurgien nommé M. M. H. pour la sauver (car ledit M. H. avoit sait beaucoup de services audit suppliant et lui estoit encores serviteur), lequel lui respondit en blasphémant Dieu qu'il l'a seroit garder, et s'il pouvoit tenir visledit M. H., qu'il le feroit passer par les picques; et de fait commanda à trois soldats, qui estoyent là présens, qu'incontinent qu'ils seroyent entres audit Montpellier s'allassent saisir de ladite maison, de la semme et des ensans dudit M. H., et singulièrement de sa personne, s'ils pouvoyent l'avoir vif, et qu'il en feroit faire chair en pastez. Item. Un autre gentilhomme nommé N. Teinturier, seigneur de Montmaus, vray franc archier de Baignolet (3), demanda audit Joyeuse la maison

- (1) On appelait dans ce temps-là bandouliers des Espagnols qui exerçaient des brigandages dans les montagnes des Pyrénées.
- (2) Peyrot Loppian était regardé par les catholiques comme un des plus braves capitaines de leur armée, et rien ne prouve, comme le dit ici l'écrivain huguenot, qu'il eût été voleur de grand chemin.
- (3) On peut entendre par un franc archer de Bagnolet un homme qui siiponne les autres par des tours d'adresse et de subtilité; un espiègle, pour nous servir de l'expression de Le Duchat, dont on peut consulter la note 52 sur le chap. 7 du second livre de Rabelais, t. II, p. 63, édit. d'Amsterdam.

et boutique d'un marchant de draps de soye, nommé sire Jean Hebreard, luy disant ces paroles: Monsieur, par le corps, etc., je ne demande point de semmes ny de filles; mais donnez-moy la maison de Hebreard, pour avoir du velours à me saire des chausses, car les miennes sont deschirées. Tels et autres insâmes propos tenoit ceste meschante compagnie, lorsque cependant ceux du camp de la religion tirèrent un coup de canon qui rencontra la couverture de ladicte métairie, au droit du sommier (1), et à l'endroit où estoit la table mise des dessusdits, qui leur fit tomber des tuilles, bois et poudre en telle abondance sur leur viande qu'elle sut espicée de telle sorte qu'il n'en voulurent plus manger, et leur sit bien changer de propos, pensans estre morts. Alors le susdit Louppia dit audit Joyeuse, en son langage : Joyeuse, myre (2) las claves que te porte Montpellier; voulant dire que c'estoit coups de canon. Ledit Joyeuse avoit dit audit Louppia que ceux de Montpellier luy devoyent apporter les cless. Tout ce jour se passa en tirant canonnades d'un camp à l'autre; et entre autres, du camp des papistes, sut tiré un coup de coulevrine contre les tranchées où estoit l'artillerie de ceux de la ville, où estoyent les sieurs Beaudisné et de Grilbe, avec autres capitaines et soldats, dont la halle toucha presque au chappeau dudit sieur Beaudisné. Le 12 dudit mois, on sceust de vray que l'ennemy avoit quitté le chasteau de Terrail; dont en fut crie de par le Roy que un chascun ayant bestail de char-

⁽t). Le sommer est une poutre qui, portée sur deux massis de naccounerie, sert le finteau a une porte.

es, Regar le les clefs, etc. Dans les mémoires sur les guerres de Lanciuelle. publics par el Aulais, ce mut de Peyrot l'oppour est auss rapporte : de le le de Joyosa, agors a Montpellier tienen mon ville, et mes son semme el ves.

roy eust à aller quérir du bled qui estoit demeuré en ce lieu, tant des rentiers, comme de celuy que l'ennemy y avoit sait charier, pensant le saire transporter; ce qui sut sait. Cependant les deux camps, tout ce jour-là, ne seirent que canonner l'un contre l'autre. Ceux de la religion alloyent escarmoucher jusques aux pieds des foussez où estoit le camp des papistes, duquel ne sortoit personne. Ne faut obmettre icy la diligence des semmes de Montpellier, lesquelles, de tous estats, tant artisans, marchandes, bourgeoises et damoiselles, alloyent à leur camp, portans pain, vins et eau fresche, tant à leurs maris que aux soldats, estans par trouppes, délibérées et asseurées sur les promesses de Dieu, qui garde et conserve ses ensans (du nombre desquels elles se asseuroyent estre), que, si elles eussent trouve les ennemis, avec leur courage, par les chemins, les eussent combattu à coups de pierres et se sussent plustost laissées tuer que se rendre. Le 13 dudit mois, environ les trois heures après midi, vint à la maison de la ville un gentilhomme de la part de M. le baron des Adrets, lequel avoit laissé ledit baron à une ville distante de Montpellier de quatre lieues; lequel advertit les consuls et ceux qui commandoyent en ladite ville que ledit baron leur mandoit qu'il trouvast dans deux ou trois heures quinze cents chemises prestes, sans en saire bruit, ce qui sut trouvé de ceux de la ville sort estrange, entendant bien que ledit baron vouloit donner une camisade, d'autant qu'il ne cognoissoit le lieu où estoit campé l'ennemy; mesme que l'on ne pourroit avoir si soudain tel nombre de chemises que cela ne fust divulgué partout et que l'ennemy aussi n'en sust adverty dans une heure (car il n'y avoit saute d'espions dedans la ville, comme dit est); ce que sust remonstré audit gentilhomme. Lequel respondit qu'on le laissast saire, et qu'il avoit prins six

papistes qui renoyent du camp, par lesquels il avoit sceu la disposition du lieu où cetoit le camp, davantage comme ils avoyententerré la pluspart de leur artillerie, ayans entendu la venue dudit baron, délibérans de s'ensuir, à quoy ceux de la ville n'adjoustèrent grand foy. Toutesfois en advertirent les sieurs de Beaudisné et de Grilhe, qui estoyent au camp. Cependant recouvrèrent des babitans dix-huit cents chemises en moins de deux heures. Sur le soir dudit jour, environ les huit heures, prriva ledit baron, accompagné de huit cents argolets, et n'entra en la ville; ains alla trouverles sieurs de Beaudisné et Grilbe au camp, et envoya sa compagnie à la ville; et demeura ledit baron celle nuict là au camp, et recogneut celuy de l'ennemy du costé de la rivière qui est vers la ville, puis visita celuy de ceux de la religion. Il faut noter que ledit baron estoit venu avec ses gens, en deux jours, du pont Sainct-Esprit, distant de dix-huict grandes lieues de Montpellier. Le lendemain, qui estoit le lundi, ledit baron se vinst refraichir dedens la ville, environ les cinq heures du matin. Après clisser il seit sortir toute la cavallerie qu'il avoit amenée, eyant chacun une chemise endossée (chose qui sit cognoistre que en son cerveau y avoit de la quinte, de vouloir donner une camisade en plein jour), avec quelque peu d'insanterie de coux de la ville, qui estoyent demeurez sans aller au camp, pour la garde de ladite ville; et se sit conduire de l'autre part de la rivière, pour aller recognoistre l'ennemy d'icelle part, laquelle il n'avoit sceu recognoistre le soir précédent, à cause qu'il n'y avoit heu la où on eust peu passer la rivière; et fut conduit par Anthoine Verchaut, lieutenant de la compagnie de M. de Sainct-Raux, dudit Montpellier, et par le capitaine Mugerian, lesquels le menerent passer la rivière du Lez au heu appelé le Pout-Trincart, et prindrent leur chemin à

Soulièche et au Mas de Fangose. De là descendirent vers l'estang, tournoyant par ce moyen le camp de l'ennemy, l'assiète duquel ils pouvoyent aysément voir, d'autant qu'ils estoyent haut et ledit camp en pleine, guerre loin de luy. Estans dessendus vers ledit estang, trouvèrent en la prairie joignant iceluy quatre cens moutons des pourvoyeurs du camp des papistes, lesquels ils saisoyent paistre, et tuèrent une partie de ceux qui les gardoyent; les autres, se plongeans jusques aux oreilles dans ledit estang, se noyèrent. Les moutons surent emmenez en la ville. Ledit baron, avec toute la trouppe, alla droit au camp des papistes, et, en recognoissant ledit camp, donna jusques au moulin du village de Lattes, qui est tout contre les murailles, séparé seullement de la rivière à trente pas du chasteau, duquel ils s'estoyent saisis le premier jour qu'ils vindrent camper là ; auquel, le jour de devant, ceux de la ville avoyent mis douze soldats, lesquels, n'ayans vivres ni autres munitions, s'estoyent rendus après avoir enduré trente coups de canon; et combien que les papistes eustent receu lesdits soldats avec condition qu'ils sortiroyent vie et bagues sauves, ce nonobstant, s'estans rendus, furent mis au sil de l'espéc. Or, ceux dudit chasteau tirèrent plus d'une heure coups de harquebouzades et canonnades de leur camp contre nos gens qui avoyent gaigné ledit moulin et estoyent entrez dans le village; entre lesquels il y eut un soldat nommé Anthoine Valou, masson de Montpellier, qui monta sur la trenchée de l'ennemy, là où il demeura quelque temps, de sorte que s'il eust esté suyvy tous les papistes eussent esté dessaits, tant estoyent effrayez; mais ledit soldat, se voyant presqueseul, se retira. A ceste sois n'y eust que quatre soldats blessez; et ceux de la religion demeurèrent là jusques à la nuict, et après se retirèrent dans la ville entre huict et neus heures du soir. Le quinzième jour sut délibéré qu'on seroit un pont de bois sur la Roubine de Lattes, qui est un bras de la rivière du Lez, qui s'en va desgorger dedans l'estang, et par lequel les batteaux viennent de la mer audit Lattes, et par lequel les vivres venoyent au camp des papistes, tant de Provence que du costé de Narbonne, et que, ledit pont sait, on mettroit le siège en trois endroits contre les papistes; c'est assavoir que le camp de ceux de la religion jà campé se diviseroit en deux, dont l'une partie seroit conduitte par le capitaine Bouillargues et iroit en bas vers ladite Roubine, où se feroit ledit pont, pessant à gué l'autre bras de la rivière qui estoit entre ladite Roubine et ledit camp, avec une pièce de campagne, et que le baron des Adrets iroit de l'autre costé de la rivière, où il avoit le jour précédent recogneu ledit camp, avec une autre pièce de campagne et quatre autres de celles qu'on avoit sondues à Montpellier, avec quelques compagnies d'infanterie que l'on luy bailleroit, ensemble les compaignies qu'il avoit amenées, et le reste du camp demeureroit où il estoit campé. Par ainsi le passage tant des vivres que du secours, et espérance d'eschapper, estoit osté aux papistes, et tous les trois camps de ceux de la religion se pouvoyent secourir l'un l'autre au bésoing. Ce que sut fait ; car de bon matin du 15 le pont sut sait et les susdits camps assis, et tout le jour sut si bien assailly le camp des papistes qu'ils estoyent hors d'espoir de se pouvoir sauver. Bouillargues les battant, tirant droit au port, saisoit que nul batteau pouvoit arriver ne demeurer en seureté audit port. De l'autre costé, le baron des Adrets, du premier coup qu'il seit tirer de la pièce de campagne qu'il avoit, alla si à point contre le moulin qui leur mouloit le bled, estaut contre les murailles, qu'il perça la muraille dudit moulin et rompit les

DISCOURS DE LA BATAILLE

remende sorte qu'il leur demeura inutile: et vindrent en re! count qu'ils demeurèrent en armes toute la nuict, essam délibérez sur la diane de leur donner une alarme es eschapper qui pourroit, leur artillerie enterrée. Il advint que quelque mouche piqua ledit baron des Adrets, lequel, environ la minuict, manda à Bouillargues qu'il se retirast, el qu'il luy estoyent venues nouvelles de Lyon qu'il faut qu'en toute diligence il s'en aille; et de saict, en ce mesme instant sait rousser bagage et se retire à Montpellier, et ledit Bouillargues se va remettre au camp de ceux de Montpellier. Ledit baron demeura tout le jour, 16 dudit mois, dedans la ville, où il contraignit les habitans de payer la gendarmeric qu'il avoit amenée, laquelle n'avoit receu argent avoit trois mois; ce qui sut sait; car il remonstroit avec menaces comment il estoit venu à grands frais, et à la requeste de ceux de ladicte ville, lesquels, craignans un saccagement de leur ville, payèrent audit baron des Adrets, pour sadite gendarmerie, la somme de quinze mille livres; et pour ce saire, seirent soudain un emprunt général sur tous les habitans; laquelle somme de quinze mille livres receue, ledit baron s'en alla là part d'où il estoit venu, qui sut une grande joye aux papistes de se voir délivrez d'un si grand péril auquel ils s'estovent trouvez le jour et la nuiet précédente; et le camp de ceux de Montpellier demeura la où il estoit auparavant campé. Le 17 ceux de ladite religion eurent nouelle comment les sieurs de Sommerive et de Suze es tovent après pour saire un pont à la branche du Rosne qui se divise à la ville de Arles, et du costé de Fourques, séparant la Provence d'avec le Languedoc, et là passer leur camp pour se venir joindre avec celuy dudit sieur de Joyeuse, qui estoit audit Lattes, devant Monspellier, pour en après, avec quatre mil hommes qui se devoyent

venir joindre audit lieu, lesquels le grand-prieut d'Auvergne amenoit du costé de la montaigne, vers les Seveines, pour venir délivrer ledit de Joyeuse du lieu où il estoit ensermé et après assiéger la ville de plus près; qui sut cause que le dix-huictième jour ledit camp de ceux de la religion se retira dedans la ville, entre trois et quatre heures. Le 19 sut advisé par le conseil que les capitaines Grilhe, de Bar, iroient en Provence; le cappitaine Bouillargues et autres, jusques au nombre de six compagnies d'argolets et trois compagnies d'infanterie, iroyent à Nismes, pour entendre le chemin que vouloyent tenir les Provençaux papistes conduits par les susdits Sommerive et de Suze; le reste de leursdits camps demeureroit dans Montpellier, avec ledit sieur de Beaudisné; ce que sut sait. Et partirent les susdits de Grishe et de Bar le vingtième jour, à la diane, prenant leur chemin droit à Nisme, où arrivèrent le 20; de quoy estans advertis les papistes, eurent opinion, mesme le bruit courut par tout leur camp, que les sieurs de Beaudisné et Grilhe avoyent laissé la ville et emportoyent grande somme de deniers. Ledit jour sortirent quelques compaignies d'argolets et de barquebouziers de la ville, et allérent vers Laites, au lieu appellé Gramenet, lieu bien pres du camp des papistes; lesquels estans descouverts par l'ennemy, leur cavalerie sortit toute en bataille, faisant deux rengs à esles à cinq cens harquebouziers de leur infanterie; et y cut une escarmouche qui dura près d'une beure, dont surent tuez des papistes douze et de ceux de la religion un. Entre autres choses, le capitaine Herb ut lequel estoit de la religion) osta la lance à un papi-to et avec icelle luy tua son cheval, et, le voulant mener prisonnier, sut secouru des siens. Le susdit sut recogneu estre un des fils du baron de Castelnau, près Pe-

senas, lequel, du temps que l'on faisoit les assemblées serètes audit Pesenas, gardoit la porte. Le 22 ledit Grilhe et ceux qui estoyent avec luy, estant à Nismes, envoyèrent espions vers le costé d'Arles pour sçavoir que faisoit l'ennemy, et eut advertissement comme en toute diligence ils saisoyent le pont au droit de Fourques, pour venir assiéger Sainct-Gilles, et de là venir droit pour se joindre avec le camp des papistes, qui estoit audit Lattes-lez-Montpellier, et que ledit pont estoit presque parachevé; dont sut dépesché le capitaine Bouillargues, pour aller audit Sainct-Gilles pour visiter si la place estoit de dessonce, et quelles gens y estoyent, et quel nombre de gens de guerre y avoit. Le vendredy 24 ledit Bouillargues partit, et, sans trouver aucune rencontre, entra audit Sainct-Gilles, et s'enquist si l'ennemy avoit esté découvert; et luy sut respondu que la trompette de l'ennemy les estoit venu sommer le soir auparavant de se rendre, autrement qu'ils seroyent tous mis au fil de l'espée, jusques aux chiens et chats, et qu'ils avoyent responduse vouloir rendre s'ils n'avoyent secours dans vingt-quatre heures. Sur ce, ledit Bouillargues recogneut les murailles et trouva que ledict Sainct-Gilles estoit de dessence; et commanda de remparer quelques cartiers et endroits de la muraille, visita les soldats, et n'en trouva que quinze, avecautant d'habitans, qui sussent de saction. Pendant cela arriva une trompette de l'ennemy, qui les vint de rechef sommer. Ledit Bouillargues sit entrer ce trompette et l'interrogua de par qui il venoit, lequel luy fit response que c'estoit de la part desdits sieurs de Sommerive et de Suze; et voyant ledit Bouillargues que ledit trompette portoit, tant en sa casaque qu'au banderol de sa trompette, les armes du pape, le sit mettre en prison. (Faut noter que ledit trompette estoit trompette des compaignies de cheval ita-

liennes, qui estoyent avec lesdits de Sommerive et de Suze, qui estoyent environ huit cens Italiens que le seigneur Fabrice, nepveu du pape, se tenant en Avignon, leur avoit baillées.) Pendant ce furent descouverts environ cinquante chevaux des papistes, qui venoyent du costé du Rhosne; quoy voyant ledit Bouillargues, sortit avec sa trouppe; et si tost que les papistes l'aperceurent, ils gaignèrent la gueritte. Mais craignant ledit Bouillargues qu'il n'y eust embuscade et que par ce il perdist l'occasion de secourir ledit Sainct-Gilles, ne voulut poursuyvre lesdits cinquante chevaux, ains retourna audit Sainct-Gilles, où commanda saire certaines tranchées; leur laissa vingt hommes de sa compagnie, les asseurant qu'il les secoureroit quand il y devroit venir tont seul. Les laissant avec ceste bonne espérance, retourna à Nismes, là où il séjourna avec ledit sieur de Grilhe et autres, disant qu'il salloit mettre deux cens harquebouziers dans ledit Saiuct-Gilles. De ce faire la charge en sut donnée sudit Bouillargues, et promis qu'il seroit suyvi par ledit Grilhe, de Bar et avec toute la troupe. Le samedy 25 les susdits de Sommerive et Suze partirent d'Arles et passèrent le pont qu'ils avoyent fait, et vindrent assiéger ledict Sainct-Gilles, estans vingt-deux enseignes d'infanterie, saisant nombre de cinq mille et six cens chevaux, amenans trois pièces d'artillerie; et environ les sept heures du soir vindrent saire semblant vouloir bailler l'escalade, crians: Estable! estable! et tirèrent quelques coups de canons, disans à ceux de la ville telles parolles (1): Dy à ton Dieu: Revenge moy, prend la quérelle, et qu'il vous garde que demain nous n'entrions dedans la

⁽¹⁾ C'est apparemment un vers de la traduction des psaumes de David, par Maret.

4 🚚 . 🗻 autre plasieurs blasphèmes; mais ils furent bien were de tout de la muraille, à coups de harqueboumes. ver se peu de gens qui estoyent là; lesquels incon-e wie. qui soudain seit marcher toute la nuict sa Le capitaine Bouillargues alloit devant avec sa , ct arrivèrent au lieu de Estaigel, distant du-At Sainct-Gilles d'une lieue. Ledit Sainct-Gilles est situé à m an d'une plaine haute, venant du costé de Nismes, où plaine se termine en une descente où recommence une autre plaine qui est large de mil cinq cens pas ou envaria. se terminant au Rhosne; laquelle plaine continue Fourques, chasteau vis-à-vis d'Arles, distant de Sam't-Gilles trois grandes lieues, tout au long des chaucres du Rhosne; ayant de l'autre costé du Rhosne une isle appellée Camargues, ainsi appellée par un vocable corrompu, anciennement nommée Campus Marius, pour ce que Calus Marius, Romain, se campa en icelle et y passa l'hyver; isle fort grande et séconde en bleds. Or, estant le cappitaine Bouillargues arrivé audit lieu de Estaigel à la diane du 26 du mois, qui estoit le dimenche, luy et ses gens trouvèrent audit lieu dix hommes à cheval des ennemis, qui estoyent venus courir, et en prindrent huict; les deux autres se sauvèrent à leur camp, auquel baillèrent l'alarme. Et eux estans en armes, leur cavallerie marcha pour recognoistre ledit Bouillargues, lequel s'estoit mis en un valon près dudit Estaigel, pour n'estre veu; et luy dverti par une sentinelle que la cavallerie des papistes marchoit droit à luy en pleine campaigne, craignant, que s'il estoit recogneu estre si petite troupe, que l'ennemy ne le chargeast, et pour donner crainte ausdits papistes, il se descouvre du tout au dessus du valon, vis-à-vis de l'ennemy, lequel, si tost qu'il apperceut que ledit Bouil-

rgues estoit descouvert, craignant qu'il n'y eust quelque rande trouppe audit valon, estimant que si petite trouppe n'estoit celle dudit Bouillargues ne se fust hazardée se secouvrir si près d'eux, si elle ne s'asseuroit estre sesurue, qui set cause que toute la susdite cavallerie des spistes fit alte et demeura là tout quoy en armea, et su après se retire en son camp. Cependant ledit Bouilrgues envoyé sudit Grilhe qu'il se hastast, et estans tous semblez en nombre de six cens argolets et six cens stquebouziers, marchèrent en bataille jusques auprès s Sainct-Gilles, où demeurèrent depuis huict heures du etin jusques à deux heures après midi, attendans si l'enmy bougeroit; ce qu'il ne seit. Parquoy délibérèrent ettre en exécution leur entreprinse, qui estoit de mettre mx cens harquebousiers dedans ledit Sainct-Gilles, pais retirer. Parquoy ledict Bouillargues s'approcha dudit sinct-Gilles, et, passant outre du costé du siège, veit se le camp des papistes se retiroit vers le Rhosne, et seit te, faisant entendre audit Grilhe et de Bar qu'ils s'admeasent (car l'ennemy bransloit), et qu'il alloit donr declare. Quelques-une des soldats dudit Bouillargues mmencèrent à faire les rétifs; ce qu'ayant apperceu ur remonstra en peu de paroles (ear il n'est guères bon nteur), disant : Qu'est-cecy, messieurs? Vons voulez me perdre et me faire perdre aumi. Ne voyez-vous pas mnemy qui s'enfait? B'il congnoist que nous avons minte, il prendra vigueur et nous viendra accabler et stare en pièces. Est-ce la promesse que vous avez faite à iem. au Roy et à moy? Ne m'avez-vous pas promis expor vos vies pour l'honneur de Dieu et pour le service de etre Roy? Pourrious-nous avoir meilleure quérelle que ste-cy? Et quant il plairoit à Dieu nous appeler icy, ne ut-il pas mieux mourir en dessendant une si juste cause

que mourir en suyant, à nostre grande honte et joye de nos ennemis? Et iceluy, leur monstrant les ennemis qui deslogoyent, dit: Ne voyez-vous pas comme Dieu chasse nos ennemis devant nous? Parquoy, puisqu'il plaist à Dieu les mettre en nos mains, ne perdons point si bonne occasion. Cela anima si bien les soldats que soudain marchèrent contre l'ennemy, et estans près d'eux environ trois cens pas, commencèrent à faire alte. L'ennemy, les voyant si près, mit sa cavallerie autour de leur artillerie qu'ils amenoyent avec leur insanterie, et se mirent en bataille près le bord du Rhosne. Alors ledit Bouillargues dist à ses gens : Voicy l'heure ; qui m'aimera si me suyve. Et donnèrent sur la cavallerie des papistes, de sorte que eux, quittans leur artillerie, gaignèrent au pié tout an long de la chaussée du Rhosne, tirant le chemin de Fourques à qui mieux pourroit courir et qui estoit mieux monté. Leur infanterie sut toute mise en pièce par la troupe que menoit M. de Grilhe, saus ceux qui sceurent passer le Rhosne à la nage; dont une bonne partie, se cuidant sauver en nageant, sut noyée et portée à la mer, et estendus sur le bord; et ont esté trouvez de corps morts sur le plaige jusques en Agde, distant du lieu où le Rhosne entre en la mer de onze grandes lieues. Lesdits de Suze et Sommerive estans arrivez au pont qu'ils avoyent faict faire, et iceluy passé, craignans que pesle mesle ceux de la religion ne le passassent, le seirent coupper; et des papistes ne s'en sauva pas plus de trois à quatre cens, que tous ne seussent tuez ou noyez. Et entre le pillage surent pris les cossres du sieur de Suze et Sommerive, dedans lesquels surent trouvées plusieurs lettres de conspiration contre ceux de la religion, entre autres unes de Fourquevaux au seigneur de Sommerive, dont la teneur s'ensuit:

Monsieur,

ant ce que m'avez accordé, je suis venu à Mont-, et en vous attendant me suis campé au lieu de assez près de la ville, et pensant assiéger les hus, me suis trouvé déceu; car ils m'ont tellement que ne puis bouger un pas que ne soye frotté. s ces jours passés, cuydant estre du tout perdu, sus int d'enterrer mon artillerie, ayant délibéré sur la donner une sausse alarme et me sauver avec ma rie au micux que j'cusse peu. Parquoy vous prie au it qu'il vous sera possible vous en venir avec le plus es que pourrez amener, vous asseurant, si ne me ez bientost, que je recevray la plus grand'honte nais povre gentilhomme receut, outre le dangier s sommes; vous asseurant que ne sus onques en estresse; qui sera l'endroit, monsieur, auquel vous , de reches me vouloir secourir en ceste mienne et urgente nécessité, d'aussi bon cœur que je me mande à vostre bonne grace.

Lattes, en mon camp, ce quatorzième jour du mois tembre 1562.

Vostre entier amy, de Fourquevaux.

p-dessus y a : A Monsieur Monsieur de Sommerive, unt pour le Roy en Provence, la part où il sera.

endant que ce que dit est se faisoit audit Sainctle sieur de Beaudisné, lequel estoit demeuré audit
ellier avec le reste des gens de guerre, faisoit tous
rs travailler aux réparations de la ville, espérant
l'ennemi se renforçoit et s'approchast plus près de
, de la bien défendre. Le 27, ceux du camp de
vindrent a un moulin nommé le Moulin de l'Eves-

que, distant des murs de Montpellier de six à sept cens pas, où ceux dudit Montpellier alloyent meudre leur bled; et là ils avoyent mis vingt harquebousiers dans une tour. Ils avoyent délibéré rompre ledit moulin, ce qui advint autrement; car ils en furent si bien chasez que oncques depuis n'y retournèrent. Mais le susdit Peyret Louppia, capitaine des bandolliers susdits, y sut tué d'un coup de mousquet qui le print à l'œil droit et sortit par derrière l'aureille gauche; de la mort duquel tout le camp des papistes sut en grande sascherie et deuil, et le firent enterrer en grande solennité au temple de Lattes, à leur mode papale. Le mardy 28 dudit mois, le sieur de Beardisné receut nouvelle de la dessaite des papistes à Sainct-Gilles par un soldat que le sieur de Grilhe luy envoya, et qu'il s'acheminoit pour retourner à Montpellier; dequoy graces furent rendues, au temple de Tables, au Seigneur, d'avoir obtenu une telle victoire contre ses ennemis, estant véritablement œuvre de luy et non des hommes. Le mercredy vingt-neufvième jour fut faict un cri que, le nuict close, on eust à faire des seux au haut des tours des maisons (il faut noter que Montpellier est tout basti de pierre et la plus part des maisons ont au-dessus des plattes-formes où l'on se promeine); ce qui fut fait, et ce pour deux raisons, dont l'une à celle fin que l'ennemi, qui voyoit le seu de son camp, pensast que le capitaine Grillie rentroit dedans la ville, lequel devoit venir le lendemain; l'autre, asin que ledit ennemi sceust que l'on se resjouissoit à la ville de la victoire que Dieu leur avoit donnée. Or, surent saits une infinité de seux au haut des maisons, environ les neuf heures du soir, de sorte que ceux qui estoyent dehors rapportèrent que on eust dit que le seu estoit par toute la ville. En mesme heure toute l'artillerie de la ville fut tirée.



Le lendemain jeudy, qui estoit le dernier jour du mois de septembre, le capitaine Grilhe revenant de Sainet-Gilles à Monspellier, sans advertir le sieur de Beaudisné de son arrivé, comme il luy avoit envoyé dire qu'il juy feroit entendre, à celle fin qu'il se tinst prest pour le secourir si l'ennemi le venoit trouver au chemin. Or, partant ledit Grithe de Lunel, l'ennemi en fut adverti, lequel partit de son camp, y laissant bien peu de gens, et print le chemin de Malguie, petite ville pres Montpellier , laquelle s'est bien deffendue de toutes les incursions lesquelles luy ont esté faites durant ces dernières guerres? Donc ceux de Montpellier, leur voyant prendre ce chemin , ne pensoyent rien moins qu'ils allassent droit audit Malguie, car ils n'attendoyent que Grilhe vinst sans qu'ils fussent advertis de sa venue. Mais quand l'enneu y fot hors de la veue de ceux de Montpellier, et à couvert d'un bois qui est à une métairie appellée le Bousquet, il laisse le chemin dudit Malgure et print droit au grandchemin de Lunel, passant par Motauberon et fut de rechef apercen de ceux de la ville, lesquels incontinent descouvrirent son entreprinse , se doutans bien de ce qui advint. Done soudain sortirent en armes, allans le droit chemin de Liniel, et estans passez le pout de Chasteauneuf, trouverent que le capitaine Grilhe estoit en route; car les papistes l'estoyent venu rencontrer au lieu dit les Renases, qui est un chemm plem de sable, et l'avant trouve en desordre l'avoit chargé , de sorte que si ceux de la ville ne fussent venus , il y east en grande boucherie de ceux de la religion ; mais les paps tes, voyant venir tant de gens et en si grande difigence vers eux , se retirérent de la. Le sieur de Beaudisné estant arrivé au sus ht pont, et ayant passé un chemm bien estroit et autres qu'il falloit passer avant que trouver le lieu où l'ennemy

estoit, trouva au bout du chemin un gentilhomme papiste, sieur de Bizanet, près Narbonne, bien armé et monté avec un grand rondache, qui crioit : Les Adrets! où est les Adrets? Et le sieur de Beaudisné lui respondant: Le voici! le voici! luy tira la pistolade si à point qu'il n'y eust corps de cuirasses qui ne fust percé et le corps navré; dont ledit Bizanet en se retirant crioit si fort qu'il estonnoit tous ceux qu'il rencontroit. Les papistes, voyans que ceux de la ville estoyent tous frais et leur donnoient à dos, se retirèrent subittement le long de la rivière; mais ceux de la ville, craignans qu'ils ne voulsissent passer un gué qui estoit près de là où estoit ledit ennemi, pour après leur donner sur la queue ou bien s'acheminer vers la ville, gaignèrent vistement ledit gué et là firent alte, attendans pour voir que voudroit saire l'ennemy, lequel reprint le haut des vignes et s'en retourna à son camp. Mais en passant près du moulin susdit, ceux qui estoyent là en tuèrent plus de vingt. Ladite route fut le dernier jour du mois susdit, environ trois ou quatre heures après midy. Le vendredy suyvant, premier jour d'octobre, de grand matin, surent recogneus les morts, et en sut trouvé deux cens cinquante-sept, tant d'un costé que d'autre, entre lesquels sut trouvé le sieur de Merle, homme de bien et vaillant; le susdit Bisanet sut emporté à leur camp, et du camp à Narbonne, sus une charrette, où tost après mourut. Le samedy deuxième jour d'octobre, le capitaine Grilhe parlamenta avec l'évesque d'Alet, lequel estoit venu avec le sieur de Joyeuse au camp. Le dimanche troisième jour, ledit Joyeuse partit pour s'en retourner avec son camp, ayant un pié de nez. Ce jour allèrent à Florence, qui appartient au sieur de Crussol, duc d'Euzès(1),

⁽¹⁾ D'Uzès.

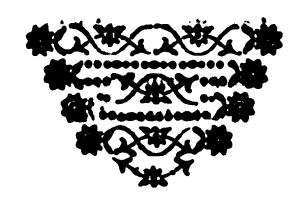
DE SAINT-GILLES (sept. 1562).

oldats se mutinèrent contre ledit Joyeuse et le nt tuer, pour ce qu'ils n'avoyent esté payez et illage de Montpellier leur avoit esté promis; qui s que ledit Joyeuse leur permit de saccager ledit e; ce qu'ils firent; puis se retirèrent à Villea-Crenade. De là, quelques jours après, allèrent la ville d'Agde, laquelle estoit gardée par le capingla, qui avoit une compaignie de ceux de Mont-Le soir d'après que ledit Agde fut assiégé, ceux ers y envoyèrent cent harquebouziers, toute la squels passèrent la rivière et entrèrent dedans. istes firent deux bresches, dont la plus grande s quarante pas de large, et tellement raisonnable y pouvoit entrer à cheval, et donnèrent trois ast surent tellement les papistes repoussez qu'il y ura quatre cens, dont y avoit vingt-huict capi-Sependant ceux de la religion venoyent en toute e au secours, et sut baillée l'alarme par le capiremian de Montpellier, environ la minuict, tellel'ils deslogèrent, et à grande peine eurent-ils passé e de Eraut, qui passe audit Agde, que ceux de la estoyent à leur queue. A la fin ils se sauvèrent à ne, d'où depuis ne bougèrent. Le capitaine Bouil-, en revenant de la chasse dudit camp papiste, u chemin vers la montagne, pensant bien que compaignie de l'ennemi se seroit escartée, où il ra deux, les dessit, et amena leurs deux enseignes sagaige à Montpellier. Par ce petit discours nous s facilement cognoistre de quelles forces le Seirme les siens, avec asseurance que jamais ne les ra, moyennant qu'ils cheminent droit devant luy; raire, comment il sait trébuscher ceux qui n'ont re qu'en la sorce de leurs mains.



HISTOIRE

MEMORABLE BT TRES-VERITABLE, CONTENANT le vain effort des Huguenots au Prieuré de S. Philbert en Normandie, et comme ils en surent miraculeusement répoulsez.



A PARIS,
De l'Imprimerie de Iulien Noyau, rue des
Anglois, pres la place Maubert.

1587.

AVERTISSEMENT.

Le siége du prieuré de Saint-Philibert se rapporte au mouvement insurrectionnel des huguenots dans la Normandie, en 1562. La relation suivante ne présente pas, il est vrai, de date précise, mais la nature des faits, la désignation des lieux et le nom des personnes établissent sussissamment cette date. Nous ne voyons pas qu'aucun auteur ait ni connu la pièce dont il s'agit ni mentionné l'événement dont elle s'occupe. Cependant il est curieux de voir comment deux ou trois individus parviennent à se désendre contre l'attaque d'un corps d'armée.

Cette pièce, écrite en latin, était demeurée inédite. L'imprimeur Jul. Noyau en a donné la traduction suivante en 1587.

HISTOIRE

CONTENANT LE VAIN EFFORT DES MUGUENOTS

ASSIÉGRATS

LE PRIEURÉ DE SAINCT-PHILBERT EN NORMANDIE,

ET COMME MIRACULEUSEMENT ILS EN FURENT REPOULSEZ.

Afin qu'on puisse clairement entendre le discours de ceste histoire, et que rien ne soit obmis de ce qui appartient à la vérité d'icelle, il nous a semblé convenable d'escrire le lieu, le temps et finablement le chef de tout ce que déduirons cy après.

Il ya en la my-Normandie un certain prieuré nommé Sainct-Philbert, sur la rivière de Ville, fort voisin d'une bourgade nommée Montfort, et distant de la ville de Rouen environ neuf lieues, de la ville de Lisieux de pareille distance. Pour lors que ces choses sont advenues, y avoit audit lieu de Sainct-Philbert un prieur, homme notable et de noble race, nommé Nicolas du Bosc, natif du diocèse de Rouen, de l'excellence duquel s'il me falloit parler, je ne sçay bonnement par quelle de ses vertus et louanges je doive commencer. Car s'il est question de répéter l'ancienneté de sa noblesse, il est extraict d'ayeuls et bisayeuls par dessus nostre mémoire insignement

nobles, jusque là qu'un de ceste race et famille, ayeul de Guillaume du Bosc, fut baillé en ostage en Angleterre par le Roy Jean, duquel Roy il receut grands honneurs et ornemens de noblesse, ainsi qu'il se voit encore pour le jourd'huy, par vieux enseignemens et escriptures de ce temps là. Mesmes ledit Guillaume du Bosc s'estant porté très vaillamment en une guerre qui fut pour lors faicte en Flandre, pour perpétuelle mémoire de son nom le Roy luy donna son ordre en 1407, et surent mis des trophées en son honneur aux lieux plus éminens des villes principales d'iceluy pays, ce qui se voit encore pour le jourd'huy. Ce seroit chose longue, et par aventure ennuyeuse, réciter par ordre combien d'icelle race, de père en fils et d'aage en aage, ont esté excellens et renommez, joint que on me pourroit objecter ce que dit le poëte Ovide : la race et les ayeuls, et ce que n'avons fait, point nostre je n'appella et n'est d'aucun effect; mais ca que nous-mesmes avons fait, ce qu'avons par nostre industrie acquis, finablement les vertus et perfections lesquelles avec long umge et labeur avons aprises, cela vrayement est noatre.

Or, s'il y a encor en ce pays quelques occlésiastiques durant ce temps que l'église de Dien est affligée et assaillie de tontes parts, c'est celuy duquel est parlé, par ceste histoire, lequel est d'une intégrité de foy et de saincteté de mœurs, d'une insigne libéralité envers les pauvres, et d'une modestie de courage, et d'un hault squoir, et finablement qui en prudence, douceur, constance, et autres aemblables vertus et dons de Dieu, sa trouve reluire et exceller. Je puis dire, avec le témoignage de ceux qui le cognoissent et observent sa bonne conversation et saincteté de vie, qu'il est des premiers et des plus signalez. Mais il intestion de nous acheminer au subjet de nostre histoire.

anbien de villes et pays out été désolés et affliges par incursions, ruines et saccagemens qu'ont fait les humuts en diverses contrées et provinces, et entre autres lles combien en a paty l'une des plus florissentes et relentes dudit royanne, sçavoir est la ville de Rouse, pitale de toute la Normandie, de laquelle ceutement suparèrent lesdicts huguenots, avec un tel détriment, Ete et ruine de ladiete ville, que jamais ny les orneem des églises, my les richesses et opulences d'icelle lle ne se pourront réparer, simon avec laps de temps longues années, ny finablement ladicte ville estre en sa mr et pristine splendeur. Les chefs d'icelle entrepsine Licelle ville estoient plusieurs (comme un chacun a itendu), squeer est Marierat, Soquence, Cotton, et tres, ausquels no pouvoient meins que porter favour ayde tous ceux lesquels estoient facteurs de telle secte religion. De laquelle mesmes estoit le frère propre du m prieur, nommé Jean du Bose, pour lors président en cour des aydes, dont le bon prieur avoit un extreme reet; lequel prieur par diverses fois feit voyage à Rouen, geant chaque fois à la seigneurie Dementreville; laquelle rre saict pertie des sombourgs de Rouen et de toute micameté appartient à la famille et race des Bose; et ce, m que là estant il peust communiquer avec sondit ire, presque jè prins dedans les lags et nasses de ceste rnicieuse hérésie. En quoy ledict prieur luy seit offre m seulement d'un bon spère, mais voire d'un excellent édicateur, luy remonstrant combien cest erreur d'hésie estoit vaine et damnable, avec une telle efficace doctrine que soudit srère (nonobetant qu'il sust de and scavoir et prompt à respondre) toutefois l'avoit permilé, et comblé de quitter ladite hérésie et se départir s la ville de Rouse pour s'en aller avec lui. Mais venant

plus entendu d'icelle secte, et ayant ledit président passé une nuict entière en discours avec ledit Marlorat, luy feit changer tout de nouveau de volonté. Quoy voyant le dévot prieur, et que toute ladite ville s'en alloit en proic des huguenots, délibéra se retirer en son prieuré.

Et combien qu'à l'exemple de ladicte ville de Rouen toute la province de Normandie sust en semblable trouble et désastre, et tous les huguenots dudit pays eussent pris les armes en main, ce néantmoins ce bon prieur, orné d'une asseurance divine et se resouvenant de ce qui est escrit dedans sainct Paul, que Dieu estant des nostres il n'y a rien contre nous, ne doubta se retirer en sa maison; maison, dis-je, en laquelle il n'y a ny muraille, ny sossé, ny désense quelconque, non plus qu'en une simple maison de village, construite et bastie seulement de boys. Et pour ce peut-on estimer de quelle soy et courage estoit muny ce sainct homme, sachant bien que tout le pays estoit en armes et que tout frémissoit de huguenots, comme un camp de sauterelles; poursuyvans, comme l'on dit, à cor et à cry, voire et tout genre de cruauté et supplice, les gens d'église, moynes, religieux et autres telles personnes. Et néantmoins voylà ce bon prieur, lequel en quelque endroit qu'il fust entre les huguenots, fust à Rouen, fust à son prieuré, ou en autre contrée dudit pays de Normandie, tousjours estoit vestu de son habit de religieux, parlant librement, réfutant et coufondant chaque fois les hérétiques en dispute, jusques à les voir passionnez d'ire et courroux contre luy, accompagnez de menaces desquelles il ne faisoit aucun compte, imitant en ce les apostres, lesquels, enquis des prestres et juges de la loy comme ils osoient parler de Jésus-Christ et prescher publiquement son évangile, avec désenses et mminations de ne prescher pour l'advenir, responent avec une asseurance qu'il valoit mieux obéir à eu que aux hommes. Brief, par toute la contrée de intfort et prieuré de Sainct-Philbert, ne se trouvoit asi plus endroit où librement on sist exercice de relion chrestienne et catholique, sinon au lieu où estoit le n prieur. En quoy il usoit de telle constance, qu'esat allé voir une sienne nièce mariée en une sort illusmaison près Sainct-Lo, et voyant que la religion restienne y estoit du tout intermise, seit, avec admiion grande et exultation de tous les catholiques, cérer la saincte messe, chose qui de long-temps n'avoit é veue en ce lieu là. Or ne saut-il douter que tels es d'un excellent religieux n'animast grandement la ge et sureur des ennemis huguenots; ce qu'ils monsrent bien par expérience et se pourra cognoistre du cours cy après. Or, voyant le discret prieur que, nobstant sa bonne volonté, il n'estoit suffisant pour deller un monde de méchans et que à luy seroit une téirité de se précipiter au danger de la mort sans profiter vantage à la république chrestienne, enfin se retira sondit prieuré, ne délaissant jamais son habit ny ne rtifiant aucunement son prieuré. Bien vray est que, pour courir le bourgade de Montfort et autres lieux circonisins spécialement dépendans dudit prieuré, ausquels us les jours les ennemis courroient sus, ruinant et pilit les églises; afin, dis-je, de réfréner la fureur de ces ilheureux et secourir ses voisins selon sa petitesse, il int avec luy assez bon nombre de gentilshommes et us de pied, qu'il souldoya et nourrist par plusieurs ses, y employant plus que ses moyens ne pouvoient ster, afin qu'en toute manières il se peust dire avoir aprté aux pieds des apostres tout ce qu'il avoit pour le

LE SIÉGE DU PRIEURÉ

Cependant que ces choses se passent, les habitans de Montfort et autres circonvoisins advertirent ledict sieur prieur qu'ils n'attendoient autre chose sinon que les ennemis les vinssent surprendre, de quoy ils estoient menacez. Et ayans les huguenots, quelque temps devant, rompu la plus grande part des images de l'église dudit Montfort et quasi pillé tout ce qui estoit dedans, non contens de ce, les menaçoient de venir au reste. Sur quoy ledit sieur prieur et un sien frère, nommé Martin du Bosc, sieur d'Amentreuille, les enhorte de prendre bon courage, leur promettant de leur donner ayde et secours au premier son du tocsin.

Or, le propre jour de la seste de Pentecouste, il y est un jubilé octroyé de nostre Sainet Père le pape, pour lequel gaigner peu de personnes osèrent faire leur pasque, pour raison des ennemis qui estoient proches. Nonobstant lesquels toutessois, le prieur advertit ses domestiques et subjects qu'ils eussent à jeusner, leur confesser et finablement vacquer à toutes œuvres de piété, tout ainsi que s'il n'y eust point eu d'ennemis, saisant saire exhertations et remonstrances que ce malheureux tempa requeroit telle chose et que Dieu, qui est le maistre des exercites, peut en un moment dissiper un nombre insiny d'ennemis, estant par prières, jeusnes et autres sainctes œuvres appaisé.

Cependant, le mesme jour de Pentecouste, environ les deux heures de nuict, ceux de Montfort furent assaillis des huguenots comme en manière d'escarmouche; lesquels incontinent, jouxte l'advertissement dudict sieur, sonnèrent le tocsin, demandant ayde et secours. Lors une bonne partie de ceux qui estoient en la maison dudit sieur prieur, en grande diligence les vont secourir, et

d'un tel zèle et courage que facilement ils sdits huguenots, tellement que la pluspart, efs extreme pour, s'enfuirent çà et là, sans aucum natres passoient la rivière. loy ne faut-il passer e une chose fort remarquable; c'est qu'un des d'entre eux, voulant passer l'enu, sut noyé au soù la vierge avoit esté jettée par contamelie. hose entendue, tant de ceux qui estoient prése autres hérétiques, leur apports un scandale nte bien grande; cer le mesme qui avoit commalheureux acte, luy-mestre et au meume lieu Peu de jours après, les mesmes calvinistes ou s'amassent su nombre de six vingte ce environ ent audiet Monfort de grand metin, en esesi de surprendre le prieure, lequelibroyoient fort préjudiciable. Leur venue fat bien tost mant le prieur sur ses gardes et leur mandant mt à se retirer dudict Monfort et cesser leurs accagement, autrement qu'ils s'en pourroient L.Coux-cy, doubtens de leurs forces et redoubcrité et excellence d'un tel homme, et sachant tisant sonner le toesin it les cust faict tailler en nandèque à parlementer et conférer avec lui, cinq en nombre sculement. Le prieur, de ce par diverses fois, enfin leur octroye que trois ., et non plus, l'allassent trouver; ce qu'ils firent. ncement de leur conférence en discours ils se le bon prieur, allégans (Dieu sçait avec quelle on probabilité) que son dressin estoit de piller religion réformée. Lequel propos, nonobstant ridemment faux et calomnieux, et qu'il ne fast rieur le réfuter, ce néanmoine, avec une monetumée, lour respond que jamais n'avoit pensé

LA SANGE DU PRIEURÉ

. we was sequish parloient contre leur propre con-were a haver et prier Dieu de tout son cœur, et qu'il en avoit fait estoit pour la désense et minute de prieuré et bien public, protestant de Tours que pamais, luy vivant, il n'abandonneroit sondit musmes au danger éminent de sa vie. Ayans waste in tels et autres plusieurs propos, et congnoissans نه من الله المارية ال w was hison: Yous ne trouverez mauvais si nos gens de demeurent icy près encores pour ce jour. Demain mostre cavalerie les viendra joindre, qui ne sera was saluer en passant. Ce qu'ils sirent; car passant in budemain tous en trouppe, tirèrent grand nombre de munades. Environ le mesme temps, ceux de Sainct-Estienne de Lallier, voysins et deppendans dudit prieuré, cavoyent supplier ledict sieur prieur, de tout leur courage, que ce sust son plaisir les secourir en cest extreme danger, et que les huguenots les menaçoient de saccager et ruiner leur temple; à quoy desjà ils s'acheminoient. Sur l'heure le bon prieur dépesche quelque bon nombre d'hommes, lesquels il envoye pour résister aux essorts et incursions de ces malheureux huguenots; chose qui succéda si heureusement qu'en un moment ils surent délivrez, non seulement desdicts huguenots, mais, qui est bien davantage, les conduirent. Toutesfois y en demeura un seulement, et un autre y fut griesvement blessé. De ceste heure là les huguenots conceurent une extreme haine, ou plustost une rage contre ledit prieur, se voyant chaque fois si lourdement et brusquement repoulsez, voire le plus souvent battus. Toutesfois, cognoissans leurs forces petites, ils se délibérèrent temporiser quelque peu et en attendre d'autres, prévoyant aussi que la pluspart de la noblesse et

soldats qui estoient avec le prieur, estoient des trouppes du prince d'Aumale, lieutenant du Roy et chef d'armée au siège de Rouen; qui fut l'occasion que véritablement lesdicts gentilshommes et soldats furent contraincts de laisser ledit prieur et s'en aller au camp. Au moyen de quoy ne demeura avec ledict prieur, pour toutes personnes de désence, sinon trois, sçavoir est : sondict srère Martin du Bosc, sieur Dementreuille, lors homme d'armes de la compaignie de M. de Brissac (lequel, nonobstant les grandes assaires qu'il avoit, pour cause des troubles et guerres de voulut laisser le bon prieur son frère), et deux autres assez entendus au faict des armes. Tous les autres domestiques dudit prieur estoient du tout inutiles pour les armes, et portant plustost nuysance que prossit ou ayde. Voyans doncques lesdits huguenots ce bon prieur estre desnué de toutes ses forces, ils amassent telles puissances et si grandes qu'ils s'estimoient assez forts pour saire lever le siége de Rouen. Et lors iceux huguenots, spécialement ceux du Ponteaudemer, pactisent avec certain capitaine de leurs troupes, nommé Aneaux, à ce qu'il eust à conduire ses compagnons par la vicocque Sainct-Philbert (ainsi perloient-ils), et que là ils disneroient, de là iroient disner à Montfort et soupper à l'abbaye du Bec. Pour cest esset, ils promettent cent escuz audit capitaine Aneaux.

lcelay donques leur en ayant fait promesse, au lieu de dresser son chemin vers la ville de Rouen, comme estoit leur premier dessin et advis, arreste de marcher droict à Sainct-Philbert, accompagné de douze cens hommes, trois cens de cheval et le reste d'infanterie, tous bien en conches et entendus au faict de la guerre; lesquelles trouppes il avoit levées de Bretaigne, de Sainct-Lo, Caen, Lisieux, Honfleur, Ponteaudemer, Pontlévesque et autres lieux circonvoisins, avec bien cinquante Rouennoys

qui estoient partis de Rouen pour aller au devant d'enz.

Ledict capitaine, avant que mettre set gens àu x champs, envoye un espion en la maison dudict prieur pour recognoietre le prieuré et sçavoir au vray quelles gens et nombre d'hommes ledict prieur pouvoit avoir avecques luy. L'espion, usant de diligence, rapporte ce qu'il aveit ven, disant qu'il n'avoit trouvé là que quelques calobriers, rustiques et villageois; en un mot, que il n'avoit veu bucun en ladicte maison qui peust hardiment ou dextrement desgainer une espée. Quoy entendu par ledict capitaine Aneaux, eut grande asseurance de facilement exécuter sa délibération et promesse. Pour ce, sans tarder davestage, ledict capitaine, dès le lendemain, qui estoit le quatriesme de juillet, part dudict Ponteaudemer avec toutes ses trouppes, menant trois pièces de canon fournies de toutes munitions de guerre nécessaires; mesmes n'oublin mener avec lui quelques chirurgiens, lesquels (comme entendrez cy-après) luy furent plus à propos qu'il ne pensoit. Voilà donc le capitaine Aneaux qui part les en seignes déployées, les trompettes et tabours sonnens, comme près de marcher en bataille, tirant droict à Sainct-Philbert, distant dudict Ponteaudemer environ treis lieues françoises. Approchant du prieuré (non toutestis qu'ils sussent à la portée de la harquebuse), suyvant la coustume de ceux qui assiégent quelques villes ou autre lieu, ils envoyent le tabour sonnant vers ceux du prieuré, de leur rendre et leur donner libre entrée, et ce, de per le Roy. Le prieur sut grandement estonné de la subite armée de l'ennemy, et n'estoit moins fasché que toute commodité et occasion luy estoit ostée de pouvoir implorer quelque ayde et secours; car il est certain que s'il eust peu prévoir telle chose, promptement il eust adverti le sieur d'Aumalle, lequel incontinent luy eust envoyé de

secours. Ce néantmoins il ne laisse de retenir la mesme constance de courage que devant, ne redoubtant non plus ces huguenots que saisoit le prophète Elie les soldats du roy Ochosias, qui venoient pour le prendre. Pour respondre à ce tabourin, ledict sieur prieur envoye un nommé de Presux, Breton de nation, homme aagé et fort entenda à la marine. Lequel de Presux, faisant le commandement de son maistre, demanda audit tabourin qu'il eust à monstrer leur commission, autrement qu'ils n'y entreroient sinon per main forte. Le tabour respond qu'ils avoient commission du Roy, jurant certes et en vérité, comme estoit le menière des huguenots, et que estans entrez ils les monstreroient. De Presux retourne vers ledit prieur, lequel sut à l'instant renvoyé dire qu'ils eussent à exhiber leur commission, autrement qu'ils n'y entreroient point. Eux au contraire commencent à s'addresser audict de Preaux, particulièrement allégans qu'il faisoit plus que commandement et qu'il advançoit tels propos. Pour la troisiesme sois ledict de Presux retourne vers ledict sieur prieur, luy résérer tous ces propos. Auquel ledict sieur prieur fist response qu'ils eussent à départir en diligence, autrement qu'ils les tireroient; que s'ils vouloient passer outre et parfaire leur chemin, que la voye publicque ou grand chemin estoit là près, si d'adventure ils en estoient ignorans. Pendant ces parlemens, sondit frère, sieur Dementreuille, distribue les balles et pouldres à ce petit nombre qu'avons dict cydevant estre demourez avec eux; et à l'heure mesme le vénérable prieur et son frère se retirent au temple, ne trouvans lieu plus seur en toute la maison; et montant par un escalier gaignent jusques aux voultes dudit temple, où autrefois estoit un clocher. Le tout estant de poinct en poinst récité au capitaine Ancenz, et attendu quelle ce-

toit la volonté dudit prieur, commença à faire sonner l'alarme, et commença le conflict sur les dix heures da matin. Du premier coup, l'un de ceux qui estoient avec le prieur attaint d'un capitaine huguenot par la teste, son morion ou casquet estant faulsé du coup; lequel, se sentant navré, crioit à haulte voix qu'il estoit mort; à raison de quoy les autres commencèrent à s'intimider et refroidir, n'approchans si librement qu'ils faisoient auparavant. Ce capitaine ne fust plustost arrivé au Ponteaudemer pour se faire penser qu'il rendit l'esprit entre les mains des chirurgiens, dont lesdits huguenots furent esprins d'un extreme courroux et cupidité incrédible de s'en venger. Pour ce, comme d'un nouvel assault, environnent les murs du prieuré, et par le moyen des pionniers sont brèches en divers lieux et plantent leurs enseignes sur le reste des murailles. De là ils courent au temple, cassant et dégastant toutes les vitres; et sembloit qu'il ne restoit qu'entrer dedans. Mais alors Martin du Bosc, srère dudit prieur, tire, et d'un seul coup de harquebuze en mect deux sur la place. On peut conjecturer combien de plus en plus furent irritez lesdits huguenots; a l'occasion de quoy ils placent tout incontinent une pièce de canon et la bracquent devant la porte dudit temple, afin d'avoir plus libre entrée; ce qui fut sacile à saire, tirans plusieurs coups de canon tant contre l'église que contre un corps de logis où estoit un nommé Deshaulles. Ce Deshaulles (pour dire en un mot) estoit un certain huguenot renié, lequel peu de jours auparavant s'estoit rendu au prieur, renonçant à sa religion résormée et se donnant du tout audit prieur; auquel toutessois le prieur ne se sia plus qu'il appartenoit, craignant que dedans et dehors il eust des ennemis, et pour ceste raison ne voulut qu'il fust avec luy en l'église. Quoy voyant ledict Deshaulles, se re-



n certain corps de logis, promettant qu'il comraillamment et qu'il garderoit que l'ennemy n'y Lestuy, toutessois, oyant le tonnere du canon, que la maison deust tomber, sut grandement e retirant au hault de la montée comme au lieu et plus secret à son jugement, ne saisant doute ennemis entroient en ce corps de logis, c'estoit y, ayant peu de jours a uparavant quitté le party aguenots. Afin donc ques (en cas qu'il fust prins) xoire à ces huguenots qu'il avoit esté prins priil s'enserma en telle sorte qu'il n'eust peu sortir qui ne luy eust ouvert. Pour reprendre nostre la porte de l'église estant bas, ne se trouva qui osast entrer par icelle, chacun craignant sa e donnant de garde, appris par l'exemple de avoient esté tuez; combien (ce qu'il ne fault) que plusieurs, avant ceste porte estre ruinée, la vie près d'icelle. Pour ce, asin d'estre là plus s et seurement, ils commencent à se retranibionner, et quant et quant braquent deux aus de canon vers l'église. Durant lequel temps rieuré tiroient incessamment et vous faisoient ge de ces huguenots que c'estoit chose indont les uns morts, les autres ne vallant guères toient incontinent enlevez. Et alors fut le plus mbat, ces pièces de canon commençant à mieux ute l'infanterie faisant escopterie incrédible, menaçans les assiégés de feu, de sang, de la ni quelque chose de plus cruel se peut dire; de de ce bruit et tonnerre toutes les montaignes et intour, plus de cinq à six lieues en rond, fréet en retentissoient. Ce combat ainsi furieux peques à s du soir, auquel demeura si EV.

grand nombre de ces huguenots, que le spectacle ressembloit vrayement l'assaut et carnage qui se fait quand il convient entrer en la brèche de quelque grande et sorte ville, occupée d'un fort et puissant ennemy. Et alors le capitaine Aneaux cogneut par l'expérience combien sagement et providemment il avoit mené des chirurgiens avec luy. Ensin toutessois ces huguenots font tant qu'ik entrent au temple, lequel, comme pouvez penser, ils pillent promptement les ornemens et ce qui estoit en iceluy; et lors cherchent de toutes parts quelque voye pour monter sur la voute; ensin trouvent un escalier de pierre par lequel, s'ils eussent peu monter sans danger, ils se voyoient victorieux et tous leurs souhaits accomplis. Pour ce, les plus signalez d'entre eux, armez en blanc, commencent à monter par ledict escalier le plus tranquillement et avec le moindre bruit qu'ils peurent, et ce un à un, tant que en ladite vis ou escalier chacune marche ou degré avoit son homme. Mais lors survint le vénérable prieur fort à propos, lequel du haut de la vis descouvrant ces hommes armez (comme si par volonté et permission divine le comble de la victoire lui cust esté réservé), il jette une grande et lourde pierre sur la teste du premier, lequel onques pais n'en parla, rendant l'esprit sur la place; chose qui tellement effroya les autres que, suyant et se précipitant l'un sur l'autre, se tuoient à qui sortiroit le premier.

Ceux-cy de mesme intimident et essrayent tellement les autres qu'ils ne sçavoient tous que saire ou que devenir. Pour ce considérans que, sans perte insigne de leurs gens, ils ne gaigneroient jamais la voute dudict temple, mesmes considérant le grand carnage qui en avoit esté saict, et que s'ils continuoient guères plus longuement le combat il ne salloit autre tombeau à tant qu'ils estoient que le prieuré, mourans de despit et détestans mille sois l'autheur

et premier moteur d'une telle entreprinse, commencèrent isc desbender et mettre en désordre, se retirans et suyans sesle mesle, sans aucun ordre ou discipline militaire, les ıns blessez, les autres à demy-morts, que l'on portoit, les utres déplorans leur condition honteuse et pleine de rergogne; n'oublians au départir faire du pire qu'ils peurent au village, et, n'ayans peu rien faire ny faire la suerre aux hommes, sirent la guerre aux maisons et aux granges, y mettant le feu malheureusement. C'estoit chose pitoyable de voir les chemins de Ponteaudemer tous semez le ces malheureux, lesquels se pensoient ou saisoient pener sur lesdicts chemins. Leur compagnie principale esant départie, et craignans le reste qu'on sist sortie sur eux et qu'on les mist en pièces, surent si hastez qu'ils laissèrent ıne pièce de leur canon, laquelle, comme ils passoient, ettèrent dedans l'eau, laquelle encore depuis n'a peu estre etirée ny recouverte. Le capitaine Aneaux, ayant receu me telle estorce, revient au Ponteaudemer, demandant es cent escuz qui luy avoient esté promis, dont se meut grande contention entre eux, peu s'en sallut qu'ils ne rinssent aux mains. Enfin toutessois ceux de ladicte ville, poyque ce sust à leur grand regret, payèrent lesdicts cent scuz, et par ce moyen les uns et les autres demeurèrent rès mal contens. Et ne saut doubter que s'ils cussent peu encontrer l'espion qu'ils avoient envoyé descouvrir juelles personnes et forces estoient en la maison dudict prieur, combien griefvement et cruellement ils l'eussent raicté, d'autant qu'ils pensoient véritablement avoir esté rahis par iceluy, pour ce qu'ils ne se pouvoient persuader ay croire aucunement qu'il n'y eust en audict prieuré pour le moins de sept à huiet cens harquebusiers, comvien qu'à la vérité ils n'estoient que le nombre cy-devant lict. Plusieurs, à la vérité, s'estoient devant ce temps là

offers audict sieur prieur, luy promettant ayde et secours à toutes heures qu'il seroit assailly; mais comme il advient ordinairement que chacun se retire des coups le plus qu'il peut, aussi pour vray, lors du danger, personne ne luy assista, et n'eut secours d'ailleurs sinon de la bonté de Dieu, de laquelle estant appuyé il s'estimoir estre plus seurement que s'il eust eu dix légions de gens armez. Ces choses ainsi passées et les forces des huguenots de telle sorte affoiblies, ils furent contraints, selon le temps, prendre tout nouveau conseil; car comme ainsi fust que auparavant ils espéroient pouvoir conquester la mer, la terre et (comme l'on dit) la moitié de tout le monde, maintenant tous humiliez ils s'en retournent avec leur courte honte au Ponteaudemer. Et lors ne parlent plus de saire lever le siége de Rouen; ains la pluspart se retire chacun chez soy, quelques-uns renonçans jamais porter les armes contre le Roy, et voire aucuns retournans au giron de l'église catholique, apostolique et romaine, en laquelle ont depuis passé heureusement le reste de leurs jours. Le lendemain, les nouvelles de ce conflict et combat allèrent jusques au seigneur d'Aumalle, lequel se mist en devoir d'envoyer secours au prieur; mais jà, Dieu mercy, n'en estoit-il plus de besoing. Le prieur, peu de jours après, s'en alla jusqu'au camp trouver ledit sieur d'Aumalle, duquel et de sa compaignie sut receu sort humainement, avec grande resjouyssance et congratulation.

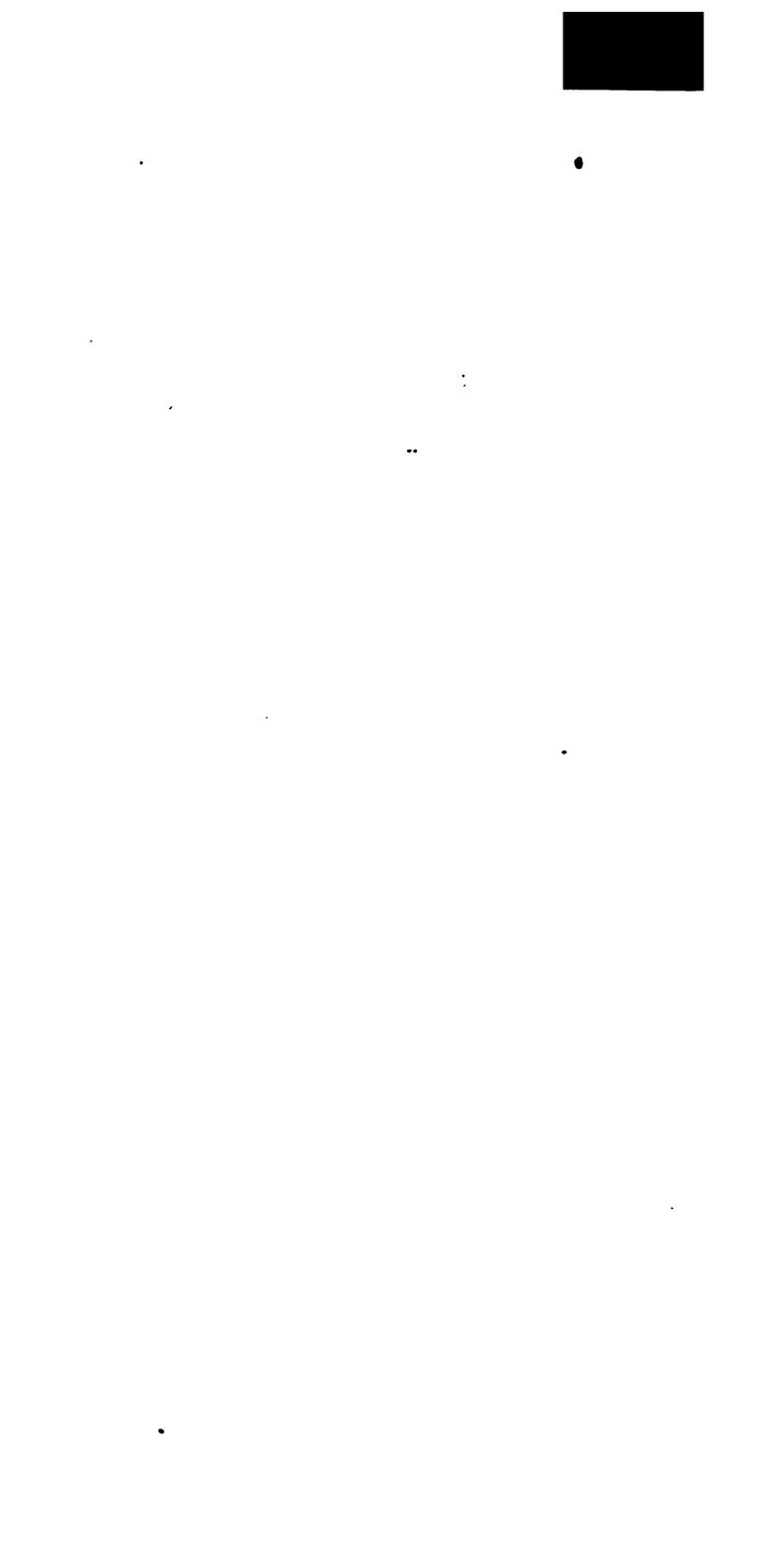
A quelque temps de là, sçavoir est quelque dix ou douze jours, se mist en chemin pour aller reprendre Lisieux, Honsleur, le Ponteaudemer et autres villes voisines occupes par les huguenots; qui luy sut une occasion bien désirée de passer par Montsort et prieuré de Sainct-Philbert, ne se trouvant aucunement satissait de tout ce qu'on lui en avoit récité, jusques à tant que de ses propres yeux il eust

considere le heu et la maison, et monstré le tout comme al s'estoit porté; chose qui luy sembla non-seulement admirable et difficile, mais voire prodigieuse et incrédible, si la vérité et le tesmoignage de mille personnes ne luy emsent asseuré. Qui plus est, fut curieux jusques là de vouloir voir la pierre que le prieur avoit jettée et dont il avoit obtenu la victoire, commandant qu'elle fust serrée comme une remarque d'un faiet si notable et constance pleme d'admiration.

Je n'obmettrai icy trois choses remarquables, car il est advenu que audict jour, quatricsme de juillet, auquel l'église faict mémoire de la feste et translation de sainct Martin; et sembloit que lesdits huguenots vousissent transférer de ce monde terrien l'ame dudict Martin du Bose : mais au contraire, par son moyen, ont esté tranféren les ames desdits huguenots es parties infernales. Le second est que, combien qu'ils tirassent avecques leur artillerie de telle impétuouté qu'il sembloit tonner les diables, aum tonnérent une fois seulement pendant ledict conflict es partie de l'air, et sembloit qu'il deust pleuvoir : toutesfois les escopteries, canons et tonnerres n'ont eu aucune puissance sur lesdicts du Bosc. Le troisiesme que, des neuf beures du matin, on vouloit mettre le pain au four, ce qui fust empesche à cause dudict assault, et ne peust estre mis au four qu'il ne fust plus de dis heures au soir. Nonolistant ledict long temps et grande chaleur de l'esté qui assurit et altere tost un levain, néantmoins no se trouva trop leve, et ne mangea l'on conques pain plus savoureux ny plus délicieux au goust; de quay un chaeun estait esmerveillé.

Noylà le vray et fidele decours de ceste histoire, lequel, pour éviter toute profisite et n'attedier le lecteur, j'ay tranché le plus court qu'il m'a esté possible. Pour la sin j'adjousterai ce mot que l'on peut dire à bon droict de ce sainct religieux, comme disoit Cicéron de Jules-César, que, Nulla unquam ætas de illius memoria conticescet, et qu'il ne sera jamais qu'on ne parle de luy; et que, s'il vivoit encores à présent, il pourroit bien dire de cestuy-cy ce qu'il escripvoit au nom et en saveur de Scipion: Hiis qui patriam defenderunt, adjuverint, auxerint, certum ac definitum in cælo locum esse, ubi beati sempiterno fruuntur ævo; c'est-à-dire que à ceux qui ont dessendu, secouru et amplifié la patrie, il y a au ciel un certain lieu dédié où les bienheureux à jamais jouissent de la félicité. Que si les payens ont eu icelle congnoissance, combien nous, à plus sorte raison, pourrons-nous dire davantage de ce sainct religieux, qui non seulement a conservé sa patrie, mais davantage ses voysins et tous ceux qui ont requis son ayde, ne craignant exposer sa vie et espandre son sang, s'il eust esté besoin, pour la dessense et tuition de l'église catholique et de sa patrie. Que si un tel acte eust esté saict du temps des anciens Romains, pour un tel subject, il est certain qu'on luy eust érigé un trophée en perpétuelle mémoire de son excellence et vertu; laquelle chose n'estant en usage entre les chrestiens, pour le moins, en perpétuel monument d'un si généreux acte et d'une si ferme soy, à bon droict comparable à celle du centenier et autres recommandez en l'évangile, j'ay bien voulu laisser ce petit discours à la postérité, asin qu'à l'imitation de ce très généreux et pacifique religieux, un chacun chrestien, et spécialement les prélats et potentats de l'église, soient enslammez et incitez à la protection et manutention de la vraye et unique religion apostolique, catholique et romaine, sans que jamais aucune chose nous puisse intimider, estans armez et remparez comme cest illustre religieux d'une serme soy et espérance à la bonté et clémence divine, nous remémorant de ce qu'escrit le prophète royal David au psalme trentiesme: Viriliter agite et confortetur cor vestrum, omnes qui speratis in Domino. Vous tous qui espérez au Seigneur, tenez bon, et vostre cœur soit généreux.

PIN.



LE MÉMOIRE

REVOTÉ

PAR LE SIEUR DE MATIGNON(1).

28 SEPTEMBRE 1562.

Qu'il plaise au Roy me mander s'il aura agréable que je prenne de l'argent sur les villes et villages et particuliers qui ne veulent bailler de leur bonne volonté, pour soldoyer les gens de guerre qu'il faut tenir dans les places de ce pays.

> Le peuple est si foullé et oprimé qu'il fauldroyt voir, avant que accorder la levée desdicts deniers, s'il l'a agréable et y veult fournir de sa bonne volonté.

Et parce qu'il sera besoing de mettre des vivres sux places où l'on mect garnison, sy Sa Majesté trouvera bon que l'on face batre les granches et prendre les bleds et autres

(1) L'original existe à la Bibl. royale, M. de Béblune, n° 8699, fol. 118. Jacques Goyon de Matignon, maréchal de France, d'une illustre famille de Brutagne, homme courageux et prudent, fut chargé, comme lieutenant-ginéral de la Basse-Normandie, de surveiller les démarches des protestants, dent le numbre augmentait chaque jour. Il s'acquitta de cette mission avec un succès dé à son exacte justice. La pièce suivante est curieuse comme fai-sent councilre les précautions segus que le roi recommendait à ses agents.

munitions des huguenots et séditieux qui s'en sont fuiz, pour les apporter dans les dictes places; et de tout ce que dessus qu'il luy plaise commander que j'en aye la dépesche en lettres scellées du sceau de la chancellerye.

> Le Roy ne trouve mauvais le contenu en cest article, pourveu que l'on élablisse un tel ordre à la prinse desdicts bleds et grains qu'il ne s'en perde ny esgare rien au préjudict et dommage de ceulx à qui ils se trouveront cy-après appartenir et devoir estre restituez.

Pour pourvoir à la ville de Caën, là où tous les rebelles et séditieux se sont retirez, et pour estre M. de Bouillon dans le chasteau, M. d'Estampes n'y veut rien entreprendre, et aussy tost qu'il sera esloigné avec ses forces, ceulx qui seront audict lieu de Caën ne failleront à se remettre sus, et Montgommery, qui est au Havre, à se joindre avec eulx, et commetteront de plus grandes cruaultés qu'ilz n'ont point encores faict.

L'on a mandé M. de Bouillon, et, lay artivé, y sera pourveu.

Aussy qu'il plaise à sa majesté faire pourvoir aux officiers de sa justice, qui sont ceulx qui ont soustenu le peuple à estre rebelle et séditieux et qui leur ont monstré le chemin.

> Fault revoir les charges et informations faistes contre les dicts of ficiers, pour estre procédé à l'encontre d'eulx, ainsy que de raison.

Faict au conseil privé du Roy, tenu à Gaillon, le xxxviij' jour de septembre 1562.

CHARLES.

BOURDEN.

LETTRE

DE M. DE RABODANGES

A M. DE MATIGNON (1).

22 SEPTEMBRY 1562.

Monsieur,

Pour continuer de vous advertir de l'estat des assaires de par de çà, je ne veux saillir de vous dire comme j'ay sait cesser les presches et envoyé les ministres, qui estoit le point que je connois qui eust plustost meu sédition en ceste ville; mais ils se sont, en cela comme en toutes aultres choses, monstrés obéissans, combien que ce n'ait esté sans grand regret et sans avoir bien respandu des larmes, et soubz une certaine espérance qu'ils ont d'obtenir du Roy et de la Royne, leur duchesse, permission de s'assembler sans l'assistance d'aucun ministre, pour faire leurs prières accoustumées, comme ils disent en semblable avoir esté permis à ceulx de la ville de Meaulx. Ce que ne pouvant obtenir, se délibèrent se conformer en tout ce qu'il plaira auxdicts seigneurs et dame, et se consient tant de vostre bonté et humanité, et des promesses que vous leur avez saict, qu'ilz ne seront en rien recher-

⁽¹⁾ Miliothique royale, Man. de Bishane, 2º 1809, fel. 125.

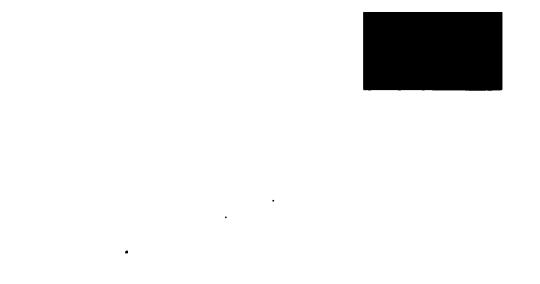
ché pour le faict du passé et de ce qui dépend de leurs consciences, puisque d'ailleurs ils désirent demeurer, comme ils ont tousjours esté, bons, fidelles et assectionnez subjects et serviteurs du Roy. Et fault que vous dye cy en droict que la chose qui m'a autant esbahy par deçà, c'est que, encores qu'il yait bon nombre de catholiques, toutesfoys ils vivent avec ceulx de la nouvelle religion en si grande amitié et patience que je n'en ay ouy une toute seule plainte, et puis dire que voicy l'une des villes de ce royaume la plus paisible, tellement que je n'y vois aucune apparence de sédition, sy ce n'est par le moyen des compaignies de Villermoye et Lormoye, lesquelz, pour n'estre point payez, et leurs compaignies composées de mauvais et mal conditionnez souldars, au lieu d'estre establis pour la garde des subjects du Roy, se sont tellement desbordez en toute espèce de canailles, et à voller le bœuf et la vache et toute autre sorte de meubles, que le peuple ne peut plus comporter telles indignitez et oppressions, estant jà réduict à un commencement de samine, avec apparence de plus grande. Sy, aujourd'huy qu'il sault ensemencer les terres, l'on en oste le moyen à ce pauvre peuple, pour la cause de leurs bœuss et autre bestial, comme il se faict par chacun jour, qui est par conséquent leur oster l'espérance de leur vye et fruicts de leurs labeurs, et la faulte de pouvoir payer le Roy de ses tailles et subsides; dont adviendra que, par désespérance, ce pauvre peuple ainsi misérablement assligé, se voyant destitué de toute ayde et secours de justice, aura ensin recours aux armes, suivant une permission que monseigneur de Bouillon a saict publier par deçà, que je vous envoye. Et Dieu sçait si, une fois ils les ont prinses, si sera bien aisé à les leur arracher des mains, et ce qu'il en adviendra, comme je vois les choses préparez, si, par la bonté de Dieu et par vous, it y est promptement pourveu, en retirant à vous lesdictes compaignies. Car combien que l'intention du Roy, selon qu'il est contenu par ses lettres à moy adressantes, soit de maintenir ses subjects qui se voudront recognoistre en toute scurté et patience; et que en pareil, pour les arretz de la court pour pourvoir aux animosités et laynes particulières, est dessendu telles pilleries et saccagemens, aver dell'ence de n'attempter aux personnes et biens, sinon qu'ils soyent trouvés en flagrant délit de rébellion et sédition, saccagemens de temples ou de maisons particulières, auquel cas l'on pertine les captures de tela coupables, pour estre représenter au magistratz et par luy premire congruissance de cause, sans qu'il soit permis aux souldars de tuer et saccaiger et piller tout le monde comme ils font; en quoy les dessusdictes compaignies desdicts Villermoye et Lormoye, et encores plus lediet Villermoye, se comporte si insolentement envers toutes personnes, usant d'une si desbordée licence de malfaire, que mesmes les habitans d'Argenthan, qui se sont tousjours sagement conduiets en l'obcissance du Roy, ont esté contraînte prendre les armes contre luy, luy blesser son lieutement et aultres de sa compaignie, luy tuer son enseigne, et luy se retirer en son logis. Seulement, si ce n'east esté pour le respect et la révérence qu'ilz vous portent et à moy, il en fust bien advenn plus grande follie. Voilà comme telles gens, au lieu de nourrir la paix, excitent la guerre, qui me fait vous dire que ceulx ausai de ceste ville d'Allençon, qui sont tous actes de bons serviteurs du Roy, ne faisantz que venir de payer deux milte francs qu'on a levés sur eux, demandent comme tels entreren la protection du Roy, et ce faisant estre préservez des incursions et pilleries que lesdicts Villermoye et Lormoye font en les mestairies circonvoisines de ceste ville d'A-

lençon. Et quand je leur dis que je n'ai pas la sorce pour repousser telles violences, ils me demandent estre authorisez se dessendre, suivant ladicte permission de mondict seigneur de Bouillon. En quoy je me trouve sy empesché que j'ay esté contrainct de vous envoyer le porteur, exprès pour vous faire entendre ce que dessus, et aussy pour vous dire que depuis naguères ai receu lettres de monseigneur d'Aumalle, par lesquelles il m'a mandé que je face advance ou que je trouve argent pour le payement de ma compaignie, en attendant cinquante mil escuz qui luy doivent venir de Flandres. Vous sçavez comme je suis aujourd'huy aisé, après avoir marié ma fille, de saire telle advance, et encores aussy peu de trouver deniers par prest, d'autant que l'argent est si court en ce pays qu'ils ne cuidront jamais faire en ceste ville ladicte somme de deux mille livres; aussi qu'il m'est deu pour mes estatz plus de douze mille livres dont j'ay advancé la plus grande partie. L'ordre et reiglement que vous avez laissé par deçà a tousjours esté suyvie, tant pour la garde de la ville que du chasteau, où je me tiens de présent, et n'ay besoin de torces pour faire obéir le Roy, soit icy, soit partout mon baillage, car j'entreprendrois bien de le saire obéir partout sans armes, et ne demande ma compaignie que pour conserver les subjects du Roy en leurs biens et les garder des incurtions des volleurs, sinon ce que m'a dict M. de Cré seust véritable, qui est qu'il vient grande quantité d'estrangiers en ce royaume, tant pour le Roy que pour ceux d'Orléans; auquelz cas, si cognoissez tel bruit estre véritable, et s'il feust besoing que j'eusse gens particulièrement pour garder ce chasteau, qui n'est toutesfois dessensable que de bataille, du moins vous en adviserez, s'il vous plaist, avec monseigneur d'Estampes, pour se pourvoir d'argent et de munitions. J'en ay austant escript à monseigneur d'Aumalle; mais surtout je vous prie, Monsieur, nous oster lesdictes compaignies qui pourront troubler la patience de ce pays, lequel sans cela je vous puis assurer estre très paisible.

Monsieur, je prieray nostre Seigneur vous garder en santé heureuse et longue vie.

Du chasteau d'Allençon, le xxij septembre 1562.

Vostre obéissant et entier cousin et amy, Loys de Rabodanges.



RELATION

20 24

MORT DU ROI DE NAVARRE

ARRIVÉE LE 17 NOVEMBRE 1562.

ons v. 5

AVERTISSEMENT.

L'armée catholique s'étant mise en marche, sous le commandement du roi de Navarre, pour faire le siège de Rouen, vint camper à la vue de cette ville. Après plusieurs escarmouches on se disposait à un assaut en règle, quand le roi de Navarre, qui visitait la tranchée et se disposait à attaquer la brèche en personne, reçut une arquebusade qui lui fracassa l'épaule. La plaie fut jugée mortelle par les chirurgiens; et, en effet, après le siège, s'étant sait mattre sur la rivière pour être transporté à Saint-Maur auprès de Paris, on fut obligé de le remettre à terre à Andeli, à quelques lieues de Rouen.

RELATION

DE 14

MORT DU ROI DE NAVARRE(1).

17 NOVEMBRE 1562.

Despuis, persuadé par M. de Mande (2) de faire son testament, après avoir invoqué le nom de Dieu et avoir disposé pour le salut de son ame, laissa par testament, entre autres, au sieur de Hasancourt dix mille livres et sa guarde-robe, six mil à son chirurgien, et autres legz à plusieurs autres; et mesmement de ses chevaux à MM. de Guise. Et d'autant que la court estoit partie et qu'il es-

(1) Man. de Dupuy, vol. 500, et Mém. de Condé.

Le commencement de cette relation manque dans le manuscrit. Elle est assez confuse, et les faits n'y sont pas toujours rangés dans leur ordre naturel.

Th. de Bèze, qui, dans son Histoire ecclésiastique (tome II, p. 649 et suiv.), a rapporté avec assez d'étendue les circonstances de la mort du roi de Navarre, paraît avoir vu cette relation; mais il ne rapporte pas tous les faits dans le même ordre, et je crois qu'en ce point sa navration doit être préférée à cette relation. Il s'y treuve mémmoins plusieurs choses deut Bèse n'a point parlé.

Cette relation, dans laquelle il est souvent fait mention du sieur de La Mésieres, médecia du roi de Navarre, pourrait être de lui. Elle est certainement d'un haguenet.

(2) Nicoles Dangu, évêque de Mende. Il était chancelier du rei de Na-

toit quelque bruit que les Anglois viendroit (1) audict Rouen, et aussi que l'air y estoit sort mauvais, et tel que peu de ceux qu'y estoient blessés réchapoit, il se résolut, contre l'opinion de touz ses médecins, de s'em barquer et se faire porter sur ung bateau qu'il avoit faict faire, espérant guaigner Sainct-Mor des Fossés. Et estant dans le bateau, M. de Losse le vingt veoir sur le soir, auquel il dict : « Contre l'oppinion de toutz mes médecins je me suis « faict porter en ce bateau où je me trouve mieux. » Mais cela ne dura guières; car le paroixisme le reprenant, il entra en ung extrême rigueur et sueurs qui ne l'abandonnèrent de toute la nuict, mais aveques inquiétudes, délires et revasseries. Et sur le matin de nuit, en révant, dist : Je veux envoier Raphaël (2) à Genéve pour estre ministre; saites-le venir, qu'il sace les prières. Lequel aproché sist les prières, se metant à genoulx M. le prince de la Roche-sur-Yon, et tout le reste qui estoit au bateau, fors M. le cardinal de Bourbon, M. le prince de Manthoue (3) et M. de Losse, qui demeurèrent debout, leurs bonetz sur leurs testes, en ung coing. Et les prières achepvées, mondict sieur le cardinal dict tout bas: Ce sont prières et oraisons; ilx ne sont pas telx que je cuydois; ilx croient l'église catholique comme nous. Et de là en avant ledict de la Mesière lisoit toutjours, l'exortant par intervale, qu'il prenoit de sort bone part et non d'aucun autre. Toutesfois, quatre ou cinq heures avant que de mourir, aiant presque perdu la parolle, M. le cardinal sist venir un Jacopin en habit transvestit, qu'on di-

⁽¹⁾ Dans toute cette relation presque tous les verbes qui devraient être au pluriel sont an singulier.

⁽²⁾ Il est dit un peu plus bas que le roi de Navarre nommait ainsi le sieur de La Mézières qui était son médecin.

⁽³⁾ Ludovic de Gonzague, depuis duc de Nevers.

soit avoir reprins l'habit despuis la prinse de Roban (1), qui l'avoit auparavant laissé, qui n'avoit pas faulte de connoissence de la parole de Dieu; qui commença par ses mots: Sire, aiez sovenance que le livre (2) qu'il avoit saict ct intitulé : du Péché contre Sainct Esperit, avoit esté mis en lumière pour luy, parce que par ce livre-là il taschoit à prover que le péché contre Sainct Esperit est une universelle apostasie, par laquelle l'home, d'un propos délibere, tasche d'esteindre, subvertir, impugner contre sa propre conscience, la vérité congnue; mais que ceux qui s'opposent à la vérité mesmes, par quelque ambition ou avarice, ne péchoit point, et qu'il y avoit lieu de pénitence. A quoy ledict seu sieur Roy ne respondit aucune chose, ains demeura tout pensif. Sur le soir la Roine (3) mère du Roy, qui avoit esté advertie par ledict sieur de la Mésière, et autres médecins qui le traitoit, qu'il estoit temps qu'il pensast à sa conscience, et qu'il n'en pouvoit eschaper, le ving veoir, et l'aiant mis en propos, luy dit: Mon srère, à quoy passés-vous le temps; vous deussies saire lire. Lors il respondit: Madame, toutz mes serviteurs, ou la plus grand part de ceux qui sont autour de moy, sont huguenots. A quoy ladicte dame respondit : Ilx n'en sont pas moingx vos serviteurs. Et après qu'elle sust partie, s'estant saict metre en ung petit lict bas, près la cheminée, où il se sesoit transporter quelquesois, quant l'impasience de ses maulx le contraignoit sortir de son

^{(1&#}x27; Rouen.

⁽³⁾ Cette phrase, qui est mel construite, signifie, sans doute, que c'était le pacobia qui avait fait le livre Du péché contre Saint-Esprit. Il est dit dans l'Hist. ecclésiassique de Bèse (tome II, p. 665), que Mézières parla tern avant au roi de Navarre de ce péché.

³ Suivant l'Hist. ecclésiestique de Beze (tome II, p. 665) cette conver-

lict, ledict sieur Roy apela ledict sieur de la Mésières. son médecin, l'apelant par son nom, comme il avoit accoustumé, Raphaël, qui estoit le seigneur de la Mezière: Prenés la Bible et me lisés l'histoire de Job, ce qu'il oioit. patiémant, aprochant les deux mains ensemble, les ellevoit le plus hault qu'il pouvoit au ciel et y ellevoit ses yeux. Lors ledict sieur de la Mésière, délaissant la lecture de Job, luy commence à proposer ses péchés devant les yeux; combien estoit grande la multitude d'iceux, qui justement avoit provoqué l'ire de Dieu sur luy, et que l'enfer estoit prest pour l'englotir, sy Dieu par sa saincte grace et miséricorde ne l'an retiroit; mais qu'il estoit véritable en ses promesses et miséricordieux à toutz ceux qui, d'ung cœur non seint et sans hipocrisie, se retiroit à luy pour obtenir de luy pardon et rémission de leurs péchés, par le mérite de la mort et passion de son Fis Jésu-Christ, par le moien duquel seul Dieu ne nous imputoit nous faultes. Ha! Raphaël, je vois bien que je suis mort! il y a vingt et sept ans que vous me servés, et maintenant vous voiés les jours déplorables de ma vie (il falloit (1) au nombre des années). Et ce faict, il commence, les larmes aux yeux, demander pardon à Dieu et luy saire confession de sa soy, selon la sasson de l'église résormée, protestant que si Dieu luy sesoit la grace de guérir, qu'il feroit prescher purement l'évangile par tout le reaume de France; mais qu'il vouloit tenir la confession d'Auguste (2). La nuit enssuivant, il se trova quelque peu mieuz que les autres nuitz; et penssant estre eschapé, le landemain dict à ceux qui estoit autour de luy: Acoustés; re sçay bien que vous dirés par tout : le Roy de Navarre

⁽¹⁾ Il falloit, il se trompoit. Il y a vingt ans dans Bèze.

⁽²⁾ D'Ambourg.

DU ROI DE WAVARRE (DOV. 1562).

71

s'est recommen ; il s'est dé é huguenot. Ne vous sociés point qui je soye; je veuls vivre et mourir en l'oppinion d'Auguste. Le reste du jor r il se trouva fort mal, sesant toutessois la pluspart du t la Bible audiet Raphaël; tellement que sur il luy print une fort grande foiblesse, et demeu de deux heu-2 71 res, pendant lesquelles le t de la re luy fist pareilles remonstrances. Et l'in ieurs et M s'apuioit liverses fois s'il ne le croioit , et s'il lu tout en la miséricorde qu'il (obtenir par le bénéfice de Jesus-Ch nt e et hausrei ant les mains, fessoit dén . oy. De-là il ala ic outjours de pis en pis, aiant t stz les jours quatre accesions (1) aveques paroxismes subintrants, qui commençoit par rigueur et finissoit par seuur. Et pour ce qu'il avoit seu une parelle maladie à Hortès en Béarn, en laquelle edict sieur de la Mésière l'avoit secouru, il avoit tousjours taphaël en la bouche, disant : Vous m'avez guary d'une recille maladie à Hortés, 1 vous estonés pas. Mais il ne onsidéroit pas la blesseure le flux de ventre qui luy surint, l'apostume du bras, encores une autre qui luy urvint en ung genouil. Perseveroit néanmoings toutours à saire lire la Saincte Escripture, nuiet et jour, que edict de la Mésière commançoit toutjours par l'oraison le Manassé. Et ung soir, entre les autres, lisant le passaige le sainct Pol où il y avoit : Fames, obéissés à vous maris; l dit : Raphaël, vous voiés come Dieu veult que les sames béissent à leurs maris. Il est vray, respondit-il lors mais Escripture dict aussy: Maris, aymés vous sames. Wavoit uelque regret que la Royne sa same ne s'estoit achemirée pour le venir veoir.... Jésus-Christ est mort pour

72 RELATION DE LA MORT DU ROI DE MAYARRE.

vous. Lors voiant que là n'estoit plus ledict Raphaël qui avoit accoustumé de parler à luy, luy dict: Qui estes-vous qui parlés à moy; je suis chrestien et préparé. Lors ledict Raphaël luy dict: Sire, escoutés-le; il est homme de bien et crestien. Et de là en avant, ledict Jacopin l'admonesta fort crestienement et sans capharder. Trois heures avant que de mourir il dict tout bas audict de la Mésière: Raphaël, donés-moy quelque chose; j'ay bon cur, je vous promés. Et prenant ung vallet de chambre italien par la barbe, luy dict: Servés bien mon fis, et qu'il serve bien le Roy. De là ne dict plus mot, sinon amen, à la fin des propos dudict Jacopin. Et sur les trois heures, lorsque le paroxisme avoit accoustumé de le reprendre, rendit l'ame à Dieu (1).

(1) Il mourut le 17 de novembre 1862, en arrivant à Andely, n'ayant pas encore atteint la quarante-quatrième année de son âge. Il eut de Jeanne d'Albret cinq enfants dont trois moururent au berceau; Henri IV et Catherine de Rourbon, duchesse de Bar, furent les seuls qui lui survécurent. Il laissa aussi de Louise de Rouet de la Béraudière Charles de Bourbon, évêque de Lectoure, et ensuite archevêque de Rouen, qui mourut, en 1610, de regret et de douleur de la mort funeste de son frère Henri IV.

BATAILLE DE DREUX.

19 DÉCEMBRE 1562.]

•

•

•

•



BRIEF DISCOURS

DE CE QUI EST ADVENU

EN LA BATAILLE

DOWNÍZ

PRÈS LA VILLE DE DREUX

LE SAMEDY DIX-NEUPTESME DE CE MOIS DE DÉCEMBRE MIL CINQ CEPS SOIXANTE-DEUX.

|Extrait d'une lettre missive(s).

Monseigneur le prince, après avoir présenté aux ennemis de Dieu et du Roy tous honnestes moyens, et convenables au lieu et degré qu'il tient en ce royaume, pour faire une bonne et saincte paix, ou bien pour définir tous ces troubles par l'issue d'une bataille, en laquelle il a toujours espéré que Dieu luy aideroit pour une si juste querelle; finalement, ce jourd'huy, voyant que nos enne-

(4) Coloi qui a écrit cette lettre y dit qu'ayant été chargé par le prince de Coudé de commander l'armée en son absence, il rallie les troupes après la fin du combet. Cette lettre est donc de l'amiral de Coligny; car Bèse, dans son Missaire occideisstique, dit que ce fut cet amiral qui rallie les troupes à la fin de la bataille.

Catta relation est imprimie dans les Mineres de Condi.



mis avec toutes leurs forces estoyent campez à deux petites lieues françoises près de lui, à fin de l'empescher de se joindre aux Auglois, se résolut de les assaillir et combattre, combien qu'ils sussent de beaucoup les plus sorts d'infanterie recueillie d'Allemaigne, de Suysse, d'Espagne et de divers lieux de ce royaume, avec trente pièces d'artillerie, et qu'ils eussent pour leur prochaine retraicte la ville de Dreux et le village de Tryon, avec une rivière à leur dos et un bois en slanc pour leur désense.

Ainsi donques, sur ceste délibération, estant parti de son camp environ les huit heures du matin, après avoir choisi ses ennemis le mieux à propos que le lieu le permettoit, donna dedans si courageusement que, de la première charge, gaigna six pièces d'artillerie, rompit leur infanterie et cavallerie, et print prisonnier monsieur le connestable, après avoir tué une grande partie des Suysses.

La deuxiesme charge ne fut moins furieuse; et est certain que si l'infanterie françoise et allemande eust aussi bien fait son devoir, comme elle s'y porta laschement, et si les relatres eussent peu mieux entendre ce qu'on ne leur pouvoit dire que par truchement (qui ne se présentoit tousjours à la nécessité), l'entière victoire estoit entre les mains dudit seigneur prince. Mais au lieu d'un si grand bien, la volonté de Dieu (qui dispose de toutes choses selon sa sagesse incompréhensible) fut telle que ledit seigneur prince, très vaillant et très magnanime, ne peut estre secouru d'un cheval frais, au lieu du sien blessé en une espaule d'une harquebouzade, et par ce moyen tomba entre les mains des ennemis qui le prindrent captif, sain et sauf au demeurant, graces à Dieu, hors mis un petit coup d'espée sur le visage.

Cela estoit bien pour non seulement empescher le cours

DE LA BATAILLE DE DREUX (déc. 1562).

de la victoire, mais aussi pour la tourner en une pitoyable desconfiture (comme de faict l'armée en fut esbranlée, qui sut cause que l'artillerie conquise ne se peut garder); mais ce nonobstant, par une singulière grace de Dieu, suyvant la charge que ledit seigneur prince m'a donnée de commander en ceste ermée en son absence, je ralliay soubdain tant de cavallerie françoise et allemande que, voyant approcher pour la troisiesme charge trois gros bastaillons que ledit sieur connestable avoit dès le commencement réservez expressément pour le dernier essort de ceste bataille, je leur allay au-devant de telle sorte qu'après avoir longuement combattu les ennemis furent rechassez bien avant; et là (avec plusieurs autres gentilshommes) fut tué et puis despouillé le mareschal Sainct-André, l'un des chefs du triumvirat, et M. de Monibrun (1), fils dudit sieur connestable, pareillement occis, à ce qu'on nous a affermé; davantage le sieur de Guyse, sort blessé en deux endroits, qu'aucuns le tiennent pour mort, dont toutesfois je ne suis encores asseuré. Outre cela, le sieur d'Aumale, son frère, y a eu le bras rompu d'un coup de pistolle, et M. de Nevers la cuisse rompue d'un pareil coup au-dessus du genouil, lesquels on tient estre en danger de leurs personnes. Le grand prieur, aussi frère dudit sieur de Guyse, le comte de Charny et le prieur de Piennes y sont ou morts ou bien blessez.

Les sieurs de Beauvais et de Rochesort, chevaliers de l'ordre, avec plusieurs autres chess, lieutenans et hommes d'armes, jusques au nombre de cent ou environ, prisonniers; de sorte que, pour vérité, il leur estoit malaisé de soussir une plus grande perte, si leur armée n'eust esté entièrement ruynée.

⁽¹⁾ Montberon.

De nostre costé, la captivité dudit seigneur prince nous est un grand meschef, combien qu'il soit en la puissance de Dieu, comme nous espérons, d'en tirer occasion de quelque grand bien, estans maintenant les autheurs de ces troubles ou morts, ou autrement esloignez de Sa Majesté.

Outre cela, nous avons perdu quelques capitaines d'infanterie et quelques gentilehommes, mais en petit nombre, Dieu mercy, et de soldats, sans comparaison, bear coup moins que nos ennemis; et nul de nos principaux chefs n'a esté seulement navré, hors mis le sieur de Mouy, que nous pensons estre mort ou prins.'

Sur cela, estant la nuiet presque close, nous nous contentasmes de ce que dessus, et par ce moyen nous retirasmes à leur veue et en bataille, au son de la trompette, avec trois canons que nous y avions amenez. Par ainsi leur est demeuré le camp (auquel nous les allasmes assaillir), comme aussi à nous le nostre, duquel nous estions partis; et a'ils ont prins nostre principal chef d'armes, aussi tenons-nous le leur prisonnier.

Il y a davantage ce seul poinct pour eux, que nous leur avons laissé (à cause de la nuict et par faute de chevaux) quatre pièces d'artillerie de campagne; mais nous estimons cela trop bien récompensé par la perte qu'ils ont faite de tant de grands seigneurs et capitaines; de sorte qu'il faut confesser que le Seigneur a gouverné l'issue de ceste bataille, ainsi comme toutes autres choses, avec une équalité et proportion très admirable, afin que ce royaume ne soit du tout ruyné par soy-mesme.

Voylà le discours de ceste journée. Depuis, c'est assevoir le vingtiesme dudit présent moys de décembre, nous sommes départis pour tirer vers Orléans, voyans la saison de l'hyver fort advancée et le passage de la Normandie rendu beaucoup plus difficile. Et combien que soyons partis en bataille devant leurs yeux, avec délibération de les combattre s'ils s'approchoyent, si n'ont-ils trouvé bon de saire seulement semblent de nous charger jusques à présent; et là nous espérons, moyennant la grace de Dieu et le secours des princes sidelles et vrais alliez de la coronne de France, nonesulement ne perdre courage, mais aussi nous conduire tellement qu'en brief ces troubles prendrent quelque henreuse sin, à la ruine des emessis de Dieu et soulagement de tout l'estat de ce royaume.

LETTRES

DU ROY(1)

·PAR LESQUELLES IL CHARGE LE MARÉCHAL DE DAMPVILLE DE LA GARDE DU PRINCE DE CONDÉ, FAIT PRISONNIER A LA RATAILLE DE DREUX.

Charles, par la grace de Dieu Roy de France, à tous ceulx qui ces présentes lettres verront, salut. Comme en la dernière bataille donnée prez de Dreux, nostre très cher et très amé cousin Loys de Bourbon, prince de Condé, ayt esté faict et arresté prisonnier, au moyen de quoy soit beisoing, pour l'importance de sa personne, establir à la garde d'iceluy quelque bon, digne et grand personnaige, sur lequel nous puissions nous en asseurer et reposer, sçavoir saisons que nous, congnoissans les sens, vertu et sidélité de nostre cher et amé cousin Henry de Montmorency, seigneur de Dampville, admiral de France, et l'assection et vraye dévotion qu'il nous porte, et à tout ce qui deppend du bien de nostre service et affaires; considérant aussy que nostredit cousin le prince de Condé a par luy esté pris et arresté en ladite bataille; pour ces causes, et aultres bonnes, grandes et raisonnables considérations à ce nous mouvans; après avoir sur

⁽¹⁾ Copié sur l'original en parchemin qui est dans le vol. 8703 des Man. de Béthune, sol. 1.

ce pris l'advis de nostre très honorée dame et mère, la Royne, des princes de nostre sang, gens de nostre conseil privé, et de plusieurs notables personnaiges et chevaliers estans auprès de nous, avons à icelluy sieur de Dampville donné, et donnons par ces présentes, la charge et garde de la personne de nostredit cousin le prince de Condé; luy commandans et ordonnans très expressément par ces dites présentes qu'il ayt à le garder si soigneusement et seurement, avec ceulx qui luy seront par nous baillez pour ladite garde, qu'il n'en advienne auleun inconvénient; saisant par luy, en ce que dessus et ce qui en deppend, tout ce qu'il verra et congnoistra estre requis et nécessaire, selon la parsaicte et entière siance que nous avons en luy, encores qu'il y eut chose qui requist mandement plus espécial qu'il n'est contenu par ces présentes; par lesquelles donnons en mandement à tous gentilzhommes et aultres estans auprès de nostredict cousin le prince de Condé, ordonnez pour la garde de sa personne, et aultres noz officiers et subjectz qu'il appartiendra, que ès choses dessus dictes et deppendances d'icelles ilz obéissent et entendent audict sieur de Dampville tout ainsi que à nostre propre personne; car tel est nostre plaisir. En tesmoing de ce, nous avons signé ces présentes de nostre main, et à icelles faict mectre nostre scel. Donné à Paris, le vingt-unième jour de décembre, l'an de grace mil cinq cens soixante et deux, et de nostre règne le troisiesme. CHARLES.

Est écrit sur le replis : Par le Roy; la Royne sa mère, messieurs les cardinal de Bourbon, duc de Montpensier, cardinal de Guyse, duc d'Estempes (1), grant escuyer, estans présens. De l'Aubespine.

⁽¹⁾ Supplies &. Il se nommeit Claude Gouffer.
TONE V.

C'EST LA FORME

QUI A ÉTÉ OBSERVÉE

POUR LE TRAITEMENT

DE M. LE PRINCE (DE CONDÉ)(1).

Le Roy veult et entend que les compagnies d'hommes d'armes de monsieur le connestable, de monsieur l'amyrel de Dampville et du sieur de Thoré, ensemble celles de gens de pied du cappitaine Nancey et cappitaine Goard, seront establies pour la garde dudict sieur prince.

Que la garde ce sera, tant jour que nuict, en sa chambre, d'un des membres desdictes compagnies de gens d'armes, d'ung cappitaine de gens de pied ou son lieutenant, de deux hommes d'armes et quelquesois quatre, selon la nécessité des lieux.

Qu'il couchera en la chambre dudit sieur prince, deux de ses valletz de chambre, ausquelz, avec le reste de ses gens, il pourra communicquer et parler en l'oreille.

Que ledit seigneur prince pourra aller en sa garderobbe sans qu'aucun desdits gardes y entrent.

Que la garde se sera devant le logis des domestioques dudit sieur prince seullement, sans qu'ils puissent estre

(1) Copié sur l'original qui est dans le vol; 8703 des Man, de Béstieur.



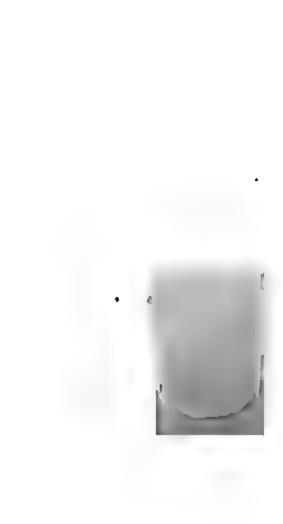
reuz en leur chambre ne en leur cuisine, ausquelz gardes seront bailée, quant, allant et venant, ilz seront employez pour le service dudit sieur prince.

Faisant au reste si bonne garde tout autour le logis dudit sieur prince qu'il n'en puisse arriver aucun inconvéniant.

CHARLES.

CATERINE.





•

. .

•

LETTRES

DE DEUX ESPAGNOLS

CONTENANS DES RELATIONS

DE LA BATAILLE DE DREUX (1).

Lettres du capitaine Juan de Ayala à dom Francisco de Cisnero, écrites du camp auprès de Dreux, vù se donna la bataille.

Du 22 décembre 1562.

Les obligations que j'ay à vostre seigneurie et mon attachement pour elle ne m'ont pas permis de manquer de luy rendre compte du succez que nous avons eu dans la dernière bataille, sur tout en estant aussy bien instruits que nous le sommes, moy et Pedro de Ayala, qui avons casuyé toutes les peines et toutes les fatigues imaginables, parce que nous estions chargez de la troupe la plus mutine et la plus difficile à conduire qui soit jamais sortic d'Espagne. Le sergent-major va en rendre compte à sa majesté; et c'est luy en particulier qui a beaucoup contribué à la victoire que nous avons remportée, comme vous le verrez per ce qui suit.

Nous entracmes en France le 25 de septembre; nous



la trouvasmes tellement ruinées et nous y vismes si peu de gens amis de Dieu et du Roy que nous en sumes espouvantez. Par tous les lieux où nous passions, nous faisions rentrer dans l'obéissance du Roy ceux qui en estoient sortis, et qui saisoient le plus grand nombre; nous y laissions des garnisons; et nous marchasmes ainsy pendant cent cinquante lieues qu'il y avoit jusques à Paris. Estant à vingt lieues de cette ville, nous apprismes que le prince de Condé la tenoit assiégée et que toutes les troupes du Roy estoient rensermées dedans, au nombre de six mil Suisses, quatre mil Allemands, deux mil François et quinze cens chevaux, auxquels le connestable et M. de Guyse, qui sont ceux qui gouvernent pour le Roy très-chrestien, ne se fioient pas beaucoup (1), et avec raison, parce que la plus grande partie sont luthériens. Ils nous dépeschèrent promptement un chevalier de l'ordre de Sainct-Michel, nommé M. de Sansac, pour nous faire avancer avec diligence, disant que nous estions sa délivrance. Comme l'ennemy occupoit les passages, il fallut faire un détour de seize lieues, ce qui nous obligeoit à une marche de trente-six lieues, que nous fismes en quatre jours, malgré le mauvais temps et la fatigue des marches précédentes. Nous arrivasmes à Paris le 15 (2) de décembre, à quatre heures de la nuict; et le lendemain nous nous campasmes hors de Paris, à la veue des ennemis, à peu près à la même distance qu'il y a de l'église de Nostre-Dame de Atocha à la maison de vostre seigneurie. Cette mesme nuit l'ennemy descampa et leva le siège; et nous, avec les troupes de nostre party cy-dessus nommées, et de plus deux mil Gascons, braves soldatz, sor-



⁽¹⁾ Cela ne doit s'entendre que des Suisses et des Allemands.

⁽²⁾ Il y a à la marge du manuscrit: Nota errorem, quia suit septima decembris, et hostes moverunt castra nona decembris.

tismes de Paris, marchent sur les traces des ennemis. Ils marchoient vers la Normandie, dans le dessein de se joindre avec dix mil Anglois, envoyez de cette isle à leur secours. Nous marchasmes trois jours et une nuit, et nous arrivasmes à une heure du 19 de ce mois à une lieue du lieu où estoient campez les ennemis. Nous disposasmes nos troupes de cette sorte: nos Espagnols avoient l'avantgarde, et à l'aisle droite, à costé de nous, estoient les cinq cens chevaux; ce qui se sit contre l'usage ordinaire, mais parce qu'ils estoient en petit nombre et qu'on se sioit peu à eux. Au-delà de ceux-cy on plaça les deux mil Gascons; au-delà un autre corps de quatre mil Allemands, bien armez; ensuite les six mil Suisses (1); et enun environ mil chevaux; car toute nostre cavalerie ne montoit qu'à quinze cens hommes. Lorsque les ennemis nous apperceurent, ils sortirent de leur camp et desrangérent leurs troupes ; ils les partagérent en trois corps d'infanterie, qui estoient environ de dix mil hommes; mais aucun d'eux n'avoit envie de se battre contre les Espagnols. Nous estions seulement au nombre de deux mil cent, parce que nous avions laissé à Paris beaucoup de malades, et les poltrons que la peur y avoit fait rester. Les ennemis nous croyoient au nombre de plus de quatre mil; ainsy ils disposèrent contre nous un corps de quatre mil santassins et un autre de deux mil cinq cens cavaliers allemands (2), qui sont très estimez en ce pays-cy. Ils avoient outre cela trois mil homme de cavalerie placez pour combattre le reste de nostre cavalerie. Pedro de Ayala et moy rangeasmes nostre bataillon sur trente-six piequiers de rang, garnissant chaque coaté de ce rang de

¹⁾ Il y a vers cet endroit-là dans le manusc., sans marque de renvoi : Errat.

⁽²⁾ L'outeur les nomme herrerueles Alemanes. Ce sont sans doute les entres qu'il désigne par es nom.

onze arquebuziers; en sorte que le front du bataillon estoit de cinquante-huit hommes. Nous plaçasmes une manche d'arquebusiers au-devant de nostre bataillon, à trente pas de l'un des costez. Nous avions placé nos meilleurs hommes dans les premiers rangs, comme l'on fait ordinairement, et en cet ordre nous marchasmes aux ennemis, qui s'avancèrent aussy vers nous. Nostre artillerie, qui estoit plus forte que la leur, les endommagea plus considérablement. Leur corps de deux mil cinq cens chevaux s'avança avec beaucoup de hardiesse assez loin de leur infanterie et s'approcha jusques à un jet de pierre de nostre manche d'arquebusiers, qui estoient au nombre de quatre cens. Après que ces deux corps curent sait leur descharge, les deux mil cinq cens chevaux, voyant le bon ordre dans lequel nous estions, ne creurent pas devoir nous charger et retournèrent du costé par où ils estoient venus, dans le dessein de combattre premièrement les autres nations, espérant qu'après les avoir rompues ils auroient meilleur marché de nous. Dans ce dessein ils tournèrent vers les six mil Suisses, et malgré toute la résistance de ce bataillon ils le rompirent et tuèrent près de quatre cens hommes. Les mil chevaux qui estoient à portée, et à la teste desquels estoit le connestable, marchèrent au secours des Suisses; mais à peine ces cavaliers furent-ils à la veue des ennemis qu'ils prirent la fuite, en sorte que un fils du connestable y sut tué, luy-mesme pris prisonnier. Nous perdismes en cet endroit un grand nombre de gens de considération. Cependant les ennemis s'approchoient de nous par la gauche et n'en estoient qu'à une demie-lieue. Les François de nostre party vinrent à nous, disant que, si nous ne marchions de ce costé-là, nous estions tous perdus les uns et les autres. Voyans cette nécessité, nous résolusmes d'aller à leur rencontre.

Nous marchasmes à grands pas et nous avançasmes au-delà de tous nos bataillons. Les ennemis nous attendirent en saisant bonne contenance; mais après que les deux descharges eurent esté faites, à la distance de cinquante pas, voyant que nous baissions les picques pour les charger, ils s'effrayèrent, de façon que, sans avoir perdu plus de six hommes, nous les rompismes et en tuasmes trois mille. Après cet avantage les cinq cens chevaux qui estoient auprès de nous chargèrent un escadron où estoit le prince de Condé, qu'ils prirent prisonnier. Tout le reste prit la fuite. Nous les poursuivismes pendant une lieue et demie. On leur tua près de quatre cens hommes, et on fit beaucoup de prisonniers; mais parce qu'il ne restoit plus qu'un quart-d'heure de jour, nous fismes cesser la poursuite des ennemis, qui, ayant marché toute la nuit, se trouvèrent le matin à cinq lieues de nous, sur le chemin d'Orléans. 'Cette victoire est capable de restablir le Roy dans son royaume; mais ce royaume est dans un tel désordre, quant aux choses de la religion, que Dieu seul y peut rémédier, etc. Du camp de Dreux, où se donna la bataille. Le 22 décembre 1562.

Leures de Hernando do Campo, soldat espagnol, à Antonio Prieto.

De Joinville, le 23 décembre 1562.

Je n'ay point encore rendu compte à vostre seigneuric de ce qui s'est passé par deçà, jusqu'à présent, parce que j'attendois une occasion; et maintenant, quoique je n'aye ny le temps ny les commoditez, j'informeray vostre seigneurie de certaines choses. Peut-estre vous feront-elles peu de plaisir, parce qu'elles concernent les François; meis je le fais pour remplir mon devoir. Après avoir marché dans une partie de la France et fait plusies tours différents d'un costé à l'autre de la Gascogne, a ruinant divers endroits, comme nous estions absolument nécessaires à Paris, on nous sit prendre le droit chemis pour nous y rendre. Nous y arrivasmes le 10. Nous fismes bien venus, mais mal logez, parce que nous y trasmes de nuit. Nous traversasmes cette ville depuis k fauxbourg Sainct-Denys jusques aux fauxbourg Sainct-Jacques. Avant que d'entrer nous trouvasmes sur le che min le connestable et son fils, qui estoient venus nou recevoir. M. de Guyse estoit à la porte de Paris, qui enbrassa les capitaines et les soldatz, en leur donnant k bien-venue. Le lendemain matin on conduisit aux retraschements les trois compagnies de dom Gonçalo, de Bismonte et de dom Pero Velez. Nous y restasmes jusque au lendemain au soir. Cette mesme nuit M. de Guyss sortit avec huit cens chevaux et trois cens Repagnels, pour escarmoucher avec les ennemis qui estoient à une portée de canon de la ville; il leur tua deux ou trois sur tinelles et se retira. Les ennemis prirent les armes, et, décampant ce matin mesme, ils prirent la route de Chartres, pour passer une rivière qui estoit sur le chemin de Normandie, afin de se joindre avec huit mil fantaccine coglois et cinq cens chevaux, qui estoient au Havre-de-Grace, avec cent mil ducats que la reine envoyoit as prince de Condé, lequel luy avoit promis de la faire dechesse de Normandie. Nous sortismes de Paris, marchent après eux, mais fort tristes, parce que l'on nous dissit que la paix estoit sort avancée. Voicy quelles esteient, à ce que l'on disoit, les conditions de cette paix.

Le prince de Condé demandoit d'estre fait gouverneur du royaume; que l'on permist de prescher la religion de Luther par tout le royaume, pourveu que et me finages



dans les lieux publics; que M. de Guyse sortist de France, moyennant quoy on luy laisseroit la jouissance de tous ses biens et de ceux de ses frères; que pour seureté on donneroit en ostage un fils de M. de Guyse et un de ceux du connestable, pour estre gardez en Angleterre; que l'on restituast de part et d'autre tout ce qui avoit esté pris. Le prince de Condé demandoit de plus que ses troupes sussent payées. Ce sur l'exécution de cet article que la négociation se rompit et que le prince prit les chemins de la Normandie. Nous marchions à la suite des ennemis, comme je l'ay dit; nous nous trouvasmes un jour à une lieue et demie de leur camp, séparez par une rivière. Nous descampasmes sans bruit à minuit et passasmes la rivière, le 19 du mois, et allasmes nous poster auprès de Dreux, où nous fismes alte, examinant la contenance de l'ennemy. Nos troupes estoient composées de six mil Suisses, trois mil Allemands, deux mil Gascons, mil François et trois mil Espagnols, avec deux mil chevaux. Nos Espagnols ne saisoient guères que dix-neuf cens essectifs, encore avious-nous deux cens malades. Estant dans cet ordre, nous vismes avancer deux escadrons de cavalerie. Nostre artillerie, ayant tiré sur eux, les mit un peu en désordre, parce que nous avions vingt-cinq pièces de campagne. Un escadron de nostre cavalerie a'avança pour escarmoucher avec eux; mais après les avoir chargez il se retira, voyant marcher toute l'armée ennemie, combre de six mil chevaux de bonnes troupes et de douze mil santassins. Nous marchasmes aussy à eux, dans la plus belle plaine du monde, qui est entre Dreux et Chartres. Nous marchions très serrez et en très bon ordre. Les Espagnols estoient à la droite de la ligne, avec leur manche de cinq cens arquebusiers; M. de Guyse essoit à nostre gauche avec un escadron, ensuite les Gascons, au-delà le connestable avec un autre escadron, plus loin les Suisses, ensuite le mareschal de Sainct-André avec un autre escadron, et enfin les Allemans avec un manche de Gascons au devant d'eux. C'est ainsy que nos gens partagèrent leur cavalerie et qu'ils marchèrent au ennemis. Ceux-cy firent avancer contre nous un fort gra escadron de cavalerie; mais nous ayant trouvez un per durs, ils se retirèrent, marchèrent contre le connestable, rompirent sa troupe et le prirent prisonnier. Le reste de l'armée ennemie chargea les Suisses et les Allemands, qui tinrent teste quelque temps; mais ils se rompirent, et une partie des Suisses prit la fuite. Alors, nous joignant avec le reste, nous chargeasmes les ennuemis; nous les rompismes et leur infanterie prit la suite. Nous les poursuivismes et en fismes un grand carnage, les tuant comme s'ils eussent esté des moutons. On dit que les ennemis ont perdu plus de quatre mil hommes et que nous n'en avons perdu que mil. Cependant les ennemis, au nombre d'environ deux mil chevaux, se postèrent auprès d'un bois et revinrent à la charge, dans laquelle ils tuèrent k mareschal de Sainct-André et un fils du connestable. Is rompirent les Gasçons et par ce moyen ils furent en estat de saire retraite en traversant nostre camp. Les deux mi chevaux estoient des reistres (1). Les nostres ont fait prisonnier le prince de Condé et ont perdu quatre chevaliers de l'ordre du Roy. Les ennemis se sont retirez à trois lieues d'icy. Nous avons fait plusieurs prisonniers. J'ay pour ma part un cavalier allemand, qui servoit sous le prince de Condé, avec six reistres. Il m'a promis cinq ces ducats lorsque je l'ay arresté. Il est un peu blessé...

Malgré cela nous avons perdu plus que les ennemis,

dens la lattue maladitate



⁽¹⁾ Il y a done le texte herrerueles,

DE DEUX ESPAGNOLS (déc. 1562).

93

en voyant que le connestable estoit pris; et ayant e jetter dans nos bagages, qui estoient placez dans gnes, à la veue du camp, ont répandu que tout estoit a et que nous avions esté passez au fil de l'espée, en que ceux qui gardoient nos bagages ont pris la fuite ce qu'ils ont pu emmener... On dit qu'il y a eu des ses d'armes qui sont entrez cette nuit dans Paris en t que tout estoit perdu... Les reistres ont escrit à leur envoyer sa rançon, et qu'ils viendront se e à son service, ou bien qu'il leur donne un passepour s'en retourner. Les choses estant ainsy, il me st que cette guerre est preste de finir... De Joinville, décembre 1562.



LETTRE

DE M. DE CHAULNES

SUR LA BATAILLE DE DREUX.

DU 25 DE DÉCEMBRE 1562 (1).

Monsieur,

J'ay receu présentement lettre de la court, et m'es crit-on que nous avons gangné la bataille, dont y a esté tué beaucoup de gens de bien, sçavoir : le mareschal de Sainct-André, M. de Monbron, le seigneur de Beauvais, de Givery, de la Brosse, Desbordes, nepveu de M. de Bourdillon, le viconte du Mont-Nostre-Dame, Sainct-Tran. M. de Nevers, une arquebuzade à la cuyse, qui luy romp l'otz, et le plainct-on fort; M. d'Aumalle, une espaulle rompue; et si grand nombre de lieutenans et enseignes y sont demeurez, et ne s'en dict encores les noms. Du costé de monsieur le prince, M. de Grandmont a esté recongneu mort, M. d'Arpajon, et doute-on fort de M. de Duratz; tous leurs gens de pied ont esté tailles en pièces, et ont perdu plus de quatre mil chevaulx. Monsieur l'amiral et d'Andelot sont saulvez à Orléans, et près de deux mil chevaulx avec eulx. Monsieur le connestable

L'adresse de cette lettre ne s'est point conservée.



⁽¹⁾ Copié sur l'original qui est dans le vol. 8696 des Man. de Béshune, sol. 36, et imprimé dans les Mémoires de Condé.

LETTRE DE M. DE CHAULNES (déc. 1562). y a esté mené à Orléans avec vingt chevaulx, et a esté recoux (1) par deux sois, et à la sin a esté mené prisonnier. On a faict les processions généralles par tout Paris, où le Roy et la Royne ont esté. Monsieur le prince est prisonnier. Mesmement on a desjà commancé de pourveoir aux places des mortz: M. de Brion, cinquante hommes d'armes; M. de Losse, cinquante; M. de Vefville (2), la mareschaulcée de monsieur le mareschal de Sainct-André; M. de Mompencier, creue cinquante hommes d'armes; M. de Buyron (3), cinquante hommes d'armes; Monsieur le grand prieur (4), cinquante hommes d'armes. M. de Mouy-Sainct-Falle, prisonnier, et le sieur de la Curée; et parle-on de leur faire leur procès, et en parle-on très mal. Voilà toutes les nouvelles qu'on m'a escriptes; s'il m'en survient d'autres, je vous en advertirai. Me recommandant bien humblement à vostre bonne grace, suppliant nostre Seigneur, Monsieur, vous donner bonne et longue vye. A Chaulne, ce 25 décembre au soir, 1562.

Vostre obéissant compagnon, parfet amy et serviteur, Chaulne.

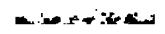
M. de Thoré a eu les gendarmes de M. de Monbron, son frère.

Monsieur mon compagnon, il y a encore beaucoup de cappitaine en chef blesez.

Cant vous yriez à la court pour vous ramentevoir (5), y me samble que vous feriez fort bien, le temps estant à pourpotz.

- (1) Repris per coux de son perti.
- (2) De la Vieuville.
- (3) Birea, depais meréchal de France.
- (4) Frère pulné de François, duc de Guise.
- (5) Pour y faire resseuvenir de vous.





•

.





•

•

,

•

•

•

•

AU ROY.

Siaz, si onc vostre royaume sut heureux et sécond en personnages accomplis en toute discipline et vertu, ç'a esté du règne du Roy François premier, vostre ayeul, et Henry second, vostre père; entre lesquels, par commun jugement de toute la chrestienté et consession de ses propres ennemis, seu monseigneur le duc de Guyse tint le premier rang et degré, les persections duquel dépeintes au vray sembleroient comptes et sables à la postérité. Par quoy je me contenteray de prier ceux qui n'ont eu l'heur de le cognoistre comme moy de croyre qu'il saut bien que ç'ait esté un parangon et ches-d'œuvre de nature, pour, en siècle si poly et tant heureux en personnages comblez de tous biens du ciel, avoir, par consession et concession de tous, emporté le prix d'honneur, non seulement entre les princes et seigneurs françois, mais par dessus tous les personnages illustres de son aage, quelque part de la terre qu'ils ayent sleury; aussi toutes les conditions requises en un parsaict et souverain capitaine se représentoyent en luy assemblées et rapportées en un corps : la grandeur de la maison, la générosité de courage, la vigilance insatigable, l'éloquence et saculté de bien dire, la science au pourjetter, l'expérience au juger,

l'heur et la hardiesse à l'exécution de ses desseins; ce qui sut occasion, comme testifioit seu M. d'Egmond à la nouvelle de sa mort, qu'il battit et vainquit tousjours et en tous lieux tous ses ennemys, et ne receut onc dommage d'eux. Que diray-je de la prestance de sa personne, de l'honneste gravité en son maintien, de la sévérité du regard, addoucie par la vivacité naturelle de l'œil, de la façon martialle, de la force et disposition du corps, de l'addresse et sçavoir en tous exercices de guerre, de la courtoisie, de la magnanimité, de la constance, de la libéralité, de la vérité en ses parolles, de la persévérance immuable en ses promesses, de la rondeur et syncérité en ses négoces, de l'amour au bien public, de l'ardeur et devoir à l'honneur et service de son Dieu, de son Roy et de sa patrie? Lesquelles perfections, par bonheur de sa naissance, empraintes au naturel de son ame, et alliées à la proportion du corps, accreues par discipline dommestique, furent vuidées, polyes, et comme prirent leur fil par l'éducation et nourriture prise près les personnes de ces deux grands Roys, en la guerre, aux affaires, au conseil; ce qui luy ruza la solidité du jugement, de façon qu'en diversité d'advis et opinions il sçavoit promptement résoudre et choysir la plus expédiente et meilleure. Mais la briefveté de ceste présace ne me permet eslargir dadvantage en ses louanges. Seulement je diray, bien que les François n'aient laissé en arrière aucune espèce d'honneur pour recognoistre sa vertu et décorer sa mémoire,

si n'ont-ils peu et ne pourroient tant faire qu'il ne semble avoir mérité trop plus; en quoy il est parveu au comble de son désir; car, en blasmant ceux qui soubhaittoient les honneurs et ne s'efforçoient de les mériter, il monstra que ses soubhaits estoient attachez au mérite et non au loyer. Ce prince, Sire, à l'exemple de Cæsar, de Xénophon et autres grands capitaines anciens, après la bataille de Dreux, dicta le présent discours à un de ses serviteurs, discours à la vérité digne de l'éloquence et de la prudence d'un si grand chef. A la retraicte du mareschal de Hesse, un gentilhomme allemand, à Saverne, me communiqua un quaterne (1) de mesme subjet. L'odeur et sentiment du stile me seit juger de prime sace que la plume de monsieur l'amiral de Chastillon y avoit besogné(2). Je me fermay en ceste opinion quand, au milieu de ce discours, je leu que monsieur le prince de Condé l'avoit faict son lieutenant et luy avoit recommandé l'armée, s'il advenoit inconvénient de sa personne. Mais ce carer fut, ou publié pour couvrir l'apparence de la perte, ou transcript sur le récit d'autruy; car, outre ce qu'il parle peu de l'intention des armées, de la résolution des chess, de l'exécution de leurs desseings, des ordonnances des batailles, des accidens, des escarmouches, attaques et rencontres, des variétez et sortunes du combat, il s'est tout employé aux diminutions deses pertes, par exaggéra-

t Caluer.

^{2.} Catte relation est ca-dessus, p. 78.

102 DISCOURS DE LA BATAILLE DE DREUX.

les morts seigneurs qui n'y furent onc blessez et vivent encor'aujourd'huy. Toutesfois, si je l'eusse en main, il serviroit de feuille et de contrelustre au présent traieté, lequel, Sire, je supplie très humblement Vostre Majesté recevoir avec la douceur et bonté accoustumée, dont vostre œil accepte les services de ceux qui despendent journellement leurs biens, hazardent leurs personnes et sacrifient leurs vies pour vostre honneur, vostre bien et vostre estat.



DISCOURS

DE LA

BATAILLE DE DREUX

DICTÉ PAR

FEU Mª FRANÇOIS DE LORRAYNE,

DUC DE GUYSE.

Estant monsieur le prince de Condé sorty d'Orléans avec ce qu'il avoit de gens de guerre, pour aller recueillir les reistres et Lansquenets que le sieur d'Andelot amenoit d'Allemaigne, après qu'il se fut joint à enx, s'estimant assez fort de pouvoir tenir la campaigne, il s'achemina avec son armée vers Paris. De quoy la Royne advertie, qui estoit encores en la ville de Rouen, naguères prinse et réduitte par sorce, délibéra de s'aller jetter, elle et le Roy son fils, dedans ceste grande et principalle ville, pour la conserver; et seit advancer M. de Guyse et monsieur le connestable, pour y aller dresser un camp fortifié aux fauxbourg Sainct-Jaques, afin d'y pouvoir loger l'armée, et, en asseurant et gardant d'esfray le peuple de ceste ville, arrester par mesme moyen, sans mettre rien en hazard, les entreprinses du prince; lequel, ayant cependant prins en pessant Pluviers et Estampes, estoit

which area toutes ses forces pour prendre aussi Corbeil, un de se prévaloir de la commodité de ce lieu et du pont et passage qu'il y a sur la rivière de Seine; ce qu'ayant onto auparavant bien préveu, monsieur le mareschal de Sanct-André avoit esté de bonne heure envoyé dedans, Avec d'autres si bonnes forces qu'il leur feit bien tost cogmoistre qu'ils ne feroyent aucunement là leurs besoignes. Donc, laissans ceste entreprinse, marchèrent droit à Paris, se venans loger à Ville-Juisve, qui n'en est qu'à une petite lieue loing, et de là marchèrent encores plus avant, 18 de décembre (1), pour venir prendre logis plus près, vis-à-vis des trenchées de nostre camp; ce qui ne sut sans grosse escarmouche et sans que l'artillerie qu'on avoit mise sur les deux platesormes, que de long temps le sen Roy François premier avoit en cest endroit sait dresser, leur sit beaucoup de dommage. Mais se présentant de leur costé de trois à quatre mil chevaux en campaigne, ilz donnèrent occasion à ceux qui estoient sortis en trop moindre nombre de nostre tranchée de se retirer, et de laisser loger, sans plus grand empeschement, leurs gens de pied quasi à la portée du canon, sur le grand chemin du Bourgla-Royne, servant le pavé de rue au milieu de leur camp, et leurs gens de cheval à Mont-Rouge, Gentilly-soubz-Bicestre etautres villages d'alentour, d'où se sirent chacm jour divers combats et escarmouches, qui donnèrent apparence d'y debvoir avoir bien tost une bataille. Mais envoyant monsieur le prince supplier la Royne qu'il eust ce bien de la voir et qu'il seroit toutes choses à luy possibles pour la contenter, ladite dame, considérant le péril où s'alloit exposer le Roy son fils et son estat par le hazard d'une bataille, par l'advis de tous les saiges seigneurs

(1) Il faut corriger novembre.



qui estoient auprès d'elle, accorda de le voir; et estant accompagné de messieurs le cardinal de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon et connestable, se trouva avec luy en une maison entre les deux armées, où, sur la pacification des choses, furent mis en avant plusieurs partis, desquels, encores que les aucuns semblassent durs, furent-ils néantmoins approuvez et conseillez desdits seigneurs, avec l'universel consentement de tous les gens de bien qui estoyent lors en ceste ville de Paris, qui, pour parvenir à un plus grand bien, jugèrent estre grandement besoing de céder à la présente nécessité du temps. Et comme l'on sut sur le point de conclure là-dessus un accord, par le moyen duquel l'entière obéissance des villes et subjets du Roy estoit recouverte et les armes générallement ostées à tous, horsmis à ceux que le Roy et la Royne l'ordonnérent, et le faict de la religion aucunement accommodé, demeurant toutes autres choses paisibles dedans le royaume, l'on vint ensin sur les seuretez, en demandant monsieur le prince aucunes que la Royne estima ne pouvoir ny devoir bailler, et luy en proposant elle, avec l'honneur et advantage du Roy son fils, d'autres qu'on jugeoit bien raisonnables. La chose se prolongea par plusieurs allées et venues, en bonne espérance, néantmoins tousjours d'accord jusques au septiesme jour, que, demourant le tout interrompu et non accepté de la part de monsieur le prince, il se leva avec son armée de devant Paris, le huictiesme ensuyvant, y ayant assez mal faict ses besongnes, mesme que le jour précédant, estant les trefves saillies et les Espagnols desjà arrivez en nostre camp, l'on estoit allé assaillir ses gens de cheval jusques declans leurs logis. Et s'entendant qu'il s'acheminoit vers un quartier d'où il pouvoit choisir son chemin, ou à Orléans ou à Chartres, on bien en Normandie, la Royne, avec infiny

regret de voir ainsi continuer ceste guerre, ne voulant toutesfois luy laisser exécuter ses entreprinses, dépesche incontinent MM. de Guise, connestable, et mareschal de Sainct-André, avec tout ce qui estoit lors de gens de guerre assemblez à Paris, pour le suivre; ayant premièrement remonstré à ces seigneurs que, pour la conduite des grands et importans assaires qui se présentoient, elle ne pensoit pouvoir saire aucune meilleure ny plus certaine élection que d'eux, lesquels le seu Roy Henry, son mary, avoit tousjours tant approuvez, et lesquelz elle cognoissoit prudentz et de grande expérience, et au demeurant bien affectionnez et autant fidèles à ceste conronne, comme ilz y avoyent d'obligation; en confiance de quoy elle ne saisoit aucune dissiculté de mettre franchement toutes les sorces du Roy son sils, et tout le posvoir et moyen qu'elle avoit de soustenir maintenant son estat, entre leurs mains, pour poursuivre et parachever diligemment ceste guerre, comme il estoit très nécessaire que, par un bout ou par un autre, elle se terminast bientost, estant certain que, tant plus on l'iroit prolongeant, plus en verroit-on de jour en jour sortir de nouvelles et très dommageables incommoditez à la totalle ruine de royaume; ce qui luy seroit continuer de sa part encores tous les jours de pourchasser la paix pour y mettre sin; que, à ce mesme essect, eux de leur costé exécutassent et employassent les armes, sans laisser passer l'occasion de combattre et de donner la bataille, quand le temps et le lieu le requerroient, se reposant tant sur l'accoustumés prudence et vertu, qu'ilz ne hazarderoyent rien que bien à propos, et que, s'ilz en venoyent là, qu'ilz en rapportsroient une certaine victoire. Ce qu'ayant ces seigneurs accepté et donné toute bonne espérance du succès de l'entreprinse, ilz pourveurent diligemment à toutes chass



qu'ils estimèrent leur estre pour ce nécessaire; et ainsi partirent de Paris le neusiesme du mois, avec leur armée, qui se trouva d'environ seize mil homme de pied et deux mil chevaux seulement. Et ayans advis que monsieur le prince de Condé prenoit le chemin de Normandie, pour se joindre à un bon nombre d'Anglois qui luy venoyent de rensort de ce costé-là, ils délibérèrent de l'empescher; et s'estans bien asseurez du chemin qu'il leur salloit tenir pour luy aller au-devant et pour couvrir la Normandie, asin qu'il n'y peust entrer, ils arrivèrent le dix-huictiesme du mois au lieu de Mézières, sur la rivière de Dure (1), et se trouvérent avoir devancé monsieur le prince, lequel, pour s'estre amusé quelques jours à sommer la ville de Chartres, ou pour autre empeschement, n'estoit venu que le mesme jour loger à Néron, trois lieues en derrière de nostre camp, en lieu toutessois assez commode pour pouvoir le lendemain gaigner le devant, si, laissant à main droicte la ville de Dreux, il s'acheminoit à gauche vers Chasteauneuf; ce que considérans ces seigneurs, voulurent, des le soir mesme, passer la rivière, pour luy estre encore mieux au-devant. Mais d'autant que l'on avoit desjà cheminé trois lieues et qu'il eust esté trop tard avant que toute l'armée eust esté de l'autre part, par deux petits et estroits passages qu'il y avoit sculement en rest endroict sur ceste rivière, aussi que monsieur le connestable se trouvoit pressé de la colique, il fut advisé qu'on logeroit là pour ce soir; mais incontinent après minuict l'on commença de passer sans aucun trouble et sans saire bruict de tabourins ny de trompettes, asin que les ennemis n'en sentissent rien, avec tant de diligence que mesmes l'artillerie fut au-delà de l'eau avant

⁽¹⁾ D'Bere.

708

le sonr. Et fut incontinent gaigné le dessus du cousteau, non cocres loing de Dreux, qui se trouva un lieu plein de vienes par le costé droict, et par le devant y avoit une plaine unie et bien espacieuse, qui s'estendoit en baissant un bien fort peu vers la venue de monsieur le prince: ci là sut prins place de bataille et logis, en attendant k lugage. Mais ainsi que sur une heure du jour du 19 de dit mois les tabourirs de l'armée du prince commancerent s'ouyr, comme par les champs les coureurs rapportèrent bien tost après qu'elle marchoit, qui fut cause que ces seigneurs entrèrent en délibération de ce qu'ils avoient a faire. De quoy s'estans bien tost résoluz, et ayans commande à chacun capitaine l'ordre qu'ils avoient à tenir, ils marchèrent aussi par la plaine campaigne vers l'armée dudit prince; de laquelle pour avoir plus certaine notice et estre bien advertis de l'estat d'icelle, envoyèrent k sieur de Biron la recognoistre du plus prest qu'il luy seroit possible; lequel ne tarda guères à mander qu'il l'avoit trouvé tenant le chemin de Normandie, droict à Chæteauneuf; dont jugeans ces seigneurs, si le prince gaignoit l'advantage de deux heures de chemin, qu'il leur seroit fort mal aisé, d'autant qu'il estoit plus fort de gens de cheval qu'eux, de luy pouvoir de là en avant empescher plus l'entrée dudit pays, et que, y entrant et se joignant aux Anglois, son armée demoureroit par après se périeure à la leur, aussi bien de gens de pied comme elle l'estoit desjà de gens de cheval, et s'accommoderoit davantage de deniers qu'on disoit que la Royne d'Angleterre luy envoyoit, qui estoient toutes choses grandement importantes au faiet de ceste guerre, ils se résolurent en toutes saçons de les empescher; et à ceste cause marcherent plus avant vers le prince ; lequel, sentant alors une telle force en campaigne, et si voisine de luy qu'il se

pourroit tant diligenter de luy gaigner le devant qu'elle ne luy fust sur la queue en danger de le rompre, il délibéra de s'arrester et commença de saire toute autre contenance que de vouloir saire chemin; dont ledit sieur de Biron advertit incontinent ces seigneurs, que si monsieur le prince ne logeoit sur le lieu où il estoit, à quoy il ne voyoit grande apparence, que dedans une heure ils aurovent la bataille. Sur quoy ordonnans promptement, selon la grande expérience, toutes choses pour le combat, ils meirent les trouppes de l'advantgarde et de la bataille de mesme front, aussi advancées vers les ennemis les uns que les autres, et la gendarmerie, pour n'estre en grand nombre, entremessée par régiment avec les bataillons de gens de pied, estendans les uns et les autres depuis un village qui les slanquoit par main droicte jusques à un autre village qui les slanquoit par main gauche. Et surent les bandes espagnoles au bout de la main droicte, lesquelles se joignent aux murailles du village qui leur estoit prochain, pour n'avoir gens de cheval qui les couvrist. De ce costé ilz meirent quelque nombre de charettes devant eux; puis tout joignant, à leur gauche, surent les régiments de gendarmerie de M. de Guyse et du sieur de la Brosse; après estoyent les bandes des François Gascons, puis le régiment de M. le mareschal de Sainct-André, après le bataillon des lansquenets, et après autres deux régiments que M. d'Aumalle et M. Damville conduisovent; où s'achevovent les trouppes de l'avant-garde. Et tout joignant surent les Suisses, qui estoyent la première trouppe de la bataille; puis monsieur le connestable avec son régiment de gendarmerie, et le seigneur de Beauvois avec une autre; après un bataillon de François qu'on appelloit Bretons, et après le sieur de Sanssac avec autre régiment de gendarmerie, qui faisoit le bout de la ba• •

mile. « la sin des trouppes joignant le village de main ganto are deux bandes d'artillerie, l'une devant l'avant-PRINT NI lautre devant la bataille. Et en cest estat atten-Avent leurs ennemis, lesquelz saisans du commencement maniar lucii ferme leurs trouppes de gens de cheval, et un 11/ 4/11/s leurs gens de pied, sembloit qu'ils estimasment peuvoir surprendre nostre camp à demy passé la ri-, Nin. car autrement l'on ne pense qu'ils eussent rien haraivle avant s'estre renforcez des Anglois, ausqueb de estoient si près de se joindre. Mais trouvans les matters en bon ordre et en lieu advantageux, ils tinun bon, se délibérans néantmoins de combatre: Ant ayans réparty leurs trouppes en deux bataillons de avus de pied, l'un de François et l'autre d'Allemans. hun bien armez, et saict trois principaux escadrons de vavallerie, chacun de douze à quinze cens chevaux, tant de reistres que de François, avec pistolletz ou lances, ik en seirent advancer un autre moindre par le costé droic des nostres, pour les recognoistre, auquel fut incontinent ure quelques volées de nostre artillerie. Et se représent lors, tant d'un costé que d'autre, qu'il y avoit journée entre ces deux armées, estans désormais si près l'une de l'autre qu'elles ne se pourroient plus départir sans un général combat. Dont ne voulans aussi ces seigneurs es laisser aucunement passer l'occasion, à cause de l'importance des Anglois, ils commencerent de donner cueur & d'animer par leurs parolles et par leur présence et verts toutes leurs trouppes, et les confimer si bien que toutes. d'un cry et d'une voix, demanderent bataille ; dont si sant deux et trois tois crocheter plus en avant leur artilerie, pour tirer de plus près aux ennemis, ils se contrignirent se haster davantage de venir aux mains. Et de faich marchans lors leurs trois principaux escadrons de cave

lerie vers nostre avant-garde, passèrent sans s'y arrester, droit à la bataille, se débandans environ soixante chevaux des leurs, qui vindrent premier de grande résolution donner dedans les Suisses, si avant qu'ils allèrent jusques aux enseignes. Ce que voyant monsieur le connestable, et que tout leur sort de cavallerie le venoit charger, il s'advancea avec grande hardiesse et asseurance de les recevoir et soustenir; mais la charge sut si grosse et surieuse, et de si grand nombre de chevaux passans et rapassans, à coups de pistolet, de lance et d'espée, dedans ses trouppes, que, nonobstant le grand debvoir de capitaine et vaillant chef de guerre qu'il y seit, son cheval luy sut tué entre ses jambes, luy blessé et sinablement prins, ensemble le sieur de Bauvais avec luy; et le sieur de Montberon, son quatriesme fils, et le sieur de Givry tuez; M. d'Aumalle porté par terre et sort froissé, avec plusieurs autres prins et morts, son artillerie saisie, et toutes ses trouppes de la bataille, tant de cheval que de pied, et les deux régimens de M. d'Aumalle et de M. Damville, qui estoient de l'advant-garde, rompus, hors-mis le bataillon des Suisses, qui estoit d'environ cinq mille hommes, lequel se raillia promptement; et eux, avec cest heureux commancement, outrepassèrent nos trouppes, dont les aucuns surent poursuivans ce qui estoit rompu et qui s'en alloit devant cux, jusques au premier lieu de bataille et logis que les nostres avoient prins le matin, et y pillerent plusieurs bagages, mesmes celuy de M. de Guyse et sa vaisselle d'argent. Mais s'estans leur plus grand nombre rallié et remis en ordre, seirent semblant de vouloir venir par derrière charger nostre avant-garde; ce que appercevant M. de Guyse et M. le mareschal de Sainct-André, commandèrent au sieur de Biron, lequel ils avoient crécané derrière eux avec trois guidons, pour les souste-

taille; et la sin des trouppes joignant le village de main gauche, avec deux bandes d'artillerie, l'une devant l'avantgarde et l'autre devant la bataille. Et en cest estat attendoient leurs ennemis, lesquelz saisans du commencement marcher bien ferme leurs trouppes de gens de cheval, et suivre après leurs gens de pied, sembloit qu'ils estimassent pouvoir surprendre nostre camp à demy passé la rivière; car autrement l'on ne pense qu'ils eussent rien hazardé avant s'estre renforcez des Anglois, ausques ils estoient si près de se joindre. Mais trouvans les nostres en bon ordre et en lieu advantageux, ils tindrent bon, se délibérans néantmoins de combatre; dont ayans réparty leurs trouppes en deux bataillons de gens de pied, l'un de François et l'autre d'Allemans. tous bien armez, et faict trois principaux escadrons de cavallerie, chacun de douze à quinze cens chevaux, tant de reïstres que de François, avec pistolletz ou lances, il en seirent advancer un autre moindre par le costé droic des nostres, pour les recognoistre, auquel sut incontinent tiré quelques volées de nostre artillerie. Et se représent lors, tant d'un costé que d'autre, qu'il y avoit journée entre ces deux armées, estans désormais si près l'une de l'autre qu'elles ne se pourroient plus départir sans général combat. Dont ne voulans aussi ces seigneurs laisser aucunement passer l'occasion, à cause de l'importance des Anglois, ils commencerent de donner cueur & d'animer par leurs parolles et par leur présence et verts toutes leurs trouppes, et les consimer si bien que toutes, d'un cry et d'une voix, demanderent bataille; dont si sant deux et trois sois crocheter plus en avant leur artilerie, pour tirer de plus près aux ennemis, ils se contrignirent se haster davantage de venir aux mains. Et de faich marchans lors leurs trois principaux escadrons de cave-

lerie vers nostre avant-garde, passèrent sans s'y arrester, droit à la bataille, se débandans environ soixante chevaux des leurs, qui vindrent premier de grande résolution donner dedans les Suisses, si avant qu'ils allèrent jusques aux enseignes. Ce que voyant monsieur le connestable, et que tout leur sort de cavallerie le venoit charger, il s'advancea avec grande hardiesse et asseurance de les recevoir et soustenir; mais la charge sut si grosse et surieuse, et de si grand nombre de chevaux passans et rapassans, à coups de pistolet, de lance et d'espée, dedans ses trouppes, que, nonobstant le grand debvoir de capitaine et vaillant chef de guerre qu'il y seit, son cheval luy sut tué entre ses jambes, luy blessé et finablement prins, ensemble le sieur de Bauvais avec luy; et le sieur de Montberon, son quatriesme fils, et le sieur de Givry tuez; M. d'Aumalle porté par terre et sort sroissé, avec plusieurs autres prins et morts, son artillerie saisie, et toutes ses trouppes de la bataille, tant de cheval que de pied, et les deux régimens de M. d'Aumalle et de M. Damville, qui estoient de l'advant-garde, rompus, hors-mis le bataillon des Suisses, qui estoit d'environ cinq mille hommes, lequel se raillia promptement; et eux, avec cest heureux commancement, outrepassèrent nos trouppes, dont les aucuns surent poursuivans ce qui estoit rompu et qui s'en alloit devant eux, jusques au premier lieu de bataille et logis que les nostres avoient prins le matin, et y pillèrent plusieurs bagages, mesmes celuy de M. de Guyse et sa vaisselle d'argent. Mais s'estans leur plus grand nombre rallié et remis en ordre, seirent semblant de vouloir venir par derrière charger nostre avant garde; ce que appercevant M. de Guyse et M. le mareschal de Sainct-André, commandèrent au sieur de Biron, lequel ils avoient ordonné derrière eux avec trois guidons, pour les souste-

..., qu il leur feist quelque teste, mettans eux au reste nume poine de leur faire veoir un si bon ordre en toute ita trouppes de l'advant-garde qu'ilz cogneurent n'y pouvoir rien gaigner de les attaquer; dont laissant ceste vulreprinse, s'en retournèrent charger les Suisses, lesquels estoyent desjà en bataillon, et qui, encores que de ruchef ils fussent en grande partie deux et trois fois pertez par terre et leurs rengs traversez, si reseirent-ik uéantmoins tousjours; de façon qu'ayant soustenu l'effort de leurs gens de cheval, ilz s'advancèrent encores de faire si bonne teste à leur bataillon de gens de pied allemands, lesquelz les venoit affronter, qu'ils l'esbranlèrent bies fort. Lors M. de Guyse et M. le mareschal de Sainct-André, qui encores en ce temps ne s'estoyent bouger nullement, mais pour garder d'estonnement leurs lansquenets, jusques ausquels la furie de la première charge cstoit arrivée, avoyent jetté le régiment de gend'armeriede monsieur le mareschal d'entre les Gascons et eux, et faict des deux un seul bataillon pour en monstrer une plus grand'teste, voyans ceste charge que leurs ennemis avoient faicte aux Suisses, et que leur bataillon de François, qui estoit de plus de quatre mil hommes, s'estoit approché jusques au devant d'eux et leurs lansquenets encores assez entiers, commencèrent de marcher avec toute leur avant-garde, s'adressant premièrement à leur bataillon de François, auquel congnoissans que noz gens de pied n'y pourroient advenir sans quelque perte de temps, leur feirent la charge avec la gend'armerie, où re leur fut faict grande résistance; et de-là donnans dans leurs lansquencts les meirent aussi en routte, suivans les aucuns de noz gens de pied françois et les Espagnols ceste exécution avec grand meurtre et boucherie des ennemis. Et de ce pas s'addressa M. de Guyse et M. le mereschal, ensemble M. Danville, qui s'estoit rallié avec eux, droit à leurs gens de cheval, tant à ceux qui n'avoient encores combattu qu'à ceux qui avoient sait les susdites charges, lesquels commencèrent à se retirer, et monsieur le prince, de qui le cheval se trouva lors blessé en la jambe, demoura prins. La victoire sut cependant poursuivie sur leurs gens de pied et sur quelques trouppes de leurs gens de cheval escartées, et principalement sur sept enseignes de leurs lansquenets, d'environ deux mille hommes, qui s'estoient retirez en une court sermée de muraille, joignant le village de main gauche; lesquels se sentans enfin forcer se rendirent à M. de Guyse, qui les print à mercy; en quoy alla tant de temps que les gens de cheval ennemis eurent quelque loisir de se rassembler et de recharger encores leurs pistollets, dedans un vallon couvert d'un petit bois taillis qui estoit auprès, et sut dit à M. de Guyse qu'ils pouvoient estre environ de quatre cens chevaux seulement; lesquels, avec ce peu de trouppe qu'il avoit près de luy, de laquelle estoit M. le mareschal Sainct-André, qui avoit laissé son régiment avec les autres bataillons, il délibéra aller rompre, afin qu'incontinent apresil peust envoyersuivre ceux qui admenoient monsieur le connestable, pour le leur recourre. Mais comme ils marchoient vers ledit vallon, il en veit sortir beaucoup plus grand nombre d'ennemis qu'on ne luy avoit dit, environ quinze ou seize cens chevaux en deux trouppes; au rencontre desquels, qui surent vivement soustenus, luy et les siens furent tous couverts de seu et sumée des pistollets. Mais s'estans lors noz harquebusiers françois advancez, ils arrivèrent tout à temps pour le recueillir; et sut tué en ceste surieuse charge beaucoup de leurs gens, mesmes aucuns capitaines de reistres. Nous y perdismes des nostres M. le mareschal de Sainct-André, qui y sut prins et TORE Y.

nir, qu'il leur feist quelque teste, mettans eux au reste bonne peine de leur faire veoir un si bon ordre en toute les trouppes de l'advant-garde qu'ilz cogneurent n'y pouvoir rien gaigner de les attaquer; dont laissant ceste entreprinse, s'en retournèrent charger les Suisses, lesquels estoyent desjà en bataillon, et qui, encores que de rechef ils fussent en grande partie deux et trois sois portez par terre et leurs rengs traversez, si refeirent-ik néantmoins tousjours; de façon qu'ayant soustenu l'effort de leurs gens de cheval, ilz s'advancèrent encores de saire si bonne teste à leur bataillon de gens de pied allemands, lesquelz les venoit affronter, qu'ils l'esbranlèrent bien fort. Lors M. de Guyse et M. le mareschal de Sainct-André, qui encores en ce temps ne s'estoyent bouger nullement, mais pour garder d'estonnement leurs lansquenets, jusques ausquels la furie de la première charge estoit arrivée, avoyent jetté le régiment de gend'armeriede monsieur le mareschal d'entre les Gascons et eux, et faict des deux un seul bataillon pour en monstrer une plus grand'teste, voyans ceste charge que leurs ennemis avoient faicte aux Suisses, et que leur bataillon de François, qui estoit de plus de quatre mil hommes, s'estoit approché jusques au devant d'eux et leurs lansquenets encores assez entiers, commencèrent de marcher avec toute leur avant-garde, s'adressant premièrement à leur bataillon de François, auquel congnoissans que noz gens de pied n'y pourroient advenir sans quelque perte de temps, leur feirent la charge avec la gend'armerie, où ne leur fut faict grande résistance; et de-là donnans dans leurs lansquenets les meirent aussi en routte, suivans les aucuns de noz gens de pied françois et les Espagnols ceste exécution avec grand meurtre et boucherie des ennemis. Et de ce pas s'addressa M. de Guyse et M. le mereschal, ensemble M. Danville, qui s'estoit rallié avec eux, droit à leurs gens de cheval, tant à ceux qui n'avoient encores combattu qu'à ceux qui avoient sait les susdites charges, lesquels commencèrent à se retirer, et monsieur le prince, de qui le cheval se trouva lors blessé en la jambe, demoura prins. La victoire sut cependant poursuivie sur leurs gens de pied et sur quelques trouppes de leurs gens de cheval escartées, et principalement sur sept enseignes de leurs lansquenets, d'environ deux mille hommes, qui s'estoient retirez en une court sermée de muraille, joignant le village de main gauche; lesquels se sentans enfin sorcer se rendirent à M. de Guyse, qui les print à mercy; en quoy alla tant de temps que les gens de cheval ennemis eurent quelque loisir de se rassembler et de recharger encores leurs pistollets, dedans un vallon couvert d'un petit bois taillis qui estoit auprès, et sut dit à M. de Guyse qu'ils pouvoient estre environ de quatre cens chevaux seulement; lesquels, avec ce peu de trouppe qu'il avoit près de luy, de laquelle estoit M. le mareschal Sainct-André, qui avoit laissé son régiment avec les autres bataillons, il délibéra aller rompre, asin qu'incontinent après il peust envoyer suivre ceux qui admenoient monsieur le connestable, pour le leur recourre. Mais comme ils marchoient vers ledit vallon, il en veit sortir beaucoup plus grand nombre d'ennemis qu'on ne luy avoit dit, environ quinze ou seize cens chevaux en deux trouppes; au rencontre desquels, qui surent vivement soustenus, luy et les siens furent tous couverts de seu et sumée des pistollets. Mais s'estans lors noz harquebusiers françois advancez, ils arrivèrent tout à temps pour le recueillir; et sut tué en ceste surieuse charge beaucoup de leurs gens, mesmes aucuns capitaines de reistres. Nous y perdismes des nostres M. le mareschal de Sainct-André, qui y sut prins et TONE T.

114 RELATION DE LA BATAILLE DE DREUX.

depuis tué, le sieur de la Brosse et autres des nostres, auxi morts et plusieurs blessez. Et, peu auparavant M. de Nevers avoit receu un coup de pistollet dans la cuisse par l'inadvertance (comme l'on dit) de quelqu'un des nostres. L'obstination du combat avoit duré par diverses charges et recharges, avec variable et doubteux événement, de puis midy jusques à ceste heure là fort prochaine de la nuict, quand les ennemis, quittans du tout la campaigne, avec la perte de leur chef et de leur artillerie, et laissans plus de huict mille des leurs morts, prins ou blessez sur h place, ceux qui estoient de reste se retirèrent à deux lieues de-là, ne permettant l'obscurité que M. de Guyse les peust poursuivre du tout pour achever de les rompre. Et fat rapporté que M. l'admiral de Chastillon avoit le lendemain matin mis en avant de retourner au combat, mais que les reïstres se sentans du travail du jour précédant et recongnoissans leur perte encores plus grande qu'ils n'avoient pensé, tant de morts, de prisonniers que blessez, et la pluspart de leurs chevaux déserrez, et leurs armes et sournimens rompus, luy remonstrèrent qu'ils n'estoient en estat pour ce saire; dont prenant leur che min vers Orléans, abandonnoient deux canons qu'il avoient encores de reste, lesquels ils n'avoient conduit à la bataille, qui furent depuis amenez en nostre camp.

ADVERTIS-

SEMENTS

Sur la reformation de l'Vniuersité de Paris,

AY ROY.

1 5 6 2.

AVERTISSEMENT.

Pierre la Ramée, désigné sous le nom latin de Ramus, berger chez son père et domestique au collége de Navarre, y acquit, presque sans maître, des connaissances qui lui permirent de briller comme rhéteur, mathématicien et philosophe. Ramus porta dass les sciences qu'il étudia et les opinions qu'il embrassa un esprit novateur poussé à l'excès. Nommé professeur, il manisesta d'autres principes que ses collègues, et, devenu protestant, d'autres opinioss que ses coreligionnaires. Tout en admirant l'indépendance de son esprit, la sagacité de sa critique et la justesse de sa prévoyance, on lui reprochera d'avoir souvent oublié la résistance de son siècle, soit en partant trop tôt, soit en allant trop loin. Il périt victime de la Saint-Barthélemy. La pièce suivante fait connaître son génie pour les résormes. Les Etats du royaume avaient demandé et obtenu celle de l'Université; Ramus en trace lui-même le plan d'après ses vus, et signale les abus de l'administration ainsi que les vices de l'enseignement.

ADVERTISSEMENTS

SUR LA

RÉFORMATION DE L'UNIVERSITÉ

DE PARIS.

Sire, à l'instance et requeste des trois estatz de voetre royaume, par l'advis de vostre conseil privé, il vous a pleu d'ordoner que l'Université de vostre ville de Paris seust résormée au nais patron d'une sorme et manière légitime, qui est que certains docteurs régentz, esleuz en chasque discipline aux gages du public, facent leur devoir en toute fidèle diligence d'enseigner et saire exercice ès artz et sciences dont ils auront la charge et seront profession, selon ce qui leur sera prescrit, tant pour l'ordre qu'ilz auront à tenir que pour le temps. Et s'il y a quelcun qui vueille juger qu'en tout cecy l'Université de Paris mérite les plus grandes et plus entières louanges que l'on sache donner, je le prye bien fort de surseoyr son jugement, cependant que l'on poisera en brief et en particulier l'importance de chascune d'icelles; car encores que l'on puisse dire véritable que ceste escole soit la plus excellente de toutes celles qu'il est mémoire avoir seuri depuis que les hommes sont hommes, toutesois on pourroit bien aussi véritablement asseurer qu'elle seroit de



beaucoup plus excellente si elle pouvoit avoir en tout son corps celle forme et manière de touts pointz parfaictement acomplye. Or donques, que les disciplines, estudes et professions de l'Université de Paris se soubmettent à l'enqueste de ce dont est question. Tout premièrement les escoles de la grammaire et rhétorique, comme elles ont esté par les loix anciennes presques mesprisées, ainsi elles ont esté les premières qui se sont bravement remises en honneur, pour avoir la plus grande part de la louange. Paravant que le feu Roy François, vostre grand-père, cust réveillé l'estude de l'humanité, une barbarie de tous artz et sciences régnoit en l'Université; et combien qu'on ne leust que des autheurs telz quelz, toutessois on avoit opinion que, par une manière de dispute continuelle, l'on se faisoit sçavant en tous artz et sciences. Et par ainsi, les grammairiens et rhétoriciens, n'ayans que des barberes Alexandres de la Ville-Dieu (1), Grécismes, Théodeletz, et de telle manière de docteurs, perdoyent les heures ordinaires, celles de dix de matin et de cinq de relevée, à des disputes de nul proufit, qu'ils apeloyent questions; mesmes ilz mettoyent le plus grand advancement des estudes des escoliers au combat des classes contre classes, voire des colléges contre colléges. Aimi les philosophes, médecins, juriconsultes, théologiens, dédiez aux questionaires, controuveurs et machineteurs de débatz et disputes, y empeschoient toutes les escoles. Les grammairiens et rhétoriciens furent les premiers qui descouvrirent la tromperie et l'abus, et qui cogneurent l'exercice et la pratique des œuvres de grammaire et de rhétorique estre de beaucoup plus de conséquence; et

⁽¹⁾ Alexandre de Ville-Dieu, moine qui vivait vers 1240. Il est l'autor du Doctrinale purretunt.

par ce, ayans chassé des escoles la sotte barbarie de telle manière de gens, et recevans les poëtes, historiens et orateurs, ilz ont apris qu'il n'y avoit meilleur maistre de bien dire que le stile mesme qui s'aquiert par la lecture et imitation des autheurs de marque, et finalement par l'escriture continuelle; et s'il pouvoit revenir quelque proufit de la dispute, qu'il se retiroit besucoup mieux quand le régent, au milieu de sa leçon, faisoit des demandes de chasque chose en particulier à son disciple. C'est pourquoy ces deux heures-là ont esté assignées à la composition, et que, de huict heures ordinaires de l'estude, l'on en a donné une seule pour congnoistre les reigles et préceptes et les examiner avecque le régent; toutes les autres s'employent à congnoistre, aprendre et imiter les poètes, historiens et orateurs, et finalement à les sçavoir mettre en usage. Donques les escoles des grammairiens et rhétoriciens se sont bravement remises sus, de sorte qu'il semble que rien de plus parfait ne s'y peut désirer, sinon que la mesme et commune saçon d'enseigner, qui se suit en d'aucuns colléges plus soigneusement, se gardast en tous par l'authorité roiale, et que les fraiz que les escoliers seroyent envers leur docteur régent sussent de moyenne dépence et de leur gré, et que le régent seist soigneusement son devoir d'enseigner ses escoliers. Mais, bon Dieu, combien il y a de dissérence entre ceste sorme de profession et celle que l'on suit en l'estude des plus hautes sciences! Car, au lieu d'un certain nombre de docteurs esleuz pour enseigner, une infinité d'hommes s'est eslevée, lesquels, moyennant qu'ilz ayent acquis le nom et degré de maistre en la faculté dont ilz sont profession, sans aucun chois, tant les ignorans que les sçavans, ont entreprins de saire mestier d'enseigner en la philosophie, médecine, jurisprudence ou théologie. D'icy est party le premier

orage qui a gasté tous nos champs. Le nombre des maistres est multiplié et celuy des estudians est demeuré mesme. Et pour ce il a salu rançonner les escoliers de plus grande somme d'argent, pour faire qu'en ce grand nombre de docteurs chascun eust autant pour homme comme il en eust eu s'ilz eussent esté en petit nombre. Donques, ceste infinité de maistres a chargé les escoliers d'infinitz fraitz, de sorte qu'à peine pourroit-on croire combien les estudes honnestes sont foulées. Il faut parler particulièrement de chasque faculté, pour autant que la cause de toutes n'est mesme; toutessois, ce n'est chose qui soit cachée, mais elle est aux yeux d'un chascun, et dans les esprits de plusieurs avecques leur grand et juste regret. Qu'on en demande aux estudians de chascune prosession, ils raconteront par article la somme de l'argent qu'il leur a fallu payer. Par l'ordonnance et statut, la despence de l'estude de philosophie estoit limitée à quatre escus couronne, ou six pour le plus.

Toi donques qui estudies en la philosophie, dy à ton Roy, duquel tu attends et soulagement et ornement, dy quelle est la somme de la despence, et combien que ce soit en parolles barbares, aux mesmes toutessois desquelles l'on use en l'exaction, assin que la question du sait soit toute claire et notoire, voire à celuy qui voudroit la nier, si d'avanture il s'en trouvoit quelcun. Il dira que la despence se sait au quadruple de celle qui est ordonnée par la loi.

La première année, pour les chandelles du régent, 50 soulz; pour la sigure, 5 livres; aux déterminance, pour le serment que l'on fait au recteur (1), 9 s. 4 deniers; pour le seau du recteur, 3 d.; pour le seau du procureur, 15 d.;

(1) Le recteur était le ches de l'Université. Son pouvoir était autresois si



pour le banquet des régentz en salle, 30 s.; à la bachelerie, pour les seaux, 5 s.; pour les bourses, 25 s.; pour les messes, 4 s. et 2 d.; pour le droit du receveur (1), 15 d.: pour l'examen, 15 s.; à la licence, pour les bourses (2), 25 s.; pour le receveur des bourses, 15 d.; pour les seaux, 2 s. 6 d.; pour le procureur, 15 d.; pour les examinateurs et pour le seurre (3) du chancellier, 25 s.; au bedeau, pour la bachelerie, pour les responses, pour la licence, 15 s.; pour les gantz, 50 s.; pour les bonnets, 50 s.; pour le seing du principal, 5 liv.; pour le miton fourré du bedeau, 5 s. ; pour le banquet des régentz en salle, 20 s.; pour les piles, 5 s.; au régent, pour tout le cours, 25 liv.; quelquesois moins et plus souvent davantage; à la doctorie, pour le procureur, 15 d.; pour les bourses, 25 s.; pour le receveur des bourses, 15 d.; pour la chappe du recteur, 10 s.; pour le droit du recteur, 4 s. 2 d.; pour le bedeau, 31 s.; pour le scribe de l'Université, 3 s.; pour le seau des lettres de maistrise, 6 s.; pour le banquet des régentz, 10 s. Somme, 56 liv. 13 s.; laquelle est moindre quelquesois, mais le plus souvent est plus grande. En icelle toutessois n'est point conté le pris d'estre nommé au premier lieu de la licence, qui se met à tel prix et se vent aussi cher, à chasque disciple de philosophie,

grand qu'en 1490, le chancelier Guill. de Rochefort ayant voulu lui ôter ses privilèges, le roi fut obligé de les rétablir, parce que Jean Cave, alors recteur, avant interdit aux professeurs de donner leurs leçons, aux médecins de visiter les malades, et aux prédicateurs de monter en chairs.

it Le receveur était l'un des trois principaux officiers de l'Université.

⁽²⁾ Les bourses favaient partie des taxes imposées par l'Université à tous ceux qui se présentaient pour acquérir des degrés. Chaque aspirant payant ordinairement canq bourses, savoir : pour le recteur, pour le luminaire, pour la relebration des sétes de la Vierge, pour les bedeaux, pour le loyer des écoles.

⁽³⁾ Fourt, vieux mot qui signific paille.

que la volonté et l'ambition est grande d'estre nommé le premier, et d'emporter la victoire sur ses compaigness.

Et possible quelcun s'esmerveillera de telle dépence en l'estude de philosophie, quand il aura entendu que celay qui enseigne la philosophie tire plus de trente livres de son disciple. A quoy servent tant de seings et de seauls de recteur, de procureur, receveur, principal? Et quel argument sussisant ont les gantz, les bonnetz, les banquetz, pour prouver la diligence et sussisance du disciple, et combien il a prousitté en philosophie? Où vont tant de bourses et en quel usage sont-elles converties? Ces bourses, comme aussi quelques rentes et revenus des quatre nations de ceste faculté, sont parties et divisées aux régentz honoraires, lesquelz ne retiennent que le nom et le tiltre de profession seulement, ayant régenté quelquesois en leur vie et acquis le nom de prosesseur honoraire moyennant le pris de deux testons. Elles sont distribuées aussi aux procureurs, receveurs, chantres et prestres qui disent messes et vespres solennelles; mesme une bonne partie de cest argent s'employe en cierges pour le jour de la Purification. Bref, l'argent et la recepte de degré de philosophie est administré de façon que ceux qui portent moins de prousit à ceux qui estudient en philosophie sont ceux mesmes qui en pillent la meilleure part.

Et pourtant, Sire, ayez le soing, charge très digne de vostre vertu, que par une ordonnance ceste trouppe in finie de régentz soit abolie, qu'on élise hommes dignes et suffisans lecteurs ordinaires en philosophie, qu'on este la dépence et les fraiz non seulement extraordinaires, mais aussi ceux qu'on souloit faire anciennement de quatre ou six escus; car c'est chose fort indigne que le chemis pour venir à la congnoissance de la philosophie soit cles

bien sprise, ce qui ne pourroit autrement estre fait, pour la dépence et pour les fraix qu'il y faut faire nécessairement. Sire, donnez leur gages. Tans de couvens de moines et tant de colléges de chanoines de vostre ville de Paris s'estimeront bien heureux et fort honorez de faire ceste dépence, et facilement et promptement y fourniront, si seulement vous leur commandez, Sire.

Que la seule et légitime dépence que sace l'escolier soit d'avoir vescu, de s'estre entretenu d'acoustremens, d'avoir acheté livres, d'avoir travaillé, veillé et passé les nuicts entières, d'avoir employé la meilleure partie de sa vie aux lettres. Faites-donques, Sire, que les sciences libérales, premièrement introduittes en vostre Université de Paris par Charles-le-Grand, qui fut le tige et la source très illustre de vostre race, et depuis successivement entretenues par les Roys vos ayeux, et sur tous par le Roy François, reprennent de vous non seulement la vie, mais aussi leur dignité. Et encores que ceste permission et authorité de piller et de rençonner semble, comme vrayement elle est, dure et fascheuse, toutesfois, si elle est parangonnée et conférée aux autres larcins et dépences extraordinaires des degres et facultes plus grandes, elle semblera estre louable et saile à excuser. Quoy donques? Quel pris estimens-nous avoir esté anciennement légitime pour l'estudient en médecine, en droit, en théologie? Quel à ceste ensons-nous estre illégitime? L'ordre et le degré des jurisconsultes, purgé et netto yé de ceste tache d'infamie par arrest de la court, qui sut donné l'an mil cinq cens trente-quatre, le treziesme jour de juin, remit sus l'ordonnance du payement ordinaire, ensemble le vray patron de toute la discipline ancienne. Six lecteurs ordinaires forest colous en publique examen; les livres, les heures,

que la volonté et l'ambition est grande d'estre nommé le premier, et d'emporter la victoire sur ses compaignons.

Et possible quelcun s'esmerveillera de telle dépence en l'estude de philosophie, quand il aura entendu que celay qui enseigne la philosophie tire plus de trente livres de son disciple. A quoy servent tant de seings et de seauls de recteur, de procureur, receveur, principal? Et quel argument sussisant ont les gantz, les bonnetz, les banquetz, pour prouver la diligence et sussisance du disciple, et combien il a prousitté en philosophie? Où vont tant de bourses et en quel usage sont-elles converties? Ces bourses, comme aussi quelques rentes et revenus des quatre nations de ceste faculté, sont parties et divisées aux régentz honoraires, lesquelz ne retiennent que le nom et le tiltre de profession seulement, ayant régenté quelquesois en leur vie et acquis le nom de professeur honoraire moyennant le pris de deux testons. Elles sont distribuées aussi aux procureurs, receveurs, chantres et prestres qui disent messes et vespres solennelles; mesme une bonne partie de cest argents'employe en cierges pour le jour de la Purification. Bref, l'argent et la recepte de degré de philosophie est administré de saçon que ceux qui portent moins de proufit à ceux qui estudient en philosophie sont ceux mesmes qui en pillent la meilleure part.

Et pourtant, Sire, ayez le soing, charge très digne de vostre vertu, que par une ordonnance ceste trouppe in finie de régentz soit abolie, qu'on élise hommes dignes et sussisans lecteurs ordinaires en philosophie, qu'on este la dépence et les fraiz non seulement extraordinaires, mais aussi ceux qu'on souloit saire anciennement de quatre ou six escus; car c'est chose sort indigne que la chemin pour venir à la congnoissance de la philosophie soit els

et dessendu à la povreté, ensores qu'elle seust docte et bien aprise, se qui ne pourroit autrement estre sait, pour la dépence et pour les fraix qu'il y saut saire nécessairement. Sire, donnez leur gages. Tans de couvens de moines et tant de colléges de chanoines de vostre ville de Paris s'estimeront bien heureux et sort honorez de saire ceste dépence, et sacilement et promptement y sourniront, si seulement vous leur commandez, Sire.

Que la seule et légitime dépence que face l'escolier soit d'avoir vescu, de s'estre entretenu d'acoustremens, d'avoir acheté livres, d'avoir travaillé, veillé et passé les nuicts entières, d'avoir employé la meilleure partie de sa vie aux lettres. Faites-donques, Sire, que les sciences libérales, premièrement introduittes en vostre Université de Paris par Charles-le-Grand, qui fut le tige et la source très illustre de vostre race, et depuis successivement entretenues par les Roys vos ayeux, et sur tous par le Roy François, reprennent de vous non seulement la vie, mais aussi leur dignité. Et encores que ceste permission et authorité de piller et de rençonner semble, comme vrayement elle est, dure et fascheuse, toutesfois, si elle est parangonnée et conférée aux autres larcins et dépences extraordinaires des degres et facultes plus grandes, elle semblera estre louable et sacile à excuser. Quoy donques? Quel pris estimons-nous avoir esté anciennement légitime pour l'estudiant en médecine, en droit, en théologie? Quel à ceste houre pensons-nous estre illégitime? L'ordre et le degré des jurisconsultes, purgé et netto yé de ceste tache d'infamie par arrest de la court, qui sut donné l'an mil cinq cens trente-quetre, le treziesme jour de juin, remit sus l'ordonnance du payement ordinaire, ensemble le vray patron de toute la discipline ancienne. Six lecteurs ordinaires forent colons en publique examen; les livres, les heures,

les leçons, les disputes, tout cela fut reiglé. Tout le salaire que peut devoir le disciple à son régent, depuis le commencement jusques à la fin du cours de son estude, fut taxé à la somme de vingt-huict escus : cinq pour estre bachelier, huict pour la licence et quinze pour se faire docteur. Outre fut dessendu à toute rigueur par le mesme arrest, sur peine de privation de la lectorie et de tous et chascuns priviléges donnez aux lecteurs, de ne prendre ne exiger autre chose, encores que volontairement on leur présentast. Par ceste même authorité de la court, toutes les autres facultez et degrez de l'Université tomboyent en pareille réformation, n'eust esté que les théologiens vindrent au-devant, car l'autheur et solliciteur de ceste louable réformation fut accusé par eux de crime d'hérésie. Bref, la malice de ces temps-là, ou bien des hommes, ne sceut porter une semblable résormation ès autres facultez, de sorte que le parachèvement d'une si louable entreprise est encores en suspend et demeuré au croc, nonobstant que par ce mesme arrest, et à l'exemple d'iceluy, on deust réformer la médecine et la théologie. Mais quoi! les médecins et les théologiens, suivant l'ordonnance et la contrainte de la loy et l'authorité de la court, se contentent-ilz de vingt-huict escus? Cela sembleroit inique, et que les philosophes eussent si richement augmenté leurs gages, et que les théologiens sussent réduitz à ceste povreté; car la proportion arithmétique n'estant suffisante pour la recognoissance et distribution de leur loyer, la géométrique a semblé plus juste et plus raisonnable pour le respect de la dignité des personnes. De quel accroissement donques ont esté multipliez les sraiz en ces deux facultez de médecine et de théologie? Leurs escoliers interrogez le raconteront, et mesme quelques uns des leurs, qui sont encores grandement obligez aux patissiers et aux cabaretiers, à leur grand regret, le racontent tous les jours. Mais qu'ilz soient interrogez. Que celuy donques qui fait son cours en médecine face librement st en vérité sa plainte au Roy très chrestien, luy descouvrant le tout comme à son advocat ou à son tuteur ; qu'il die hardiment la somme de la dépence, usant des mesmes motz et des mesmes termes qui sont pratiquez à l'exaction et pillerie de ces derniers; la barbarie des motz n'amoindrira pas la grandeur de l'injure. Il dira : Il me couste huict cens livres pour messieurs nos maistres. Et à celle fin que l'on ne pense que je vueille impudemment accuser ou calomnier les docteurs, je ferai conte de la dépence par articles et en leurs propres termes. Les fraiz et mises de la première année sont telz qu'il s'ensuit.

Pour l'entrée de l'escole, 2 livres 10 soulz; quand on supplie pour estre bachelier, 12 s.; pour l'audition des quatre ans, 10 liv. 10 s.; pour les lecteurs des escoles, 2 liv. 10 s.; pour les examinateurs, 15 liv.; pour le feu et pour la dragée de l'examen, 2 liv. 10 s.; pour les bourses du principe, 10 liv. 10 s.; pour les bedeaux, 6 liv. 6 s.; pour le banquet du principe, 2 liv. 10 s.; pour le banquet des herbes, 10 liv.; pour la tapisserie de Sainct-Luc, 2 liv. 20 s.; pour la tapisserie et pour la paille de la quotlibetaire (1), 30 s.; pour le disner du président, 5 liv.; pour les estuves, 3 liv. 10 s.; pour le registre, 6 s.; à la cardinale, pour le président, 6 liv.; pour la tapisserie et pour la paille, 30 s. Or, voilà la dépence de la première année qui se monte à 82 liv. 14 s. S'ensuit la dépence de la seconde année, grandement dissemblable de celle de

⁽¹⁾ On oppolait quotlibetaire un examen public où le répondant était interrogé sur telle metière qu'il plaisait à l'agresseur de choisir.

la première. Pour les estuves et pour le registre, 3 livres 16 soulz ; pour la feste de Sainct-Luc, 1 liv. 10 8.; pour les bourses de la licence, 35 liv.; pour les bedeaux, y liv. 10 s.; pour les amandes communes, 15 liv.; pour la seaux du chancelier, 25 liv.; pour le jour du paranys. phe (1), 10 liv.; pour les amandes du doien, 20 liv.; peur la tapisserie de la salle de l'évesque de Paris, 12 s.; pour la vesperie (2), 5 liv.; pour le président, 5 liv.; pour la tepisserie, 25 s.; à la doctorie, pour les bourses de la dettorie, 7 liv.; pour le succre de nos maistres, 30 liv.; pour les bonnetz de nos maistres, pour lesquels chastan d'eux prend vingt soulz, somme 78 liv.; pour les bounst du recteur, chancelier, grand bedeau, 3 liv.; pour les bonnetz des amys, qui seront dix pour le moins, to liv.; le jour que le licentié convie et semond, pour le traietsment de ses compaignons qui luy aydent à faire les semonses, des six bedeaux et bacheliers, 25 liv.; pour les bedeaux de la nation, 2 liv. 10 s.; pour le président, 2 liv. 10 s.; pour les bedeaux de la médecine, 10 liv. 12 s.; pour les bedeaux des philosophes et théologiens, 3 liv.; pour le grand banquet, 250 liv.; pour les gantz, 30 liv.; pour la pastillaire, 35 liv.; pour les deux docteurs qui preposent, 2 liv. 10 s.; pour le banquet du nouveau présdent, 75 liv.; pour la collation du nouveau docteur, qui est deuë au licentié et à ses compaignons qui font les se-

⁽¹⁾ On prononçait à certaines époques un discours solemnel, dans lequel en invitait les bacheliers qui avaient terminé leurs cours à se rendre à la suité l'évêché pour y recevoir le pouvoir d'enseigner. L'orateur parlait en cutto avaient au nom du chancelier de Notre-Dame et était appelé paragraphe. On sut obligé dans la suite d'abolir cette cérémonie à cause des désordres qui s'y étaient glissés.

⁽²⁾ Vesperie. C'était le nom d'une thèse soutenue par un licemés atest de recevoir le houset.

i liv. La somme de la dépence, pour la seconde 12 liv. 5 s.; des deux ans ensemble, 881 liv. 5 s. selle somme je ne comprens point le banquet du eu, qui est deu à tous les docteurs, ny sais mention s'extraordinaires qu'on a coustume de faire aux taux compaignons, en espérance d'avoir le lieu le rable. Et s'il y a quelcun des escoliers qui soit en ambitieux, il faut qu'il face la largesse d'autant de qu'il souhaitera plus grande louange de son it là se fait une dépence incroyable. J'ai l'opinion ms de bien s'espouvanteront (comme il est vraie) quand celuy qui estudie en médecine leur nté tout cecy particulièrement, et quand ilz enque ceste trop prodigue dépence, non pas soubs som infame et souillé de vilenie, mais soubs précouleur de discipline et vertu, est venue à ce ie, pour vingt-huict escus, on en tire près de ns. Et qu'on ne pense pas que moindres pris lé prescritz aux jurisconsultes ou canonistes on les appelle maintenant) qu'aux médecins. sistes ont heu le pape, avec la volonté et l'au-1 Roy de France, pour dispensateur de ces den'est pas vraisemblable qu'un si bon capitaine isé et laissé en arrière les soldatz de son empire porter quelque bonne saveur; personne ne le Dutre plus y a encores, pour tousjours augmengazin de la médecine, quelques présens honoleur font les apoticaires, barbiers, lesquelz sont ples d'aucuns docteurs en médecine. Et encores evenu soit petit, si est-ce toutessois qu'ilz ont rentes de leur patrimoine. Mais possible queladra savoir, sprès avoir entendu le reste qu'il y s fraiz faictz et banquetz déduictz, en quoy il

SUR LA RÉFORMATION

a camploye. On luy respondra: Cest argent se distribut tous les ans à messieurs nos maistres et aux docteurs également. Ainsi peu à peu chascun d'eux, d'autant plus qu'il vit, se rembourse et recouvre les deniers qu'il avoit enployez à la dépence qu'il avoit saicte pour semblable occasion. Pourtant, Sire, regardez ceste autre partie de vostre Université griesvement oppressée; commandez qu'on choisisse des lecteurs ordinaires d'un si grand nombre d'hommes doctes, desquelz ceste faculté entre les autres abonde merveilleusement, et qui sont aigrement marris de voir les choses en l'estat où elles sont et désirent de tout leur cœur ceste réformation, et que non soulement ceste dépence, indigne d'une si gentille et si noble science, soit diminuée, mais entièrement abolye, k loyer soit reiglé par ordonnance du Roy. Que leurs gages soyent, par commandement de Vostre Magesté, constituez et assignez sur les monastères et chapistres des moines et chanoines; que la dépence de l'escolier soit estimée de sa diligence et de son labeur, et que la verts qu'on peut facilement acquerre ne soit mesurée d'autre plus grand pris que de sueur et de travail. Mais venons des médecins aux jureconsultes et théologiens. La saculté des jureconsultes est en son entier, comme desjà nous avons dict; elle a six lecteurs ordinaires qui sont eslem et choisiz, la sussisance desquelz est esprouvée par plasieurs jours et par examen continuel et disputes publiques. Pour tout payement ilz se contentent des vingthuict escus et ne sont enrichiz d'autre héritage que de celuy-là. Pourtant, Sire, vostre libéralité royale deschargera, si luy plaist, ceux qui estudient en droit de ceste dépence, donnant certains gages aux lecteurs ordinaires, assin que l'équité du droit, qui première ordonna les lois d'honnesteté au genre humain, recueille premièrement

le fruict de cest honneur. Mais la révérence et la saincteté du nom de théologie criera que tout ce que nous dirons icy contre ceste loy dépencière n'est ny vray ny croiable. C'est vergongne et plustost horreur de souspeçonner une tant saincte et tant divine profession estre si prodigue en banquetz et si avare en rapine et exaction. Mais que l'on face venir, puisqu'il est ainsi délibéré, l'estudiant en théologie, et qu'on luy commande, toute crainte ostée, faire conte de la dépence en son escole, sans se travailler s'il parle barbarement d'une chose barbare. Il dira qu'aux moindres fraiz que l'on sçauroit faire il coustera plus de mille livres, et les contera par noms et par articles, depuis le commencement du cours, comme s'ensuit.

Pour les bourses du premier principe, 14 livres; pour le banquet de salle, 5 liv.; pour les bourses du second principe, 14 liv.; pour le banquet de salle, 2 liv.; pour les bourses du troisième principe, 22 liv.; pour le banquet de salle, 2 liv.; pour le quatriesme principe, 2 liv.; pour le banquet de salle, 6 liv.; pour la tentative, 25 liv.; pour le soupper du président, 5 liv.; pour porter les positions pour tout le cours, 20 s.; pour le président, 10 liv.; pour la petite ordinaire, 25 liv.; pour le soupper du président, 5 liv.; pour le prieur en l'acte de Sorbonne, 15 liv.; pour porter les tiltres, 3 liv.; pour la grande ordinaire, 50 liv.; pour le président, 25 liv.; pour les bourses de la licence, Jo liv.; pour les bonnetz de messieurs nos maistre, 100 liv.; pour le banquet de la doctorie, 400 liv.; pour le crastine, 50 liv.; pour les antéprédicamentz et les post prédicamentz de chasque acte, 30 s., revenant à la somme de 12 liv.; pour les amandes à la fin du cours, 8 liv.; pour le banquet du maistre des sentences(1), 4 liv.; pour le banquet

⁽¹⁾ La Faculté de Théologie cilibrait chaque année l'anniversaire de la 10ME V. Q

du prieur de Sorbonne, 2 liv.; pour le succre, 60 liv.; pour le banquet des compaignons durant le cours, 150 liv. Somme toute, mille deux livres, qui sont tirées du povre estudiant en théologie, sans y comprendre toutesfois ceste friande amorce de briguer après le premier lieu, ny le pris de ceste gloire, cher vendue.

J'ayme mieux, comme dict quelcun, me taire de Carthage que d'en dire peu. Le rhétoricien a trouvé icy un gentil artifice de Timantes; et pour ce, vous qui oyes cecy, je vous prie de couvrir de quelque voille ceste matière presque incroyable; pardonnez à l'ordre et degré de ceste faculté, et en laissez le jugement à ceux qui en ont la congnoissance. Mais rien ne se peut trouver si lourd et si hors de raison et de jugement, qui ne soit approuvé et loué par ceux qui y sont une fois accoustsmez. On dit que cest ordre des lieux et ceste estime de l'advancement, quel et combien chascun en aussi fait, est un grand esperon à la congnoissance de la théologie. L'espace de six ans entiers ne suffisoit-il pas pour donner à congnoistre et saire juger la sussisance d'un estrdiant en théologie, sans que les si précieuses et si cher vendues louanges des espritz sussent publiées par le cry d'un bedeau, non pour autre occasion que pour avoir es le premier lieu? Sainct Basile, Chrisostome, Nazianzen, Tertullian, Jérosme, Augustin, et brief tous les vieux théslogiens tant grecz que latins, se sont bien passez de cest esperon. Et qui voudroit en juger, à la vérité on trouveroit fort estrange qu'à des hommes desjà venans sur l'age, comme sont les estudians en théologie, l'ambition de ceste petite gloire puérile et digne de risée peust estre un

mort de Pierre Lombard, surnommé le maistre des sentences, et auteur en effet d'un livre long-temps en vogue dans les écoles sous le titre de Sautentie.

vray esperon à la doctrine qui enseigne le mespris de toute solle et vaine gloire. Ceux qui estudient en droit se sont bien passez et se passent encores de cest esperon; toutessois, les récompenses plus grandes des ossices publiques sont proposées pour pris à ceux qui excellent au sçavoir du droit. Nos théologicus aussi, quand ilz auront apris d'obéir aux lois de l'Université, se passeront bien d'un si rebouché esperon. Et n'y aura plus de débat pour le premier lieu en la théologie qu'en l'estude du droit; mesme il n'y aura aucun qui vueille passer docteur, si ce n'est celuy qui, s'assurant, peut estre, d'exceller en sçavoir de théologie, s'aprestera d'en saire prosession publique. Et c'est pourquoy l'infinité des docteurs qui n'enseignent rien a engendré ceste profusion et dépence. Nous avons dict devant les petitz patrimoines des autres sacultez; mais le mesnage de ceste-cy a mérité beaucoup plus de louange, car la bourse commune est bien mieux garnie, tous fraiz laitz pour la dépence des banquetz, et la distribution (si quelcun le veut sçavoir) s'en fait esgalement entre nos maistres, principalement au jour de la feste de Saincte-Euphémie. C'est l'occasion pour laquelle en ce temps se fait une très grande assemblée de messicurs nos maistres en la ville de Paris, lesquelz y acourent presques de tous les païs du royaume; et pour la profession qu'ilz sont ce jour-là, ilz sont tous déclairez docteurs ordinaires. Et de la vient que communément ceux qui s'en veulent gaudir ont surnommez messieurs nos maistres docteurs euphémiens. Donques, Sire, pour la Samete-Euphemie c'est-à-dire bonne renommée), pour l'honneur et louange de la sacrée faculté, devant toutes choses entendez a cecy; car il est icy question non de la philosophie de Platon, médecine d'Hippocrat, jurisprudeuce de Justinien, mais de la sapience de l'Éternel et

très grand Dieu. Ordonnez et commandez qu'on eslise des lecteurs ordinaires en théologie. Il y en aura assez qui vous seront présentez et qui rendront à jamais graces à Dieu et à vous d'un si grand biensaict que leur saculté aura receu de Vostre Majesté: car la pluspart, et tous les gentz de bien, aux prières qu'ilz font tous les jours, souhettent et demandent la résormation d'une si grande indignité. Que, par vostre authorité, gages propres, selon le mérite de si grande profession, soyent fournies et prinses des moines et chanoines; mesmes que deux prébendes de Nostre-Dame, quin'a pas long-temps ont esté ostées, soyent remises et reprinses pour les lecteurs ordinaires en théologie. Ce sera un divin biensaict, à des hommes opulent et vivans en oisiveté, d'ayder et entretenir des docteurs faisans profession de religion et saincteté. Que l'estudiant venant à la profession de théologie aporte un esprit exercité en grande estude et labeur de plusieurs années et délibéré d'en prendre davantage, et que sculement il pense de faire preuve de son sçavoir aux lecteurs ordinaires et non pas de leur conter argent. Que l'audition de quatre ans et la méditation de six ans, en l'exercice de son estude, selon la loy, luy soit escripte et ordonnée pour tous fraiz; outre lesquelz, si le docteur ordinaire prend chose qui luy soit offerte ou endure que l'on face davantage de fraiz alentour de luy, qu'il soit déclairé indigne de la profession et soit privé des priviléges concédez à la faculté de théologie. Or, jusques icy l'Université de Paris a senti la première souillure de sa naîve forme et manière, et le premier rabaissement de sa dignité, pour la desbordée multitude des lecteurs que, sans aucun jugement, sans aucune dissérence, sans aucun choys, l'on a receus aux escoles, laquelle sembleroit se pouvoir suporter, si elle estoit seule; mais elle a de soy mesme engendré une beaucoup plus griefve et plus sale vilenie. Il n'y eust eu que perte de l'argent sans la perte de la discipline, car l'on eust peu saire une exaction en toute avarice et rudesse, et toutessois cependant la prosession et la discipline seust demeurée en son entier; mais depuis qu'une sois l'on a donné occasion et entrée à la meschanceté, soudain, par une seule saute et déliet, une infinité de maulz viendra naistre et sortir; car de ceste infinité de docteurs, non sculement se sont engendrez des fraiz infinis, mais encores un infini mespris et contemnement de la discipline; ce qu'il saut déclairer par le menu en chasque prosession des philosophes, médecins, jureconsultes et théologiens, pour autant que la cause est icy dissemblable. Qu'y a-il donques que les infinis professeurs de la philosophie ont depuis commis contre les statutz et ordonnances de l'Université? La profession de la philosophie n'est pas du tout abandonnée, mais en lieu de celle qui se faisoit publiquement et ordinairement aux escoles publiques, elle se fait aujourd'huy en privé par chascuns colléges, y estant introduitte contre les statuz tant généraulx de l'Université que particuliers de chasque collège; car la loy qui a esté, il y a huiet cens ans, ordonnée par les Roys de France, après la fondation de l'Université, et qui depuis a esté remise sus par l'usage continuel d'icelle et par la continuelle authorité des Roys, commande que les leçons de la philosophie se sacent publiquement. Et c'est ainsi que le cardinal de Touteville, dernier résormateur de l'Université par l'authorité des Roys, consirme l'ancienne loy et coustume concernant cecy.

Item nous advertissons les susdictz régentz que, se conformans aux anciens statuz et louables coustumes de la faculté des artz, qui sont à garder, s'il n'y avoit quelque légitime empeschement, aux jours et heures à ce dédiez ils ayent à se transporter à la rue du Feurre(1), pour y lire, à la forme et manière que dessus, selon la reigle et l'ordre, sans qu'ilz se puissent réserver plusieurs textes pour les lire tous à la foix, mais qu'en suivant les statuts ils lisent des livres pour proufiter aux auditeurs, selon la reigle et l'ordre, comme nous avons mis icy devant.

C'est icy la loy royale, laquelle confirme les loix et coustumes anciennes (assin qu'aucun n'estime la loy avoir esté sans la coustume ou la coustume sans la loy), en laquelle la rue du Feurre signisse les escoles publiques de philosophie, lesquelles sont encores en celle mesme rue. Depuis, les colléges, en ceste nouvelle Université de trois cens ans, ont chascun à par soy un ou deux maistres pour avoir esgard sur la jeunesse, lesquelz sont fondez par certains establissementz particuliers, non pour monstrer la philosophie, mais pour contenir en ossice et exercice leurs boursiers, après qu'ilz auroyent ouy la leçon publique; par ainsi, la profession publique de la philosophie a esté ordonnée, tant par les statutz généraulx de l'Université que par les particuliers de chasque collége. Et n'a pas longtemps qu'un décéda qui a esté le dernier lecteur public en philosophie et a faict profession publiquement; tellement qu'en toutes sortes l'on voit clairement que les leçons de philosophie se faisoyent en public, et que, contre toutes les ordonnances, elles se sont depuis saictes en privé. Mais toutesfois, regardons icy le prousit qui revient de la profession de la philosophie qui se faict ou publiquement en une mesme escole, ou particulièrement



⁽¹⁾ La rue du Feurre, ou Fouarre, ainsi nommée d'un vieux mot qui signifiait paille, à cause de la consommation qu'en faisaient les écolists. In effet, ils n'étaient assis que sur de la paille, dans les écoles que l'Université; tenait des deux côtés de la rue.

en plusieurs escoles séparées; et finalement celle-là soit tenue pour la plus excellente, laquelle raporte plus de fruict; donques, parangonnons l'une à l'autre. Il n'y a qu'un mesme maistre, en celle qui se sait en particulier, qui lit à mesmes escoliers, par l'espace entier de trois ans, six mois en toutes les parties de la philosophie. Et pour autant que le cours de ces estudes se continue tousjours, l'on a sait en chasque collège quatre maistres ordinaires: le someliste, le logicien, le physicien et l'intrant, comme on les apelle vulgairement; parquoy, s'il y a vingt et cinq collèges ausquelz la philosophie se lise en ceste manière, il faut qu'il y ait cent régentz en philosophie. Mais s'il y avoit certains lecteurs ordinaires du Roy qui seussent esleuz en chasque partie de la philosophie (comme icy pourroyent estre huict), ceux-cy seulz auroyent la charge de lire aux escoles publiques. Et beaucoup plus aisément huict lecteurs d'excellente doctrine se trouveront que cent; et beaucoup plus commodément et proufitablement ces huict lecteurs icy sourniront chascun à chasque partie de la philosophie que non pas un seul, et mesme à toutes ensemble. Et assin que personne ne l'estime bien sort malaisé, la libéralité des Roys en a ouvert le moyen à l'Université de Paris; car il y a des lecteurs en toute sorte des artz libéraulz, qui sont aux gages du Roy. Que ceux de la philosophie les demandent pour eux, aisément ilz l'obtiendront; et ces lecteurs du Roy prendront grand plaisir d'avoir certains auditeurs, desquelz ilz soient ouys plus er tentivement et suivis avec plus grande affection; parquoy, sans aucune doutte, il y aura plus de moyen de doctrine en La lecture publique. Mais il n'y aura tant de proufit (ce dira quelcun), car les maistres seront bien plus excellentz, mais mon pas les escoliers, à raison de la desmesurée liberté qu'ilz auront aux escoles publiques. Ce n'est pas mal dit. Qu'on

SIR LA RÉFORMATION

weten nourquoy c'est qu'il a dict : Quelz sont une republique, telz sont les autres citovens. les princes de la philosophie facent lecture, mais plustost exercice de la redemande que la profession se face non pour l'oisiveté, mais pour la diligence L'emulation aussi (qui est le principal espesera d'autant plus grande aux lectures pula louange ou le blasphème de la diligence seront plus notables. Et quand les escoles auront estées consirmées et establies selon la authorité des lois anciennes, lors seront reles meurs de la jeunesse, pour lesquelles on faict plainte, et celle liberté débridée sera retenue d'une plus forte; car de mille, voire de beaucoup plus des collèges pour aux leçons publiques des artz libéraulx que sont les Loreurs du Roy, à grand peine en demeurerera-il deux saux escoles publiques, qui soyent bons grammairiens. phetoriciens, logiciens, et qui soyent d'age, et qui seront plus estroictement liez qu'ilz ne sont aux escoles particuhères; et toute l'autre multitude se renvoira aux collèges particuliers. Celle ordonnance royale, touchant la leçon qui se doit saire publiquement, a esté gardée par l'espace de sept cents cinquante ans, et nul ne s'est trouvé par tout ce temps-là qu'à l'occasion de la trop téméraire liberté ayt requis que la lecture publique seust ostée. Il y a tousjours quelques vices qui ont grande assinité avecques toutes vertus; toutesfois, pour cela ne faut condamner les vertus, mais amender les vices. Qu'on abolisse donques les leçons publiques des lecteurs du Roy et qu'on désiste d'appeler les Roys de France instaurateurs et saulteurs des bonnes lettres; ou bien que les escoles publiques

du Roy soyent ouvertes à tous escoliers idoines et suffisans, et que tousjours les Roys de France, au grand plaisir et contentement de toutes nations, soyent louez et honorez, non seulement comme autheurs, mais patrons et conservateurs d'un si grand bien. C'est ce qu'ay voulu dire touchant la profession et le proufit de la leçon publique en philosophie. Mais on pourra dire, ce que d'aucuns des supérieures facultez vont disant, que des escoles privées, ainsi que du cheval de Troie, sortent innombrables princes de philosophie. Leur raison est que principalement la congnoissance d'icelle s'aquiert en l'enseignant et en l'exerçant, et qu'en charpentant le charpentier se sait. Or, il seroit bon de considérer quelz princes de philosophie, quelz Platons et Aristotes sortent tous les jours des escoles privées. Nous avons dict auperavant que les grammairiens et rhétoriciens avoyent délivré les escoles d'entre les mains des maistres barbares. Les lecteurs en philosophie, au commencement, ne faisant quasi point de conte de la grammaire ny rhétorique, ont retenu bien long-temps les questionnaires; toutesfois, à la parfin, s'estant faitz plus lettrez et polis, ils ont rejetté toute ceste racaille barbare et ont receu les plus graves et purs autheurs de la philosophie; mais pour ce ilz n'ont encores tous ensemble prins une meilleure et plus proufitable saçon d'exercice, et du tout ceux qui sont profession de philosophie (osté peu de colléges) aux escoles privées ensuivent comme point la manière d'exercer et pratiquer l'art de logique qu'Aristote suivoit, en déclamant sur les propos des choses de proufit, mais débattent seulement sur les reigles de l'art; de sorte qu'en beaucoup de colléges, pour l'usage de la logique, il n'y auroit grand intérest qu'ils enseent des questionnaires ou Aristote, paieguille me camie yout retirer plus de proudt de lay que



des autres. Les artz mathématiques n'ont encores point eu de lieu ny d'honneur par les loix et statutz publiques concernans l'estude de philosophie; de sorte qu'un da tout ignorant d'icelles, toutessois par les statutz de l'Université de Paris, ne laisse d'obtenir le degré en la philosophie. Donques à grand peine l'on touche du bout des lèvres, ou plus tost on ne touche point du tout à ces arts mathématiques, qui sont les premiers des libéraulz, voire (s'ilz sont bien nommez) qui sont uniquement et principalement par sus tous à congnoistre, pour raison de l'honneste fruict qui en revient, et sans lesquelz toute l'autre philosophie est aveuglée, parce que sans eux on ne sçait la symmétrie et proportion des choses qui viennent de l'arithmétique, ny la figure et conformation des corps qu'on aprend par la géometrie. Or, ces artz principauls sont ainsi mesprisez aux escoles privées; mesme il y a seulement de la dispute telle quelle sur la partie de la philosophie naturelle, mais il n'y a nul usage ni expérience des choses. Brief, toute la philosophie, en la plus part des colléges, est encore altercatoire et questionnaire. Il reste donques à respondre à ce mot, qu'en charpentant k charpentier se faict. Et dirons avec Cicéron qui dit : Es parlant mal, les hommes aisément aprennent à mal parler. Ainsi, en bien charpentant se sait le bon charpentier, en mai charpentant le mauvais. Et n'y a pas un qui face doute que les escoliers ne sortent telz des escoles, comme la discipline et l'exercice y seront; parquoy c'est chos toute claire que, si l'Université de Paris a des hommes excellentz en philosophie, comme certes elle en a plasieurs, ce n'a esté pour pratiquer les leçons ou telle manière d'exercice qui se font aux escoles privées qu'ils se sont faitz telz, mais parce que d'une certaine industris singulière ils ont symé les choses grandes, ou plustes

parce qu'ilz ont proufité aux leçons publiques des lecteurs du Roy, desquelles, estant dressées selon la gravité et la sévérité d'une discipline bien sondée et droictement ordonnée, il est à croire qu'aucun escolier ne sortira, qui ne soit bien instruict en toutes les parties de philosophie et qui aisément ne sace preuve à tous ceux des supérieures sacultez qu'il n'a pas seulement le trait légier et l'ombre de la sophisterie, mais qu'il est peint au vif des vrayes couleurs de la philosophie. En outre, ceux qui auront esté promeus aux honneurs de philosophie, de quelle assection devront-ilz estudier pour avoir plus grande congnoissance d'icelle science, s'ilz sont une fois excitez de l'espoir de parvenir à estre lecteurs du Roy? Parquoy ceux des supérieures sacultez n'auront point de crainte qu'ilz demeurent seulz, mais ilz seront à mesme pour en choisir et prendre en pleine compaignie. Donques, après avoir saict comparaison en l'estude de philosophie des lectures privées avec les publiques et de leur importance, il ne reste nulle doutte que la discipline ne doive estre meilleure à saire la prosession en public. Or donques, Sire, réveillez la bonne nature de vostre généreux esprit en ceste saculté qui est la première de l'Université de Paris : commandez que les escoles de philosophie soyent publiques et assises au lieu plus à propos de toute l'Université; ordonnez la lecture royale et publique d'une légitime philosophie, et qui soit reiglée au proubt et commodité de la vie humaine. Sovent, si semble bon, les trois artz premiers et communs, la grammaire, rhétorique et logique, aux collèges privez, et permis aux précepteurs de la première jeunesse, lesquelz jour es nuiet battent une mesme enclume estant après une besongne, et qu'ainsi que font les nourrices, comme l'on dit, ilz le mettent tout mesché en la bouche des petits enfants. Puis après, met-

ter au premier honneur et degré de l'estude publique les artz mathématiques, qui anciennement n'appartenovent qu'aux roys et nobles seigneurs. De ceste sçavante escrime vous serez naistre et sortir d'autres Archites. d'autres Archimèdes, du labeur et industrie desquek (estant nez et instruitz en vostre royaume) pourrez user à vostre honneur et prousit, soit en temps de paix, soit en temps de guerre. Ordonnez une autre année pour la physique et pour les ethiques. Mais tout ainsi que l'ordre des philosophes a esté fort petit exacteur, ainsi il a esté grand reteneur et grand observateur de sa discipline; il s'est esloigné de la profession publique, cette chose est reprinse aux philosophes, mais il ne s'est pas esloigné du labeur de sa profession. Mais c'est chose estrange combien les supérieures facultez se sont esgarées du devoir de leur prosession et combien loing elles ont passé les bornes de leur cours. Certains autheurs estoyent ordonnez à tous pour lire et pour enseigner, le temps et la manière des lectures, les disputes et les examens reiglez. Les médecins, jureconsultes et théologiens n'ont pas changé leurs escoles, comme les philosophes, mais ilz ont rejeté entièrement toute la charge qui leur avoit esté enjointe par les loix et statutz et tout le labeur de la lecture et de la prosession ordinaire, persuadant à leurs disciples qu'ilz se servissent eux-mesmes de maistres et professeurs en leur estude privée. Les disciples l'ont accordé; par ainsi les lectures et les professions légitimes et ordinaires de h médecine, jurisprudence et théologie, sont devenues muettes. Quelques actes seulement, c'est-à-dire quelques examens par disputes contentieuses, sont demeurez, assin qu'à certains temps de l'année, dedens les escoles pabliques, les escoliers rendissent conte devant leurs maistres combien d'eux mesmes ilz auroyent proufité et apriss



par leur diligence privée, de façon que les maistres et précepteurs sont faictz auditeurs de leurs disciples, sans toutessois qu'ilz ayent rien diminué de la dépence ordinaire. O temps, o meurs! Y a-il escole en ce monde en laquelle y ayt docteurs et prosesseurs qui jouissent du gain et du mérite de docteurs et prosesseurs sans qu'ilz montrent et enseignent en icelle? en laquelle on appelle les disciples et auditeurs ceux qui n'aprennent et n'escoutent rien? Ceux qui n'ont veu cecy et qui n'ont assisté à telles affaires penseront que ce soyent sables. Les médecins, premier que les jureconsultes et théologiens, pensant à ce saict, eurent remors de conscience, et assignèrent, l'an 1505, douze livres pour gages par chascun an à deux bacheliers qui liroyent, au lieu de messieurs les docteurs. Il y a fort long temps que les jureconsultes s'estoyent deschargez de la profession du droit civil par le décret d'un pape, Super specula, encores qu'elle seust sondée dans l'Université de Paris par authorité des loix anciennes, et avoyent retins sculement l'interprétation du droit canon; mais affin qu'ilz jouissent de la mesme liberté que les médecins et théologiens, ilz la délaissèrent aussi. Finalement, ilz surent reiglez suivant l'équité de l'arrest donné l'an 1534, et reduietz à la lecture ordinaire du droit, mais du canon seulement. Ceste partie du droit civil, plus noble et plus antique, est demeurée en arrière; furent aussi reduictz à la légitime et louable méditation ouvrière du jureconsulte et de l'orateur plaidant. Les jureconsultes ont aussi des actes et disputes, mais conjointes avec l'usage et la vérité; ilz disputent des positions de droit et presque d'un sil d'oraison suivy et continué, et enrichy d'une infinité d'argumentz et d'ornementz de disputer et de bien dire, comme l'on a acoustumé de plaider et de discerner le faict de chasque cause dedens les cours des par-

lementz. Donques ceste saçon de disputer en la jurispredence est louable. Mais ceste plus noble et plus ancienne partie de droit civil n'est pas encores recouverte; et pour tant, Sire, il est de nécessité que vostre vertu apparoiss en cecy. L'Université de Paris, par la permission des Roys voz prédécesseurs, s'estoit mise en possession de droit civil, très utile et très fructueuse, mais elle se phint maintenant qu'injustement et à grand tort on luy a ravie. Et pourtant, devant vous qui estes son juge, elle demande ce qui luy apartient, et selon le droit et l'équité elle sp pelle en jugement celuy qui l'a jectée hors de sa possession. Mais quoy? les théologiens ont-ilz fait comme les jureces sultes? Non; mais, pour la forme de leur profession ordnaire, ilz ont mieux aymé imiter les médecins, substituent en leur lieu certains vicaires pour le regard de la lecture et de la prosession, entre lesquelz le thrésor et le magazin de la faculté n'a pas esté desployé, mais en a tiré quelques petis gages tous les ans, pour contenter ces povres lecteurs, ny plus ny moins qu'on fait en la faculté de mé decine. Encores, en ce misérable et malheureux banisse ment de médecine et théologie hors de leurs escoles, doniciles, et lieux a elles dédiez, le commandement des médecins envers leurs disciples a esté plus équitable que celsy des théologiens. Les médecins persuadèrent à leurs esceliers de lire Hippocras et Galien, avec jugement, et en tant qu'ilz verroyent leur dire se rapporter mieux à l'expérience et à la vérité. Mais les théologiens n'ont pes commandé qu'on leust et qu'on estudiast le vieil on le nouveau Testament, mais bien je ne scay quelles orderes et vilenies de questionnaires tirées d'une barbarie par cy devant incongneue, et plus ont commande qu'on en disputast en leurs escoles, de saçon qu'au lieu de saincte et divine science que Dieu a donnée aux hommes pour la cengnoissance et observation de la vraye religion, ilz en ont introduicte une en leurs escoles de théologie tellement brouillée et meslée qu'elle ne se peut démesler ny dévider. Et encores que ceste discipline soit telle, si est-ce pourtant qu'elle est suportée aux escoles de médecine et théologie, soustenue et dessendue, voire par ceux qu'on penseroit le moins entre tous les hommes en estre désenseurs. M'est-il donc permis de dire ce qu'il avint à un philosophe(1) en la court du Roy Henry vostre père, à Sainct-Germain? Il estoit en dispute avec quelques courtisans de ces bienheureux professeurs de médecine et théologie. De fortune un médecin(2) survient qui, sans simulation aucune, ains presque de cholère, print la cause en main pour ses compaignons. Les livres de médecine (dict-il) se lisent plus commodément en estude privée et s'entendent mieux que si on les oyoit en escoles publiques, d'un lecteur ordinaire, parce que l'auditeur perdroit beaucoup de bonnes heures à banter les escoles, comme pour y aller, ou pour ouyr la leçon, ou pour en retourner. Outre, il y a plusieurs et dissérens actes ausquelz nous autres docteurs présidons, disputons et jugeons de la diligence et de l'estude des escoliers. Brief, en ces actes, nostre profession est beaucoup mieux employée qu'en nulle autre lecture. Alors le philosophe print la parolle et dict : Attendu que nous avons esté tous deux instituez et nourris en mesme Université, ne pourrions - nous tant soit peu nous garder de te cholère samilière, en nos disputes et contentions, et disputer politiquement de la manière de bien gouverner et bien entretenir les escoles? Le médecin fut de son advis et luy accorda. Si vous pensez, dit le philosophe, que je

⁽¹⁾ Cétait P. de la Ramée, auteur de ce discours.

⁽¹⁾ C'était Pernel, médecia de rei Menri II.

parle en cecy de vous ou pour vostre regard, je dy et confesse que vous estes singulier médecin, et que si jamei médecin sut proufitable à la république, que vous eues celuy-là. Or, il n'est pas question icy de vostre sçavoir, mais de la profession de médecine, et me semble que vous pourmenant icy avec moy, en ceste court royale si forteloignée de vostre escole, que vous ne la pourriez aisément soustenir. — Quand mon temps est venu je préside à ma actes (dit le médecin); ce jourd'huy l'un de mes compsignons préside, puis, quand le tour de ceux qui président sen retourné à mon ranc, je présideray encores. - Vrayment, dit le philosophe, vous respondez sort bien et à propes; je disputeray avec vous, non par argument subtil, mis par exemple domestique et samilière. L'Université de Paris a plusieurs colléges, comme vous sçavez; les principess ont des lecteurs et des régentz ès artz libéraux, qui tiesnent subjetz à leur authorité, et auxquels ils ordonnest les heures et les conditions de leurs leçons et de leurs disputes, qui se sont de jour en jour. Pour ceste occasion, ilz sont logez et nourris, et plus ont quelques présens honnestes de leurs disciples. Et quoy! si quelcun de ces régentz n'entroit en sa classe qu'à dix heures du matie ou à cinq heures du soir, et estant en chaire il se monstrast à ses disciples seulement pour les ouyr, comme vous faites, et pour estre juge de leurs querelles et de leurs disputes, penseriez-vous qu'il seust raisonnable que le principal les nourrist et les logeast, et que les escoliers luy donnéesent? - Non vrayement (ce dict le médecin); mais veus comparez mal une supérieure faculté à l'insérieure. - Bien (ce dit le philosophe); mais encores ce précepteur grammairien se monstroit deux fois tous les jours à ses disciples, mais à peine vostre tour revient-il à chascun de vous de dix ans en dix ans, sans laisser toutessois de rendre cher



DE L'UNIVERSITÉ.

145

st précieux à vos disciples cest acte répété la dixiesme année. Alors le médecin se preud à soubrire, et frappant l'espaule du philosophe s'en alla. Ainsi se mocque l'on des choses desquelles on se deveroit le moins mocquer. On payra de mesme défence celuy qui s'enquestera de la théologie; on luy remonstrera l'excellence recommandable de la privée et domestique congnoissance, la sévère et soigneuse diligence des examens et des actes. Et si celuy ne sora seul autheur de telle défence , mais il s'en trouvera beaucoup plus d'autres que l'honneur et la dignité ne requerroit. Il faut donques diligemment et attentivement examiner l'une et l'autre; premièrement que la lecture privée des autheurs médecins et théologiens soit plus utile st proufitable au disciple que d'ouyr en public un bon professeur, quelque docte qu'il soit. Et vrayement, l'opinion de nos Roys a esté bien autre aux loix publiques et statutz de l'Université, lesquelles ne permettent aucunes racations au lecteur ordinaire en médecine, et à celuy de théologie permettent seulement vacation de quinze jours. Ces loix commandent que celuy qui estudie en médecine mit trente-six moys auditeur des leçons ordinaires, et en théologie quatre ans entiers, et veulent que par ceste audition de lectures on apprenne la médecine et la théologie. Brief, elles ne font pas les estudes privées, mais les escoles publiques, maitresses de la discipline. Et véritablement on diroit de ces loix royales, faictes par les médecins et théologiens, ce qui a esté disputé par Platon en son Phédon, où il diet que la voix est beaucoup plus diserte et plus faconde à enseigner, et que le sentiment de l'ouye (ce qu'Aristote alègue pour semblable occasion) est plus gentil maistre pour apprendre que les yeux. Mais dy, je te pry ; si Hippocras et Galien, Moise et sainct Paul ressuscitoyent sujourd'huy, et qu'ilz feissent profession en l'escale de la

SUR LA RÉFORMATION

medecine et de la théologie, il n'y a escolier, comme il mere in lable, qui ne se persuadast d'apprendre plus tosi et p'as aisement la médecine et la théologie en oyant le antheurs des livres qu'en lisant les livres des autheurs: d'artie on laisseroit les estudes vuides et désertes pour plier escules publiques, et seroit-on plus de fruiet en na lour. non seulement pour la lumière et pour l'appade la voix et de l'action, mais beaucoup plus pour la venerable authorité, voye et saçon d'enseigner, que par l'un moys en lisant dans une estude, et facilement k temps d'aller et de venir, et d'estre là, se compenseroit avec grande usure d'autre temps. Mais en ces professeurs ordinaires l'on souhaitte des Hippocrats, des Galiens. d'autres Moyses et d'autres sainetz Paulz, c'est-à-dire des docteurs qui leur ressemblassent, et, tant pour le grand travail que pour la longue expérience des ans, utiles et accommodez aux escoliers pour leur apprendre les sciences à moins de labeur et moins de fraiz. Et pourtant la vive vois d'un docte et sçavant professeur instruict et enseigne beaucoup plus commodément le disciple que la lecture muette d'un autheur, quelque grand qu'il soit. Mais ceste première désence de ces paresseux et oisifz professeurs de médecine est réfutée, non par quelque argument, mais par un quotidien exemple de plusieurs années. Dès lors que Jaques Sylvius (1) commença premièrement à lire la médecine, il n'y eut estudiant en médecine dans l'Université de Paris qui ne le vouleust diligemment ouyr ; enfa Sylvius fut lecteur du Roy, son auditoire fut encores plus fréquenté. Après son décès Jaques Goupil (2) suc-

⁽¹⁾ Jacques Sylvins on Dubois, célebre medecin, né a Amiens en 1879 professeur royal en 1580, et mort en 1888.

^{2.} Jacques Compil mourut en 1563 de douleur d'avoir vu sa bibliothèque despersée pendant les premiers troubles.

ceda à la lecture; la compaignée de son auditoire sut de plus en plus et de jour en jour augmentée. Mesmes il y a quelques docteurs en médecine de telle diligence, qui ne sont que lecteurs extraordinaires, qui lisent et qui ont des auditeurs beaucoup, sans toutessois qu'ilz ayent aucuns gages de la faculté, mais qui ne le sont que pour l'amour des auditeurs ou soubs exspérance de tirer d'eux quelque petit gaing, qui ne laissent pourtant d'estre dignes du lieu et du loyer de la profession ordinaire. Et pourtant, tant de prosesseurs et auditeurs de médecine déclairent manifestement ceste désence de profession, abolie et cassée, estre ridicule et de nulle authorité. Les théologiens n'ont point encores eu en leur trouppe ny en leur faculté des Sylvius ny des Goupylz, qui semblablement contrediroyent leur opinion; ilz ont eu toutestois des lecteurs du Roy en la langue bébrasque, qui ont esté d'autant plus fréquentez et ouiz qu'on a pensé que la source et la vraye fontaine de la religion sourdoit de ceste langue. Partant durera à jamais la très aggréable mémoire de Vatable, sans que je parle des accroissantes louanges de ceux qui sont en vie. Mais les théologiens n'out point encores en (comme desjà nous avons dict) des Sylvius, ny des Goupile en leur saculté. Or, la cause de ce malheur en l'une et l'autre saculté n'est qu'une; mais la ruine est bien plus grande et plus pernicieuse en la théologie; et pourtant les médecins et les théologiens se ouvrent bien d'une dague de plom, quand ila défendent l'abolition et l'intermission de la lecture ordinaire. Maintenant il nous faut disputer de l'autre désence, pour le regard de la diligence de leurs actes et de leur examen. Il y a deux sortes d'exercices instituez par les loix de l'Université, en médecine et en théologie, et en toute autre discipline: l'un est en l'altercation des préceptes et des rei-

gles, l'autre en la méditation et composition de l'œuvre. Les médecins et les théologiens ont retenu ceste première, a bien que la médecine et la théologie sont encores du tout questionnaires et altercatoires; puis l'acte d'altercation est la moindre et plus légère partye du travail commandé aux professeurs et auditeurs de la médecine et de la théologie. Les nautonniers, les peintres, les architectes, et brief tous les artisans de ce monde, n'apprennent point leur mestier pour disputer et babiller des préceptes de leur art, mais par le continuel labeur qu'ilz employent à l'ouvrage qui leur est proposé, soit par considération et imitation, ou par émulation. Desjà en quelques collèges les grammairiens et rhétoriciens, et mesme les logiciens, ont rejetté les ineptes et contentieuses disputes de granmaire, de rhétorique et de logique. Puis, ayant congres et entendu par la voix d'un maistre sçavant les préceptes de leur art, ilz se sont proposé d'imiter et d'ensuivre l'exemple et le patron des bons autheurs qu'on leur auroit desjà leus et déclairez, en escrivant et composant, et ne querellent plus entre eux comme il faut bien parier, bien dire ou bien discourir, mais ilz s'adonnent et s'arrestent entierement à bien entendre et exprimer l'ouvrage de l'art, contenu ès meilleurs autheurs. Pourtest je voudrois bien advertir les médecins et les théologiess, à l'exemple de ces moindres et plus basses sciences, que la contentieuse et querelleuse altercation des préceptes est exercice sort léger et de petite importance, et duquel en ne peut retenir sinon quelque intelligence et mémoire de l'art, mais l'ouvrage et l'usage, non. Outre plus, l'exerci tation de l'art est nulle en cest endroit, s'il est vray que d'exercer un art ou un mestier soit de saire par œuvre et par exemple ce que l'art enseigne d'estre fait. Et pour tant, à bon droit Aristote disoit que la diligence et pas-

faicte action estoit la fin de tous artz, de façon que celuy qui aura apris les préceptes de l'art par ce moyen de disputer, il saura l'art universellement, mais en vérité et en effect il en sera ignorant. Car il ne se peut faire (dit-il) que celuy qui n'a jamais besongné en maçonnerie soit bon maçon, ny que celuy soit bon joueur de harpe qui ne l'a jamais maniée, encores qu'il ayt apris les préceptes de maconnerie et de musique et qu'il en ayt disputé en infinis actes. Ainsi ce Crasse Cicéronian, qui requiert trois choses à la persection de la discipline, le naturel, l'art et l'exercice, donne le premier lieu à l'esprit et bon naturel, le second à la diligence et à l'exercice. Entre le bon esprit (dit-il) et la diligence, il reste bien peu de place à l'artifice. Donques l'altercation et dispute sur les préceptes de la médecine et théologie est la moindre partie de la persection d'icelles; car par ce moyen l'art se congnoist seulement et ne s'exerce pas. Mais si nous avions de telz maistres de grammaire en nos colléges, qui ne seissent autre chose que d'ouyr les disputes des escoliers sur les préceptes d'icelle, sans les saire exercer, les mettant en besongne d'escrire et de parler, on ne les endureroit pas un scul jour, incontinent on les chasseroit. Car on requiert de celuy qui sait prosession d'enseigner quelque art que ce soit, non sculement qu'il en ayt la congnoissance universelle, mais qu'il le pratique et mette en usage, brief, qu'il en monstre la fin pour laquelle l'art est dressé. Toutessois, la matière des disputes sait qu'elles sont bien disserentes aux médecins et aux théologiens; et c'est pourquoy les actes de la médecine sont beaucoup plus suportables que ceux de la théologie. La dispute des médecins est sur les livres d'Hippocrat et de Galien, autheurs qui, estant bien et diligemment entendus, aident les médecins à la guérison des maladies. Et combien qu'ilz retien-

nent une manière de dispute questionnaire semblable à celle de ceux qui estudient en philosophie, toutessois ilz ont chassé les questionnaires de leurs escoles. Mais messieurs les théologiens de Paris sont, entre tous les mortels. tous seulz qui retiennent à belles dentz leurs questionnaires, et ne disputent ny sur le vieil Testament qu'ilz entendent en hébrieu, ny sur le nouveau qu'ilz lisent en grec, mais sur les badineries des questionnaires, sur des badineries (dy-je) que des ignorans ont rapiécées de la philosophie paienne de Platon et d'Aristote; tellement qu'on oyt plus souvent, aux escoles de la théologie chretienne, la paienne philosophic que la chrestienne, et l'auditeur sage et prudent rougit de honte quand il voit k paganisme pour le christianisme estre introduit aux es coles de la théologie chrestienne. Et toutesfois le statut n'a point ordonné les questionnaires platoniques ou aristotéliques, mais bien les livres de la Saincte-Escriture. brief la vraye et pure théologie, non la sophistique et paienne, tant aux professeurs qu'aux estudians de théologie. Donques la théologie de Paris n'est pas seulement questionnaire, ains du tout adonnée aux questionnaires qui peuvent rendre les estudians en telles basteleries plustost basteleurs que prescheurs, enseigneurs de perple, ou bons ouvriers de la théologie. Toutesfois que les subtilitez de ces disputes soyent telles et de la chose que chascun advisera; il reste encores icy une plus griefre plainte. En la médecine celle partie qui est de beau plus grande commodité a esté délaissée, touchant l'exercice et l'essect de l'œuvre du médecin, qui est que le docteur régent, en une saison de l'année, menast ses escoliers philosopher sur les herbes, plantes et toutes espèces de simples, par les prez, jardins et boys; en une autre, qu'il les exerçast à la section des corps; en l'autre, et qui est à

principale, qu'il leurs communiquast en la cure des malades les consultations, les médicamentz et tout l'ordre qu'il y tiendroit; car ce seroit l'exercice qui seroit les bons médecins, ainsi qu'on en use en l'Université de Montpeslier et en toutes les escoles de médecine qui sont par l'Italie. Aussi est-ce le moyen de venir à la pratique de médecine, et la dispute seule des actes scolustiques ne peut sinon saire des escoliers disputeurs et non pas de bons penseurs de maladies. Par ainsi les médecins qui parviennent au degré de docteur, ne sçachans outre autre chose que ce qu'ilz ont apris par leurs actes, ilz aprennent l'usage de leur art au péril des hommes, et comme quelcun a dict : De nouveau médecin cimmetière boussu. Parquoy, Sire, ordonnez aux escoles de médecine des lecteurs royaux ordinaires, qui donnent à entendre les meilleurs autheurs de médecine en la mesme langue que premièrement ilz auront escritz; ordonnez ces vrais et naïsz exercices d'un estudiant qui parvient au degré de docteur, qui n'estant seulement sçavant aux considérations des livres, mais qui, par exemples et par usages l'ayant apris, se mettra à penser une maladie, garder la santé, dresser une bonne manière de vivre. Et bien! quelles sont les méditations scolastiques pour venir à la pratique de la théologie? Or, la bonne et vraye pratique de la théologie congneue et entendue gist en la vie chrestienne, et aux sainctes meurs et non corrompues; mais ce que nous avons à traiter maintenant touchant le docteur et professeur de théologie, c'est en quelle manière d'exercice principalement il se doit saçonner et dresser; pour à quoy parvenir, par les ordonnances et statutz de l'Université sont principalement recommandées les déclamations sus les lieux communs et plus notables en la doctrine de la religion. Il m'a semblé bon de mettre iey les propres parolles du statut, retirées de la réformation du cardinal de Touteville (1).

De n'obmettre point les responses et les sermons.

Item. « Nous ordonnons que les sermons et responses « que sont tenus de faire, par les statutz susdictz, lesdictz « bacheliers, tant courantz que formez, comme aussi les « maistres, ne soyent nullement obmis par iceux. Et spé-« cialement sur les sermons et collations nous avons esté « d'avis que, toute excuse cessant, s'il n'y avoit empes-« chement de maladie, on face les sermons, tant magis-« traulx qu'autres, selon l'ancienne et louable constume; « autrement, si le maistre estoit ai négligent que d'ob-« mettre le sermon qui luy seroit assigné, soit privé de « la régence pour icelle année, et le bachelier d'un jubilé « sans aucune relasche. Et par authorité apostolique nous « enjoignons que ce statut soit estroictement gardé, sous « peine de parjure, laquelle de faict encourront les mais-« tres et les bacheliers qui le transgresseront ou qui par « semblant refuseront de l'observer. »

Ce sont icy les parolles mesmes du cardinal et le statut touchant les sermons et déclamations scolastiques des théologiens, lesquelles certainement contenoyent le principal fruict de tout l'exercice de théologie. Aussi anciennement l'éloquence des orateurs ne gisoit pas sculement aux sénatz et plaidoyers, mais principalement aux harangues qui se faisoyent en pleines assemblées du peuple. La forme qui est gardée en l'estat de ce royaume a part y diversement la faculté qui est de mesme puissance,

⁽¹⁾ D'Estouteville (Guillaume), cardinal en 1437, mort à Rome en 1485. Chargé par Louis XI de réformer l'université de Paris, il réprima un grand nombre d'abus et fit plusieurs sages réglements.

assignant l'authorité du sénat au prince, les plaidz et procez aux juges et advocatz, les harengues ès assemblées du peuple aux théologiens. Mais les anciens orateurs ont eu tousjours en estime la façon de déclamer comme la singulière mère et nourrice de l'éloquence. Démosthène, estant desjà sur l'age, se regardoit en un grand miroyr pour composer son action; le mesme avoit coustume de déclamer au Phalerec, contre le bruit du flot de la mer, affin qu'il s'acoustusmast à gaigner de sa voix le murmure du peuple. M. Tulle Cicéron, devant qu'il seust préteur, déclamoit en grec, et depuis l'a continué tousjours en latin jusques à sa dernière vieillesse; ce qu'il faisoit non seulement estant de repos en sa maison, lorsque tout estoit en paix, ains mesmement en la guerre. Et Suétone en raconte tout autant de M. Antoine et d'Octave, que ny mesme en la guerre de Modène ilz ne délaissèrent la coustume qu'ilz avoyent de déclamer. Aussy nul ne se fait maistre tout à coup. Parquoy si quelcun vient à consesser que l'éloquence ayt esté autrefois ou soit encores maintenant en quelque théologien, il faudra que quand et quand il confesse l'exercitation qui cause l'éloquence avoir esté en luy, et qu'à bien bonne raison l'exercice des sermons et oraisons a esté tant recommandé aux escoles de Paris, pour le besoing qu'on avoit des théologiens qui preschassent les meurs et la bonne vie; et certes l'intention du législateur fut qu'il faloit exercer tellement chascun art en l'escole, ainsi que debors icelle le vray usage le requéroit. Amenez donques un estudiant en théologie, et le tirez de l'ombre pour le mettre en campagne; où est-ce que sa parolle s'adressera? Ne montera-il pas en la chaire devant l'assemblée pour donner à entendre l'évangile, reprendre les vices, honorer et louer les vertus? ou bien dans la chaire des escoles il deschiffrere plus diligem-

ment la mesme théologie? Or les déclamations et sermon scolastiques, selon le statut, préparoyent le théologien pour venir là; mais les altercations des questionnaires n'ont rien de pareil ny à l'argument et subject, ny à le manière de parler ou harenguer. Qui plus est, s'il esteit de besoin de diviser ou escrire à part de la théologie, en retireroit un pareil fruict et usage, pour ceste fin, de pourpenser et d'escrire les déclamations. Donques c'est le vray moyen d'exercer l'escolier estudiant en théologie, que de le faire déclamer, après qu'il l'aura aprince des leçons que, suivant l'ordonnance, les précepteurs ordinaires feront, par l'espace de quatre ans, du vieil Testament en hébrieu, du nouveau en grec. Mais si aucus s'émerveille comment ou pourquoy le théologien a dédeigné ce qui pouvoit luy porter tant de proufit, la raisse est preste (comme dict un poëte latin): il estoit paresseux; parce que la déclamation est pleine de labeur, tant pour le stile, diligence et mémoire, que pour l'industrie qui est requise. Toutessois, pour saire semblant de garder le statut, on a controuvé un moyen ou plustost un énigme, qui est que les déclamations et sermons des théologiens se feroyent non en parolles théologiques, mais en bel argent contant. Donques la charge de déclamer est donnée à quelque nouveau maistre ès artz, qui est loué pour un escu, et un philosophe, en lieu d'un théologien, se moustre sur l'échaussaut et joue le personnage d'un théologien qui deveroit déclamer et sermonner. Bon Dieu! qui ne perseroit que ces fraudes que l'on fait à la loy ne fussent fausses et controuvées! Si se font-elles tous les jours aux yeux de tout le monde; nos maistres les voyent, qui plus est, s'en rient, et n'estiment non plus la saute d'avoir mesprisé et dédeigné les sermons que d'avoir laissé les professione et les leçons qu'ils estoyent tenus faire. Mois

il seroit temps désormais de cesser de se moquer des statutz et ordonnances du Roy.

Nos vices, qui de long-temps sont enracinez bien avant en nos espritz, nous plaisent trop et nous rient plus qu'il ne saudroit; s'il saloit relascher quelque chose de ce qui estoit prescript de travail en l'estude de la théologie, c'estoit principalement ce qui pouvoit aporter moins de prousit. Qu'on oste donques la plus grande part de tant d'actes et de disputes, et qu'on augmente les déclamations et sermons pour le proufit qui en revient; mesme que les autres actes réformez, ce qui est en usage aux escoles de droit, se facent d'une oraison continue, c'est-à-dire qu'en la plus part ilz soyent apropriez à la façon d'un sermon de théologie, ce qui peut grandement proufiter. Mais le tout s'est fait au rebours. Par l'espace de six ans durant, les escoles de théologie ne retentissent d'autre bruit que de disputes de questionnaires, principes, tentatives, grande et petite ordinaire, et vesperie. Ce n'a pas esté assez; mais un quidam cordelier, depuis cent ans en çà, après la réformation du cardinal de Touteville, augmenta les criries questionnaires et sut tout un jour à respondre à ses condisciples qui disputoyent à l'encontre de lui, sans qu'il y eust aucun président pour juger leurs dissérentz, fors le bruit et battement des piedz et des mains. Cest acte sut appelé la aorbonique, et en l'honneur et mémoire de ce brave et vaillant disputeur, la première sorbonique est encores octrovée aux cordeliers. Ainsi les docteurs e tionnaires et les criries théologiennes empeschent toute l'estude de sir ans, et n'ont point laissé de lieu ny à la profession et lecture ordinaire, ny à la déclamation. Qu'est-il besoing d'en dire deventage? La plus grande louange de toute l'estude de théologie, par messieurs nos maistres, est bornée dans les disputes des questionnaires. Ce

qui les enflamme et esperonne à cela, c'est le saint seu et esperon des premiers lieux, de quoy nous avons parlé cy dessus; c'est la seule chose que l'estudiant en héologie regarde avec singulière admiration, tellement que celuy qui, par l'espace de six ans entiers, aura le plus asprement crié sur les questionnaires, et qui aura bien brouillé et partroublé les disputans, qui aura couvert de ténèbres le lieu plein de toute clarté, qui, comme quelque Péricle, se sera faict paroistre à foudroyer, tonner et tempester par les escoles, cetuy cy, d'une voix et d'un accord de tous nos maistres, méritera le premier lieu. Mais l'excellence d'un théologien digne de l'honneur du premier lieu se doit mesurer d'une bien autre saçon et manière. Ceste sacrée faculté a de grandz et d'excellentz théologiens, lesquelz désirent merveilleusement une bonne résormation, qui toutesfois n'ont pas acquis ceste grande excellence de la théologie pour estre piquez et esperonnez de l'esperon de ceste dispute questionnaire, mais par la congnoissance des langues latine, greque et hébrasque, mais par l'entente des artz louables et libéraulx, par la lecture du vieil Testament en hébrieu, du nouveau en grec, à sorce d'estre versez aux anciens interprètes et conciles, et d'avoir confronté les nouveaux, et d'avoir leu la police de la république chrestienne, et d'avoir sceu l'histoire de toute l'Église, en enseignant, preschant, brief exerçant la théologie en toutes les voyes et manières ordonnées par les statutz. Ce sont donques, ce sont icy les moyens qui font le théologien digne du premier lieu, et non pas la cririe et dispute des questionnaires. Et que cestuy nostre théologien, ainsi bien dressé, au jugement de ceux qui jugeront bien et nettement de la vraye théologie, emporte plustost le pris au bout de la carrière que ces crieurs questionnaires ne seront hors des barrières. Par-

quoy, Sire, pour l'honneur de Dieu très bon et très grand (de la vraye adoration et vraye religion duquel il est question en cecy), establissez des lecteurs ordinaires et royaulx en théologie, desquelz les uns lisent le vieil Testament en hébrien, les autres le nouveau en grec; commandez que ces questionnaires soyent bannis et confinez au bout du monde. Que les disputes (s'il en est besoing) demeurent, mais qu'elles soyent sur le Testament de nostre Seigneur, et modérées et reiglées assin qu'elles puissent prousiter. Que tant d'actes et si divers soyent pesez et balancez selon l'usage théologien; qu'ilz donnent lieu à la profession et lecture du vieil et nouveau Testament; qu'ilz donnent lieu aux déclamations et sermons, dont un vray théologien soit dressé et saçonné; d'icy sortira la splendeur et dignité de la saculté de théologie. Les disputes qui se font en ce temps sont de grande et dangereuse importance, concernans, non quelque légière cérémonie, mais tous les sondementz de la religion chrestienne. Or, si des lecteurs ordinaires et roisulx, bien choisis, entreprennent de lire, les uns le vieil Testament en hébrieu, les autres le nouveau en grec, non seulement avecques soigneuse diligence, mais avecques toute saincte piété, quelle perverse opinion touchant la religion pourroit partir de ceux qui entendront l'un et l'autre Testament par l'interprétation de ces sainctz et grandz docteurs? Mais l'Église chrestienne universelle, qui est par tout le monde, par le moyen de ces lecteurs les entendroit. La Gaule est célébrée de plusieurs louanges mémorables; entre autres on l'estime heureuse pour un bénéfice de nature qui l'a arrousée de seuves très insignes, coulantz en toutes les parts du monde: du Pau, roy des rivières, en Orient; du Rhone, vers le Midy; de la Seine, en Occident; du Rhin, en Septentrion; mais la Gaule seroit sans comparaison plus heureuse si les arts et les disciplines estoyent hien reiglez en l'Université de Paris; car les fleuves de ces disciplines estendent leur course bien plus loing et embrasent beauconp plus de terres et de nations estrangères. Le bruit et la renommée de ceste Université de Paris court par toute l'Europe où le latin est entendu, de fiçon qu'ors n'estime point celuy avoir esté bien institué aux lettres qui n'a estudié à Paris. Ceste Université n'est pas l'Université d'une ville seulement, mais de tout le monde universel; qui ne soit ainsi, quelle est la discipline de ceste Université, telle est la discipline du reste de monde.

On estimoit anciennement Alexandre de la ville Dist l'unique maistre de bien parler; mesmes quelques uns de nos escoliers estoyent tombez en cest erreur qu'ils misyent qu'il sallust suivre les reigles de la grammaire en parlant, de sorte qu'ilz pensoyent que ce seust bien par lé em disant : ego amat. Qui s'esmerveillera donques si le reste de monde, depuis instruit de l'Université de Paris, cependant est demeuré barbare en son parler? Nul, comme je eroy. Semblablement, depuis que la théologie de Paris déchass de son escole la légitime et ordinaire lecture du vieit et de nouveau Testament, elle sit des questionnaires comme chefz et capitaines de la profession. Qui s'estonnera donques si le monde est devenu questionnaire, estant forbet et enyvré des questionnaires de théologie? Mais depuis que l'usage de la langue latine, tiré de Cicéron, de Térence et de César, sut introduit aux escoles des grammairiess, il descouvrit qu'Alexandre n'estoit point l'enseigneur de la langue latine, mais de je ne scay quelle barbarie escorchés du latin. Or, ce maistre sut chassé des escoles, la barbarie rejettée et mocquée, la pureté et l'élégance du beau lasgage approuvée et louée. Qu'on remette aux esceles publi-

ques de la théologie les lecteurs du Roy ordinaires; qu'on rameine l'un et l'autre céleste et divin soleil, l'un du vieil Testement en hébrieu, l'autre du nouveau en grec; qu'on explique librement et sincèrement la pure vérité de la religion. Que les théologiens souillent et descouvrent les riches trésors de si long temps caches et perdue, ou plustost mesprisez; et, les mettant au jour, lors vous verrez soudain que les questionnaires, non acoustumez à vegir telle spiendeur, s'enfuiront loing de nous, et que la congnoissance du très bon et très souverain Seigneur, en toutes les parties comme en la foy catholique, en la loy, aux sacremens, aux divines louanges, sera manifestée aux chrestiens et à toutes les nations du monde. Ce qu'estant advenu, les hommes ne pourroient recevoir un plus grand bien ny plus souhaitable de l'infinie bonté de Dieu. Maintenant on ne querelle plus des barbarismes et solécismes d'Alexandre: aussy ne disputera-on plus des questions sophistiques, et rien plus n'en restera. La théologie de Paris depravée a dépravé et gasté l'estat de la religion ; aussy estant bien constituée et réformée, elle constitura et réformera le mesme estat en son entier. ley est la fontaine de laquelle sourdent les rivières, icy est la source et le commencement de toutes les eaux. D'icy le Pau ensié et glorieux outrepassera ses rives et se desbordera jusques à Romme; d'icy le Rhin arrousera plus abondamment l'Allemagne, désjà de la plus grande part arrousée; d'icy le Rhone, despité d'avoir dressé son cours vers Afrique, ayant avec luy Loire et la Garonne, roulera droict en Espagne; la Seine bagnera de ses plus douces es ax les Anglois ses voisins, encores qu'ilz soyent enceintz de la grand mer. Mais l'amour et l'affection que je porte à l'Université de Paris me fait outre passer propos. Il faut donques maintenant conclure le protine (ainsi que Platon l'appelle) de ceste ley tent dé-

sirée. Icy finalement je vous appelle de rechef, Sire, j'appelle aussi en vostre nom les princes et ceux de vostre conseil. Vous ordonnastes dernièrement, à l'instance et requeste des trois estatz de vostre royaume, sçavoir est, de l'église, de la noblesse et du tiers estat, que l'Université de Paris feust réformée. La voilà à genoulx devant vostre magesté, qui vous fait ses doléances et se plaint de sa misère et de sa povreté. Elle se plaint qu'on a introduict une troupe infinie de lecteurs aux escoles de philosophie, de médecine et de théologie, et qu'on a foullé les escoliers de grandes et insuportables exactions; pourtant elle demande des lecteurs du Roy ordinaires, le soulagement et rabais de tant de fraiz, et supplye que la récompence de labeur public soit prinse du public, aussy que les gages ordonnez aux lecteurs ordinaires soient assignez sur test de rentes et tant de revenus que tiennent les moines, les chanoines, abbez et évesques. Alexandre-le-Grand, enflammé du désir de congnoistre la diverse nature des animaux, entretint et nourrist à grand fraiz je ne scay combien de milliers d'hommes par toute l'Asie et par toute la Grèce, et seit don à Aristote de quatre cents quatre vingt mille escus pour l'histoire qu'il en composa. Or, l'Université de Paris, encores qu'elle ne vous estime en ries insérieur d'Alexandre, toutessois, pour ce qu'elle n'est pas ignorante du malheur de ce temps, ne demande rien de vos finances pour nourrir et entretenir les disciplines; elle demande sculement une ordonnance juste et saincie, si jamais par les Roys justes et sainctz en fut justement et sainctement ordonnée, par laquelle les moines, chanoines, abbez et évesques soyent appelez et incitez à l'ofsice et devoir de charité et piété, assin que les ensans, riches et bienheureux par le moyen de leur mère, lui facent quelque part de leur bien. Ilz ne jouissent des bénéfices



DE L'UNIVERSITÉ.

161

rabz antre couleur que soubs le tiltre de sçavoir, qu'il ent nécessairement qu'ilz confessent avoir prins de leurs mistres, et non pas de leur noblesse ou grandour de leur mison. Qu'ilz s'enflent tant qu'ilz voudront et se glorient par leurs armes ou par l'antiquité de leur race , toumiois jamais n'inséreront en la bulle de leur nomination t création, comme la cause de leur pontificat : La race du oble sang de Teucre; mais au contraire ilz se garentiant et authoriseront par nostre povre et bas estat scolasque et de nul renom envers eux, et feront soigneusesent insérer et adjouter qu'ils sont gens de bien, bien octes, qu'ils sont propres et bien nez au ministère de église. Voilà donques la grace et la faveur que la mère sdemende à ses enfans. Et si les moines, les chanoines. shez et évesques pensent que ceste demande soit trop uante et griefve pour eux, elle requiert que l'on face onneur aux lecteurs du Roy qui feront profession de tes bonnes sciences (c'est-à-dire aux précepteurs et istres de tous ceux qui seront au gouvernement de la ublique et entretenement de la religion), que l'on fait ne seny quel mignard oisif et ignorant protenotaire, unt d'abbayes qu'on leur en donne une. Outre, se t que la profession publique de la philosophie se pert bolist : que les artz mathématiques , qui sont les predes sciences libéralles, n'ont aucun lieu en l'escole tz libéraulx ; que la science du droit civil et la sainee la religion sont mises hors des escoles du droit t religion ; que la légitime et ordinaire profession ecine et théologie n'est plus ; que les philosophes, ecins ne s'estudient qu'à leurs contentieuses altersoulement, et les théologiens aux disputes espie leurs questionnaires ; qu'on ne fait cas des bien réditations de l'œuvre et de l'usage apertenant à u v.

SUR LA RÉFORMATION

, who phie, à la médecine et à la théologie. Pourtiet w was supplye kumblement qu'elle puisse veoir les arti whilesophie et de jurisprudence en leur entier, et en vui unive et naturelle beauté, que la théologie reprente. Au livu de ses questionnaires embrouillez, la divine lemere du vieil Testament en hébrieu et du nouveau en langage gree. Elle a des hommes bien versez et bien uvurris en toutes bonnes disciplines, de gentil esprit et de singulière érudition, lesquelz, réveillez par leur indutrie et volonté d'ouyr, de sçavoir et de méditer, se sont aisement sauvez de tant de dissicultez; mais aussy elle squi fort bien que ces hommes, qu'elle a nourris et bien apris, sont mortelz et ne peuvent vivre long temps. Pourtant elle, ayant mémoire des siècles passez, se soucie de ceux qui sont à advenir, assin que l'excellence et la vertu de ses nourrissons, qu'elle admire en peu d'hommes désjà vieus et cassez, soit immortelle et perpétuelle à jamais; vous supplye aussy que les philosophes, médecins et théologiens facent lectures ordinaires, lisent les autheurs plus aprouvez, continuent exercices et disputes légitimes; qu'on leur donne du public loyer honneste de leur labeur, assin que comme d'une mesme pépinière se puissent mub tiplier les entes et gresses de semblables espritz. Ce sont icy les plus grandz souhaitz et désirs que sace l'Université de Paris, desquelz si, par vostre moyen, Sire, elle peut avoir accomplissement, à vous Roy heureux et bien fertuné, pour le renom perpétuel d'un acte si notable, vous dy-je que la philosophie, médecine, jurisprudence, théelogie, publieront et tiendront pour leur autheur, protes teur et Roy! Aristote escrivit à Alexandre une harangue par laquelle il l'exhortoit à honneur et louange, comme aussy Cicéron délibéra d'en escrire à Gesar sur l'establis sement de la république; Plutarque escrivit à Trajen u

politic du mesme suget; Alcuin escrivit à Charles-le-Grand un semblable argument des artz et des vertus; et pareil-lement Claude Seyssel escrivit au Roy Louis douzième vostre ayeul. Et moy, qui vous souhette non seulement la libéralité d'Alexandre, la bonté de Trajan, la vertu de Charles-le-Grand, la preudomie de Louis douzième, mais encores une vraye religion et piété surpassant de beaucoup toutes humaines louanges, je vous souhette aussy ce bel œuvre que, par vostre moyen et entreprinse, vostre Université de Paris soit ordonnée, réformée et bien establie.

711.

i





RELATION

DE

LA BLESSURE ET DE LA MORT DU DUC DE GUISE.





RELATION

LA BLESSURE ET DE LA MORT

DU DUC DE GUISE(+).

Le jeudy 18 de février 256a (a), memire François de Lorrayne, duc de Guyse, chevalier de l'ordre, pair de France et lieutenant-général pour le Roy, comme vers le soir il visitoit les tranchées du camp, dressées devant et alentour de la ville d'Oridans, occupées pays un an en ça par le prince de Condé et ses associés, ayant laissé sun harnois pour se refraischir, mesmement son corps de cuyrasse qu'il avoit porté tout le jour, ainsi qu'il retournoit du Porteress, après estre descende du bateau où il avoit pasé la rivière du Loiret, allant dencement le petit pus, et acompaigné de deult gentilaboumes seulement, dont l'un estoit le seigneur de Rostin, monté sur un petit mulet, avec lequel il perioit, l'autre le joune Villecomblia (3), marchest devent à chevel, fat ledit asigneur de Guyse suyvy par derrière per Jean de Paltret, soy-

- (a) More, de Dagary, rol. 38%, et Miles, de Carali.
- (8) 1868. L'agnée commençait à Péques:
- (8) Fillecombiss. C'est sons doute Fr. Racine de Villegembisin, de qui nom aven de austeux Mémaires sur les événements qui, es cent papie de 1900 à 1000.

disant seigneur de Merey, nourry en la maison du seigneur de Soubize, lequel Poltrot avoit despieça proposé le trer. Et comme il approchoit de son logis, en un carrefour où il y a plusieurs chemins tournans de costé et d'autre, ledit Poltrot tira contre luy sa pistolle chargée de trois boulets, de la longueur de six à sept pas, et le frappa à l'espaule, cuydant qu'il fut encores armé par le corps; et à l'instant qu'il l'eut frappé, il picqua son cheval d'Espagne sur lequel il estoit monté, et se saulva de vistesse, passant per plusieurs bois et taillis; durant laquelle nuyct il seit environ dix lieues, pensant tousjours s'esloigner d'Orléans; mais à l'obscurité il se destourna de son chemin et vint jusques au village d'Olivet, et picqua jusques au lendemain huit ou neuf heures du matin qu'il cogneust son cheval estre las; parquoy il se logea en une cense où il reposa jusques au sabmedy 20, qu'il y sut trouvé fortuitement par aucuns soldats ne le cognoissans point ny sachans qu'il eust commis ledit cas; mais par subson, le voisns seul et de contenance aucunement esfrayée, espérans, si c'estoit il, en avoir bonne récompense, parce que le Roy avoit saict crier par son camp que quiconques en trouveroit l'autheur et le représenteroit, il lui donneroit mile escus; qui fut cause de mettre plusieurs en besoigne. Ceulx donc qui le descouvrirent en ladite cense, le trouvans en une chambre où il acoustroit sa pistole, et enbarnachant son cheval, l'admenèrent au camp vers la Royne; ausquels par le chemin il déclara l'affaire, promettant un bon présent s'ils le vouloient sanver. Or fut-il admené le dimenche 21 en la présence de la Royne, qui le feit interroguer par maistre Jean Viellart (1), mais-

⁽¹⁾ Il faut peut-être cerriger Vialart. Il y avait alore un Vialert mahre des requêtes; mais il se nommait Michel.

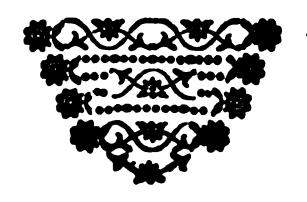
tre des requestes, où il feit une longue déposition de tout le cas, ainci qu'il avoit entrepris et exécuté, laquelle fut rédigée par escrit. Et parce qu'en icelle se trouvoit entr'autres chargé le sieur de Chastillon, admiral de France, luy fut incontinent envoyée par aucuns de ses amys, estans lors à Caen avec ses rettres, à laquelle il respondit, le deuxiesme jour après l'avoir reçeue, et seit imprimer et publier en diligence ses responses, avec les dépositions dudit Poltrot, et quant et quant escrit une lettre à la Royne, priant qu'elle feit sursoir son supplice et le garder en quelque lieu seur où il ne peult estre suborné ne intimidé, afin que, la paix faitte, il fust confronté audict sieur admiral, pour en scavoir myeulx la vérité. Toutefois le lendemain de sadite déposition il sut mené de nuyst avec quatre chevaux de poste à Paris, et mis en la tour carrée de la Conciergerie du palais, où demoura jusques à jeudy 18 de mars, le jour de devant que le corps du seu duc de Guyse entrast à Paris; et lors sut condamné par arrest de la court de parlement à estre tenaillé et tiré à quatre chevaux en la place de Grève, où il souffrit beaucoup avant que mourir; car d'autant qu'il avoit varié en sa déposition, après avoir enduré les tenailles ardantes et la dure secousse des chevaulx, il fut détaché et relevé pour l'examiner de rechef. A donc, estant admonesté de dire la vérité, sur le point de la mort, l'on dict qu'il en descharges sa conscience consessant le tout et ceux qui luy avoient fait saire. Or, pour retourner audict seigneur de Guyse, après qu'il fut blessé en la travée susditte, si-tost que la Royne le sceut, viut vers luy au camp et ne l'abandonna jusques à son trespas. Le cardinal de Guyse, estant lors à Paris, n'en sut adverti jusques au samedy ensuyvant; mais incontinent qu'il l'entendit, s'y en alla, et ne peult faire si grande

170 RELATION DE LA MORT DE DUG DE GUISE.

diligence qu'il ne trouvest son frère très mallade; car k lundy il tomba en une fièvre continue, par sa playe que les chirurgiens avoient dilatée et cautérisée avec un ferment d'argent tout ardant, cuydans par ce moyen ester la poison qu'ils pensoient estre aux boulets et à la pouldre. Toutefois, tant s'en fallut que cela servist de rien que plustost il luy avança sa mort, causant ladite fièvre, dost il décéda le mécredy des Cendres 24 de sévrier, sur les dix heures du matin, après avoir sait plusieurs remontrances à madame sa femme et à son fils aisné, qui ont esté rédigées par escrit et publiées. Son corps demoura queque temps au lict mortuaire, puys fut mis en un lieu ci chacun pouvoit passer pour le voir. Ceux de la ville et de païs à l'entour y vindrent à trouppes, mesmement greades compaignies de capitaines, gens-d'armes et soldats, et dedans le camp y eut de grandes plaintes. Les enscignes surent mises bas et les tabourins sonnèrent le desconsort. Puys il sut posé en un cossre de plomb, et perté le vendredy 27, par la rivière de Loire, à Blois, conduit par les bandes françoises, suysses et espaignols, jusques bateau.

DE L'EVESQUE DE RIEZ, AV ROY,

Contenant les actions et propos de Monsieur de Guyse, depuis sa blesseure, iusques à son trespas.



A PARIS,

AU LECTEUR.

Le lecteur soit adverty que ce qui a esté imprimé des derniers propos de seu M. de Guyse n'estoit qu'un double mel correct (1), que l'on avoit pris du premier ject que le présent autheur, qui a assisté ausdits propos, en avoit lors sommairement sait et tracé pour luy servir de mémoire, à ce qu'après, à plus grand loisir, il peust recueillir tous les sainets propos de ce bon et vertueux prince, tenus par luy avant sa mort, et après les produire en lumières; le tout, à la vérité, comme il a sait à présent, pour la consolation de l'Eglise de Dieu, qui peut par cecy cognoistre en quel repos de conscience meurant tous ceux qui ont consiance en elle et demeurent en son union et sermeté. A Dieu.

De Paris, le 16 de may.

(4) L'édition dont il est parlé ici fut imprimée à Troyes et parte le time suivant: Recueil des derniers propos que dit et tint seu le duc de Gayra, ex. Elle présente, avec le texte que nous imprimons et qui est le seul avecé par l'auteur, une variante qui sera indiquée en son lieu.

LETTRE

DE L'ÉVESQUE DE RIEZ(1)

AU ROY

CONTENANT LES ACTIONS ET PROPOS DE M. DE GUYSE, DEPUIS SA BLESSURE JUSQUIS A-SON TRESPAS.

An Roy très chrétien, CHARLES NEUFIERE de ce nom.

Sire, pource que les exemples des vertueuss actions se doibvent (quand l'occasion s'y offre) représenter devant les yeux des princes, mesmement quand ils viennent des personnes aymées, de qui l'on reçoit aysément l'imitation, j'ay bien voulu vous rendre compte des dernières œuvres et propos de M. de Guyse, ayant receu de luy cest honneur, lorsque je vins au camp avec la Royne, qu'il m'appella pour luy assister en son extreme maladie, et veiller les nuicts avecques luy. Ce qui m'a faict résouldre de prendre ceste hardiesse a esté le commandement de madicte dame, qui a desiré qu'une si saincte et exemplaire fin d'un tel prince fust par mes escripts cognené à vostre Majesté et tesmoignée à tout le monde. Et ençores, Sire, que, pour l'amour que vous luy avez portée, vous ne pourrez lire cecy sans quelque tristesse, je m'asseure

(1) Il se nommait Lancolet de Carles.

toutessois que vous ne trouverez moins de contenter d'esprit en la saincteté de sa sin que de douleur en si grande perte, et jugerez que les louables et cl tiennes actions de sa mort sont bien respondantes illustres effects de sa vie. J'y ay esté présent et lu rendu le plus fidèlement et le mieux que j'ay peu le nier debvoir qu'il desiroit de moy: dont je n'estime toutes les autres instructions que j'ay jamais receue pris de celles que ses divines parolles m'ont impris dedans le cœur; et semble, Sire, que véritablemen luv feroit tort d'estre marry d'une mort si heureuse luy, de laquelle luy-mesme se resjouyssoit, et qui, a tant d'honorables trophées, a adjousté par la victoir ce monde et de soy-mesme une immortelle couron ses honneurs; car ses rares et tant excellentes louai qui, pour l'instabilité des choses, pouvoient rece quelque mutation, sont confirmées par sa magnani au mespris de ce siècle, par sa douceur à pardonn ses ennemis, par sa prudence de pourvoir à sa maison finablement par un ardent zèle de charité et d'affec envers Dieu. Si je pouvois entièrement rédiger escript ses dernières paroles, vous cognoistriez, S que je vous dy bien peu, au pris de ce qui en est; s je crains, comme je doibs, que mon imbécilité dimi per trop tant de perfections, combien qu'une pe exprimée sussira tousjours à ceux qui les liront p se sormer un vray exemple et miroir des vertus qui passage extreme de ceste vie, se peuvent attendre c bonime chrestien; en quoy je ne doubte point que vo Sire, ne m'adjoustiez foy, qui sçavez sa suffisance espère que les autres ne me soupçonneront point mensonge en choses testifiées par la majesté de la Roy par messieurs les princes et plusieurs autres seigne sun LA MORT DU DUE DE GUISE (sév. 1563). 175 et personnages d'authorité, de qui j'en ay entenda l'une partie, et l'autre je l'ay veuë et ouye moy-mesme.

Avant que d'entrer au récit de ceste triste désaventure, je reprendray le propos un peu plus haut, pour vous saire entendre, Sire, que M. de Guyes, veyant l'évidente ruyne qui adviendroit à ce royaume par la continuation de la guerre, qui attiroit les estrangers de tous testes, et que luy et les siens y methoient les biens et la vie, aussi pour effecer l'opinion qu'aucuns avoient conceue, qu'il voulust par les armes maintenir sa grandeur, il s'advisa de dépescher par plusieurs sois hommes exprès, avec méntoire, vers h Royne, mesmement le seigneur de Crenay, pour l'inciter de plus en plus à la peix, suivent les propos qu'il en avoit mis un avant, tant au camp, après la bataille (1), qu'à Ghartres, et derniètement à Blois, mesme parlant à M. le prince de Condé, lerequ'il le fet visiter; et conscilloit à madicte deme de choisir quelques persontages propres, pour eller à Oriéans, vers motteieur le connestable, négocier cest affaire. Sur quoy elle s'advisa de despécher MM. de Lymoges et Doisel, leur commandent de passer au camp pour en communiquer avec ledit seigneur de Guyse; ce qu'ils firent le sabastedy treisiesme de février. Et après qu'ils curent receu son advis ils s'en allèrent ce mesme jour à Orléans, où ils parlètent à mandit seigneur le connectable, à madame la princesse de Coudé, à M. Dandelot, et autres qui avoient là le maiement des affaires. Cependant que la paix se traicteit, M. de Guyse estoit attentif à la guerre, pour se garder de surprise, et pour céte occasion estoit ellé le jeudy ensuyvant au Porterau, où il s'arresta longuement, espérant en retour treuver en chimin losdits stigneurs revenants

d'Orléans. Mais voyant qu'ils tardoient trop à venir, il se délibéra d'aller devant les attendre à son logis et de passer la rivière de Loyre dans un batteau, à cause que k pont, dont ceux de la religion qu'ils disent réformés avoient rompu un arche, n'estoit encore refaict.

Lors le seigneur de Crenay, qui l'accompagnoit et coschoit ordinairement en sa chambre, s'avança d'aller trosver madame de Guyse, pour l'oster de la peine où elle pouvoit estre, à cause du tardif retour de monsieur son mary, et luy dire qu'il arriveroit incontinent. Il advist qu'ayant passé la rivière de Loire, le meurtrier, qui m mérite qu'on le nomme, s'estant longuement promené k long du rivage, attendant son occasion, l'appercent et luy demanda quand monsieur viendroit; ledit Crenay by respondit qu'il estoit bien près, et continua son voyage. Le traitre voyant le temps à propos pour exécuter l'entreprise qu'il avoit faicte de tuer M. de Guyse, et me voslant plus dissérer, pour l'opinion qu'il print, comme il dist depuis, que s'il vivoit davantage il mettroit en brief à exécution le dessein de la prise d'Orléans, l'attendit jusqu'à la descente du bateau, puis gaigna le devant, monté sur un cheval d'Espagne que pour cest effect pen de jours auparavant il avoit acheté d'un des gens mesme dudict seigneur; et le voyant au droit d'un chemin croisé, entre deux grands noyers, sur le destour de main ganche qui conduit à son logis, estant jà demye heure de nuict(ne le voulant regarder à la face (de peur), à ce qu'il confe après), qu'en le regardant il ne perdit la volonté de les mal faire, comme il avoit faict plusieurs fois, il s'advança et luy tira par derrière, de sort près, un coup de pistolet chargé de trois balles, qui l'atteignit soubs l'espeule droite, et passa tout outre, dont la violence fut si grande qu'il se courba et baissa la teste jusques sur le col de sos

SUR LA MORT DU DUC DE GUISE (fev. 1563). 177 cheval; puis se dressant et voulant mettre la main à l'espée, trouva la force de son bras perdue. Lors il luy sembla que l'espaule luy estoit emportée de ce coup, et se jugea estre mortellement attaint. Après qu'il sut venu à son logis et entré dans sa chambre, il trouva madanie de Guyse, qui n'attendoit rien moins que de le voir arriver en tel estat; et la voyant essrayée d'un si soudain et inopiné accident, après l'avoir baisée il la consola, et luy dit qu'il luy portoit une piteuse nouvelle; mais, tele que elle estoit, il la falloit recevoir comme venant de la main de Dieu et s'accorder à sa volunté; que l'on l'avoit tué auprès de son logis, en trahison, parlant de la paix avec M. de Rostain (1), et s'esbahissoit qu'il y eust tant de malice aux hommes; qu'il n'avoit nul regret de mourir, mais bien que un de sa nation eust commis un tel acte. Et quand madame de Guyse, pleurant, dist qu'elle en demandoit vengeance à Dieu, il la reprint, disant qu'il ne salloit point irriter Dieu, qui nous commandoit de pardonner à nos malsaicteurs, et luy laisser la vengence, comme estant le présent plus agréable que l'homme chrestien luy sçauroit saire; qu'il estoit très heureux de mourir pour son honneur et pour le service du Roy; bien avoit-elle occasion de se douloir, car il l'aymoit et l'avoit tousjours tant aymée, mais que Dieu la consoleroit, qui aux tribulations ne délaisse jamais les siens, au nombre desquels elle estoit. Et voyant M. le prince de Juinville pleurant, il le baisa et luy dit: Dieu te sace la grace (mon fils) d'estre homme de bien. Puis se souvenant de vous, Sire, et de la Royne, il dist que vous seriez bien marryz de son inconvénient et que vous perdiez un bon serviteur qui ne vous avoit jamais saict saulte. En parlant

⁽¹⁾ De Rostning.

de madame sa mère, de monsieur le cardinal de Lorraine et de messieurs ses frères, et du desplaisir que tous cent qui l'aymoient recevroient de son triste accident, il leur souhaitta pouvoir prendre la résolution en son mal qu'il prenoit luy-mesme. Après que sa playe sut veue par les chirurgiens, qui trouvèrent que le coup n'entroit dans k corps, il conceut meilleure espérance de sa vie et dis qu'il estoit disposé pour vivre ou mourir, ainsi qu'il plairoit à Dieu, le priant que, s'il le conoissoit estre utile pour son service et honneur et pour le bien public, il k laissast en ce monde, sinon qu'il le print bientost, remetant toutesfois le tout à son ordonnance. Je ne veuk oublier à vous dire que le traistre meurtrier ne sut suivy que par M. de Roustain, qui naguères estoit venu vers M. de Guyse de la part de la Royne et luy faisoit lon compagnie; mais pource qu'il estoit sur un mulet et empesché par l'obscurité de la nuict, il ne luy peut saire longue poursuitte, et aussi que celuy qui suyoit tencit l'espée en la main, et, s'escriant, saisoit luy-mesme senblant de poursuivre celuy qui avoit donné le coup. Mis le juste jugement de Dieu ne permit que pour course sy diligence qu'il sceut faire toute la nuict, et le lendemin tout le jour, et encores l'autre nuit, il ne se peut guères esloigner du lieu de son maléfice, de sorte qu'entre Gergeaux et Olivet il sut prins, comme par miracle, de cess mesmes qui ne le cognoissoient point. Et après avoir esti ouy en la présense de la Royne et de messieurs les princes et seigneurs de vostre conseil, il a esté mené à Paris, pour estre jugé par la cour de parlement, scion son démérite. Je vous diray sculement, Sire, qu'entre autres choses il consessa qu'il estoit venu à Messac, vers ledict seigneur, faignant se repentir d'avoir porté les armes avec ceux de la religion qu'ils disent résormée, et les vensur la mort du duc de guise (sév. 1563). 179 loir d'oresnavant porter soubz sa charge, pour vostre service, et que il avoit quelque temps conversé en sa maison, à sin de trouver plus aysément le moyen de le tuer; mais la grande bonté et grasieuseté qu'il voyoit en luy l'avoit tousjours gardé d'exécuter sa mauvaise intention.

MM. de Lymoges et Doysel passoient la rivière quand le coup sut donné, de sorte qu'ils l'ouyrent clairement; et venuz au logis dudit seigneur, ils le trouvèrent prest à se mettre au lict, et s'estant condoluz avecques luy de ceste infortune, il leur dist qu'on l'avoit assez maltraicté pour une sois, mais qu'il ne se trouveroit point qu'il eust jamais faict de telles dépesches; qu'il aymeroit beaucoup mieux mourir qu'en saire de pareilles, et n'eust jamais pensé qu'il y eust eu tant de cruauté en France. Lors ayant loué Dieu de ce qu'il n'estoit en danger, comme lay-mesme l'estimoit, il luy rendirent compte sommairement, pour ne l'ennuyer, de leur négociation, dont il se resjouit, voyant les assaires si bien acheminez à la paix. Il est vray que, sur le propos des ostages, il dist qu'il estoit bien d'advis que M. d'Estampes et M. Danville allassent à Orléans; mais quant à monsieur le prince son fils, il doubtoit que madame sa semme et ses amys y seissent quelque dissiculté, pour le mauvais estat où il estoit; toutessois, si la Royne cognoissoit estre nécessaire qu'il y allast pour le bien de la paix et qu'il luy pleust luy commander, non seulement il l'y voudroit envoyer, mais aussi tous ses autres enfans ensemble.

Peu après les capitaines de l'armée le vindrent visiter, portans au cœur et au visage une incroyable tristesse, ausquels il dist qu'ils voient en quelle façon estoient traictez les gens de bien et les bons serviteurs de Vostre Majesté; que l'on frappoit ainsi par derrière quand on n'osoit frapper par devant; qu'il les prioit de parachever

les dépesches qu'il avoit commencées et de pourvoir aux assaires de la guerre, sans que pour sa blessure vostre service sust retardé, et que ses secrétaires obégroient à leurs commandemens, en attendant des nouvelles de la Royne. Puis quand il la vit arrivée au camp, le samedy vers le soir, expressément pour le voir, il se resjount grandement de sa présence et de l'honneur qu'elle les saisoit de luy tenir plusieurs savorables propos, se motstrant très soigneuse de sa guérison, comme celle qui vouloit chercher tous les moyens qu'il luy seroit possible de la luy faire recouvrer, scachant assez combien elle importoit pour le bien de ce royaume et pour vostre service; de quoy il la remercia très humblement. Et luy avant rendu compte de ses actions et entreprises, et communiqué tous ses desseins, il sembla estre de beaucoup allegé et plus content que de coustume. Mais le mal croissant tousjours de plus en plus et ses forces se diminuans pour le sang qu'il avoit perdu, il se trouva entre la doubte et l'espérance de sa vie, sans toutessois laisser le soing de vos assaires, desquels il conféroit souvent et longuement avec la Royne, qui le visitoit tous les jours deux fois. Monsieur le cardinal de Guyse y arriva le lundy sur le soir, qui luy fut un redoublement de consolation et un grand soulagement à madame de Guyse, qui estoit si affligée qu'elle avoit bien besoin d'un tel secours pour pour voir aux choses nécessaires; et quand la Royne y revist le mardy, après qu'elle luy eut demandé comme il se portoit, il luy tint le propos qui s'ensuit, en la présence de messieurs les princes et des seigneurs de vostre conseilSUR LA MORT DU DUC DE GUISE (Sév. 1563). 181

A la Royne.

· Madame, vous voyez l'estat où je suis réduit par le coup que j'ay receu pour maintenir l'honneur de Dieu et le service du Roy, dont le plus grand desplaisir que je sente, c'est de ne pouvoir continuer à le servir, et vous, comme j'ay de coustume; car outre les anciens grands biensaits que j'ay eus des Roys et de vous, madame, vous me saites encores de présent tant de bien et d'honneur de me visiter ainsi souvent, et me consoler par vos sages propos et osfres honorables, que j'en sens une obligation passant tous les biens qui se peuvent recevoir de prince ny de princesse du monde. Je me trouve en un combat où il saut nécessairement que je vainque ou que je sois vaincu. Si je demeure le vainqueur et la vie m'est conservée, je ne l'espargneray jamais en rien pour le très humble service du Roy et le vostre, et l'employeray autant que je seis oncques, et plus s'il m'est possible, en toutes les occasions qui se pourront ossrir; mais si Dien veut que la sorce du mal ayt la victoire sur moy et que je sois venu à la fin de mes jours, je commande à mes enfans, de toute la puissance que j'ay sur eux, de succéder à mes volontez en cest endroict et les tenir comme nues biens pour un certain héritage, sûn de se dédier continue! lement, eux et leurs vies, pour vostre très humble service. Je m'asseure que vostre bonté, sans mes paroles, vous recommandera tousjours assez, et que les longs services que j'ay faicts aux Roys mes bons maistres, et à vous, ne seront jamais essacez de vostre mémoire; si ne veux-je laisser à vous en faire une très humble et affectueuse recommandation, et vous supplier, madame, de tenir leur mère et eux en vostre souvenance. Je ne vous veux point 182

parler de mes facultez, mais je vous veux asseurer qu'ils auront bien besoin de vostre saveur et ayde. Je m'en iray, s'il plaist ainsi à Dieu, sans aucun regret de laisser ceste vie; et combien que le Roy et vous fissiez perte d'un très assectionné et sidelle serviteur, si est-ce que, puisque Dieu vous laisse le cardinal de Bourbon et messieurs les princes du sang pour vous assister, avecques plusieurs autres seigneurs, je ne vous seray pas grand' faute, et m'estimeray heureux d'estre mis hors des estremes misères et malheurs qui en ce temps régnent as monde, mesmement en ce royaume, où je nous voy en telle disposition d'esprits que nous ne pouvons aucunement soussirir le repos n'y estre en patience; parquoy il faut, madame, et je vous en supplie très humblement. que vous pourchassiez une bonne paix et mettiez une sa au bon commencement que vous y avez donné, comme vous cognoissez estre nécessaire; ce que je désire pour les autres plus que pour moy, qui ne suis asseuré de jouvr d'un tel bien, veu le danger où je me trouve d'une mort prochaine, dont toutessois la peur ne me trouble point; car, comme faisant profession des armes, je m'en suis de long temps résolu, et comme chrestien Dieu me sait h grace de me donner une asseurce espérance de mon salut. Il me présente sa clémence et sa bonté, il met devant mes veux sa miséricorde, et encore que, par la rigueur de sa loy, je me sente sujet à la condemnation de mes fautes, toutesfois, par sa douceur paternelle et par ce grand mérite du sacrifice de son fils, je voy pour moy une plenière rémission préparée. Je me tiens asseuré de ce qu'il m'a promis; je sçay que le Créateur ne vest point perdre sa créature qui met sa siance en luy; et encores que mes iniquitez soient venues par dessus ma teste, si ay-je certaine espérance que l'abysme de sa miséricorde

• •

SUR LA MORT DU DUC-DE GUISE (Éév. 1563). surmontera l'abysme de mes péchez, et que, l'ayant-pour moy, l'enser ny la mort ne me pourront saire nuissance. Soit doncques de moy ce qu'il plaira à Dieu en ordonner; je ne demande ny désire rien outre sa volonté, que je me propose en tout pour mon but et résolution, pour la suivre d'un cœus content et humilié, me souhemettant à l'obéyssance que doit la facture à son facteur, l'enfant à son éternel Père, et le captif à celuy qui a sait sa rédemption. Je concluray mon propos en ces deux poincts: que si la vie me demeure, je la recognoistray de Dieu, comme j'ay tousjours faict toutes choses, et la despendray très volontiers pour son honneur et pour le service du Roy et le vostre ; si je la perds, j'espère que je mourray en luy, et que par sa grace il me fera participant de son royaume céleste. »

Ces propos, Sire, qui furent plus diffusément et mieux par luy poursayvis, attirèrent abondamment les larmes des yeux de la Royne et de tous les seigneurs assistans; à quoy toutesfois elle s'esvertus de respondre qu'elle espéroit que Dieu luy feroit ceste grace de le laisser encores en ce monde pour le besoing qu'en avoit ce royaume, pour conserver la religion et pour vostre service, de sorte qu'il luy seroit luy-mesme sydant à faire pour sa maison et pour les siens ce qu'il désiroit; mais si Dieu (ce qu'elle ne pensoit) en ordonnoit autrement, elle ne fauldroit d'employer son pouvoir envers vous, Sire, pour leur bien et grandeur, et seroit ny plus ny moins pour eux qu'elle avoit délibéré de faire pour luy-mesmes, sans jamais oublier ses taut importans services, qui ne sçauroient estre assez dignement récompensez. Et luy vouloit dire plusieurs autres propos; mais, se trouvant empeschée par la douleur qui l'avoit saisie, elle fut contraincte de se retirer. Bur le soir, l'ardour de la fièvre aug184

menta avecques une sueur froide, non sans quelque débilitation de son entendement. Lors je luy parlay de Dieu, de la consolation qu'il devoit prendre en luy et de la patience de son mal, comme venant de luy; ce qu'avant un temps escouté, il me respondit qu'il estoit très bien adverty qu'il failloit recongnoistre Dieu aux adversitez comme aux prospéritez, comme monsieur le cardinal son frère, qui estoit là présent, luy avoit bien sceu dire; et pour ce qu'il se sentoit grandement travaillé de la fièvre et de la sueur, il pria qu'on le laissast prendre son repos. Un peu après, estant advisé par monsieur le cardinal son frère que le temps estoit venu où il luy failloit penser à sa conscience, recepvoir les saincts sacremens et disposer de ses dernières assaires, après avoir esté quelque temps en cogitation, il me feit appeller, n'estans lors que mondit seigneur le cardinal son frère et monsieur de Roustain avecques luy; et adressant sa parolle à moy, dit qu'il avoit déliberé de faire trois choses: premièrement de remémorer ses faultes passées, pour se réconcilier avecques son Dieu, les dire en confession particulière à son asmosnier, et déclarer par une confession publique devant tous ce qu'il pensoit debvoir venir à nostre cognoissance; secondement, de se présenter au sainct sacrement de l'Eucharistie, invoquer la faveur divine en son secours, pour luy saire la grace de le pouvoir dignement recevoir; et finablement, après qu'il auroit deschargé son esprit du saix de sa conscience, pourvoir à ses assaissires domestiques et saire son testament. Et sur ce propes, avecques une grande élévation d'esprit il se mit à perler de Dieu, du sacrement du corps de Jésus-Christ et de la scureté de ses promesses, si sainctement qu'il me laissoit aucun lieu, à nous qui estions présens, de luy pouvoir dire chose pour son édification qu'il ne se la dist

soy-mesmes, de sorte que nous n'avions pas tant à faire à le conseiller qu'à lui conforter ses bonnes intentions. Après qu'il se fut confessé à son aumosnier, la minuiet passée, il voulut que la messe fust diete devant luy; et particulièrement m'appella pour me tenir près de son chevet; et estant la messe achevée, il feit tourner le prestre devers luy, et, ayant faiet approcher madame de Guyse et monsieur le prince son fils, il commença de parler à elle qui, misérablement esplorée, se composoit le mieux qu'il luy estoit possible, pour ne luy monstrer l'extreme ennuy qu'elle portoit; puis adressa son propos à mondiet seigneur le prince son fils, et le continua comme vous pourrez voir en ce qui s'ensuit.

Le commencement de l'oraison de M. de Guyse à madame sa semme.

« Ma chère et bien aymée compagne, puisque Dieu veut que je m'en aille le premier, c'est bien raison, cependant que j'ay encores le loisir, qu'à vous la première j'adresse mon propos, vous communiquant de mes dernières affaires. Nous avons longuement esté conjoincts ensemble par le sainct lien de foy et d'amitié, avecques une entière communion de toutes choses. Vous sçavez que je vous ay tousjours aymée et estimée, autant que femme peult estre, sans que nostre mutuelle amitié ait receu aucune diminution en tout le temps de nostre mariage, comme je me suis tousjours mis en mon debvoir de le vous faire congnoistre, et vous à moy, nous donnans tous les contentemens que nous avons peu. Je ne veux pas nier que les conseils et fragilitez de la jeunesse ne m'ayent quelquesois conduict à choses dont vous avez peu estre ofsensée; je vous prie

m'en vouloir excuser et me les pardonner (1). Si venje bien dire que je ne suis pas en cest endroict des plus grands pécheurs ny aussi des moindres, combien qu'envers Dieu je sois en tout des plus coulpables; mais depuis quelques années vous sçavez bien avec quel rupect j'ay conversé avecques vous, vous ostant toutes occasions de recevoir le moindre mescontentement du monde.»

« Dieu m'a donné des biens; je vous en laisse la pert que vous en voudrez prendre. Je vous laisse les enfens que Dieu nous a donnez, qui sont assés bien heureusment nez et norris jusques icy. Je vous prie, par l'inviolable amitié d'entre nous deux, que vous leur soyez tous jours bonne mère; que vous leur rendiez les prudens & , soigneux offices que vous leur debvez, les nourrissant sur toutes choses en l'amour et en la craincte de Dieu, pour obéyr à ses commandemens et suyvre le chemin de vertu; que vous les entreteniez en l'obéissance du Roy et de la Royne ma bonne maistresse, et de messieurs ses ensans, sans recognoistre que leurs majestez et mesdicts seigneurs; que vous leur donniez de bons précepteurs qui les instituent aux bonnes lettres, j'entens les lettres qui ne sont subjectes à aucune repréhension, et que vos leur donniez de sages gouverneurs qui les puissent dresser au chemin des gens de bien et d'honneur, pour estre tels que je les désire. Les plus chers thrésors que veus leur puissiez saire acquérir sont les vertus, qui leur =

⁽⁴⁾ Dans la première édition de cette pièce on lisait le passage animat: Je vous prie me vouloir excuser et pardonner comme je vous pardonner. Ces trois derniers mots, supprimés dans la deuxième édition, furent rétablique dans la troisième, en ajoutant: sans jamais entrer en aucun souspeçan de vous. On peut cunsulter les conjectures de Le Duchat à ce sujet. (Suppremiente, t. El, p. 250.)

SUR LA MORT DU DE SE GRIEF (67. 1563). 187 ront une seconde obligation envers vous, non moindre que la naissance. Je vous prie de tout mon ceeur les avoir tous pour recommandés, et principalement mon fils icy présent, qui, estant le plus advancé d'aage, pourra servir de guide et d'exemple aux autres. Je yous donne la puissance de leur faire les partages de mes biens et d'oster à celuy qui vous sera désobéissant la tierce partie de la part qui luy escherra, et la donner à celuy de ses frères que vous voudrez choisir; en quoy je m'asseure que vous vous gouvernerés par l'advis et conscil de madame ma mère et de messieurs les cardinaux mes frères. Et s'il advient que vous oubliez en ce dont je vous prie, vous rendant trop rigoureuse ou nonchalante à voetre devoir envers eux, je prie mon Dieu qu'il vous en donne une forte punition, pour vous faire cognoistre votre faute. Je ne dis pes cecy, ma mye, pour aucune dessience que j'aye de vous, car je vous tiens en trop bonne estime; mais l'amour paternelle, et le grand désir que j'ay que vous suiviez ma volonté, me faiet parler en ceste sorte. Or je vous prie mettre si bien en vostre mémoire se mien dernier propos qu'il n'en puisse jamais sortir. »

A monsieur le prénce de Ginvile.

Mon file, tu as ony ce que j'ay dit à ta mère, que Dieu te laisse pour tenir ma place, et t'estre une bonne et sage conduicte tant qu'elle demeurera en ce monde; je to commande de luy estre obéissant, et de lui rendre honneur et révérence, suyvant les bons conseils et prudentes institutions qu'elle te donnera. Aye, mon mignon, mon amy, l'amour et la craincte de Dieu principalement devant tes yeulx et dedans ton cœur; chemine salon ses voyes, par le sentier dreict et estreict, laissent le large et

oblique, qui conduit à perdition; garde ses saincts commandemens tant qu'il te sera possible; demande-luy-en la grace et il te la donnera. Dresse toutes tes actions et desseins au chemin de la vertu, pour laquelle avoir il te faut enquérir que c'est que vertu; et l'ayant apprins, t'esquérir où sont les hommes vertueux, et après les avoir trouvez, hante-les, fréquente-les, et te les proposes pour imiter; lors Dieu te sera la grace de devenir vertueus. Ne te laisse aucunement attirer aux compagnies vitieuses, car la fragilité de la jounesse s'attache aisément à l'exemple de mal, et pour petit commencement que tu en ayes, m ne te donneras garde que peu à peu, te laissant vaincre se vice, tu y viendras jusques au plus haut degré. Gardetoy, mon sils, d'y entrer, pour n'obscurcir par tes coulpes l'heur de ta naissance; évite toutes les occasions qui t'y pourroient conduire; ny mesmes au jeu ne commence à tromper pour quelque petite occasion que ce soit, car du peu tu viendras au beaucoup et acquerrois avec k temps une coustume vitieuse. Mesprise la conversation des semmes mal sages, car il ne s'en peut acquérir que malheur et damnation; ne cherche aucun avancement par voyes mauvaises, comme par une vaillance de court, une fortune vitieuse ou une saveur de semmes, car ce sont tous incertains appuits sur lesquels ne se peut fonder aucune chose stable; mais attens les honneurs de la libéralité de ton prince, par tes services et labeurs, et me désire les grandes charges, car elles sont très dissiciles à exécuter; mais en celles où Dieu t'appellers, employe estièrement ton pouvoir et ta vie pour t'en acquitter selon ton devoir, à l'honneur de Dieu et au contentement de ton Roy, lequel tu doibs recongnoistre (après Dieu) pour souverain maistre et seigneur, et la Royne, ma bonne maistresse, pour ta souveraine dame, du tont leur dé-

SUR LA MURT DU DUC DE GUISE (Sév. 1563). 189 diant tes services, et honorant Messieurs comme frères et ensans de tes roys. Et si la bonté de la Royne te saict participer en mes estats, n'estime point que ce soit pour tes mérites, mais seulement et saveur de moy et de mes laborieux services; et regarde, quand tu seras venu à l'aage d'en pouvoir prendre le maniement, de t'y porter avec modération, saisant à un chacun tous les raisonnables plaisirs que tu pourras, sans jamais faire injuste desplaisir à personne. Les grandeurs ne sont rien, si elles ne sont accompagnées de la vertu, et d'autant qu'eslevé en plus haut degré tu seras, d'autant seront tes sautes plus apparentes. Mais quelque bien qu'il te puisse advenir, garde-toy d'y mettre ta confiance, car ce monde est trompeur, et n'y peut estre asseurance aucune, ce que tu vois clairement en moy-mesme qui, estant un grand capitaine, suis tué par un petit soldat. Je ne dis pas cecy pour ma louange, car je la rends du tout à Dieu, mais pour t'enseigner le mespris du monde, estimant que grand capitaine se peut dire celuy qui est chef de tant de vaillans hommes combatans pour l'honneur de Dieu et pour le service de leur prince. Or, mon cher fils, pour la fin de mon propos, je te recommande ta mère; que tu l'honnores et la serves, ainsi que Dieu et nature te le commandent; que tu ne luy desplaises ny ne la mescontentes jamais en rien; que lu aymes tes frères comme tes ensans, estimant leur bien comme le tien propre; que tu gardes l'union avec eux, car c'est le vouloir de Dieu et le nœud de ta sorce; et je prie mon Dieu qu'il te donne m saincte bénédiction, comme je te donne présentement la mienne. »

A messieurs les cardinaque de Lorraine et de Guise.

« Et vous, messieurs les cardinaulz mes frères, qui m'avés tousjours tant aymé, j'ay receu de grands biens de vous, lesquels je désire que les miens puissent recognoistre, en vous obéissant et vous faisant service. Je vous prie les avoir en vostre recommandation, et leur estre pères, et vous rendre protecteurs de ma semme et de ma maison. Je m'asseure que mon frère, monieur d'Aumale, sera tousjours envers eux ossice de bon oncle, et que mes autres frères vous obéiront comme vos enfins. Vous, monsieur le cardinal (1) mon frère, qui estes esloigné pour une si bonne occasion, je vous prie, quand vous estendrez ceste nouvelle, prendre la consolation avecques Dieu, que vous scauriés très bien donner aux autres. B vous, monsieur le cardinal mon frère, que Dieu a vouls faire assister à ma fin et qui avés pris la peine de me venir trouver à ce besoing nécessaire, vous m'avez grandement obligé de ce bien et tant d'autres que j'ay reces de vous, mais sur tous de ce qu'en ceste extrémité vous m'avez advisé de penser à Dieu et à ma conscience, et de recevoir les sacremens selon la saincte et louable contume de l'église.

Aux assistans.

- envoyés pour ma consolation, je vous prie ne vous haux point de continuer jusques à ma fin les bons et charité bles offices que vous avez commencez. Je ne cuidois par
 - (1) Le cardinal de Lorraine. Il était au concile de Treate.

SUR LA MORT DU DUC DE GUISE (fév. 1563). 191 estre si près de mon but et sentois mes forces assez grandes pour aller plus oultre; mais puisque mon heure est prochaine, il est temps que je pourvoye à mes derniers assires. Je vous prie, messieurs, quand Dieu m'aura appelle à l'autre vie, souvenés-vous d'avoir toute ma famille pour recommandée envers la Royne, et lui ramentevoir mes longs et sidelles services, qui ont esté les meilleurs que j'ay peu envers les Roys mes bons maistres, et envers elle, et luy dire que, s'il luy plaist départir à mon fils mes estats, j'espère qu'elle en sera bien et sidellement servie. Quant à messieurs les cardinaulx mes frères, je croy qu'ils se contentent des biens qu'ils ont. Il saut que je die de monsieur d'Aumalle mon frère, que c'est un bon et vaillant capitaine, qui a bien et longuement servy et qui mérite qu'on le recognoisse. Quant à moy, vous voyez l'estat où je suis réduit par la blessure d'un homme qui ne sçavoit pas bien ce qu'il saisoit. Je vous prie saire très humble requeste à la Royne qu'en l'honneur de Dieu et pour l'amour de moy elle luy pardonne. S'il est trouvé avoir ossensé le public, je n'y touche point; mais en ce qui concerne l'intérest particulier de ma vie, suppliez-la affectucusement de ma part qu'il ne reçoyve aucun dommage. Et vous qui en estes la cause, je vous suis grandement obligé; je serois bien ingrat si je ne vous remerciois, puisque, par vostre moyen, je suis voisin de l'heure où j'espere asseurément m'approcher de mon Dieu et jouyr de sa présence. Les Roys ont de belles maisons, les princes en ont, j'en ay de belles; mais ce ne sont que ténébreuses prisons au pris de la saincte cité et de la haute habitation où je m'advance. C'est le temps où je doibs penser aux offences que j'ay faictes et recueillir les faultes de ma vie. Vous sçavez que j'ay eu de grandes et dissiciles charges, et ce a esté sans les chercher. J'ay esté lientenant

des Roys en grandes armées, dedans et debors ce royaume, ayant commandement sur les finances, dont je signoisles roolles et expédiois les acquits, qui n'estoit soing de petite importance; mais je ne les ay employez que pour le service du Roy, sans jamais en appliquer rien au profe de moy ny des miens. J'ay esté quelquesois contraint d'user d'aspres sévéritez, comme en Lombardie de faire mourir des hommes pour peu d'occasion, pour avoir seslement prins un pain ou un morceau de lard, qui estoiest rigueurs nécessaires pour la guerre, toutesfois désagrésbles à Dieu, dont je sens un fort grand desplaisir, com d'autres semblables offences. J'ay esté aussi d'advis qu'en prist des biens de l'église et qu'on vendist le temporel des bénésices, mais ç'a esté à bonne intention, pour la micessité du temps et l'utilité publique; et ay tousjours désire une bonne réformation en l'église, assin que Dien y fat mieux honoré et servy. J'espère que ce bien advienda en la chrestienté, lorsqu'on verra ceux qui l'entrepredront porter la marque de vrays et sidèles serviteurs de Dieu. Quant aux dernières armes que j'ay prises, j'invo que la bonté divine en tesmoignage que je n'y ay esti conduict par aucun intérest particulier, par ambition sy par vengeance, mais seulement pour le zèle de l'hous de Dieu, pour la vraye religion que j'ay tenue sans féchie, et le service de mon prince, qui sont cause que je me présentement; dont je me tiens heureux et remercie de très bon cœur mon Dieu de m'avoir sait tant de grace. Je vous prie croire que l'inconvénient advenu à ceux Vassy est advenu contre ma volonté, car je n'y allay en ques avecques intention de leur saire aucune offenes J'ai esté dessendeur, non aggresseur; et quand l'ards de ceux qui estoient avec moy, me voyans blessé, leur se prendre les armes, je sis tout ce que je peus pour pare

sur la mort du duc de guisé (sev. 1563). 193 leurs coups, et garder que ce peuple ne receust aucun outrage. J'ay desiré et pourchassé, par tous les moyens qu'il m'a esté possible, une bonne paix; et qui ne la désire n'est point homme de bien ny amateur du service du Roy, et honny soit qui ne la veut. Je vous prie remonstrer à la Roynequ'elle la face, pour la conservation de son royaume qui est tantassigé que, s'il demeure quelque temps en ce misérable estat, l'ensant ne pourra hériter aux biens de son père ny le seigneur maintenir ce qui est sien. Il vaudroit mieux estre ailleurs beschant la terre; tellement que, si Dien ny rémedie, j'ai pitié de ceux qui demeurent après moy. Il est vray que le moyen de la paix est hors de la puissance des hommes, pour les volontez exorbitantes et les cœurs trop endurcis, de sorte qu'il faut que ce bien advienne à ce pauvre royaume seulement par la bonté de Dieu. Il nous la donnera quand il sera temps et quand nous aurons appeisé son ire par nostre conversion de vie. Il est nostre père et nous sommes ses ensans; il sçait mieux que nous-mesmes ce qui nous est profitable. C'est luy de qui il fant attendre toutes bonnes cheses, car le monde n'est plain que de tout mal, de misère et de calamité. Il luy plaist qu'il soit ainsi pour exerciter nostre foy et nous garder de mettre icy nostre fiance. Et vous, mes amis et serviteurs, qui avez pris pour moy tant de peines, je n'av pas fait beaucoup pour vous; si ay-je fait ce que j'ay peu, et si mieux je pouvois je le serois volontiers. Je vous prie, si la colère m'a quelquesois incité à vous dire ou saire chose qui vous ayt despleu, me le vouloir pardonner, et zi à quelqu'un d'entre vous ou à d'autres je me trouvois redevable d'aucune debte, dont il ne me souvienne, j'entends que à la première demande, il y soit promptement satisfaict.

1042 V. 13

des Roys en grandes armées, dedans et dehors ce royaume, ayant commandement sur les finances, dont je signois les roolles et expédiois les acquits, qui n'estoit soing de petite importance; mais je ne les ay employez que pour le service du Roy, sans jamais en appliquer rien au profit de moy ny des miens. J'ay esté quelquesois contraint d'user d'aspres sévéritez, comme en Lombardie de faire mourir des hommes pour peu d'occasion, pour avoir seulement prins un pain ou un morceau de lard, qui estoient rigueurs nécessaires pour la guerre, toutessois désagrésbles à Dieu, dont je sens un fort grand desplaisir, comme d'autres semblables offences. J'ay esté aussi d'advis qu'on prist des biens de l'église et qu'on vendist le temporel des bénésices, mais ç'a esté à bonne intention, pour la nécessité du temps et l'utilité publique ; et ay tousjours désiré une bonne réformation en l'église, assin que Dien y sust mieux honoré et servy. J'espère que ce bien adviendra en la chrestienté, lorsqu'on verra ceux qui l'entreprendront porter la marque de vrays et sidèles serviteurs de Dieu. Quant aux dernières armes que j'ay prises, j'invoque la bonté divine en tesmoignage que je n'y ay esté conduict par aucun intérest particulier, par ambition ay par vengeance, mais seulement pour le zèle de l'honness de Dieu, pour la vraye religion que j'ay tenue sans séchir, et le service de mon prince, qui sont cause que je meurs présentement; dont je me tiens heureux et remercie de très bon cœur mon Dieu de m'avoir sait tant de grace. Je vous prie croire que l'inconvénient advenu à ceux de Vassy est advenu contre ma volonté, car je n'y allay caques avecques intention de leur saire aucune offence. J'ai esté dessendeur, non aggresseur; et quand l'ardeur de ceux qui estoient avec moy, me voyans blessé, leur fist prendre les armes, je sis tout ce que je peus pour parer

Oraison d Dien.

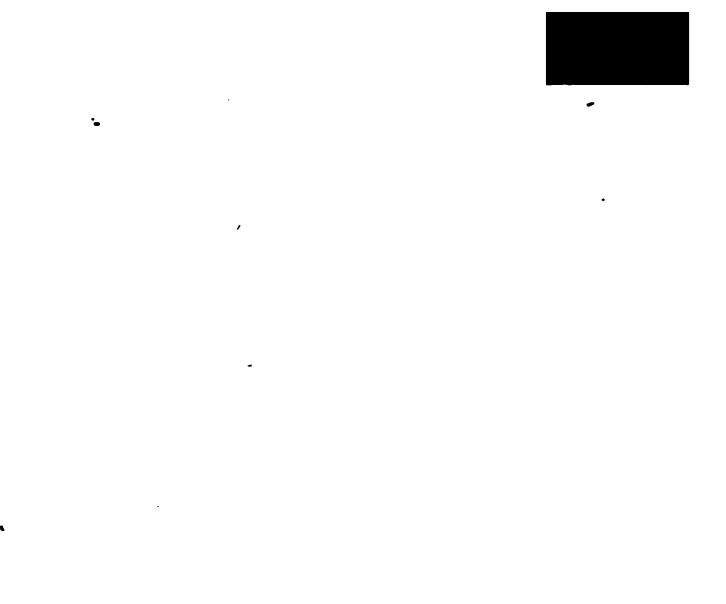
« O mon Dieu, que grande est taclémence et bénignité envers ta créature, envers ton pauvre serviteur; tu m'as départy en ma vie plusieurs grands biensaits, tant d'honneurs et de prospéritez et tant de faveurs; mais, mon Dieu, toutes ne sont rien au pris de celle que tu me fais de m'appeller à toy. O heureuse la playe qui en si peu de temps me délivre de ceste prison terrestre et me mêne en la céleste habitation, vers toy, mon Dieu, qui est le salut, le bien seul et asseuré où nous devons prétendre, où j'aspire de tout mon cœur et espère de parvenir, non point par mes mérites ny par mes œuvres, qui sont trop imparsaites, car je ne suis que péché, mais par ton infinie bonté et miséricorde, par le mérite du sang espandu de ton Filz mon Sauveur. Je mets tous mes péchez sur mes espanles et les jette à tes pieds, afin que tu les reçoives et me laves dans le saug de ton fils Jésus-Christ. O Trinité divine et incompréhensible, trois personnes en une Déité, soyez-moy aujourd'huy secourable; ne permettez point que pour mes sautes l'ennemy uso de sa puissance sur moy. Tu m'as promis, mon Dieu, que tu recevras la conversion du pécheur toutes les soys qu'il se repentire de ses sautes. Regarde mon humilité, mon desplaisir et ma ferme espérance; espérance qui n'abuse point et ne confond jamais, car elle est appuyée sur la roche de vérité, sur tes sainctes promesses, qui ne furent oneque vaines et ne peuvent faillir. N'entre point en jugement avec ton serviteur. Je demande ta miséricorde, mon Dieu, ta saîncte miséricorde qui est infinie, qui surmonte l'infinité de mes péchez. Fais-moy participant de la mort de ton filz Jésus-Christ, qui a vaincu la mort et le péché du monde. Con-

SUR LA MORT DU DUC DE GUISE (fév. 1563). 195 firme-moy de ton Sainct-Esprit; mets dedans mon cueur avec ton doigt divin la soy et consiance en ton souverain ayde, jusqu'au dernier souspir de ma vie. Embrase mon esprit de ta charité, asin qu'il ne pense qu'en toy, qu'il ne désire que toy, et ne permets que mes tentations soyent par-dessus mes forces. Or, mon Dieu, je sens desjà ta promesse accomplie; je me sens estre au nombre de tes esleus, dont je te rends infinies graces. Je voy tes saincts bras ouverts pour me recevoir aux félicitez éternelles, pour me saire vivre entre tes bienheureux. O mon Dieu, je n'ay plus aucune doubte de mon salut; il n'y a plus qu'un peu d'espace qui me garde d'aller à toy. Je suis venu au bout de mon voyage; je n'ay que le travers d'une rue à passer. Abrége-moy, mon Dieu, ce passage, non point pour me délivrer de ma peine, car je me contente de ce qu'il te plaist, scachant bien qu'il n'y a tribulation qui soit digne de la suture gloire; mais je désire ce partement, pour bientost voir ta divine sace. Or, mon Rédempteur Jésus-Christ, je me voys présenter au sainct-sacrement de ton précieux corps, où tu es présent réalement et en essence, ainsi que tu l'as dit, pour le recevoir en toute humilité et me nourrir de ceste divine pasture, pour me fortisier en l'imbécillité de ma-chair par ta chair, et me conjoindre et unir inséparablement avecques toy, combien que je soys du tout indigne d'une telle grace. »

Ces oraisons, beaucoup mieux et plus copieusement récitées qu'elles ne sont escriptes, surent accompagnées d'une si merveilleuse véhémence, venant d'un personnage tel, qui parmy les mortelles afflictions retenoit encores en action et en son visage l'accoustumée dignité, que nous ne scavions ce que nous devions le plus saire, ou nous douloir d'une pitié si lamentable, ou nous resjouyr d'une ame si beureuse, ou engraver ses saincts préceptes

C'est, Sire, ce que j'ay peu recueillir des principales et dernières actions de M. de Guyse. Il rendit l'ame à Dieu le mercredy 24 sebvrier, et le sixièsme de sa blessure, entre dix et unze heures avant midy; en quoy l'on peult voir

sur la mort du duc de cuise (sév. 1563). 197 les singulières graces qua Dieu luy a faictes, de l'avoir advisé de mener monsieur le prince son fils au camp, pour luy donner les premières instructions militaires, luy monstrer le chemin d'honneur et de vertu, et de saire venir madame sa femme, comme prévoyant ce qui luy devoit advenir, afin que la mère et le fils sussent près de luy en ses dernières nécessitez, pour le secourir et recepvoir ses commandemens; puis de voir avant sa fin la Royne, M. le cardinal de Guyse son frère et la pluspart de ses bons amis et serviteurs; et, si je doibs estre mis en quelque compte, que je me y sois trouvé pour réduire en mémoire ses dernieres paroles, qui ne sont, à mon advis, point périssables; et finablement, que sa maladie n'a pas esté si longue qu'il en puisse avoir receu beaucoup de tormens, ni si briesve qu'il n'ayt eu le loisir de donner ordre aux assaires de sa maison, de pourvoir à sa conscience, et qu'encores après sa mort nous recueillons les fruicts de ses bous conseils, par la paix qui a esté bastie sur les mesmes sondemens qu'il avoit faicts. Ainsi se départit de nous ce grand personnage, laissant à noz yeux les abondantes larmes de douleur, et à noz esprits la douceur de consolation infinie pour l'heureuse récordation de ses tant rares graces et vertus si excellentes qu'elles seront célébrées au monde avec immortelle louange.



•

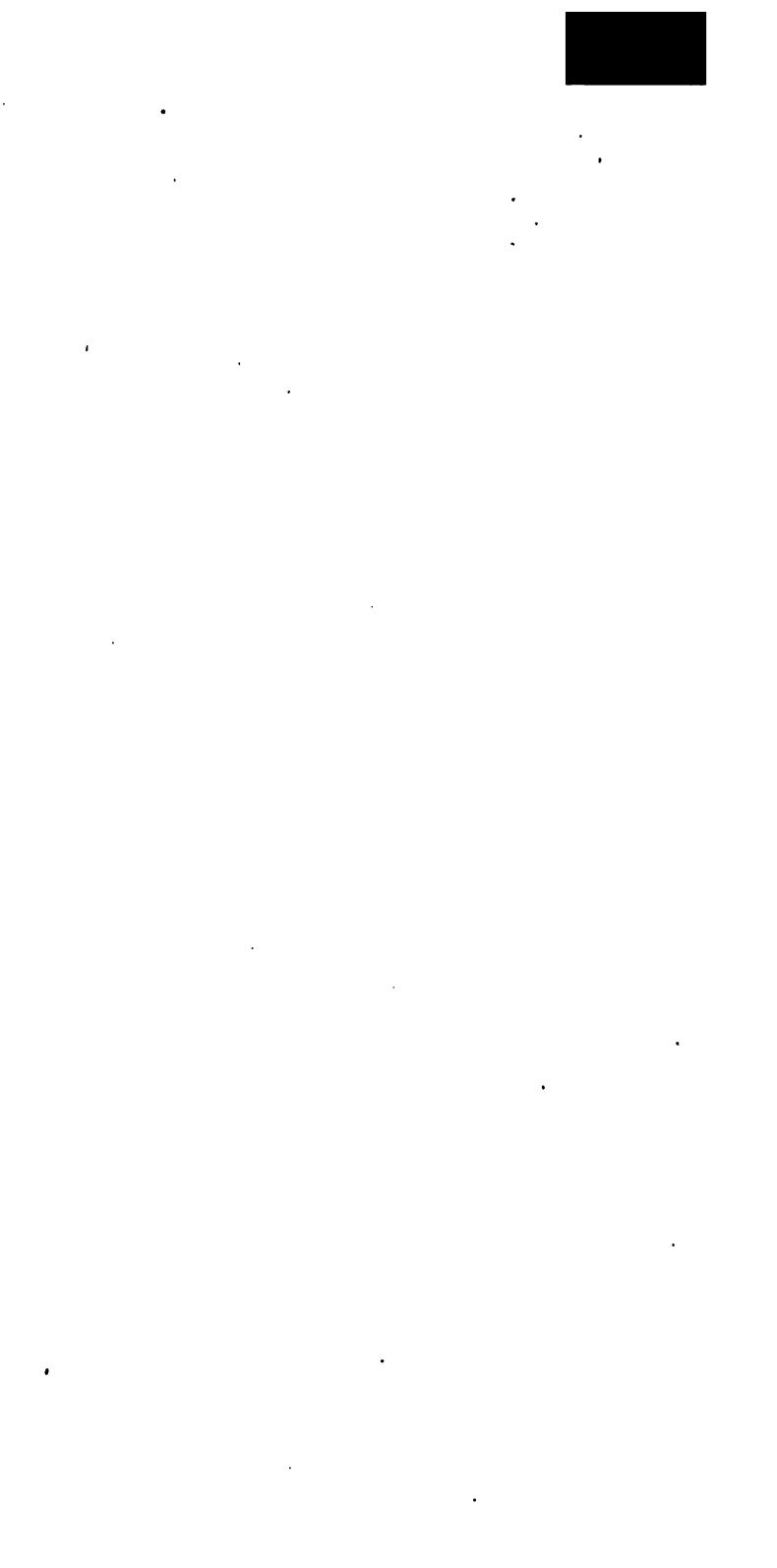
•

LE SAINCT ET PITOYABLE DISCOURS

COMME CE BON PRINCE

FRANÇOYS DE LORRAINE, DUC DE GUYSE,

SE DISPOSA A RECEVOIR LE SAINCT-SACREMENT DE L'AUTEL ET L'EXTREME-ORCTION, ET DES REGRETZ ET COMPLAINCTES QU'E PEIRENT LES CAPITAINES ET SOUDARS APRÈS QU'IL PUT DÉCÉDÉ.



LE SAINCT ET PITOYABLE

DISCOURS

COMME CE BON PRINCE

FRANÇOYS DE LORRAINE, DUC DE GUYSE,

SE DISPOSA A RECÉVOIR LE SAINCT-SACREMENT DE L'AUTEL ET L'EXTREME-ONCTION, ET DES REGRETS ET COMPLAINCTES QUE PRIRENT LES CAPITAINES ET SOUDARS APRÈS QU'IL FUT SÉCÉDÉ.

Ce bon prince duc de Guyse ayant une sièvre continue avecques sa playe, par les doctes et bien expérimentez médecins, qui là estoyent, sut saicte consultation pour chereher le moyen de luy donner guérison, et trouvèrent qu'il y avoit peu d'espoir à sa convalescence; laquelle chose oyant monsieur le cardinal de Guyse, se transporta vers son frère et luy seit entendre l'opinion des médecins, l'admonestant de se disposer pour chrestiènement recevoir les saincts sacrements de l'Église. Quand ce bon prince eut ouy l'advertissement de son srère, au lieu de se troubler, au lieu de se fascher, au lieu de se tormenter, regarda son srère d'un œil doux et benin et luy dict : Ha! mon strère, je vous ay aymé grandement pour le passé, mais je

vous ayme encore plus que je ne feis oncques, veu le bon vouloir que vous me portez. Je congnois maintenant que vous m'aimez, car me faictes un vray tour de frère, dont grandement je vous suis tenu et de bon cueur vous en remercie. Vous ne me pouviez annoncer chose qui me sust plus agréable que de m'inciter à prendre les remèdes ordonnez de l'Église pour avoir vie et salut lassus avecques Dieu, où j'aspire d'un désir parsaict. Et incontinent ce prince bien né se mit dévotement en oraison, et pria Dieu long-temps, estant comme ravy au ciel; puis après demanda un consesseur. Et vint un personnage docte et honorable homme d'Église, qui l'ouist en confession; et s'accusa avec grand dévotion et contrition, devant Dieu et son consesseur. Puis après, estant consessé, ayant parfaicte contrition de ses faultes, se remit à saire dévotes prières à Dieu, avec propos plus céliques que terrestres, et continua ainsi jusques environ la minuict. Puis on prépara un autel pour célébrer la saincte messe devant luy, laquelle il ouit avecques pleurs, larmes, oraisons et grande dévotion; et après que la messe sut acchevée, premier que recevoir son Créateur, apella toute la companie au tour de luy et pria qu'on lui donna audiance. Lors, en présence de tous les assistans, seit une confession générale de toutes ses sautes, commenceant à sa jeunesse, jusques à l'heure présente; et parloit d'une telle façon, avecques telle dévotion, qu'on pensoit plus ouir un ange du ciel qu'un homme terrestre. Cela faict, apella madame de Guyse son épouse, et luy dit plusieurs propos à secret, en lui recommandant messieurs ses enfans, l'exhortant aussi à prendre patience, puisque c'estoit le vouloir de Dieu. Madame, toute esplorée, se retira un peu et feit venir monsieur le prince de Joinville, son fils, et se présents devant son père qui lui donna sa bénédiction,

et luy seit de grandes remonstrances, comme un vray père; et après seit son testament et ordonna de sa dernière voulonté. Quand il eut faict comme un Zachée et fidellement disposé de sa maison, se meit à prier Dieu, et, avecques larmes et dévotes oraisons, receut le sainctsacrement de l'autel, et puis rendit graces à Dieu. Là estoit un vertueux et notable prélat, monsieur l'évesque de Riex, qui se meit à lire le sainct Evangile et les Epistres de sainct Pierre et sainct Jacques, devant luy, jusques à son trespas, la leçon desquelles ce bon prince escoutoit en grande affection, et disoit à tous propos : O mon Dieu! que voylà bien dict! 6 mon Dieu! que ces parolles me consolent! Quand fut au matin, qui estoit le mercredy des cendres, jour sainct Matthias, on le voulut saire manger, et lui présentèrent des restaurans et viandes exquises, pour soustenir un peu le corps débilité. Ostez, dict-il, ostez, car j'ay pris la viande céleste, la manne du ciel, par laquelle je me sens si consolé qu'il m'est advis que je suis desjà en paradis. Ha! me voulez-vous donner ces aliments terrestres pour me retenir encore icy? Ce corps n'a plus nécescité de nourriture. J'ay esté frappé à la mort pour soustenir l'Église et la querelle de mon Dieu, lequel je prie affectueusement qu'il vueille pardonner à celluy qui m'a blessé et donné le coup mortel; de bon cueur je lay pardonno, et ne veux qu'il luy en soit saict aucune chose. Toutessois, s'il y a quelque intérest public, je ne le puis garentir de cela ; mais de ma part n'aura aucun intérest. Monsieur le révérendissime cardinal de Ferrare, légat du Sainct-Siège apostolie, arriva au logis, et voyant que ce prince s'approchoit de la tin, se disposa, et avec révérence et dévotion les donne le saincte et extremeenction. Cependant l'esprit de ce bon prince se retiroit des extrémitez du corpe, dont il perdit la parele; mais

204 DISCOURS DES DERNIERS MOMENS, Ctc.

monstroit par signe qu'il approuvoit les sainctes Escritures qu'on récitoit devant lui. Et sur les dix heures du matin ou environ, leva les yeux en haut, seit un soupir vers le ciel, et rendit l'ame au sein d'Abraham. O que ce n'est pas la fin d'un tyrant! ò que ce n'est pas la fin d'un Catiline perturbatur d'une république! o que ce n'est pas la fin d'un Scilla, comme vous l'avez escrit et estimé, d aveuglez hérétiques, en voz paroles menteuses et invectives injurieuses! C'est, c'est la fin d'un prince chrestien, c'est la fin d'un Roland, c'est la fin d'un Roy sainct Loys, de la race duquel il est descendu à cause de sa propre mère, qui est yssue de la noble maison de Vendosme. Le corps dudit prince fut mis en un lieu où chacun pouvoit passer pour le voir. Ceux de la court et du pais à l'entour venoient à troupes pour le voir; mesmes grandes compaignies de capitaines, gendarmes et soudars vindrent aussi pour le voir, et tous ceux qui passoient au lieu où il estoit estoient si esplorez, et avoient le cueur tant saisi de regret, que l'un ne pouvoit parler à l'autre, et fondoient tous en larmes. Dedans le camp on n'oyoit que plainctes, regrets, soupirs et lamentations; on mettoit les enseignes bas, on trainoit les picques; les tabourins sonnoient le pitoyable desconfort; tous ceux du camp fondoient en larmes, voyants qu'ils avoient perdu leur Achille, leur Hannibal, leur César; et chacun en son endroit saisoit mémoire des prouesses du prince trespassé; le corps duquel a esté avec honeur transporté à Blois, et après quarante jours sera posé et mis au tombeau, attendant le jour de la résurrection universelle, en laquelle plaise au Tout-Puissant et grand père de famille nous faire participer, et jouir du banquet et convi éternel qu'il a préparé à tous ses csleus qui auront obéi à ses commandemens et faict sa saincte voulonté.

ARRET

DU

PARLEMENT DE PARIS(1)

PORTANT CONDAMNATION DE MORT

CONTRE JEAN POLTROT.

Extraict des registres du Parlement.

Veu par la cour le procès criminel faict à l'encontre de Jehan Poltrot, soy disant sieur de Meré en Angoulmois, prisonnier ès prisons de la Conciergerie du Palais à Paris; les interrogatoires et confessions dudict Poltrot, plusieurs fois réitérées et géminées, conclusions du procureur général du Roy, et oui et interrogé par ladite Cour ledit prisonnier, et tout considéré; dit a esté que, pour réparation du meurtre et assasinast proditoirement et inhumainement commis par ledit Poltrot en la persone du feu duc de Guise, pair de France, lieutenant-général du Roy en son camp et armée devant la ville d'Orléans, a condamné et condamne ledit Poltrot à estre mené et conduict, depuis les prisons de ladite Conciergerie, de-

(1) Man. de Dupsy, vol. \$37, p. 64, et Mém. de Condé.

206 ARRET DU PARLEMENT CONTRE JEAN POLTROT.

dans un tombereau, jusques en la place de Grève, et illec, sur un eschassaut qui pour cet esset y sera dressé en lieu plus commode et convenable, estre tenaillé de ser chaud en quatre endroits de son corps, et apprès estre tiré à chevaux (1) jusque à ce que mort naturelle s'en ensuive; ce faict, la teste dudit Poltrot couppée et mise au bout d'une lance qui sera plantée devant l'Hostel de ceste ville de Paris, les quatre membres de son corps mis en quatre potences qui seront dressées hors les quatre portes principales de ceste dite ville, et le tronc de son corps bruslé en ladite place de Grève. Et a déclaré et déclare tous et uns chacuns les biens séodaux dudit prisonnier, médiatement ou immédiatement tenus de la couronne, unis et incorporés à icelle, le surplus de ses biens déclarés acquis et confisqués au Roy. Et néantmoins ordonne la Cour, avant l'exécution de ce présent arrest, que ledit prisonnier sera mis en la question extraordinaire, pour estre interrogé sur les faicts résultans dudit procès; et pour saire mettre ce présent arrest à exécution, pour le regard de ladite exécution de mort a commis et commet maistre Martin de Bragelonne, conseiller au Chastellet de Paris et lieutenant particulier. Prononcé en la chambre de la Question, et exécuté le 18 mars mil cinq cens soixante-deux.

(1) A quatre chevaux.

L'ORDRE DES

CEREMONIES ET POMpes sunebres, tenues en la ville de
Paris, pour la reception du corps de
seu tres-vertueux et tres magnanime
Prince François de Lorraine, Pair,
grand maistre et grand chambellan
de France, Duc de Guyse, et Lieutenant general pour le Roy, en ses
Royaume et païs, lequel trespassa le
vingtquatriesme iour de Feurier, mil
cinq cens soixante et deux, au camp
deuant Orleans.

AVEC

Les tres-illustres maisons dont est yssu ce tresexcellent Prince duc de Guyse, tant du costé Paternel que Maternel.

A PARIS,

Par Guillaume de Niuerd Imprimeur et Libraire, tenant sa boutique ioignant le pont aux Musniers, vers le grand Chastelet, au bon Pasteur.

AVEC PRIVILEGE.



ARCHIVES CURIEUSES

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE.

ARCHIVES CURIEUSES

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LOUIS XI JUSQU'A LOUIS XVIII,

OU

COLLECTION DE PIÈCES RARES ET INTÉRESSANTES, TELLES QUE CHRONIQUES, MÉMOIRES, PAMPHLETS, LETTRES, VIES, PROCÈS, TESTAMENS, EXÉCUTIONS, SIÈGES, BATAILLES, MASSACRES, ENTREVUES, PÊTES, CÉRÉMONIES FUNÉBRES, ETC., ETC., ETC.,

PUBLIÉES D'APRÈS LES TEXTES CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, ET ACCOMPAGNÉES DE NOTICES ET D'ÉCLAIRCIMEMENS;

Ouvrage destiné à servir de complément aux collections Guizot, Buchon, Petitot et Leber;

PAR L. CIMBER

F. DANJOU,

AMPLOYÉ AUXILIAIRE A LA MIBLIOTHÈQUE ROYALE, MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

I" SÉRIE. - TOME C.

PARIS.

BEAUVAIS, MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE, Rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 26.

1835



L'ORDRE

DES

CÉRÉMONIES ET POMPES FUNÈBRES

TENUES A PARIS,

POUR LE TRESPAS DU TRÈS VAILLANT ET TRÈS ILLUSTRE PRENCE

FRANÇOIS DE LORRAINE,

DUC DE GUYSE,

CREVALIRE DE TRÈS LOUADLE ET ÉTERMELLE MÉMOIRE.

Avant qu'entrer au discours de l'ordre de ces présentes cérémonies, il m'a semblé estre expédient de déduire en brief le néfande, exécrable assassinement et parricide commis proditoirement en la personne de ce très bon prince et père de la patrie; c'est pourquoi j'ay nécessairement usé de ce mot parricide. Dont le jeudy, 18 de février 1562, le feu très illustre prince messire François de Lorraine, duc de Guyse, chevalier de l'ordre, pair de France, et lieutenant général pour le Roy, ainsi que ledict sieur visitoit (vers le soir) les tranchées du camp, comme avoit de coustume (lequel jà dès long-temps estoit dressé devant et à l'entour de la ville d'Orléans), fut frappé proditoirement (d'un senistre coup de boullet de pistolle au corps) par Jean Poltrot, soy disant seigneur de Meray en An-

1.5

goulmois, qui par plusieurs fois (comme l'on dit) avoit failly à faire ce malheureux coup; mais ce traistre misérable (ne ayant Dieu devant les yeux) voyant que mondict sieur estoit lasse d'avoir porté les armes et harnois tout le jour, et que pour se rasreschir un peu se fist oster son corps de cuirasse, et s'en alloit doucement le petit pas, ne se doutant du traistre qui le suyvoit, receut le coup. Et se fut ledit sieur en longue maladie, car il rendit l'ame à Dieu le prochain mercredy d'après, 24 dudict mois de sévrier (jour des Cendres), après avoir parlé à madame sa très bien aymée femme et espouse, à M. de Joynville son filz, et à messieurs les révérendissimes légat et cardinal ses oncle et frère, les ayans instruictz (chascun en particulier) de plusieurs choses dignes de mémoire, leur ayant aussi recommandé ses bons et samiliers serviteurs domestiques, s'estre très dévotement accusé et quasi publiquement consessé de ses saultes et délictz, demandé et receu les sainctz sacremens de l'église catholique et romaine, comme chevalier très chrestien. Mais pour ce que l'on a faict un recueil qui se vend publiquement, n'en sera icy faict autre mémoire ne répétition ; je diray serlement en passant que, par telz advertissemens et enseignemens procédans d'un père si généreux, vertueux et héroique, nous ne pouvons espérer du jeune prince son cher filz (à présent duc de Guyse), autre chose que toute vertu; de quoy son indole et accroissance desjà noss donne certaine asseurance, avec foy de ne dégénérer en rien des perfections paternelles. Ayant ce magnanime prince rendu l'ame à Dieu, demoura son corps environ trois jours audict camp, où n'y avoit que toute désolation et tristesse pour le regret de ce très vaillant prince. Voyant à l'entour d'iceluy tant de grands seigneurs esplorez, tant de preux chevaliers desconfortez, tant d'exis capitaines desplaisans et tant de braves soldats se désespérez, il me ressouvenoit des princes et genes troyens, lamentans leur Hector, ou des Grecs roms leur Achille, ou bien des Israélites souspirans Machabée, leur Samson, leur Gédéon, ou du roy les, premier de ce nom, oultrement contristé pour et proditoirement commise en la personne de son ma Roland. Enfin son corps fut, par expérimentez cins et chirurgiens, embausmé et posé en cercueil tel mme appartient à princes et grands seigneurs; fut nit et mené dudict camp en la ville de Bloys sur , où il séjourna jusqu'au jour du département pour à Paris.

idant lequel, et dès le dimanche 7 de mars prochain vant, sut dict et chanté les vigiles des morts par les ines et chantres (pour l'ame de ce bon prince) en e de Nostre - Dame de Paris, après les vespres en icelle; et y assistat l'évesque de Lentriguet (de lustre race et samille des Ursins), qui faisoit l'office oit en la chaire épiscopale, ayant la crosse accouste une mitre blanche sus la teste, fort riche, accomde deux hommes d'église, couverts de chappes de s noir.

e lendemain matin, lundy 8, en icelle église, et sme intention, sut faict un service solennel, et y rent noz sieurs de la court de parlement, présidens, llers et autres, vestuz de sin drap noir: messieurs les it des marchands et eschevins de la ville, accomit de grand nombre de bourgeois et marchans e, vestuz en deuil; ledit évesque chanta la grand solennellement.

celle église, dans le cœur, estoit un tabernacle hauft, soubz lequel estoit une forme de bois, faicte en

manière de bière, laquelle estoit toute couverte d'un poille de velours noir, et la croix tout au travers, faicte de sin satin blanc, selon qu'on a accoustumé saire à tel prince et grand personnage; sur lequel tabernacle et tout à l'entour y avoit grand' quantité de luminaire de cire jaulne.

Aussi estoient penduz ès voultes du millieu de ladicte église les cercles de fer pleins de cierges, et à l'environ du cœur et pilliers de l'église si grand nombre que possible n'a esté les compter.

La nes estoit tenduë de drap noir, et dans le cœur et dehors estoit tendu de drap noir, et par-dessus un les de velours noir, semé d'armoyries de Lorraine, environnées du collier de l'ordre, et au-dessus la couronne de duc, le tout de sin or. Toutes les chaires et selles du cœur estoient couvertes de sarge noire, et le grand portail aussi tendu de sarge, et par-dessus quantité d'armoyries de Lorraine. Le grand autel et les deux chapelles prochaines de l'entrée du cœur estoient parez des ornemens royaulx, qui sont de fin velours noir, et dessus les armoyries de France, faictes en broderie, eslevées de fin or. Depuis les deux heures de relevée dudit dimanche jusques au lendemain midy, les cloches d'icelle église et de toutes les paroisses de ladicte ville ne furent guères en repos, tant la nuiet que le jour; aussi en toutes les églises et paroisses d'icelle ville y fut dict un service complet pour l'ame de cedict désunct prince et très vertueux chevalier duc de Guyse.

Et le lendemain mardy, sut aussi dict un service en la saincte chapelle du Palais, auquel y assistèrent tous messeigneurs les présidens, conseillers et autres.

Le jeudy 18 dudict mois de mars, environ les trois heures de relevée, fut apporté ledict corps, ès saulx bourgs Sainct-Michel, au monastère des Chartreux lez Paris, auu il fut receu par les religieux, lesquelz ont fait voir de prier Dieu, tant la nuict que le jour, pour 'iceluy.

ct jour, environ les trois à quatre heures après elay Jean Poltrot (assassineur) susnommé, par arladicte court à luy prononcé le dict jour, pour ion dudict parricide, sut, des prisons de la Cone du Palays, mené dans un tombereau en la place re, devant l'hostel d'icelle ville, et illec exécuté ensuyt. Il fut tenaillé par les quatre membres de son suis tiré vif à quatre chevaulx, ses quatre quartiers a teste lui fut couppée, et le tronc de son corps lors t mis en cendre en ladicte place, et ses quatre s pendus le lendemain en quatre potences, hors la 'endroit des quatre principales portes d'icelle, et mise au bout d'une lance, laquelle estoit fichée sus posteau de bois, devant ledict hostel de la ville. idemain, vendredy 19, dès le matin, en divers enl'icelle ville, et spécialement dedans la grande Palais, sus la table de marbre, afin d'inciter un à prier Dieu pour l'ame dudict desunct prince et er à son service et obsèques, par vingt-deux le corps de ladicte ville, tous tenans chacun une e, revestuz d'habits de dueil, et par-dessus au deiscun une armoirie de ladicte ville, et au derrière ie de Lorraine, fut faict proclamation en tels mots

z Dieu pour l'ame de très hault, très puissant, ignanime, très illustre et belliqueux prince Fran-Lorraine, duc de Guyse, pair, grand maistre et chambellan de France, lieutenant général pour en ses royaume et pays, et gouverneur pour sa les pays de Champaigne et Brie; lequel trespessa

- « le vingt-quatriesme jour de sévrier dernier passé, au camp
- « devant Orléans, saisant service à Dieu, au Roy et à sa
- « couronne. Priez Dieu qu'il en ait l'ame. Ce jourd'huy,
- « heure de deux heures après midy, sera levé son corps du
- « monastère des Chartreux, et de là porté en l'église de
- « Nostre-Dame de Paris; auquel lieu seront dictes les ve-
- a pres des morts; et demain, heure de huict heures du ma-
- « tin, sera saict son service solennel en ladicte église, pour
- après estre porté en sa principauté de Joynville.
 - « Priez tous Dieu qu'il en ait l'ame. »

Cedict jour 19, sut ledit corps apporté desdictz Chartreux en ladicte église Nostre-Dame de Paris, solennellement en laquelle sut lors et tout incontinent enterré le cueur dudict sieur de Guyse, vis-à-vis le milieu du maistre autel, souz le second degré.

Ensuyt l'ordre de la pompe sunèbre saicte à Paris, pour la réception du corps dudict prince seu duc de Guyse.

Tous les gens de Paris cy après nommez sortirent par la porte Sainct-Michel, qui pour ce saire sut seullement ouverte, et rentrèrent tous par la porte Sainct-Jaques, réservé le clergé qui ne bougea de la ville, près la porte Sainct-Jacques.

Premièrement marchoyent vingt-deux crieurs de corps d'icelle ville, revestuz et armoiriez comme avons dict cy-devant, s'arrestans par soys, et disans que l'on priast Dieu pour l'ame de ce très noble et vaillant prince, chevalier chrestien, duc de Guyse.

En après alloyent les Minimes du couvent de Nigeon, autrement nommez les Bons-Hommes, près Paris; les Cordeliers, les Jacobins, les Augustins, les Carmes, les vicaires et chapellains des paroisses avec leurs croix enveloppées.

Les torches des capitaines, bourgeoys et marchans de la ville, estoyent portées par leurs serviteurs domestiques,



DE DUC DE GUYSE (Fév. 1563). 215 nelz estoyent habiliez de drap noir; ausdictes torches t doubles armoiries, chacune selon leur blason et deet estoyent bien en nom deux cens ou plus. n après marchoient en be ordre quantité des capies et lieutenans, tous revestus en ducil seigneurial; près marchoient en bon ordre et en grande doléance ame cy-après) six mille ou plus de l'enfanterie de la , en armes, soubz six vingt-trois enseignes; soubs au-: desquelles n'en avoit que vingt, trente, quarante ou uante pour le plus (parca qu'il estoit jour ouvrable, ue aussi l'on avoit renforcé les gardes des portes). ous les harquebouziers avoyent morion en teste, mani de maille, et la pluspart corps de cuirsese, portant harquebouze soubs l'esselle, le canon bas, marchans

ous les picquiers avoient corcelletz et bourguignottes ste, tenant le fer de leur pique en la main, la trainant s eulz, marchantz cinq à cinq.

ous les tabourins estoyent portez sur le dos, envelopes cap noir, et les phifres en la main, alians trois à trois, tes les enseignes enroulées, et estoient portées sus aule, le fer en la main, la poignée par derrière ; les e-enseignes avoient tous de fort riches corps de cuis, et honnestement en ordre, ayants en la teste tous nets noirs, cheminans trois à trois.

es torches de l'hostel de ville, en nombre six vingtz, selles estoient attachées doubles armoiries de ladicte, qui sont le navire d'argent en champ de gueule, et esses fleurs de les d'or sans nombre, en champ d'azur, nelles torches estoient portées par les harquebouziers, lestriers et archers de ladicte ville, tous vestuz de s hocquetons de livrée et par-dessus robbe de drap ; cheminant deux à deux.

En après tous messieurs les chanoines, chantres et chappelains de Nostre-Dame, avec leurs croix enveloppées, chantoient anthiennes de mortz, marchants deux à deux.

Quand le corps sut devant l'église Sainct-Estienne des Grecs, près la porte Sainct-Jaques, sut receu par l'évesque de Lantriguet, lequel dist plusieurs oraisons sunèbres, et chanta le De Prosundis, et jetta de l'eau béniste sur ledict corps; puis commença à cheminer. Ledict évesque estoit en l'ordre pontificale, comme est dict devant.

En après douze enseignes portées par capitaines et loyaulx bourgeois de ladicte ville, lesquelz marchoient deux à deux et estoient vestus de quasaquins de fin drap noir, portants l'enseigne desployée sur l'espaule, trainant à terre environ d'une aulne au plus. Lesdictes enseignes estoient de fin tasctas noir, et avoit sus icelles, d'un costé les armoiries de Lorraine, et de l'autre les armoiries de la ville, peinctes sort richement.

En après douze guydons de tassetas noir, aussi portez par capitaines et loyaulx bourgeois de ladicte ville; lesquels estoient montez sus puissans coursiers, bardez en dueil; aussi estoient vestuz en quazaquin de sin drap noir, tenans le bout de leur guidon sur la cuisse et à vol desployé, ayans aussi d'un costé les armoiries de Lorraine, et de l'autre les armoiries de la ville, allans le petits pas deux à deux.

En après la cornette de tassetas rouge, la croix blanche par le travers, laquelle estoit portée par un capitaine de ladicte ville, monté sur un beau et puissant cheval, aussi bardé en dueil, et vestu d'un cazaquin de drap noir, tenant sus la cuisse ladicte cornette.

En après le corps d'iceluy seigneur, lequel estoit sus un char couvert de velours noir, et une croix de satin blanc par le mylieu; ledit char estoit mené par quatre grans chevaux, aussi tous couvers de velours noir, et la croix blanche par-dessus, sur deux desquelz chevaux estoient montés deux hommes revestuz en dueil, le chaperon en la teste.

En après marchoient messieurs les chevaliers de l'ordre, en grand nombre, tous bien montez et revestuz en dueil seigneurial.

En après suyvoyent les officiers de la ville, à pied, vestuz de leur robbe mi-partie d'escarlate rouge et violette, et sur le bras la navire d'argent, faicte d'orfaverie.

Conséquemment messieurs les prévost des marchands et eschevins, montez sur mulles, les harnois et housses de drap noir, et lesdictz seigneurs revestuz tout de neuf, en habitz bourgeois, non doublez ne bordez, accompaignez de certain nombre de noz seigneurs de parlement et autres, avec grand quantité des quarteniers, cinquanteniers, dizeniers et bourgeois de Paris, tous montez et vestuz honorablement de fin drap noir.

En après grand quantité de gentilzhommes, tous sort bien montez et revestuz seigneurialement en dueil.

En après les harquebousiers de pied, conducteurs dudict corps, accompagnez des harquebouziers à cheval, aussi conducteurs dudict corps, tous bien montez et en bon équipage.

En après l'arrière-garde de la ville, en grand nombre, cheminant comme dessus, et en équipage que devant.

Ledict corps, arrivé devant le grand portail Nostre-Dame de Paris, fut osté dudict chariot pour le transporter dedans le cueur de ladicte église, et sur iceluy corps fut porté un grand ciel de velours noir, auquel lieu incontinent sur chantées les vespres de morts, en la présence de mes re cy-dessus mentionnez, et autres grans

218 CÉLÉMONIES POUR LE TRÉPAS

Ladicte église estoit honorablement parée et aornée en dueil, comme dict est devant. Les cloches d'icelle et celles de toutes les paroisses surent sonnées, ainsi que devant est dict.

Et le lendemain samedy 20, y sut dict et célébré le service solennel sur ledict corps, en la présence de nos sieurs de parlement, en ordre comme au précédent; et incontinent après le service dict, sut conduict, comme dict est cy-dessus, jusques à demie lieuë hors la ville, par la porte Sainct-Antoine. Nous prierons Dieu en général pour l'une du très preux et très vaillant prince et belliqueux chevalier catholique, lequel a esté tué si méchamment pour soutenir la soy chrestienne et garder le royaume de France.

Le dimanche 21 mars, les dessusdictes douze enseignes et douze guidons, avec la cornette, ont esté mises dans le cœur de l'église Nostre-Dame de Paris, pour mémoire dudict défunct prince messire François de Lorraine, duc de Guyse, duquel Dieu ayt l'ame.

Le lundy ensuyvant, a2 mars, messieurs de l'université de Paris firent dire, au monastère et église des Mathurins, les vespres des morts. Et le lendemain matin, en icelle église, fut aussi dict et célébré un service solennel, auquel assistèrent monsieur le recteur de ladicte université, avec messieurs les docteurs, tant en théologie, droict canon, que médecine, vestuz des habitz chacun de sa profession, et les bacheliers aussi vestuz en l'habit chacun de sa profession, et les bedeaux avec leurs masses d'argent. Ladicte église estoit toute tendue de sarges noires et convertes des armoiries de Lorraine et de celles de l'université. Priez Dieu pour l'ame de très hault, très puissent, très magnanime, très illustre et belliqueux prince François de Lorraine, duc de Guyse, qui trépassale aéfévrier a56s.

Les royales, très nobles et très illustres maisons dont est yssu et descendu défunct très excellent prince François de Lorraine, due de Guyse.

Et premièrement du costé paternel:

René de Lorraine, Roy de Jhérusalem et de Sicille, et duc de Lorraine, estoit père de Claude, duc de Guyse, père dudict défunct François de Lorraine, duc de Guyse.

Yoland d'Anjou, fille et béritière de René d'Anjou, aussi Roy de Sicile, espousa Ferry de Lorraine, comte de Vaudemont, duquel mariage est issu René, Royde Jhérusalem, susnommé, alcul paternel d'iceluy François.

Marie de Harcourt, fille de Jehan, comte de Harcourt, et de Jehanne d'Alençon, espousa Antoine de Lorraine, comte de Vaudement et de Joinville, père et mère dudict Ferry.

Marguerite de Joynville, contesse de Vaudemont et de Joynville, seule héritière de Henry de Joynville, espousa Ferry de Lorraine, comte de Guyse.

Sophie de Virtemberg, fille de Eberard, dec de Virtemberg, esposas Jehan de Lorraine, premier de ce nom, duc de Lorraine.

Marie de Bloys, fille de Guy, comte de Blois, espousa Recul de Lorraine, premier de ce nom, duc de Lorraine.

Elizabet d'Autriche, falle d'Albert, archeduc d'Autriche et empereur de Romme, le premier de sa maison, espousa Ferry de Lorraine, quatriesme de ce nom, duc de Lorraine.

Catherine de Flandres, fille de Guy, dernier comte de Flandres, espousa Thibault de Lorraine, deuxiesme de ce nom, duc de Lorraine.

Merguerite de Navarre, fille de Thibault, dernier du

nom, roy de Navarre et comte de Champaigne, espousa Ferry, autrement nommé Féderic, tiers du nom, duc de Lorraine.

Catherine de Luxembourg, fille de Conrad, quatriesme de ce nom, duc de Luxembourg, espousa Mathieu de Lorraine, deuxiesme de ce nom, duc de Lorraine.

Tous lesquelz dessus dictz, Roys de Jhérusalem, de Sicille et de Navarre, archeduc, ducz, comtes, princes et princesses d'Autriche, de Lorraine, d'Anjou, d'Alençon, de Virtemberg, de Flandres, de Champaigne, de Bloys, de Vaudemont, de Joynville et de Harcourt, estoient tritayeulx, bisayeulz et ayeulx de ce deffunct belliqueux prince, Françoys de Lorraine, duc de Guyse, dernier décédé.

Ensuyvent les royales, très nobles et très illustres maisons, desquelles ce défunct très vaillant prince, François de Lorraine, duc de Guyse est sorty, et originé du costé maternel.

Et premierement:

Catherine de Bourbon, fille de Charles, duc de Bourbon, espousa Adolphe, premier de ce nom, duc de Gueldres et Juliers, et comte de Zuntphen; duquel mariage se royt yssuë Phelippe de Gueldres, Royne de Sicille, et duchesse de Lorraine, espouse de René, Roy de Jhérusalem et de Sicille, duc de Lorraine, père et mère de Claude, duc de Guise, père dudict défunct François.

Anthoinette de Bourbon, seur de Charles de Bourbon, duc de Vendomois, et tante de défunct Autoine de Bourbon, dernier Roy de Navarre, espousa iceluy Claude, duquel et d'elle seroit yssuë ledict défunct Françoys.

Marie Darquel, sille de Jean, comte Darquel en Hollande, et baron, doyen, espousa Jean, comte d'Aigue-

mont'; desquelz seroit yssu Arnoul, duc de Gueldres, père dudict Adolphe, duc de Gueldres, mary d'icelle Catherine de Bourbon.

Jeanne de Juliers, fille de Guillaume, duc de Juliers, espousa Jean, comte Darquel en Hollande, susnommé.

Marie de Gueldres, seule fille et héritière de Regnauld, duc de Gueldres, espousa Guillaume de Juliers, tutayeulle d'iceluy défunct François, duc de Guyse.

Alienor, fille de Edouart, Roy de Angleterre, semme de Regnauld, deuxiesme du nom, duc de Gueldres, père et mère de Marie de Gueldres, susnommée.

Marguerite de Flandres, fille de Guy, comte de Flandres, espouse de Thibauld, duc de Lorraine, dessus dict.

Marie, fille de Henry, duc de Brabant, quatriesme de ce nom, espousa Othon, troisiesme du nom, duc de Gueldres et comte de Zuphen; desquelz sont descenduz, procédez et dérivez les ducz de Gueldres dessus déclarez.

Desquelles royales et très nobles maisons d'Angleterre, de Bourbon, Gueldres, Flandres, Clèves, Juliers, Brabant, Aiguemont, et Arquel en Hollande, iceluy François de Lorraine, duc de Guyse, estoit procréé.

Il avoit espousé Anne d'Este, fille du défunct duc de Ferrare, Hercules d'Este, et de madame René de France, fille du Roy Loys douxiesme, très nobles et très illustres prince et princesse, laquelle Anne est encores aujour-d'huy vivant. Et dudict défunct duc de Guyse et de elle seroit yasu, entre autres, monsieur le prince de Joinville, à présent duc de Guyse, leur filz aisné.



AVIS.

AVERTISSEMENT.

Cet avis, extrait des manuscrits de Béthune, vol. 8675, fol. 67, a besoin d'une explication qui en facilite l'intelligence et précise la date. Il est de la fin de juillet 1563 ou environ. Il s'agit, en esset, des poursuites à diriger contre les instigateurs de l'assassinat commis sur le duc de Guise par Poltrot de Méré. Du reste, c'était accuser l'amiral Coligny, soupçonné d'avoir fait agir Poltrot. Aussi voit-ca Catherine de Médicis, que ce procès alarmait pour la tranquillité de l'État, s'efforcer de le prévenir en gagnant du temps, et, tandis qu'elle promettait aux Guises de renvoyer l'assaire au parlement, promettre an connétable de Montmorency, oncle de Coligny, de ne pas abendonner son neveu à la prévention de ce même parlement. Quant à la maladie qui mit en danger les jours de Catherine de Médicis, elle provenait d'une chute de sa haquenée, pour laquelle on l'avait saignée et on lui avait fait une opération à la tête (addition aux Mémoires de Castelnau, par le Laboureur, t. II, liv. v, chap. 5, p. 287). Enfin la pièce suivante constate encore un fait de la plus haute importance, sait inconnu à nos historiens, et qui, neuf ans avant la Saint-Barthélemy, en annonçait déjà le projet; c'est le massacre général ordonné par les Guises, en cas de mort de Catherine de Médicis, de tous les gens qui leur étaient suspects à Paris.

AVIS (1)

Qu'il a esté envoyé grandes sommes de deniers au cardinal qui est à Trente, tant par le moyen de ceste ville de Paris, de Rains et de Troyes, ayant aulcuns des clergés de ce royaume contribué à cella.

Que ledit cardinal a mandé par deçà qu'il a donné vivre pour saire levée de six mille chevaulx Allemans et qu'ils sont déjà prestz.

Que la Royne leur a promis de leur faire onverture et administrer justice par la court de parlement de Paris, et que pour l'exécution d'icelle la Royne leur avoyt donné congé de venir avec les troupes qu'ils ont amenné quant et culx, ayant practiqué de longue main, tant dedans le royaume que dehors, tous ceulx qu'il leur a semblé leur pouvoir assister pour l'exécution.

Qu'ils ont entendu que là Royne a promis à monseigneur le connestable de faire beiller juges autres que la court de parlement de Paris; mais qu'ils espèrent, avec l'assistance des ambassadeurs des princes estrangers et les moyens qu'ils ont en main, qu'elle tiendra la première promesse, et que ce qu'elle en a accordé au connestable n'est que pour le contanter et l'amuser de parolle, pour l'importunité dont elle a esté pressée de luy mesme à Gaillion.

Et là où la Royne ne vouldroyt tenir main à ce que des-

(1) Bibliothèque royale, Man, de Béthane, a' 3675, fal. 67.
TONE V.

sus, et qu'elle seust du tout divertye de la promesse qu'elle leur a saicte, ils se délibèrent se retirer vers ladicte court de parlement de Paris, celle de Rouen et autres, pour demander justice et main-sorte pour l'exécution d'icelle, et employer avec ce prétexte tous les moyens qu'ils ont en main.

Qu'ils sont après pour gaigner les Suysses, et que desjà la pluspart des cappitaines sont à leur dévotion, leur ayant pour ce faire mys en avant que ledit sieur connestable estoyt du tout huguenot, pour le rendre odieux, ayant desjà praticqué cella à l'endroit de ceux qui sont à la garde du Roy.

Que ceulx qu'ils avoyent envoyé descouvrir en l'Isle de France, Picardie et ez environs où est monseigneur l'amiral, leur ont rapporté que l'on s'armoyt et qu'il y avoit desjà beaucoup de cavallerye en armes, nommant entre les autres chefs M. le Prince, M. le mareschal de Montmorency, M. de Senarpont et M. de Sainct-Falle.

Qu'ils sçavent bien que mondict sieur le connestable, mondict sieur le mareschal de Montmorency ont escript de tous coustez pour saire tenir leurs amys et serviteurs prestz.

Et que, à ceste cause, ils s'en yroyent, comme de saict ils sont allez à la court, en petite compagnye, escartant les troupes çà et là, pour remonstrer à la Royne que, tout au contraire de ce qu'on leur a mis sus, ceulx mesmes qui les accusent sont ceulx qui se sont armés les premiers, et néantmoins qu'ils sçavent cependant où ils prendront leurs gens au tems qu'il sera question de jouer des mains, ayant mys une partie de leurs gens en ceste ville et les autres escartez vers la Brye et aucuns aproche vers la court.

Qu'ils sont allez à la court pour quereller et saire instance à la Royne de leur tenir promesse, et surtout de venir en ceste ville, en délibération de s'opiniastrer à la court, espérant que, par succession des temps, avec les intelligences qu'ils ont, d'en saire sortir tellement les esclatz qu'ils parviendront au bout de leur desseing.

Qu'ils avoient donné ordre, quant la Royne sut si mallade, de saire reprendre les armes et tuer tout ce qu'il seust trouvé de suspect en ceste ville, mesmes ung nombre de gentilshommes que l'on dict avoir esté avec M. le Prince à Orléans, qui sont en ceste dicte ville.

Que l'ambassadeur d'Espaigne a présenté et baillé à madame de Guyse lettres du Roy d'Espaigne son maistre, par laquelle il mande à ladicte dame qu'il estime le Roy de France son frère si bon qu'il ne permectra point que l'inominieux meurtre de M. de Guyse demeure sans qu'il en face faire justice, et que de sa part, pour avoir vangance d'un si vaillant prince et bon serviteur de son maistre, il luy offre ses moyens et à ses frères et ensfans, et à tous ses amys, pour en avoir la raison.

Que tous les ambassadeurs sont praticquez pour saire instance et leur assister à ce que dessus, ayant à ceste sin recouvert procuration expresse de leurs maistres.

Qu'ils doibvent envoyer exprès en poste ung homme vers M. de Dampville, pour l'advertir de tout ce qui se passe par deçà, et que l'on pense que Pacollet, qui est avec le cardinal à la court, sera le porteur du pacquet.

Que M. d'Aumalle dist l'autre jour allant à Sainct-Denys, qu'il se retiroyt de Paris pour ce que l'on disoit que la Royne étoyt morte et que les habitans commençoient à se remûer, assin que l'on ne dit qu'il en seust en cause.



Discours au vray

DE LA REDVCTION

DV HAVRE DE GRACE EN l'obeissance du Roy:

Auquel sont contenus les Articles accordez entre ledit Seigneur et les Anglois.

A PARIS.

Par Robert Estienne Imprimeur du Roy.

M. D. LXIII.

Auec priuilege de la Cour.

•

•

.

DISCOURS AU VRAY

DE LA

RÉDUCTION DU HAVRE-DE-GRACE

EN L'OBÉISSANCE DU ROY,

AVEC LES ARTICLES ACCORDEZ ENTRE SA MAJESTÉ ET LES ANGLOIS.

Le jeudi 21 juillet, monseigneur le connestable, accompagné de messieurs les mareschaux de Montmorency et de Bourdillon, et plusieurs seigneurs et chevaliers de l'ordre, arriva sur les dix heures en l'abbaye de Graville, où estoit logé monsieur le mareschal de Brissac, lequel la Royne (ayant esprouvé que toutes choses se portent mieux quand chacun sait sa charge ordinaire et légitime vocation) avoit voulu auparavant commander à l'armée, tant pour sa suffisance que pour ce que de droict il luy appartenoit en l'absence du connestable, comme plus ancien mareschal; qui sut cause que mondit sieur le connestable disna en ladite abbaye, pour entendre de luy particulièrement l'estat des assaires. Et après disner tint couseil, à l'issue duquel mondit sieur le connestable ordonna que l'un de mesdits seigneurs les mareschaulx de Montmorency et de Bourdillon seroit tousjours alternativement dans la tranchée, qui estoit conduicte le long du rivage de la mer, vis-à-vis du boulovart Saincte-Addresse.

Et pour ce que le capitaine Vallessenière (1) vint remonstrer que la mer estoit plus basse que le sossé et qu'il se faisoit sort d'en vuider l'eau, mondit seigneur le connestable luy commanda d'y travailler. Après mondit seigneur le connestable s'en alla loger en une maison de gentilhomme, nommée Vitenval.

Le lendemain, sur les sept heures du matin, mondit seigneur le connestable vint à ladite tranchée, et par son trompette seit sommer les Anglois de rendre le Havre au Roy, à qui il appartenoit, leur faisant entendre qu'il estoit accompaigné de tant de gens de bien qu'il s'asseuroit qu'ils ne le sçauroyent dessendre, et le forçeant, il ne seroit en sa puissance de leur sauver la vie; à quoy il auroit regret pour l'amitié que il portoit à la nation angloise. Monsieur le comte de Warvich, après avoir tenu conseil, seit sortir maistre Paulet, l'un de ses principaux capitaines. faire response que la Roine leur maistresse les avoit mis dedans pour le garder, et qu'ils mourroyent tous dedans devant que de le rendre, sans l'exprès commandement de sa majesté; et qu'au demeurant ils estoyent très humbles et très affectionnez serviteurs de mondit seigneur le connestable. Et cependant seirent apporter des slascons d'argent doré, pleins de vin, et forces couppes, pour saire boire aucuns cappitaines françois que industrieusement mondit seigneur le connestable avoit saict avancer avec ledit trompette, pour recognoistre l'estat de leur tranchée et leur palissade. Entre autres sortit de la ville le cappitaine Lethon, Anglois, qui trouva le cappitaine Monins, lieutenant de l'une des enseignes colonnelles de

⁽¹⁾ René de Provanes Valienières.

M. d'Andelot, qu'il cogn rur avoir esté ent, semble dedans Rouen qu lant la prison dui pi dit Lethon à Paris. Et cor ledit Lethon à luy dire qu'il estoit estrange qu'est ux d'une mesme religion, ils se deussent tre ver pour se coupper la gorge t responce que, comme l'un à l'autre. A quoy Mo ils estoyent dans le Havre le commandement de la Roine leur maistresse, il (it aussi devant, par le commandement de son Roy, ur ravoir le Havre qui luy appartenoit; le dissérend de la religion estant vuidé par l'édiet qu'il avoit pleu à sa majesté ordonner, tous les François, tant de l'une que de l'autre religion, estoyent résolus d'employer leurs vies et toute leur puissance pour remettre le Roy en tout ce qui estoit sien. Ledit Lethon, qui en recogneut plusieurs autres de semblable religion audit Monins, et veit tant les uns que les autres obéir unanimement à mondit seigneur le connestable, s'en trouva fort estonné. Et incontinent que les François et les Anglois surent séparez, mondit seigneur le connestable commanda que les désenses de la tour du quay sussent surieusement battues; ce qui sut exécuté tout le long du jour, et aussi le samedi dès la diane, et quelques coups d'artillerie tirez à travers de la porte de la ville. De quoy les Anglois estonnez, craignants qu'on ne leur ostast leur retraicte, meirent le seu à deux moulins à vent qui y estoyent et commencèrent d'abandouner ladite tranchée et palissade, au grand contentement de nos soldats; desquels le cappitaine Poyet, lieutenant de l'autre enseigne colonnelle de M. d'Andelot, avança sa compagnie la première et se saisit d'une tour qui estoit au bont de ladite pallissade. On seit toute diligence de s'y loger en seureté, car il y faisoit fort chatouilleux, et y fut blessé d'une harquebouzade à l'espaule le maistre

de camp Richelieu. Toutessois il ne se trouva audit lieu dissiculté qui ne sust par la diligence et vertu des nostres surmontée; mesmes monsieur le mareschal de Montmorency seit eslever, joignant ladite pallissade, une plate-forme où il seit asseoir et dresser dès le soir quatre pièces d'artillerie; et incontinent M. de Meru, troisième sils de monseigneur le connestable, en alla porter les nouvelles au Roy et à la Roine. Et encores que monsieur le mareschal de Brissac soit sort malaisé de sa personne, à cause de ses gouttes (comme chacun sçait), toutessois il ne laissa de venir voir le lieu, et louer la vertu des nostres, et recognoistre l'estonnement de l'ennemi qui nous avoit en peu d'heure quicté si grand advantage.

Sur les quatre heures après midi sortit une barque chargée de seize à dix-huit personnes, qui s'en allèrent trouver les navires angloises, et une galère qui estoit à l'ancre à la mer; et commencèrent lesdites navires à lever l'ancre et vouloir approcher la terre; mais quand ils se veirent saluer de quelques coups de canon qui es toyent posez exprès sur la rive de la mer, n'en osèrent approcher jusques à la portée dudit canon. Les Anglois, voyans nos gens logez en leur pallissade, cogneurent bien que dans deux jours l'entrée du port leur seroit interdicte, si les nostres vouloyent loger trois canons au bout de la jettée, qu'ils donneroyent entrée du port. Mais dès le dimanche ils s'apperceurent qu'on les vouloit prendre d'assaut, parce que M. d'Estrée, grand-maistre de l'artillerie, accompaigné de M. le séneschal d'Agenois, faisoit toute diligence de mettre son artillerie en batterie; à quoy s'employa aussi le seigneur de Caillac, par commandement de mondit seigneur le connestable, qui appoincta le dissérend d'entre M. d'Estrée et luy. A cela, et à mener nostre tranchée jusques au bort de leur jectée,

vaqué tout le dimanche et le i. naieur le machal de Bourdillon y assi i to le jour de dimans et y perdit deux gentils Cependant monsieur le 1 r chal Montmorency amener à monseigneur le c stable le secrétaire l'ambassadeur d'Angleterre, estoit venu entre mains du maistre de camp Richelieu, parce qu'au tir de Gaillon ledit ambassadeur délibéra d'envoyer idit secrétaire dans le Havre, avecques lettres au ite de Warvich; ce qu'il ne peut faire si finement s mondit sieur le mareschal de Montmorency n'en sust reru par ceux mesmes que ledit ambassadeur pensoit ils deussent donner moyen et entrée audit Havre à dit secrétaire. Et mania mondit sieur le mareschal, e, d'un costé, celuy qui avoit entrepris porter ladite re tomba ès mains de monseigneur le connestable, et la personne dudit secrétaire sut arrestée par le maistre camp Richelieu. Et ledit jour de dimanche fut prétée ladite lettre, par le prévost de mondit sieur le constable, audit secrétaire, qui la recogneut; et depuis ·la à mondit seigneur le connestable, qui apprint de plusieurs choses très utiles pour le service du Roy, et uva que ce n'avoit esté peu sait d'avoir empesché qu'il ntrast dans le Havre donner advertissement audit conte Warvich.

Le lundi, monsieur le marcschal de Montmorency, acnpaigné et suyvi (comme il a tousjours esté) de plusieurs
gneurs et chevaliers de l'ordre, demeura tout le jour
dites tranchées, pour parachever les préparatifs de la
erie, non sans grand danger de sa personne; car
tre les coups de pierres que ses armes luy garantirent,
en eut les deux mains esgratignées et un grand coup
'l'espanle. Cependant messeigneurs les princes de

Condé et duc de Montpensier arrivèrent au logis de monseigneur le connestable, et de là s'en allèrent ausdictes tranchées relever mondit sieur le mareschal de Montmorency, qui s'en alla soupper chez luy.

Et un peu auparavant estoit sortie une barque du Havre, chargée de quinze ou seize chevaliers, qui su prinse par les nostres et les chevaliers menez au Roy, qui lors estoit à Fescamp, ville distante du Havre de sept lieues. M. d'Estrée et ceux qui se meslent de l'artillerie seirent si bonne diligence, et surent si bien sollicitez par mondit seigneur le prince de Condé (qui depuis son arrivée au camp n'a faict logis que dans la tranchée, où mondit seigneur le connestable l'alloit souvent accompaigner et visiter), que le mardi matin nostre artillerie commença à battre en baterie la tour du quay et le boullovart Saincte-Addresse.

Or les Anglois se trouvèrent esperdus, non pas tant des grandes maladies et nécessitez qu'ils avoyent dans ledit Havre, que de ce que, depuis l'arrivée de monseigneur le connestable, la tranchée, qui n'avoit auparavant esté conduicte que jusques vis-à-vis du boullovart Saincte-Addresse, fut advancée en quatre jours de bien deux mille pas, sus une jectée toute de pierre, où il n'y avoit aucune terre pour s'en aider, ains se falloit couvrir dans ladite tranchée de sacs pleins de terre, et balles de laine et de fascines, et prendre du sable mouillé quand la mer se retiroit, pour lier le tout ensemble et en faire un corps.

Et pour ce que, la nuict d'entre le lundi et le mardi, ledit conte de Warvich avoit escript à monsieur le Ringrave que, quand monseigneur le connestable l'avoit faict sommer, il n'avoit point de pouvoir de sa maistresse pour traicter, mais que depuis il luy en estoit venu un, suyvant lequel il estoit prest d'y entendre, s'il plaisoit à monseigneur le

connestable envoyer quérir par son trompette un gentilhomme qu'il feroit sortir par le costé du fort de l'Heure,
mondit seigneur le connestable donna ceste charge à
monsieur le mareschal de Montmorency qui disna avec
monsieur le mareschal de Brissac; et après disner, estant
parti d'avec luy, s'en alla au camp des Suysses et des vingt
enseignes qui sont sous les maistres de camp Sarlaboz et
Charry, au-devant dudit fort, et si près que leur tranchée
touche au fossé dudit fort. Et pour ce, incontinent après
l'arrivée de monsieur le mareschal de Montmorency, les
Anglois feirent une saillie, et se dressa une belle escarnouche, en laquelle mesmes se mesla mondit sieur le
mareschal de Montmorency, pour eschauffer nos harquebuziers; et furent les Anglois bien rembarrez.

Et ladite escarmouche cessée, le seigneur de Losses, qui estoit allé recevoir celuy qui vouloit parlementer avec mondit seigneur le connestable, amena maistre Pellehan, qui commandoit au fort de l'Heure, accompaigné d'un autre gentil-homme anglois, qui avoit esté ensermé avec mondit sieur le mareschal de Montmorency dedans Thérouenne (1), et un trompette anglois; lesquels ayant présenté à mondit sieur le mareschal, ordonna les mener à monseigneur le connestable, passant chez le Ringrave, qui estoit avec ses lansquenets logé au plus prochain valon du Havre. Et jusques au retour dudit Pellehan surent accordées tresves du costé dudit sort, par mondit sieur le mareschal de Montmorency, qui déclara lors qu'il avoit délibéré d'aller en personne à l'assault, comme le soir auparavant il l'avoit aussi déclaré. Il avoit destiné cinquante gentilshommes choisis en sa compaignie, pour se mettre à pied et l'accompaigner à l'assault. Il estoit aussi ordonné

⁽¹⁾ En 1863.

que cinq cens hommes choisis des dix enseignes de maistre de camp Charry, et autant du maistre de camp Sarlaboz, qui estoyent devant le fort, se viendrovent joindre avec les dix-sept enseignes de Richelieu et les dix du conte de Brissac, pour aller audit assault. Un peu après, mondit sieur le mareschal de Montmorency s'en vint au logis de monseigneur le connestable, où se rendit aussi monsieur le mareschal de Brissac; et là mondit seigneur le connestable dict à maistre Pellehan qu'il avoit peu voir nostre camp composé de gens de l'une et de l'autre religion, et que ceux qui les avoyent savorisez par cy-devant, en haine de nos troubles, leur estoyent aujourd'huy ennemis, et que tous les François naturels estovent unis à l'obéissance et au service du Roy et au commun bénéfice de ce royaume; que le dissérend de la religion estoit appaisé et que les malignes humeurs qui avoyent troublé ce royaume cessoyent, Dieu mercy; et à ceste cause, il estoit nécessaire qu'ils rendissent le Havre au Roy, à qui il appartenoit, sans plus rien espérer en la division de la religion, et qu'ils n'avoyent aucun moyen de résister à sa puissance.

Le propos de maistre Pellehan sut honneste et gracieux, et remeit au lendemain à en traicter, et que jusques alors nous ne cesserions de continuer nostre baterie. Ce faict, ils remportèrent au conte de Warvich des marcassins, des fruiets et rasreschissemens que luy envoyoit mondit seigneur le connestable.

Mécredimatin à sept heures, se trouva mondit seigneur le connestable au bout de la tranchée près la ville, où maistres Paulet, le thrésorier Horsey et Pellehan sortirent par eau parlementer avec luy. Cependant furent se cordées trefves, lesquelles par deux fois furent rompues par l'insolence d'aucuns harquebuziers d'une part et d'autre, que les chefs réprimoyent incontinent. Monseigneur

le connestable fut quelques temps seul avecques les Anglois, pour ce qu'encores que monsieur le mareschal de Montmorency eust auparavant la nuict plusieurs fois sondé le fossé et recogneu l'endroict où il se délibéroit donner l'assault, et faict pareillement recognoistre par La Porte, son guidon, et autres des siens, mondit seigneur le connestable vouloit bien que, sous couleur de ladite trefve, il considérast toutes choses encores plus particulièrement. Ce qu'ayant faict exactement et à loisir, il s'alla après approcher de mondit seigneur le connestable avec monsieur le mareschal de Bourdillon, et finalement y arriva aussi monsieur le mareschal de Brissac, venant de son logis.

Et pour ce que monseigneur le connestable estoit dissicile et rude en ses propositions aux Anglois, aucuns des Anglois s'allèrent approcher de monsieur le mareschal de Brissac, asin qu'il seit pour eux ossice d'intercesseur; mais monseigneur le connestable les estonna encores dadvantage, leur disant qu'ils ne s'adressassent qu'à luy et qu'il n'y avoit personne là ny en tout le camp qui eust puissance de leur rien accorder ny resuser que luy; leur tenant telle contenance et langage qu'ensin ils passèrent les articles qu'il luy pleust, en la sorme qui s'ensuit.

Sur la demande qui a esté saicte par monseigneur le connestable (1), de la restitution du Havre, à M. le conte de Warvich, ont esté accorder les articles qui s'ensuyvent entre lesdits seigneurs, lesquels ils ont promis d'accomplir et garder inviolablement d'un costé et d'autre.

- Et premièrement, que ledit conte de Warvich remet-• tra la ville du Havre-de-Grace entre les mains dudit
- (1) L'original de cette espitulation, signée par le comte de Warwick, est un foi. 45, du Mon. de Béshune coté 8786.

- « seigneur connestable, avecque toute l'artillerie et « munitions de guerre appartenants au Roy et à ses « subjects.
- « Qu'il laissera les navires qui sont en ladite ville, ap-« partenants tant au Roy qu'à ses subjects, avec tout leur « équippage, et générallement toutes les marchandises et « autres choses qui appartiennent au Roy et à sesdits « subjetcs.
- « Et pour seureté de ce que dessus, que ledit conte « mettera présentement la grosse tour du Havre entre les « mains dudit seigneur connestable, sans que les soldats « qui seront mis dedans puissent entrer dedans la ville; « et que M. le conte de Warvich fera garder les portes du « costé de la ville, jusques à ce qu'il sera commandé par « mondit seigneur le connestable, sans aborer enseignes « sur ladite tour, le tout suyvant ladite capitulation, et « aussi que ledit seigneur conte baillera quatre ostaiges, « tels que ledit seigneur connestable nommera.
- a Pareillement que dans demain matin, heure de huict a heures, ledit seigneur conte sera retirer les soldats qui a sont dedans le sort, pour le consigner incontinent a entre les mains dudit seigneur connestable, ou ceux a qu'il commettra, pour le recevoir dans lesdites buict a heures.
- « Que tous prisonniers qui ont esté prins devant ledit « Havre seront délivrez, tant d'un costé que d'autre, sans « payer aucune rançon.
- « Et que monseigneur le connestable permetteroit de son « costé audit seigneur conte de Warvich, et à tous ceux « qui sont en garnison dedans ledit Havre, d'en partir « avec tout ce qui appartient à la Roine d'Angleterre et à « ses subjects.
 - « Que, pour le transport tant dudit seigneur conte que

deslogement des gens de guerre et autres choses susdites, ledit seigneur connestable a accordé six jours entiers, à commencer demain, durant lesquels six jours pourront librement et franchement desloger et emporter toutes lesdites choses; et là où les vents et mauvais temps enpescheroyent ledict transport pouvoir estre fait dedans ce terme, en ce cas ledit seigneur connestable luy accordera temps et délay raisonnable pour ce faire. - Ledit seigneur connestable a semblablement permis

- Ledit seigneur connestable a semblablement permis que tous les navires et vaisseaux, anglois et autres, qui sont et seront ordonnez pour ledit transport, entreront et sortiront dedans le Havre franchement et seurement, sans leur donner aucun arrest ou empeschement, soit en ce camp ou ailleurs.
- Les dicts quatre ostaiges dont mention est faite seront MM. Olivier Manere, frère du conte de Rotheland, les cappitaines Pellehan, Horsey et Lethon. En tesmoing de quoy, et pour servir de promesse, les dicts seigneurs ont signé les présens articles. Faict le 28 juillet 1563.

Mondit seigneur le connestable, cependant que les iglois allèrent faire leur récit audit seigneur conte de arvich, despescha M. de Toré, son dernier sils, pour er réciter au Roy et à la Roine le pourparler où il estoit ecque les Anglois, qu'il tenoit presque pour accordé; nt leurs majestez louèrent Dieu.

Les susdits articles signez par les Anglois et les quatre ages livrez, ausquels mondit seigneur le connestable rmit de bonne soy d'aller souper chez monsieur le Rintve, et mesmes à maistre Pellehan d'aller coucher dans a sort, pour y mettre ordre plus commodéement et le naigner le lendemain au matin, il seit partir sur les et heures du soir mondit seigneur le mareschal de Mont-

morency, qui porta au Roy et à la Roine les articles signez du conte de Warvich; et trouva leurs majestez à Criquetot, qui est à mi-chemin d'entre le Havre et Fescamp. Le lendemain il feit venir sur le chemin sa compagnie de gensdarmes, pour servir d'escorte et seureté à leursdites majestez, qui fut jugée l'une des plus belles de France. Leurs majestez, approchants du Havre, rencontrèrent mondit seigneur le connestable, lequel, se mettant à pied, vint saire la révérence au Roy qui l'embrassa par plusieurs fois. La Roine aussi le receut avec grand contentement. pour ce que ceste guerre estoit la première qu'elle a voule et entreprins de faire; d'autant que les guerres passées, estans civilles et entre les subjects du Roy, ont esté toutes à son très grand regret, comme il est apparu par le devoir qu'elle a fait, jusques à n'espargner sa vie, pour pacifier lesdits troubles à conditions tolérables. Or ceste guerre, qui ne tendoit que de chasser les Anglois hors de France et les renvoyer delà la mer, donnera perpétuelle réputation à sa prudence, laquelle a uni les forces de ce royaume, estants naguères divisées, à ceste honorable entreprinse si importante, si tost et si bravement exécutée, accordant tellement les princes du sang et tous les officiers de la couronne qu'il ne s'y est peu trouver aucune division ni mescontentement, contre l'opinion des Anglois et tous autres estrangers ennemis de ceste couronne.

La Roine d'Angleterre avoit fait embarquer dix-huit cens Anglois, et vindrent surgir le soir à la radde près le Havre, espérants d'y entrer; mais ils trouvèrent que bon nombre desdits Anglois estoit desjà sorti dehors.

Le vendredi on veit environ soixante voilles, sous l'admiral Clithon, qui approchoyent la terre; partant mondit sieur le mareschal de Montmorency manda à se compagnie venir saire le guet sur la rive de la mer, assa de

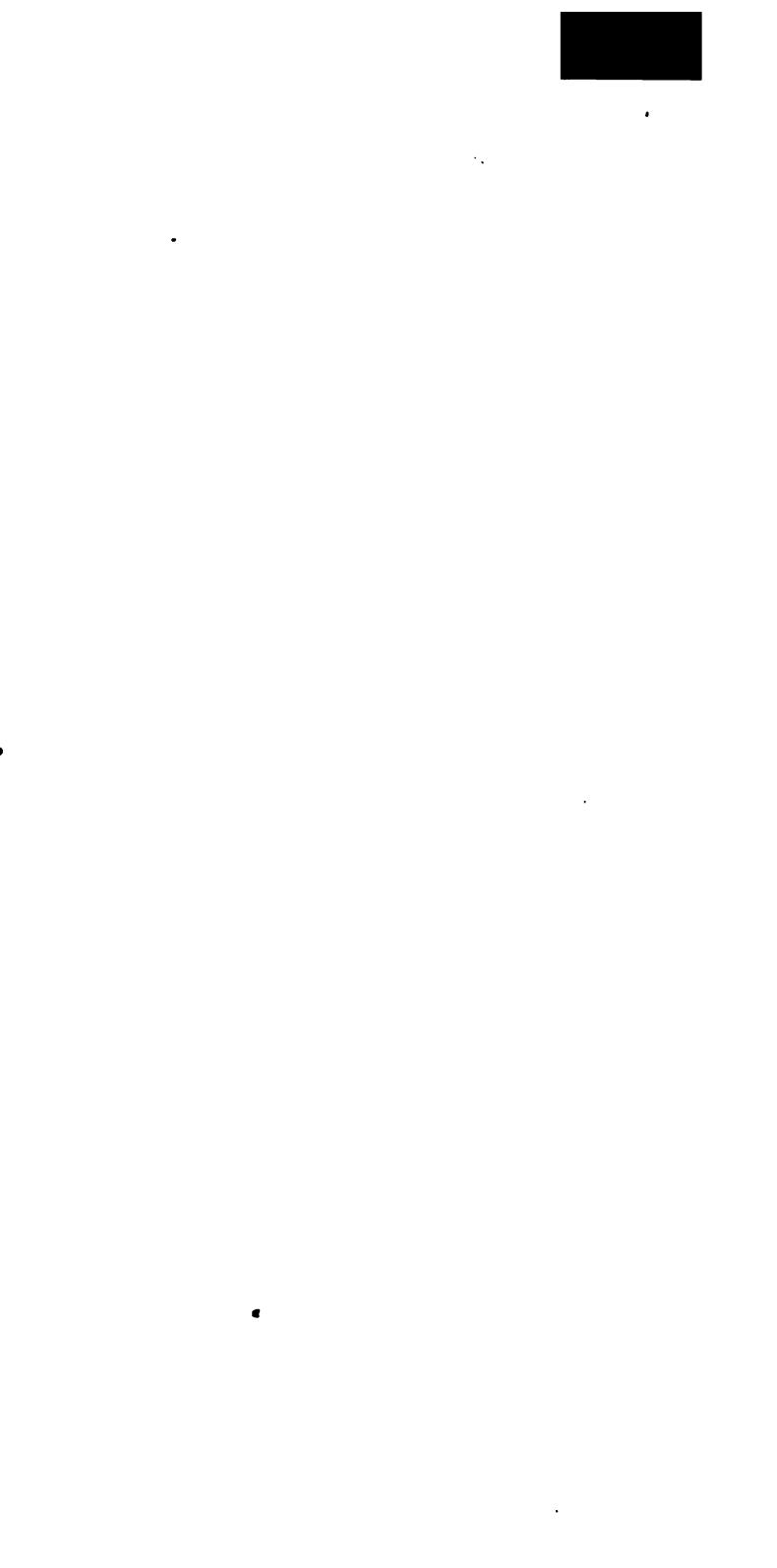
préserver d'alarmes le logis du Roy, qui estoit un peu esloigné du camp. La nuict, Lignerolles fut envoyé en un esquif par la Roine, prier ledit admiral de descendre et que l'on luy seroit tout honneur et courtoisie, et à ceste sin luy offrir seureté telle et saus-conduit qu'il désireroit. Et ledit admiral respondit sobrement qu'il ne voudroit autre seureté que la parole de sa majesté; mais que, ne voyant pas occasion maintenant pour laquelle il deust venir baiser ses mains, il s'en retournoit vers sa maistresse.

Le samedi, la plus part des Anglois qui estoyent dans le Havre s'embarquèrent, et n'y demeura plus que trois ou quatre cens pestiférez; qui fut cause que, le dimanche, le maistre de camp Sarlaboz y entra avec six enseignes. Et d'autant que la Roine l'establit gouverneur dudit Havre et que le maistre de camp Richelieu a déclairé ne vouloir plus servir de maistre de camp, deux nouveaux maistres de camp furent faicts: Remolles, auquel mondit seigneur le connestable avoit déjà donné le commandement sur le régiment de Richelieu, depuis sa blesseure, et le jeune Sarlaboz.

Et dès ledit dimanche, premier du mois d'aoust, partit le Roy, la Roine et toute la cour pour s'en aller à Sainet-Romain, et le lendemain à Estellan, demeurant mondit seigneur le connestable au camp, pour y ordonner toutes choses.

Quelques jours auparavant l'ambasadeur Trockmorton estoit arrivé d'Angleterre à Vallemont, pour traicter la paix; mais la Roine, pour plusieurs bons respects, n'a sceu encores trouver loisir de luy donner audience.

Fait dans le Havre-de-Grace, le 2 d'aoust 1563.



AVIS

DOFFEE PAR

CATHERINE DE MÉDICIS

A CHARLES IX

POUR LA POLICE DE SA COUR ET POUR LE GOUVERNEMENT DE SON ESTAT (1).

Lettre écrite par la seus Reine-mère au seu Roy Charles IX, peu après sa majorité.

Monsieur mon fils, vous ayant déjà envoyé ce que j'ay pensé vous satisaire, à ce que me dites, avant que d'aller à Gaillon (2), il m'a semblé qu'il restoit encore ce que j'estime aussi nécessaire pour vous saire obéir à tout vostre royaume et recognoistre combien désirez le revoir en l'estat auquel il a esté par le passé, durant les reignes des Rois mes seigneurs, vos père et grand-père; et pour y parvenir, j'ay pensé qu'il n'y a rien qui vous y serve tant

⁽¹⁾ L'original existe dans les Manuscrits de Dapuy, vol. coté 218, fol. 1.

⁽²⁾ Cet endroit marque à pou près le temps anquel cette pièce a été faite. Charles IX s'étant fait déclarer majeur à Rouen, le 17 août 1868, alla ensuite à Casa, d'où, revenant à Paris, il passa à Gaillon, et il y a preuve qu'il y était le 4 septembre de cette année.

que de voir qu'aimiez les choses réglées et ordonnées, et tellement policées que l'on cognoisse les désordres qui ont esté jusques icy par la minorité du Roy vostre frère. qui empeschoit que l'on ne pouvoit saire ce que l'on désiroit; cela vous a tant dépleu que, incontinent qu'avez eu le moyen d'y remédier et le tout régler par la paix que Dieu vous a donnée, que n'avez perdu une seule heure de temps à rétablir toutes choses selou leur ordre et la raison, tant aux choses de l'église et qui concernent nostre religion, laquelle pour conserver, et par bonne vie et exemple tacher de remettre tout à icelle, comme par la justice conserver les bons et nettoyer le royaume des mauvais, et recouvrer par là vostre autorité et obéissance entière. Encore que tout cela serve et soit le principal pillier et sondement de toutes choses, si est-ce que je cuide que, vous voyant réglé en vostre personne et saçons de vivre, et vostre cour remise avec l'honneur et police que j'y ay veue autresois, que cela sera un exemple par tout vostre royaume et une cognoissance à un chacun du désir et volonté qu'avez de remettre toutes choses selon Dieu et la raison. Et asin qu'en essect cela soit cogneu d'un chacun, je désirerois que prinsiez une heure certaine de vous lever, et, pour contenter vostre noblesse, saire comme saisoit le seu Roy vostre père; car quand il prenoit sa chemise et que les habillemens entroient, tous les princes, seigneurs, capitaines, chevaliers de l'ordre, gentilshommes de la chambre, maistres d'hostel, gentilshommes servans, entroient lors, et il parloit à eux, et le voyoient, ce qui les contentoit beaucoup. Cela fait, s'en alloit à ses affaires, et tous sortoient, hormis ceux qui en estoient et les quatres secrétaires. Si saisiez de mesme cela les contenteroit fort, pour estre chose accoustumée de tout temps aux Rois vos père et grande; et après cela que donnassiez une heure ou deux à : les dépesches et assaires qui sans vostre présence ne euvent dépescher, et ne passer les dix heures pour aller messe, comme on avoit accoustumé aux Rois vostre e et grand-père. Que tous les princes et seigneurs vous ompagnassent, et non comme je vous voy aller, que rez que vos archers; et, au sortir de la messe, disner, est tard, ou sinon vous promener pour vostre santé, ne passez unze heures que ne disniez; et après disner, ir le moins deux sois la semaine, donnez audiance, qui une chose qui contente infiniment vos sujets; et après is retirer et venir chez moy ou chez la Royne (1), afin : l'on cognoisse une façon de cour, qui est chose qui ist insiniment aux François, pour l'avoir accoutumé; et nt demeuré demie heure ou une heure en public, is retirer ou à vostre estude ou en privé, où bon vous iblera; et sur les trois heures après midy vous alliez is promener à pied ou à cheval, asin de vous montrer ontenter la noblesse, et passer vostre temps avec cette nesse à quelque exercice honneste, sinon tous les jours, moins deux ou trois sois la semaine; cela les contena tous beaucoup, l'ayant ainsi accoustumé du temps du y vostre père, qui les aimoit insiniment; et après cela per avec vostre samille, et l'après souper, deux sois la saine, tenir la salle de bal; car j'ay ouy dire au Roy stre grand-père qu'il falloit deux jours, pour vivre en os avec les François et qu'ils aimassent leur Roy, les ir joyeux et occuper à quelque exercice. Pour cet et, souvent il falloit combattre à cheval et à pied, nme la lance; et le Roy vostre père aussi, avec les

¹⁾ C'est-à-dire quand Charles IX sera marié. Il no le fut que sept ans

autres exercices honnestes èsquels il s'employoit et les faisoit employer; car les François ont tant accoutuné, s'il n'est guerre, de s'exercer, que qui ne leur fait faire ils s'employent à d'autres choses plus dangereuses. Et pour cet esset, au temps passé, les garnisons de gens d'armes estoient par les provinces, où la noblesse d'alentour s'exerçoit à courre la bague ou tout autre exercice honneste; et outre qu'ils servoient pour la seureté du pays, ils contenoient leurs esprits de pis saire. Or, pour retourner à la police de la cour, du temps du Roy vostre grandpère il n'y eut eu homme si hardy d'oser dire dans m cour injure à un autre, car s'il eust esté ouy, il eust esté mené au prévost de l'hostel. Les capitaines des gardes se promenoient ordinairement par les salles et dans la court, quand l'après-disnée le Roy estoit retiré en sa chambre, chez la Royne ou chez les dames ; les archers se tenoient ordinairement aux salles, parmy les degrez et dans la court, pour empescher que les pages et laquais ne jouassent et tinsent les berlans qu'ils tiennent ordinairement dans le chasteau où vous estes logé, avec blasphèmes et juremens, chose exécrable. Et devez renouveller les anciennes ordonnances et les vostres mesmes, en faisant saire punition bien exemplaire, asin que chacun s'en abstienne. Aussi les Suisses se promenoient ordinairement à la court, et le prévost de l'hostel, avec ses archers, dans la hasse court et parmy les cabarets et lieux publics, pour voir ce qui s'y faict et empescher les choses mauvaises, et pour punir ceux qui avoient délinqué; et sa personne et ses archiers sans hallebarde entroient dans la court du chasteau, pour voir s'il y avoit rien à faire; et luy montoit en haut pour se montrer au Roy et sçavoir s'il luy veut rien commander. Aussi les portiers ne laissoient entrer personne dans la court du chasteau, si ce n'estoit les

ms du Roy, les frères et sœurs, en coche, à cheval et ère ; les princes et princesses descendoient dessous orte, les autres hors la porte. Tous les soirs, depuis la puict venoit, le grand-maistre avoit commandé au stre d'hostel de faire allumer des flambeaux par toutes alles et passages, et aux quatre coings de la court et rez, des fallots; et jamais la porte du chasteau n'estoit erte que le Roy ne fut éveillé, et n'y entroit ny sortoit onne quel qu'il fut ; comme aussi au soir, dès que le estoit couché, on fermoit les portes et mettoit-on clefs sous le chevet de son lict. Et au matin, quand doit couvrir (1) pour son disner et sonper, le genuilme qui tranchoit devant luy alloit quérir le couvert ortait en sa main la nef et les couteaux desquels il sit trancher; devant luy l'huissier de salle et après officiers pour couvrir; comme aussi, quand on alloit viande, le maistre d'hostel y alloit en personne et le stier, et après eux s'estoient enfans d'honneur et es, sans valletailles n'y autres que l'escuyer de cui-, et cela estoit plus seur et plus honorable. Aussi rès disnée et l'après soupée, quand le Roy demandoit oliation, un gentilhomme de la chambre l'alloit quéet s'il n'y en avoit point, un gentilhomme servant, portoit en sa main la coupe, et après luy venoient les iers de la paneterie et échansonnerie. Aussi en la abre n'entroit jamais personne quand on faisoit son et si le grand chambellan ou premier gentilhomme e chambre n'estoit à le voir faire, y assistoit un des cipaux gentilhomme de ladicte chambre; et au soir le se deshabilloit en la présence de ceux qui au matin ient entrez, qu'on portoit (2) les habillemens. Je vous

Servir sur table. Lorsqu'on purtait. ay bien voulu mettre tout cecy de la façon que je l'ay ves tenir au Roy vostre père et grand-père, pour les avoir veu tous aimez et honorez de leurs subjects; et en estoient si contens que, pour le désir que j'ay de vous voir de mesme, j'ay pensé que je ne pouvois donner meilleur conseil que de vous régler comme eux.

Monsieur mon fils, après vous avoir parlé de la police de la cour et de ce qu'il saut saire pour rétablir tous ordres en vostre royaume, il me semble qu'une des choses la plus nécessaire pour vous faire aimer de vos sujets, c'est qu'ils cognoissent qu'en toutes choses avez soin d'eux, autant de ceux qui sont près de vostre personne que de ceux qui en sont loin. Je dis cecy parce que vous avez veu comme les malins avec leurs méchancetez ont sait entendre partout que ne vous soucyez de leur considération, aussi que n'aviez agréable de les voir; et cela est procédé de mauvais offices et manteries dont se sont aydez ceux qui, pour vous saire hayr, ont pensé s'establir et s'accroistre; et que, pour la multitude des assaires et négligence de ceux à qui faisiez les commandemens, bien souvent les dépesches nécessaires, au lieu d'estre bientost et diligemment répondues, ne l'ont pas esté, mais me contraire ont demeuré quelquesois un mois ou six semsines, tant que ceux qui estoient envoyez de ceux qui estoient enchargez des provinces par vous, ne pouvans obtenir réponse aucune, s'en sont sans icelles retournes: qui estoit cause que, voyant telle négligence, ils pensoient estre vray ce que ces malins disoient; qui me fait vots suplier que doresnavant vous n'obmettiez un seul jour, prenant l'heure à vostre commodité, que ne voyez toutes les dépesches, de quelque part qu'elles viennent, et que preniez la peine d'ouir ceux qui vous sont envoyez. Et si ce sont choses de quoy le conseil vous puisse soulager,

nvoyer et faire un commandement au chancelier imais que toutes les choses qui concernent les afle vostre estat, qu'avant que les maistres des res entrent au conseil, qu'il aye à donner une heure 's dépeaches, et après faire entrer les maistres des tes et suivre le conseil pour les parties. C'est la que, durant les Rois messeigneurs vostre père et père, tenoit monsieur le connestable et ceux qui ent audit conseil; et les autres choses qui ne déit que de vostre volonté, après, comme dessus est avoir entendues, commander les dépesches et res-, selon vostre volonté , aux secrétaires ; et le leni, avant que rien voir de nouveau, vous les faire commander qu'elles soient envoyées sans délay. re faisant n'en-viendra point d'inconvénient à vos , et vos sujets cognoitront le soin qu'avez d'eux voulez estre bien et prontement servis; cela les is diligent et soigneux, et cognoitront davantage 'n voulez conserver vostre estat et le soin que de vos affaires. Et quand il viendra , soit de ceux t charge de vous, ou d'autres, des provinces , pour sic, prendre la peine de parler à eux, leur demanleurs charges, et, s'ils n'en ont point, du lieu d'où nent ; qu'ils cognoissent que voulez sçavoir ce qui parmi vostre royaume, et leur faire bonne chère. pas parler une fois à eux , mais, quand les trouvevostre chambre ou ailleurs, leur dire toujours e mot. C'est comme j'ay yeu faire au Roy vostre grand-pere, jusqu'à leur demander, quand ils ne nt de quoy les entretenir, de leur ménage, afin er à cux et feur faire cognoître qu'il avoit bien le de les voir. Et en ce faisant, les menteuses inus qu'on a trouvées pour vous déguiser à vos su-

jets seront cogneus de tous, et en serez mieux aimé et honoré d'eux; car, retournant à leur pays, feront entendre la vérité, si bien que ceux qui vous ont cuidé nuire seront cogneuz pour méchans, comme ils sont. Aussi je vous diray que du temps du Roy Louis douzième, vostre ayeul, qu'il avoit une saçon que je désirerois infiniment que vous voulussiez prendre, pour vous oster toutes inportunitez et presses de la cour, et pour faire cognoitre à tous qu'il n'y a que vous qui donne les biens et honneurs; vous en serez mieux servy et avec plus de faveur; c'est qu'il avoit ordinairement en sa poche le non de tous ceux qui avoient charge de luy, susse près ou loin, grands ou petits, somme de toutes qualitez; comme aussi il avoit un autre rolle où estoient écrits tous les ofsices, bénésices et autres choses qu'il pouvoit donner; et avoit sait commandement à un ou deux des principaux osficiers en chaque province, que, quelque chose qui vacquast ou avint de confiscations, aubeynes, amendes et autres choses pareilles, que nul ne sut averti que premièrement ceux à qui il en avoit donné la charge ne l'en avertissent par lettres expresses, qui ne tombassent ès mains des secrétaires ny autres que de luy-mesme. Et lors il prenoit son roolle, et regardoit selon la valeur qu'il voyoit par iceluy (1) ou qu'on luy demandoit, et, selon le roolle de ceux qu'il avoit en sa poche, il le donnoit à celuy que bon luy sembloit et luy en saisoit saire la dépesche luy-mesme sans qu'il en sceut rien. Il l'envoyoit à celuy à qui il le donnoit; et si de fortune quelqu'un, en estant averty, après le luy venoit demander, il le refusoit; car jamais à ceux qui demandoient il ne donnoit, asin de leur

⁽¹⁾ Cet endroit parait corrompu, mais on en voit bien le sens. Montlue a rapporté le même fait dans ses Commentaires, t. II, p. m. 823.

façon de l'importuner; et ceux qui le servoient ser leurs charges, sans le venir presser à la cour rdre plus que ne vaut le don bien souvent, il les msoit des services qu'ils luy faisoient. Aussi es-Roy le mieux servy, à ce que j'ay ouy dire, qui s, car ils ne recognoissoient que luy, et ne sai-1 cour à personne, estant le plus aimé qui fut japrie Dieu qu'en saciez de mesme; car tant qu'en rement aux placets ou autres inventions, croyez ne tiendra pas le don de vous seul; car j'en ay er où je suis. Je ne veux pas oublier à vous dire se que saisoit le Roy, vostre grand-père, qu'il (1) ervoit toutes provinces à sa dévotion; c'estoit it le nom de tous ceux qui estoient de maison provinces, et autres qui avoient autorité parmy se, et du clergé, des villes et du peuple ; et pour enter et qu'ils tinsent la main à ce que tout fut à ion, et pour estre averty de tout ce qui se reedans lesdites provinces, soit en général, ou en er parmy les maisons privées, ou villes, ou parmy , il mettoit peine d'en contenter parmy toutes nces une douzaine, ou plus ou moins, de ceux qui de moyen dans le pays, ainsi que j'ay dit cy-desuns il donnoit des compagnies de gens d'armes; es, quand il vacquoit quelque bénéfice dans le ays, il leur en donnoit, comme aussi des capitais places de la province, et des offices de judicaon et à cliacun sa qualité; car il en vouloit de orte qui luy sussent obligez, pour sçavoir comme 1055 y passoient. Cela les contentoit de telle sail ne s'y remuoit rien, fut au clergé ou au reste

de la province, tant de la noblesse que des villes et du peuple, qu'il ne le sceut; et, en estant adverty, il y remédioit, selon que son service le portoit, et de si bonne heure qu'il empeschoit qu'il n'avint jamais rien contre son autorité ny obéissance qu'on lui devoit porter. Et pense que c'est le remède dont pourrez user pour vous faire aisément et promptement bien obéir, et oster et rompre toutes autres ligues, accointances et menées, et remettre toutes choses sous vostre autorité et puissance seule. J'ay oublié un autre point qui est bien nécessaire que mettiez peine, et cela se sera aisément, si le trouvez bon; c'est qu'en toutes les principales villes de vostre royaume vous y gagniez trois ou quatre des principaux bourgeois, et qui ont le plus de pouvoir en la ville, et autant des principaux marchans, qui ayent bon crédit parmy leurs concitoyens, et que sous main, sans que le reste s'en apperçoive ny puisse dire que vous rompiez leurs priviléges, les savorisant tellement par biensaits ou autres moyens, que les ayez si bien gagnez qu'il ne se sace ny die rien au corps de ville ny par les maisons particulières que n'en soyez adverty, et que, quand ils viendrontà saire leurs élections pour leurs magistrats particuliers, selon leurs priviléges, que ceux-cy, par leurs amis et pratiques, facent toujours saire ceux qui seront à vous du tout, qui sera cause que jamais ville n'aura autre volonte et n'aurez point de peine à vous y faire obéir; car, en un seul mot, vous le serez toujours en ce saisant.

Au-dessous est écrit de la main de la seue Reine-Mère:

Monsieur mon sils, vous en prendrez la sranchise de quoy je le vous envoye, et le bon chemin, et ne trouve rez mauvais que je l'aye sait écrire à Montagne, car c'est asin que le puissiez mieux lire. C'est comment vos prédècesseurs saisoient.

L'HISTOIRE EN BRIEF

DE LA

VIE ET MORT DE CALVIN,

PAR TH. DE BÈZE.

JUILLET 1564.

AVERTISSEMENT.

Calvin appartient à la France par sa samille, son éducation et son influence. Bèze et Bolsec ont écrit l'histoire de cet homme célèbre, le premier en panégyriste et le second en accusateur. L'un de ces ouvrages servant de réponse à l'autre, ceux qui les liront tous les deux en apprécieront la valeur respective. Notre tâche est de produire les pièces d'une manière complète, et, pour la remplir séèlement, nous dérogeons à l'usage habituel de supprimer les passages qui regardent seulement la théologie. Dans la vie d'un théologies ces passages feraient faute. Ils donnent la mesure de sa franchise, de sa logique, de son savoir, et sont les titres qui marquent ses rang parmi les réformateurs éclairés ou les hérésiarques dangereux. Nous observerons que Bèze et Bolsec, élevés dans le sein de l'église catholique, celui-là destiné et celui-ci consacré au sacerdoce, apostasièrent pour se marier; mais Bolsec revint à l'ancienne religion et Bèze resta dans la nouvelle.

L'HISTOIRE EN BRIEF

DE LA

VIE ET MORT DE CALVIN.

THÉODORE DE BESZE AU LECTEUR CHRESTIEN

SALUT ET PAIX EN NOSTRE SEIGNEUR.

S'il eust pleu à Dieu nous garder plus long-temps son idèle serviteur M. Jean Calvin, ou plustost si la perverité du monde n'eust esmeu le Seigneur à le retirer si tost soy, ce ne seroit icy le dernier de ses travaux(1), èsquels l s'est tant fidèlement et tant heureusement employé pour 'advancement de la gloire d'iceluy et pour l'édification le l'église. Et mesmes maintenant ce Commentaire ne ortiroit point sans estre comme couronné de quelque excellente préface ainsi que les autres; mais il luy en rend comme aux povres orphelins, qui sont moins adrantagez que leurs frères, d'autant que leur père leur st failli trop tost. Cependant je voy cest orphelin sorti

(1) Cette vic de Calvin servit d'abord de préface à ses Commentaires sur losse, publiés par Th. de Bèze à Lyon, en 1868. Ce sut, en esset, le dernier e ses travaux.

TONE V.

de si bonne maison, graces à Dieu, et si fort représentant son père, que sans autre tesmoignage il se rendra de soy-mesmes non seulement agréable, mais aussi très honnorable à tous ceux qui le verront. Et pourtant aussi n'a-ce pas esté mon intention de le recommander par ce mien tesmoignage (car quel besoin en est-il?); mais plustost me lamenter avec luy de la mort de celuy qui nous a esté un commun père, et à luy et à moy, pour ce que je ne le puis ni doy moins estimer mon père, en ce que Dien m'a enseigné par luy, que ce livre et tant d'autres, d'avoir esté escrits par luy-mesmes.

Je me lamenteray done, mais ce ne sera sans consolation; car ayant esgard à celuy duquel je parle, je l'anroye trop peu aimé, vivant ici bas, si la sélicité en laquelle il est maintenant recueilli ne changeoit la tristesse de ma perte en esjouissance de son gain; et aurois mal fait mon prosit de sa doctrine tant saincte et admirable, de sa vie tant bonne et entière, de sa mort tant heureuse et chrestienne, si je n'avois aprins par tous ces moyens à me soubmettre à la providence de Dieu avec toute satisfietion et contentement. Or, quant à sa doctrine, de la quelle je veux parler en premier lieu, tant s'en faut que la multitude de ceux qui luy ont contredit la doivent rendre suspecte envers toutes gens de bon jugement qu'au contraire cela seul pourroit servir de certain argument pour l'approuver, d'autant que nul ne s'y est jamais opposé, qui n'ait expérimenté qu'il s'adressoit non point contre un homme, mais contre un vray serviteur de Dien. Aussi se peut-il alfermer (et tous ceux qui l'ont cognu en seront bons et sussissans tesmoins) que jamais il n'a eu ennemi qui, en l'assaillant, n'ait sait la guerre à Dieu; car depuis que Dieu a fait entrer son champion en ceste lice, il se peut bien dire que Satan l'a choisi, comme s'il avoit

oublié tous les autres tenans, pour l'assaillir et du tout attérer, s'il eust peu. Mais, d'autre part, Dieu luy a sait ceste grace qu'il l'a orné d'autant de trophées qu'il luy a opposé de ses ennemis. S'il est donc question des combats qu'il a soustenus par dedans pour la doctrine, rien ne les peut saire sembler légers que la diligence de laquelle il a usé pour ne donner loisir à ses ennemis de reprendre haleine, et la constance que Dieu luy avoit donnée pour jamais ne fléchir tant soit peu en la querelle du Seigneur. Les annabaptistes en seront soy, lesquels, peu après le commencement de son ministère en ceste église, c'est assavoir l'an 1536, il sceut si bien et heureusement manier en publique dispute, sans que le magistrat y ayt mis la main, que dès lors la race en fut perdue en ceste église; ce qui est d'autant plus admirable que la pluspart des églises d'Allemagne en sont encores bien sort empeschées; et s'il y en a qui en soyent délivrées, ç'a esté plustost par rigueur de justice qu'autrement. Il eut un autre combatà soustenir contre un apostat nommé Caroli, sur plusieurs calomnies, lequel estant semblablement abbatu, tant par escrit que de bouche, et déchassé de l'église de Dieu, est mort misérablement à Romme dedans un hospital, pour servir d'exemple à ceux qui se révoltent de Jésus-Christ pour suivre un maistre qui récompense si mal ses serviteurs, et en ce monde et en l'autre.

En un autre temps, c'est assavoir l'an 1553, Michel Servet (1), Espagnol, de maudite mémoire, survint, non

⁽¹⁾ Michel Servet, né en 1809 à Villa-Nova, en Arragon. Il entra d'abord en correspondance avec Calvin sur divers points de la doctrine de ce réformateur, et leurs discussions degénérerent bientôt en une dispute si violente que leurs lettres étaient remplies d'invectives. Enfin Servet ayant pris le soin de relever toutes les erreurs qu'il avant remarquées dans l'Institution chretesurs de Calvin, celui-ci lui vous une haine implacable et ne négliges neu

pas homme, mais plustost un monstre horrible, composé de toutes les hérésies anciennes et nouvelles, et surtout exécrable blasphémateur contre la Trinité, et nommément contre l'éternité du Fils de Dieu. Cestuy-ci, estant arrivé en ceste ville et saisi par le magistrat à cause de ses blasphèmes, y fut tellement et si vivement combattu, que, pour toute défense, il ne luy demeura qu'une opiniastreté indontable, à raison de laquelle, par juste jugement de Dieu et des hommes, il fina par le supplice de feu sa malheureuse vie et ses blasphèmes qu'il avoit desgorgez de bouche et par escrit par l'espace de trente ans et plus.

Environ deux ans auparavant s'estoit présenté un certain triacleur, carme, et soudain devenu de théologien médecin, nommé Hiérosme Bolsec (1), de Paris, lequel, pour se faire valoir, pensant estre arrivé en son cloistre et non en une église de Dieu, de laquelle il n'avoit jamais rien seu que par ouyr dire, et puis aussi solicité par quelques garnemens desquels il sera parlé ci-après, commença en pleine congrégation de reprendre la doctrine de la Providence et prédestination éternelle, comme si nous saisions Dieu autheur de péché et coulpable de la condamnation des meschans. Calvin s'opposa sur-lechamp à ce loup déguisé et luy respondit tellement de bouche et en particulier, et puis aussi par escrit, que rien ne demeura à l'adversaire de vérité qu'une seule impudence monachale, qui l'a rendu et rend encores aujourd'huy puant à tout homme qui a quelque bon sentiment, voire par son propre jugement, comme il se monstrera

pour le perdre. Arrêté et jugé à l'instigation de Calvin, Servet sut brûlé à Genève, le 27 octobre 1883.

⁽¹⁾ Bolsec est auteur d'une vie de Calvin, imprimée dans ce volume.

par tesmoignage de sa main toutesfois et quantes que besoin sera; car ce malheureux, qui avoit mérité punition pour un acte séditieux, estant traité par le magistrat en toute douceur, à cause qu'on estimoit qu'il y auroit cyaprès quelque remède à son ignorance sophistique, après avoir sait autant de scandales et de maux qu'il a peu ès églises circonvoisines, se voyant par trois fois déchassé des terres des seigneurs de Berne, à la sin estant intolérable à chacun, a donné gloire à Dieu, recognoissant ses erreurs, et surtout sa mauvaise conscience, à Orléans, en plein sinode général des églises françoises, l'an 1562, tellement qu'on en espéroit quelque chose; mais depuis, estant reprins d'un mesme mauvais esprit, est retourné à ses premières erreurs, et déchassé de tous, comme il en est digne, sert encores aujourd'huy, par tous les lieux où il se pourmène, de tesmoignage de l'ire de Dieu contre ceux qui résistent à vérité.

Peu de temps après se déclarèrent quelques demeurans de Servetistes, comme un certain jurisconsulte de ces quartiers, qui depuis, pour mesme cause, fut chassé de l'université de Tubinge par le très illustre duc de Wirtemberg, et, pour avoir continué en ses blasphèmes, chatic par prison, et reçeu à se desdire par jugement desdits seigneurs de Berne. Avec cestuy-là s'estoit ligué un certain Calabrois nommé Valentin Gentil (1), un autre de Sardaigne, un Piémontois nommé Jean-Paul Alciat (2),

⁽¹⁾ Valentin Gentil. Cet hérésiarque, après avoir parcourn la Pologne, l'Autriche et la Suisse, sut condamné à mort et exécuté à Berne en septembre 1566. En allant au supplice il se flattait d'être le premier martyr pour la gloire du Pere, les apôtres et les martyrs n'étant morts que pour la gloire du File.

^{&#}x27;2) J. Alciat appartenait, de même que Gentil et Georges Blandrata, à la secte des sociaiens. Il mourut à Dantzick.

un médecin de Saluces nommé Georges Blandrata. Ceux-ci besongnoyent sous terre comme ils pouvoyent. semans leurs blasphèmes contre les trois personnes en une essence divine, jusques à ce que ce sidèle serviteur de Dieu s'estant opposé, les uns s'esvanouirent, les autres, ayant recogneu leurs blasphèmes, en ont demandé merci à Dieu et à la seigneurie; mais peu après les malheureux. contre leur serment retournez à leurs blasphèmes, se sont avec leurs complices en la sin retrouvez en Pologne. là où ils ont fait et font encores aujourd'huy infinis trocbles. Si ont-ils, jusques au lieu où ils sont, senti et aperceu que valoit la force du fidèle serviteur de Dieu dont nous parlons, par les escrits duquel les églises de Pologne ont esté tellement fortifiées que les fidelles en ont esté grandement assermis, et les ennemis de vérité tellement affoiblis qu'avec l'aide de Dieu leur ruine en est prochaine.

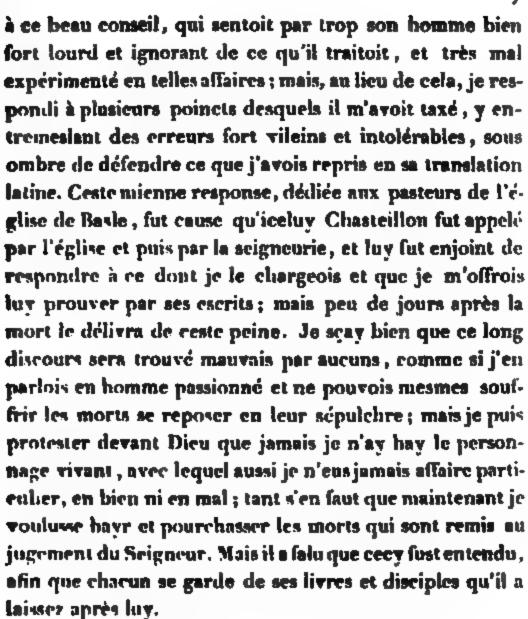
Voilà les principaux combats qu'il a endurez par dedans pour la doctrine, beaucoup plus difficiles à soustenir qu'à les dire, comme les livres en feront foy à la postérité; car quant aux autres ennemis, ils l'ont tousjours assailli de loin, mais non pas de si loin qu'il ne les ait atteins de plus près qu'ils n'eussent voulu; ses doctes escrits contre les anabaptistes et libertins en peuvent faire sussisante preuve. Quant à ce grand Goliath Pighius (1). qui est-ce qui l'a abbatu, luy et son pélagianisme, que la puissance du Seigneur en la main de Calvin? Qui a clos la bouche à ce glorieux cardinal Sadolet, que cestuy-la mesmes? Qui a plus heureusement combattu et dessait

⁽¹⁾ Pighius (Albert), savant mathématicien et controversiste du seizième siècle, s'attacha à réfuter les principes des réformateurs. Il mourut en 1544, âgé d'environ cinquante ans.

cest amas de sangliers assemblez pour dégaster la vigne du Seigneur? Qui a mieux ne plus droit navré l'Antechrist (1) à la mort? Qui a plus courageusement et plus pertinemment respondu à ce malheureux Interim, qui a tant troublé l'Allemagne? Ce n'est pas tout; car qui a esté plus clairvoyant à cognoistre et à rédarguer l'impiété des saux évangélistes, s'accommodans à toutes gens? Qui a plus vivement maintenu la pureté de la doctrine contre les plus dangereux ennemis? c'est assavoir ceux qui, sous ombre de paix et union, prétendent de corrompre la pureté d'icelle. Quant à la misérable contention émeue pour le saict de la Cène, voyant le seu tant allumé, tout son désir sut de l'esteindre par une claire exposition de la matière, sans s'attacher à personne; qu'il a sait si bien et si dextrement que qui voudra bien considérer ses escrits, consessera que c'est à luy, après Dieu, qu'appartient l'honneur de la résolution depuis suivie par toutes gens de bon jugement. Ce néantmoins Satan s'essorça tant qu'il luy fut possible de l'attirer en ceste contention, voire mesmes avec l'église de Zurich, laquelle entre autres il a tousjours estimée et honorée. Mais ce fut en vain; car au contraire, ayans en présence conséré ensemble, ils demeurerent entièrement d'accord, et sut le consentement de toutes les églises de Suisse et des Grisons dressé et imprimé en plusieurs langues, avec grande édification de tout le monde. Cela despleut à certains opiniastres, entre lesquels un nommé Joachim Westphale l'autre Thilman Heshusius, ont esté les plus ardens ennemis de vérité et de concorde. Force luy sut alors d'entrer au combat, par lequel il a tellement maintenu la vérité et combatu l'ingnorance et impudence de tels per-

⁽¹⁾ L'Antrohries. C'est le pape qui est désigné deux cet endreit.

ne recognoist aucun décret de Dieu, sinon ès choses qui sont bonnes de leur nature, forgeant en Dieu une permission contraire à sa volonté et nous imposant faussement que nous saisons Dieu autheur de péché. Tout cela n'esmeut aucunement le sidèle serviteur de Dieu, d'autant que desjà on avoit mille sois respondu à toutes telles calomnies et erreurs, jusques à ce qu'iceluy-mesmes fit un recueil latin de certains articles et argumens qu'aucus disoyent avoir extrais des livres de M. Jean Calvin, y adjoustant certaines répliques; et sut ce livret envoyé sous main à Paris pour y estre imprimé. Mais Dieu y pourvent, faisant tomber l'original entre mes mains, tellement que nous-mesmes le sismes imprimer icy, avec telles responses qu'il méritoit. Luy, après avoir sceu le tout, ne scent que respondre aux pasteurs et ministres de Basle, sinon qu'il n'estoit autheur desdits articles. Estant peu à près appellé, sur la doctrine du franc arbitre et de la providence de Dieu, en pleine dispute à Basle, sa doctrine fut condamnée. Et d'autant que quelques années auparavant il avoit esté receu à la profession de la langue grecque par ceux qui se cognoissoyent ses erreurs, il luy fut commandé de ne æ mesler, de bouche ni par escrit, que de sa lecture, ce qu'il promit et observa très mal, ayant tousjours continué à semer ses resveries comme il a peu. Et mesmes de haine qu'il avoit contre moy, qui pour lors estois en France, bien empesché, à mon grand regret, aux guerres civiles, ou pour le moins esmeu d'une ambition desmesurée, il escrivit un livret intitulé: Conseil à la France désolée, suns y mettre son nom ni le lieu de l'impression, combien qu'il fust en ville libre. Là il condamne de rébellion et sédition toutes les églises françoises et conseille qu'un chacun croye ce qu'il voudra, ouvrant la porte par mesme moyen à toutes hérésies et sausses doctrines. Je ne daignay luy respende



En ces entrefaites, un certain pédante se mit en avant ; c'est François Balduin (1), lequel, ne pouvant non plus de-

t) François Baldum ou Bandoin, né a Arras en 1880, professiur de droit à Bourges, à Stradoneg et à Heidelberg, et l'un des plus savants hommes de son temps. La versatilité de ses opinions en matière de religion a faut dire qu'il fut catholique en France, lutherien à Stradourg et calvanute à Genese. Sa querelle avec Calvin eut lans à l'occasion de la publication d'un livre Sur les devours des veuis auris de la religion et de la patrie dans les troubles religions. Les ouvrage fut vivement attaqué par Calvin. La réponse de Baudoin fut tellement violente qu'il réduisit ce dernier au silunce, disont qu'il ne vouloit plus rien avoir à faire avec un tel chien.

meurer en une religion qu'en une place, a changé de demeure et condition plus souvent que tous les jours, et de religion pour le moins trois sois. A la parfin, n'ayant plus de conscience à perdre, s'est rangé d'une certaine religion pareille à celle des chanoines réguliers, lesquels, estant en général semblables à tous les autres de leur rang, toutesfois quand il est question de leur particulier, se sont moynes en ce qui est avantageux pour les moynes, et tout au contraire se sont séculiers quand la moynerie leur est peu favorable; ainsi ce bon personnage baise la pantoufe comme les autres, et, afin qu'on ne fist doute que ce ne sust à bon escient, en a prins une bonne et belle rémission de son Roy, pour rentrer en grace de Sa Saincteté et des cardinaux, desquels pour son dernier malheur il est devenu esclave. S'il est donc question d'escrire contre nous, voilà le meilleur catholique du monde; mais si d'autre costé il saut s'accommoder à ceux qui sont comme entre deux fers et se vantent de tenir le milieu, adonc le bon homme crache les résormations de l'église romaine et parle vaillamment de certains abus; mais c'est sans toucher au principal, et tellement toutessois que tout homme qui ne le cognoistroit penseroit qu'il parlast à bon escient et non point pour se faire valoir. Ce galant, pour son entrée, ne saillit pas l'an 1561, de mettre en avant un livre de telle matière, sans aucun nom, à l'heure mesmes qu'on estoit au colloque de Poissy. Calvin, cognoissant l'intention de ce malheureux, respondit brièvement, comme il avoit accoustumé, mais fort péremptoirement, et donnant quelques atteintes à celuy qui estoit principalement coulpable de ce mal. Balduin sur celas eschauffe, et depuis n'a cessé d'escumer sa rage contre celuy qu'il avoit tant de sois appelé père et précepteur, le tout pour saire cognoistre qu'il s'estoit révolté à bon escient. Sur cela ant aux injures et outrages contre sa personne, il les a usjours estimées honorables pour le nom du Seigneur quel il servoit; joint qu'estre blasmé par un meschant aporte certain tesmoignage de vertu. Et quant aux re-éhensions concernantes la doctrine, les unes luy ont mblé si légères et impertinentes qu'elles ne méritoyent sponse; les autres ne sont que redites empruntées d'ailars et mille fois réfutées. Toutesfois, pour ce que c'est noy aussi que cest apostat s'est attaché pour gratifier s maistres, j'ay prins la charge de luy respondre pour deuxiesme fois, dont j'espère aussi m'acquiter avec la ace de nostre Dieu.

Voilà les principaux combats que ce bon personnage soustenus heureusement pour la vérité du Seigneur. Au ste, par ce discours je pense avoir traité la pluspart de vic, car qu'a-ce esté autre chose de sa vie qu'une per-tuelle doctrine, tant par paroles que par escrits, et ir toutes ses meurs et façons de vivre? ce que toutes-is il est très bon d'exposer par le menu, afin que chacun itende les merveilles de Dieu à l'endroit de cest excelut personnage.

Il nasquit à Noyon, ville ancienne et célèbre de Piirdic, l'an 1509, le 10 juillet, d'une maison honneste de moyennes sacultez. Son père s'appeloit Girard Calin(1), homme de bon entendement et conseil, et pour cela prirequis ès maisons des seigneurs circonvoisins; à rai-

(1) Le père de Calvin n'était pas tonnelier, comme on l'a avancé dans la agraphie universelle, mais fils d'un tonnelier. On voit, dans les registres pitulaires de Noyon, qu'il fut tour à tour notaire, procureur fiscal du comté, trétaire de l'évéché et promoteur du chapitre. Il mourut le 26 mai 1831, un le poids d'une sentence d'excommunication, pour n'avoir pu rendre mpte de l'emploi des biens dont il avait en la gestion.

son de quoy sondit sils, dès son jeune aage, sut tant mieux et libéralement nourri, aux despens de son père toutessois, en la compagnie des ensans de la maison de Mommor, ausquels aussi il sit compagnie aux estudes à Paris.

Il estoit dès lors d'un singulier esprit, et surtout fort conscientieux, ennemi des vices et sort addonné an service de Dieu, qu'on appeloit pour lors tellement, que son cœur tendoit entièrement à la théologie; qui fut auxi cause qu'on le pourveut d'un bénéfice en l'église eathédrale de Noyon. Toutesfois son père se résolut de le faire estudier aux loix; et luy aussi de sa part, ayant désjà, per le moyen d'un sien parent et ami, nommé maistre Pierre Robert, autrement Olivetanus, qui depuis a traduit la Bible d'hébrieu en françois, imprimée à Neuschatel, gousté quelque chose de la pure religion, commençoit à se distraire des superstitions papales; qui fut cause qu'estre la singulière révérence qu'il portoit à son père, il s'accorda d'aller à Orléans pour cest effect, là où lisoit pour lors un excellent homme, nommé Pierre de l'Estoille, depuis président en la cour de parlement à Paris, sous lequel il profita tellement en peu de temps qu'on ne le tenoit pour escolier, mais comme l'un des docteurs ordinaires; comme aussi il estoit plus souvent enseigneur qu'auditeur; et luy sut ofsert de passer docteur pour rien, ce que toutessois il resusa. Et pour ce que lors l'Université de Bourges estoit aussi en bruit à cause de cest excellent jurisconsulte André Alciat, qui lors y enseignoit, il le voulut bien voir et ouir aussy. Cependant il ne laissoit de vaquer aux sainctes lettres, avec tel fruict et si beureusement que tous ceux ausquels il plaisoit à Dieu de toucher le cœur pour entendre que c'estoit des dissérents esmeus pour le faict de la religion, non seulement luy portoyent assection singulière, mais l'avoyent desjà en

admiration pour l'érudition et sèle qui estoit en luy. Entre autres qu'il hantoit pour lors à Bourges, il y avoit un excellent personnage allemand, professeur des lettres grecques, nommé Melchior Volmar, duquel je me souvien d'autant plus volontiers que c'est celuy mesmes qui a esté mon fidèle précepteur et gouverneur de toute ma jeunesse, dont je loueray Dieu toute ma vie. Ce bon personnage, voyant que Calvin avoit faute des lettres grecques, fit tant qu'il s'applique à les apprendre, à quoy aussi il luy servit beaucoup, comme luy-mesme en a rendu tesmoignage en luy dédiant ses commentaires sur la seconde épistre de sainct Paul aux Corinthiens, et luy faisant ceste recognoissance de l'appeler son maistre et enseigneur. Sur ces entrefaites son père va mourir; qui fut cause qu'abandonnant ses estudes de loix , il retourna à Noyon et depuis à Paris, là où, nonobstant sa jeunesse, il ne fut guères sans estre cognu et honoré de tous ceux qui avoyent quelque sentiment de vérité. Luy, de sa part, prenant dès lors résolution de se dédier du tout à Dieu, travailloit avec grand fruict, tellement qu'estant advenue esmeute à Paris d'un recteur nommé M. Copus (1), il fut envoyé en cour pourchasser quelque provision, là où il fut cognu et très bien recueilli de ceux qui avoyent quelque droicte affection et jugement en ces affaires. Enfin, voyant le povre estat du royaume de France, il délibéra de s'en absenter pour vivre plus paisiblement et selon sa conscience. Il partit donques de France l'an 1534, et

⁽¹⁾ Nicolas Cop, recteur de l'Université, syant prononcé un descours plein de la doctrine des reformateurs, fut poursaiss, et Calvin, soupçonne d'avoir resign ce discours, fut enveloppé dans les mêmes recherches. Le dermer se retura en Samtonge, ou il demeurs plusieurs mois cache dans la maison de Louis du Tillet, chanoins d'Angoulème, Il passa de là a Nerse, à la cour de Marguerite, reine de Nevarre ; culta il metit de Prunco en 1886.

ceste mesme année fit imprimer à Basle sa première institution, comme un apologétique adressé au seu Roy François, premier de ce nom, pour les povres fidèles persécutez, ausquels à tort on imposoit le nom d'anabaptistes, pour s'excuser envers les princes protestans des persécutions qu'on leur faisoit. Il fit aussi un voyage en Italie, où il vid Madame la duchesse de Ferrare, encores aujourd'huy vivante(1), graces à Dieu, laquelle, l'ayant veu et ouy, des lors jugea ce qu'il en estoit, et tousjours depuis jusques à sa mort l'a aimé et honnoré comme un excellent organe du Seigneur. A son retour d'Italie, laquelle il ne fit que voir, il passa à la bonne heure par ceste ville de Genève qui, peu de temps auparavant, avoit receu l'évangile par la prédication de maistre Guillaume Farel, et ne prêtendoit rien moins que d'y faire sa demeure, mais seulement d'y passer pour tirer à Basle et pour estre à Strasbourg. Mais le Seigneur, voulant dès lors se préparer chemin à tant de bien qu'il vouloit départir à son église par le moyen d'iceluy, mit au cœur dudit Farel de le retenir, ce qu'il luy sut très dissicile, tellement qu'après les prières il en fallut venir jusqu'aux adjurations. Adone il accorda de demeurer, non pas pour prescher, mais pour lire en théologie; et advint tout ceci l'an 1356, au commencement de septembre. Estant ainsi déclaré docteur en ceste église, avec légitime élection et approbation, il dressa un bref formulaire de consession et de discipline, pour donner quelque sorme à ceste église nouvellement dressée. Il sit aussi le catéchisme, qu'on peut bien appeler l'un de ses excellens ouvrages, et qui a fait un merveilleux fruict; estant si bien recueilli que de françois il a esté depuis traduit en hébrieu pour gagner les Juis, en

⁽¹⁾ Renée de France, fille de Louis XII.

grec et en latin pour les escoles, mesmes en italien, allemand, anglois, escossois, flamand et hespagnol, pour toutes ces nations. Ces heureux commencemens despleurent grandement à Satan et aux siens, qui ne faillirent pas, comme il n'estoit pas mal aisé, sur les premiers changemens d'estat et de religion de s'opposer à la pratique de l'évangile, combien qu'elle eust esté jurée par tous ceux de ceste ville. M. Calvin, d'autre part, comme il avoit un esprit vrayment héroique, s'opposa sort et serme aux séditieux avec ledit M. Farel et un autre bon personnage nommé Couraut, aussi ministre de ceste église, aveugle des yeux corporels, mais clairvoyant des yeux de l'esprit, lequel aussi ledit Calvin avoit attiré de Basle, là où il s'estoit retiré à cause des ardentes persécutions de la France. L'issue sut telle que le Seigneur, voulant tout d'un coup retirer ses serviteurs de la presse, purger ceste ville de certains mutins qui abusoient du nom de l'évangile, planter son nom ailleurs, et sinalement saçonner son serviteur par une expérience des choses qui depuis luy ont grandement servi, il sut ordonné, la plus grand part du conseil surmontant la meilleure, que les dessusdits sortiroyent dans vingt-quatre heures, pour n'avoir voulu administrer la Cène en une cité ainsi troublée et meslée. Cela estant annoncé audit Calvin, sa response sut que. s'il eust servi aux hommes, il seroit mal récompensé, mais qu'il avoit servi à celuy qui, au lieu de mal récomenser ses serviteurs, payoit ce qu'il ne devoit point. Et c'estoit à bon droit qu'il parloit ainsi; car il avoit cosuivi l'exemple de sainct Paul, en servant à l'église à ses propres cousts et despens. Il se retira donc, au grant regret de tous les bons, premièrement à Basle, puis à Strasbourg, là où estant recueilli comme un thrésor par ces excellents hommes, M. Martin Bucer, Capito, Hédio et autres qui pour lors reluysoyent comme perles précieuses en l'église de Dieu; il y dressa une église françoise, y establissant mesmes la discipline ecclésiastique, ce que jamais toutesfois les Allemans n'ont peu obtenir jusques à présent pour leur église. Il lisoit aussi en théologie avec grande admiration d'un chacun, et lors il commença d'escrire sur sainct Paul, dédiant son Commentaire sur l'épistre aux Romains à M. Simon Grinée, tenu le plus docte des Allemans, et son grand amy. Il eut aussi cest heur, entre autres, qu'il ramena à la foy un fort grand nombre d'anabaptistes qu'on luy adressoit de toutes parts, et entre autres un nommé Jean Stordeur, de Liége, lequel, estant décédé de peste à Strasbourg quelque temps après, il print sa vesve à semme, nommée Idellette de Bure, femme grave et honneste, avec laquelle il a depuis paisiblement vescu, jusques à ce que nostre Seigneur la retira à soy, l'an 1548, sans avoir eu aucuns enfans(1). En ce mesme temps furent tenues en Allemagne quelques journées impérialles sur le faict de la religion, à Wormes, et à Ratisbonne, èsquelles Calvin fut esleu des premiers par l'advis de tous les théologiens allemans, où il se porta tellement que sa renommée se sit grande parmi les adversaires mesmes, et Philipe Melanthon, entre autres, le print dès lors en singulière amitié qui a tousjours duré depuis, et dès lors l'appeloit ordinairement le théologies, par un singulier honneur. Cependant le Seigneur exerçoit ses jugemens à Genève, punissant expressément ceux

⁽¹⁾ Calvin cut un fils qui mourut jeune, et que de Bèze ne paraît pos avoir connu. J. Chappeauville (Historia pontificum Tungrensium et Leadim-sium, t. III, cap. 4) rapporte qu'un fils de Calvin, mordu d'un chien enregé en 1861, se rendit au tombeau de saint Hubert, dans les Ardennes, pour obtenir sa guérison per l'intercession de ce saint.

lesquels estans en estat de syndique, 1538, avoyent esté cause de déchasser Calvin et Farel, tellement que l'un d'iceux estant coulpable d'une sédition, et se voulant sauver par une fenestre, se creva soy-mesmes; un autre, ayant commis un meurtre, sut décapité par justice; les deux autres, convaincus de certaine desloyauté contre l'estat de la ville, s'ensuirent et surent condamnez en leur absence. Cest escume estant vuidée de la ville, Calvin commença d'estre regretté et sut redemandé, par plusieurs ambassades de Genève et par l'intercession des seigneurs de Zurich, aux seigneurs de Strasbourg, qui en firent dissiculté. Calvin, d'autre part, voyant le fruict qu'il saisoit à Strasbourg, n'y vouloit nullement consenur, combien que, pour tesmoygner l'assection qu'il portoit à la ville, dès l'an 1539, un an après son bannissement, il avoit maintenu la cause d'icelle, ou plustost de la vérité de Dieu, contre le cardinal Sadolet, par une longue et docte épistre qui se trouve imprimée parmi ses œuvres. Enfin il falut venir jusques aux menasses du jugement de Dieu, s'il n'obéissoit à ceste vocation, de sorte qu'au grand regret desdits seigneurs de Strasbourg, et surtout de M. Bucer et de ses autres compagnons, il sut accordé à Genève pour quelque temps. Mais y estant arrivé et receu de singulière affection par ce povre peuple, recognoissant sa faute et assamé d'ouir son sidèle pasteur, il sut retenu pour tousjours; à quoy s'accordèrent enfin lesdits seigneurs de Strasbourg, à la charge toutes sois qu'ils le tenoient tousjours pour leur bourgeois. Ils vouloyent aussi qu'il retinst le revenu d'une prébende qu'ils luy avoyent assignée pour ses gages de professeur; mais comme il estoit un homme de tout eslongné de cupidité des biens de ce monde, jamais ils ne peurent tant faire qu'il en retinet la valour d'un denier. Par ainsi il sut

restabli derechef à Genève l'an 1541, le 13 de septembre, là où incontinent il dressa l'ordre et la discipline ecclésiastique qui y est tousjours demeuré ferme depuis, nonobstant que Satan et ses adhérans ayent fait tous leurs efforts pour l'abolir. Or, qui voudroit ici déclarer par le menu tous les travaux que cest excellent personnage a depuis soustenus par l'espace de vingt et trois ans, et par dedans et par dehors, il y auroit matière d'un bien gros vollume; car s'il y eut jamais ville rudement assaillie de Satan et courageusement désendue durant ce temps, c'a esté Genève; l'honneur en appartient à un Dieu seul, mais il se peut et doit bien dire que Calvin a esté l'instrument de la sorce et vertu d'iceluy. S'il est question de vigilance, jamais Satan et les siens ne le prindrent à despourveu, et qu'il n'en ait ou adverti le troupeau devant le coup ou préservé sur-le-champ. S'il saut parler d'intégrité, il est encores à naistre qui luy a veu faire faute en son office, fléchir tant soit peu pour homme vivant, avoir varié en doctrine ni en vie, ni jamais calonnié personne. S'il saut mettre en avant le travail, je ne croy point qu'il se puisse trouver son pareil; outre ce qu'il preschoit tous les jours de sepmaine en sepmaine, le plus souvent et tant qu'il a peu il a presché deux sois tous les dimanches; il lisoit trois sois la sepmaine en théologie, il faisoit les remonstrances au consistoire et comme une leçon entière tous les vendredis en la conférence de l'Escriture que nous appelons congrégation, et a tellement continué ce train sans interruption jusqu'à la mort que jamais il n'y a failli une seule fois, si ce n'a esté en extrême maladie. Au reste, qui pourroit raconter ses autres travaux ordinaires et extraordinaires? Je ne sçay si homme de nostre temps a eu plus à ouir, à respondre et à escrire, ni de choses de plus grande importance. La

seule multitude et qualité de ses escrits suffit pour estonner tout homme qui les verra et plus encores tous ceux qui les liront. Et ce qui rend ces labeurs plus admirables, c'est qu'il avoit un corps si débile de nature, tant atténué de veilles et de soubriété par trop grande, et qui plus est subjet à tant de maladies, que tout homme qui le voyoit n'eust peu penser qu'il eust peu vivre tant soit peu. Et toutessois pour tont cela n'a cessé de travailler jour et nuict après l'œuvre du Seigneur, et n'oyoit rien moins volontiers de ses amis que les prières et exhortations qu'on luy faisoit journellement, asin qu'il se donnast quelque repos. J'en alléguerai seulement deux exemples. L'an 1559, estant assailli et merveilleusement pressé d'une sièvre quarte, il a, ce nonobstant, basti sa dernière Institution chrestienne au plus sort de ceste maladie, et qui plus est traduite en françois d'un bout à l'autre. Pareillement, en ses dernières maladies, qui estoyent la pierre, la goutte, les hémorrhoides, une sièvre phthysicque, dissiculté d'haleine, outre son mal ordinaire de la migraine, il a traduit luy-mesmes de bout en bout ce gros volume de ses Commentaires sur les quatre derniers livres de Moyse, reconféré la translation du premier, sait ce livre sur Josué, et reveu la plus grand part de la translation des annotations du Nouveau-Testament, de sorte qu'il n'a jamais cessé de dicter que huict jours devant sa mort, la voix mesme luy désaillant. Outre les peines innumérables et propres à sa charge, en toutes les dissicultez et périls où s'est trouvée ceste povre citée, assaillie par dedans par plusieurs mutins et désespérez citoyens, tormentée par dehors en cent mille sortes, menacée des plus grands Rois et princes de la chrestienté, d'autant qu'elle a tousjours esté le resuge et la désence de tous les povres ensans de Dien, assigez

en France, Italie, Espagne, Angleterre ou ailleurs, il a falu que Calvin ait soustenu le plus pesant fardeau. Brief il pouvoit bien dire avec saint Paul: Qui est celuy qui est troublé que je n'en brusle? Et n'estoit point sans cause que chacun avoit son resuge à luy; car Dieu luv avoit tant départi de prudence et bon conseil que jamais homme ne se trouva mal de l'avoir suivi, mais bien en ay-je trop veu qui sont tombez en extremes inconvéniens pour ne l'avoir voulu croire. Cela s'est ainsi trouvé par infinies expériences, mais surtout ès séditions advenues l'an 48, 54 et 55, pour rompre la discipline de l'église, èsquelles s'estant mis tout nud au travers des espées desgainées, par sa seule présence et parole il a tellement estrayé les plus désespérez mutins qu'ils estoyent contraints de donner gloire à Dieu. Le pareil se monstra en la conspiration catilinaire qui fut faite la mesme année 55, pour meurtrir en une nuict tous les François, par le capitaine de la ville nommé Amied Perrin et ses complices (1); laquelle conjuration avant attiré une infinité de dangers et travaux, à la fin le Seigneur, par sa grande grace et par la prudence de son serviteur, a conduite à telle issue qu'on la voit, c'est-à-dire en la plus grande tranquillité et sélicité qu'ait jamais sentie ceste cité.

Quant à son vivre ordinaire, chacun sera tesmoin qu'il a esté tellement tempéré que d'excès il n'y en eut jamais, de chicheté aussi peu, mais une médiocrité lonable, horsmis qu'il avoit par trop peu d'esgard à sa santé, s'estant contenté par plusieurs années d'un seul repas pour le plus en vingt-quatre heures et jamais ne prenant rien entre deux; tellement que tout ce que les médecins luy ont peu per-

⁽¹⁾ La vie de Calvin par Bolsec, imprimée dans ce volume, donne de grands détails sur cette affaire.

suader, quant à ce poinct, a esté qu'environ demi-an devant sa dernière maladie, il prenoit par sois quelque petit de vin et humoit un œuf environ le midi. Ses raisons estoyent l'imbécilité de son estomac et la migraine à laquelle il disoit avoir expérimenté ne pouvoir remédier que par une diète continuelle, de sorte que quelquesois je l'ay veu saire entière abstinence jusqu'au deuxiesme jour. Estant de si petite vie, il dormoit sort peu, et la pluspart du temps estoit contraint de s'eschausfer sur son lict, duquel aussi il a dicté la pluspart de ses livres, estant en continuel et très heureux travail d'esprit. Voilà le train que cest excellent serviteur de Dieu a suivi d'une continuelle teneur, s'oubliant soy-mesmes pour servir à Dieu et au prochain en sa charge et vocation. Cependant il n'a sceu tant saire que Satan ne luy ait dresse toutes les calomnies les plus effrontées du monde; mais ce n'est point chose nouvelle, car c'est le salaire que le monde a rendu de tout temps à ceux qui l'ont voulu retirer de perdition. Je ne respondray point à ceux qui l'appelleut hérétique et pire qu'hérétique, duquel ils ont sorgé un nouveau nom de calvinistes; car sa doctrine sournit des responses au contraire plus que suffisantes. Aucuns l'ont chargé d'ambition, mais s'ils en peuvent alléguer un seul argument je suis content de passer condamnation. Y a-il homme qui ait suivi plus grande simplicité en exposition d'Escriture? Et toutessois, qui a plus eu de quoy se faire valoir s'il eust voulu prosaner l'Escriture par subtilitez et vaines ostentations? Il vouloit tout gouverner, disent-ils. O vilaine et sausse impudence! Quelle prééminence a-il jamais cerchée? et s'il en eust cerché, qui l'eust empesché d'en avoir? Avec qui eust-il jamais débat du premier ou second lieu? Quand on luy a déféré ce qui appartenoit aux dons et graces que Dieu avoit mises en

luy, quand a-il esté veu changé tant soit peu? Quand se trouvera-il jamais avoir abusé de sa charge et authorité envers le moindre du monde? Quand a-il entrepris ne fait chose sans l'advis ou contre l'opinion de ses compagnons? Brief, quelle dissérence avons-nous jamais veue entre luy et nous, sinon qu'il nous surpassoit tous en toute humilité entre autres vertus, et en ce qu'il prenoit seul plus de peine que nous tous? Y avoit-il homme plus simplement habillé ni plus modeste en toute contenance? Y avoit-il maison, pour la qualité d'un tel homme, je ne di point moins somptueusement, mais plus povrement meublée? Si on ne m'en croit et dix mille tesmoins avec mey, au moins que les petites sacultez de son frère et seul héritier et l'inventaire de tous ses biens en soyent creus, et il se trouvera que toute sa succession (y comprins mesmes ses livres qui ont esté chèrement vendus à cause de sa mémoire très précieuse à tous gens doctes) ne passe point deux cens escus; ce sera aussi pour respondre à ces esfrontez calomniateurs qui se sont desbordez jusques à le saire les uns un usurier, les autres un banquier, chose si ridicule et si faussement controuvée que tout homme qui l'a jamais tant soit peu cognu ne demandera jamais désense contre une telle mensonge. Il a esté si fort avaricieux qu'ayant en somme toute six cens slorins de gage, qui ne reviennent jusques à trois cent livres tournois, il a mesmes pourchassé d'en avoir moins, et les contes de ceste scigneurie en feront soy. Il a esté si convoiteux des biens de ce monde qu'estant prisé, voire mesmes honoré et de rois, et de princes et seigneurs de plusieurs nations, et mesmes leur ayant dédié ses ouvrages, je ne sçache (et le sçaurois à mon advis s'il estoit autrement) que jamais il en ait receu à son profit la valeur de vingt escus. Aussi avoitil la sacrée parole de Dieu en telle révérence qu'il east

aimé mourir que de s'en servir d'apast en ambition rice. Il a dédié ses livres, ou à quelques personnes s, en recognoissance de quelque biensaict ou d'amimme un docte et singulièrement beau Commentaire livre de Sénecque, touchant la vertu de clémence, il fit à Paris, à l'aage de 24 ans, et le dédia à un des prs de Mommor, avec lesquels il avoit eu ce bien nourri, non pas toutessois à leurs despens. Le semest de ses Commentaires sur l'épistre aux Romains, à Simon Grinée; sur la première aux Corinthiens, gneurs marquis Caraciol; sur la seconde, à Melchior r, son précepteur en grec ; sur la première aux Thesiens, à Mathurin Cordier (1), son régent au collège icte-Barbe, à Paris, en sa première jeunesse; sur la e, à Benoist Textor, son médecin; sur l'épistre à Tite, ux singuliers amis et compagnons en l'œuvre du Sei-M. Guillaume Farel et M. Pierre Viret; et le Livre andales, à Laurent de Normandie, son ancien et nel ami. Quant aux autres, dédiez à quelques Rois, nces, ou républiques, son but estoit d'encourager par ce moyen à persévérer en la protection des en-Dieu et vnciter les autres; par quoy aussi, quand que tels personnages saisoyent tout le contraire, point sait disticulté d'oster leurs noms pour y d'autres, ce qui est toutessois seulement advenu ex présaces. Voilà quant à ce crime d'avarice. tout au contraire l'ont fait prodigue et joueur, mais propos que ceux qui l'ont chargé de paillardisc. à la prodigalité et ce qui s'ensuit, au moins ses li-

lathurin Cordier, né en 1 479 en Normandie, embrassa la réforme à sion de Calvin, et mourut à Genève en 1864. On a de lui plusieurs sur l'enseignement de la langue latine.

vres feront foy jusqu'à la fin du monde de ses passe-temps et de l'impudence de tels menteurs. Quant à la paillerdise, ce seroit merveilles qu'homme ait osé se desborder jusques à sorger ceste calomnie, n'estoit que c'est une chose toute accoustumée contre les plus excellens serviteurs de Dieu. Mais il est à naistre qui jamais en ait mesmes soupçonné celuy dont nous parlons en lieu où il ait conversé. Il a vescu environ neuf ans en mariage, en toute chasteté; sa femme estant décédée, il a demeuré en viduité l'espace d'environ seize ans, et jusques à la mort. En tout ce temps-là, qui a jamais apperceu le moindre signe d'une telle et si indigne tache? et qui eust esté la vilaine a essrontée qui eust osé pensé à regarder sans vergongne un tel front, si vénérable et tesmoignant aux hommes qui le regardoyent toute pureté et gravité? Qui a esté plus rigoreux ennemi de toute paillardise? Il est vray que le Seigneur l'a exercé sur ce saict en des personnes qui le touchoyent de près. Il est encores pis advenu en la maison de Jacob et de David qu'à celuy dont nous parlons, et d'une saçon trop plus estrange. Mais qu'a gagné Satan, en cest endroit, sur ce sidèle serviteur de Dieu, sinon honte et vergongne contre soy-mesmes, au dernier jour devant le siége du Fils de Dieu, et dès maintenant contre ceux qu'il a attitrez pour en tirer occasion de scandale? Les paillardises, adultères et incestes sont choses tenues pour passetemps et exercices de ces malheureux, tellement que les plus grands scandales qu'ils trouvent ès églises réformées. c'est qu'on y punit les paillards et adultères. Cependant, s'il s'est trouvé quelque tel scandale au milieu de nous, encore qu'il soit rigoureusement puni, ils ont la gorge ouverte pour nous accuser; en quoy saisant, s'ils disoyent vray, que seroyent-ils autre chose que nous blasmer de ce que nous leur ressemblerions? Mais, sans entrer en ces dis-

cours, il faut, veuillent ou non, qu'ils confessent que les larrons ne s'assemblent point là où sont les potences, et que, pour vaquer à telles choses, il faudroit plustost demourer avec ceux-là où tel crime est vertu. Pour revenir à mon propos, il se trouvers que ce fidèle serviteur de Dieu a monstré un singulier exemple à tous les hommes du monde de condamner ce vilain et puant vice, tant en eux-mesmes qu'en autruy, attendu, que quand il s'en est trouvé de coulpables, il n'a eu, sans aucune acception de personnes, esgard quel conquesqu'à Dieu et à son église; et ne di rien en ceci de quoy tout le monde ne porte un vray tesmoignage devant Dieu. Il y en a eu d'autres qui l'ont appelé irréconciliable, cruel, et mesmes sanguinaire, ce qu'aucuns ont voulu modérer, l'appelant seulement trop sévère. La désence est bien aisée, Dieu merci, et ne seroit nécessaire, n'estoit qu'il est bon que les uns soyent reprins de leur perversité et les autres advertis de leur ingratitude envers Dieu. J'ay dit au commencement ce que je di encores; c'est qu'il n'eut jamais ennemis que ceux qui ne l'ont pas cognu ou qui ont sait guerre ouverte à Dieu. J'allégueray pour tesmoignage de cela une preuve plus que sulfisante; c'est qu'à grand peine se trouvera-il homme de nostre temps et de sa qualité auquel Satan ait fait plus rude guerre en toutes sortes d'outrages; mais il ne se trouvera point qu'il en ait jamais occupé ne cours ne plaids. encores moins qu'il en ait poursuivi vengeance aucune : aussi n'eut jamais maison mi héritage, ni ne se mesla de trafique ni négociation quelconques. Bien est vray que, quand on s'est bandé contre la doctrine de Dieu qu'il annonçoit, il n'en a jamais rien quitté, et a pourchassé, selon les sainctes loix ici establies, que les moqueurs de Dieu fussent traittez selon leurs démérites. Mais qui seront ceux qui reprendront cela, sinon ceux qui transforment l'une

des vertus les plus rares et exquises en un vice par trop commun et dommageable? Cependant que sera-ce si je di, et je le puis dire en vérité, qu'une partie de ceux-là mesmes ausquels il luy a esté force de s'opposer, pour ce que dessus, ont honoré sa constance par leur propre tesmoignage? J'en pourrois nommer trois pour le moins, que je ne nommeray toutessois, deux desquels, estant menez au supplice pour leurs crimes, ne se pouvoyent saouler, à la veuë de tout le peuple, de l'honorer et remercier jusques à la dernière issue, l'appelans leur père, de la présence, advertissemens et prières duquel ils se crioyent estre indignes, pour n'avoir escouté ses remonstrances paternelles. Le tiers, estant en son lict, malade à la mort, après avoir esté durant sa vie le conseil de tous les desbauchez, ne se pouvoit jamais persuader que Dieu luy eust pardonné, a son fidèle serviteur, qu'il avoit tant ossensé, ne luy avoit aussi pardonné. Tant s'en faut que ceux-cy l'ayent argué, je ne di pas de cruauté, mais de sévérité trop grande. Je confesse qu'il a tousjours remonstré aux magistrats combien l'acception de personnes estoit détestable devant Dieu, qu'il salloit tenir la balance égale, que Dieu avoit en abomination, non seulement ceux qui condamnoyent l'innocent, mais aussi ceux qui absolvoyent le coulpable. Mais si c'est vice de parler ainsi et le pratiquer, il saudra donc condamner le Sainct-Esprit qui en a donné la sentence, ou, si c'est le contraire, il faut que tels blasphémateurs, qui appellent l'ordonnance de Dieu cruaute, ayent la bouche close. Mais, disent-ils, il a esté trop rigoureux aux adultères et aux hérétiques. Je pourrois bien respondre, ce qui est vray, comme toute la ville le scait, qu'il ne jugea jamais personne, car ce n'estoit pas son estat, et il n'y pensa ouques; et si on luy a demandé advis, non point pour confoudre les estas que Dieu a distinguez, mais pour estre réglez m la parole du Seigneur, je sçay bien que je serai adié quand je diray qu'on n'a pas tousjours suivi son seil. Mais, laissant cela, que pourront alléguer tels micordieux censeurs, quand je leur diray ce qui est y; c'est qu'il n'y eut jamais république bien policée laquelle l'adultère n'ait esté jugée digne de mort, et cependant il ne se trouvera point qu'un simple aduls ait esté puni en ceste cité de peine capitale? Quant hérétiques, où est, je vous prie, ceste grande riur? où est-ce que ce sanguinaire a monstré un sanglant urel? Il y a peu de villes de Suisse et d'Allemagne où n'ait sait mourir des anabaptistes, et à bon droict; on s'est contenté de bannissement. Bolsec y a blasimé contre la providence de Dieu; Sébastian Chasteily a blasonné les livres mesmes de la Saincte-Escriture; lentin y a blasphémé contre l'essence divine. Nul de x-là n'y est mort; les deux ont esté simplement ban-, le tiers en a esté quitte pour une amende honorable lieu et à la seigneurie. Où est ceste cruauté? Un seul, rvet, a esté mis au seu. Et qui en sut jamais plus digne e ce malheureux, ayant, par l'espace de trente ans, en t et tant de sortes blasphémé contre l'éternité du Fils Dieu, attribué le nom de Cerberus à la Trinité des trois ronnes en une seule essence divine, anéanti le bapme des petits ensans, accumulé la plus part de toutes puantises que jamais Satan vomit contre la vérité Dieu, séduit une infinité de personne, et, pour le nble de malédiction, n'ayant jamais voulu ni se restir en donnant lieu à vérité, par laquelle tant de il avoit esté convaincu, ni donner espérance de cousion? Et s'il en faut venir aux jugemens des églises, qui doit plustost approuver ce que les églises de toute llemagne, et nommément Philippes Mélanthon, renommé pour sa douceur, en a non seulement dit, mais aussi publié par escrit, à la louange d'une telle et ai juste exécution? Pour la fin de ce propos, ceux qui trouvent un tel acte mauvais ne scauroyent mieux monstrer ni leur ignorance en blasmant ce qui mérite singulière louange, ni leur témérité, quand ils s'en attachent à celuy qui n'a sait office que de pasteur sidèle, advertissent le magistrat de son devoir, s'efforçant par tous moyens de ramener un tel malheureux à quelque amendement, et sinalement n'oubliant rien pour empescher qu'une telle peste n'infectast son troupeau. Il y en a d'autres qui l'out trouvé par trop colère. Je ne veux point faire d'un homme un ange; ce nonobstant, pour ce que je sçay combien Dieu s'est merveilleusement servi mesmes de cests véhémence, je ne doy taire ce qui en est et que j'en sçay. Outre son naturel enclein de soy-mesmes à colère, l'esprit merveilleusement prompt, l'indiscrétion de plusieurs, la multitude et variété infinie d'affaires pour l'église de Dieu, et, sur la fin de sa vie, les maladies grandes et ordinaires, l'avoyent rendu chagrin et dissicile; mais tant s'en saloit qu'il se pleust en ce désaut qu'au contraire nul ne l'a mieux aperceu ne l'a trouvé si grand que luy. Cela soit dit quant à sa vie et conversation domestique, en laquelle ce seul défaut, que jamais j'aye cognu en luy, estoit tempéré de si grandes et tant amiables vertus, et si peu ou point du tout accompagné des autres vices qui out accoustumé de le suyvre, que nul ami n'en demeura onques offensé, ni de fait ni de paroles. Mais quant su public, concernantla charge que Dieu luy avoit commise, c'est là où il faut que j'admire la grande sagesse de Dieu, tournant toutes choses à sa gloire, surtout en ses organes et instrumens plus singuliers. Ceux qui ont veu et cognu à quelles gens il a eu affaire le plus souvent, les



choses que Dieu a déclarées et faites par luy, les circonstances des temps et des lieux, ceux-là peuvent juger de quoy une telle véhémence, véhémence, di-je, vrayement prophétique, a servi et servira à toute la postérité. Et ce qui le rendoit plus admirable estoit que, n'ayant et ne cerchant rien moins que ce qui est tant requis par ceux qui se veulent faire craindre par une apparence extérieure, il faloit que les plus obstinez et pervers fléchissent sous la grande vertu de Dieu environnant son adèle et irrépréhensible serviteur. Ceux qui liront ses escrits et cereheront droitement la gloire de Dieu, y verront reluire ceste majesté dont je parle; quant à ceux qui traittent aujourd'hui la religion comme les affaires politiques, plus froids que glace aux affaires de Dieu, plus enflambez que feu en ce qui concerne leur particulier, et qui appellent colère tout ce qui est dit plus franchement qu'il ne leur plaist, comme il n'a jamais tasché de plaire à telles gens , aussi feroy-je conscience de m'amuser à leur respondre. Que diroyent donc ces sages gens et si attrempez (pourveu qu'il ne soit question que de Dieu), s'ils avoyent senti de plus près une telle colère? Je m'asseure qu'ils s'en fussent aussi mescontentez, comme je m'estime et estimeray henreux, tout le temps de ma vie , d'avoir jouy d'une si grande et si rare vertu , en public et en particulier. Je ne pourrois jamais estre las de me consoler, en l'absence d'un tel et si excellent personnage, en le me représentant par le discours de ses vertus tant rares et exquises. Mais si ne puis-je sans merveilleux regret parachever ce qui reste, et qui ne peut toutesfois nullement estre laissé, attendu que c'est comme la couronne et l'ornement de toute sa vie. Outre ce que Dieu avoit logé ce grand esprit en un corps imbécille et disposé de soy-mesmes au mal de pthisie , duquel aumi il

est mort, les estudes de sa jeunesse l'avoyent fort auénué, et quand il est venu aux affaires, il s'est tousjours si peu respecté, quant au travail de son esprit, que, sans une grace spéciale de Dieu, voulant bastir son église par cest instrument, il luy eust esté impossible de parvenir seulement jusques à l'aage que les médecins appèlent déclinant. L'an 1558, estant requis par les seigneurs de Francfort de faire un voyage vers eux, pour remédier à quelques troubles survenus à l'église françoise recueillie un peu auparavant en ladite ville, au retour de ce voyage bien long et sascheux, il eut une sièvre tierce fort aspre, qui fut comme le premier heurt de sa santé; tellement que, l'an 1559, il fut assailli d'une longue et fascheuse fièvre quarte, durant laquelle force luy fut, à son grand regret, de s'abstenir de lire et de prescher; mais il ne laissoit de travailler à la maison, quelque remonstrance qu'on luy fist, tellement que durant ce temps il commença et paracheva sa dernière Institution chrestienne, latine et françoise, de laquelle nous parlerons en la conclusion. Ceste. maladie le laissa tellement débilité que jamais depuis il n'a peu revenir en une plaine santé. Il traina tousjours depuis la jambe droitte, qui par fois luy saisoit grandes douleurs. Ses anciennes insirmitez se rengregeoyent aussi; c'est assavoir ses douleurs de teste, et grandes cruditez qui luy causoyent une défluxion perpétuelle. Il estoit assailli des hémorroïdes, d'autant plus sascheuses qu'autresois par un accident ceste partie avoit esté sort débilitée. La cause estoit qu'en ne donnant nul repos à son esprit il estoit en perpétuelle indigestion, à laquelle mesmes il ne pensa jamais qu'estant contraint par la douleur. Les coliques s'ensuivirent, et puis à la fin la goutte et le calcul. Outre cela, pour s'estre essorcé et par une défluxion érodeute, il tomba en crachement de sang qui le débilitoit

'extrémité. Parmi tant de maladies, c'est une chose range que ceste vivacité d'esprit en estoit plustost emchée que diminuée, et ceste dextérité de jugement lement altérée. Il y avoit seulement ce mal que le ps ne pouvoit suyvre l'esprit, encores qu'il s'essorçast · sois jusques à ce qu'il sut tellement pressé d'une irte haleine qu'à grand' peine pouvoit-il porter le uvement de deux ou trois pas. Les médecins saisoyent t devoir, et luy de sa part suyvoit leur conseil à toute ueur, nonobstant ses douleurs et tant de maladies imjuées : mais c'estoit en vain, comme tousjours aussi il le sit, regardant le ciel, et disant souvent ces mots: Seieur, jusques à quand? A la fin donques il demeura tout t, ayant bien l'usage de parler, mais ne pouvant pourvre un propos longuement à cause de sa courte hac. Ce nonobstant encores ne cessoit-il de travailler: en ceste dernière maladie, comme il a esté dit cisus, il a entièrement traduit de latin en françois son monie sur Moyse, reveu la traduction de Genèse, essur ce présent livre de Josué, et finalement reveu et rigé la pluspart des annotations françoises sur le Nouu-Testament, qu'autres avoyent auparavant recueillies. tre cela, jamais il ne s'est espargné aux assaires des ses, respondant et de bouche et par escrit quand il en it besoin, encores que de nostre part nous luy sissions ionstrances d'avoir plus d'esgard à soy. Mais sa réue ordinaire estoit qu'il ne saisoit comme rien, que s soulsrissions que Dieu le trouvast tousjours veillant ravaillant à son œuvre comme il pouvoit jusques au nier sou-pir. Le 25 d'avril il sit un testament sort f, comme jamais il n'a abusé mesmes des paroles en qu'en luy a esté, mais contenant un singulier et dent tesmoignage a jamais qu'il a parlé comme il a

creu; qui a esté cause que volontiers je l'ay inséré mot à mot par le consentement de son frère et seul héritier, Antoine Calvin, asin que cest acte demeure à perpétuité, comme il a pleu à Dieu que quelques testamens de ses plus excellens serviteurs ayent esté enregistrez, pour estre perpétuels tesmoignages qu'un mesme esprit de Dieu les a gouvernez en la vie et en la mort; et puis aussi pour saire mieux cognoistre l'impudence extreme de ceux qui seroient volontiers croire que sa mort a démenti sa vie. Et si quelqu'un estime qu'en ceci il y ait rien de contresait, je ne m'amuseray point à le contredire: seulement je l'admoneste, quiconque il soit, de bien penser que c'est qu'il y aura de serme en la société humaine, s'il est loisible de révoquer en doute ce qui a esté sait en une ville, au veu et sçeu de qui l'a voulu ouir et sçavoir.

Testament et dernière volonté de M. Jean Calvin.

Au nom de Dieu, à tous soit notoire et maniseste comme ainsi soitque, l'an 1564, et le 25° jour du mois d'avril, moy, Pierre Chenelat, citoyen et notaire juré de Genève, aye esté appelé par spectable Jean Calvin, ministre de la parole de Dieu en l'église de Genève et bourgeois dudit Genève, estant malade et indisposé de son corps tant seulement, iccluy m'a déclaré vouloir saire son testament et déclaration de sa dernière volonté, me priant de l'escrire selon qu'il seroit par luy dicté et prononcé. Ce qu'à sadite requeste j'ay sait, et l'ay escrit sous luy et selon qu'il le m'a dicté et prononcé de mot à mot, sans y rien omettre ni adjouster, en la sorme qui s'ensuit.

Au nom de Dieu, je, Jean Calvin, ministre de la parole

le Dieu en l'église de Genève, me sentant tellement abbatu le diverses maladies que je ne puis autrement pensersinon pe Dieu me veut retirer en brief de ce monde, ay advisé le saire et coucher par escrit mon testament et déclaation de ma dernière volonté, en la forme qui s'ensuit. l'est, en premier lieu, que je rends graces à Dieu de ce ue non seulement il a eu pitié de moy, sa povre créature, our me retirer de l'abysme de l'idolatrie où j'estois longé, pour m'attirer à la clarté de son Evangile, et me ure participant de la doctrine de salut, de laquelle j'esois par trop indigne; et que, continuant sa miséricorde, m'a supporté en tant de vices et povretez, qui mérisit bien que je susse rejetté cent mille sois de luy; mais ui plus est, il a estendu vers moy, sa mercy jusques-là e se servir de moy et de mon labeur pour porter et anoncer la vérité de son Evangile; protestant de vouloir ivre et mourir en ceste soy laquelle il m'a donnée, n'ayant stre espoir ni resuge ainon à son adoption gratuite, à quelle tout mon salut est sondé; embrassant la grace u'il m'a faite en nostre Seigneur Jésus-Christ et accepnt le mérite de sa mort et passion, asin que par ce oyen tous mes péchez soient ensevelis, et le priant de :llement me laver et nettoyer du sang de ce grand Réempteur, qui a esté espandu pour tous povres pécheurs, ue je puisse comparoistre devant sa face, comme pourint son image. Je proteste aussi que j'ay tasché, selon la esure de grace qu'il m'avoit donnée, d'enseigner pureent sa parole, tant en sermons que par escrit, et d'expoer sidelement l'Escriture Saincte, et mesmes qu'en toutes s disputes que j'ay eues contre les ennemis de vérité, je ay point usé de cautelle ne sophisterie, mais ay prodé rondement à maintenir sa querelle. Mais, hélas! le moir que j'ay eu, et le zèle, s'il le saut ainsi appeler, a

esté si froid et si lasche que je me sens bien redevable en tout et par tout, et que si n'estoit sa bonté infinie, toute l'affection que j'ay euë ne seroit que fumée; voire mesmes que les graces qu'il m'a faites me rendroient tant plus coulpable, tellement que mon recours està ce qu'estant père de miséricorde, il soit et se monstre père d'un si misérable pécheur. Au reste, je désire que mon corps, après mon décez, soit enseveli à la façoa accoustumée, en attendant le jour de la résurrection bienheureuse.

Touchant le peu de bien que Dieu m'a donné icy pour en disposer, je nomme et institue pour mon héritier unique mon srère bien aimé, Antoyne Calvin, toutesfois honoraire tant seulement, luy laissant pour tout droit la couppe que j'ay euë de Monsieur de Varannes, k priant de se contenter, comme je m'en tiens asseuré, pour ce qu'il sçait que je ne le fais pour autre raison, qu'ssin que ce peu que je laisse demeure à ses ensans. En après je lègue au collége dix escus et à la bource des povres estrangers autant. Item à Jeanne, fille de Charles Costan et de ma demi-seur, à sçavoir du costé paternel, la somme de dix escus; puis après, à Samuel et Jean, sis de mondit srère, mes nepveus, chacun quarante escus; et à mes niepces, Anne, Suzanne et Dorothée, chacune trente escus. Quant à mon nepveu David, leur frère, pour ce qu'il a esté léger et volage, je ne luy donne que vingt-einq escus pour chastiment. C'est en somme tout le bien que Dieu m'a donné, selon que je l'ay peu taxer et estimer, tant en livres qu'en meubles, vaisselle et tout le reste. Toutesfois, s'il se trouvoit plus, j'entends qu'il se distribue entre mesdits nepveus et niepces, n'excluent point David, si Dieu luy fait la grace d'estre plus modéré et rassis. Mais je croy, quant à cest article, qu'il n'yaura

nulle difficulté, surtout quand mes dettes seront payées, comme j'en ay donné charge à mon frère, sur qui je me repose, le nommant exécuteur de ce présent testament, avec spectable Laurent de Normandie, leur donnant toute puissance et authorité de faire inventaire sans forme de justice, et de vendre mes meubles pour en faire et retirer argent, afin d'accomplir le contenu tel qu'il est ici couché, ce 25 avril 1564.

Il est ainsi.

JEAN CALVIN.

Après l'avoir escrit comme dessus, au mesme instant ledit spectable Calvin a soussigné de son seing accoustumé la propre minute dudit testament. Et le lendemain, qui fut le 26 du mois d'avril 1564, ledit spectable Calvin m'a dereches sait appeler, ensemble spectables Théodore de Besze, Raymond Chauvet, Michel Cop, Louis Enoch, Nicolas Coladon, Jaques des Bordes, ministres de la parole de Dieu en ceste église, et spectable Henri Scringer, prosesseur ès arts, tous bourgeois de Genève, en la présence desquels il a déclairé m'avoir sait escrire sous luy et à sa prononciation ledit testament, en la sorme et par les mesmes mots que dessus, me priant de le prononcer en sa présence et desdits tesmoins à ce requis et demandez; ce que j'ay sait à haute voix et mot à mot. Après laquelle prononciation il a déclaré que telle estoit sa volonté et dernière disposition, voulant qu'elle soit observée. Et en plus grande approbation de ce, a prié et requis les sus nommez de le souscrire avec moy, ce qu'aussi a esté fait, l'an et jour ci-devant escrit, à Genève, en la rue appelée des Chanoines, et maison d'habitation d'iceluy. En foy de quoy, et pour servir de telle preuve que de raison, j'ay mis à la sorme que dessus le présent testament, pour

l'expédier à qui appartiendra, sous le seau commun de nos très honnorez seigneures et supérieurs, et mon signet manuel accoustumé

· Ainsi signé,

P. CHENELAT.

Voyant que la courte haleine le pressoit de plus en plus, il pria messieurs les quatre syndiques et tout le peut conseil ordinaire, qu'on appelle, de le venir voir tous ensemble. Estans venus, il leur sit une remonstrance excellente des singulières graces qu'ils avoient receues de Dieu, et des grans et extremes dangers desquels ils avoient esté préservez, ce qu'il pouvoit bien leur réciter de poinct en poinct, comme celuy qui sçavoit le tout à meilleures enseignes qu'homme du monde, et les admonesta de plusieurs choses nécessaires selon Dieu au gouvernement de la seigneurie; brief, il sit ossice de vray prophète et serviteur de Dieu, protestant de la syncérité de la doctrine qu'il leur avoit annoncée, les asseurant contre les tempestes prochaines, pourveu qu'ils suyvissent un mesme train de bien en mieux. Et sur cela, les ayant priez en général et en particulier luy pardonner tous ses désauts, lesquels nul n'a jamais trouvez si grans que luy, il leur tendit la main. Je ne scay s'il eust peu advenir un plus triste spectacle à ces seigneurs, qui le tenoyent tous, et à bon droict, quant à sa charge, comme la bouche du Seigneur, et quant à l'affection, comme leur propre père, comme aussi il en avoit cognu et dressé une partie dès leur jeunesse.

Le vendredi 20 d'avril, tous les frères ministres, et de la ville et des champs, ayans esté advertis à sa requeste, s'assemblèrent en sa chambre, ausquels il fit une longue remonstrance; de laquelle la substance estoit qu'ils eusent à persévérer de bien saire leur devoir après sa mort, et

ne perdissent point courage; que Dieu maintiendroit ille et l'église, combien qu'elles sussent menacées de urs endroits; aussi qu'ils n'eussent point de piques eux, mais que charité y régnast et qu'ils sussent nis ensemble; qu'ils recognussent combien ils sont zà ceste église, en laquelle Dieu les a appelez; qu'il st rien qui les en destournast; que ceux qui en set des goustez et la voudre yent laisser pourroyent bien ssous terre trouver des excuses, mais que Dicu ne se oit point moquer. A ce propos il adjousta un récit de urée en ceste église, et de sa conversation en icelle, que, quand il y vint, l'Evangile se preschoit, mais s choses y estoyent fort desbordées et que l'Evangile à la pluspart d'avoir abbatu les idoles; qu'il y avoit sup de meschantes gens et luy avoit salu recevoir onp d'indignitez; mais que Dieu l'avoit sortisié pour urs tenir bon, combien que de sa nature il sust. is. Et répéta par deux ou trois sois ces mots: Je isseure que de ma nature je suis timide et craintif. il remémora que, quand il revint de Strasbourg ici, rit ceste vocation comme estant contraint et ne it pas qu'il en deust venir grand fruiet, aussi ne sçace que Dieu vouloit saire; et de saict, qu'il y avoit sucoup de difficultez, mais qu'avec le temps en conit il avoit veu la bénédiction de Dieu sur son la-Que donc chacun se sortissast en sa vocation et à bon ordre, qu'on prinst garde au peuple pour le teusjours en l'obcissance de la doctrine; qu'il y avoit as de bien, mais que ce n'estoit pas qu'il n'y en eust de malins et rebelles; que ce seroit pour nous e bien coulpables devant Dicu, si les choses, estans ées jusques ici, venoyent après en désordre par e negligence. Au reste, il protesta que tousjours il

avoit esté conjoint de vraye affection avec la compagnie des frères, et pria qu'on luy pardonnast si quelques sois on avoit veu en luy quelque chagrin durant sa maladie; et remercia, comme souvent il avoit sait, de ce qu'on avoit soustenu sa charge quant à prescher. Finalement il bailla la main à tous l'un après l'autre, ce qui sut avec telle angoisse et amertume de cœur d'un chacun que je ne sçaurois mesmes le me ramentevoir sans une extreme tristesse.

Le second de may, ayant recen lettres de M. Guillaume Farel, ministre à Neuschastel, duquel il a souvent esté parlé ci-dessus, et sçachant qu'il délibéroit de le visiter, estant octogénaire ou plus, il luy rescrivit ceste lettre: « Bien vous soit, très bon et très cher srère; et puis qu'il plaist à Dieu que demeuriez après moy, vivez, vous souvenant de nostre union, de laquelle le fruict nous attend au ciel, comme elle a esté prositable à l'église de Dieu. Je ne veux point que vous vous travaillez pour moy. Je respire à sort grand' peine et attends d'heure en heure que l'haleine me saille. C'est assez que je vy et meurs à Christ, qui est gain pour les siens en la vie et en la mort. Je vous recommande à Dieu avec les srères de par-delà. De Genève, ce 2 de may 1564.

« Le tout vostre Jean Calvin. »

De là en avant sa maladie jusques à la mort ne sut qu'une continuelle prière, nonobstant qu'il sust en dou-leurs continuelles, ayant souvent en sa bouche ces mots du Ps. 39: « Tacui, Domine, quià secisti, Je me tay, Seigneur, pour ce que c'est toy qui l'as saict. » Une autre sois il disoit du chapitre 38 d'Isase: « Gemebam sicut colomba, Jegémi comme la colombe.» Une autre sois, parlant à moy, il s'escria et dist: Seigneur, tu me piles, mais il me sussit que c'est ta main.

Plusieurs désiroyent le venir voir, et eust salu tenir le

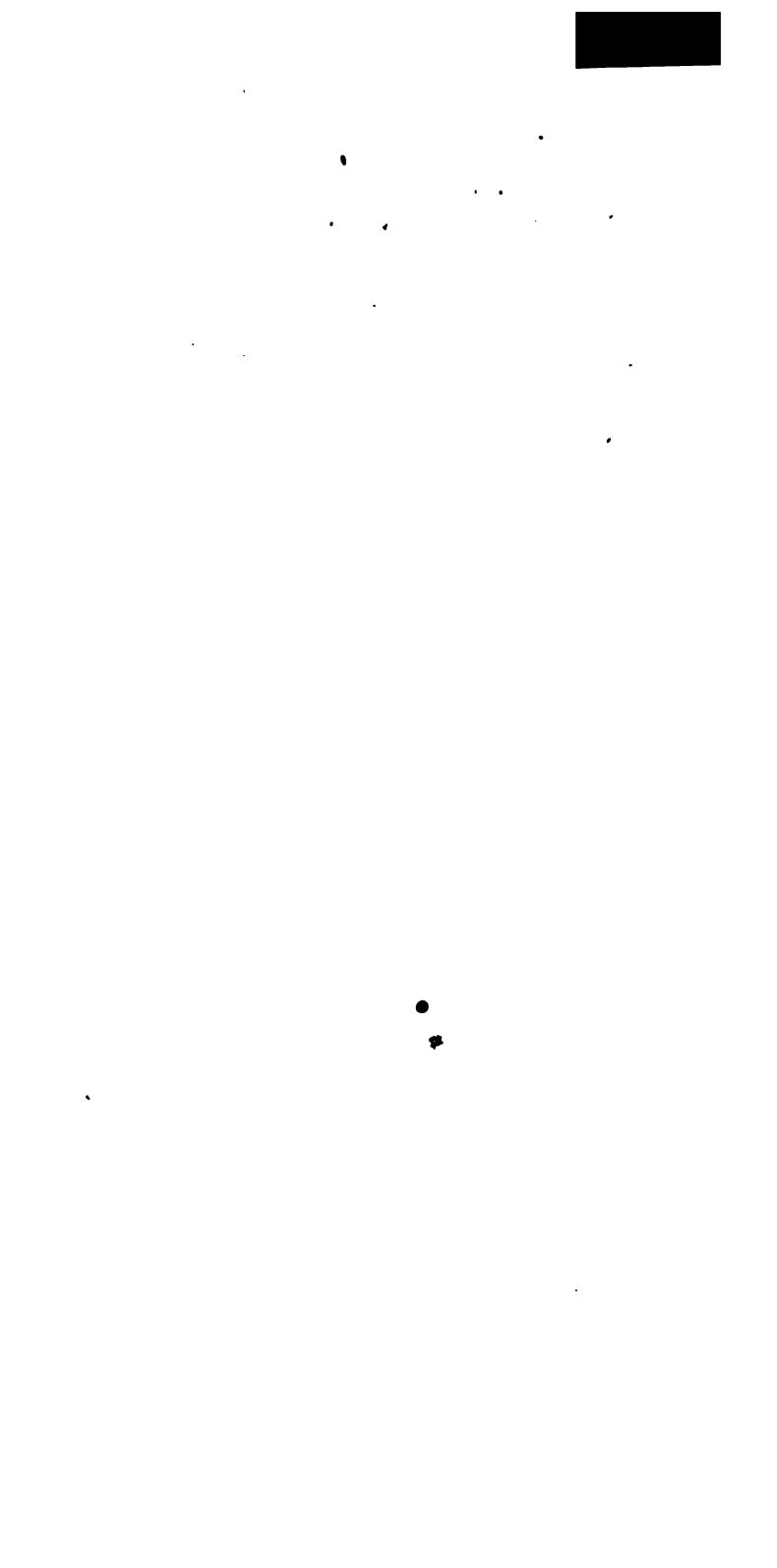
ouverte jour et nuict qui eust voulu obtempérer au d'un chacun. Mais luy, prévoyant cela et cognoisque sa courte halèine ne luy eust permis de saire ce eust voulu, d'avantage aussi n'ayant pour agréable riosité de plusieurs, avoit requis qu'on se contenle prier Dieu pour luy et qu'on le laissast en quelepos. Mesmes quand je le venois voir, encores qu'il st bien volontiers, si est-ce que sçachant les charges 'avois, il me donnoit assez à entendre qu'il ne vouoint que son particulier m'occupast en saçon quelses, tellement qu'en prenant congé de moy il m'a selquesois qu'il faisoit conscience de m'occuper tant eu, encores qu'il fust resjouy de me voir. Mais son el avoit tousjours esté tel, de craindre de retarder oit peu le profit de l'église et de donner peine e qu'elle sust à ses amis, encores que ce leur sust le rand plaisir qu'ils eussent au monde de se pouvoir yer pour luy. Il continua en ceste façon, se consoet tous ses amis, jusques au vendredi 19 de may, idant la Cène de la Pentecoste, auquel jour, pour ce selon la coustume de ceste église, tous les ministres mblent pour se censurer en leur vie et doctrine, et en signe d'amitié prenent leur repas ensemble, il da que le soupper se fist en sa maison, là où s'essait porter en une chaire il dit ces mots en en-: « Mes freres, je vous viens voir pour la dernière ar, hors-mis ce coup, je n'entreray jamais à table. sus fut une pitoyable entrée, combien que luy-messt la priere comme il pouvoit et s'efforçat de nous ur, sans qu'il peust manger que bien peu. Toutesavant la fin du soupper il print congé, et se seit rer en sa chambre qui estoit prochaine, disant ces avec une face la plus joyeuse qu'il pouvoit : « Une

paroy entre deux n'empeschera point que je ne sois conjoint d'esprit avec vous. » Il en advint comme il avoit prédit ; car jusques à ce jour, quelque insirmité qu'il eust, il se faisoit lever et conduire jusques dans une chaire audevant de sa petite table; mais depuis ce soir il ne bougea onques de dessus ses reins, tellement atténué, outre ce qu'il estoit sort maigre de soy mesmes, qu'il n'avoit que le seul esprit, hors-mis que du visage il estoit assez peu changé. Mais sur tout l'haleine courte le pressoit, qui estoit cause que ses prières et consolations assiduelles estoient plustost soupirs que paroles intelligibles, mais accompagnées d'un tel œil et d'une sace tellement composée que le seul regard tesmoignoit de quelle soy et espérance il estoit muni. Le jour qu'il trespassa, il sembla qu'il parloit plus sort et plus à son aise, mais c'estoit un dernier essort de nature; car sur le soir, environ huit heures, tout soudain les signes de la mort toute présente apparurent; ce que m'estant soudain signisié, d'autant qu'un peu auparavant j'en estois party, estant accourt avec quelqu'autre de mes freres, je trouvay qu'il avoit desjà rendu l'esprit, si paisiblement que jamais, n'ayant raalé, ayant peu parler intelligiblement jusques à l'artick de la mort, en plein sens et jugement, sans avoir jamais remué pied ne main, il sembloit plustost endormy que mort. Voilà comme en un mesme instant ce jour là le soleil se coucha, et la plus grand'lumière qui sust en ce monde pour l'adresse de l'église de Dieu sut retirée au ciel. Et pouvons bien dire qu'en un seul homme il a pleu à Dieu de nostre temps nous apprendre la manière de bien vivre et bien mourir. La nuict suyvant et le jour aussi, il y eut de grands pleurs par la ville ; car le corps d'icelle regretoit le prophète du Seigneur, le povre troupeau de se pleuroit le département de son fidèle past ľ

scole se lamentoit de son vray docteur et maistre, et us en général pleuroyent leur vray père et consolateur rès Dieu. Plusieurs désiroyent de voir encore une sois sace, comme ne le pouvans laisser ne vif ne mort. Il y oit aussi plusieurs estrangers venus auparavant de bien in pour le voir; ce que n'ayans peu, pour ce qu'on ne navoit encores penser qu'il deust mourir si tost, désiyent merveilleusement de le voir tout mort qu'il estoit, en firent instance. Mais, pour obvier à toutes calomnies, lut enseveli environ les huit heures au matin, et sur deux heures après midy porté à la manière accoustube, comme aussi il l'avoit ordonné, au cemetière comın, appelé Plein-Palais, sans pompe ni appareil quelnque, là où il gist aujourd'huy attendant la résurrection 'il nous a enseignée et a si constamment espérée. Le rps sut suivi de la pluspart de la ville et de gens de tous ats, qui le regretteront d'autant plus longuement, qu'il a peu d'apparence de recouvrer, au moins de longnps, une telle et si dommageable perte. Il a vescu, quant este vie mortelle, l'espace de cinquante-six ans moins mois et treze jours, desquels il en a passé justement moytie au sainct ministère, parlant et escrivant, sans oir jamais rien changé, diminué ni ajousté à la doctrine 'il a annoncée dès le premier jour de son ministère, ec telle sorce de l'esprit de Dieu que jamais meschant le peut ouir sans trembler, ni homme de bien sans imer et honorer.

Il reste qu'ainsi qu'il a pleu à Dieu le faire parler enres par ses tant doctes et saincts escrits, il soit aussi souté par la postérité jusques à la fin du monde, quand us verrons nostre Dieu tel qu'il est, pour vivre et réer éternellement avec luy. Ainsi soit-il.

De Genève, ce 19 d'aoust 1564.



HISTOIRE

DE LA VIE,

MOEVRS, ACTES, DOCTRINE, CONSTANCE

et mort de lean Calvin, iadis ministre de Geneue.

Recueilly par M. Hierosme Hermes Bolsec. Docteur Medecin à Lyon.

Dedié au Reuerendissime Archeuesque, Conte de l'Eglise de Lyon, et Primat de France.

A LYON,
PAR IEAN PATRASSON,
devant sainct Antoine.

u. d. LXXVII. Avec privilege.



HISTOIRE

DE LA VIE, MOEURS, ACTES, DOCTRINE, CONSTANCE ET MORT

DE JEAN CALVIN,

JADIS MINISTRE DE GENÈVE.

CHAPITRE I.

De diverses sectes et hérésies qui se sont élevées contre la religion chrestienne.

Entre tous les malheurs introduicts en ce monde par le père du mensonge et autheur de péché, après la cheute des premiers parens, l'hérésie a plus apporté de troubles, séditions et divisions, en tous temps et aages; ce monstre horrible et très pernicieux, et engendré d'orgueil et d'ignorance; et l'hérétique participe de ces deux comme de ses deux proches parens et progéniteurs; car tous hérétiques sont superbes, orgueilleux et présumants de soy plus de bien et vertu qu'il n'y en a en effect, jusques à mespriser tous autres qui ne sont de leur secte, mesmes leur porter haine. Ilz sont en outre plus ignorants, se repaissans et contentans de l'opinion laquelle ilz ont fiché en leur cerveau, de laquelle ilz ne peuvent estre

détournez, ne par raisons aucunes ramenez à la lumière de vraye science et cognoissance de la vérité. En tous temps et saisons ce père de mensonge, enneuny de paix et tranquillité, s'est essorcé de troubler et corrompre l'union des esprits humains et cacher la sincère cognoissance de la vérité. Mais pour ne m'arrester sur les diverses sectes des philosophes et scrutateurs des choses asturelles, laissant aussi les diverses sortes d'idolatries mises par luy entre les payens, je diray seulement pour ceste heure des sectes qui ont esté suscitées entre ceux qui ont faict prosession de la religion chrestienne. Quant à la nation judasque, Egesippus, autheur très ancien et très chrestien, escrit y avoir esté sept sectes diverses, assavoir: Jesséens, Galiléens, Hémérobaptistes, Masbuthéens, Samaritains, Saducéens et Phariséens, qui tous estoyent divisez d'opinions et ennemis. Depuis la réception de la ki évangélique, plusieurs hérétiques se levèrent par sussion diabolique, desquels ledict Egesippus tesmoigne avoir esté le premier un évesque Théobutus, qui commença à troubler les chrestiens et la paix de l'église par propositions saulses et vaines opinions. Ensuyvirent après aucuns qui leverent l'hérésie contre la consubstantialité et coéternité du Verbe divin avec le Père, nians absolument, et d'autres couvertement, la nature divine en Jésus-Christ. De ceste secte surent chesz principaux Cerinthus, Artème, Paule Samosatène, et après Arius. Depuis, un Carpocrates et quelques sieus achérens enscignèrent une com:nunauté de tous biens entre les chr tiens, voire des semmes mesmes, et introduirent une licentieuse confusion de sensuels désirs et voluptez charnelles, laquelle secte encore en ce temps a relevé Sathan par les anabaptistes. Tiercement, Ebion et ses complices enseignèrent l'observation des cérémonies mosalques

stre nécessaires en la loy évangélique, ce qui apporta rès grand trouble en l'église. La quatriesme secte sut excitée par Basilides, Marcion et Manes, qui, disputans le la cause de péché, assermoyent estre deux commenemens contraires et coéternels, bien et mal, lumière et ténèbres; soustenoyent aussi la nécessité storque m toutes actions humaines bonnes et mauvaises. En cinraiesme lieu vint l'hérésie de Pellagius, qui attribua aux connes œuvres et fnérites le salut et la consécution de a vie éternelle. S'y entremeslèrent plusieurs membres le Sathan, magiciens et enchanteurs, qui, par leurs déusions, abusèrent grand nombre de simples idiots, les lestournans de la foy en Jésus-Christ, avec grand nomre d'autres fantastiques cerveaux, qui semèrent plusieurs juestions et opinions sur la procédure du Sainct-Esprit, or l'invocation des saincts, sur la prière pour les trespasez, et plusieurs telles vaines controverses.

CHAPITRE U.

Jean Calvin renouvelle au dernier siècle la pluspart des hérésies qui avoyent pris sin depuis long-temps.

Mais il semble qu'en noz jours ledict ennemy de Dieu et l'union chrestienne aye ramassé la pluspart desdictes héréies et saulses doctrines desjà de long-temps résutées et conlamnées, et a remis en une ville de Genève par Jean Calin de Noyon, homme, entre tous autres qui surent onc au nonde, ambitieux, outrecuydé, arrogant, cruel, maling, indicatif, et surtout ignorant, comme j'espère cy-après rayement et vivement démonstrer; nonobstant que ce oit contre l'opinion de plusieurs qui assez mal diligemnent ont presséet considéré sa doctrine, et sont abusez par

quelle il s'esforce de saire croire choses diamétralement contraires à la vérité, et louer son maistre, père et amy, si haultement qu'il semble avoir surmonté tous ceux qui l'ont précédé de temps, en genre de vertus et doctrine. Entre autres qualitez qu'il luy donne, il luy attribue une excellente doulceur, bénignité et facilité à pardonner à ses ennemys, combien qu'il sut très cholère, malin, et persévérant en maliguité, ne remettant jamais son ire depuis qu'il l'avoit une soys conceue contre quelcun. Dececy rendra bon tesmoignage l'hystoire de Michel Vilanovanus, autrement appellé Servetus, médecin, homme vraye ment fort arrogant et insolent, comme testifient ceux qui l'ont congneu à Charlieu, où il demoura chez la Rivoire, environ l'an 1540. Contrainct de partir de Charlieu pour les solies lesquelles il faisoit, il se retira à Vienne en Dauphiné, duquel lieu il escrività Calvin estant à Genève, et ce fut l'an 1546; et luy envoya un livre escrit à la main. avec trente épistres siennes, èsquelles il reprenoit ledict Calvin et corrigeoit certaines fautes et erreurs lesquels il avoit recueillis en son Institution chrestienne et autres siennes œuvres, au grand vitupère dudict Calvin et de sa doctrine. De quoy iceluy Calvin, fort irrité, conceut contre Servet haine mortelle, et délibéra en soy-mesme de le faire mourir ; ce qu'il manisesta dès le mesme an par une lettre escritte de sa main propre à Pierre Viret, estant lors à Lausane, le jour des ides de février, de laquelle lettre la superscription est : Eximio Domini nostri Jesu-Christi servo Petro Vireto, Lausanensis ecclesia pastori, Symnista carissimo. Et entre les autres choses lesquelles il met en laditte lettre dudit Servet, il dict ainsi: Servetus cupit hic venire, sed à me accercitus. Ego autem nunquam committam ut fidem meam eatenus obstrictem hebeat; jam enim constitutum apud me habeo, si veniat, nun-

quam pati ut salvus exect; c'est-à-dire: Servet désire de venir icy (assavoir à Genève), mais il veut estre appelé par moy; mais je ne feray jamais si grand' faute que il aye ma soi astrainte ou liée jusques à cela; car j'ay délibéré en moy-mesme, s'il vient, ne permettre que jamais il sorte sain et sauve. Quels termes, je vous prie, sont ceux-là, d'homme si doux et sacile à pardonner à ceux qui lui sont desplaisir? La lettre dudict Calvin est venue en mes mains par la volonté de Dieu, et l'ay monstrée à plusieurs personnes honnorables, et encores scay où elle est. Mais seroit peu d'avoir usé de parolles si peu chrestiennes si l'essect ne sut ensuyvi; car ledict Calvin chercha ce pendant tous les moyens pour nuyre audict Servetus et pourchasser sa mort, ausquelles fins il escrivit une lettre au révérendissime cardinal de Tournon, pour lors vice-roy en France, et en icelle lettre il accusoit Servet d'hérésie; de quoy ledict seigneur cardinal se print sort à rire, dient qu'un bérétique accusoit l'autre. Ceste lettre me sut monstrée, et à plusieurs, par M. du Gabre, secrétaire dudit seigneur cardinal. Guillaume Trie escrivit aussi à plusieurs à Lyon et Vienne, à l'instigation de Calvin, sur ce propos, dont ledict Servet sut mis en prison, dont il eschappa.

CHAPITRE IIII.

Comme Servet fut bruslé tout vif à Genève, à la poursuite de Calvin.

Or, puis après, en l'an 1553, Servet, eschappé de prison et suyant de Vienne, se retiroit en Italie et passa par la ville de Genève un jour de dimanche, auquel jour mesme il se délibéroit d'en partir pour la crainte qu'il avoit de Calvin, s'asseurant toutessois de n'estre empesché

ce jour-là, sur les statuts et priviléges de la ville; nonobstant lesquels Calvin, adverty de la venue de Servet, envoya incontinant son serviteur, appellé Nicolas, pour faire donner les arrests audiet Servet et se saire partie contre luy, ce qui fut saict le jour mesme. Et le lendemain Calvin envoya son frère Antoine pour estre caution de son serviteur. Or, le pourchas de la mort de Servet sut si chaudement mené et sollicité par Calvin et ses adhérents. qu'il fut brullé tout vif à petit seu, au grand contentement de ce si doux et sacile à pardonner, père, maistre et amy du vénérable Théodore de Bèze. Je scay bien qu'il me sera respondu ce que Calvin escrit pour ses excuses au livre lequel il composa après la mort dudit Servet contre ses erreurs; car entendant que plusieurs personnes estoyent sort scandalisez de telle exécution en Genève, ayant peu de jours auparavant iceluy Calvin mis en lumière un livre par lequel il disoit que les hérétiques ne devoyent estre mis à mort, composa, dy-je, ledict livre contre les erreurs d'iceluy Servet, excusant les eschevins et chess de justice de Genève, et soy-mesme, de telle sévère exécution, allégant que lesdicts Genevesans ne donnèrent telle sentence de mort contre Servet, mais les églises de Zurich, Berne et Basle; de manière que ceux de Genève, selon son dire, ne furent que exécuteurs de la sentence desdictes églises; ce qui est frivole et mensonge trop apparent, selon ce qu'on peut recueillir dudict livre, auquel, entre autres choses, il dit que les églises des Souysses l'avoyent condamné à mort. Et afin, dit-il, qu'il apparoisse à chacun que ce que je dy soit véritable. je mettray icy la letre des seigneurs de Zurich, qui, pour cause de briefveté, servira de tesmoignage pour toutes les autres qui sont de la mesme teneur. Or, qui aura ledict livre de Calvin de la mort et erreurs de Servet, qu'il con-

sidère diligeument la susdicte lettre de Zurich contre Servet; il n'y trouvera chose plus griefve ny concernant la mort d'iceluy que ceste sentence seule: Vestrum sit videre quomodo temeritetem hujus hominis coerceatis, c'està-dire : Sera à vous à regarder comment vous réprimerez la témérité de cest homme. Mais il n'y a aucune mention de le saire mourir. Je n'escri point ces choses pour desplaisir que j'aye de la mort d'un si ord et monstrueux hérélique que sut Servet, car il estoit du tout meschant et indigne de converser avec les hommes, et désireroy que tous ses semblables sussent exterminez et que l'église de nostre Seigneur fut bien purgée de telle vermine; mais je presse cecy pour monstrer l'astuce de Sathan qui, pour décevoir les pauvres ignorants trop crédules, a suscité un ja-eur affetté, et induit à louer du tiltre de douceur, bénignité et facilité à pardonner, un très maling, cruel et vindicatif personnage; de la malignité duquel on voit encores un autre manifeste signe en la mesme lettre sienne à Pierre Viret, par ces parolles expresses : Unam praterieram, Petrum Ameum, Cartalarium, teneri mea causa in carcere jam ultra quindecim dies. Nune crudelitatis accusor à quibusdam quòd ultionem tam obstinato animo prosequar. Rogatus sum ut me deprecatorem velim interponere. Negavi me id facturum donce mihi constet quibus me calumniis gravaperil; c'est-à-dire: J'avoy passé sous silence une chose; c'est que Pierre Ameau, saiseur de cartes, est par mon instance en prison dès quinze jours en çà. Maintenant je suis accusé de cruauté par aucuns, de ce que je poursuy la vengeance de couraige si obstiné. Je suis prié de m'entremettre pour intercéder contre ce que je pourchassoy; j'ay dit que je ne la feroy point jusques à ce que j'aye certitude de quelles calumnies il m'a chargé. Sont - ce pas parolles et sentences d'un homme doux, benin et sacile

à pardonner les injures qui lui sont faictes, tel que le descrit ce bon et sainct prophète de Bèze?

CHAPITRE V.

Comme Calvin est slestry et marqué d'un fer chand sur l'espaule à Noyon.

Or, c'est trop demouré sur ce point; il faut passer plus ontre de la vie et saits dudict Calvin, tant exalté en la prisace de Théodore de Bèze en genre de vertus, sincéritéde vie et de doctrine. Voyons premièrement de ses mœurs et actes, puis nous dirons de sa doctrine. De sa nativité en la ville de Noyon, en Picardie, l'an 1509, je n'en dy autre chose. De son père Girard Cauvin, pareillement je n'en diray, sinon que, selon une attestation saicte des plus apparents de laditte ville de Noyon et baillée par escrit de notaire juré à un Bertelier, secrétaire de la seigneurie et conseil de Genève, sut un très exécrable blasphémateur de Dieu. Je puis dire cecy pour avoir veu laditte attestation ès mains dudit Bertelier, qui avoit esté expressement envoyé pour avoir information de la vie et mœurs et de la jeunesse dudit Calvin; et en laditte attestation estoit contenu que ledit Calvin, pourveu d'une cure et d'une chappelle, sut surprins ou convaince de péché de sodomie, pour lequel il sut en danger de mort par seu, comment est la commune peine de tel péché; mais que l'évesque de laditte ville, par compassion, seit modérer laditte peine en une marque de fleur de lys chaude sur l'espaule. Iceluy Calvin, consus de telle vergongne et vitupère, se défit de ses deux bénéfices ès mains du curé de Noyon, duquel ayant receu quelque somme d'argent, s'en alla vers Allemaigne et Itallie, cherchant son adventure, et passa par la

e de Ferrare, où il receut quelque aumone de madame duchesse (1). Mais je ne vueil pas laisser passer que, partant de Noyon, il changea son surnom de Cauvin en lvin, prenant ce nom ou ignoramment, n'y considérit pas plus outre, ou délibérément, parce que ce nom avenoit avec ses mœurs, conformes à celles d'un Calus, malin et vindicatif personnage, auquel Juvénal est sa treziesme satyre, luy attribuant ce vers: At vinte bonum vita jucundius ipsa; c'est-à-dire: Vengeance un bien plus heureux que tout autre. Il fut aussi un sps qu'il se faisoit appeller Charles de Heppe ou Hap-ville, et ainsi se soubsignoit en toutes ses lettres (2).

CHAPITRE VI.

rivée de Calvin à Genève, où il voulut abolir le dimanche pour observer le vendredy.

or, il ne nous faut arrester en si beau chemin; venons i venue en la ville de Genève, environ l'an 1537, et menées subtiles lesquelles il feit peu après y avoir esté eu pour ministre. Ambitieux et désireux de nouveau-qu'il estoit, il induict les autres ministres de laditte e, ses compagnons, assavoir, Guillaume Farel et un arault, que, pour destruire la papauté, il falloit chan-le jour du dimanche au vendredy, et en iceluy vaquer toutes œuvres et faire le jour de feste; plus, qu'il falbailler la Cène en pain levé, et non pas en pain azime, ame est partout la coustume. Ces deux compaignons, acés d'un mesme esprit, aussitost consentirent à sa sua-

⁾ Renée de France.

⁾ Calvin prit aussi le nom de Caldarius; il se fit appeler Alcuin dans ion qu'il donna de son Institutio christiana; Raillet prétend qu'il eut le de Lucanus, Enfa Sponde dit qu'il porte celui de Deperçan.

sion, et de faict tous troys d'un accord présentirent requeste au conseil de la ville sur ces deux points. Il fet conclu, entre les seigneurs du conseil, que cest affaire seroit communiquée aux seigneurs de Berne, leurs combourgeoys et alliez, avant que d'en déterminer. Messagers furent envoyez aux susdits seigneurs, desquelz la réposs fut qu'il ne salloit sacilement innover ne rompre les esciennes coustumes, et que cela ne seront sinon exciter scandale sans besoing ne proulfit aucun, mais que bientost ilz feroyent assembler un sinode en la ville de Lassanne, auquel ilz seroyent proposer ces deux articles, et l'on observeroit ce qui en seroit conclu et arresté. A la lecture de ceste response furent appellez en conseil les trois ministres Farel, Calvin et Courault, et sort amiablement priez d'aquiescer au vouloir des acigneurs de Berne, et de ne changer chose aucune. Calvin, mal aicment souffrant contradiction, chercha tous moyens pour parvenir au but de son entreprinse, délibéra et arresta avec ses deux compagnons qu'il falloit exciter tresble et dissension entre les citoyens et inciter le peuple. de soy assez enclin à mutination, contre les gouverneus, sindiques et seigneurs du petit conseil, espérants en quelque dissention et discord de ville de mettre en exécuties ces deux points sans contredite.

CHAPITRE VII.

Farel, Calvin et Courault, ministres, excitent une sédition dans la ville au sujet du dimanche qu'ils vouloient abolir.

Pendant ce advint que, du moys de sévrier 1537, un Legier Beschaut et quelques autres journes follastres ensans de la ville surent mis en prison pour ce que un our ilz so promenèrent en la ville, tous portans chascun un porreau au bonnet pour un bouquet. Farel les alla rouver en la prison et leur dict mille parolles rudes et mitrages, comme aussi il estoit sort excessis en cholère et le cerveau peu rassis, au rapport de tout homme qui l'ha congneu et pratiqué. Or, congnoissans les seigneurs du conseil l'acte de ces prisonniers procéder plus de jeunesse & sollie que de maligne entreprinse, après quelques renonstrances et corrections de parolles, les mirent hors le prison. Sur ce lesdits ministres prindrent argument et occasion de crier en leurs presches contre les seigneurs lu conseil. Courault, entre les autres, s'escarmouchoit m chaire et disoit infinies opprobres d'eux. Le diziesme le mars, un dimanche auquel jour on devoit tenir conmeil géneral, Calvin, preschant à Rive, dict ces mots exares: Que le conseil qu'on debvoit tenir estoit conseil la diable, et dict plusieurs opprobres et villanies contre se seigneurs du conseil, tendant à dissention et tumulte. l'ay récité cecy quasi de mot à mot comme elles ont esté ranscrittes du livre rouge qui est en la maison de la ville, A scay où en est ledit escrit au commandement de qui e voudra veoir. Le douziesme dudit moys de mars, suent apportées lettres des seigneurs de Berne à ceux de Genève, pour les advertir que le sinode duquel ils leur rvoient paravant escrit seroit tenu à Lausanne le dernier our du mesme moys de mars. Et surent leues ces lettres m présence de Farel et Calvin, à ceste cause appellez un conseil en la maison de la ville, et leur sut sait commandement d'y aller, ensemble prières amyables de n'oulrager et mesdire ainsi en leurs presches publiquement lu magistrat; mais que s'ilz congnoissoyent aucuns d'eux ricieux et mal vivants, apres avoir usé en leur endroict de la correction fraternelle, selon la doctrine évangélique, et iceux vicieux ne s'amendant, le faisant savoir a magistrat, il en seroit faict ce qui apertiendroit à justice Pour toutes ces remonstrances et prières, ledict Farel, Calvin et Courault, ministres, ne voulurent désister de crieren leurs presches contre iceux seigneurs du conseil, les blamant, vitupérant et dissamant; dont ils usèrent de menaces et désences rigoureuses sur peines; mais tout cel sut en vain, ne pour toutes désences voulurent cesser. Sur tous Courault usoit de termes fort estranges et piquants, les appellant ivrongnes, pourceaux et en cores pis

CHAPITRE VIII.

Farel et Calvin ne veulent aquiescer au sinode de Lausanne.

Le vingt et siziesme dudit moys, fut faite élection d'a des seigneurs du conseil pour aller audit sinode à Lausanne, comme ambassadeur de la seigneurie de Genève, et tomba l'élection sur un seigneur Jean Philippin, aquel sut délivrée somme d'argent pour les despens siens et des deux ministres Farel et Calvin, ausquelz, comme dict est, avoit esté faict commandement d'y aller. Vray est qu'ilz allèrent à Lausanne; mais par un mespriz orgueilleux ilz ne se retrouvèrent onc en l'assemblée des autres ministres; ains s'alloyent esbatre par la ville et dehors, sans y assister une seule fois; duquel acte je laisse le jugement à toutes personnes de sain entendement, de quel esprit estoyent menez telles gens. Le dimanche septiesme d'avril, Courault en son presche, criant plus que devant contre lesdicts seigneurs, les blasmantes vitupérant, prononça ces propres parolles: Les sindiques ont les pieds de circ. Puis peu après il dit qu'ilz pensoyest totalement que le royaume de Dieusut un royaume de gremilles. Le dix-neusiesme dudict moys, sut apportée une ure des seigneurs de Berne, par laquelle ilz prioyent ceux Genève qu'ilz missent peine à la conformité de leurs lises et seissent tenir les cérémonies et ordonnances inclues au susdit sinode de Lausanne. Farel et Calvin, spellez au conseil, furent présens à la lecture de ladicte ttre; puis leur furent faictes prières fort assectionnées n'innover chose aucune, mais de se conformer entièment aux cérémonies des églises de Berne, lesquelles eux seigneurs de Genève et toute la ville avoyent promis observer et tenir. Et parce que lesditz deux ministres onstroyent en leur chères et donnoyent à entendre par gnes qu'ilz ne s'y accordoient point, leur furent adjouses sultres prières de la même teneur, de n'innover pour moins en ceste seste de Pasques, qui estoit deux jours rès, assavoir le vingt-uniesme d'avril, où l'on començoit à conter l'an de grace 1538. Et leur fut promis ie, au sinode qui devoit estre tenu à Surich avant la inthecoste, on adviseroit de saire quelque chose plus à ar contentement.

CHAPITRE IX.

e la défence qui sut saite à Courault de ne plus prescher à Genève, et de l'obstination de Farel et de Calvin à n'obeir aux magistrats.

Ce jour mesme, dix-neusiesme avril, sut saicte consénce avec les bailliss de Gez et de Ternier, et promirent us de saire observer une consormité de cérémonies en ahibition de la Cène, sans changement auleun. Et parce le le matin dudit jour, nonobstant les charitables et sectionnées prières qui avoient esté souvent saictes

paravant, tant à luy qu'à ses compagnons, plus désense rigoureuses de n'user à l'advenir d'invectives, opprobra et injures contre les magistrats, Courault avoit saict pis que paravant, il luy sut saicte inhibition de plus prescher et commandement de se contenir de la charge et office de ministre. Ce mesme jour, dix-neusiesme avril, le grad saultier alla, par commission des sindiques et seigneun du conseil, trouver Farel et Calvin en leur logis, pour les prier de donner la Cène le dimanche prochain, jour de Pasques, selon la manière accoustumée des églises de Berse, sans innovation aucune. Ilz respondirent absolument audit grand saultier qu'ilz n'en seroient rien et qu'ils ne se gouverneroient selon les ordonnances de Berne. Iceluy grand saultier seit son rapport au conseil. Le jour suyvant, vingtiesme avril, veille de Pasques, Courselt, contre la défense qui luy avoit esté faicte le jour précédent de prescher ny exercer le ministère, alla prescher à Saint-Gervais, disant plus d'injures contre le magis trat qu'il n'avoit encores saict paravant; pour laquesse contumace et rébellion il sut mis en prison. Ce que eyest entendu Farel et Calvin, s'en vindrent à la chambre da conseil, où, entre plusieurs fort arrogantes et audacieuses parolles, qui ne sentoyent aucunement la doctrine et modestie chrestienne, Farel prononça de grande cholère ces mots exprès: Que ceux qui avoient faict mettre Courault en prison, et en estoient consentans, avoient mel et meschanament faict, comme meschans et iniques. Nonobtant ces oultrages dictes ausdicts seigneurs en leur présence, a ssis en conseil, ilz surent de reches sort huminement priez de vouloir saire ce que les scigneurs de Berne le ur avoient escrit; ce qu'ilz refusèrent de saire tout à plein, et s'en allèrent en leur logis. Lesdits seigneurs du consizil, fort fachés, craignans que scandale me sur:

vint en leur ville si on ne donnoit la Cène selon la manière accoustumée et recommandée par les seigneurs de Berne, leurs alliez et combourgeois, renvoyèrent reprier pour le troisissme sois Farel et Calvin par Jedit grand saultier comme dessus est diet, ce qu'ilz resusèrent absolument de saire. Pour la quatriesme sois, cherehants lesdits seigneurs du conseil tous moyens d'éviter scandale en leur ville et d'entretenir l'amitié des seigneurs de Berne par la conformité des cérémonies observées en leur église, allerent retrouver le seigneur Louys de Diesbach, gentilbounne bernoys, d'honneur et anthorité, qui d'avanture estoit arrivé à la disnée à Genève, et ley monstrèrent la susditte lettre des seigneurs de Berne sur la consermité des cérémonies, et luy seirent entendre la protervité et rébellion obstinée de leurs ministres Farel et Calvin, qui n'y voulvient entendre; dont ilz le prièrent de vouloir prendre la peine de leur remonstrer et exhorter à laditte observation de conformité, pour éviter le scandale et la moquerie qui en pourreit advenir entre les estrangiers circonvomins. Mais icenz ministres Farel et Calvin seirent aussi peu pour ledit seigneur de Diesbach que pour les autres entièrement, nyants et refusans de le faire. Voilà sort bel argument pour prouver la belle comparaison laquelle fait Theodore de Beze en sa préface susditte, de son père, maistre et amy Calvin, avec sainct Paul, qui dit: Qui est celuy qui est troublé entre vous, et je n'en brusle? Il voit toute la ville troublée pour le changement de cérémonies qu'il vent saire; on luy remoustre l'inimitié qui en peut advenir et maistre des seigneurs de Berne contre ceux de Genève; et nonobstant ce ilden eure inexorable et aurté opiniastre. N'est-ce pas pernicité disbolique et infernale obstination? Le jugement en soit à toutes personnes de bou et sain entendement,

CHAPITRE X.

Farel et Calvin sont interdicts de prescher dans la jurisdiction de Genève, pour leur désobéissance envers les magistrats.

Considérans les dits sindiques et seigneurs du consil la dureté et contumace de ces deux ministres, pour mettre ordre que la Cène se donnast le lendemain sas scandale et sans changement de cérémonies, leur seirent désence de plus prescher en leur ville et jurisdiction, et commirent la charge de prescher et donner la Cène le lendemain, jour de Pasques, à un maistre Henry de la Mare; laquelle chose ayant entendu Farel et Calvin, & lèrent retrouver ledit de la Mare en son logis et luy dirent infinis oultrages, l'appellant oultrecuidé, téméraire et présumptueux d'entreprendre telle office et charge; et plus l'excommunièrent et anathématizèrent de la congrégation des sidelles et résormés en l'Evangille, le me naçant du rigoureux jugement de Dieu, voire de damntion, s'il acceptoit ceste office. Le pauvre de la Mare, espouventé de telles menaces, leur promit de ne s'en empescher. Et de sait il ne se retrouva pour le leademain prescher, s'estant caché ou retiré hors la ville. Mais Farel et Calvin, contre la dessence qui leur avoit esté faicte, allèrent prescher, Calvin à Rive et Farel à Sainct-Gervais, et ne donnèrent point la Cène, dont vint m très grand scandale et bruit entre le peuple de la ville et des circonvoisins, qui estoyent venus pour prendre laditte Cène. Et davantage ilz dirent mille opprobres et vilanies contre les sindiques et seigneurs du conseil, taschants à esmouvoir sédition et d'enslammer le peuple contre les

s et magistrats; entreprince vrayement diastant les ruses de l'ancien père de discorde et béodore de Bèze, en sa belle préface susditte, naultrement et à l'advantage de son maistre, , cachant toute cette hystoire, escritte bien ivre rouge, de laquelle je me vante d'avoir , et scay où elle se peult retrouver encores ; et sent qu'il sut banny pour n'avoir voulu baildans une ville si troublée, divisée et meslée. uvertureest trop légierement lardée, parce que estoit de saire bailler la Cène en pain levé, et ars en le désir comme caché en son esprit, anifesté ces ans derniers, ausquelz unt esté presches en quelques lieux de France; car par ance la Cène est ainsi baillée par leurs minisà présent. Et à son retour à Genève encore t observer, n'eust esté la promesse et délibélenevesans de tenir les cérémonies des églises L. Toutesfoys n'ont-ilz seeu tant faire que ledit t il estoit désireux de changements et non-'aye remué et changé plusieurs choses, desits Bernoys no tienment rien. Comme pour les n premier lieu il a constitué la seste le meres après le presche, ce qui n'est observé ez ne, dont, comme par moquerie, leadits Bereut ce jour du mercredy la seste de Calvin. ut il a ostá les festes de la Nativitá de nostre sus-Christ, de la Circoncision, de l'Annunciascension, lesquelles les Bernoys font obserpals, et font punition des tran-gresseurs qui ces jours-là en leurs terres et seigneuries; contraire sont chasticz et mis à l'amende, voire ceux qui serrent boutiques et ne travaillent

lesdits jours à Genève. Tiercement il a institué que la Cène ne se donne pas à Genève, ne aux paroisses subjectes, le jour mesme de la Nativité, mais le di nanche plus pruche devant ou après ledit jour, ce qu'ilz observent encor en toutes les églises vouées à la religion dudit Calvin; mais les Bernoys ensuyvent tousjours leur ancienne coustume. Quartement n'a-il pas ordonné de donner à Genève k Cène le premier dimanche de septembre, ce que les Bernoys ne sont pas, ne les autres cantons qui ont laise à messe. Je laisse passer la diversité des cérémonies au saerement du baptesme et plusieurs autres latras qu'il a isventé pour paroir plus que les autres, et d'avoir dresse quelque chose de mieux qu'il n'y a aux autres lieux qui se disent réformez; dont il appelloit les paroisses des Bernoys petits cabarets et les ministres frippons. Tels termes il tenoit parlant ou escrivant lettres samillières à quelcuns, les incitant de se retirer à Genève. Et me vante d'avoir veu les lettres siennes au sieur de Fallais, estant à Strashourg, ésquelles usoit de ces propres mots: Si vous délibérez de vous retirer en ces quartiers de Sevoye, je vous conseille de ne vous arrester aux terres des Bernoys, où ne sont que cabarets mal ordonnez et leun ministres la pluspart frippons; mais venans en Genève, laquelle vous verrez ornée, comme une Hiérusalem, de personnages doctes et de qualitez singulières, rous recevrez incroyable joye et consolation. Je conclu donc que c'est trop entreprendre à Théodore de Bèze de vouloir endormir les gens par jaseries, et par langages fardes desguiser la vérité.

CHAPITRE XI.

Cabrin fut banny de la ville et seigneurie de Genève.

saut entendre ce qui advint touchant le banniss Calvin, selon ce qui est escrit au livre rouge. nain de Pasques, vingt-deuxiesme avril, fut tenu des deux cens, auquel sut raporté amplement jui avoit esté saict touchant les exhortations et prières envers les ministres Farel et Calvin, comavoyent esté non seulement inexorables et obssis encor rebelles et contumacieux contre les à eux faictes, commo cy-devant a esté traicté. le susdit maistre Henry de la Mare ne peut canjures et menaces faictes par Farel et Calvin en pit. Et tout cela l'ien considéré, sut saict délibé-1 ce conseil et assemblée des deux cens, que les-I, Calvin et Courault seroyeat bannis de la ville arie pour leur obstination et contumacieuse oulice, et que les cérémonies receues et accoustuéglises de Berne, confirmées au sinode dernier Lausanne, seroyent observées en l'église de et aux parroisses à eux subjectes, sans y rien re innover. Le jour suyrant, vingt-truixiesme tenu le conseil général, auquel fut arresté et ut ce que les deux cens avoyent délibéré; et adel et Calvin, qui se tenovent cachez en leur loeur bannissement et de l'irritation du peuple x, s'ensuyrent secrétement bors la ville et se de vistesse. Voylà la vraye et sincère cause du nent de Calvin, et doibt cetre plus donnée soy à

un magistrat, et à l'escrit saict par son commandement au sccrétaire ordinaire, que à un particulier assectionne envers celuy de qui il escrit, mesmes quand la vie et mœurs dudit particulier escrivant sont notez icy. Or, de la vie, acte et mœurs du personnage, j'espère, comme dit est, d'escrire amplement et visvement en peu de jours, au grand contentement des gens de bien et de bon jugement, mais au regret de ceux qui sont lyez et vouez à leur doctrine et dévotion. Or, comment il retourna à Genève, l'hystoire est toute au contraire de ce que Théodore de Bèze en a escrit, comme gens de bien et d'authorité ca sont très bien certifiez; car par l'importunité de ses lettres, lesquelles il escrivoit et envoyoit aux principaux de Genève, au nom toutessoys de plusieurs personnes de qualité d'Allemaigne, il seit tant par ses subtiles et cauteleuses inventions ou practiques que lesdits Genevesans le renvoyèrent chercher et quérir à Strasbourg où il s'estoit retiré assez simplement. Et touchant ce que ledit de Beze escrit que sut outre son vouloir qu'il retourns à Genève, et que pour le saire consentir il sallut venir aux menaces des jugements de Dieu, s'il n'obcissoit à ceste vocation, ce sont vrayes balevernes, et, comme on diet, brides à ve aux, pour tromper trop crédules et idiots; semblablement infinies autres jaseries qu'il entremesle pour exalter son père, maistre et amy, assavoir qu'il set receu à Strasbourg des doctes comme un trésor; qu'il lisoit en théologie avec admiration d'un chascun; qu'il fut esleu aux journées impériales, à Wormes et Ratisbonne, des premiers, par l'advis de tous les théologiens allemans; que Mélancton des lors l'appelloit ordinairement le théologien, par un singulier honneur; que les seigneurs de Strasbourg seirent dissiculté de le laisser parur; qu'ilz le retindrent pour leur bourgeois et voulurent

qu'il retint le revenu d'une préhende, laquelle ilz luy avoyent assignée pour un gaige de prosesseur; mais que luy, eslongué de toute cupidité des biens de ce monde, n'en voulut retenir la valeur d'un denier. De mille telles baveries, mises par luy pour amuseller les simples, je ne feray autre conte; mais je me veux bien arrester à ce ce qu'il asseure si impudemment que, à l'exemple de sainct Paul, il avoit servi à l'église à ses despens; car le contraire est tout évident à tous ceux qui l'ont congneu et conversé avec luy à Genève. En premier lieu, il avoit cent escuz de gages par an; secondement, il prenoit des imprimeurs, qui imprimoyent ses œuvres à Genève, deux soulz de celle monnoye pour sueillet ou sueille entière; tiercement, il estoit gardian de la bource des pauvres, en laquelle se mettoyent de bonnes sommes de deniers; car outre ce que pour un coup la Royne de Navarre désuncte, sœur du seu Roy Francoys premier de ce nom, y envoya quatre mille francs, et la duchesse de Ferrare une autre bonne somme, et plusieurs autres seigneurs et dames, avec des marchans, en l'intention de lever à Genève l'art de la drapperie de laine, de quoy ledit Calvin avoit sait courir le bruit pour mieux attrapper deniers. Et quartement mourut à Genève un appellé M. David, de Haynault, qui estoit venu en ladicte ville pour la religion, et en mourant laissa deux mille escuz pour les pauvres, ordonnant les exécuteurs de son testament un hannoyer ppellé Maldonnal, et un autre diet Sainet-André, qui estoit ou bien sut tost après ministre de Genève. Le tiers exécuteur de son testament il ordonna Calvin, auquel, comme gouverneur et distributeur de l'argent des pauvres, sut commise ladicte somme de deux mille escuz, desquelz cinq cents surent distribuez à aucuns de ses plus intimes amys, comme à Viret vingt-cinq, à Farel vingt,

ot quelque autre somme aux susdits Maldonnal, Saines-André et autres; mais on ne peut sçavoir que devindrest les quinze cens, dont se leva grand murmare entre les pauvres; mais ceux qui en parlèrent trop avant farent contrains de sortir de Genève, et seit-on à croire qu'ilzestoyent libertins et athéistes. C'estoyent les commens crimes qu'on attribuoit à tous ceux qui contristoyest monseigneur. Mais son avarice sut sort descouverte per gens de bien et de bon entendement, sur le faict d'un Nicolas de Fer qui, ayant saiet bancqueroute à Anvers de la somme de troys mille livres de gros, se retira à Genève, et s'adressa à Calvin, et luy conta son effaire amplement, lny demandant conseil comme il se devoit gouverner, advenant que ses créditeurs le vinsent pourchasser jusques audit lieu de Genève. Le conseil d'iceluy Calvin fut qu'il achetat dudit argent des biens immeubles au nom de sa semme et de deux silles siennes; ainsi que lesdicts créditeurs n'auroyent moyen de lui rien oster, n'ayant rien à luy, et qu'il mariat ses deux filles à deux personnages qui le peussent secourir contre iceux créditeurs. Ledict Nicolas s'arresta à ce conseil, et, pour avoir plus de crédit ca h ville de Genève, seit présent d'une notable somme d'escuz à ce bon seigneur Calvin, si contempteur des biens mondains que nonobstant les secut fort bien prendre, et moyenna que son srère Anthoine Calvin eust en mariage l'une de ces deux filles. Voilà comment ce vénérable seigneur Calvin, selon le tesmoingnage de Théodore de Bèze, mesprisoit les biens caduques et mondains. Toutesfois, comment pourroit-il cacher le tour du jeune Prosvençal, serviteur d'yceluy Calvin, qui luy desrobba pour un coup la valleur d'environ quatre mille francs, part en Sascons, tasses et cuilliers d'argent, et part en argent mennoyé qui estoit en une bourse; car cela fut divulgué

r dict que c'estoit argent qui luy avoit esté baillé le par quelcuns qui s'estoyent retirez ou voue retirer en Genève. Mais soit ce qui en pent estra,
estrange que Calvin ne voulut permettre qu'un
rès, combien que plusieurs de ses amys se prémt pour y aller, craignant par avanture que, si laun eust esté prins et ramené, il n'eut révélé des
qui n'estoyent guières à l'avantage de son houela engendra grande suspicion que ledit Calvin
ast de ce jeune garçon, singulièrement pour le
luy estoit advenu à Noyon, comment a esté diet
it; mais je laisse cela au jugoment de Dieu, qui
les choses cachées et secrettes.

CHAPITRE XII.

De l'ambition démesurée de Jean Calvin.

tourne au dire de Théodore de Bèze en apdicte, assavoir qu'il passera condamention au maindre nt allégué de l'ambition de sondiet maistre, amy Calvin, et luy en veux mettre devant plusassez importance. En premier lieu je luy allégue e honnorable que luy fut publiquement faicte Pierre Ameau, nud en chemise, la torche allula main, luy demandant pardon d'avoir dict uy; et les parolles dictes par ledit Ameau ne fures si non que, souppant chez soy avec certains sys qui exaltoyent merveilleusement la doctrine n, il leur dict ces propres parulles : Vous faistes cas de cest homme et faictes mal de tant l'exalter; mettez sur tous les prophètes, epestres et doc-

teurs qui surent one; mais ce n'est pas si grande chose que vous en faictes; car, entre les bonnes sentences qu'il dict, il en mesle encor de bien cornues et srivoles. Je demanderoye voulentiers à Théodore de Bèze, et à tous ceus qui se sont vouez à la doctrine de Calvin et en sont tant d'estime, si, de solliciter l'emprisonnement de ce pauvre homme et si obstinément vouloir que amende honomble luy fut saicte en la manière susdicte, en publiq, nud et la torche en la main, est argument de humilité et mespris de gloire et honneur mondain, ou bien d'ambition, orgueil et vaine gloire? Ilz pourront dire que cela ne sut pas à l'instance et pourchas dudit Calvin, tant il estoit doux, benin, humble et sacile à pardonner les injures qu'on les faisoit; mais les parolles siennes en l'épistre laquelle il escrivit à maistre Pierre Viret, le jour des ides de febrier, l'an 1546, lesquelles j'ay par ci-devant récitées, et monstrerai escriptes de sa propre main, quand il en sera besoing, tesmoignent assez que le mesme Calvin le seit mettre en prison, et ne voulut pardonner audit Amess tant que luy cust saict amende honnorable, comme dict est. Quelle ambition et barbare oultrecuydance est-ce en un ministre de ne vouloir permettre qu'on puisse librement dire ce qu'on sent de soy? Or, si cest argument n'est suffisant, je demande si c'est signe d'humilité et abjection de vaine gloire de se saire peindre, et permettre que son pourtraiet et image sut attachée en lieux publiques de Genève et portée au col de certains solz et semmes qui en saisoyent leur Dieu? Si Bèze ou antre de leur secte respond que ledit Calvin n'en savoit rien, je tesmoigne Dieu qu'ilz parleront contre vérité et leur conscience, car cela estoit tout commun et publiq en Genève, et lay sut remonstré par parolles de gens de bien et authorité. Plus luy fut mandé par lettres qu'ayant com-

damné et saict abbatre les images des sainets, de la vierge Marie et de Jésus-Christ mesme, ce ne luy estoit honneur de laisser dresser la sienne en publiq et porter au col, et que, pour le moins, Jésus-Christ le valloit bien; à quoy il ne seit autre responce si non que, qui en aura despit en puisse crever. Le tiers argument de sa vaine gloire et ambition est qu'il ne pouvoit soussrir d'estre corrigé, reprins ne admonesté de ses sautes, ne d'estre résuté de son opinion. Et de cecy l'exemple en sut bien maniseste; entre autres, il avoit esté un dimanche invité par un ministre d'une parroisse de dehors la ville à un disner ou sestin qui luy avoit esté appresté, où surent aussi invitez aucuns seigneurs, amys siens, retircz en ce pets-là pour leur religion. En dissant sut esmeu propos de l'élection au ministère; sur quoy un Seigneur de Sainct-Germain, qui avoit esté conseiller de Thoulouze, bien estimé en jurisprudence, diet librement qu'il luy sembloit que le ministre deust estre esleu par le peuple; laquelle parolle Calvin ne peust endurer, parce qu'il prétendoit avoir ceste authorité de mettre au ministère ceux qu'il luy plaisoit; et se leva de table per un despit, sans dire chose aucune à personne, sinon qu'il demanda sa monture et s'en alla tout à l'heure mesme, mettant tout l'appareil du banquet et la compagnie en grand désordre. Le lendemain il seit remettre, c'est-à-dire adjourner, ledict seigneur de Sainet-Germain, pour se trouver au consistoire qui se tenoit le jeudy. Iceluy de Sainct-Germain, bien laché de se veoir sinsi traicté et adjourné su consistoire, où communément sont adjournez fornicateurs et adultères, despescha son laquay avec une lettre an sieur baron d'Ausbonne, qui paravant estoit évesque de Montauban. Ledit baron, incontinent arrivé à Genève, alla vetrouver Calvin; ne pour remonstrances amiables et

prières très affectionnées, peust amollir le cour d'iceley, tant que le jeudy sallut que ledict sieur de Saint-Germain viuse et comparusse au consistoire, duquel il sut renvoyé devant les seigneurs du petit conseil, en la Maison de la Ville; et tant s'en saut qu'ils le condemnasient à peine aucune, qu'ilz le révérèrent, chérirent et honnerérent en leur conseil. le priant de persévérer en m nière de vie et probité coustumière, pleine d'exemple rite: de quoy Calvin adverti cuida crever de despit. Le sicur baron d'Ausbonne s'en retourna fort mal content de Calvin et ne peust faire qu'il ne s'en plaignist à plusieurs gentiz-hommes françoys venus en ces pals-là pour less religion: desquelz un gentil-homme, beau-frère du seigneer de Fallais, vint retrouver Calvin, et luy diet fort choleriquement qu'il ne pensast pas de traicter ainsi les gentile-hommes, et comme petis compagnona les saire alker pour son plaisir au consistoire, et qu'il entendist been que tout l'honneur et grandeur qu'il avoit en la ville de Genève dépendoit de l'assistence et faveur laquelle il recevoit desdits gentilz-hommes françoys estrangers. Si grande cholère et crèvecœur en receut Calvin qu'il dé sista de prescher plusieurs sepmaines, tant qu'il fallat venir aux menaces de luy oster le gage qu'il avoit de la ville, et qu'on le donneroit à un autre, s'il ne servoit au ministère. Pour le quart argument de son ambition et os trecuydance, je laisse à penser et juger à toute personne de bon entendement de quel esprit il estoit conduit, quand, s'acheminant hors de Genève vers Berne ou autre lieu, il estoit accompagné de vingt-cinq ou trente homens à cheval bien empistollez. Sainct Pierre, sainct Paul et les autres apostres alloyent-ils par païs portant l'Evangile en tel équipage? De Bèze ou quelque bon disciple de Colvin pourre iey dire que c'estoit à son regret et que de les



il ne cherchoit pas tel honneur, mais que cela procédoit de l'affection que luy portoyent besucoup de gens de bien qui s'estoyent retires à Genève et ne se pouvoyent saoules de luy faire bonneur et service. A quoy je respon que Trayement plusiours by foisoyent honneur, voire plus qu'il ne convenoit, et on faisoyent leur idole; toutesfoys appertenoit à une prudence et modestie chroatienne de refaser et ne permettre telles superfluitez et grandeurs ; car non equiement les apostres et disciples de nostre Seiguour, mais encure payens et ethniques, ont rejecté et fay, ams abhorri tels bonneurs et gloire mondaine. Et touchant ce mot que c'estoit à son regret, je l'accepte ; ear je tien pour certain que s'il n'eust esté adverty par maistre Pierre Viret et par d'autres que les seigneurs de Borne trouvoyent sa gloire trop puente, de manière que par mocquerie ils l'appelloyent Pape de Genève, il cust end on sa suyte plus grand of brave train.

CHAPITRE XIII.

Calvin vonlat reseactor un qui faisoit le mort, et qui setrouva mort effectivement.

Pour le cinquiente argument de son ambition, qui est ou fut jamais prédicateur ou docteur modeste, et vrayement contempteur de gloire mondaine, qui usust de tellus parolles que par plusieurs fois il prunnaça publiquement preschant, assavair : Je suis prophète, j'ay l'esprit de Dieu, je suis envoyé du Seigneur; je ne puis errer, et ui je suis envent, c'est toy, o Dieu, qui me trompes et décois, pour les péchez de ce peuple? Amai vouloit il que ses parolles et escritz fument tenus pour article de foy, à que il fillut s'arrester et esubscrire. La pluspart des

pères anciens, qui ont ensuyvi les apostres et disciples de nostre Seigneur, ayant escrit sur quelque livre de la Saincte-Escripture, ont eu ceste modestie et humilité de se remettre au jugement de l'église en ce qu'ilz auroyent escrit, et disans que si leurs œuvres et sentences estoyent consormes à la Saincte-Escripture, qu'elles estoyent recevables et devoyent estre approuvées non comme leurs escritz etœuvres, mais comme parolle de Dieu; au contraire, si elles n'estoyent conformes et accordantes à icelle Saincte-Escripture, qu'elles sussent aussitost rejectées et condamnées; que témérairement et légièrement elles avoyent esté introduictes sans appuy et tesmoignage exprès d'icelle Saincte-Escripture. Et puis dire après personnages doctes de bonne vie et authorité, que sainct Augustin, ayant travaillé et insignement escrit sur la Bible autant que docteur qui ayt esté devant luy et après, toutessois, recongnoissant ses erreurs et mettant en lumière son livre des Rétractations, il a plus glorisié Dieu et édissé l'église, donnant par ce vray tesmoignage de sa probité et sincérité chrestienne, que par tout le reste de ses livres et autres compositions. Mais ce vénérable docteur Calvia estoit, selon le récit de Théodore de Bèze, si résollu et parsaict qu'il ne se rétracta jamais. Je adjousteray encor cecy, que grand partie de Genevesans et estrangiers habitans de ladicte ville le tenoyent en plus grand'estime que sainct Paul, tesmoing que en la ville de Thonon on feit faire amende honnorable à un sol dévot dudit Calvin, qui avoit prononcé ces mesmes parolles en bonne compagnie: Monseigneur Calvin est plus docte et sçait plus des secrets de Dien que jamais sainct l'aul n'en scrut. Mais son ambition fut encores plus ouvertement descouverte par la congrégation qu'il seit tenir solennellement au emple de Sainct-Pierre à Genève, le vendredi avant la

a Nativité de nostre Seigneur, l'an 1552, quand, té adverti que les églises de Surich et Basle n'apent sa doctrine de la prédestination, avant que le irrivast à Genève avec les lettres des seigneurs églises, il seit assembler tous les ministres qu'il nt de la ville de Genève que des parroisses de deeit par eux approuver sadicte doctrine et tout ce tescrit de la matière de la prédestination éternelle iez et sauvez, de laquelle sienne doctrine il sera papres, avec la grace de Dieu. Maissur le point de ition je ne puis ne doy laisser passer en silence la piperie de laquelle il usa, voulant ressusciter d'Ostun appelle le Brulle, pour se faire estimer mme et glorieux prophète de Dieu, opérateur de Le faict fut tel; c'est homme duquel est mention au d'Ostun à Genève pour la religion et avoit indi-, biens temporelz, tant que lay et sa semme s'escommandez à M. Calvin pour estre participans de des pauvres et de leurs ausmones; ausquelz ledit omit secours de biens temporelz et autres saveurs, myent luy servir fidélement et secrétoment en ce diroit; cequ'ilz promirent. Et selon que iceluy Calnt instruicts, le pauvre Brullécontreseit le malade au liet. Il fut recommandé aux presches qu'on ir luy et qu'il su secouru d'ausmones. Tost après eit le mort; de quoy Calvin secrètement adverty, celuy qui en estoit ignorant, s'en alla promempaigne, c'est à savoir, sclon sa coustume, d'une ouppe de ses dévots et amys plus intimes, sans I ne s'acheminoit and hors son logis. Enteneques les criset lamentations que la soit la femme, ant la bien désollée, il deman qu C'estoit et la maison, où il se myt à genoux avec sa trouppe

e en encison à haute voix, prient Dieu de monstrer minume et faire ressusciter ce mort, pour donner enautho à tout son peuple sa gloire, et que ledit Calvin es and son vray serviteur, à luy aggréable et vrayement de laywenne esleu et appellé au ministère de son Evangille, mur la réformation de son église. Ayant finy son oraisen, il vint prendre ledit pauvre homme par la main, luy commandant de la part de Dieu, et de son Filz nostre Scignour Jésus-Christ, qu'il se levast et qu'il seit manisests tion de la grace de Dieu; mais, pour quelque répétition « haut crier lesdictes parolles par Calvin, le mort me park ne remua, car, par le juste jugement de Dieu qui ne vent ne peut approuver les mensonges, ledit contressiont le mort mourut pour vray, ne pour poussement que a femme luy seust saire, il se remua, ne respondit, ains estoit tout froid et roide; de quoy estant certaine, saditte semme commença à braire et urler à bon escient, evient contre Calvin et l'appellant pipeur et meurdrier de set mary, déclarant à haute voix le faict comme il estoit passé. Ceste semme, pour exhortations ne menaces qu'es luy seit, ne se voulant taire, Calvin la laisse avec see mary trespassé, disant qu'elle estoit transportée de set entendement pour le trespas de son mary et qu'il le failoit excuser: si esse qu'il luy convint kortir de la ville et vuider le pays, et s'en retourner à Ostun, et puis fut semme d'un ministre appellé La Couldrée. Et quoyque les dévots de Calvin nyent cecy, il a esté toutessois bien sett et vérifié, ains confirmé par la femme mesme, qui n'estoit rien transportée d'esprit, mais parlant bien à propos sett bonnes raisons. Or, il faut passer plus outre sur son ambition et cupidité de vaine gloire. Il escrivoit et composeit lettres et opuscules ausquelz il n'oublioit chose aucune qui fut pour son honneur et gloire, aine avançait lenanget

e soy-mesme; mais il attribuoit lesdictes lettres # à queique autre, empruntant leur nom (1) couvrir sa ruse et saire son bruict plus grand entre les hommes. Et qui voudra dire que cela s, je luy prouveray par une lettre, laquelle il aistre Pierre Viret, ministre de Lausanne, aux iel estoyent venues telles lettres et opuscules ères au nom d'un Galasius, autrement appellé e, et au nom d'autres. Mais ledit Viret, reconstile de Calvin, comme souvent recevant de fut fort esbahy et scandalisé de l'ambition e peut faire de moins que de luy escrire ce qui t sur telle manière de saire; auquel Calvin resallégant quelques raisons assez frivoles et lér quoy il saisoit cela, et soubs le nom et tiltre s'exaltoit et preschoit ses dignitez, mérites et qu'il délibéroit d'en faire autant pour l'avanceonneur et louange de Farel et Viret aussi, pour eur crédit, car ilz estoyent comment trois cousupportoyent l'honneur de Dieu et la résormaligion chrestienne. Or, ceste lettre sut trouvée, surs autres, au cabinet dudit Viret, à Lausanne, senta le pais de Berne sans prendre congé ne irs bernoys, ne du baillif de Lausanne, ne du l'enfuyt plus viste que le pas pour me recevoir vergongne laquelle il méritoit pour sa contute dicte lettre, avec bien quarante autres, ées ausdits seigneurs de Berne, ausquelles leteigneurs congneurent des sort grandes ruses, et menées dudit Calvin et des siens, dont îlz

t consulter l'opuscule de Christ. Sigism. Liebe, qui a pour titre sendonymie Cabrini; in-8°. Amet., 1728.

pères anciens, qui ont ensuyvi les apostres et disciples de nostre Seigneur, ayant escrit sur quelque livre de la Saincte-Escripture, ont eu ceste modestie et humilité de se remettre au jugement de l'église en ce qu'ilz auroyent escrit, et disans que si leurs œuvres et sentences estoyent consormes à la Saincte-Escripture, qu'elles estoyent recevables et devoyent estre approuvées non comme leurs es critz etœuvres, mais comme parolle de Dien; au contraire, si elles n'estoyent conformes et accordantes à icelle Saincte-Escripture, qu'elles sussent aussitost rejectées et condamnées; que témérairement et légièrement elles avoyest esté introduictes sans appuy et tesmoignage exprès d'icelle Saincte-Escripture. Et puis dire après personneges doctes de bonne vie et authorité, que sainct Augustin, ayant travaillé et insignement escrit sur la Bible autant que docteur qui ayt esté devant luy et après, toutesfois, recongnoissant ses erreurs et mettant en lumière son livre des Rétractations, il a plus glorisie Dieu et culisie l'église, donnant par ce vray tesmoignage de sa probité et sincirité chrestienne, que par tout le reste de ses livres et sutres compositions. Mais ce vénérable docteur Calvin estoit, selon le récit de Théodore de Bèze, si résults et parsaict qu'il ne se rétracta jamais. Je adjousteray encor cecy, que grand partie de Genevesans et estrangiers habitans de ladicte ville le tenoyent en plus grand'estime que sainct Paul, tesmoing que en la ville de Thonon on seit saire amende honnorable à un sol dévot dudit Calvin, qui avoit prononcé ces mesmes parolles en bonne compagnie: Monseigneur Calvin est plus docte et sçait plus des secrets de Dien que jamais sainet l'aul n'en scrut. Mais son ambition fut encores plus ouvertement descouverte par la congrégation qu'il seit tenir soleunellement as temple de Sainct-Pierre à Genève, le vendredi avant la

ativité de nostre Seigneur, l'an 1552, quand, adverti que les églises de Surich et Basle n'apsa doctrine de la prédestination, avant que le ivast à Genève avec les lettres des seigneurs discs, il scit assembler tous les ministres qu'il de la ville de Genève que des parroisses de depar cux approuver sadicte doctrine et tout ce crit de la matière de la prédestination éternelle et sauvez, de laquelle sienne doctrine il sera pres, avec la grace de Dieu. Maissur le point de m je ne puis ne doy laisser passer en silence la perie de laquelle il usa, voulant ressusciter Ostun appellé le Brullé, pour se faire estimer ne et glorieux prophète de Dieu, opérateur de : faict fut tel; c'est homme duquel est mention l'Ostun à Genève pour la religion et avoit indiiens temporelz, tant que luy et sa femme s'esmmandez à M. Calvin pour estre participans de s pauvres et de leurs ausmones; ausquelz ledit nitsecours de biens temporelz et autres saveurs, ent luy servir fidelement et secrétoment en ce roit; ce qu'ilz promirent. Et selon que iceluy Calinstruicts, le pauvre Brullé contreseit le malade i liet. Il fut recommandé aux presches qu'on luy et qu'il su secouru d'ausmones. Tost après le mort; de quoy Calvin secrètement adverty, eluy qui en estoit ignorant, s'en alla promemigne, c'est à sa voir, selon sa coustume, d'une pne de ses dévots et amys plus intimes, sans e s'acheminoit in la hors son logis. Entenies les criset lamentations que la soit la femme, t la bien désollée, il deman que c'estoit et maison, où il se myt à genoux avec sa trouppe

et feit oraison à haute voix, priant Dieu de meastrer puissance et saire ressusciter ce mort, pour donner entendre à tout son peuple sa gloire, et que ledit Calvin es toit son vray serviteur, à luy aggréable et vrayement de laymesme esleu et appellé au ministère de son Evangille, pour la réformation de son église. Ayant finy son oraison, il vint prendre ledit pauvre homme par la main, luy commandant de la part de Dieu, et de son Filz nostre Scigneur Jésus-Christ, qu'il se levast et qu'il feit manifests tion de la grace de Dieu; mais, pour quelque répétition « haut crier lesdictes parolles par Calvin, le mort ne park ne remua, car, par le juste jugement de Dieu qui ne vest ne peut approuver les mensonges, ledit contressiont le mort mourut pour vray, ne pour poussement que sa femme luy seust saire, il se remua, ne respondit, ains estoit tout froid et roide; de quoy estant certaine, saditte semme commença à braire et urler à bon escient, evient contre Calvin et l'appellant pipeur et meurdrier de set mary, déclarant à haute voix le faict comme il estoit passé. Ceste semme, pour exhortations no monaces qu'es luy seit, ne se voulant taire, Calvin la laisse avec set mary trespassé, disant qu'elle estoit transportée de se entendement pour le trespas de son mary et qu'il la failoit excuser: si esse qu'il luy convint kortir de la ville et vuider le pays, et s'en retourner à Ostum, et puis fut femme d'un ministre appellé La Couldrée. Et quoyque les dévots de Calvin nyent cecy, il a esté toutesfois bien ses et vérifié, ains confirmé par la semme mesme, qui n'estoit rien transportée d'esprit, mais parlant bien à proposesse bonnes raisons. Or, il faut passer plus outre sur son ambition et cupidité de vaine gloire. Il escrivoit et compossit lettres et opuscules ausquelz il n'oublioit chose aucune qui fut pour son honneur et gloire, ains avançait lenange

le soy-mesme; mais il attribuoit lesdictes lettres s à queique autre, empruntant leur nom (1) couvrir sa ruse et faire son bruiet plus grand entre les hommes. Et qui voudra dire que cela e, je luy prouveray par une lettre, laquelle il mistre Pierre Viret, ministre de Lausanne, aux sel estoyent venues telles lettres et opuscules ères au nom d'un Galasius, autrement appellé s, et au nom d'autres. Mais ledit Viret, recons stile de Calvin, comme souvent recevant de fut sort esbahy et scandalisé de l'ambition e peut saire de moins que de luy escrire ce qui t sur telle manière de faire; auquel Calvin resallégant quelques raisons assez frivoles et lér quoy il faisoit cela, et soubs le nom et tiltre s'exaltoit et preschoit ses dignitez, mérites et qu'il délibéroit d'en saire autant pour l'avanceonneur et louange de Farel et Viret aussi, pour eur crédit, car ilz estoyent comment trois cousupportoyent l'honneur de Dieu et la réformaeligion chrestienne. Or, ceste lettre fut trouvée, surs autres, au cabinet dudit Viret, à Lausanne, senta le pais de Berne sans prendre congé ne irs bernoys, ne du baillif de Lausanne, ne du s'enfuyt plus viste que le pas pour ne recevoir vergongne laquelle il méritoit pour sa contute dicte lettre, avec bien quarante autres, ces ausdits seigneurs de Berne, ausquelles letleigneurs congneurent des fort grandes ruses, et menées dudit Calvin et des siens, dont îlz

t consulter l'opuscule de Christ. Sigism. Liebe, qui a pour titre

furent esmerveillez et sort indignez contre telz ambitieux, qui ne cessoyent d'imaginer et bastir nouvelles inventions et subtilitez pour s'agrandir. Finallement, quelle plus grande outrecuidance et puante ambition pourroiton rechercher que celle laquelle il monstre en une sienne responce présentée aux sindiques et conseil de Genève, le jeudy sixiesme du moys d'octobre, l'an 1553, contre l'escrit produit le lundy devant par un seigneur Trouillet? Car en ceste responce il se vante merveilleusement et prépose à Melancton, l'appellant plus philosophe que théslogien, disant qu'iceluy Melancton nageoit entre deux eaux, mai résolu en théologie, et, quand tout est bien considéré, beaucoup inférieur à luy. Aussi c'estoit son commun langage, en compagnies privées, d'ainsi despriser chascun docteur, tant ancien que moderne, à son respect, et ne saisoit cas que de Martin Bucère, son précepteur. Plus, en ses œuvres, déclarant quelque point de l'Escripture-Saincte et récitant les sentences d'aucuns docteurs qui ont escrit devant luy, en saict aussi peu de conte que rien; puis, apportant sa sentence, il use d'un ego rerò, comme on peut veoir entre autres lieux au proësme sien sur l'épistre aux Hébrieux. Mais s'il vient à parler de quelcun qui l'aye contredit ou piqué, il le jette si bas qu'il semble n'estre digne d'estre de luy regardé, l'appellant le plus souvent ignorant, beste, sot, ivrongne et chien mort. Voylà les beaux termes desquelz on veoit ses livres farcis. Et puis Théodore de Bèze le veut exalter en genre d'hemilité, bénignité et clémence, disant en sa belle prélece que l'homme est encores à naystre qui par luy a caté vitapéré et calumnié. Dieu en soit juge et toute personne de bon esprit et entendement. Or, c'est assez demouré sur cest article de son ambition,

CHAPITRE XIIII.

De la gourmandise effrénée de Calvin.

Je veux parler de sa sobriété, laquelle Théodore de Bèze love extremement, disant l'avoir veu deux jours entiers en abstinence de viandes corporelles; plus que ledit Calvin n'a jamais changé de sorme de vivre, de mœurs, ne de doctrine; dont je ne me puis assez esmerveiller de l'impudence d'un tel jascur, qui veut saire paroir le noir estre blanc et Sathan estre un ange de lumière : mais c'est l'ossice constumier des ensans du père de mensonge. C'est chose certaine que tous les gentils-hommes françoys et riches venus à Genève habiter pour leur religion no pouvoient faire plus grand plaisir ne mieux acquérir sa saveur et amitié que de luy saire banquetz et sestins, tant au disner qu'au souper; et chaseun faisoit à l'envy de le banqueter au micux qu'il estoit possible, tant en abondance qu'en délicatesse de viandes, en manière que le gibbier et bons morceaux commencerent à enchérir, dont se leva double murmure et scatulale en Genève, pour la gourmandisc des estrangers, singulièrement des Françoys, qui levoient tout ce qui estoit apporté au Moulard(1'; car aucuns estoient offensez que chrestiens sortys de leur païs pour vivre plus religiousement et en la profe sion de l Evangille fussent si abandonnez à la volupté de leur gorge; autres, comment les pauvres indigens et nécessiteux, indignez de veoir et entendre les superfluitez des viandes aux bancquets qu'on saisoit à ce M. Calvin. Les dévotz de Calvin diront que le bon homme ny prenoit

⁽¹⁾ Marché aux vivres. TOME V.

furent esmerveillez et fort indignez contre telz ambitieux, qui ne cessoyent d'imaginer et bastir nouvelles inventions et subtilitez pour s'agrandir. Finallement, quelle plus grande outrecuidance et puante ambition pourroiton rechercher que celle laquelle il monstre en une sienne responce présentée aux sindiques et conseil de Genève, le jeudy sixiesme du moys d'octobre, l'an 1553, contre l'escrit produit le lundy devant par un seigneur Trouillet? Car en ceste responce il se vante merveilleusement et prépose à Melancton: l'appellant plus philosophe que théslogien, disant qu'iceluy Melancton nageoit entre dess eaux, mal résolu en théologie, et, quand tout est bien considéré, beaucoup inférieur à luy. Aussi c'estoit sen commun langage, en compagnies privées, d'ainsi despriser. chascun docteur, tant ancien que moderne, à son respect, et ne saisoit cas que de Martin Bucère, son précepteur. Plus, en ses œuvres, déclarant quelque point de l'Escripture-Saincte et récitant les sentences d'aucuns docteurs qui ont escrit devant luy, en saict aussi peu de conte que rien; puis, apportant sa sentence, il use d'un ego rerd, comme on peut veoir entre autres lieux au proësme sien sur l'épistre aux Hébrieux. Mais s'il vient à parler de quelcun qui l'aye contredit ou piqué, il le jette si bas qu'il semble n'estre digne d'estre de luy regardé, l'appellant le plus souvent ignorant, beste, sot, ivrongne et chien mort. Voylà les beaux termes desquelz on veoit ses livres farcis. Et puis Théodore de Bèze le veut exalter en genre d'hemilité, bénignité et clémence, disant en sa belle prélece que l'homme est encores à naystre qui par luy a esté vitepéré et calumnié. Dieu en soit juge et toute personne de bon esprit et entendement. Or, c'est assez demouré sur cest article de son ambition.

CHAPITRE XIIII.

De la gourmandise effrénée de Calvin.

Je veux parler de sa sobriété, laquelle Théodore de Bèze loue extremement, disant l'avoir veu deux jours entiers en abstinence de viandes corporelles; plus que ledit Calvin n'a jamais changé de sorme de vivre, de mœurs, ne de doctrine; dont je ne me puis assez esmerveiller de l'impudence d'un tel jascur, qui veut saire paroir le noir estre blanc et Sathan estre un ange de lumière ; mais c'est l'office constumier des enfans du père de mensonge. C'est chose certaine que tous les gentils-hommes françoys et riches venus à Genève habiter pour leur religion no pouvoient saire plus grand plaisir ne mieux acquérir sa saveur et amitié que de luy saire banquetz et sestins, tant au disner qu'au souper; et chaseun l'aisoit à l'envy de le banqueter au micux qu'il estoit possible, tant en abondance qu'en délicatesse de viandes, en manière que le gibbier et bons morceaux commencèrent à enchérir, dont se leva double murmure et scandale en Genève, pour la gourmandisc des estrangers, singulièrement des Françoys, qui levoient tout ce qui estoit apporté au Moulard (1); car aucuns estoient offensez que chrestiens sortys de leur pais pour vivre plus religieusement et en la profe sion de l Evangille sussent si abandonnez à la volupté de leur gorge; autres, comment les pauvres indigens et nécessiteux, indignez de veoir et entendre les superfluitez des viandes aux banequets qu'on faisoit à ce M. Calvin. Les dévotz de Calvin diront que le bon homme ny prenoit

⁽¹⁾ Marché aux vivres.

pas plaisir et qu'il se sut bien contenté de beaucoup moins, mais que cela procédoit de l'effection laquelle chascun luy portoit, qui ne luy pouvoient mieux démonstrer l'homeur et leur amour envers luy. Je seroy hon cela, ne sut que l'ossice d'un pasteur, vray et sincère ministre de la parolle de Diou, est de réprimer telz bombans et baquets excessifs et de ne s'y retrouver, tent pour monstrer de no les approuver comme pour ne dopper scandale aux pauvres et nécessiteux, Mais nous sommes bien informez, par gens de bien et dignes de soy, du train qu'il tenoit ches soy; car les meilleurs et plus friants morceaux luy estaint réservez pour sa houche chez luy, ou bien présentez. Et des vins, il n'y en avoit point de plus exquis en toute la ville, car tous les ans il luy en falloit, quoy qu'il contast, du Sauvagin-Ferrier de M. de la Fléchière, de Conine près Thonon. Et quand il faisoit la fayeur à quelque auy d'eller disner ou soupper avec luy, il luy falloit porter de son vin en un petit flascon d'argent, et cela estoit réservé pour la bouche de monsieur. Aussi evoit-il son boulengier qui le sournissoit de pain sairt expressement por luy de la fine seur de sourment paistri avec cau de rose, sucre, canello et anys, et, après estre tire du four, biscotté; et estoit cedit poin por singulière excellence appellé le poin de monsieur. Or, que Bèze et ses affectionnes disciples contredisent ou nyent cela à leur plaisir; ce m'est assez que les scigneurs de Berne en sont bons tesmoins, qui, ayant bonne information de ce que j'allégue, fueret fort offensez de telle délicatesse, bien certifiez de la grande quantité des confitures molles et seiches d'Espaigne et Portugal, des plus exquises qu'un pouvoit retrouver, qui loy estoient présentées de plusieurs parsonnes, et des quel es il mangeoit plus que beaucoup de pauvres de la ville de morceaux de pain. Il ne fault point que Bèse per

çache ou desguiso la vérité, car les mensonges ont les pieds courts, et la vérité à la fin est descouverte et crève les yeux de ceux qui la veulent détenir en ténèbres. De sa sobriété je ne diray autre chose, sinon qu'il ne sut jamais escrit ne entendu de docteur sincère et vray pasteur de l'Evangille si délicatement nourry ny si à son aise, quoy qu'en escrive Beze.

CHAPITRE XV.

De l'impureté et luxure de Calvin.

Sur le point de sa chasteté et continence, je n'en puis alsermer ny aussi nier; toutessoys, diray-je bien qu'on en murmuroit tort. Oultre le jeune Provençal lequelil tenoit, et qui le desrobba comme dict est paravant, et plusieurs personnages de bon jugement en estimoyent bien autrement que l'héodore de Bèzen'en escrit, non pas par avanture en ces derniers jours qu'il estoit si sort malade et grietvement tourmenté, mais du temps que la damoyselle de Ville-Mougis laissa son mary à Lausanne, sans luy dire adiea, pour aller saire résidence à Genève, où son mary ne s'osoit retrouver. Et devant ce temps-là encores je sçay bien qu'on murmuroit de plusieurs dames et damoiselles qui, assez domestiquement, l'alloient trouver chez luy sans compagnie, fors que d'un petit enfant que elles menoient par la main, avec une Bible soubz leur bras; et quand par le chemin, rencontrées de quelque leurs parens ou amis, estoient interroguées ou elles alloient, respondoient jollyment d'aller trouver ce sainet homme pour avoir solution d'un doubte, et y saisoient long séjour. Singulièrement grand estoit le bruict et murmure de la femme d'un scignent estranger, venn hom la religion en ces pals-là.

du nom duquel je me tay, pour bon respect; mais son habitation estoit sort près de Genève, quasi joygnant les franchises, près de Saconnay, en la terre de Gez. Ceste damoyselle estoit jeune, belle et gaye. Or, alloit Calvin fort souvent soupper là, et y demouroit au coucher, voyre le mary estant absent de la maison et pals. Et sçay bien avec d'autres que la servante qui estoit lors avec laditte damoiselle révella avec serment qu'elle avoit trouvé deux places de personnes au liet de sa maistresse, combien que son mary sut absent du pais; mais Calvin v avoit souppé et couché ce soir-là; pour lesquelles parolles laditte servante sut sort menassée et chassée de la maison. Or, soyt comme vray ou non; mais je diray avec gras de bien et de bon jugement, que, pour le moins, il devoit avoir en mémoire et mettre en exécution le dict de sainct Paul aux Thessalonicenses, cinquiesme chapitre: Abstencz-vous de toute espèce de mal. Surtout je ne veux laisser passer un point bien seur et notoire à plusieurs; c'est de madame Iolland de Brede-Rode, qui sut semme du seigneur Jaques de Bourgongne, seigneur de Fallais, cy-dessus mentionné. Ledit seigneur, depuis qu'il sut arrivé à Genève, sut sort mal disposé de sa personne et quasi continuellement entre les mains des médecins. Calvin l'alloit quelqueloys visiter et par plusieurs fois dict à la susditte dame Iolland, semme d'icelny seigneur de Fallais: Que pensez-vous faire de cest homme si mal disposé? jamais il ne sera pour vous l'aire service. Si vous me croyés, la:ssez-le mourir; aussi bien est-il comme mort; mais s'il peu!t mourir, nous nous marierons ensemble. Desquelz propos laditte dame fort indignée et scandatizée, persuada à son mary de sortir hors de Genève et s'en aller tenir aux terres de Berne, ce qu'il seit. Et icelle dame ne peust celler cela et l'a dict à plusieur

bons et honorables personnages, et l'ay ouy mesmes de sa bouche en présence dudit seigneur son mary. Et fault noter que homme vivant, habitant en Genève ou en la jurisdiction, n'osoit murmurer ne parler contre Calvin, sur prine d'estre banny et chassé de la seigneurie de Genève ou mis à mort; car il trouvoit mille ruses pour se dessendre contre ses accusateurs, saisant courir le bruit qu'ilz estoient meschans, athéistes, libertins, ou qu'ilz vouloient trahir la ville, tant qu'il convenoit mourir ou vuider le pais. De quoy je réciteray quelques exemples bien manisestes à plusieurs personnes bien sages, et qui observoient diligemment sa manière de saire et les ruscs desquelles il moit. Je ne m'amuseray à parler de Castellio, Caroly et Bernardin Ochin, et de Pierre Morand, lesquelz il n'a peu endurer près de luy, car il ne vouloit ne maistre ne compaignon; mais je diray d'un ausmonier de la sen Royne de Navarre, appellé Montouset. Iceluy, craignant le Roy de Navarre, qui luy portoit hayne pour cause de la religion ou micux pour la doctrine luthériane, laquelle chaudement il soustenoit et preschoit, il se partist donc de Chastel-Jalloux. Et ne s'estimant seur ès terres de France ne de Navarrois, il se retira avec congé, et par le conseil de laditte Royne, sa maistresse, à Genève, où peu de jours paravant elle avoit envoyé quatre mille francs à la bourse des pauvres, pour secourir les indigens qui n'avoient moyen de gagner leur vie. Cestuy Montouset, là arrivé avec lettres de recommandation de la Royne, sut bien veu et receu de Calvin et autres, pour amour de sa maistresse; mais prenant garde et deligemment considérent le gouvernement de Calvin, distributeur des ausmones, et le peu de secours qu'avoient les pauvres, il ne se peust contenir d'en parler à quelcuns lesquelz il tenoit pour ses amys, se complaignant à eux. Cele vint aussi

tost aux oreilles de Calvin; car il avoit plusieurs favoris et dévots qui luy servoient d'espies, l'informant et advertissant de tout ce qui se saisbit et disoit de luy par la ville. Incontinent le bon Montouset sut abandonné de tous, mal veu de Calvin, et, nonobstant les recommandations de sa maistresse, délaisse d'amys et secours. Réduict en nécessité, il escrivit bien amplement à la Royne sa maistresse du gouvernement des ministres de Genève, singulièrement de Calvin, et comment les deniers envoyés pour les pauvres estoient distribuez, se recommandant à ses bonnes graces et surtout implorant son secours et libéralité. Bientost après la Royne envoya homme exprès, avec lettres à quelques personnages des plus apparents estrangiers retirés à Genève, comme au susdit seigneur de Fallais, au magnisique Megret et aultres, les advertissant qu'on print garde à Calvin et qu'il estoit à craindre qu'il ne fust quelque nouveau cassard qui vendoit du fard aux chrestiens, et qu'elle estoit bien informée de la mauvaise soy sienne en la distribution des ausmones. Cecy fut divulgué par la ville entre les estrangers, et Calvin, aussitost adverty de tout, qui se doubta bien que cela procédoit de quelques advertissements dudit Montouset à la Royne, sa maistresse, imagina une fort subtille ruse pour appaiser le courroux de la Royne et luy oster la mauvaise opinion qu'elle avoit conceue de luy: car la nuiet suivant il escrivit deux lettres à la licte dame, desquelles l'une estoit fort douce, humble et gratieuse, en laquelle il la prioit de ne adjouster foy aux parolles ou escritz d'aucuns médisans, mal vivants et libertins, qui. pour la rigueur et sévérité dont il usoit, les reprenant et corrigeant leurs vices, luy vouloient mal et escrivoient faussement contre luy, pour le mettre en malevolénce des seigneurs et dames; mais que en brief elle con-

gnoistroit de quel zele il administroit et la parolle de Dieu et les affaires de l'église. Ceste lettre ainsi escritte, serrée et sentement cachetée, fut gardée en la poche de son saye. Mois l'autre au contraire estoit superbe, aigre et poingnante, en laquelle il l'appelluit athéiste, libertine, hypocrite, fautrice des anabaptistes, voire qui céloit et entretenoit en son cabinet deux insignes hérétiques, assavoir un Quentin et un Anthoine Poque, aves leurs semmes; et qu'il avoit tant d'accourance en Dieu es estoit tant appuyé sur sa conscience, qui luy servoit d'un rempar et niuraille d'érain contre toutes puissances mondaines, qu'il se soucioyt peu des menaces et malevolences des Roys et Royhet et potentats terriens; et qui plus est, la menassoit d'un gries jugement de Dieu, qui en brief luy devoit comber sur la teste. Je pe troy pas que homme vivant, de quelque condition grande qu'il peust estre, eust voulu ou aceu escrire plus ignominieusement à la plus vile personne du monde. Geste seconde lettre dinsi estrite et subvighée de ann sein manuel, sans la cacheter, il monatra le matin à plusieurs ensemble congrégés, en la fin de son prévite, entre lemats fut présent ledit Montouset. Divers cervesus jugérent en euzmesmes diversement de ceste lette ; les plus actors et prodens furent esbaligs de si grande audare, d'actire en tel stile à une si grande dame, et l'estimèrent impru-Sence; autres moins discourant le trouvoyent fort bon, et l'attribuoyent à constance et magnadimité chrestienne. O le grand personnage, qui ne eraint de dire la vérité aux princes et grands seigneurs! Or, ayant achevé la fecture de ceste seconde letre, il s'achemina hors le temple de la Magdaltne, où il venoit de prescher, et en présence de teux qui avoyent ouy la teneur, il la cacheta et mit en en gibberbiere ou pochetse, près de l'apare douce

et humble. Et à l'heure mesme l'homme de la Royne de Navarre luy fut monstré, lequel incontinant il appelle et luy bailla la première letre, assavoir la douce et humble, comme dict est, luy recommandant et le priant de la bailler en la main propre de la Royne, ce qu'il prumit; et après disner se partit vers ladicte dame, estimant, ceux qui avoient ouy la lecture de l'autre, que fut celle-là mesme. Ainsi le bon preud'homme amusa la Royne par une lettre fardée et seincte apparence d'humilité, et serra la bouche à ceux qui pouvoyent estre scandalizez de luy par la letre de ladicte Royne.

CHAPITRE XVI.

De plusieurs lettres supposées par Calvin.

Mais ceste ruse et subtilité sut bientost descouverte. parce que le pauvre Montouset, plus fuy, hay et délaisé que paravant, sut contrainet de laisser Genève et a'en retourner vers sa maistresse, aymant plus tost se mettre en péril de mort, ains mourir une soys, que languir losguement en telle nécessité et angustie. Retourné desc qu'il sut vers sa maistresse, il luy récita de bouche, bien au long, de la manière de vivre de Genève, des actes et de l'administration des deniers vouez aux pauvres. La Royne, bien congnoissant l'intégrité et sincérité de son ansmonnier, et tenant pour certain qu'il n'estoit ny sot, my affetté, luy monstra la letre laquelle Calvin luy avoit dernièrement envoyée par son homme mandé exprès. Et voyant qu'elle estoit du tout contraire à celle qu'il avoit monstrée et leue devant plusieurs en Genève, comme dict est, rogue, superbe, contumélieuse et injurieuse, il afferma à la Royne que Calvin en avoit escrit une autre toute est-



traire à celle-là, et luy spécifia ceux qui avoyent esté présens à la lecture; sur quoy ladicte Royne despécha un homme exprès pour estre certifiée du faiet, avec la lettre de Calvin pleine de miel et sucre, escrivant particulièrement à aucuns honnorables personnages lubitans à Genève, lesquelz iceluy Montouset alsermoit avoir esté présans quand Calvin avoit leu sa letre, laquelle il seit entendre de vouloir envoyer à la Royne. Le messagier alla et retourna avec les responces toutes conformes à ce qu'en avoit diet iceluy Montouset; dont non sculement la Royne sut mal contente de Calvin et ne seit plus de luy conte que d'un ru-é et malicieux hypocrite, mais encore ceux qui entendirent telles truffes n'eurent puis après telle devotion en luy, et laissèrent la ville de Genève pour habiter ès terres de Berne, sort scandalisez de luy, que chascun jour monstroit nouveaux exemples et monstrueux tesmoignages de sa diabolique malice et fraudes infernales, desquelles j'en réciteray une qui a esté sort divulguée à tous les seigneurs du conseil de Genève et aux seigneurs de Berne. C'est que Calvin, considérant un seigneur Amy Perrin, l'un vrayement des plus apparents et insignes de la ville de Genève, des premiers du conseil et cappitaine général de la ville, contredire le plus souvent à ses entreprinses et rompre ses desseins, délibéra de le saire mourir par quelque subtil moyen soubz pretexte de trahison contre la ville. Cherchant donc la commodité et oportunité de mettre sa délibération en evécution, passa le seigneur cardinal du Bellay par Genève, retournant de Romme pour aller en France en la cour. Les Genevesans s'efforcèrent de l'honnorer selon la constume du lieu, luy envoyant les grandes cimaises du meilleur et plus excellent vin, et le courtisant les plus apparens de la ville. Après son partement et arrivée en la cour, Calvin, pour-



sayvant son entreprinse, contrefeit des lettres dudict segneur cardinal ou de quelque sien bien secret amy, per lesquelles il saisoit entendre à ceux de Genève que le Roy estoit en bonne voulenté de retevoir leur alliance et anitié, et qu'il seroit bon qu'ils envoyassent quelcun des leurs en ambassade vers Ba Majesté, pour requérir de la part de la ville ladicte alliance et combourgenisie. Cu pauvres solz receurent ceste nouvelle sort légièrement, et sans plus penser veste affaire firent dieution d'un ambassadeur pour aller à la cour et traicter de cela avec la Roy. Or à cesté charge sut esleu le susdit Amy Per rin, comme vrayement le mieux parlant et plus ideyst de leur ville. Calvin, bien joyeux de ceste élection, et persuadoit pour vray que lettit Perrin n'en returmereit jamais, pour l'inimitié Inquelle le Roy et son custoil avoyent conceu contre laditte ville, qui estoit le reinge des plus iniques de France, banqueroutiers, sont tous noyeurs, saulszires et apostats. Et pour vray, ledict Perrin eut très mauvais visage du seigneur de Montmoracy, connestable, qui, ayant entendu la cause de sa venus a la charge de son ambassade, luy dict fort brusquement qu'il estoit un sot téméraire, et qu'il dit à set brans sui gneurs de Genève qu'ilz s'en vinsent nuds en chemit, la corde au coi, se prosterner aux pieds du Roy, requé rant sa miséricorde, non pas oultrezuidement demander son aliance et amitié. De ces parolles et plusieurs settes autant ou plus rudes se trouva lediet Perrin fort estatiné, et séjourna quelques jours encor en France : tourner à Genève.

CHAPITRE XVII.

Calvin brasse la ruine de Perrin, sous prétexte qu'il avoit promis de tendre la ville au Roy de France.

Cependant le pauvre Perrin estoit ignorant de ce qu'on Iny braissoit et des chats qu'on luy jettoit aux jambes, par letres envoyées par dessoubs terre, au nom de plusieurs de la secte calviane, demonrans à Paris et autres villes de France. La teneur de toutes ces letres estoit qu'on se prind garde à Genève, car leur ambassadeur practiquoit avec le connestable de rendre le ville entre les mains du Roy. Et lettres sur lettres estoyent mandées à Genève de la mesme teneur, au nom de divers personnages estans en France, à plusieurs qui s'estoyent retirez en ladicte ville, dont naquist crainte et suspicion entre les Françoys habitans là, et inimitié contre ledict Perrin qui, quelque peu de jours après, retourna sans avoir faict aucune chose. Après son retour, autres nouvelles lettres contrefaictes, au nom de plusieurs de la religion estans en France, furent envoyées an magnifique Megret et à d'autres retirez à Genève, certifians estre tray que ledict Perrin avoit absolument promis de rendre la ville au Roy, et qu'il y avoit des capitaines et soldats despéchés pour cest affaire, qui, seignans d'aller en Piedmont, se devoient jetter une nuiet en Genève par intelligence. Estans donc lesdits estrangers françoys retirez en Genève en grand doubte et suspicion, pour ce bruit qu'on fsisoit faussement courir de ceste trabyson et surprinse, sut portée une lettre, forgée en la mesme boutique où les autres susdittes, au seigneur Amy Perrin. subsignée du nom du président de Savoye, nominé Pellisson; et la téneur és-

toit telle : - Seigneur capitaine, j'ay commandement du Roy mon maistre de vous escrire et advertir de se faillir à luy tenir promesse, et qu'il vous fera le premer homme de Savoye. » Le porteur de ceste letre, bienapriss et recordé, vint chez ledit Perrin le chercher longe il sçavoit certainement qu'il n'estoit en sa maison. Il perà donc à la semme dudit Perrin et luy bailla laditte letre, la priant de la bailler à son mary et non à aultre, et qu'à son retour de Lausanne, où il disoit aller en grand baste, il viendroit prendre la responce. Fort esbalty Perria lisant ceste lettre, et ne se doubtant de la traliyson qui by estoit dressée, vint trouver Calvin en son logis, où, per cas d'avanture, le magnifique Megret estoit, et leur communiqua la lettre qui luy avoit esté apportée, leur demadant conseil et attestant D.eu qu'il ne seavoit dont procédoit ceste lettre, et qu'il n'avoit auleune intelligence avec personne de France. Calvin seul, congnoissant le tout comme autheur de l'invention, luy seit quelques remonstrances de belles parolles: qu'il eust Dieu devant les yeux et qu'il se recommandast à luy, et que, escoutent encores un peu de jours, il auroit possible advertimentat plus certain de cecy, et pour le moins qu'il attendist le retour du messagier qui avoit apporté lesdittes lettres. Perrin, s'arrestant à ce conseil, ne communique ceste lettre à personne, mais la cachea en un lieu secret de sen cabinet. De là environ une heure Calvin, qui n'estait rien paresseux, vint seulet retrouver ledit Perrin en sen logis, le priant de luy remonstrer laditte lettre, seignes de vouloir un peu considérer quelque sentence dedans contenue. Iceluy Perrin, ne se doubtant de trabyson, le mena simplement en son cabinet et tira la lettre da lies secret où il l'avoit mise, lequel Calvin remarqua bien; et l'ayant quelque peu leuë, luy rendit et s'en retourne ches

soy. Et soudsinement il mist la main à la plume et resorgea une nouvelle lettre addressée audit magnifique Megret, au nom d'un certain seigneur de France, qui l'advertissoit de la trahison bastie par ledit capitaine Perrin, et l'exhortoit à le saire entendre aux seigneurs de Genève, qui se prinsent garde de leur ville, car pour certain elle estoit vendue, et que près d'icelle estoient gens au guet par la Savoye pour se getter dedans. Ledit Megret, ayant receu le soir la susditte lettre, fort estonné, sans y penser plus oultre, vint retrouver Calvin et luy monstra celle lettre, de laquelle il sembla estre tout esmeu, disant qu'il se retireroit hors la ville, aux terres de Berne ou de Basle. Megret le reconforta et luy promist d'aller le lendemain matin au conseil et de se faire partie contre iceluy Perrin, ce qu'il seit de grand zelle, et porta devant les sindiques et seigneurs du petit conseil plusieurs lettres, lesquelles il avoit, comme il disoit, receuës de divers siens amis de France; plus allégant que ledit Perrin en avoit receu une du president de Chambery, Pellisson, sur la promesse qu'il avoit saicte au Roy, et que sedit Perrin l'avoist monstrée le jour précédent à M. Calvin et à luy. Tout à l'heure sut envoyée le grand saultier vers Calvin pour l'amener au conscil; et n'alla ledit grand saultier loing pour retrouver Calvin, car il estoit à la porte de la maison de ville, attendant ce qui en advint. Entré donc en la selle du conseil, fut interrogé s'il avoit veu la ditte lettre du susdit président de Chambéry; respondit que ouy, et que, s'il plaisoit ausdits seigneurs de commander au capitame Amy Perrin de baider la clef de son cabinet et luy bailler des seigneurs du conseal en sa compagnie, qu'il iroit querir ladicte lettre, car il savoit le heu où iceluy Pervin l'avoit cachée. Cela luy fut accordé, dont incontinant la lettre lut apportée et leue devant le conseil;

après la lecture de laquelle le pauvre Perrin, fort confus et estonné, sut mené en prison esect estroictement; dequoy se leve merveilleux bruict par la ville entre les citoyens et estrangers. A la requeste des smis et parens dudit Perrin, il sut mis à ses désences; et entre aultres choses fut remonstré au conseil que, s'il eust esté consentant et coulpable de telle trahison et crime, il n'eust pas commeniqué telle lettre ne à Calvin ne au magnifique Megret. Or il sut résolu en conseil que la lettre seroit portée audit président Pellisson, pour sçavoir s'il l'avoit envoyée on non. Absolument il respondit la lettre p'estre sienne ny escritte de son commandement ne vouloir; sans cela k pauvre Amy Perrin estoit en grand danger de sa vie Mais on congneut que c'estoit un stratageme invențe par quelque sin maistre, duquel toutessois on ne pouvoit avoir certaine probabilité. Fut donc mis ledit Perrin en liberté et restitué en ses degrés et honneurs de capitaine général de la ville, comme paravant; et nonobatant que ceste menée contre ledit capitaine Perrin sut conduicte si secrètement et finement qu'elle ne peust estre plaisement descouverte, toutessoys la suspicion sut bien grande et les conjectures bien véhémentes qu'elle propedoit de Calvin et des adhérens; sur quoy on voit l'ingratifude d'iceluy Calvin et la petite récompense qu'il seit andit Perrin pour les peines et travailz qu'il print pour le faire révoquer de son bannissement, et de l'aller quérir en personne à Strasbourg pour le ramener en Genève, La semme dudit Perrin, jeune, cholère et courageuse, faillit plaaieurs soys de tuer Calvin, et en parloit publiquement et haultement, le vitupérant et appellant traistre et meschant; mais commandement lui sut saict de la part de le seigneurie, soubs peinc assez rigoureuse, de laiser lett Calvin et de n'intenter contre son houneur et personne.

CHAPITRE XVIII.

Suitte des strategomes de Calvin pour perdre Perpin.

Calvin, topsjours persévérant en sa hayne contre Perrin, comme il estuit irréconciliable et immuable en mauvaise voulenté, cherchoit tous moyens pour le faire mourir ou pour le moins chasser hors la ville, et attendit tensjours temps commode et oportun pour exécuter son mauvais désir. Cependant il s'essorça de gaigner aucuna des seigneurs du conseil, donnant, de la bourse des pauvres, dons secrétement à aucuns, du nombre desquelz sut un Lambert qui estoit nécessiteux, auquel sut quelquesoys reproché qu'il portoit pourpoin de satin de la bourse des pauvres. A d'aultres il prestoit d'argent assez grand somme pour trassiquer, combien que Bèze assirme qu'il estoit fort pauvre. Toutessoys, entre les autres, un Claude du Paon, apotiquaire, eut pour quelque temps einq ernts livres en prest ; à quelle condition que ce sut, je ne seay. Aultres il entretenoit par promesses d'avancement, d'honneurs et faveurs ; dont, par le moyen de telles personnes, il estoit adverti de tout ce qui se faisoit au consoil de la ville, et avoit les voix des élections d'offices et digmitez à sa dévotion. D'autre costé il mist ordrect moyenna par ses subtilitez que plusieurs des estrangers venus habiter à Genève, tant de la nation françoise que flamande, engloise ou italienne, furent receux bourgeoys de la ville, passez par le petit conseil seulement, sans l'adveu des deux cons, ce qui engendra murmure entre les anciens citoyens et bourgeoys. Mais on ne feit conte de leur murmure; car les estrangiers desjà surmonto, ent en nombre, puispance et richesses, les culans naufs de la ville. Et pour



mieux les tenir bas on leur jetta le chat aux jambes, per us bruict qu'on fit courir malicieus ansent que les Genevesans, ensans de la ville, saisoyent secrette délibération de tuer en une nuiet tous les estrangiers; dont les estrangiers commencèrent à se tenir sur leurs gardes, et sisovent quelques promenades avec armes, par la ville, de nuict, conduits et accompagnez néantmoins d'auxuns ensants et citoyens de la ville, des plus savoris et dévote de Calvin. Entre autres un Cotti Baudichon, houste auss congneu de génération, de visage, de pelage et de faits, sans que autrement je m'amuse à le déclater, alluit un air bien tard en compagnie de quelques Françoys armes, ce qui fut aussitost rapporté par la ville, de maison en maison; et incontinent surent assemblez grand nombre d'enfant de la ville, qui vindrent rencontrer lesdits estrengers et leur demandèrent à quel propos et de quelle authorité ils alloyent ainsi par trouppes et armez de fluiet. Le bruiet et tumulte sut grand par la ville, et peu s'en sallet qu'in'y eust essusion de sang. A ce bruiet courut un des quatre es eschevins ou sindiques, appelle Henri Haubert, apotiqueire, car sa maison estoit assez voisine du lieu où fut ce bruiet; et portant son baston sindical, taschoit d'appaiser ce tomulte; mais on ne feit grand conte de luy ne de ses remans trances, jusques à tant ce qu'arriva Amy Perrin, capitains général de la ville, qui, voyant la sédition tous jours de plus s'eschausser et les cœurs de costé et d'autre s'enflammer, dict au susdict Henry Hanbert, sindique, qu'il asset dessa authorité et comman.last aigrement, en quoy il se troit sort froid et pusilanime, comme celuy qui nouvellement avoit esté esleu en ce degré et se sçavoit mel faire obéyr et craindre. Lors ledict capitaine Pervin luy print le baston sindical de la main, et, le haussant bien hault, cria qu'on deust obéyr à justice, répétant par plusions

soys à haute voix s'ils vouloyent recongnoistre ledict baston et obéyr au magistrat; à laquelle demande et remonstrance chascun se retira chez soy. Ainsi fut appaisé ce tumulte et sédition. Après que chascun se fut retiré et tout ce trouble cessé, les quatre sindiques et les seigneurs du petit conseil furent assemblez, environ la minuict, en la maison de la ville, où ledit Haubert récita tout le fait comme il avait veu, et donna louange audit Amy Perrin, assirmant que sans luy il se fut commis grand meurdre et occision en la ville. Pour l'heure délibération sut faicte qu'on informeroit des promoteurs de la sédition et qu'ilz seroyent chastiez. Celle mesme nuict et le matin, ledit Henry Haubert, sindic, sut tellement practiqué par Calvin, qui luy scit entendre mille solies et balevernes, que au conseil du matin, auquel ledict Perrin ne se retrouva point pour quelques empeschemens survenus particulièrement, il dict tout autrement qu'il n'avoit à la minuict; car il seit quérimonie contre ledit Perrin, allégant qu'il luy avoit osté par sorce le baston sindiqual de sa main et qu'il avoit dict: Malgré Dieu, de toy et de qui t'a fait sindiq. Les seigneurs du conseil, amys et dévots de Calvin, semblablement practiquez et sollicitez, poussèrent à la roue pour tourner le chariot contre ledit Perrin, absent et ignorant la trabison et menée. Or, fut parlé audict conseil contre luy, voyre jusques à inférer qu'il estoit participant ains autheur de ladicte mutination et tumulte excité la nuiet précédente, et qu'il devoit estre quelque chose de ce qu'on murmuroit de tuer les estrangers. L'alfaire lut ai bien menée et sollicitée par lesdicts amis et dévots de Calvin que plusieurs des ensans de la ville surent prins et mis en prison ce jour mesme, entre les autres deux patissiers, jeunes hommes, appellez les Comparez, avec plusieurs de leurs compagnons, qui avoyent esté la nuict précédente audict tumulte.

CHAPITRE XIX.

Plusieurs enfans de la ville sont chastiez et mis à mort, faussement accusez.

Amy Perrin, secrètement adverty de la trahison laquelle on luy bastissoit, vistement se retira hors la ville, aux terres des seigneurs de Berne, ce que feirent parcillement le seigneur Perrin Vuandel, les Baldazars, et d'autres de leurs amis plus intrinsèques, contre lesquelz la partie savorisant à Calvin, qui estoit la plus grande au conseil, portoit sourde inimitié, à la sollicitation d'iceluy Calvin. Tout aussitost furent retrouvez force tesmoings qui maintenoyent estre vray que la conjuration zestoit saicte de tuer les estrangers. Soubs ceste sanlse couleur et imposture, surent mys beaucoup des ensans de la ville en prison, ausquelz par sorce de tourures et tour mens, part aussi par subtiles practiques et belles promesses, on feit confesser le cas estre vrai, voire que lesdict Perrin, Vuandel et Baldasars estoyent chesz de ladicte conspiration. Et ayant cela consessé, sans plus attendre, furent menez chaudement au supplice de mort. Mais quasi tous ces misérables sur l'eschaussant appelloyent Dien en tesmoignage qu'il n'estoit rien de ce qu'on leur imposoit et qu'ilz avoyent consessé telles choses en partie par sorce de corde et tourmens, et partie par saulses promesses. Ce entendant, lesdict Perrin, Vuandel et Baldasars, avec d'autres qui s'estoyent retirez hors de Genève, s'en allerent rendre aux mains et justice des seigneurs de Berne,

se soubmettant à toute rigueur de justice s'îlz estoyent trouvez coulpables du crime qui leur estoit imposé à Geneve. Les dits seigneurs de Berne, ayant fait diligente inquisition sur tout ce faict et bien congneu la vérité, seirent remonstrances par letres et ambassadeurs à ceux de Genève de n'eser de telles inventions et cruaultez, qui estoyent contre Dieu et leur prochain, avec scandale des circonvoisins. Pour quelques remonstrances et exhortations que leur seissent les dits seigneurs de Berne, ilz ne désistèrent; ains chascun jour on prenait nouveaux prisonniers, et les saisoit-on consesser ce qu'on vouloit, comme aux autres devant mentionnez, puis les saisoit-on mourir, eux appellant Dieu en tesmoin de leur innocence et déclarant les ruses et cruautez desquelles on avoit usé pour les saire dire choses contre la vérité et leur conscience, au deshonneur et détriment desdict Perrin, Vuandel et Baldasars, lesquelz ilz déclaroyent innocens de ce qui leur estoit imposé. De quoy lesdits seigneurs de Berne bien informez et certifiez, receurent en leur par les les les les autres fuitifz de Genève, les recevant pour leurs subjects et les déclarans innocens de ladicte imposture, et les exortans à vivre paisiblement en pacience; de quoy je puis asseurer que iceux seigneurs de Berne seront bons et sidèles tesmoins. Et parce que Théodore de Bèze en escrit tout au contraire en sa belle présace, à l'advantage de son maistre, père et amy, et au vitupère d'iceluy Perrin et des autres suitisz de Genève, je veux mettre en advant deux choses advenues ces jours la en Genève, lesquelles homme vivant ne pourroit nyer, sinon qu'il sut le plus impudent du monde. La premiere sut du jeune Bertelier, qui sut mis en prison à Genève pour la mesme imposture et calumnie que les aultres dessusdits. Iceluy Bertelier, généreux et constant, ne

peust estre induict par remonstrances ne cauteleuses promesses que luy sceussent saire les seigneurs de justice, ne les ministres qui, à la suasion de Calvin, taschoient de endormir les pauvres calomniés par belles parolles et promesses, à faire ne dire choses contre sa conscience; dont il sut mis rudement à la question. Mais pour genne ou corde qu'on luy donnast, il ne peust estre vaince, combien que, pour la pesanteur des pierres qu'on luy pendoit aux pieds, la corde en laquelle il estoit attaché par les mains rompist par troys ou quatre soys. Ce que voyans les seigneurs du conseil, cuydèrent crever de despit. Et en sut un d'entre eux, appellé Amblar-Corne, qui lui dict: Tu consesseras cecy, ou bien on te donnera tant de traicts de corde qu'on t'arrachera les bras et jambes, car la seigneurie ne sera jamais vaincue par ton obstination. Ledit Bertelier nonobstant, persévérant tousjours en sa constance et ne voulant dire chose contre vérité et sa conscience, on trouva une nouvelle cautelle, qui sut d'envoyer vers la mère dudit jeune prisonnier, qui s'estoit retirée au païs de Foucigni, pour cause des horribles cruaultés qu'on exerçoit en Genève. Iccluy Amblar-Corne, un des seigneurs du petit conseil, très ardent et affectionné disciple de Calvin, print la charge d'aller vers laditte semme et l'induire à venir à Genève pour le bien et honneur de son filz qui estoit en prison, résolu, comme diet est, plus tost de mourir aux tourments que de dire aulcune chose contre vérité, sa conscience et son prochain. Ledit Amblar-Corne secut fort bien charmer la pauvre semme par seintes parolles et saulses promesses de la part des seigneurs du conseil, que non seulement son silz seroit mis en liberté, mais encore exalte en honneurs et degrez d'offices, s'il vouloit obéyr ausdits seigneurs et confesser simplement ce qu'ils vouloyent, assavoir estre

vrai ce de quoy il estoit accusé, et que Amy Perrin et les aultres susdits sugitifs de Genève l'avoient sollicité d'estre de leur conspiration et entreprinse, mais qu'an'y avoit voulu entendre; confessant seulement ce peu; il seroit mis en pleine liberté et eslevé en dignité audit conseil. Or il scent si bien dire qu'il endormist la pauvre mère et luy persuada de venir à Genève pour le salut et délivrance de son filz. Arrivée en la ville, elle s'en alla droiet vers la prison où estoit son filz, sort cassé et rompu de la corde, et lui remonstra la voulonté et délibération du conseil de le saire plustost mourir en prison misérablement qu'il vainquist les seigneurs du conseil. Pour ce la misérable mère l'exhortoit et prioit de acquiescer au vouloir des seigneurs et consesser ce qu'ilz désiroyent de luy, combien que sut contre vérité et sa conscience, et que par ce seul moyen il seroit mis hors de prison et constitué en dignitez, ossices et honneurs; et que telle promesse lui avoit esté saicte par Amblar-Corne, de la part de tout le conseil. Tant bien seut la misérable mère pleurer et soliciter son silz que, s'il n'avoit pitié de soymesme, au moins qu'il l'enst d'elle, qui demouroit désolée, sans enfans et appuy, luy mourant, et l'asseura tant sur la promesse qui luy avoit esté faicte de la part desdits seigneurs, que le pauvre jeune homme diet et promit à sa mère de le saire; de quoy elle advertit ledict Amblar et autres du conseil, qui incontinent s'assemblèrent, l'interrogans comme devant des points susdits, lesquelz il confessa hardiment, se confiant sur les parolles et promesses faictes à sa mère. Mais il n'eust pas plustost confessé et sa confession mise par escrit, que la sentence de sa mort ne sut arrestée et publiée, et le jour mesme exécutée. La misérable et dolente mère, voyant estre advenu tout su contraire de son espérance et contre la promesse à elle

faicte par un des seigneurs du conseil et de la part de tout le conseil; voyant, di-je, son fils mort, considérant qu'elle en estoit cause, et comme trahytresse de son sang. se cuida tuer de desplaisir et honte. Or, comme sorcence tout à l'instant sortit hors de Genève, et s'en alla criant, remplissant l'air de regrets et complaintes, à Berne, Zurich, Fribourg et autres villes des cantons, déclarant le détestable et inhumain saict par elle commis à la sussion des seigneurs de Genève, singulièrement d'un Amblar-Corne, leur messagier et commis pour establir telle trahison; et demandoit justice à Dieu et aux seigneurs des cantons contre la ville de Genève. Nie cecy Théodore de Bèze ou qui voudra, mais lesdits seigneurs de Berne et des autres villes en seront bons tesmoins, qui furent tellement irritez et animez contre ceux de Genève, après avoir entendu ce faict, qu'ilz estoyent presque délibéres de destruire telle canaille de gens, jusques à user de ces parolles : qu'il falloit getter à force de pesles une si malheureuse ville dedans le lac. Mais l'advoyer de Fribourg, qui se monstroit au commencement le plus enslammé de cholère, par le moyen de quelque présent remit sa cholère et appaisa toute l'ire des autres seigneurs. Cependant Calvin et les autres ministres de Genève conformes à son désir et intention, ne cessoyent de crier en leurs presches contre ces misérables mis à mort et contre les su-dits fugitifs, les appellans meschans enfants de diable, garnementz, trahitres; et de plusieurs autres telles injures leurs presches estoyent farcys. Plus, ilz escrivoyent lettres particulières en France et ailleurs, que Dieu les avoit délivrez de certains ennemis de religion et reformation, qui avoyent conspiré contre les estrangers de les tuer en une mict, j'enten ceux qui estoient venus pour l'Evangile. Toutesfoys ilz ne peurent tant farder ceste calomnie qu'elle

ne sut descouverte et bien congneue à plusieurs personnages de bon entendement et jugement, voire venus à Genève pour l'Evangile, comme depuis a esté bien entendu le faict de M. Spiffame (1) et les causes de sa mort, quelque saulse conleur qu'on luy eusse peu donner pour couvrir la malignité des envieux calomniateurs. Or, pour dire des pauvres misérables tourmentez et mis à mort, plus des susdits fugitifz, je dis que pour leur justification leur sert grandement contre les calomnies de leurs ennemis l'acceptation et recueil que leur ont faict les sages et prudents seigneurs de Berne, les recevant en leurs terres en paix et tranquilité, comme leurs bons subjects. Calvin, de cela fort saché, ne cessoit jour et muiet de imaginer nouvelles inventions et subtilitez pour donner lustre à ses mensonges et donner à entendre estre vray ce qu'on imputoit à ces pauvres fugitifz et mis à mort. Advint donc la deuxiesme hystoire à Genève par l'invention de Calvin et ses adhérens, laquelle j'ay promis réciter, qui est telle.

CHAPITRE XX.

Calrin inventa une autre ruse pour perdre Perrin et ses compagnons.

Un jeune homme nouvellement venu habiter en Genève, de Lombardie, du service du duc d'Albe, lors gouverneur de Milan pour le roi d'Espaigne; Calvin, adverty de sa venue, comme il estoit de toute autre chose, pour petite qu'elle sut, en Genève, l'envoya quérir, et le sol-

¹⁾ Spifame (Jacques-Paul), évêque de Nevers, quelle sa religion et son évêché pour aller se marier à Genère. Il fut décapité dans cette ville en 1560.

licita si hien, avec d'autres de son pais, qu'il contreseit l'espion, comme envoyé et commis expressément par ledit duc d'Albe, son maistre, pour remarquer la situation de la ville de Genève et pour practiquer avec le capitaine Amy Perrin, Vuandel et Baldasars, qui avoyent promis à sondict maistre de lui rendre la ville. Lesdits Perrin, Veandel et Baldasars, habitans ès terres de Berne, advertys de ceste nouvelle calomnie, s'en allèrent à Berne et sarent requeste à la seigneurie que ledit espion sut mené à Berne et confronté aux accusés pour soustenir son dut. A la réquisition desdits seigneurs bernoys, l'espion su conduict et mené en leur ville soubs gardes, mais non trop rigoureuses, et par chemin sut sort bien instruict de ce qu'il avoit à saire et dire, avec contresignes desdits calomniez, pour les recongnoistre et saire distinction entre eux. Il dict fort bien tout ce qui luy avoit esté enscigné et recordé, mais il faillit aux marques qu'on luy avoit donné pour distinguer l'un de l'autre; car, ayant assessé de les avoir veuz et bien les congnoistre, il print l'un pour l'autre, assavoir un des Baldasars pour Amy Perria. et Amy Perrin pour Vuandel. Sur quoy les sages seigneurs de Berne, prudemment considérant bien, entendirent que c'estoit une ruse et menée de la practique de Calvin et ses adhérens; dont renvoyèrent les commis de Genève avec leur espion, et délivrèrent les accusez et calomniez a tort, les laissans aller librement en leurs maisons et habitations. Théodore de Bèze et les siens pourroyent nyer cela, ne sut que ledit espion, tost après s'en allant hors de Genève vers Italie, desguisé et masqué d'une faulse barbe blanche, fut, à la poursuyte diligente desdits fugitifz, repris près Evien et de la ramené à Berne, où librement et entièrement il consessa la vérité du saict, assavoir comment, par qui et pourquoy il avoit ainsi esté practiqué et induict

à calonnier ceux lesquelz il ne congnoissoit et par lesquelz il n'avoit receu oncques desplaisir. Lesditz fugitifz de Genève et calomniez demandèrent acte et tesmoignage par escrit du secrétaire de la seignearie, ce qui leur fut accordé; et l'ont monstré à plusieurs pour leur justification et consusion de leurs ennemys. Mais je laisse le jugement de telles inventions et practiques à toutes personnes de bon et sain entendement, qui ne sont point liez et consacrez à la secte calviniane; car c'est le propre de tous ceux qui se sont vouez, dédiez et addonnez à quelque secte que ce soit, de trouver bon, approuver et louer tout ce qui est faict par les chefz de leur secte, de les excuser et soustenir à leur pouvoir, finallement d'endurer la raine de leur pats, biens temporelz, voire de leurs plus proches parens, plustost que de soussirir la honte et destruction de leur secte, et des docteurs et maistres d'icelle. Et sçay bien que estant faiete remontrance à quelques ministres dévots de Calvin, comment avec conscience ila pouvoyent adhérer à si grandes mensonges et calomnies contre leur prochain, ilz respondirent que c'estoit pour la gloire de Dicu et la destruction des meschans ennemys de l'Evangile, contredisans à la réformation, et que ila aroyent cela pour résolu en l'église de Genève, que, pour la gloire de Dieu, il estoit licite, ains nécessaire quelqueloys, de mentir et contrefaire la vérité.

CHAPITRE XXI.

Calvin pousse les ministres à demander les biens des occlésius. tiques, et ensuite le pouvoir d'excommunier.

Calvin, enclin à remuemens et inventions nouvelles pour troubler le monde, après se va imaginer de sollici-

ter les ministres des terres de Berne, assavoir du pais conquesté (comme ilz appellent), à demander que les biensecclésiastiques des abbayes, éveschés, et prébendes, prieurez, cures, et de tous les bénéfices possédés par les prebstres avant le changement de la religion, sussent commis à la dispensation d'iceux ministres et prédicans. Et fondoit a demande sur ce qui est escrit aux Actes des apostres, asavoir que l'argent et pris des biens vendus par les chretiens nouvellement baptisez et adjoincts à l'église esteit apporté aux pieds des apostres et par eux distribué aux nécessiteux, selon qu'ilz congnoissent estre besoing; et par ce moyen vouloit avoir le manment et gouvernement des biens qui souloient estre des ecclésiastiques. Mais les seigneurs de Berne ne voulurent entendre de ceste orelle et renvoyèrent leurs ministres, leurs désendans sort bien qu'ilz ne parlassent plus de telle matière et qu'ilz s'empschassent seulement de bien prescher et enseigner le perple. Ce chemin luy ayant esté cloz et bousché, il mit en teste à maistre Pierre Viret, ministre de Lausinne, et à d'autres du pays conquesté, qu'il falloit que le ministre eust la puissance d'excommunier, et que, sans telle puis sance et authorité de chasser et séparer les meschans et flux chrestiens des bons et sincères, le ministère estoit vitupéré et la parolle de Dieu estoit desprisée. Ce point mis en avant en leurs congrégations, fut conclu en toutes leurs classes que aucuns d'entre eux seroient députés pour présenter requeste aux seigneurs du conseil, de la part des classes de pais conquesté, sur cest article et demande. Lesdits seigneurs sagement considérans ce que demandoient leedits ministres et de quel poix estoit ce qu'ilz vouloient leur estre octroyé, fut par quelcun d'entre cux remonstré que autant vauldroit estre en Espaigne, soubs l'inquistion, que aux païs de Berne, les ministres ayant telle de

thorité d'excommunier ceux qui leur plairoit. Dont leur fut respondu qu'ilz se contentassent de la charge de prescher et enseigner, et qu'ilz ne parlassent plus de ceste matière. Calvin, adverty de la responce des seigneurs de Berne à leurs ministres, indéfatigable qu'il estoit et obstinéen ce qu'il se délibéroit d'exécuter, sollicita tant plus lesdits ministres, et par lettres et par parolles, de bouche de manière que grande partie d'eux délibéra plustost d'abandonner le ministère que laditte puissance d'excommunier ne leur fut octroyée, allégant que c'estoit contaminerl'Evangile et le sacrement de la Cène, de la bailler indifféremment à bons et mauvais, vertueux et vicieux ; dont de rechief retournèrent à Berne présenter supplication sur la mesme demande. Hleur fut faict responce par l'advoyer, de la part de tout le conseil, qu'ilz s'en retournassent et seissent leur devoir de prescher et enseigner, et que plus ilz ne retournament pour telle demande ou requeste, car du tout les seigneurs n'y vouloient entendre, et qu'ilz ne vouloient aultre sarte d'excommunication en leur terre que le baston de justice pour punir les vicieux et délinquents, selon leurs démérites et crimes, et que pour cela les seigneurs portoient le glaive. Calvin, d'aultre costé, plus dur qu'un rocher et immuable en ce qu'il désiroit saire, ne désista de solliciter Viret et les aultres ministres, ses affectionnés et dévots, leur remonstrant que l'ossice d'un bon pasteur n'est pas soulement de donner pasture bonne à ses brebis, ais encores d'avoir esgard que maladie et corruption re gastast son trouppeau; pour ce, qu'il devoit séparer les rongneases et les jetter hors du troupeau. A ces persuasions adjonsta qu'il avoit receu lettres de divers lieux de France, villes et chasteaux, par lesquelles ils demandoient des ministres pour prescher en France. Ceste nouvelle augments fort l'audace desdits ministres, desquely

aulcuns, avec Viret mesme, s'en retournerent pour l troysiesme foys à Berne, à leur propre et particulier non. arrogamment et opiniastrement demandans leurs estre octroyée la puissance et authorité d'excommunier et priver de la Cène les mal vivants, ou bien qu'ilz ne beille roient la Cène à la feste de la Nativité qui estoit prochain, ains qu'ils quitteroient le ministère. Les seigneurs du conseil, considérans telle protervité desdits ministres, sent indignés de leur orgueil, conclurent qu'ils seroient basnys de leurs terres et païs avec note bonteuse et infame, et que chascun d'eux porteroit lettres de la seigneuris aux baillisz des lieux ausquels ilz habitoient, de telle tener que, incontinant veues les lettres, ils bannissent hontessement à son de trompette lesdits ministres porteurs et exhibiteurs d'icelles lettres. A chascun deadits ministres sut baillée une lettre de telle teneur, pour porter à less baillifz, bien cachetée, et serrée, et ainsi s'en allèrent et sçavoir ce qu'ilz portoient; ce qui fut à leur grand vituples et déshonneur : car, subitement arrivés, surent publique ment et honteusement bannys des pais et terres de Berne, sors Viret qui, adverty sourdement du saict per que ques intimes amys, s'en alla tout de ce pas à Genève, ses bailler sa lettre au baillif de Lausanne. Ledit baillif, accessé du tour qu'avoit saict Viret, s'en alla avec aulcuns despis principaux de la ville au logis dudit Viret; et visitant pertout, singulièrementson cabinet, trouvèrent grand nombre de lettres de la main de Calvin à iceluy Viret, par lesqu furent descouvertes plusieurs subtilles menées et fines pest. tiques, lesquelles Calvin inventoit, et induisoit ledit Viset à y prester la main chauldement. Singulièrement forest trouvées les lettres par lesquelles il incitoit icelny Visetà demander la puissance d'excommunier, ou qu'ilz quittesent le ministère ; plus, la practique et entrepripse d'Amboise, et mille autres inventions et nouveaultés qu'il taschoit de mettre en avant. Or, de telles lettres furent portées aux seigneurs de Berne quarante et deux, en la lec ture desquelles les dits seigneurs furent fort offencez et seandalisés de l'esprit malin et inquiet de Calvin, nonobstant que Théodore de Bèze s'efforce de le louër surtout d'esprit doux, benin et tranquille, et pense amuseler les oyes ou les veaux.

CHAPITRE XXII.

Des diverses maladies dont Calvin fut attaqué devant sa mort.

Je viens à parler de ses derniers jours et des maladies diverses desquelles il fut affligé avant sa mort. Théodore de Bèze escrit qu'il sut vexé de phtise, cholique, asme ou difficulté d'haleine, de calcal, goutes, hémoroïdes, oultre sa migraine, de laquelle il estoit ordinairement tourmenté. Voilà beaucoup de sortes de maladies ensemble, et desqueiles il fut en grande misère longuement affligé, voire juoques à la mort (vray tesmoingnage et bien exprès de l'ire de Dieu sur luy). Et si on veult alléguer que plusieurs personnes sainctes ont eu beaucoup d'afflictions en leur vie sur leurs corps et biens, comme un Job, duquel l'hystoire est assés congneue, je respondray que Dieu, pour une exemple de patience, le permist estre assigé en ses biens et en son corps; mais aussi, pour asseurance qu'il m'habandonne point le juste qui vrayement se consie en ley, il le délivra de toutes ces afflictions, et le multiplia en toutes prospérités et bénédictions, comme bien dict mint Jaques au cinquiesme chapitre de son épistre catholique: Vous avez (dict-il) ouy la patience de Job, et avez

veu la fin du Seigneur, (c'est-à-dire) l'issue laquelle k Seigneur donna à son affliction; et avés vou que le Seigneur est grandement miséricordieux. Par ces parolles semble que l'apostre nous mette en advant les sentences de David, au pseaulme trente-troisiesme, par lesquelles à invite chascun, à son exemple, à louer Dieu, d'avoir se en luy et le craindre, proposant sa grace envers les bess et sa rigoureuse justice contre les meschans. Les yeux de Seigneur (dict David) sont vers les justes, et ses creilles vers leur cry; mais la face du Seigneur est contre cess qui sont mal, pour exterminer leur mémoire de la terre. Quand les justes crient, le Seigneur les escoute et les és livre de toutes leurs afflictions ou tribulations. Le Scigneur est prochain de ceux qui sont contrits en les cœur, et sauve ceulx qui sont humiliés et abbatus d'esprit. Plusieurs sont les afflictions du juste; mais le Seigneur le délivre de toutes; puis s'ensuit la mort des iniques « meschants estre très mauvaise, et ceux qui ont en haym la justice et le droict périront malheureusement. Saince Paul, au dixiesme chapitre de la première aux Coristhiens, asseure les ensants et esleuz de Dieu que, s'il les advient tribulation ou affliction en ce monde, ilz en saront délivrance avec heureux succez. Dieu (dit-il) est fidelle en ses promesses, qui ne vous laissera affliger plus que voz forces ne pourront porter, car il vous donnes avec délivrance hearcuse issue. Pour retourner doncques à la vexation de diverses gricfves maladies desquelles misérablement sut affligé Calvin, voyre jusques à la most outre celles que Théodore de Bèze récite, il sut encers tourmenté d'un genre de maladie duquel nous lises avoir esté vexez, par juste jugement de Dieu, aucuns en nemis de Dieu, usurpateurs de sa gloire et honneut: c'est d'une mangeson de poux et vermine par tont ass

corps, et singulièrement d'une ulcère très puante et virelente au sondement et parties vergongneuses, où il estoit misérablement rongé de vers. Ainsi Honorius second. Roy des Vuandales, après avoir huict aus persécuté l'église orthodoxe, périt finablement mangé de vers et de poux. Arnoulph, empereur, successeur de Charles-le-Gros, qui fut un grand pilleur et saccageur des temples des chrestiens, aussi misérablement mourut. Maximian, empereur, très eruel, sanguinaire; Antiochus Epiphames, homme très meschant et cauteleux, spoliateur du temple de Disa et contempteur de la gloire d'iceluy, qui, par mespris du seul vray Dieu, colloqua au temple de Hiérusalem une idole de Jupiter; Hérode, meurdrier des Innocess et usurpateur de l'honneur et tiltre de divinité, et d'aultres hypocrites et ennemis de Dieu, qui, soubs prétexte et couleur de saincteté ou zelle, persécutèrent la vérité, furent exterminez, par justo jugement et vengeance de Dieu, de tel genre de vexation, rongez de poux et vers en leur vie jusques à la mort, et après ceste vie jettez à la mort seconde, en éternelle misère et condemnation infernale; sur lesquelz le dit du Psalmiste est vérifié: Dicu l'ha consumé de double consumation. Ce que on peut dire de Calvin; car, nonobstant ce qu'en escrit de Bèze, contre ceux qui disent que sa mort a vitupéré ou démenty se vie, et soubstient qu'il est décédé de ce monde da trespes des enfants de Dieu, il mourut néantmoins invoquant les diables, jurant, despitant et maugréent, pour les très griefves douleurs et très aspres afflictions lesquelles il ressentoit de la sévère et très pesante main de Dieu sur sa personne. Et de cela ont tesmoigné ceux qui le servirent jusques à son dernier souspir. Et nie cela Bèze ou autre qui voudra; mais cela est bien vérifié, mesme qu'il maudissoit l'houre qu'il avoit jamais catudié et escrit;

veu la fin du Seigneur, (c'est-à-dire) l'issue laquelle le Seigneur donna à son assliction; et avés veu que le Seigneur est grandement miséricordieux. Par ces parolles semble que l'apostre nous mette en advant les sentences de David, au pseaulme trente-troisiesme, par lesquelles il invite chascun, à son exemple, à louer Dieu, d'avoir soy en luy et le craindre, proposant sa grace envers les bous et sa rigoureuse justice contre les meschans. Les yeux du Seigneur (dict David) sont vers les justes, et ses oreilles vers leur cry; mais la face du Seigneur est contre ceux qui sont mal, pour exterminer leur mémoire de la terre. Quand les justes crient, le Seigneur les escoute et les délivre de toutes leurs afflictions ou tribulations. Le Seigneur est prochain de ceux qui sont contrits en leur cœur, et sauve ceulx qui sont humiliés et abbatus d'esprit. Plusieurs sont les afflictions du juste; mais le Seigneur le délivre de toutes; puis s'ensuit la mort des iniques et meschants estre très mauvaise, et ceux qui ont en hayne la justice et le droict périront malheureusement. Saince Paul, au dixiesme chapitre de la première aux Coristhiens, asseure les ensants et esleuz de Dieu que, a'il leur advient tribulation ou affliction en ce monde, ilz en auront délivrance avec heureux succez. Dieu (dit-il) est sidelle en ses promesses, qui ne vous laissera assliger plus que voz forces ne pourront porter, car il vous donnem avec délivrance heureuse issue. Pour retourner doncques à la vexation de diverses gricfves maladies desquelles misérablement sut assligé Calvin, voyre jusques à la mort, outre celles que Théodore de Bèze récite, il sut encors tourmenté d'un genre de maladie duquel nous lisons avoir esté vexez, par juste jugement de Dieu, aucuns ennemis de Dieu, usurpateurs de sa gloire et honneur; c'est d'une mangeson de poux et vermine per tont sep

corps, et singulièrement d'une ulcère très puante et virelente au fondement et parties vergongneuses, où il cetoit misérablement rongé de vers. Ainsi Honorius second. Roy des Vuandales, après avoir huict aus persécuté l'église orthodoxe, périt finablement mangé de vers et de pous. Armoulph, empereur, successeur de Charles-le-Gras, qui fut un grand pilleur et saccageur des temples des chrestiens, aussi misérablement mourut. Mazimian, empereur, très cruel, sanguinaire; Antiochus Epiphames, homme très meschant et cauteleux, spoliateur du temple de Dien et contempteur de la gloire d'iceluy, qui, par mespris du seul vray Dieu, colloqua au temple de Hiérusalem une idole de Jupiter; Hérode, meurdrier des Innocens et usurpateur de l'honneur et tiltre de divinité, et d'autres hypocrites et ennemis de Dieu, qui, soubs prétexte et couleur de saincteté ou zelle, persécutèrent la vérité, furent exterminez, par justo jugement et vengeance de Dien, de tel genre de vexation, rongez de poux et vers en leur vie jusques à la mort, et apres ceste vie jettez à la mort seconde, en éternelle misère et condemnation informale; sur lesquelz le dit du Psalmiste est vérifié: Dicu l'ha consumé de double consumation. Ce que on peut dire de Calvin; car, nonobstant ce qu'en escrit de Bèze, contre coux qui disent que sa mort a vitupéré ou démenty m vie, et soubstient qu'il est décédé de ce monde du trespas des enfants de Dieu, il mourut néantmoins invoquant les diables, jurant, despitant et maugréent, pour les très griefves douleurs et très aspres afflictions lesquelles il ressentoit de la sévère et très pesante main de Dieu sur se personne. Et de cela ont tesmoigné ceux qui le servirent jusques à son dernier souspir. Et nie cela Bèze on autre qui voudra; mais cela est bien vérifié, mesme qu'il mandissoit l'houre qu'il avoit jamais estudié et escrit;

sortant de ses ulcères et de tout son corps une puanteur exécrable pour laquelle il estoit moleste à soy-mesme et it ses serviteurs domestiques, qui encores adjoustent qu'il ne vouloit pour ceste cause qu'on l'allast veoir. Mais je ne puis laisser un point escrit par Théodore de Bèze, au grand honneur (comme il pense) de son maistre, père et amy Calvin; c'est qu'estant contrainct de demourer pour sa maladie en la maison et désister de lire et prescher, il ne perdit pour ce le temps; car il ne laissoit de travailler en sa maison, tellement que, durant ce temps là, il commença et paracheva sa dernière Institution chrestienne, latine et françoise. Sur lesquelles parolles il ne seroit sans raison demander audit Bèze quelle estoit ceste dernière institution; car on n'en a veu que la première, laquelle desjà long temps auparavant il avoit compesée et mise en lumière. Or, si la première estoit si bien saicte et entièrement complette, quel besoing de la resaire tent de sois? Voilà la mensonge découverte, laquelle dict ledict Bèze, que sondict maistre et père Calvin estoit si absolument docte, que jamais il ne s'estoit rétracté de sentence ou proposition par luy escrite ou ditte de bouche; car ayant esté reprins par aucuns et accusé d'hérésie pour plusieurs sauces sentences retrouvées en son livre de l'Institution, de la première et seconde édiction, il les mcontroit et corrigeoit; puis, supprimant les premiers, il saisoit r'imprimer le mesme livre corrigé. Cependant il faisoit teste contre tous ceux qui censuroyent et reprenoyent ses erreurs, et les appelloit menteurs, imposteurs et calomniateurs, se remettant à ceste dernière impression de son Institution, en laquelle il avoit corrigé == dits erreurs; et ainsi par telle ruse il se vouloit faire docteur absolut et irrépréhensible, qui ne s'estoit jamais rétracté de sentence qu'il eust dicte ou escritte.

CHAPITRE XXIU.

De la fansse doctrine de Calvin.

Or, c'est assez parlé de la vie, ruses et malices de Calvin, et des afflictions de la juste main de Dieu sur :a personne avant sa mort, et en mourant, de son impatience et désespoir. Maintenant il faut veoir de sa doctrine, et sincore à avec laquelle il atraicté la Sainte-Escripture ; car-Théodore de Beze le met, en sa belle préface, au plus best degré d'excellence sur ti us les Pères saincts et docteurs, tant anciens que modernes, qui ont jamais escrit. ou enseigné, combieu que soit tout le contraire. Car, de tous les hérétiques qui furent onc, j'enten de coux qui ent esté de la religion chrestienne et se sont vantez du zale de Dieu, je ne croy pas qu'il a'en puisse trouver un qui plus absurdement et malheureusement aye escrit et parle de Dieu, et plus osté l'honneur de nostre Seigneur Jésus-Christ, que ledict Calvin ; ce qu'il lia faict ou par vitupérable ignorance, ou par diabolique malice, ou par l'un et l'autre; car il est certain que luy estant malin, viudicatif et meschant, comme il a esté prouvé ci-devant, il no pouvoit estre vrayement docts ne avoir la sapience et pure enegnoissance de Dieu, selon que termaigne l'Escripture : En une ame maligne la sapience n'entrera point. Or, pour dire de sa doctrine, je ne nye point qu'il n'aye esté éloquent et docte ès langues, et qu'il n'ayo beaucoup rou. len et escrit ; mais je soutiens qu'il n'a point eu la vraye congnoumnce et intelligence de la Saincte-Escripture. Touchant ce qu'il a escrit de la Providence, prescience, et. de la predestination, qui est l'hamme de bon et sain jugament qui ne congnoisse qu'il a ramené l'hérisie de Manès, persian, duquel sont appelles les Manichésna, que

affirment toutes choses estre faictes nécessairement par un décret éternel, tant le bien que le mal? Il est bien vray que Calvin n'use pas apertement de telz termes, mais ses escrits emportent cela équivalemment, comme j'espère bien montrer cy-dessoubs. Et faut noter que c'est la ruse de Sathan qui, relevant ses vieilles practiques et hérésies condamnées paravant, suscite quelque temps après nouveaux ambitieux et oultrecuidez, par lesquelz il ressème les dictes hérésies; mais il les transforme et couvre d'autres parolles ou couleurs, assin qu'elles ne soyent recongueues et que simples et ignorans les reçoyvent: mais les doctes et sages, conduits du Sainct-Esprit, les remarquent bien et les reboutent visvement; ce qui advint au temps de Constantin-le-Grand, environ l'an de nostre rédemption troys cents et vinct-huict, quand Arius, prebtre d'Allexandrie par l'astuce et ruse sathanique, renouvela la faulse doctrine de Ebion, Artème et Paule Samosatène, jà de long-temps paravant condamnée et rejectée aux sinodes des évesques de ce temps là. Cependant doncques que ledict Arius, instrument et ministre de l'ennemi de Dieu et de vérité, semoit la poison des susdits Ebion et aultres, d'eux fardée toutesfois et couverte d'autres paroles et termes, Alexandre, évesque d'Alexandrie, la recongneut fort bien et en advertit les évesques circonvoysins. Ainsi en ce temps Calvin a regratté et refraichy l'hérésie de Manès. Et combien qu'il ne parle apertement en mesmes termes de la fatale nécessité (car il ne se fut trop descouvert et cust esté incontinant rejecté de toute l'église), toutesfoys il asseure la nécessité aux actions humaines, approuvant et louant la sentence de Laurens Valle; de quoy j'espère traicter amplement en une œuvre de la Providence de Dieu, laquelle, avec sa grace, j'espère faire de bien près suyvre

cy. Or, escrivant et soustenant que Adam nécessaiit est tombé en péché par l'ordonnance et décret el de Dieu; plus, que de la postérité et enfans d'A-I en a esleu aucuns à estre sauvez, les autres destila mort éternelle; et de ceste dissérence, la preet principale cause il asserme estre le vouloir de allégant une sentence de sainct Augustin sur le le Genèse, où il dict que, de toutes les choses qui t se sont, la seule cause est la voulente et plaisir de , ne vitupère-il pas grandement nostre Seigneur? ui est le père tant inhumain qui engendre un enfant ention et délibération de le tuer ou saire perdre? O ureuse doctrine! Dieu, en mille lieux de l'Escripdict ne vouloir qu'on pêche, de ne prendre plaisir perdition des dannez, de ne vouloir qu'aucun péqu'il ne vient de luy que les Israhélites périssent et it réprouvez de sa siliation, leur reprochant qu'il a our eux tout ce qui estoit convenable à un très bon, et miséricordieux père pour le salut de ses ensans; lvin asseure qu'il en a créés aucuns pour les perdre aner! N'est-ce pas manifeste ignorance ou diabolique e, ou tous deux ensemble? Plus, d'imposer au sainct Lugustin d'avoir diet que, de tout ce qui se faict au e, la scule voulcuté de Dicu en est cause, c'est une le ignorance ou malicieuse imposture; car en ceste nce que Calvin allègue du sainct père, il est signifié de tant d'espèces et genres d'animants, oyseaux, ms, bestes à quatre pieds, reptiles, et de tout l'ores choses créés, il ne s'en peut donner autre raison que tel a esté le plaisir de Dien, disant l'Escripture: ne a esté le plaisir et voulenté de Dieu, tout a esté et produict, tant au ciel qu'en la terre. Mais que la e, rébellion et apostasie des mauvais esprits, semblablement que le péché et transgression d'Adam, et les crimes qui journellement sont commis par les meschans, que la voulenté et décret de Dieu en soit cause, voylà une très lourde et ignominieuse ignorance, et trop évident blasphème contre l'honneur de Dieu; et ne croy point que jamais le bon docteur Augustin aye voulu dire cela en cest endroict; donc on congnoist plus clairement que le soleil de my-jour l'ignorance de Calvin et sa malice diabolique. Plusieurs sentences aussi de l'Escripture il renverse et interprète au contraire de vérité; mais je les réserve à l'œuvre déjà dicte dessus, qui doit tost estre mise en lumière. Voyous maintenant le grand deshonneur qu'il faict à Jésus-Christ, Filz de Dieu, nostre Seigneur et Rédempteur.

CHAPITRE XXIIII.

De l'injure que Calvin a fait à nostre Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il a nyé sa divinité.

Deux points sculement je veux mettre en advant, pour éviter trop grande prolixité et ne fascher le lecteur ou auditeur; car je réserve le reste à une aultre œuvre. Le premier est sur ce qu'il a escrit, exposant l'épistre aux Hébrieux, singulierement au cinquiesme chapitre, où est fait mention de l'oraison laquelle nostre Seigneur Jésus-Christ feit à son père sur le mont des Olives, peu avant qu'il fut livré ez mains des Juifs, et sur ces motz, lesquelz nous lisons en la commune édition, assavoir qu'il fut exaussé pour sa révérence. Calvin, laissant la commune interprétation receue de toute encienneté de l'église, interprète le mot maire de toute encienneté de l'église, interprète le mot mairestes erreurs, ignoramment ou malicieusement. En premier lieu il assime que nostre

igneur Jésus-Christ eut si horrible frayeur de la mort l'il tomba comme en désespoir et qu'il doubta d'estre enouty de la mort. En latin il meet deglutiri ou absorberi, que pourront veoir ceux qui ont le livre, et en la aduction françoise il y a englouty. Plus grand blasième je n'enten point que jamais dissent, contre la gnité de Jésus-Christ, Ebion, Artème, Paule Samosane, Arius leur sectateur, ne Mahom mesme; car il nye emièrement divinité avoir esté en Jésus-Christ, comme porant de sa fin, et n'estant seur d'estre véritablement 61z de Dieu, qui ha toute puissance sur la vie et sur la ort. Toutessoys Calvin ignoroit-il que Jésus-Christ avoit ct paravant, comme il est escrit en l'Evangille selon nct Jean, chapitre dixiesme: Mon Père m'ayme pour ste cause que je laisse ma vie assin que je la reprenne de chief. Nul ne l'oste de moy par force, mais je la laisse moy-mesme et de mon bon gré; j'ay puissance de la laisr, et si ay puissance de la reprendre ; j'ay ce commanment de mon père. Sur cecy je désireroy que ces uvres gens tant voués et dédiés à la doctrine de Calvin nsidérassent comment pouvoit avoir nostre Seigneur sus-Christ doubte d'estre englouty de la mort, vray eu et vray homme qui n'a jamais ignoré la sin pour laelle il estoit venu en ce monde, le genre de mort lequel devoit souffrir, les moyens, les instrumens, les instigaars et exécuteurs de sa mort, voyre le lieu et l'heure squelles il devoit soulfrir. Davantage si le chef auquel nsistoit la perfection de la foy, et de l'asseurance laquelle sus devons avoir sur les promesses de Dieu, ha doubté, mblé et vacillé, combien plus deivent doubter et estre al asseurés les membres débiles et infirmes! Un Esave, jé tout vil par le travers du corps, se porta tellement. en n extresme et cruelle douleur, qu'il sembloit ne sentir

mal ne peine aulcune; Ananie, Asarie et Misael, adolescens jectés en une sournaise ardente, tant il s'en sault qu'ils crient, qu'ils perdent cœur et ayent crainte d'estre engloutis de mort en la slamme, qu'ilz chantent hymne et louange à Dieu; sainct Estienne, accablé de coups de pierres, non seulement n'est troublé ne espouvanté, mais encore il prie pour ceux qui le lapident et assomment; un Marcelin, avec son frère, fiché en gros espieux par le commandement de Diocletian, comme mesprisant ses douleurs et la mort, chanta le psalme Ecce quem bonum et quam jucundum habitare fratres in unum; et lant d'aultres, non chrestiens seulement et asseurez de la vic éternelle, mais encores payens, ont d'une magnanimité desprisé la mort ; et le Filz de Dieu, le plus magnanime et constant de tous les mortelz, à la milliesme partie de la constance et magnanimité duquel jamais homme n'est parvenu, aura-il (comme dict Calvin) perdu occur et sera-il tombé en crainte si vile et extresme? C'est trop ignominieusement estimé et parlé du Filz de Dieu. Mais sur ce point voyons la grande ignorance et malice de Calvin. Pour mieux prouver son dire, il change la commune interprétation du mot grec wielen, qui, au rapport de tous doctes en langue grecque, signifie craincte. prévoyance, révérence et piété, qui est le devoir qu'on doit premièrement à Dieu, puis aux parents, et tiercement à personnes vertueuses et d'authorité. Ce mot aussi se trouve signifiant destournement de ce qui est contre devoir et raison. Toutesfoys il ne signifie pas une crainte ignominieuse et procédant de laschetté de cœur pour quelque péril imminent, mais plustost une crainte vertueuse, engendrée d'amour et révérence, laquelle on porte à quelqu'un pour sa dignité et grandenr ; ce que plus manifeste le mot waste, qui signisse une personne

religieuse, véréconde et honteuse. Mais Calvin a prins ce mot en la pire partie, d'horreur et tremblement pour un péril inévitable, jusques à désespoir, à laquelle crainte les poètes donneut les adjectifs anxium et atrum, c'est-àdire plein de anxiété et de regard obscur et ord, ce que nul sainct docteur ne receoit avoir esté en nostre Seigneur Jésus-Christ. Un aultre grand erreur il commect en sa traduction, c'est qu'il traduict la préposition à mô tout sultrement que tous les doctes en grec ne la prennent; car elle ne se trouve jamais signisiant meși, qui veust dire de. Et si on me dict qu'on ne la trouve aussi signifant pro, comme il y a en la traduction commune, je respon que mieux valloit laisser les parolles comme de long temps elles sont receues de l'église et en commun usage, que les changer sans propos, contre l'honneur de Dieu et de son Filz Jésus-Christ. Et si Calvin cust esté si scavant et docte que nous veult faire à croire Bèze, il eust pen avoir reu que le mot and se peult interpréter pour ou selon, comme and the tre interprete ex aquis riribus; ainsi en ce liculano tis inabias, qui empeschera que en ne soit interprété ex ou pro? Davantage, si Calvin avoit desir de restituer ce lieu en son droict sens, pourquoy si témérairement et audacieusement a-il adjousté au texte un pronom suo? Car il a dict qu'il fut exaussé de sa crainte, combien que au grec il ne se trouve, mais simplement il est escrit : ano the colabilat, pro reverentie, sans pronom abrov. J'ai par avanture trop pressé re point, y demourant trop longuement, mais je l'ay saict expressement pour plus clairement monstrer l'ignorance ou la malice, ou toutes deux ensemble, de ce Calvin, lequel Bèze exalte si hault sur tons les doctes qui forent onc. Or, se voue et dédie qui voudra à sa doetrine et soubstienne son hérésie; je diray ce que je recueille de

la naincte Escripture, et des sentences des saints pères et docteurs anciens, les plus proches des apostres, sur la priere de Jésus-Christ et sur les parolles escrites en l'épistre aux Hébrieux. Et devant toute aultre chose convient noter que laditte oraison n'est point escritte par tesmongnage de personnes qui les avent ouyes et y avent este présentes; car ces parolles furent proférées par nostre Sugneur sur le mont des Olives, où il n'avoit mené que trova de ses disciples : les aultres il laissa en Getsemanie; et encores ces troys estoient loing de leur maistre d'un ject de pierre et sort engravés de sommeil. Le Sainct-Esprit 'onc. par l'inspiration duquel cecy a esté escrit, par vinvi et sincères non contrefaicts serviteurs de Dieu, a, par ceste oraison, enseigné et faict entendre la dignité, magnificence et excellence de nostre Seigneur Jésus-Christ, qui (comme il est escrit audit cinquiesme chapitre de l'épistre aux Hébrieux), aux jours de sa chair, c'est-àdire vestu de substance et nature humaine, peu estimé des hommes, aussi maltraicté par les Juisz que malsaicteur, brigand ou larron, seit prière et oraison de la plus profonde et intime partie de son cœur, avec larmes, à celuy qui le pouvoit délivrer de la mort. Hne s'enfuit donc en loingtaines provinces, en boys, désers ou cachettes: d ne commande aux anges, ses ministres, d'empescher L'atteprime de se ennemys ne de les aveugler, contondre on renverser; mais il prie son père, non par crainte vile, féminine, pusillanime, pleine de frayeur. etdoubtant d'estre englouty (comme voulant fuyr, comme escrit Calvin), ains plustost se offrant généreusement à la mort, de toute éternité ordonnée par le Père céleste pour la rédemption du genre humain ; et dict telles paroles: Pere, s'il est possible que ce calice de mort se puisse passer sans que je le gouste, je vous prie qu'il se passe et me je ne souffre point la mort; mais s'il n'est possible, rostre voulonté soit faicte et non la mienne. En cecy le iainct-Esprit enseigne que deux natures estoient en noetre seigneur Jésus-Christ, la divine et humaine; l'humaine, constituée de corps subject aux nécessitez naturelles et l'ame raisonnable, faisoit toutes actions naturelles, apretant toutes choses nécessaires à la conservation de ceste nature, et craignant toutes choses contraires à la conscrntion d'icelle nature, assavoir, les passions, afflictions t la mort, qui est la destructio ladicte nature humainc. Or, selon ceste nature he ine, il craignoit la mort. Ren cecy le Sainct-Espri re ite l'erreur d'un Eutices, ibbé en Constantinoble, le tre es après Manès, et Apolimaris, qui soubstenoient (: Christ n'avoit pas m corps humain, mais céleste, i, ce un raion de chil, estoit passé par le corps de la Vierge sans prendre hoss aucune de sa substance, et ainsi attribuoient à sostre Seigneur un corps santastique et non passible. Pour monstrer donc, contre les opinions des hérétiques, que Jésus-Christ estoit vray homme et vray Dieu, il faict scrire ceste oraison pour signifier deux voulentez avoir sté en luy: l'humaine, selon laquelle il n'eust point voulu mourir, et la divine, selon laquelle la raison conduicte econformoit au vouloir de Dieu. Secondement, le Sainc!-Esprit, par ces parolles, veut donner à entendre la nécesité de la mort de cest innocent, sans laquelle la nature amaine demouroit imperfaicte, sans espoir de résurrerion; et pour ce sujet il disoit: S'il est possible; mais l'estant possible, il se remect au vouloir de Dieu, duquel smais il ne s'est parti. Car, comme c'est une mesme reissance et sapience du Père et du Filz, ainsi est une nesme voulenté. Ceste est la vraye et légitime exposition elon les Pèrm at docteurs anciens orthodoxes, laquelle

les vrays ensans de Dieu et de l'Eglise suyvent; or, tienne l'autre de Calvin qui se voudra vouër et consacrer à sa saulse doctrine et hérésie.

CHAPITRE XXV.

Quelle a esté la créance de Calvin touchant la descente de Jésus-Christ aux enfers.

En un autre point bien exprès il monstre fort clairement son ignorance et malice; car je laisee passer un grand nombre de contrariétez de sentences en ses livres, pour ce qu'elles ont esté remarquées par d'autres. Mais de cest erreur je ne pense qu'aveun en aye escrit; c'est sur l'article de soy de la descente de nostre Seigneur Jésus-Christ aux ensers. Or, cedict article n'est de moindre importance pour la probation de l'excellence et anthorité sienne que les autres de sa nativité, résurrection et ascension au ciel; ce néantmoins Calvin l'a voulu supprimer et cacher par malice diabolique ou par une ignorance trop lourde, ou par les deux ensemble. La malice du diable a de tous temps esté vigilante contre la gloire de Dicu et de son Filz nostre Seigneur, et a tousjours incité quelques orgueilleux et ambitieux cerveaux pour se servir d'eux en telz essects, inventant quelque interpré tation estrange pour conclure les bérésies déjà paravant condamnées et rejectées par les évesques, saincts et orthodoxes. Ainsi subtilement il feit parler Arius, et lay feit enseigner la mesme erreur que Ebion, Artème et Paule Samosatène avoyent seméc, contre la consubstantialité du Filzavec le Père, mais soubs autres termes, pour mieux cacher et couvrir la poison desdits Ebion et ses compagnons, qui paravant avoit esté congneue et condamnée. Ne faisant donc point Arius mention du mot sperguerer.

it à dire de la mesme substance, il disoit que le divin n'estoit point coëternel avec le Père, mais Père estoit devant le Verbe, combien que le Verbe ne il disoit) estoit ἐξ οὐκ ὀντῶν, c'est-à-dire des choses l'estoyent point, comme voulant dire qu'il n'esmint des choses créées; par lesquelles parolles il sourdement la divinité de Jésus-Christ. Mais la int congneue par un Alexandre, évesque d'Alexanet puis condamnée comme a esté dict. Depuis il nyer un Photinus, prebtre, qui, pour mieux sar-& masquer sa faulse doctrine laquelle il vouloit en l'église, il vitupéroit les arians et orthodoxes, mnant la doctrine des uns et des autres. Toutessois pavelloit l'hérésie d'Ebion et ses compagnons; car sprétoit ce mot loyer, en l'Evangile selon sainct Jean, Let destination de la rédemption de l'homme, et tion de la vie éternelle par l'homme nay de la ». Mais cedit Photinus fut réfuté en sa lausse interion par un Basilius, évesque d'Ancyre, province de e. Somme, c'est une ancienne ruse de Sathan d'exquelques hérétiques qui, par fausses interprétations seripture, cachent l'honneur de nostre Seigneur et misent sausses doctrines en l'église; ce qu'en nostre nous avons congueu en Calvin qui, entre les autres singulièrement il desrobbe la gloire de Jésus-Christ, sant ce mot : Il est descendu aux enfers, il a esté sépulcre. Et parce qu'il sut reprins, des l'an 1552, selque personuage qui luy reprochoit que sa battuestoit trop. deshonneste et vicieuse, et que c'estoit diet au Symbole: Il a esté mort et ensevely, sans y Ler : A esté mis au sépulchre, il a supprimé les preenthécismes qu'il a peu, et, l'an 1562, furent r'im-Let en cos dernicres éditions il ne fait aucune men-

tion de ceste descente de nostre Seigneur, pour cacher les énormes sentences par luy mises aux premières éditions; en quoy il monstre sa malice diabolique, comme celuy qui, ayant donné un coup de dague à un autre, cache vistement sa dague et retire sa main en son sein, feignant n'avoir faict le coup. Toutessoys encores se pourront recouvrer des vieux exemplaires des cathécismes, ausquelz on trouvera que le ministre interrogue l'enfant: Que veut dire ce qui est adjousté de sa descente aux enfers? A quoy l'enfant respond : C'est que non-seulement il a souffert la mort naturelle, qui est séparation du corps et de l'ame, mais aussi que son ame a esté enserrée en angoisses merveilleuses, que sainct Pierre appelle les douleurs de mort. Puis le ministre demande : Pour quelle raison cela s'est-il faict, et comment? L'enfant respond: Pour ce qu'il se présentoit à Dieu pour satissaire au nom des peschenrs, il falloit qu'il sentit ceste horrible destresse en sa conscience, comme s'il estoit délaissé de Dicu, et mesme comme si Dieu eust esté courroucé contre by. Estant en cest abisme il a crié: Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu laissé? Puis peu après il adjouste qu'il falloit que Dieu l'assigeast ainsi pour vérifier ce qui a esté prédit par Esaye, assavoir : qu'il a esté frappé de la main du Père pour nos péchez. Or, pour résuter cecy, je veux commencer par ceste dernière sentence; c'est qu'il dict que Jésus-Christ a esté ainsi traicté pour vérifier le dict d'Esaye. En ceste sentence il monstre son ignorance trop lourde, et la pluspart de ses sectateurs l'ensuyvent. traduisans plusieurs passages de l'Evangile semblables à cestuy-cy: Hoc autem sactum est ut impleretur quod dictum est, etc., et disent : Cecy a esté faict assin que sust accomply ce qui a esté dict par le prophète, etc. Mais il devoit avoir observé que le mot n/ ne signifie pas toujours affin, comme

at la cause pourquoy u chose est faicte, mais siquelqueloys consécution ou événement de choses, dittes, ou subséquentes, comme nous lisons au psal-: Pescevi, et malum cora e feci, ut justificeris, etc., iché, et commis mal en ta présence, non pas assin ste cause que tu susses juste, mais, il est ensuivi par éché que la justice est apparue, et a esté manifestée stance et fidélité en tes promesses, contre ce que les es jugeoyent de toy, assavoir que, pour mon péché, babandonneroys et chasseroys de toy, comme tu chassé et habandonné Saül mon prédécesseur. Le mble est escrit en l'épistre aux Romains, chap. 5: sbintravit ut abundaret delictum; c'est-à-dire, La loy trée ou baillée, non pas affin que le péché abondatt stage, mais, Il est advenu que la loy estant donnée mmes, le péché a esté plus habondant que devant. insi faut-il dire que Jésus-Christ a soussert et saict ers choses prédictes p: les prophètes, non pas me les prophéties fusser accomplies, mais est adque les prophéties et prédictions des saincts pros ont esté accomplies en la passion et faicts de Seigneur Jésus-Christ. Sur quoy faut apprendre choses concorrantes en la passion de nostre Sei-, desquelles sainct Pierre fait mention au deuxiesme re des Actes, assavoir le conseil dessini et déterde Dieu, et sa prévoyance, qui sont dissèrentes; es choses Dieu avoit dessini et arresté en s il éternel; assavoir que Jésus-Christ s'humilieroit à ix et souffriroit la mort, et d'autres choses il avoit ses (comme toutes choses futures luy sont pri-1), assavoir les injures, blasphèmes, calomnies qui s Juisz seroyent saictes contre la personne de son sequelles of - - il n'avoit ordonnées ne arrestées

en son conseil et décret éternel, mais seulement prevoues. Et faut sagement distinguer entre le décret ou conseil dessini de Dieu et sa prévoyance, ce que l'on peut entendre par ce qui advint à Joseph, filz de Jacob, comme l'histoire est en Genèse. Il dict à ses frères, après la mort de leur père, troublez et craignants que ledit Joseph ne se ressentist de l'injure qu'ils luy avoyent faicte: Ne craignez point, car telle sut l'ordonnance et conseil cicsfini de Dieu que je vinsse en Égypte, où il avoit déterminé de m'exalter et constituer en dignité; combien que la détermination de Dieu n'estoit pas que ses frères usassent de telle cruaulté contre luy, ce que toutessois il avoit bien préveu. Or, touchant la proposition que Calvin enseigne, et ses adhérens opiniatrément, tiennent que Dieu avoit déterminé et délibéré la cheute d'Adam, et ainsi de toutes autres choses qui se commettent au mende, cela est saux et jà de long-temps condamné par l'église; car quelque excuse, converture ou subterfuge que Calvin et ses ad!:érens puissent trouver, ils ne peuvent myer qu'ilz ne dissent Dieu estre autheur de péché. Mais de cecy sera plus amplement traicté, s'il plaist à Dieu, su l'œuvre suyvant ceste-cy, comme j'ay promis. Secondement il blasphème sourdement contre l'honneur et gloire de nostre Seigneur, luy attribuant chose qui ne fut onc ne penvoit estre en luy, assavoir sindérèse, remors, compunction, ou pressement en sa conscience; car fay bien asseuré de son intégrité et innocence, demanda aux Juis: Qui est celuy de vous qui me reprendra de péché? Et en un autre lieu il diet : Le prince de ce monde est venu comme pour espier et considérer ce que je suis et mes actes, mais il n'a trouvé en moy chose aucune répréhensible. Or, il faut maintenant parler de la descente de nostre Seigneur aux enfers, qui est un des principaux articles de la foy, autant concernant la gloire de Jésus-Christ que l'article de sa résurrection et assention au ciel.

CHAPITRE XXVI.

Suils du chapitre précédent sur la descente de Jésus-Christ aux enfers.

La descente de l'esprit de nostre Seigneur Jésus-Christ set prophétizée par David, au psalme 15: Tu me laisseras polit mon ame aux enfers et ne permettras que ma chair sinte patréfaction ou tumbe en pourriture. Lesquelles puroles sainct Pierre, aux Actes, chapitre deuxiesme, expose de Jésus-Christ, duquel l'ame, descendue aux enfers, ae peut estre détenue aux lieux profondz soubz la puissance des princes des ténèbres; mais ayant presché et manifesté la puissance de sa divinité, il retourna glorisustement, et reprint sa chair et son corps gisant au sépulcre, et ressuscita, présens les gardes du sépulcre, ma'gré les diables et la mort. De sa descente aux enfers et sa prédication faicte aux desfunts, sainct Pierre, autroisiemme chapitre de sa Catholique, escript : Que Jésus-Christ nostre Seigneur, estant mort selon le corps et vivant selon l'esprit, s'en alla prescher aux espritz détenus en la prison, c'est-à-dire en la puissance de la mort et du diable, prescha, dis-je, aux incrédules et aux justes : laquelle prédication, pour le regard de ceux qui avoient esté incrédules au temps de Noë, n'estoit faicte pour les convertir à la foy, mais les a asprement reprins et blasme et convaince de incrédulité; et pour les justes a esté consolation et communication de gloire, à sçavoir à ceux qui scullement estoient détenus aux limbes pour les peines du péché originel. Le mesme sainct Pierre plus clérement a

assuré au quatricsme chapitre ladicte prédication aux ensers; parlant des meschans qui vitupéroient les gens de bien qui se retiroient des vices et péchés: Ils rendront conte, dit-il, et raison à celuy qui jugera les visz et les morts; pour ce l'Evangile a esté presché aux mortz, affin qu'ilz soient condemnés en chair selon les hommes et qu'ilz vivent en esprit selon Dien; c'est-à-dire que Jésus-Christ, par telle prédication saicte aux ensers, s'est déclaré et manisesté juge des viss et des mortz, à ce que les méchans soient jugez et condemnez en la chair, selon hquelle ilz ont vescu, et les justes reçoivent vie éternelle à cause de l'esprit selon lequel ilz out vescu en Dien. Je consesse que ceste matière est sort dissicile à entendre; mais si vault-il mieux, ne l'entendant point, confesser sisplement de ne l'entendre, que de supprimer la gloire de Jésus-Christ et exposer la Saincte-Escripture à contrepoil pour paroir de n'ignorer rien et estre un docteur absolut et parsaictement doué de l'esprit de Dieu, comme Théodure de Bèze s'effurce de le faire croire par ses jaseries et mensonges trop impudentes et effrontées. Je pourroy encor mettre en advant beaucoup de passages de l'Escripture-Saincte mai traduicts, et pirement exposes par Calvin en ses œuvres; mais parce que plusieurs persounages de bon esprit en ont desjà saict mention, et que je scay que bientost en doibt sortir en lumière un amplement déclarant ses erreurs et ignorance, aussi pour n'estre trop prolize et facheux aux lecteurs de ce présent opuscule, je mettray fin à ce présent livre, par lequel je désire estre congneues la vie, les mœurs, les ruses diaboliques de Calvin, et la mort corpore le de laquelle il passa de ce monde, en blasphèmes, maugréements, despitements, jurements et désespoir extresme; pour lesquelles choses sa porte sut close, et on ne permettoit qu'on l'allast visiter, pour ne

donner occasion d'ouvrir les yeux à plusieurs pauvres ignorants qui, trop vouez et consacrez à sa doctrine, enssent esté informez du contraire qu'ils estoient persuadés. Je serre donc cest œuvre, exhortant les humbles et sincères enfants de Dieu et de l'église catholique que ce présent discours leur soit un antidote et préservatif contre l'empoisonnée doctrine de Calvin, couverte et fardée de jaseries de Théodore de Bèze, qui veult faire peroir un caprit des ténèbres estre un ange de lumière, et un loup estre un aigneau, et un mulet estre un éléphant. Et prie Dieu que les pauvres ignorants et idiots, destournes du vray chemin de salut et fichez en opinion faulee par la fraude de Sathan, puissent ouvrir les yeux de l'entendement et congnoistre combien ilz se sont fourvoyés et comment leur secte s'en va, abolissant de jour en jour; davantage que les entreprises de leurs chesz ne prospèrent, mais tousjours sont renversées au contraire de leur intention, qui signifie clairement que Dieu n'est point autheur ne motheur de telz changements et nouveaultés, aussi ne leur donne point bonne et heureuse issue. Car quelle Su out faict le duc des Deux-Ponts et ses reistres, lesquelz il amena pour piller, brusier et desrober la France, soubz conleur de religion? Plus, les Souysses et Geneveens induicts et sollicitez par Théodore de Bèze à venir surprendre la ville de Lyon et le païs circonvoisin, que sontila devenus? Les villes de Mascon et aultres de France surs, comment ne sont-elles demourées en leur domination et puissance, si Dieu leur avoit données ? Castelnan, La Renaudie, et Vilemongis, et les autres conspirateurs contre la mort d'un jeune Roy à Amboise, induicts par la sussion de Calvin, quelle issue enrent-ils et que devint leur entreprinse? Le succès de la honte et mort vergengnouse laquelle ils recourent furent teamoine bien mani-

festes qu'ils n'estoient pas cuvoyés de Dieu, comme Jéhnpour tuer Joram et la lignée d'Achab, comme il est escrit au neuviesme chapitre du quatriesme des Roys. Poltrot qui, à la persuasion de Théodore de Bèze, occit trahitreusement à Orléans le noble, preux et vaillant prince Françoys de Lorraine, duc de Guise, pourquoy n'eschappa-il et survé, s'il avoit esté advoué et envoyé de Dieu à ceste entreprinse, comme Dieu sauva Aot, ayant tué Eglon, roy de Moab, comme l'hystoire est bien expresse au troisiesme chapitre du livre des Juges? Finallement, les ennemis de paix et tranquillité, conjunteurs contre la couronne et teste de leur Roy, auquel ik avoient faict hommage et juré obéissance et fidélité, comment leur en print-il le jour de Sainct-Bartholomy, l'an de grace 1572? Je ne veux pas approuver les massacres de plusieurs gens de bien et innocens qui, par malice diabolique et fraude sathanique, se feirent trop cruellement en certains lieux et villes de France; mais je diray bien asseurément, quelque chose qu'en sentent et escrivent aulcuns de la secte calviniane, que promesse se doit estre tenue à ceux qui sont contre leur promesse, devoir et soy. Je prie toutes sortes et conditions de gens vrayement conduicts par l'esprit de Dieu, de faire craisons dévotes et continues que Dieu donne à son église des vrays docteurs et légitimes pasteurs, qui sincèrement onseignent le chemin de salut et repurgent le champ de l'église de tous erreurs et abuz; semblablement qu'il denne à nostre Roy, et à tous Roys et princes de la terre. son Sainct-Esprit et sapience, pour entendre sa saincte et juste voulenté, grace d'y obéir, et de contenir leurs subjects en sa crainte et vraye religion. Pour conclusion, à re Dieu, Créateur, Rédempteur et Sauveur, soit

e Dieu, Créateur, Rédempteur et Sauveur, soit

REMARQUES

ATR LA

VIE DE JEAN CALVIN,

TIRÉES DES REGISTRES DE NOVON, VILLE DE SA NAISSANCE;

PAR JACQUES DESMAY (1).

111

Calvin nasquit à Noyon, dans la place où est bastie présentement la maison du Cerf; il fut baptizé en l'église de Saincte-Godeberte, en l'an 1509, au mois de juillet. Il estudia en sa première jeunesse dans le collège des Capettes, sondé en la ville de Noyon. Aucuns ont pensé qu'il avoit esté ensant de chœur, autres ont dit qu'il avoit esté chanoine de Noyon; mais j'ay appris là qu'il n'a esté ny l'un ny l'autre. Trop bien j'ay trouvé qu'il a esté chappelhin et curé, et qu'il obtint aussi une chappelle sondée en l'église de Sainct-Quentin-à-l'Eau, au saubourg de Pé-

(1) Jacques Desnay, docteur en Sorbonne et vicaire général du discèse de Rouss, publis à Rouss, en 1621, le petit ouvrage que nom réimpriment et qui est très pensonne. Il contient des recherches curieuses, tirés des regiotique de l'évéché de Noyen, sur les premières années de J. Colvin. Nouseum supprimé les trante promières pages de cotte piece parce qu'elles ac dennent que des renseignements pau importants sur les parents de Calvin.

ronne, appellée la chappelle de Sainct-Jean de Baiencourt.

Le 29 de may 1521, maistre Jacques Regnard, secrétaire de révérend père en Dieu messire Charles d'Angestée, évesque de Noyon, rapporta en chapitre que les vicaires généraux de mondit seigneur avoient donné à Jean Calvin, fils de Girard, aagé alors de douze ans, une portion de la chapelle de la Gésine, vacante par la pure et simple résignation de maistre Michel Courtin, suivant la procuration passée à vénérable homme maistre Antoine d'Estrée, procureur fondé et nommé pour ceste fin. Alors lecture fut faicte par Jean Calvin des statuts, et serment par luy presté suivant la coustume, et fut mis en réelle possession de ladite chapelle par celuy qui présidoit en chapitre. Le susdit Courtin avoit eu ceste portion de chapelle de la Gésine par la permutation qu'il avoit faicte avec Charles Cauvin pour sa chapelle de la Magdelaine.

En l'an 1523, une grande peste régnoit en la ville de Noyon, qui fit abandonner la ville à plusieurs chanoises. Girard Cauvin, qui aimoit son fils Jean Calvin, pour ce qu'il le voyoit de bon esprit, d'une prompte naturelle à concevoir, et inventif en l'estude des lettres humaines. luy procura un congé de s'absenter et sortir de la ville, tel qu'on avoit accordé en chapitre aux chanoines, ainsi que nous voyons au chapitre tenu le 5 d'aoust 1523, auquel requeste se voit présentée par Girard, à ce que son fils Jean Calvin obtint congé d'aller où bon luy sembleroit durant la peste, sans perdre ses distributions; et qui luy fut accordé jusques à la feste de Sainct-Remy suivant.

Ce sut alors que Calvin s'en alla à Paris estudier deus l'Université, aagé seulement de quatorze ans; un son esprit sans conduite et retenue, semblable à celuy de son père, se porta facilement à la liberté de jeunesse.

chapitre général tenu le lundy 16 janvier, l'an 1526, e Antoine Picot, promoteur, fit plainte contre Jean Le subject de la plainte n'est point employé dans seulement; il y a que Jean Calvin fut déclaré con: avec son frère Charles, et trois autres là desnom-agevoir: Pierre Boben, Nicolas de la Neufville et e-Noir. Puisqu'il y a de la contumace, il est facile e que desjà ce petit vipereau commençoit à ronger tra de sa mère saincte église, de laquelle il recevoit priture; ses libertez luy faisoit desjà oublier le sequalit avoit fait le jour de sa réception au nombre des lains.

shapitre général tenu le lundy 6 may 1527, desplaintes sont saites contre Jean Calvin et son srère es, et sont pour la seconde sois déclarez contulà la poursuite du promoteur, et ne comparurent Leux, ni per procureur.

pendant Girard Cauvin ne dormoit point à solliciter pendant finssent advancez en biens d'égliso, et fit er ses mences qu'il aurappa une cure pour son fils Calvin.

vendredy 27 septembre 1527, ainsi qu'il est enpéau seuillet 130, page 1, Girard se présenta en chaporteur d'une procuration ad resignandum de maisam Havart, curé de l'église parroissiale de Saincta de Marteville, diocèse de Noyon, par laquelle Havart résignoit purement et simplement entre sime du chapitre sa cure de Marteville. Alors maistre ne Fauveler, chanoine, qui estoit en tour ad presenm, présenta à ladite cure Jean Calvin, laquelle présion sut acceptée de messieurs de chapitre. On voit que c'est d'un corps à plusieurs testes. Celuy qu'ils at condamné de contamace en deux divers chapitres, ils le reçoivent à prendre charge des ames tens correction du passé, n'estant promeu à aucun ordre sacré, n'ayant que simple tonsure et en un aage incompétente, n'ayant encore que dix-huict ans, remply de follies et libertez de jeunesse. Le mesme Fauvel fut député en ce chapitre pour présenter Jean Calvin à monsieur l'évesque ou à son grand-vicaire.

Il se trouve aux mesmes registres que Jean Calvin, auparavant d'estre receu curé, avoit esté approché en chapitre, à l'instance de maistre Jean de la Ruë, chanoine de
Rheins, et que par deux chapitres divers, l'un tenu le
24 juillet 1527, l'autre le 7 d'aoust suivant, la cause avoit
esté agitée en plein chapitre; mais il n'est fait aucune mention dans les actes enregistrées pourquoy c'estoit, et n'ay
seeu apprendre le subject de cette approche. J'ay bien ouy
dire à aucuns chanoines des plus anciens, qu'ils ont veu
autresfois un fueillet blanc dans les registres, où en teste
y avoit escrit: Condemnatio Joannis Calvini, et n'y avoit
rien escrit davantage en toute la page, ains demeutitit es
blanc; cela a donné à deviner à beaucoup ce que ce pouvoit estre.

Il y a encor une autre sentence de condamnation contre un chapelain vicaire qui portoit le mesme nom Jean Calvin, mais c'estoit long-temps après que Jean Calvin hérésiarque eust quitté ses bénéfices, fut sorty de la ville et du pays, et cust abandonné la foy de Jésus-Christ; car ceste sentence se trouve enregistrée et dattée de l'an 1550, et prononcée contre Jean Calvin, vicaire, pour avoir retenu en sa maison une femme de mauvais geuvernement. Et fut condamné ledit Calvin à estre fastigé de verges sous la custode.

Quant à l'hérésiarque, il estoit alors à Genève, en la plus grande flamme de ses serveurs; et n'ay soeu trouver

proches ey-dessus. C'est pourquoy je n'en diray vieu plus exprès, n'ayant entreprins d'escrire que ce que j'uy apprins sur les tieux de sa nativité et conversation première.

Par antres divers moyens et plusieurs conférences que j'ay recherché avec gens notables, et spécialement avec personnes d'ange, tant ecclésiastiques que lasques, j'ay apprins que Jean Calvin estoit d'un esprit qui aimoit le change et nouveauté. Il ne pouvoit s'arrester en place ny attacher à une vacation. Il fut pourtant huict aus entiers et continuels chappellain d'une des portions de la Gesine, puis la résigna, puis derechef la reprit, eschangea sa cure de Martheville à une autre, puis vendit la dernière. Il courat les Universitez de Paris, d'Orléans, de Tholose, de Padoue. Il fit les voyages de Rome; de Venise, de Baset et austres. Il ne s'arresta pas besucoup ny à Rome sy à Venise. Il fut plus long-temps à Padoue. Il fit encor les voyages de Genève, Lauxme, Strasbeurg et de Batle; unfin il s'arresta à Genève, où il mourut.

Il so desilt de ses bénésices en la manière qui s'ansuit. Le vendredy, dernier jour du moys d'avril 1529, comme il est enregistré sol. 296, discrète personne maistre Français Mansel, chancine et official de monsieur l'évesque de Moyen, rapporta en chapitre que les vicaires généraux de mondit seigneur avoient donné à Anthoine Cauvin, fils de Girard, la chappelle sondée en ceste église à l'antel de la Gesine, vacante par résignation qu'en avoit fait entre leurs mains maistre Jean Calvin, frère dudit Anthoine, dernier paisible possesseur, suivant la procuration dont est porteur ledit Mansel. Les statuts forent leurs par Anthoine et serment presté; après maistre Mathien Randoul le mit en possession de ladite chappelle.

Jean Calvin desiroit s'installer dans le lieu natel de

ses ancestres et en l'église où ils sont enterrez, sçaveir en la parroisse du Pont-l'Évesque, faubourg de Noyon, sur la rivière d'Oyse. Pleust à Dieu qu'il eust sceu y demeurer stable, sans cercher autre chemin que celuy que ses majeurs luy avoient frayé, car tous ses grands pèressont morts bons catholiques (dit l'enqueste de M. de Melle).

Le lundy 5 juillet 1529, maistre Anthoine Fauvel, comme procureur fondé de maistre Jean Calvin, apporta en chapitre la résignation de la cure de l'église parroissialle de Sainct-Martin de Martheville, par permutation avec discrette personne messire Jean de Bray, prestre curé de l'église parroissiale de Nostre-Dame du Pont-l'Évesque, au diocèse de Noyon, et nou autrement. Laquelle résignation pinsi faicte et admise, discrette personne maistre Michel Reusse, chanoine, qui estoit en son mois de présenter, nomma à ladicte cure de Martheville le susdit Jean de Bray, laquelle nomination les sieurs du chapitre admirent.

Martheville est un village à huict lieues de Noyon, proche de Vermand, dont le pays est appelé Vermandois, où estoit anciennement une belle ville, siège des anciess évesques de Noyon, destruite par les Vandalles.

Jean Calvin sut présenté à la cure du Pont-l'Evesque par messire Claude d'Angestée, abbé de Sainct-Eloy, auquel Calvin puis après dédia ses commentaires sur le Traicté de Sénecque de Clementia, en l'an 1532. Ainsi il sut receu curé du Pont-l'Evesque, parroisse où son grand-père saisoit sa demeurance, et où son père Girard sut baptizé. Ainsi bailla-on les brebis à garder au loup, trop jeune curé en toute saçon; alors il n'avoit encor que vingt ans. Depuis il s'en retourna à Paris, de là à Orléans, où il se mit à l'estude des loix. J'apprins que ce sut à Orléans où il sut premièrement subverty de la soy par un Jacobin apostat, Allemant de nation, avec lequel il se loges en

a geraie. En ceste Université il fat predureur de a de Picardie. Et projectant un long voyage, pour nir il desrobba le calice d'argent de sa nation qui a sa garde comme procureur; ce fut alors qu'il pays estranges et alla jusques à Rome. Quelques près il fit cognoissance avec la Reine de Navarse agea ouvertement aux nouvelles sectes qui s'esdevées, sous la rebellion de Martin Lether-Après en couru en divers pays, il revient à Pasis et se fgenter au collège du cardinal Le Moyne, chi il goit secrattement; ce qu'estant descouvert, il-fat par le lieutenant - criminel ; mais il co-panya Lenestre qui respond aux Bernardine, et, fut déhauten bas se servant des draps de son lictenties les. Monsieur l'abbé de Genlis, doyen, me dit pit apprins cacy d'un vieux chancine qui esteit mps là à Paris. Calvin, eschappé par la semestre; dans le faubourg de Sainot-Vietor, au legis d'un n, et changes là dedans ses habits, -en nevestant pe de vigneron, et, se mettent une besuce de toille et une houé sur ses espaules, print le chettin de Ce changine le rencontre sur le chemin, et se retent. Il luy remonstra sa fauta et luy promit le in appointer s'il vouloit changer de vie et s'arrester de son salut. Calvin, qui avoit-encore le seu à le enyvré des promesse et espérances viines des nousctaires, luy respondit : Puisque je suis engagé je vray tout outre. Toutesfojs, si j'avois à recam-(disoit-il), je ne m'y quagagarois jamais, ' ... : ' A arrivé à Noyen; pour sen dernier veyage, il rentrer en la pessession de sa chapelle, qu'il ir cy-devent résignée à son frère Anthoine; pour obtempérer, Anthoine passa procuration of

resignandum, où Charles est nommé pour procureur, ainsiqu'il est enregistré le mercredy 26 sévrier, l'an 1531, fol. 8, 20 et 13, pag. 1, où il est dit que maistre Fursi de Cambray, grand-vicaire de révérend père en Dieu monseigneur l'évesque de Noyon (qui estoit alors messire Jean d'Angestée), rapporta en chapitre que les vicaires généraux de mondit seigneur avoient donné et conféré à maistre Jean Calvin, clerc, la chappelle fondée en ceste église, à l'autel de la Gesine, par la résignation faicte en leurs mains d'icelle par Anthoine Cauvin, dernier paisible possesseur: laquelle relation ouye, maistre Charles Cauvin, procureur de Jean son frère, fut mis, pour et au nom d'iceluy, en réelle possession d'icele chappelle, le serment passé selon la coustame. Calvin, receu derechef chappellain de l'église de Noyon, me rendit point pourtant meilleur devoir qu'auparavant. Plaints surent faictes contre luy en plain chapitre de ce qu'il me satisfaisoit pas à ceux qui l'acquitoient de ses charges.

Le chapitre tenu le mercredy 7 janvier 1533, maistre Aubin Ploquin dresse plainte de ce que depuis quinss mois il descharge maistre Jean Cauvin des messes de sa chappelle, et que depuis ce temps là il n'avoit reçen sucunes nouvelles de luy. Charles, frère et procureur de Jean, est fait venir pour respondre; lequel, au nom de son frère, consent que le gros du bénéfice soit arresté et vendu jusqu'à la concurrence des deniers deux audit. Ploquin. Et est ordonné que le cellerier doresnavant entintere pour lés-charges de ladite chappelle.

Le lundy 4 may, l'an 1534, fol. 10, sous Martin Morlet, notaire de chapitre, discrette personne maistre liteques Roussel; chanoine et scelleur de révérend père en Dieu monseigneur l'évesque et comte de Neyen, painds France, a rapporté que le grand-vicaire de mondit suisur avoit douné et conféré la chappelle fondée à l'autel la Gesine en ceste église, vecante par la résignation. maistre Jean Calvin, à discrette personne maistre Anine de Marlière, après lequel rapport leslit de la rlière présent a requis d'estre reces à ladite chap-Repetfratt les dreiots et serments accoustamés. Quoy py après meure délibération de messiours, ils out recent Burnertain ancieu, enquis par M. de Melle, official, sur to detnière assignation faiete per Cabrin de sa chapby dit qu'en ce voyage Calvin vandit à besuz déniens inpless se chappelle, et qu'il donns se cure du Pentvisique à un sieu parent, mounte Caln, qui ne fit guère Moor dervice à l'église que Calvis ; car cé mesalmat mivit tost après, ayant premièrement desbauché sa belle se Véglà les apostres venuerses de camouvel évangile. ha dernier voyage que Calvin feit à Noyon, il tacche subostror beaucoup de ses concitoyens, et de fait il un luit aucups de légère eroyance, austiautres pau frère Apino, an easer Marie et lun chemoide treputad meletto my de Collement, eves quelques entres en petitments, et hier de très meuveises impréssions en l'espeit dé s drive Charles, lesquelles il nishandonnel pus depuist May apprime de M. Chermolae, lieutenant reyal à yes, vénérable vicillard et juge, vivant embouncaripslong que fon maistre Anthoine Chermolae, son onele, pun, qui vivoit du temps de Calvin, retira le pouvre maisilleury de Collemontde la desbuuche et de unaveisteured Oalvin l'avoit fait tomber, et le fit syntrer en sa chalaissie, et me dit meetre qu'il avoit cognes es chaseige qu'il del mourt fort vises, iqui, dopuis sen retour de Co. le jusqu'à l'houre de sa short, fit une urbeautère pissises, su conchest que sur la paille sont le reste deservis.

Monsieur le doyen m'a dit qu'il a ouy dire souvent sa nepveu de Calvin, qui mourut durant que je prescheis à Noyon, qu'il avoit esté voir autresfois en sa jeunesse son oncle Jean Calvin à Genève, et que jamais sondit oncle ne luy parloit le premier de la religion; mais que luy, encor jeune et curieux, luy avoit demandé: Mon oncle, disoit-il, croyez-vous que les catholiques soient en estat de damnation? et que Calvin luy avoit respondu nou, et que jamais ne luy avoit persuadé de changer de religion.

Il m'a dit de plus qu'il avoit cogneu un vieux chanoine, lequel, durant les grands bruits qui couroient de Calvis, l'avoit esté voir et avoit parlé à luy, et l'avoit exherté, comme ayant esté son amy, de revenir au giron de l'égliss, et Calvin luy avoit respondu en soupirant : Il est trop tard.

J'ay encor appris que Calvin ne fut pas le bien vens à Genève, la première sois qu'il y alla, pour ce qu'il esteit sacramentaire et ceux de Genève estoient inthériens, instruits par Guillaume Farel, qui fut cause que, de per d'estre précipité du haut en bas (qu'on dit entre un gense de supplice que ceux de Genève exercent), il se retise à Lauzane, où il mit la main à dresser son l'astitution, un formulaire de confession de foy, un catéchisme et quelques autres petits escrits. Voylà celuy qui naguères esteit petit grammairien, qui fait l'apostre et le théologien casis apostre de nouvelle trempe et bien autre que ceux de nostre Seigneur; car ceux-ci, pour suy vre Jésus-Christ, quitèrent semme et ensans, et celuy-ci, pour première œuvre de son apostolat, chercha semme à se marier, et de fait épouse une fille nommée Idelette, de lequelle es dit qu'il n'eut aucun enfant. Elle mourut l'am 1548, après le décès de laquelle Calvin demeura seise uns vef. Il de apprendre à son frère Antoine le mestier de relieur de

livres, qu'il exerça à Genève fort long - temps, et survesquist son frère Jean.

" Monsieur le doyen me dit que ce vieux chancine, fami-Mer de Celvin, luy avoit autressois raconté la saçon que mouvet Jean Calvin, et qu'il l'avoit sceu par un nommé Petit-Jean, qui estoit vallet de Calvin et qui l'assista jusques en dernier souspir, lequel, après la mort de son maistre, quitta Genève et revint demeurer à Noyen. Il saccate à ce chancine que Calvin estant au liet de la mort fatoit de grands regrets, et que souvent il entendoit jutter de grande cris et se lamenter, et qu'un jour il l'appulle et luy dit : Va en mon estude, et prent en tel endroit des Meures de Nostre-Dame, à l'usage de Noyou ; ce qu'il St et luy apporta, et dit que Calvin sut long-temps à prier Dieu en ces Heures; et dit que ceux de Genève ne vouloient point permettre que beaucoup de gens vinssent le voir en sa maladie, et dit qu'il estoit travaillé de plusieurs maux, comme d'apostumes, gratelle, hémorroides, pierre, gravelle, goustes, fièvre ptisique, courte haleine, migraine, défluction erodente, crachement de sang, et qu'il sut frappé de Dieu comme ceux desquels parle le prophète : Teligit cos in posteriora, opprobrium sempiternum dedit eis. Ainsi que furent frappées autressois les Philistins pour avoir indignement traicté l'Arche d'alliance, ainsi sont punis les spostats, hérésiarques et ennemis de Dieu et de stincte église.

Calvin fit son testament devant mourir et ne laissa, pour plus singulière remarque de ses mœurs, à son béritier, Antoine Cauvin son frère, qu'une tasse ou goblet à boire. Vous voyez les jugemens de Dieu; il avoit esté autheur d'une religion de table, de ventre, de gresse, de chair, de cuisine; aussi en laisse-il les enseignes pour héritage à ceux qui le suivent, un goblet. S'il eust laissé

398 REMARQUES SUR LA VIE DE J. CALVIN.

quelque haire ou cilice, comme un saint Paul, premier hermite, quelque croix, discipline ou autre marque de piété, cela eust esté plus convenable à un qui se vantoit de réformation; mais un goblet à boire! n'est-ce peint pour faire juger à tout le monde que toute sa réformation ne tendoit qu'à establir un règne de Bacchus, de heuverie et de chère? Ainsi mourut Jean Cauvin, en l'au 1564, le 27 du mois de may. Voilà tout ce que j'ay appris dans Noyon, lieu de sa nativité, de ses mesure et déportemens, le tout ayant esté fidellement par moy dressé, tast sur les registres que j'avois en ma chambre que sur les conférences que j'avois avec ceux qui avoient veu et entretenu les contemporains de Calvin.



ENEE DE FRANCE

A JEAN CALVIN(1)-

Monajour Calvin,

Fai receu von lettres du buict janvier par M. Budé, et celle du vingt-quatre, responsives aux miennes dernières, par Milet, au temps que j'estois pour retourner à la court à Fontainebleau, pour parachever en quelques parts mes affaires, qui furent obmises à mon partement de Paris, et y sy demeuré un moys entier, qui a esté cause que je n'ay peu plus tost répondre à vosdittes lettres.

L'occasion qui m'en a fait partir avant le Roy a esté pour my estre interdit de yfaire prescher, comme j'avois faict quelques jours; et non seulement me fut refusé au logis du Roy, mais aussi en un que j'ai achepté, qui est en village, que j'ay tousjours presté et dédié pour tel faict, quand mesmes je n'estois point à la court. Et ce qui plus m'en fache, est que ce a esté à la requeste et sollici-

⁽⁴⁾ Mblioth, du Roy, Man, de Messes, inc. min. du rignes de Frangade FF oz Chardes IX , iguitalio , t. II , w 1071 , p. 00 , di Mist. irriginas z de Propey, vol. 24.

tation de quelques uns mary et semme, qui sont la sceme et tiennent ministres. Monsieur l'admiral et sa somme pe y sont arrivez que le jour que j'en partis, qui n'y out peu saire autrement quant à saire prescher, et sont paris huict jours après, dont ils me sont venus dire des nouvelles eux-mesmes en ce lieu avec le cardinal leur frère. Les deux susdicts messagers, qui m'ont apportez vosdictes lettres, ne sont point encores retournez devers moy pour avoir response; toutessois j'espère qu'ils y repasseront et vous porteront de mes nouvelles. Je vous diray cependant que j'ay veu l'exhortation que vous me faite, tant pour la règle de mes sujets que pour ma maison; où pour les sujets long-temps a que j'ay commencé, et de présent je tasche à parachever, s'il plaira à Dieu; et encores pour le saict de la justice, et au vivre quotidien des pauvres tant habitans que passans, aussy à ceux de ma maison, et pourveoir aux vues et offenses, généralement à touts et particulièrement aux domestiques de la foy, comme vous pourrez entendre par Toutenix, que je pense sera tost devers vous, et de M. de Conlonges, que j'ay advisé vous escrire. Et ceux-là accommodes par vostre moyen et le bon ordre que vous mettrez pour l'advenir, j'espère que le saict de l'église en ce lieu passera bien; duquel je ne vous puis respondre, d'autant que ledict de Conlonges en a tousjours eu l'entière charge, et scait devant Dieu que je luy ay assisté en ce qu'il a demandé; et du commencement qu'il me demanda d'assister au consistoire, je luy accorday, et il choisit des anciens ceux qu'il luy sembla. Et depuis qu'il me dist qu'il ne falloit que les femmes y assistassent, ny que je y fuset, combien que je sçavois que la Royne de Navarre, madame l'admirale et madame de Roye s'y trouvoient en leurs maisons, et qu'il y en alloit de ma maison prepre,

toutesfois juturay point fait instance d'y aller; et n'ay laissé quand il m'a dict de parler à quelqu'un de ceux de ma maison, ou que, sans ce qu'ils m'en parlassent, ils m'ont advertie que ils les y avoient appellez, que je ne les aye tousjours exhortez de le satisfaire, et y servir Dieu aimsy que ledict de Conlonges les y enseignoit et leur disoit, excepté un qui avoit la charge de la despense de la cuisine, anquel je ne permis y entrer, ayant la charge qu'il me sembloit suffisante à sa portée et qualité, estant jeune, et doubtois quelque insolence de luy en tel endroict, comme depuis en propre cuisine il en frappa un vieil ancien et mal sein, lequel n'estoit entré en la religion. De coux de ceste ville, il en a pris et osté comme bon luy a samblé, sans que je m'en sois empeschée, et quelquefois d'eux mesmes s'en sont ostez, comme aussy ont faict ceux de ma maison, ainsy que par ledict Toutenix (qui en a esté) pourriez entendre plus particulièrement, et de présent je ne cognois pas que ceux de la ville molestent nul. Je preus side et conseil de monsieur l'admiral pour réprimer les vices et scandales, après celuy de Dieu, et se vecit qu'entre ses subjects la religion se accroist et augmente, combien qu'il y en a d'autant contraires comme en ce lieu, et la plus part sont soubz ce bailliage, et y a mis des presches et ministres; ce qui ne s'est faict aux setres mes subjects, sors qu'en un lieu seul nommé Bonmy, où perlant l'un de ces jours avec ledit de Conlonges et en jeune ministre dudit admiral pour y en envoyer un, perce que quand je vins en ce lieu, et devant que ledit Conlonges y fust, il y en avoit un qui se retira pour les guerres, il m'a dict y en avoir envoyé à ceste heure un antre; je ne sçais qu'il est. Et quant à ceux de ma maison, les premiers et ceux de qui je me sers le plus sont de la religion et sont la Cone; reste quelques serviteurs et offi

LETTRE DE RENÉS DE PSANCE

ciers qui sont en moindre nombre, et j'espère que Dieu les retirera; et quant privilège de moy ny de ma maison, je vous asseure que je n'en ay requis ne recherché, et que je n'ay eu si peu entre les fidels que tout ce qui me touche et dépend de moy a tousjours esté déjecté et mis aux derniers endroits et aux derniers lieux, et mes gens et mes propres femmes ont esté déjectées et chassées aux banquets et seste par ceux mesme de la religion, là où estoient toutes les autres, jusques aux semmes chapperon de drap, qu'ils conduisoient en chassant les miennes, choses que j'ay voulu tolérer, et ne m'en a de rien chalu; et les mettois entre les mains de leurs marys, où je ne les estimoient moins bien que les autres, et demeurois sans nulle de mes semmes, ce qui ne se saict à celles de ma qualité, mais ne se faisoit à beaucoup moindre ny à celles qui ne les y debvoient pas avoir selon le monde. J'en estimois et les miennes honnorées; quant aux filles de ma maison ils ne leurs ont pas faict presse; je voudrois que votre œil et votre personne peust arriver jusques icy pour veoir et cognoistre toutes choses comme elles passent, mieux qu'elles ne se peuvent escrire et resérer.

Je veoy et cognoy que la remonstrance que vous me répliquez particulièrement par votre lettre est très requise et nécessaire pour maintenir l'église réformée, et qu'il y seroit bien nécessaire quantité d'anciens surveillans et de ministres en plus grand nombre, et que mon jugement et intelligence fust plus grand et plus parfaict; toutesfois, selon ce que Dieu m'en a départy avec l'expérience que dez long-temps je n'ay eue, et les remonstrances que autrefois vous m'en avez faictes par lettres et messagers, il me semble que la venue souvent icy de beaucoup de gens de bien, de ministre, y serviroit grandement, et que chascun d'eux dict librement son advis. Dieu me face la

de m'employer à ce qu'il soit servi purement et rement ainsy que vous désirez. Je vous asseure que many mon désir, et que j'espère qu'il y accomplira, il vous fera cognoistre aussi bien qu'il a faict par le ceux par qui la religion n'est pas augmentée. Et un présent et estraines (1) que vous m'avez envoyés, a asseure que je l'ay veu et receu volontiers, et avois jamais veu de pareil, et ay loué Dieu que le sy mon père eust prins telle devise; si Dieu ne luy ecordé la grace de l'exécuter, peut-estre réserve-il n'un de ses descendans tenant son lieu pour l'ac-lir.

nsieur Calvin, de respondre à tout vostre dernière je ne le voudrois entreprendre pour ceste fois, afin de it tarder à vous escrire; mais, le plus brèvement que rray, vous diray qu'il me semble que par ma prulettre je ne vous ay sçeu persuader mon intention, 'elle vous ait esté persuadée par autre; car ce que scriroit de deux ministres, dont l'un me persuair un moyen de mensonge qui me sembloit illicite, : par un jugement de l'élection et réprobation caus pieres des hommes qu'il me sembloit qu'il me oit par cela une haine diabolique pour m'inciter à ce que Dieu ne m'a pas commandé; car combien n'eusse point oublié l'article de vostre lettre que a hav les ennemis de Dieu de haine mortelle, je nd point de contrevenir ne déroger en rien à cela; and je sçaurois que le Roy mon pere, et la Royne re, et seu monsieur mon niary, et tous mes ensans

^{&#}x27;était un con don de Louis XII, que ce roi lit saire contre le pape , avec la légende Perdam Babilonis nomen. Le coin qui servit à rette médaille existe encore au musée monétaire.

seroient réprouvez de Dieu, je les voudrois hayr de haine mortelle et leur désirer l'enser, et me consormer à la volonté de Dieu entièrement, s'il luy plaisoit m'en faire la grace; mais si voy-je gens si partiaux en leurs affections, et ouy propos si estranges dont ne vous en ay escrit les moindres; et quant à mon seu gendre, il me semble que l'on peut trop veoir et cognoistre sy j'ay ployé pour luy en endroit nul que ce soit, mais si ç'a esté luy qui a ployé à maintenir ceux de la religion que j'ay cu en ceste ville, jusques à en estre répondant luy et le cardinal de Lorraine à la Royne, et si Dieu a adopté leur moyen pour les maintenir, et non seulement pour ce lieu, mais s'estoit encores employé pour empescher qu'on ne confisquast Chastillon, qui est à monsieur l'admiral et du ressort de ce bailliage de Montargis, et qu'il ne sust saccagé ny travaillé. Encores que ce sont choses que je sçay bien que l'on ne veut pas qui soyent entendues av congneues, je le dis devant Dieu qui en sçait la vérité, et pour cela ne veux pas excuser les défauts de mon gendre en ce qu'il n'avoit point la cognoissance de Dies, mais en ce que l'on dit que ce a esté luy seul qui a allumé le seu. L'on scait bien qu'il s'estoit retiré en sa maison d'où il ne vouloit bouger, et les lettres et messages qu'il eut pour s'en faire partir, et que encores maintenant qu'il est mort et qu'il n'y est plus, que tels venins de haines si pestilencieux ne se veulent jamais acquicter de se déclarer par tous les mensonges que l'on peut conrouver et s'imaginer; il faut que je vous die que je ne tiens ny estime que telles parolles de mensonges procèdent de Dieu. Je sçais qu'il a persécuté, mais je ne sçay pas ny ne croy pas, pour le vous dire librement, qu'il soit réprouvé de Dieu; car il donne signe au contraire avant que de mourir : mais l'on ne veut pas qu'il se die, et

mre et serrer la bouche à ceux qui le sçavent. moy je sçay fort bien que je ay esté haye et le plusieurs pource qu'il estoit mon gendre, voulu charger les fautes de tous. Ne voyezencores que l'on ne s'en peut rassacier après ? Et quant il auroit esté le plus malhenreux et ré qui oncques east esté, et l'on ne veut jar d'autre chose. Comme un secrétaire de disoit un jour à la Royne de Navarre et à i lieu, touts les maux qu'il est possible de luy m'autres, et que je luy dist devant elle et l'a ist la vérité, si ce qu'il disoit estoit vray ou us confessa qu'il n'en estoit rien et nomma ny avoit appris à dire telle nouvelle de lay ettre à sus chose qu'il n'avoit pas pensée, et pour maintenir la religion; chose que ladicte ouva, et qu'il se falloit défendre en toutes les on pouvoit, et que le mensonge estoit bon et set endroit, comme beaucoup disent et tienry je ne peus saire que je ne résistance, disant 'est point le père du mensonge, mais que c'est t que Dieu c'est le Dieu de vérité, et que sa assés puissante pour défendre les siens sans armes du diable et de ses enfans. Toutesfois a si bon zèle et si bon jugement en beaucoup que je désire m'y exempler; et comme la feue Navarre a esté la première princesse de ce li a favorisé l'évangile, il pourroit estre que Navarre sa fille parachevera à l'y establir, et qu'elle y est autant propre que princesse ny je congnoisse; je luy porte amour de mère, et me les graces que Dieu lay a départis. Et pour propos cy-dessus, monsieur Calvin, il faut que

je vous die que j'ay ouy parolles telles que je serois trop longuement à les réciter, et d'une bonne et saincte querelle de désendre les enfans de Dieu et les maintenir, on en faict quelquessois un diabolique; et pour les envies qui ont esté entre le Roy de Navarre, monsieur le connestable et mondict gendre, il saut vous desguiser la parolle de Dieu, et semble que après qu'il a esté tué que encores qu'il n'y a que luy qui puisse offenser ceux de la religion ne qui puisse favoriser les papistes. Les corps des hommes, quant les ames en sont dehors, ne sont point ces miracles, ny encores quant ils sont vivans en ce monde un houme ne peut de faire tant de gens comme on luy met à sus, mais ceux qui ont voulu entrer en particularité et qui ont voulu persuader que le Roy de Navarre, et après le prince de Condé, estoyent le Roy David, et que David estoit leur similitude et non point celle de Jésus-Christ, et qui ont laissé persuader et croire aux simples gens telle chose pour exterminer un pupille. Et ceux qui ont quelques lettres, advocats ou docteurs, et autres qui ont voulu persuader les peuples à telle chose, où en sont-ils à ceste heure? Dieu ne monstre-il point sa puissance? Et s'il y a des gens au monde réprouvez, je pense que sont ceux là qui tortent la vérité de Dieu qu'il cognoissent et sçavent en leurs mensonges insolentes. Monsieur Calvin, je suis marrie que vous ne sçavés pas comme la moitié du monde se gouverne en ce royaume, et les adulations et envies qui y règnent, et jusques à exhorter les simples famelettes dire que de leurs mains elles voudroient tuer et estraugler; ce n'est point la règle que Jésus-Christ et ses apostres nous ont baillé, et je le dis avec tout le grand regret de mon cœur, pour l'affection que je porte à la religion et à ceux qui en portent le nom, dont je ne parle pas de tous, mais d'une grande partie de ceux que je y cognois.

seion que j'aye après mon seu gendre, l'on squit bien se je ne m'en suis tant passionnée ny de luy ny de mes après ensins; et ceux qui m'en accusent n'ont pas par l'enture la preuve que j'ay faictes de les avoir luisses sersaivre le sentier et chemin que Dieu m'a enseigné les voyages où il m'a conduicte; mais je voy qu'il y a m gens qui sont subjects de prendre les querelles et saion des autres, sans avoir esgard s'ils procèdent de ieu ou non, et tortre et tirer la Sainete-Escriture à la rede de leur arc, que eux-mesmes ont ourdie et ch sinalement ils trébucheront, et veulent tousjours demeurer à mais et mesdire et en saire leur gaudinorie, et vous madest à entendre que une chose soit une autre.

Je vous prie, monsieur Calvin, d'en faire prière à Dieu, in qu'il vous déclare la vérité de toutes choses, comme il me l'a déclarée si avant en tant d'endroiet que j'ay esremos encures que par vous il manifestera des malices sultes que je voy qui règnent aujourd'huy en ce mande, i me hiot non seulement craindre et doubter des chraimens de Dieu envers ceux de son église. Au reste , je m'ay mais requis ne recherché les ministres de qui j'ay out le propos de prier ny pour moy ny pour autres; et isse tousjours en la liberté et conscience d'an chaseun sfaire ses prières; et à ceux à qui je donne il sembleit de me vouloir récompenser si je leur diseis qu'ils riessent pour moy. Nous prions tous les uns pour les itres en la prière que nostre Seigneur nous a enseignée; utessois je ne laisse de prier Dieu particulièrement pour us qui me semblent que Dieu a agréable que je prie, particulièrement pour les domestiques de la soy et ceux mi annoncent la parole de Dieu, et pour le Roy que ion nous a donné, et princes, sieurs et juges de la terre,

408 LETTRE DE RENÉE DE FRANCE A JEAN CALVIN.

pour ce que Dieu l'a commandé, et afin que chascun mène vie paisible et vive en paix, et non point celle seulement que le monde donne, mais en celle que nostre Seigneur nous a laissée, et ne suis point de celles qui prient ne facent prier pour ceux qui ne sont plus en ce monde. Je sçay bien qu'il y en a qui me disent que tous ceux qui sont contre la religion sont les pires; je l'accorde; mais jà si Dieu le voudra appeller, je n'ay que saire de m'en plaindre à ceux qui n'y peuvent pourveoir. Et en moy mesmes je congnoisse devant Dieu qu'il y a trop de messais et de pechez; mais devant les créatures Dieu nous commmande de rendre témoignage de nostre vivre et procéder, comme je suis preste à saire, s'il plaira à Dieu; et quant à ce que j'ay ouy dire que l'on met à sus aux ministres et ensans de Dieu, je ne m'en suis point tenuë, mais j'en ay pris la protection plus que je n'ay faict de moy mesme, et sçay qu'il y en a qui tachent à les esloigner de ce royaume. Par quoy il me semble qu'on ne doit pas bailler occasion d'accomplir les desseins de ceux qui les veulent chasser, qui m'a fait estre prolixe en ceste lettre et en quelques autres que je vous ay par cy-devant escrites, que je vous ay prié de brusler, comme encore je vous prie saire de la présente, et continuer de m'escrire et mander librement ce qu'il vous semblera, que je diray et recevray tousjours volontiers. Qui sera pour fin, priant à Dieu, monsieur Calvin, vous maintenir en sa saincte et digne garde.

De Montargis, ce 21 mars 1563.

La bien vostre Renée de France.

EXTRAITS

DES

REGISTRES ET CRONIQUES

DU BUREAU

DE L'HOTEL-DE-VILLE DE PARIS.

1560 A 1564.



-

•

•

.

EXTRAITS

100.6

REGISTRES ET CRONIQUES

DU BURBAU

DE L'HOTEL-DE-VILLE DE PARIS(1).

Le mercredy troisiesme jour de juillet ont reté apportées lettres missives du Roy dont la teneur ensuit :

De par le Roy. Très chers et bien amés, combien que depuis nostre advenement à la couronne nous ayous regardé et essayé par tous moyens à nous possibles de payer et acquitter les debtes dont nous nous sommes trouvés chargez puis le trépas du feu Roy nostre très honoré acigneur et pere, que Dieu absoille, si esse que nous n'avons aceu si bien faire que nous ayons peu entierement y saturéfaire et avec ce supporter les frais et despens qu'il nous a convenu et convient encores faire pour les affaires de notre royaulme, entretennement et conservation de notre estat : tellement que sommes contraints, oultre les deniers dont nous avons esté aydez et secourus par les manans et

(1) Ces estruits médits sont tirés des Archaves du reyanque et feut suits aux fregments des mêmes registres imprimés dans le traisième volume de cette collection.



412 EXTRAITS DES REGISTRES ET CRONIQUES

habitans de nostre bonne ville de Paris et autres, qui en ont fourny en notredite bonne ville et cité de Paris à constitution de rentes, les prier et requérir de nous seconrir encore de la somme de 456 mil livres tournois, pour laquelle vous sera faict vente de nos greniers de Vendosme, Chasteaudun, Bloys, Amboise, La Ferté-Bernard. oultre ce que jà vous a esté vendu pour semblables causes..... A ceste cause, vous prions, et néantmoings mandons et enjoignous par la présente, que vous ayez à communiquer et assembler les officiers, bourgeois, manans et habitans de notredite ville qui ont accoustumé et doibvent à ceste fin estre assemblez, et les prier et requérir de nostre part de nous payer et sournir ladite somme de 456 mil livres..... Et à ce ne faictes faute; car tel est notre plaisir. Donné à Chasteaudun, le seiziesme jour de juin 1560.

Françoys.

Du mercredi 10 juillet. En assemblée le jourd'hui faite en l'hostel de la ville de Paris, de messieurs les prévost des marchans, eschevins de la ville de Paris et vingtquatre conseillers d'icelle, pour oyr la lecture des lettres closes envoyées par le Roy à ladite ville;

Après lecture desdictes lettres, a esté conclud et délibéré qu'on doibt aller vers monseigneur le chancelier et escripre à monseigneur le cardinal de Lorraine;

Luy saisant remonstrance de la présente assemblée, quia esté d'avis qu'on ne doibt point encores saire mention de la somme que le Roy demande par ses lettres du seiziesme jour de juing dernier, jusques à ce que la somme qui luy a esté cy devant accordée de gré à gré et sans contrainte luy soit sournye, parce que si lesdits habitans entendoient avoir charge sur charge, ils se pourroient

DE L'HOTEL-DE-VILLE DE PARIS.

idir et retirer de bailler les deniers qui restent à bever ladicte somme précédente, et y auroit danger dicte ville pour le service du Roy ne tumbast en ution de son crédit.

Lettres du Roy.

s chers bien amez, nous avons cy devant envoyé à nés et féaulx conseillers les président de Thou, Boulurt et trésorier Grollier, nos lettres de procuration recevoir de vous la somme de 456 mil livres tourà constitution de rentes, moyennant l'engaigement rtains nos greniers à sel à plain déclairez en icelles; pour ce que nous nous doubtons que le contract de lavendition ne puisse estre si tost passé et arresté avec qu'il soit de besoing, et que cependant cela soit occaque ceux qui veulent constituer rentes ne le voulsismire jusques à ce que le contrat soit passé et icelle tion receue, nous voulons, vous mandons et comons que, en actendant la conclusion d'icelle vendivous ayez à saire recevoir par le receveur de l'hosladite ville de Paris toutes et chacunes sommes de rs que ung ou plusieurs particuliers vouldront mecconstituer sur ledit hostel, affin que des deniers qui oviendront nous nous en puissions ayder pour lier partie des gens de guerre qui sont naguerres rnez d'Ecosse pour notre service, qui sont encores os bras faulte de payement de leur soulde.

ze ne veuillez saire saulte, car tel est notre plaisir. Le à Fontainebleau, le vingtiesme jour d'aoust 1560.

FRANÇOYS.

n mardi troisiesme jour de septembre 1560. En ablée le jourd'huy faicte en l'hostel de la ville de

414 EXTRAITS DES REGISTRES ET CRORIQUES

Paris, de messieurs les prévost des marchands, escheving conseillers quarteniers, estats et communaultés de la ville, pour oyr la responce des déléguez par la dernière assemblée à aller vers le Roy luy saire les humbles remonstrances touchant les 456 mil livres que ledit seigneur demande,

Monsieur le prévost a proposé à la compaignée le discours de son voyage, et comme il a faict les remonstrances au Roy et son conseil, lequel lui a dict que, veu les affaires qu'il a supportées, il luy est besoing recouvrer ladicte somme de 456 mil livres sur les greniers dont il a envoyé la liste, et qu'il demeurera encores deux mil livres de plus valleurs, et que pour plus grande asseurance il a offert bailler le grenier de Sainct-Florent, qui vault environ 2600 livres par an. Ce faict, a mys la matière en délibération et demandé aux assistans si la compaignée estoit suffisante pour passer oultre, et ont tous conclud chacun en particulier que, actendu l'assemblée générale précédente. la compaignie estoit suffisante et qu'on devoit oppiner quant au principal. Sur quoy monsieur le prévost a derechef demandé l'avis des assistans; chacun en particulier ont conclud que de rechef monsieur le prévost doibt aller vers le Roy luy saire les très humbles remonstrances et le supplier que son bon plaisir soit se contenter de la somme de 400 mil livres sur tous lesdits greniers, lesquels il plaira à sa majesté laisser pour sournir aux diminutions que chacun scet qui adviendront; et où il n'adviendra, ce sera pour servir aux rachapts des rentes constituées sur lesdits greniers, qui sera toujours son profilt, et ce faisant sera garde le crédit dudict seigneur et de ladicte ville. et en seront les deniers plus tost recouvrés, voyant ladicte asseurance; autrement y auroit danger que ledict crédit ne seust diminué et que on ne peust recouvrer lesdits deDE L'HOTEL-PE-VILLE DE PARIS.

415

ses de long temps, aussi que le recouvrement se face gré à gré et sans aucune contrainte, et avec le temps.

Lettres du Roy.

Très chers et bien amez, nous vous avons cy devant zipt et mandé comme nous avons envoyé à nos amez Séaulz conseillers les président de Thou et Boullenert nos lettres de procurations, pour, en vertu d'icelles, mer avec vous le contract de vendition et transport » nous voullons vous faire de certains nos greniers à , pour recouvrer de vous la somme de 456 mil livres, sussi que, en actendant que icelluy contract sut passé receu, vous eussiez à saire recevoir, par le receveur de petel de ladicte ville, toutes et chacunes des sommes deniers que les particuliers y vouldront mectre; et antmoings nous avons entendu que, au lieu de faire re diligence de recouvrer promptement la dicte somme remondre pour cest effet lesdicts particuliers, vous les dégoustez et reffroidissez, leur faisant entendre qu'il vous a esté encore envoyé pour ladiete cession mulle reté; ce que nous trouvons bien fort estrange, actendu » nous vous avons assez amplement faict entendre le md besoing que nous avons d'estre secouruz de ladicte none, pour la nécessité urgente de nos affaires qui sont les que chacun peut cognoistre. A coste cause, nous vouls. vous mandons et expressément enjoignons que vous m, actendant que icelluy contract soit passé et receu re vous, à saire cependant recevoir par ledit receveur ites et chacunes des sommes et deniers que iceulx riculiers vouldrout meetre, vous promectaus et à z, en soy et parolle de Roy, vous saire incontinant pascontract et bailler toutes et chacunes les autres sou-

416 EXTRAITS DES REGISTRES ET CRONIQUES retés qui sont requises. Mais à ce ne faicte faulte, affin qu'il ne nous soit plus besoing vous en escripre ne mander autre chose; car tel est nostre bon plaisir.

Donné à Sainct-Germain-en-Laye, le 11 septembre.

FRANÇOYS.

En l'assemblée faicte le 12 septembre, monsieur le prévost des marchans a faict ostension à messieurs les conseilers, dattées du 11 de septembre, par lesquelles le Roy demandoit la somme de 456 mil livres à constitution de rente. Sur quoy a esté advisé que M. Sanguyn yroit faire les remonstrances au Roy que les habitans de ceste ville ne se oseroient ingérer de mectre aucun argent à rente s'ils n'ont plus grande asseurance desdicts greniers. A ces casses, qu'il plaise au Roy donner asseurance raisonnable et telle que lesdicts habitans s'en puissent contenter.

Convocation des Etats-Généraux (1).

Le 12 septembre 1560 a esté apporté par M. Martine, procureur du Roy au Chastelet de Paris, lettres du Roy imprimées, sur le sait de la convocation des Estats-Genéraux.

En assemblée le jourd'huy faicte en l'hostel de la villede Paris, de messieurs les prévost des marchans, eschevins et conscillers de la ville, pour adviser sur les estats de ladicte ville qu'on doit assembler suyvant le mandement du Roy;

Après lecture faicte du mandement du Roy et la matière mise en délibération, a esté conclud qu'il failloit faire la plus grande diligence que faire ce pourroit

(1) Les pages suivantes présentent le tableau des assemblées préparataires aux états-genéraux, dans lesquelles on convenait des remontrances à faire dans l'assemblée générale, et on nommait les députés. On verra que tout le preparation part à ces premières délibérations, et ce fait important n'a été consegué nulle part.

417

chercher les registres anciens ou croniques qui ont faictes du temps du Roy Charles huitiesme pour semple faict, pour adviser de la manière de procéder en e assemblée du tiers-estat, le plus foullé et vexé qui, s'il est possible d'en trouver quelque chose, et néantags, si l'on n'en peut recouvrer, ne différer à faire idemens aux quarteniers ad ce qu'ils signiffient à leurs imiers qu'ils aient à appeller huit ou dix des habitans leur quartier de tous estats, les maistres de tous les tiers, ensemble les gardes de la marchandise, pour eulx faire les remonstrances au Roy telles qu'elles seront inées pour le myeulx; et où lesdicts mandés ne pourant venir, qu'ils en mandent d'autres du plus grand prit et des myeulx advisez qu'ils sachent, pour faire les sonstrances ad ce requises.

e vingt-troisiesme jour de septembre 1560, a esté apté à messieurs les prévost des marchans et eschevins de ille de Paris une signification dont la teneur ensuit: sieurs les prévost des marchans et eschevins de la ville Paris, nous vous signissions que les estats de la prévesté iconté de Paris sont assignez au quatriesme jour de embre prochainement venant, sept heures du matin, l'hostel épiscopal de monseigneur l'évesque de Paris, la grande salle dudict hostel, tant pour l'estat ecclétique et la noblesse que commung estat, auquel lieu, ret heure, vous ne fauldrez, vous ou vos commis et putez, vous y trouver, pour estre délibéré sur les reestrances qui sont à saire au Roy notredict seigneur, vant les lettres à nous adressans; et pour faire ceses remonstrances, advisez de saire en votre bostel de e toutes assemblées que verrez bon estre à faire.

'aict au Chastellet de Paris, soubz nostre signet, le septembre 1560.

27

Lettres du Roy adressantes au prévost de Paris.

Nostre amé et féal ayant entendu ce que nous a este remonstré par los prévost des marchans et eschevins de nostre bonne ville de Paris, sur l'assemblée que vous devez faire pour commectre les depputez pour venir à l'assemblée généralle que nous voullons faire des estats, nous vous voullons bien advertir que nous ne voullons ne entendons que lesdicts prévost des marchans et eschevins seassemblent avec ceulx de la prevosté et viconté de Paris, mais qu'ils commettent leurs députez pour le tiers-estat, lesquels ils envoiront auxdits estats avec ceulx des bonnes villes de nostre royaulme; ce que nous vous mandons et enjoignons faire suyvre et observer selon nostre intention; si n'y faictes faulte, car tel est nostre plaisir. Donné à Sainct-Germain-en-Laye, le 8 octobre.

FRAUÇOIS.

Du seiziesme jour d'octobre 1560. En assemblée le jourd'huy faiete de tous les estats de ladicte ville, assavoir messieurs les prévost des marchans, eschevins, conseillers des cours souveraines, quarteniers, dix bourgeois de chacun quartier, les gardes de la drapperye, espicerye, mercerye et orfaverie de ladicte ville, et les maistres jurez des mestiers de ceste ville, pour adviser, suyvant l'édict du Roy, imprimé et publié par les lieux acoustumez, à estire des depputez, à faire remonstrances pour le tiensestat de ladicte ville, des doléances et choses dignes à remonstrer pour le soullagement, repos et tranquillité de la chose publique de ce royaulme, à mesmes des habitans de ladicte ville:

Après lecture faicte desdictes lettres du Roy, monsieur

le prévost des marchans a mys la matière en délibération, et a esté conclud que messieurs des cours souveraines seront priés de mectre par escript à part les doléances et remonstrances qu'ils adviseront estre bonnes pour monstrer à l'assemblée des estats par les délesguez de ladicte ville, et les envoyer au bureau d'icelle, et pareillement que les maistres et gardes des marchandises et des confrairies de chacun mestier mecteront par escript, chacun en leur esgard, leurs remonstrances et doléances, en parlant en général de chacun estat qu'ils sauront y avoir besoing de résormation, et l'apporteront, dedans huitaine au plus tard, au gresse de la ville, pour après le tout cetre veu en autre assemblée générale qui y pourra augmenter ou diminuer, si on voit que bon soit, et lors sera esleu ung ou plusieurs depputez pour porter la parole et aller faire lesdictes remonstrances.

Lettres du Roy aux prévost des marchans et eschevins.

Très chers et bien amés, ayant bien veu et considéré ce que vous nous escripvez touchant l'assemblée du tiersestat de nostre ville de Paris, laquelle le prévost de Paris se voulloit attribuer, et désirant conserver l'auctorité de vous et du corps de ladicte ville et les maintenir aux anciennes préhéminences dont vos prédécesseurs ont usé, nous trouvons bons et sommes contans que l'assemblée et convocation du tiers-estat se sace par vous, et non par le prévost de Paris, auquel nous escripvons aucunement ne s'entremettre. Toutessois, pour ce que nous désirons que ce qui sera par vous résolu en votredicte compaignée soit communiqué en l'assemblée des autres estats qui se sera devant ledict prévost de Paris, nous voulions et vous mandons que vous ayez à saire la vostre avant le 4 du

moys prochain, asin que auparavant vous puissiez estre résoluz, et que vostre résolution prinse avec le tiers-estat de notredicte ville vous ne saillez à envoyer et saire trouver en ladicte assemblée dudict prévost de Paris les depputez que avez choisiz, avec charge de déclairer et saire entendre en icelle assemblée leurs résolutions, estant certain qu'il y a telle connexité de toutes choses entre les estats de nostre royaulme qu'il sera aussi utille et nécessaire que aiusi se face, asin que sur le tout il se puisse prendre tant meilleure conclusion des choses qui scront à remonstrer aux Estats-Généraulx.

Donné à Orléans, le 30 octobre 1560.

FRANÇOIS.

Le quatriesme jour de novembre a esté faiet ung cry par les carresours de la ville de Paris, dont la teneur ensuit:

On faict assavoir à tous marchans, maistres, gardes du corps, communautés des marchandises, jurez et maistres des mestiers, et toutes autres personnes de quelque estat et condition qu'ils soient, qu'ils ayent à se trouver mercredy prochain, 6 de ce moys, à huit heures du matin, en l'assemblée générale qui se fera en la grande salle de l'hostel de ladicte ville, pour apporter par ceux qui n'ont encore satisfait leurs doléances, ou bien proposer de vive voix, en ladicte assemblée, toutes les doléances qu'ils entendent faire pour le regard de leursdicts mestiers ou austres, qu'ils vouldront desduire avec toute liberté.

Du vendredy huitiesme jour de novembre 1560. En l'assemblée généralle de tous les estats de la ville de Paris pour oyr la lecture de l'arresté des commissaires délesgués;

A esté ordonné que lecture soit saicte du recueil tant des doléances de l'église, de la noblesse, que du tiers-estat,

qui a esté faict; et après ladicte lecture faicte, le poaire a dit à haulte voix qu'elles leur sembloient bonnes, l'estat de la justice et des marchandises pareillement. Lonsieur le prévost des marchans leur a demandé à stant s'ils entendoient que lesdictes articles seussent et ent tenus pour arrestez et accordez, et comme telles nées du gressier de ladicte ville, et portées demain à la e de l'évesché et communiquées auxdits autres estats; tous dict et accordé que lesdicts articles estoient unes, et que néantmoings soient encore reveues et siies dudict gressier.

provinces, qui preignent les uns grains, boys et autres na des bourgeoys, et les emportent sans payer, et font r lesdicts bourgeoys au bureau et suyvre la court, et n peuvent estre payés.

tem se sont plains des volleurs, brigands, et de la négence du prévost des marchans.

Le commung se plaint, que si par collère, ils disent quels injure l'ung à l'autre, et qui s'en cusuive aucune incte au juge, il en faict un procès ordinaire qui se it à gros frais et ruyne des deux parties, et au prouffit juges et des commissaires.

3'il plaist au Roy ordonner que tous procès d'injures ent jugez sommairement, sans aucune forme ou figure procès.

Plaise aussi au Roy interdire et dessendre toute juristion et congnoissance, au prévost de son hostel, des lérents et querelle d'entre les bourgeoys, marchans, oureurs et le courtizan; mais aura seullement ledict ivost de l'hostel la congnoissance des dissérends entre ax courtizans, parce que, à cause que ledict prévont de patel entreprend congnoissance sur les bourgeoys et

423 EXTRAITS DES REGISTRES ET CRONIQUES

marchans, ils ne peuvent avoir justice desdicts courtizans sans suyvre la court à grans fraiz et despens, et demeurent les délits commis par lesdicts courtizans sans aucune pugnition, au grant dommage et scandalle de la chose publique.

Item que tous estrangers, lesquels sont demourans er faulx bourgs de ceste ville et n'ont maisons à eulx appartenans, ayent à eulx retirer en ceste ville de Paris pour y faire demeurance.

Du samedy 23 novembre.

En assemblée généralle le jourd'huy faicte en la grande salle de l'hostel de la ville de Paris, pour procéder à l'élection d'ung ou plusieurs personnes pour porter au Roy à Orléans, à l'assemblée des trois estats, les doléances des habitans de cette ville, a esté conclud par la plus grande et sayne partie des assistans que monsieur le prévost des marchans yra porter les doléances du tiers-estat de ladicte ville et faulxbourgs et les proposer au Roy; si besoing est, appeller avec luy ung des eschevins de ladicte ville, tel qu'il vouldra choisir, et eslire d'autres pour estre présens ct leur tenir compaignée. Ont esté esleus M. l'advocat Du Gué pour conseiller de ville, M. Du Moulin, procurent du Roy et de ladicte ville, et sire Claude Marcel pour bourgeoys; et iront honnorablement avec compaignée et train honneste, comme il appartient à la ville cappitale. la plus excellente et renommée de ce royaulme, et laquelle est le mirouer et exemple de toutes les aultres.

Incontinent que monsieur le prévost des marchans feust arrivé auxdicts estats, il fut appellé comme le chef de la ville cappitale de ce royaulme, et devant toutes les autres, et fut esleu président pour oyr les doléances des autres villes en particulier.

Du mardi onziesme jour de mars 1561.

En l'assemblée généralle le jourd'hui tenue en l'hostel

ter les doléances du tiers-estat à la court estant liens, après ce que mondict seigneur le prévont liens a faict récit du discours de son voyage et l'de ce que monseigneur le chancellier luy a dit, se pourra bien ayder au Roy de 16 millions, et tounvoquer la présente assemblée, unit pour faire tretour que pour adviser sur les lettres du Roy (2) se au prévost de Paris;

conclud, attendu qu'il n'y a aucunes lettres su à la ville de Paris en particulier et qu'on me sele Roy demande à la ville, qu'on ne doibt, quant , délibérer si on fera ayde au Roy pour le paye-ses debtes et rédemption de son domaine, mais stre personnes de ladicte compaignée pour eulz sudi prochain en la selle de l'évesché de Paris, où sautres estats, et escouter l'église qui doibt parler re, et la noblesse après, pour savoir leur inten-pinion; et si lesdits quatre délégade sont interpurier, pourront remonstrer que le Roy est en bis suit aujourd'huy de ses deniers et finances faire ménage, en retranchant la despense de sa maison ade d'officiers; qu'il ny auroit ordre de louer de et impot nouvelle sur le sel et vin, ou autres

impôts sur le sel et sur le viu, augmentation dont personne ne les lettres étaient adressées au prévôt de Peris, qui les transmit ; mais il fut décidé que, parce qu'elles abtaient pas directament a ville, elles seraient renvoyées sans répense. On se equitable reinn, en la prient que Daresservant, quant il sura question des concernant le faiet des habitant de la ville et fouxiourge, e addresse son mandat aux prévost des marchants et exchevins t non au prévost de Paris, Registres de l'Hôtel-de-Ville, Atch., vol. 10té H 1784, p. 59.

victuailles et marchandises quelconque, actendu les grandes taxes et impost qui sont et qui ont esté levées soubs prétexte d'en saire ayde au Roy, combien que la plus grande partie ne soit entrée en ses sinances, mais en dons excessifs, au grand dommage et soulle du peuple universel; et avant que rien ossrir soit nécessaire, de voir et entendre par les estats d'où procède une si grande debte que de 43 millions 500 mille livres dont on dict le Roy estre grevé, ce qui ne pourroit estre si les finances du Roy, depuis vingt ans en çà, avoient esté bien administrées; ce que veu et entendu, et après que ceulx auxquels a esté saict des libéralités indues et immences auroient rendu ce qu'ils ont eu à la foulle et détriment du peuple, un chacun se mectra en debvoir d'ayder et secourir au roy et trouver les moyens de l'acquitter et rachepter son domaine ; ce qui est préalable et nécessaire de faire plustost que de chercher moyens de lever nouveaux subsides.

Du dernier may 1561. En la salle épiscopale, où les estats de la ville et prévosté estoient assemblez, où le président de Thou, assisté du président Seguier et de quelques couseilliers, a proposé qu'on estoit assemblé pour voir les moyens de secourir le Roy et le mettre hors de ses affaires par le rachat de son domaine et acquit de ses dettes, estant mesme du service du tiers-estat et des autres estats d'en faire au Roy en cette rencontre, et ayant demandé à un chacun, ik ont tous protesté qu'il y avoit tant de nouveaux impots mis qu'on ne pouvoit les accroistre, et n'y avoit autre moyen de secourir le Roy que par messieurs du clergé, à la réserve des pauvres curez et autres petits bénéfices, les autres ayant de gros bénifices et pouvant aider le Roy du tiers ou des deux parts de leur revenu; que d'ailleurs le Roy pouvoit saire retranchement de son estat, jusqu'à ce qu'il ait plus grande commodité de l'entretenir, et seroit bou d'ordonner que les dons grands et excessifs, faits durant la guerre et durant que le Roy a esté contraint de vendre son domaine, seroient cassez et révoquez, sans en ce comprendre ceux faits aux princes du sang.

Le samedi vingt-cinquiesme jour de janvier 1561, sut pendu et estranglé ung sergent à verge, nommé Poiret, pour avoir commis plusieurs saulcetés, volleryes, rançonnemens, larrecins et autres cas contenus en son procès criminel, lequel jour ledict Poiret sut despendu et porté en sa maison et illec ensevely, et seurent seurons ses parens, amys et voisins à l'enterrement, au lendemain dimanche 26 janvier, et sut ledict jour porté aux Carmes, accompaigné des quatre mendians, et illec enterré. Et le jeudy ensuivant, par arrest de la cour de parlement, sut déterré et rependu en Grève.

Du mardi premier jour d'avril 1560, avant Pasques.

En assemblée ce jourd'huy faicte pour le faict du guet, a esté conclud que, actendu que la nouvelle augmentation des officiers du guet n'a apporté aucun advantage à la ville, mais plustost plusieurs volleryes et larrecins, qu'on doibt suyvre ce qui a esté par cy-devant faict par nos prédécesseurs, assavoir que les gens des mestiers subjects au guet par les ordonnances voisent au guet ou y envoyent, comme le temps passé, et que les bourgeois et habitans d'icelle ville se gardent eulx-mesmes; ce qu'ils pourront encore myeulx faire qu'ils n'ont faict par cy-devant, actendu que le nombre desdicts mestiers est augmenté, et qu'il est à pressuposer qu'ils garderont la ville plus fidellement que les estrangiers.

Lettres du Roy sur la prinse de frère Jehan de Han (1), minime.

Très chers et bien amés, ayant sceu qu'il s'est offert à Paris quelque apparance de trouble à l'occasion de la prinse que nous y avons faict faire du minime, avecques grande et juste occasion, nous avons bien voullu que nostre très cher et très aimé cousin le prince de la Rochesur-Yon soiet retourné en ladiete ville pour pourvoir et donner ordre à ce qu'il verra estre nécessaire pour y comprimer sur l'heure tous commencemens de troubles et séditions. Nous vous mandons et enjoignons que vous ayez à l'obéir, etc. Le xi décembre 1561.

CHARLES.

Du 13 décembre 1561. Ledict jour, sçachans aulcuns des principaulx et bourgeois de Paris la prinse du minime, suivant les lettres du Roy cy-devant escrites, sont partys de ceste ville pour aller à la court à Sainct-Germain-en-Laye, et auroyent présenté requeste au Roy et à son conseil, par laquelle ils ont donné à entendre la juste cause du dict minime et qu'il estoit faulcement accusé, requérant que ledict minime leur fust rendu. A ceste cause, par ar-

(1) Frère Johan de Han, nommé aussi Jean Bonhomme, religions minime du couvent des Bonshommes, près Paris. Pasquier parle de ce religieux dans deux de ses lettres à M. de Fonssomme (t. I, liv. 4), et dit qu'il était né à Saint-Quentin, en Pierrdie, et que pendant tout l'Avent de 1861 il montait en chaire deux fois par jour et y déclamait contre la faveur que la cour semblait accorder aux huguenots par l'édit de janvier. La cour, ayant reçu des plaintes de la part des réfermés, fit enlever le frère de Han par le prévôt Bonge-Aureille, qui le mena lie et garrotté à Saint Germain-cu-Laye. Is un de Han mournt de la peste le 4 to lécembre 1862.

st du conseil privé du Roy, auroyt esté ledict jour ramé honorablement en la maison où il avoit esté pris, et lendemain mené par deux gentilshommes, du logis de le prince de la Roche-sur-Yon, à Sainct-Barthélemy, a chaire, pour y prescher la parolle de Dieu.

scours au vray de la fortune advenue du bruslement de la grange du moulin servant à saire la pouldre de la ville de Paris.

Le jeudy vingt-huitiesme jour de janvier 1562, environ ex on trois heures de rellevée, seust oy grant bruict, nt aucuns pensoient estre un coup de pièce d'artillerye autres qui pensoient estre un coup de tonnerre on de upeste. Incontinant ou peu après arrivèrent deux des rdes de la porte Sainct-Anthoine en l'hostel de la ville, i rapportèrent que la grange de pouldres estoit bruslée, s aucuns de leurs compaignons estoient blessez, et eulx sures avoient le visage couvert de terre, de la violence la pouldre qui avoit poussé la terre jusques près ladicte rte Sainct-Anthoine. Et à l'instant, monsieur le prévost smarchans et les eschevins se transportèrent au lieu où oit advenu la fortune, dont aucun d'eulx allèrent par la : Sainct-Anthoine, les aultres par le long de la rivière, ar empescher la sédition que l'on craignoit advenir et smement ung scandale que l'on voulloiet faire à l'embaseur d'Angleterre, parce qu'il estoit logé près de l'Arial; trouvèrent monseigneur le maréchal de Brissac i y alloit, auquel lieu y estoit jà arrivé grand peuple i estoit pour y aller veoir.

Ledict prévost des marchans et les eschevins, voyant icte grange abatue et le peuple qui s'assembloit, et : le seu estoit encores au souffre qui estoit en lieu bas,

auxquels estoient encores trois hommes enfermés dedans en la grande sumée dudict soussire, ordonnèrent de saire apporter sceaulx pour estaindre le seu ou soussire, tant pour essayer à sauver des personnes qui estoient serrez, comblez dedans; de saçon qu'il sust mis une grande quantité d'hommes, tant pour tirer l'eau dedans les sossez, dont partye du parapel, de la longueur de cinq à six toises de long, sust gettée par terre dedans ledict sossé.

Et cependant se trouvèrent trois hommes qui surent saulvés, dont l'un sust présenté audict sieur, qui luy dist qu'il ne sçavoict comment la sortune pouvoit estre advenue, sinon que, ainsi qu'il portoit du salpestre en bas, il avoit veu du seu à des cerseaulx qui estoient en la court, et que lorsqu'il se print à crier au seu, veist que le seu print incontinant aux pouldres.

Quant aux trois aultres qui estoient enfermés dedans la chambre en laquelle y avoit du soussre, ne sust possible de les saulver.

Ledict sieur prévost des marchans, se doubtant du besoing qui estoit en la Bastille, y alla accompagné d'aucuns des eschevins, où il trouva la porte rompue, avec quelque brisement du pont et thuiles cassées des appentils qui sont entre deux portes. Fut lors commandé de murer la porte de ladicte Bastille, actendant que l'on feist une porte, ce qui fut fait tout promptement, pour obvier à la querelle qui estoit entre le peuple et les gardes de la Bastille.

Au-dedans des fossés de ladicte Bastille y sut transporté l'homme de M. l'advocat Boucherat, qui actendoit son maistre qui estoit dedans, lequel serviteur est mort peu après.

Et lorsque ledict seigneur prévost apperçust que ladicte Bastille n'avoyt autre dommaige, retourna à l'endroit ct seu, où il trouva M. de Gonnor qui avoit visité las place de la Bastille; commencèrent à saire dudict ier, de peur que le seu n'y prinst aussi, pour sauver natières que l'on pourroit, tant de salpestre que du sre. Ne sut espargnée l'eau à getter pour parvenir à r plus grande sortune.

stant audict lieu, vinst nouvelles au sieur de Gonnor prévost que le peuple menassoyt le repceveur gélimité la Boucaud, pour la suspection que l'on avoit de luy de lingion; mais tout aussi tost y fut envoyé l'un des sitaines de la ville nommé Tanchon, qui y alla avecq ques hommes qui s'enfermèrent dedans la maison; pour cela le peuple ne laissoit de s'assembler, de n qu'il fut besoing que l'ung des eschevins y alla, qui ntinant feist séparer le peuple, et ordonna le guet qui et avecq le cappitaine Tanchon et aucuns cappitaines nartier, qui y ont faict tel debvoir que, grace à Dieu, et Boucaud, ny sa famille, ny biens, ny papiers, n'ont alcun dommaige.

est vray que, à l'heure de la furie du peuple, et qu'il n la rue Sainct-Anthoine le dommaige des maisons nes, s'adressèrent à deux ou troys que l'on disoit de la nouvelle relligion, qu'ils trouvèrent par les, dont l'un estoit à cheval, qu'ils tuèrent.

ainsi que monseigneur le mareschal de Brissac s'en arnoit en son logis, le peuple tenoyt ung homme que dict estre l'un des mortepayes de la Bastille, que l'on loit aussi tuer; mais, pour la révérence qu'ils eurent et seigneur, luy laissèrent et l'emmena en son logis; el mortepaye a esté trouvé depuis chargé par une intation faite par monsieur le lieutenant civil de ce qu'il t dict, se voyant prins par ung quidam, que pour Dieu luy saulvast la vye, que ce n'avoit esté luy qui avoit

mys le seu aux pouldres, mais qu'il avoit aydé à saire h traisnée. Lequel mortepaye est de mesme prisonnier en Chastelet, et lequel l'on doubte avoir dit ce mot pour se sauver de la surge du peuple.

Peu après ladicte fortune, arriva monseigneur le marechal de Montmorency, gouverneur de ladicte ville, qui venoit d'accompagner madame la connestable; vint en diligence audit lieu, là où il ordonna ce qui lui semble estre nécessaire, tant pour la conservation des munitions que pour éviter la furye du peuple et sédition qui ent peu advenir. Là on assista avecq ses gens, lequel seigneur mareschal pourra rendre bon tesmoignage du debroir qui y a esté faict.

Le mesme jour, au soir, fut commencé à saulver les salpestres, dont en a esté saulvé environ quarante milliers. Il a esté perdu environ quinze ou vingt milliers de poul-dre; quant au souffre, il a esté sauvé et s'en est peu gasté.

Il y est mort trente-deux personnes, dont vingt et un hommes qui besongnoient auxdictes pouldres, desquels il y en cust qui furent enlevés en l'air, bras et jambes par pièces; oultre cela, y a environ trente personnes blessées. Quant aux maisons, il y a environ trente-cinq maisons dont la pluspart du tout endommagées, les autres ruynées. Plus, y a seize chevaux qui ont esté tués, et autres menues pertes qui seroyent longues à escrire.

La pluspart des verreryes de l'esglise et maisons des Célestins, de Saint-Paul et de la rue Sainct-Anthoine, ont esté cassées.

Et depuis le temps s'est tué troys personnes, dont deux hommes et une femme qui estoient congneus pour estre factieux de la nouvelle relligion, qu'ils tenoient quelques propos scandaleux; et ne se trouvera autre dommage digne d'en estre parlé.

ME L'MOTEL-DE-VILLE DE PARIS.

43r

miy to février, fut pandu et estranglé, puis après m la place de Grève, ung nommé le capitaine sequier, pour avoir porté les armes contre le Roy m la nouvelle opinion.

medy 26 juing 1563. Messieurs les prévost des met eschevins, après l'assemblée faicte au grand la l'hostel de ladicte ville pour adviser sur le regat, de la somme de cent mil escus demandez par .ladicte ville pour le service de Sa Majesté, et Mirez au petit bureau, auroient oy grand bruict le en la place de Grève, au moyen de quoy augardé par les fenestres dudict petit bureau que , auroient veu grande multitude de personnes à agneux, comme crocheteurs, gaigne-deniers, t-gens ramassez, belistres, ainsy que l'on pouvoit r leurs babits, venant du costé de la porte Baulgainoient des cordes vers la rue de la Tannerye ps mort, frappant de bastons qu'ils tenoient en ins; lequel corps mort avoit auparavant, comme sure, esté pendu par auctorité de justice, pour m cymestière Sainct-Jehan. Pourquoy pour veoir er que ledict peuple ne menassent ledict corps en 1, ainsy qu'ils s'efforçoient faire, seroient soudainela plus grande diligence qu'il leur fust possible, me dudict hostel de ville, et appellez avec culx le personnes qu'ils peurent, par force; allèrent et t ledict corps mort, prenant leur chemin par las de la Tannerye, en laquelle estans, à l'endroit à des moulins qui sont sur la rivière, auroient reseté de force d'entre les mains dudict peuple arps mort, prins et saisy six personnes, assavoir, de garçons, quatre petits, iceulz admenez prisonprisons de l'hostel-de-ville, où lesdiets sieurs 432 EXTRAITS DES REGISTRES ET CRONIQUES auroient faict apporter le dict corps mort. Le surplus dudict peuple s'en seroient suys et esvadez.

Convoy du sieur L'Escalopier, eschevin.

Le lundy quinziesme jour de novembre 1563, messieurs les prévost des marchands et eschevins de la ville de Paris furent advertis du trépas de feu M. Jehan Lescalopier, et ledict jour de relevée la semonce fut faicte à mesdicts sieurs et aux officiers du corps de ladicte ville au bureau d'icelle; parquoy envoyèrent à l'instant quérir l'appoticquaire de la ville, auquel il sut commandésaire seize torches de deux livres pièce, armoyées des escussons et armes de ladicte ville. Envoyèrent quérir les hannours porteurs de sel, et leur commandèrent eux trouver le lendemain à neuf heures du matin en l'hostel de ladicte ville, où leur seroit délivré lesdictes seize torches, et aller devant au logis dudict Lescaloppier, rue Sainct-Denis, les attendre, pour porter les dictes torches allumées à l'entour dudict dessurct quant on le porteroit en terre; mandèrent mesdicts sieurs les sergens d'icelle ville, et leur ordonnèrent de eulx trouver ledict jour à neuf heures du matin, vestus de leurs robbes de livrée et leur navire sur l'espaule, ce qu'ils promisrent faire.

Le lendemain mardy seizième jour dudict mois, sur les entre huict et neuf heures du matin, vindrent en l'hostel de ladicte ville seize crieurs vestus de deuil et ayans chascun deux escussons aux armes dudict desfunct, devant et derrière d'azur à une croix d'or et quatre croissans d'argent, et après avoir salué mesdicts sieurs en leur petit bureau, se sont retirez au grand bureau, et ont sonné de leurs sonnettes et crié à haulte voix : Dictes vos patenostres pour noble homme, M. Jean Lescalopier, receveur et payeur de messions

de la cour de parlement, et l'un des quatres eschevins de la dicte ville. Ce fait, sont sortis en la place de Grève et ont réitéré ledict cry.

Et environ dix heures du matin, messieurs les prévost des marchands et eschevins de ladicte ville, accompagnez des officiers du corps d'icelle, sont partis de l'hostel de ladicte ville, vestus de leurs robbes my-parties, en l'ordre qui ensuit.

Premièrement, envoyèrent devant lesdicts seize hannouars avec lesdites seize torches aux armoiries de ladicte ville.

Après marchoyent lesdicts sergens de ladicte ville, vestus de leur robbe my-parties et navires.

Suivoient messieurs les prévost des marchands, eschevins et gressier à cheval, vestus de leurs dictes robbes my-parties.

Après eux suivoit monsieur le procureur du Roy et de ladiete ville, vestu de sa robbe toute d'escarlatte, et avec luy monsieur le receveur de la ville, vestus de ses hons habits noirs, aussi à cheval.

En tel ordre allèrent descendre au logis dudict dessurce. Penis, et trouvèrent son corps à l'huis de sa maison, et luy donnèrent de l'eau béniste, puis montèrent en la chambre tendue de deuil, où trouvèrent monsieur le président, M. Gayant, le grand maistre de Navarre et aultres personnages semons audict enterrement. Et après que les quatre ordres mandiens, les Minimes avec les gens d'église de la paroisse Sainct-Jacques-de-la-Boucherie, eurent dict vigilles des morts sur ledict corps, partirent dudict logis et allèrent en l'église Sainct-Jacques, en l'ordre qui ensuit.

Marchoient devant les mandiens.

Les Minimes portoient le corps dudict dessurct et le tout v. 28

434 EXTRAITS DES REGISTRES ET CRONIQUES, etc.

poisle; devant eulx le curé et chappelains de Sainct-Jacques-de-la-Boucherie. A l'entour du corps estoient les seize hannouars portans seize torches allumées aux armes de ladicte ville.

Après ledict corps suivoient à pied les sergens de ladicte ville, messieurs de la ville, gressieur, procureur et receveur. comme dessus.

Après eulx, marchoit le deuil mené par messieurs les premier président, M. Gayant et aultres conseilliers de la cour.

Après eulx suivoient un grand nombre de parens, bourgeois et marchands de ladicte ville.

Allèrent jusques en ladicte église Sainct-Jacques, où messieurs se misrent aux haultes chaises du chœur du costé dextre, et devant la messe allèrent à l'offraude, portèrent chacun un liard et un cierge allumé à la main, donnèrent le liard et rapportèrent le cierge ardent; puis à la fin de la messe allèrent en ladicte ordre en la chappelle dudict deffunct, où il fut inhumé.

Ce faict, les serviteurs dudict dessunct s'en retournérent devant messieurs de la ville, et mesdicts sieurs marchoient en leur premier ordre, et le deuil et convoy après culx, jusques au logis dudict dessunct, où ils dissèrent avec ladicte compagnie. Le disner achevé et graces dictes, s'en retournèrent en l'hostel de ladicte ville, ayans changé de robbes.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES EN CE VOLUME.

	Pages
Brief discours de la bataille de Sainct-Gilles, advenue le 27 septem-	
bre 1568	1
Bistoire mémorable et très véritable contenant le vain effort des hu-	
guenots au prieuré de Sainct-Philbert, en Normandie, et comme ils	
en furent miraculeusement repoulsez (1862)	35
Le Mémoire envoyé au Roy par le sieur de Matignon	. 57
Lettre de M. de Rabodanges à M. de Matignon, sur l'état des	•
faires ou pays d'Alençon	. 20
Relation de la mort du Roy de Navarre (17 novembre 1562)	65
Brief discours de ce qui est advenu en la betaille donnée près la ville	
de Dreux, le 19 décembre 1862 (extrait d'une lettre de l'amiral	
de Coligny)	75
Lettres du Roy par lesquelles il charge le maréchal de Dampville da	
in garde du prince de Condé	80
La forme qui a été observée pour le traitement du prince de Condé.	89
Lettres de deux Espagnols contenant des relations de la bataille de	
Dreux	84
Lettre de M. de Chaulnes sur la bataille de Droux	94
Discours de la bataille de Dreux, dicté par François de Lorraine,	
dus de Gayse	97
Advertissement sur la réformation de l'Université, par P. Ramus	115
Relation de la blessure et de la mort du duc de Guise	165
Lettre de l'évêque de Riez, contenant les actions et propos de M. de	
Guyse depuis sa blessure jusques à son trespas	171
• • • • • •	171
Le sainet et pitoyable discours comme ce bon prince François de	
Larraine, duc de Guyse, se disposa à recevoir le sainct sacrement	
de l'autel et de l'extreme-onction, et des regrets et complainctes	
que foirent la repitaines et soudars après qu'il fut décédé	199



TABLE DES MATIÈRES.

	. der
Arrêt du parlement de Paris portant condamnation de mort contre Jean Poltrot	205
L'ordre des cérémonies et pompes funèbres tenues aux obsèques du	
duc de Guyse	207
Avis	223
Discours au vray de la réduction du Havre-de-Grace (juillet 1563).	229
Avis donnez par Catherine de Médicis à Charles IX pour la police de	
sa cour et pour le gouvernement de son estat	245
L'histoire en brief de la vie et mort de Calvin, par Th. de Bèze	255
Testament de J. Calvin	230
Histoire de la vie, mœurs, actes, doctrine, constance et mort de J.	
Calvin, par Hiérosme Bolsec	301
Remarques sur la vie de J. Calvin, par Desmay	387
Lettre de Renée de France à Calvin	390
Extraits des registres et croniques du bureau de la ville de Paris	
(ARRO à IRRA)	400



ECRITES AU CARDINAL SORROSEMES

PAR PROSPER DE SAINTE-CROIX,

AUPAÑO DE CHIMME, DONCE DU PAPE PIR IN AUPAÑO DE GATHERITES DE MÉDICO,

DEPUT L'AN 1561 PUSQU'SN 1565.

TUES TI.

1

AVERTISSEMENT.

Prosper de Sainte-Croix, évêque d'Albe, était de Rome et sa d'Antoine de Sainte-Croix, ami des Médicis; il étudia la jurispradence à Padoue et sut pourvu à 22 ans d'une charge d'avocat consistorial par le pape Clément VII, puis d'un office d'auditeur de Rote et enfin de l'évêché de Chisame en Candie. Dans la suite ce distingua son mérite pour les négociations et les affaires d'état, et ce l'envoya nonce en Allemagne, en Portugal, en Espagne et enfin ce France, où il s'acquit tant de réputation que la reine Catherine de Médicis le sit nommer à l'archevêché d'Arles et obtint pour lui ce 1865 le chapsau de cardinal, en récompense des services qu'il avait rendus pendant sa mission.

Après la mort de Pie V, le cardinal de Sainte-Creix amista meonclave où l'on fit l'élection de Grégoire XIII, et 12 aux après dus celui où se fit celle de Sinte V à laquelle il contribus beaucoup il mourut le 2 octobre 1589, âgé de 76 aux, et fut enterré a Sainte-Marie-Majeure.

Les lettres suivantes sont celles que Prosper de Sainte-Croix émvit au cardinal Charles Borromée pendant son séjour en France, depuis 1561 jusqu'en 1565; elles existaient dans la Bibliotheque royale (M. de Béthune, n° 8679), lorsqu'elles en futent colores avec plusieurs autres manuscrits par Jean Aymon, prêtre apoetat, et publiées par le même dans le recueil intitulé Tous les symples de tionaux des ciglises réformées de France. La Haye, Charles Deles 1710, 2 vol in-4°.

LETTRES.

DE

PROSPER DE SAINTE-CROLX

AU CARDINAL BORROMÉE.

PREMIÈRE LETTRE.

Je suis arrivé dans cette ville de Paris plus tard que je ne le projettois, parce que j'ai trouvé le chemin non-seu-lement plus long et plus scabreux qu'on ne me l'ayoit dit, mais aussi parce qu'il m'a fallu rester plusieurs japps à Burgos pour avoir un passeport, sans lequel on ne peut sortir d'Espagne.

J'ai trouvé sur ma route l'évêque d'Astorgue et celui de Léon, qui s'en vont au concile de Trente, et qui doivent être déjà arrivés à Lion. Ils disent que le Roi d'Espagne a commandé à tous ses prélats de s'en aller à Trente, sans aucune exception.

J'ai trouvé dans la Gascogne, et dans les autres lieux où j'ai passé, quelques hérétiques qui préchoient; mais je n'y ai pas vu des images déchirées, des croix rompues, pi des églises, abandonnées, comme on me l'avoit dit, des g'est dans une hourgade nommée Ligur, où je vou-



lus saire paroitre mon indignation au sujet de deux ou trois croix brisées, pour voir quelle seroit la contenance du peuple; et chacun me dit alors que c'étoit un très grand mal de les avoir rompues, et que cela ne pouvoit avoir été sait que par quelque scélérat; et quoique ceux qui parloient ainsi eussent peut-être d'autres sentimens, je vis néanmoins avec plaisir qu'ils avoient encore quelque retenue dans leurs discours.

Je ne saurois vous parler maintenant des assaires de ce pays, n'y étant arrivé que depuis deux heures.

J'ai envoyé un homme de ma suitte chez monsieur l'éminentissime cardinal de Ferrare (1), légat en cette courde France, pour recevoir ses ordres touchant ce que je dois saire pour le service du Saint-Siége apostolique.

Cette lettre n'aboutit qu'à vous donner avis de mon arrivée et à supplier Votre Eminence de se donner la peine de faire mes excuses à Sa Sainteté touchant le retardement de mon voyage.

Il ne me reste plus maintenant autre chose à vous dire si ce n'est que je me recommande très humblement aux bonnes graces de Votre Eminence.

De Paris, le 16 octobre 1861.

DEUXIÈME LETTRE.

J'écrivis dernièrement à Votre Eminence par Niquet, et depuis ce temps-là m'étant trouvé un jour à disner chez monsieur le légat, la Reine me sit appeller, et me témoigna par un long discours qu'elle désire qu'on puisse

(1) Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, fils d'Alphonse d'Este et de Lacrece Borgia. Il mourut le 2 décembre 1572, après avoir rempli les minieus les plus importantes, et mérité, par son babileté et ses services émisents, la des rois François le, Henri II, François II et Charles IX.



DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (nov. 1561).

5

rouver quelque moyen d'accommoder les affaires de la religion, m'ayant exhorté d'y penser avec Son Eminence nonsieur le légat, afin qu'après avoir bien examiné les irconstances des temps, l'humeur et le génie des gens de ce roiaume, nous proposassions quelque expédient qui put réussir.

Je répondis à Sa Majesté que je lui rendrois très volontiers service en tout, mais principalement en cela, et lui Le connoître en quel état il me sembloit d'avoir laissé la ville de Paris à mon départ, à savoir qu'il me paroissoit y avoir beaucoup plus de catholiques que de ces autres gens séduits en quelque manière contre leur volonté par quelques prédicateurs. Et je suppliai Sa Majesté de vouloir saire en sorte qu'il n'y eut plus dans la ville de Paris, capitale de son roiaume, aucun de ceux qui sement une mauvaise doctrine pour corrompre les autres.

Sa Majesté me dit qu'elle avoit déjà fait de si bons réglemens pour cela qu'ils ne précheroient plus dans la ville, mais seulement dehors. A quoy ayant répondu qu'on me pouvoit pas dire que ce sut un préservatif général, mais un remède particulier, et que la même autorité, dont on s'étoit servi pour leur désendre de prêcher dans la ville pouvoit aussi les empêcher de le faire dehors, Sa Majesté me témoigna que son dessein tendoit à cela, mais qu'elle ne l'exécutoit que peu à peu, étant persuadée qu'il saut agir ainsi dans une affaire de cette nature.

Mais parce que j'avois entendu parler d'une certaine mascarade saite par le Roi son sils, qu'on avoit déguisé per un habit extraordinaire et en lui mettant je ne sai quoi sur la tête, que quelques-uns disoient être une mitre dont en se jouoit pour tourner le clergé en ridicule, je pris de là occasion d'en former quelques plaintes et de sup-Sa Mejesté de ne point souffrir que son fils regut une



telle éducation, et de ne donner pas aussi lieu par cette tolérance d'interpréter les choses d'une manière contraire à ce que je savois fort bien que Sa Majesté en pensoit. Sur cela Sa Majesté me répondit que toutes ces choses n'avoient été que des badinages de petits enfans, ct que ceux qui avoient donné à entendre qu'on y avoit employe une mitre l'avoient sait avec ce mauvais dessein qui les porte souvent à interpréter mal plusieurs autres choses; d'autant qu'il n'étoit jamais rien venu de semblable dans l'esprit du jeune Roi, ni dans la pensée de ceux qui badinoient avec lui dans cette sale; mais qu'attendu les grandes conséquences que j'en tirois, on ne le feroit plus. Et Sa Majesté me sit connoître par tous ses discours qu'elle a de fort bonnes intentions, et qu'elle désire de tout son cœur qu'on trouve quelques moien de remédier aux inconvéniens qui se présentent de tous cotés.

Jesus ensuite chezmonsieur le cardinal de Chastillon (1) pour apprendre le reste de ce qu'il promit de me dire la dernière sois que je lui rendis visite, et Son Eminence m'entretint plus de deux heures par un discours dont la substance aboutit à me témoigner en premier lieu sa bonne volonté, et à m'expliquer les propos sententieux qu'il avoit tenu en diverses occasions, touchant l'autorité du Saint-Siège. Après cela Son Eminence sit des



⁽¹⁾ Odet de Coligni, cardinal de Châtillon, archevêque de Toulouse, évêque et comte de Beauvais. La lecture des ouvrages des réformaleurs et l'ascendant de Dandelot, son frère, ébranlèrent ses convictions, et lius de la première guerre civile il se déclara ouvertement pour la réforme. Il époun publiquement Elisabeth de Hauteville, qui fut présentée à la cour, et il paret même avec elle, en habit de cardinal, à la cérémouie pour la majorité de Charles IX. Le cardinal de Châtillon mournt empoisonné le t 4 février 1571. Le parlement refusa à sa vouve le douaire qu'elle réclimait.

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (nov. 1561). staintes de ce qu'il y a des gens qui travaillent à le dispracier par de mauvals raports, et à donner une bonne dée de M. de Lorraine, et il prit de là occasion de me dire shusieurs choses touchant ce cardinal, qui sont de grande mportance pour ce qui concerne les affaires de la relinon, et comme il avoit déclaré ouvertement en dernier ion, à l'assemblée de Poissi, en présence de plus de ringt prélats, qu'ayant déjà manié les affaires d'état penhat seize années, il avoit toujours reconnu per expéience que les Papes ne vouloient point effectivement le zoncile, quoiqu'ils témoignassent le contraire par leurs liscours, et qu'il s'apercevoit de cela maintenant plus que jamais. Il se mit ensuite à dire qu'il falloit nécessairement trouver un moien pour empêcher que ce mal de a religion ne passat plus avant dans ce roiaume; et il me représenta avec beaucoup d'emphase qu'il s'étendoit au ong et au large, et prenoit tous les jours de nouvelles orces d'une manière surprenante, et qu'il lui sembloit rue le peuple auroit une grande satisfaction de pouvoir hanter en langue françoise quelque chose de bon et de aint, qui sut aprouvé par le Pape; que la résormation lu clergé lui paroissoit nécessaire, et qu'on lui devoit

Son Eminence fit aussi connoître qu'outre cela il fapit abolir les priviléges qui sont accordés pour entendre
a messe dans des maisons particulières, et ne permettre
dus que ce saint sacrifice se fasse hors de l'église. Il
jouta quelques autres choses à ce discours, et m'offrit
le les mettre par écrit si je voulois, et continua de blamer en beaux p de choses la conduite de ces méssistes

artout diminuer ce grand nombre de messes qui se di-

entchaque jour dans une même église, parce que l'usage

rop fréquent en sait concevoir du mépris aux hommes,

trop rigides, qui ne veulent entendre les raisons de personne. Et sur cela il me dit que si l'assemblée de Poini avoit eu plus de patience et voulu écouter ceux qui demandoient la réformation, en acquiesçant à ce qu'ils disoient de bon et en leur faisant comprendre les choss sur lesquelles ils erroient, et que les uns et les autres ensent remis à la correction du Pape toutes celles qui étoiest douteuses, le succès en auroit été plus heureux et toute ces choses en auroient pris un meilleur train. Mais que la sévérité de quelques-uns avoit porté ces gens-là à s'obstiner d'autant plus fortement dans leurs erreurs, que, ne les leur ayant pas fait connoître, ils s'imaginoient qu'en n'avoit sçu trouver aucune réponse propre à détruire leurs raisons, et qu'outre cela ils furent beaucoup irrités en voyant qu'on les traitoit avec fierté et d'une manière inpérieuse ; concluant de là qu'il étoit nécessaire de se servir des plus doux remèdes pour apaiser cette mauvaise humeur, parce que on ne sauroit emploier aujourd'hai la force, d'autant que Son Eminence est persuadée qu'en ce cas il se feroit une ligue de plus de trois cens mille personnes, dans le roisume, pour s'y opposer.

Après que j'eus loué Son Eminence de la bonne velonté qu'elle a de s'acquitter de tous les devoirs de se
charge, je lui dis qu'il me sembloit fort bon qu'on empéchât d'abord le mal de passer plus outre, et que, puisque
Son Eminence m'avoit dit qu'il augmentoit beaucoup, il
faloit y remédier sans aucun délai, et que, pour cet effet,
on ne pouvoit rien faire de meilleur que de bannir luprédicateurs, attendu que leurs ducours persussifiétoient la cause qu'ils avoient tous les jours un plus grand
nombre d'adhérens. Que pour ce qui étoit de chanter en
langue françoise quelque chose de la langue les exerques de piété et de faire une me

cun pouvoir de traiter ces matières-là, mais que je pouvois néanmoins bien dire que je tenois pour certain que le concile (de Trente) accorderoit tout ce qu'il trouveroit hon et expédient pour le salut et la consolation des peuples de ce roisume.

Je lui remontrai qu'on étoit obligé de suivre cette route, et que la coutume de l'église a toujours été d'observer les réglemens des conciles, et qu'il est convenable que les matières de la religion soient éclaircies par voie de dispute, et qu'on en tombe d'accord parmi tous ceux de la chrétienté, laquelle est représentée par un concile miversel, et que, si on faisoit autrement, il arriveroit que l'unité de l'église seroit déchirée par mille divisions et qu'il n'y auroit plus d'uniformité. Je voulus puis savoir de Son Eminence si elle croioit qu'on pût entièrement former cette plaie en accordant ce qu'elle me disoit.

Son Eminence me répondit qu'elle étoit dans le même contiment que moi pour le concile ; mais que, voiant de quelle manière cette assemblée trainoit les affaires en longueur, et connoissant d'autre part que le mai dont il s'agiesoit avoit besoin d'un prompt remède, elle jugeoit qu'on devoit au moins faire cette réformation provisionnelle , jusqu'à ce que le concile en déterminét autrement. Et que, pour ce qui étoit d'imposer silence aux prédicateurs, elle le trouvoit impossible maintenant, à cause de l'election du peuple, et aussi (pour dire en peu de mots tout ce qui fut allégué dans un long-discours) parce ma'elle ne voioit aucun lieu d'espérer qu'ils cossessent de précher, quand même Sa Sainteté leur accorderoit tout qui a été proposé ci-devant. Mais Son Eminence me standre que si le peuple voioit la réformation du qu'il vécût d'une manière bien réglée, trouaillours quelque plaisir d'entendre chanter

DE PROSPER DE SAIRTE-CROIX (NOV. 1561). tant parce que son honneur y est intéressé qu'à du préjudice et du deshouneur qu'il en reçoit; du principalement que Sa Majesté Catholique lui & é plusieurs fois espérance de vouloir le contenter, l'il aprend que le duc de Savoie et tous les autres es ont été rétablis dans leurs Etats, et qu'il n'y a que ul qui reste dépouillé des siens. Il se mit ensuite à r de la religion, disant qu'il étoit né dans la relichrétienne et qu'il vouloit la professer durant an vie; mais qu'il avouoit néanmoins que, s'il n'édo remis et maintenu en possession de ce qui lui aptht et de ce que certaines personnes lui usurpent, peut pas abandonner ceux qui soutiennent un parti zire à celui de la religion catholique ni leur perde l'embrasser, comme il le feroit si on lui rencompte de son bien ; mais qu'il ne veut pas s'exposer ager d'être abandonné de ces gens-là, qui lui metfontinuellement devant les yeux l'injustice que le 'allippe lui fait. Et Sa Majesté glissoit toujours quelparoles dans ce discours touchant les grandes oblina qu'elle a su Pape, disant qu'elle espère qu'il sa wa pas d'emploier toutes ses forces pour la secourir te malheur, comme elle l'en supplie très humble-(pour me servir de ses propres termes), et qu'elle et de rendro des services très utiles à Sa Saintaté. Roi de Navarre m'e aussi donné avis que ces mis, quoiqu'ils soient en grand nombre, ne parient mintenant de l'autorité de Sa Sainteté et ne disent m chose qui paisse lui préjudicier, et que, s'il le t , il les feroit chatier très sévèrement. Je profitai tte occasion pour prier Sa Majesté qu'on ne préchée **lui alent fait la déduction des inconvéniens qui en** a color seroit agréable et feiée, et m'a chargé de lui écrire que, s'il pouvoit perdre nt fois la vie pour le service du Saint-Siège et le mainme de la religion catholique, il s'y exposeroit de très bon sur. Il m'a aussi témoigné qu'il fera tout ce qui lui sera saible pour donner, de son coté, un bon branle aux hires du concile, en me portant à solliciter qu'on y en-

is des prélats qui soient capables d'achever de régler us les différens; sur quoi il m'a fait connoitre qu'il est sei persuadé qu'il faut emploier beaucoup d'adresse ur apaiser ces troubles, en cherchant à gagner dû

mps et à prolonger les assaires.

Je me suis figuré que Votre Eminence auroit du plaisir lere informée de tous ces raisonnemens, et je la suplie me pardonner si j'ai été trop difus, et de me faire la see de me conserver toujours dans son amitié, à la-selle je me recommande très humblement.

De Poissi, le 18 novembre 1561.

TROISIÈME LETTRE.

Le 15 de ce mois, j'écrivis à Votre Eminence et lui fis air une seconde copie de mes lettres. Deux jours après, onsieur le grand-prieur de France et M. Danville, fils conetable, arrivèrent en cette ville; ils venoient Ecosse, d'où ils nous aprennent que la Reine y faisoit sore une profession constante de la religion catholique, qu'elle remédie du mieux qu'elle peut à tout ce qui est contraire dans son royaume. L'un des faits particurs qu'ils en raportent est que la Reine, allant un jour la messe, fut avertie que certains hérétiques avoient sint deux ou trois fois les cierges qui étoient sur l'autel, que Sa Majesté parut incontinent dans sa chapelle, et, yant cette action, apella un de ces bélitres, le plus



grand et le plus luthérien de toute l'assemblée, et lui commanda d'allumer lui-même ces cierges et de les porter sur l'autel, et qu'il lui obéit aussitôt.

Ils disent aussi que trois bourguemestres nouvellement ollus dans une seigneurie publièrent un décret par lequel ils banissoient tous les prêtres de ce lieu-là; mais que su Majosto tit appeller tous ces bourguemestres, ot qu'après lour avoir fait des menaces qu'elle vouloit les faire pendre; ils out été chassés de son roiaume en exécution de ses ordres; et que par ce moien son autorité s'augmente tous les jours et qu'elle aquiert de nouvelles forces pour pouvoir rétablir l'ancienne religion dans ses Etats.

M. de Nemours (1) envoia dernièrement ici à la com une personne qui devoit le justifier des accusations qu'en intente contre lui; mais cet homme-là fut mis en prison, et on n'en scait aucune autre chose jusqu'à présent.

On projette ici d'envoier M. d'Usans à la cour du Roi d'Espagne, pour y faire de nouvelles ouvertures et insister derechef sur les prétentions du Roi de Navarre, et il partira bientôt suivant ce que j'ai entendu.

Voilà tout ce que puis vous écrire touchant les affaires de ce païs-ci; je ne vous en dirai maintenant pas davas-tage.

De Poissi, le 94 novembre 1561.

(1) Jacques de Savoie, duc de Nemours, l'un des plus célèbres espinion du seizieme siècle. Son attachement à l'ancienne religion fit qu'il se rangue au nombre des mécontents lorsque Catherine de Médicis, en 1561, paret fevoriser les huguenots. Il engagea le duc d'Orléans, depuis Henri III, à le suivre en l'orraine pour se mettre a la tête du parti catholique. Ce projet fat révélé à la Reise, et le duc de Nemours s'enfuit en Savoie. Le retour du Guises et le besoin qu'on avait de ses tolents le firent rappeler en 1568.



15

QUATRIÈME LETTRE.

avec l'a n discourant ces jours 1 du d'Espagne sur les prête Navarre, psté me dit, après un long raison nt, que que faisoit quelque chose pour la edel (aintien de la religion, il lui promettoit que holique lui donneroit par grace, et non pas pour réspense, une si bonne satisfaction dans les Païs-Bas ou Italie, qu'il en seroit content. Il me déclara qu'il ne it pas saché que je lui en parlasse et lui fisse cette messe. Mais aiant voulu savoir quelque chose de plus ticulier là-dessus, Son Excellence me sit entendre que evois me contenter de cela pour cette fois.

lier, après en avoir communiqué avec monsieur le s, j'en allai faire l'ouverture au Roi de Navarre par expressions les plus convenables qu'il me sut possible nploier dans cette matière. Sa Majesté me dit qu'on msoit par des paroles et que cependant sa vie s'écou-3 que, pour ce qui est d'apeller grace ou récompense qui lui seroit accordé, on seroit bientôt d'accord làsus, de même que sur tout ce qui pourroit dépendre lui pour le bien de la religion; mais qu'il s'agissoit scipalement d'expliquer en détail ce qu'on vouloit donner. Sur quoi Sa Majesté me déclara qu'elle ne pit rien dans les Païs-Bas, ni en Italie, qui pût lui mer satisfaction, ayant résolu de n'accepter aucune se dont il ne pourroit pas être le maître absolu, et ant bien que le roi Philippe ne lui donneroit pas Nas ni Milan. Quant au reste, Sa Majeste témoigna dans t ce discours qu'elle avoit beaucoup d'assection pour Pape, et que toute son espérance ne rouloit que sur lui.

l'ambassadeur d'Espagne a eu quelque conférence plus particulière avec le Roi de Navarre, dont il ne m'a pas été possible de savoir autre chose, si ce n'est que monsieur l'ambassadeur a promis à Sa Majesté de lui donner une réponse positive dans quarante jours. Voilà tout œ que je puis vous dire en finissant.

De Poissi, le 8 de janvier 1862.

CINQUIÈME LETTRE.

Il y a déjà trois mois que je suis dans ce royaume sans avoir reçu une ligne de réponse de Votre Eminence ni de M. Tolomée, à qui j'envoie une copie de la présente, dans ce temps que j'aurois besoin de recevoir tous les momens des avis touchant les intentions de Sa Sainteté, et la manière dont elle veut que je me comporte pour maintenir ses intérêts parmi tant de difficultés.

Il est bien vrai que je reçois beaucoup plus de lettres que je ne voudrois au sujet du peu de contentement qu'on a à Rome de ce que j'ai fait ci-devant, de ce que je fais aujourd'hui; et je crois qu'on y désaprouve déjà ce que je dois faire à l'avenir.

Mais en laissant ce qui est passé, je vous dirai que j'ai fait tout ce qui m'a été possible dans la mauvaise conjoncture des affaires présentes, et que je n'espère pas de rénsir mieux à l'avenir, si ce n'est en changeant le stile de mes lettres pour vous déclarer que ce roiaume est sur le point de sa dernière ruine, qu'il ne lui reste aucun moyen de l'éviter, que sa fatale chute paroît à vue d'œil, qu'il est entièrement infecté dans son chef et dans ses membres, que je suplic Sa Sainteté de me faire la grace que je puisse m'en retourner bientôt, parce que je ne voudrois



DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (janv. 1562). 17
pas me trouver aux funérailles de ce malheureux roiaume.

Si cette manière d'écrire produit un meilleur esset, je m'en servirai d'autant plus volontiers qu'outre la satisfaction qu'on en recevra, je me satiguerai beaucoup moins, puisque ce roiaume étant dans le pitoiable état que je viens de représenter, tous les plus grands soins qu'on en pourroit prendre sont inutiles; et on ne doit plus y penser, attendu qu'il ne sauroit y arriver aucune chose qui n'ait été prévue et marquée dans les lettres qui vous ont été adressées depuis long-temps.

Tous les seigneurs de la cour, étant imbus de cela par mon départ, formeront peut-être le dessein de a'en aller, et le champ restant ouvert et abandonné, les huguenots en seront les maltres.

Il me saut donc aller très souvent chez ces personnes de qualité pour leur persuader le contraire, et par conséquent je me satigue beaucoup, et suis contraint de saire une si grosse dépense que je ne saurois y subvenir avec tous les trésors du Portugal. C'est pourquoi, si je pouvois me délivrer des peines extraordinaires et des frais excessifs que ces assaires-là me causent, il me semble que je serois un grand gain. Et outre cela je ne serois plus en danger d'être blamé ni tenu pour incapable de manier les assaires de cette na ure, puisque la meilleure précaution que peuvent prendre les plus sages médecins est de se retirer quand ils voient que le mal est incurable.

Si je n'avois pas eu la retenue de ne contredire point à Sa Sainteté et de ne causer pas aussi de préjudice aux intérêts de ce païs, j'en serois sorti; mais j'ai cru qu'on ne sauroit y causer un plus grand préjudice qu'en saisant connoître que les maux y sont sans remède, puisque c'est le plus sort argument dont les huguenots se servent pour persuader qu'on ne doit point y toucher. C'est par c'

TOME VI.

and its sont entrer la Reine dans leurs sentimens, in anne que le mal est si enraciné et si général qu'il en resporter du mieux qu'on peut, attendu aussi que en annume est tellement insecté partout que, si Sa Mande vient à toucher cette corde, elle se met en danger de revolter les esprits contre les ordres du Roi son sit.

The certaines personnes ayant voulu quelquesois dresser un état de toute la noblesse catholique pour le faire voir à Sa Majesté, ceux qui favorisent le parti des huguenots hai ont persuadé qu'elle ne devoit point laisser faire cette tiste, en lui remontrant qu'on y verroit le nombre de catholiques si petit que les huguenots en deviendroient trop hardis, et par cette considération la Reine n'y a perconsenti. Mais, nonobstant tout cela, beaucoup de personnes, et même ceux qui sont les plus éclairés et les plus circonspects dans ce roiaume, m'ont assuré qu'ils savent le contraire de ce qu'on a dit à Sa Majesté, et qu'il n'y a que la huitième partie de ses sujets, et peut-être même que la dixième, dont les sentimens ne se trouvent pas conformes à ceux des catholiques.

J'ai pareillement trouvé à propos de saire voir que je tenois pour une chose certaine que la Reine et le Roi de Navarre ont beaucoup de sincérité, et je l'ai écrit non-seulement parce que j'en suis persuadé, mais aussi parce que j'en vois beaucoup de marques et qu'il me semble qu'on leur seroit un grand tort d'en juger autrement.

Je tiens qu'on ne peut rien faire de pire, lorsqu'on est en négociation avec les princes, que de les obliger à lever le masque et à n'avoir plus de honte ; car, suivant ce qu'in connois, il me semble qu'un habile négociateur duit surtout prendre garde à éviter cette extrémité plus que tonte autre chose. Et cela est tellement vrai que montient le conétable trouve fort bon qu'on suive extremaisse,

Il me semble aussi que Son Eminence monsieur le égat a beaucoup mieux disposé les assaires, par sa grande modération, qu'il n'auroit sait en suivant une autre néthode depuis qu'il est en ce pais, et néanmoins je mis assuré qu'on n'en est pas content à la cour de Rome, son plus que de ce que j'ai fait moi-même ici, où tous mes lesirs ne sont pas accomplis. Mais si cette manière de raiter les affaires n'a pas eu tout le succès qu'on appoit ouhaité, il est au moins évident qu'elle n'a causé aucun préjudice ni donné lieu à des résolutions qui puissent woir de mauvaises suites. C'est pourquoi on doit juger ette retenue comme de la conduite d'un médecin, qui périte d'être beaucoup loue quand il prolonge la vie d'un poribond, quoiqu'il ne le guérisse pas. Je vous dirai enfin me l'expérience m'a appris qu'on pe doit jamais parler wec aigreur aux princes, ni braver les grands que lorsju'on a la force en main pour leur faire éprouver d'apord l'esset des menaces, quand ils ne veulent donner auune satisfaction raisonnable. Car je ne crois pas que, ans cela, les politiques trouvent bon qu'on parle aux paverains d'une manière sière et bautaine, puisqu'il est le le prudence qu'on ne leur dise rien de choquant sans m avoir une commission expresse, laquelle ne m'a jamais ké donnée. C'est pourquoi je ne vois pas qu'on ait lieu le me blamer de la manière, que je suis informé par des ettres, qu'on le suit à la cour de Rome, parce que j'ai mivi les voies de la douceur et sait mes négociations l'age manière paisible.

--- Co Chium man b quit so reserve congrane bas co das



j'en vois moi-même, puisque, depuis trois mois que je suis ici, l'on n'a pas voulu me faire un mot de réponse, comme je l'ai dit au commencement de ce discours.

Voilà pourquoi je finis cette lettre par le même endroit par lequel j'ai débuté.

De Poissi, le 7 janvier 1562.

SIXIÈME LETTRE.

Le septième de ce mois j'écrivis à Votre Eminence. et j'avois envoyé quelques jours auparavant beaucoup d'autres lettres qui seront heureusement arrivées, comme je le présume.

Le même jour on fit l'ouverture de l'assemblée des conseillers du parlement, et il y en eut onze qui opinèrent, entre lesquels il s'en trouva cinq dont les sentimens étaient pieux et conformes à la religion catholique. Trois des autres leur furent entièrement oposés, et les trois derniers parlèrent avec tant de froideur qu'on ne fit secun cas de leurs opinions, et on ne comprit pas même bien quel étoit leur but ni ce qu'ils vouloient conclure.

Le soir il y vint le prévôt des marchands avec deux cens des principaux bourgeois de Paris, et il parla d'une manière propre à faire connoître qu'il n'y avoit point d'uniformité de sentimens parmi eux.

Le jour suivant, les docteurs de Sorbonne y étant venus parlèrent fort pieusement et avec beaucoup de hardiesse, faisant entendre à Sa Majesté que Dieu lui fera rendre compte du peu de justice qu'on rend. Ils se plaignirent, entre autres choses, de ce qu'on ne punissoit point un insigne malfaiteur qui avoit pris le pain sacré de l'encharistie pour le fouler aux pieds, sans que l'on eut fait anci : chose pour empêcher qu'il n'arrivét jetatés plus ente



prosper de sainte-croix (janv. 1562). 21 stable profanation dans ses Etats. Faisant ensuite la ription de la ville de Paris et de ses environs, ils at que les choses y étoient sur un pié qu'ils croioient souvoir, moiennant la grace de Dieu, saire voir à lajesté, quand il lui plairoit, dans une procession, un me de catholiques, lesquels il sembloit qu'on vouloit devenir hérétiques par force; mais qu'ils lui préent qu'elle étoit en danger de perdre la ville de spar le changement de religion qu'on vouloit y saire, se, par cette perte, Sa Majesté seroit privée du plus seuron de sa couronne.

n leur répondit qu'on ne pensoit à autre chose qu'à idier à tout ce qui pouvoit causer ce changement, l'on n'avoit assemblé ce grand nombre de conseillers pour délibérer sur cette matière.

pu savoir autre chose de ce qu'ils ont dit, si ce que notre M. de la Casade, qui, dans le temps que is à Paris, me témoignoit avoir tant d'obligation à ainteté et tant d'inclination pour son service, a été re de tous, avec un frère de madame Voger; car ils èrent avec tant de licence et d'effronterie que les hutots eux-mêmes eurent peine de souffrir leur procédé. If fut aussi le même jour que madame de Biron (1), ne de monsieur l'amiral, mourut. C'étoit une pere très illustre qu'on soupçonnoit avoir quelques maus opinions sur les matières de la religion; mais Dien néanmoins fait la grace, non-seulement de vouloir mésser et de communier, mais aussi de former des stes, deux heures avant sa mort, contre ceux quiétoient

Il faut sans doute lire madane de Brion. C'était Françoise de Longwy, sit épond Phili pe Chabet, sieur de Brion.



auprès d'elle, de ce qu'ils ne l'avoient pas fait souvenir de demander l'extrême-onction, laquelle elle vouloit recevoir.

Hier sept autres conseillers opinèrent, entre cinq desquels j'ai appris qu'il y eut quelques bons sentimens, puisqu'un de ceux-là dit que Sa Majesté devoit consdérer que, si elle permettoit aux ministres de prêcher dans un certain lieu, il s'ensuivroit, par une conséquence nécessaire, qu'ils pourroient aussi y donner le batème à leur manière, bénir les mariages et faire beaucoup d'autres choses comme il leur plairoit. Et que de là il naitroit des procès touchant les successions, et que, pour y remédier, on seroit obligé de faire de nouvelles lois, et contraint d'établir de nouveaux parlemens et de changer toute la forme de l'Etat et de la police. Il insinua même indirectement qu'il faudroit qu'il y eut deux Rois. On a trouvé que cet avis étoit le meilleur et le plus sage de tous ceux qui avoient opiné jusqu'alors.

Je m'imaginai que, dans ces fâcheuses occurrences, je ferois bien d'aller rendre visite à monsieur le cardinal de Chastillon, pour lui représenter ce qu'on attend d'ane personne de son caractère dans un temps comme celuici, et pour le faire souvenir de ce qu'il m'avoit obligé d'écrire à Votre Eminence touchant ses bonnes intentions. Je lui remontrai que toutes ces disputes de religion se pourroient et devroient remettre au concile de Trente, afin qu'il rendit là-dessus un jugement définitif pour les terminer d'une manière qui fut uniforme par toute la chrétienté. Je le priai de me dire franchement si, en cas qu'il fut élevé à la papauté, il permettroit quelcune de ces choses sans l'entremise du concile.

Son Eminence, saisant paroître que ma visite lui étoit fort agréable, répondit que, quand les hommes sont quelque chose de bon, ils désirent qu'on le connoisse; que

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (janv. 1562). peur lui il rendroit volontiers toutes sortes de bons services, mais que, pour ce qui concernoit la demande que je venois de lui faire, il me déclaroit sans aucun déguisement que, s'il étoit Pape, il n'accorderoit aucune chose sans la détermination du concile. Et il en rapporta une raison que je ne lui avois point alléguée, c'est que tout le

reste de la chrétienté se souleveroit; mais il ajouta néan-

moins qu'en attendant les décisions du concile il salloit

secorder aux ministres quelques-unes de leurs demandes. Je ne manquai pas de lui dire qu'ils pouvoient bien laisser encore pendant une année toutes ces choses-là dans le meme état où elles avoient été depuis mille cinq cens soixante et un ans; mais il persista toujours à me témoigner que cela ne réussiroit point.

Il dit ensuite qu'il saloit nécessairement avoir soin que ses gens là sussent entendus dans le concile. Je lui promis hardiment qu'ils y seroient introduits, et que, pour ce qui isoit de l'audience, ils ne manqueroient pas de l'avoir. Son Eminence partit d'abord que j'eus dit cela, parce que c'étoit l'heure d'aller à la congrégation.

M. de Montmorenci vient d'être fait gouverneur de Paris, et parce qu'on a cu quelquesois sujet de craindre qu'il ne sut bon catholique, madame la conétable (1) sa mère, qui entre dans ce soupçon, est allée demeurer avec lui pour veiller sur sa conduite et en prendre le soin. Cette dame le sait d'une telle manière qu'elle va sort souvent avec lui aux sermons d'un religieux de l'ordre des Minimes (2), qui a été en prison pour avoir enseigné plu-

⁽¹⁾ Nadame la cenétable, Madelaine de Savoie, fille de René, bâtard le Savoie, mariée en 1526 au muréchal Anne de Montmorency, dépuis resectable.

⁽³⁾ Il se nommait Jean de Han. Veir la note de la page 456 du voltme printers.

sieurs hérésies, et qui prèche maintenant avec beaucoup d'édification dans cette ville, où il a un très grand nombre d'auditeurs.

On doit bien rendre graces à Dieu de ce qu'il conserve la vie à monsieur le conétable et à madame son épouse, puisque l'un et l'autre ne cessent de travailler d'une manière très essicace pour la gloire de Dieu et le bien de la religion.

Je ne veux pas manquer de vous dire sur cette matière la que Son Excellence parla fort hardiment, il y a quelques jours, pour soutenir qu'il faloit prendre de bonnes précautions afin d'éviter les mauvaises suites de quelques entreprises dont on soupçonnoit certains huguenots armés, qui s'assembloient dans la Gascogne.

Au sujet de quoi on dit que l'amiral déclara à la Reine qu'il vouloit perdre la tête si ces gens-là faisoient quelque désordre; mais que, peu de temps après, la nouvelle étant venue qu'ils avoient pris à force d'armes et saccagé un bourg de plus de mille maisons, apellé Mont-de-Martian, qui étoit fort riche et de grand commerce, apartenant au Roi de Navarre, monsieur le conétable dit à la Reine, en présence de l'amiral et de son neveu, qu'il étoit d'avis que Sa Majesté fit couper la tête à celui qui avoit eu la témérité de lui assurer le contraire de ce qu'elle venoit d'aprendre, et l'amiral ne répondit aucune chose.

Cette expédition militaire a déplu au Roi de Navarre, suivant ce qu'on en peut connoître, quoique ces gens-la n'ayent pas manqué d'envoyer expressément en saire leurs excuses à Sa Majesté, en lui représentant que cess de cette bourgade leur avoient donné sujet de saire cette irruption.

Il lui vint en même temps un autre avis qui n'aura pes moins causé de chagrin à quelque autre courtisen, suique je me le figure; c'est que les huguenots ont une dispute dans la ville d'Orléans, pour savoir s'il lus avantageux que le roiaume soit électif ou hérédi. On voit bien par là que ces entreprises iront beauplus avant, si on n'y remédie pas comme il faut.

pat cela a été représenté dans les occasions et les convenables, avec tant d'évidence qu'on ne pourra is s'excuser, sous prétexte de n'en avoir pas été bien mé.

ambassadeur d'Espagne m'assure toujours de plus lus que Sa Majesté Catholique gratifiera le Roi de ure, et il ne me paroit pas fort éloigné, suivant ce m'en a insinué, de lui donner la Sardaigne, à condiqu'il ne lui en cédera point les places fortifiées. Il lit qu'il n'étoit pas convenable que le Roi d'Espagne rtât toute cette charge, que Sa Sainteté devroit au se y contribuer en augmentant le nombre de ses gais, si elle ne vouloit pas fournir quelque autre chose lus.

me sont allés beaucoup en empirant, mais les conres de la Reine n'ont pas encore opiné. Cependant je pas cru, nonobstant cela, devoir attendre plus longme de prier l'ambassadeur d'Espagne qu'il voulut bien ploier avec moi, pour obtenir, tous deux ensemble, audience de la Reine et du Roi de Navarre. Nous y mété reçus hier après diné, et avons dit à Sa Majesté ce qu'on auguroit des délibérations de cette asmée. Mais après lui avoir représenté combien il étoit maire qu'elle se réservat le droit de former elleme, toute seule, les dernières résolutions, attendu qu'il pit pas convenable que Sa Majesté laissat introduire poutume d'être obligée de faire tout ce que ces gemlà auront projetté et conclu, leurs Majestés demeurèrent aussitôt d'accord de cela. On dit ensuite qu'il saloit travailler pour ce qui concerne le service de Dieu, et se sonder sur l'espérance qu'il n'abandonnera jamais les siens, et qu'il fera réussir tous les moyens légitimes qu'ils enploieront pour une bonne sin. Le Roi très chrétien qui étoit présent, et dont la coutume est de ne dire jamais rien dans ces occasions, parce qu'il n'entend pas bien la langue italienne, répondit alors que cela étoit ainsi et qu'on ne devoit attendre que de Dieu seul toute sorte de bons succès. Venant ensuite à parler de l'état des affaires politiques, on remontra qu'on ne devoit point soussirir que les particuliers fissent aucun de ces désordres qu'on voit aujourd'hui dans ce roiaume, où il y a des esrénés qui sacagent les villes, qui pillent les églises, qui chassent les evéques, qui sont de nouvelles loix, et qui imposer: des tributs à leur fantaisie. Nous supliames enfin Lours Majestés d'y remédier, au moins provisionellement, jusqu'à ce que le concile de Trente prenne des résolutions finales sur tout ce qui concerne la religion. Et pour cet esset, aiant représenté à Leurs Majestés qu'elles tissent cesser les prédications des ministres jusqu'à ce temps-là, nous dimes, pour derniere conclusion, qu'il n'y avoit aucun lien de douter qu'on n'obéit entièrement et sans aucune difficulté en tout ce qu'il plairoit à Sa Majesté tres chrétienne d'ordonner; mais qu'en cas de besoin nous lui offrions, moi de la part du Pape et monsieur l'ambassadeur de la part du Roi d'Espagne, toutes les sorces de nos maîtres, pour le service de Dieu et pour la conservation de la religion.

La Reine nous dit sur cela que nous pouvions tous être assurés de sa bonne volonté, et s'étant tournée du côté du Roi de Navarre, elle lui parla en ces termes: « Je veux

• que nous travaillions de concert pour aider tous ceux e qui s'emploieront à faire réussir ce pieux dessein. » Le Rei de Navarre dit que, pour lui, il se conformera toujours à la volonté de Leurs Majestés très chrétiennes, qu'il resonnoit pour ses maîtres après Dieu.

La Reine, parlant ensuite des ossres que nous venions de lui saire, dit qu'elle désiroit que le Pape lui aidât à saire tenir un concile commode et libre, que cela étoit le plus grand secours que Sa Sainteté lui pût donner.

On lui répondit qu'il y avoit déjà une centaine de prélate à Trente, qui attendoient les François depuis sept ce huit mois, sans y en voir arriver aucun; que pour ce qui étoit de la liberté du concile, je lui en serois garant as péril de ma vie et resterois ici en otage pour cela, et que si Sa Majesté en vouloit une plus grande sûreté, on la lui donneroit. Je lui dis aussi, sur l'article de la commodité du même concile, que quand les François y seroient allés on en parleroit, et que si ceux qui sormeroient cette assemblée ne trouvoient pas que la ville de Trente su commode, Sa Sainteté ne mettroit aucun obstacle à la translation qu'on en voudroit saire, mais au contraire aldera tous ceux qui le voudront tenir dans un lieu plus commode. Le Roi de Navarre répondit sur cela que le Pape devroit y faire venir les Allemans, qui sont tous mécentens de ce qu'on le continue à Trente.

Je prici Sa Majesté de ne joindre point les intérêts de l'Allemagne avec ceux de la France, parce qu'il nous sufficit de prendre soin de nos affaires sans nous mêler de celles d'autrui, et que l'on m'avoit donné avis que l'Empereur envoioit un ambassadeur au concile, sans que pourtant on fit diligence pour en envoyer un d'ici.

La Reine me dit qu'on avoit destiné M. de Candal pour cela, mais qu'il s'en étoit excusé; que M. de Montmoran-

ci, aiant été choisi ensuite pour y aller, avoit pareillement resusé cet emploi, et qu'elle ne savoit plus de quel côté se tourner, mais qu'elle penseroit néanmoins à y envoier quelcun autre. L'ambassadeur d'Espagne repartit que Sa Majesté ne manqueroit pas de trouver des gens capables pour cela, et qu'elle devoit cependant y saire acheminer ses prélats sans aucun délai. Sa Majesté répondit là-dessus que l'évêque de Paris et un autre étoient déjà partis, et qu'on solicitoit ceux qui sont encore ici pour les obliger à les suivre.

Nous ne manquâmes pas de représenter que le meilleur remède qu'on pût trouver, dans la conjoncture présente, étoit de bannir les prédicateurs; sur quoi Leurs Majestés ont sait connoître qu'elles ne manquoient pas de bonne volonté pour le saire.

Cet article fut celui par lequel se termina notre audience, de laquelle j'espère que si nous n'en retirons pas toute l'utilité que nous souhaitons, elle servira au moins à donner un si bon pli aux délibérations de cette assemblée des états, qu'il me semble de pouvoir tenir pour assuré que ces prédicateurs n'auront point de temples et qu'ils ne gagneront rien dans cette conférence. Et puisque celle de Paris, qui étoit si nombreuse, prit des résolutions contre eux, de même que celle des évêques qu'on fit assembler à Poissi, il me semble que s'ils ne reçoivent aucun avantage de celle-ci, qui étoit le fondement de toutes leurs espérances, ils ne doivent plus s'attendre à aucun bon succès; mais je crois que le plus seur est d'attendre encore quelques jours avant que d'en juger.

Cependant je me recommande aux bonnes amitiés de Votre Eminence, etc.

De Poissi, le 15 janvier 1868.

ROSPER DE SAINTE-CROIX (janv. 1562).

SEPTIÈME LETTRE.

jours que l'assemblée des états finit, et le bruit que le chancelier a proposé son sentiment retenue et de modération qu'on l'auroit sas pour un autre bomme.

l'éminentissime cardinal de Chastillon opina en, et mieux que tous les autres.

la Reine de Navarre parlèrent les derniers, cesse donna ses conclusions de telle manière avoir jamais entendu aucun orateur qui se avec plus d'éloquence ni avec plus d'éner-cès.

é a dit elle-même que dans cet instant-là il que Dieu lui dictoit les paroles qu'elle proféonclusion fut:

sjesté déclaroit à toute cette assemblée qu'elle es députés fissent publier dans tout son roisume enfans, avec toutes les personnes de leur conloient qu'on vécut dans la religion catholique
issance de la sainte Eglise romaine; qu'elle
et expressément à ceux qui avoient introduit
en nouvelle religion, et qui demandoient des
l'ils n'en pourrôient avoir aucun; mais au
l'elle vouloit qu'ils sussent contraints de renent ils s'étoient emparés et tout ce qui en dél'il leur sut pareillement désendu d'en conses assembler en aucun lieu dans les villes;
evoit pas non plus saire aucun changement
cer l'état présent de la France, dans les encontrées où cette nouvelle religion n'a point

été introduite jusqu'à présent. Il me semble que tout cele servira de bouclier.

Sa Majesté fit connoître après cela que, moienant certaines conditions, on souffriroit qu'ils fissent leurs assenblées secrètement dans quelque maison, en défendant à tous les magistrats et officiers du Roi de n'y point assiter, sous peine d'être d'abord privés de leurs charges; diclarant qu'on ne leur accordoit cela que pour avoir cecasion de les pouvoir obliger, avec douceur et sans effision de sang, à vivre en bonne paix, et que cependent on feroit toute la diligence possible pour achever k concile de Trente. Lequel étant fini, Sa Majesté promettoit dès à présent de suivre en toutes choses ce qu'il asroit déterminé, et vouloit que chacun fut averti qu'en seroit obligé de vivre d'une manière conforme aux réglemens qu'on y feroit. Cette résolution a tellement épotvanté les huguenots qu'ils semblent être tous dissipés et n'oser plus se montrer en aucune part.

Et j'ai appris que le prince de Condé et l'amiral ent et de grosses paroles avec le conétable dans l'assemblée des états; mais que ce bon vieillard leur répondit avec les larmes aux veux, en disant à l'amiral que le plus grand péché dont il se sentoit coupable étoit celui de lui ascir fait du bien jusqu'alors, pour établir sa famille.

Je ne sai pas ce qu'il aléguera à Votre Eminence per lui donner quelque satisfaction, à moins qu'il ne la dise, comme je me le figure, que la tolérance qu'en vient d'accorder ne durera pas long-temps; mais si Votre Eminence savoit combien de peines et de soins ont pris tous les catholiques, et surtout monsieur l'éminentissime légat, pour empêcher qu'on n'en vintà quelque chose de trop grande importance, vous trouveriés qu'on a sait tout ce qui étoit possible. Pour moi j'en suis tellement adé qu'il ne me reste aucun doute, si ce n'est que être cette résolution ne sera pas exécutée; car si en et faire valoir, je suis assuré que dans six mois, ét ne plus dans une année, il n'y aura plus aucun hip et, parce que plusieurs d'entre eux ne cherchent pis a religion ni les temples que les bénéfices ecclésiés set leur intérêt propre.

a sait qu'ils sont publiquement leur calcul sur les us de l'église gallicane, qu'ils trouvent être de dixmillions de livres; et parce que les guerres de ce me ont entretenu, depuis quarante ans, beaucoup raonnes, et que la paix a fait cesser tous ces moiens vre, n'y aiant plus de contributions ni d'apointe, et la solde étant retranchée, plusieurs, qui désit de vivre sans beaucoup de satigue, se sont jetés le parti de cette religion, plus commode que toutes tres. C'est pourquoi, si la justice prend le glaive à la pour chatier les plus licentieux, et s'ils se voient s de l'espérance d'avoir les églises avec leurs reveje erois qu'ils abandonneront ce parti et cherche-d'autres moiens pour se conserver la vie.

set nécessaire que la Reine sasse valoir peu à peu son ité et son pouvoir, et je m'assure que l'on connosser de bons essets qu'elle veut faire paroitre tous les plus ouvertement sa bonne volonté.

Majestéenvoiera un exprès d'ici pour allerinformer Sa toté de toutes ces choses, et je crois que ce sera M. de ac (1). Elle en envoiera un autre au Roi d'Espagne, crois qu'elle députera aussi quelcun pour Venise.

Louis de Saint-Gelais, sieur de Lansac. Il était fils d'Alexandre de Gelais, chembellan de Louis XII. Il fut consciller d'état, chevalier sour de Catherine de Médicis, ambassadeur à Rome, et mourut en 1889.

Son Eminence monsieur le légat est chez M. de Candal, pour le solliciter d'aller au concile, et je me crois obligé de vous donner avis que Niquet, étant arrivé ici hier au matin, dit à monsieur le légat que Sa Sainteté hi donne le choix de rester en ce pays ou de s'en aller, et que Son Eminence a pris cette offre pour un congé et me paroit résolue de partir, attendu que son séjour lai a causé beaucoup de dépense et donné bien de la peine, sans qu'il lui ait néanmoins été possible d'avoir jusqu'à présent aucune assurance du succès de cette négociation. Mais je me trouve obligé de vous direque son départ causera un si grand préjudice aux intérêts de la religion que, pour moi, je crois que si Son Eminence étoit à Constantinople, on devroit lui envoier expressément ordre de venir ici.

Je ne connois personne qui ait aujourd'hui tant de porvoir dans cette cour que monsieur le légat y en a, ni sacun autre dont les moiens et la capacité pussent faire réussir les négociations avec un si bon succès que celsi des affaires qu'il conduit peu à peu au but qu'il se propose. Il est nécessaire de faire beaucoup d'attention à l'état présent de ce roiaume et à l'humeur de ses habitans, dont les inclinations ne sont peut-être pas assez bien conses en Italie. Si Votre Eminence m'ordonnoit d'aller à Rome, soit pour y demeurer ou pour revenir ici quand il lai plairoit, je pourrois l'informer, avec le Pape, des bonnes intentions non-seulement de ceux dont Niquet a fait une relation entière de la part de monsieur le légat, mais auxi de tous les autres qui sont dans le sentiment qu'il n'agit pas avec assez de promptitude et de chaleur.

Votre Eminence doit être persuadée que je ne lui écris ceci d'une manière si naïve et si ingénue qu'à dessein de rendre service à Sa Sainteté, n'aiant point d'autre vue ni d'autre motif particulier, attendu même que je ne perse

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (jany. 1562). **33** pas de faire beaucoup de plaisir à monsieur l'éminentissime légat. C'est pourquoi je vous dirai franchement que monsieur le chancelier témoigna dernièrement à une persoume qui m'a fait ce repport, que la cour de Rome s'attoit pas bien connu ses intérêts lorsqu'elle avoit permis à monsieur le légat de sortir d'ici, et que ce conseil étoit un coup mortel qu'on lui portoit dans le sein, attendu que cet éminent prélat a des moiens pour faire ses négociations avec la Reine et le Roi de Navarre, et qu'il connoit si bien le génie et les intrigues de tous leurs courtisans qu'ils ne peuvent pas le tromper si bien qu'un autre. Je vois d'ailleurs que le rang très éminent qu'il a parmi les grands, et que ses richesses et les Etats dont il est le possesseur et le maître dans ce roisume (1), sont aussi des moiens très efficaces, dont je me sers pour découvrir, non-seulement ce qui se trame en secret, mais aussi ce qui roule dans la pensée des esprits les plus rafinés qui ne savent pas toutes les affaires dont je prens connoissance. Voilà pourquoi la meilleure nouvelle qu'on paisse donner aux huguenots, c'est de leur faire savoir que le légat s'en va. Son Eminence a dessein de vous envoier un courrier après demain, et peut-être aussi un gentilhomme. Cependant, celui-ci étant sur son départ pour aller faire un compliment de sélicitation au duc de Savoie, touchant un enfant de Son Altesse nouveau-né, j'ai voulu donner ces avis à Votre Eminence, en me réservant de répondre plus à loisir aux lettres que Niquet vient de me rendre. Je finis en priant Votre Eminence d'agréer, etc.

De Poissi, le 17 janvier 1568.

⁽¹⁾ Le cardinal de Ferrare était à la fois archevêque de Milan et administrateur des archevêchés de Lyon, d'Auch et d'Arles, de l'évishé d'Auton, et abbé de huit riches abbayes.

HUTTÈME LETTRE.

Depuis le départ du courrier Niquet, les confire journalières ant toujours roulé sur les images. Bèse fut le premier qui en parla fort au long; après lui un decteur de Sorbonne, très docte et pieux, nommé le Pelletier. ensuite duquel Laines (1) et le religieux d'Araceli opinèrent aussi de telle sorte qu'an ne fut pas mal satisfait de ce dernier. Monsieur l'évêque de Paris (2) dit pareillement ce qu'il pensoit et sit connaître qu'il était d'esis qu'on ôtat les images, mais qu'il ne trouvoit pes mauvais qu'on eut recours au concile pour cela. L'évêque de l'a lence (3) fit bier un discours sur la même matière, et on dit que son sentiment avoit beaucoup de conformité avec celui de Bèze et qu'il parla d'une manière fort étéraclite. La Reine s'y trouve continuellement avec tous ses conseillers d'état, et monsieur l'Eminentissime légat avec plusieurs évêques; mais je no puis pas savoir teutes les particularités de ces conférences, parce que je me m'y suis jamais trouvé.

On m'a néanmoins suit savoir que le Roi de Navarre a dit publiquement qu'il ne saloit plus assembler tent de coloques pour délibérer sur des matières de controvers. et qu'on devoit aller au concile de Trente, où elles assent tontes déterminées.

- (1) Lainez (Jacques), deuxième général des jémites. Il fit entandes, des le colloque de Poissy, des paroles de paix et de conciliation. Il mouret es 1568, âgé seulement de cinquante-trois ans, épuisé par les immenses travaus qu'il exécuta pour l'agrandissement de la société dont il était un des frobteurs.
 - (3) Enstache du Bellay.
 - (3) Jean de Montinc.

DE PROSPER DE ALPIF-CROIX (fév. 1562).

Sa Majesté paroit maintenant sort hien disposée pour savoriser les intérêts de la religion, et elle a sait déclarer à tous ses sujets qu'ils doivent vivre comme les catholiques.

Elle a changé les gouverneurs de son sils, qui étoient huguenots, et lui en a donné qui professent la religion romaine, entre lesquels est le seigneur Vincent Laure, qui aspire au cardinalat. La Reine ira demeurer dans son hôtel, et maintenant qu'elle est ici, on ne prêche point dans son palais, ni dans sa chambre, ni dans aucun autre lieu.

Sa Majesté la Reine très chrétienne a sait proponer aux demoiselles de sa cour qu'elles vivent toutes dans la même religion qu'elle prosesse, à désaut de quoi elles seront chassées et punies d'une manière honteuse.

Sa Majesté reçut hier la communion et assista à la procession ordinaire, où elle sut accompagnée de toute la cour.

Le parlement de Paris n'a pas voulu recevoir l'édit ni en faire saire la publication jusqu'à présent, et on ne croit pas qu'il y consente en aucune manière, d'autant que plusieurs de cet illustre sénat sont ouvertement connoître que Sa Majesté pourra bien les priver de la vie, mais non pas les saire consentir à une pareille chose.

Sur cet avis, je suis allé voir aujourd'hui Sa Majesté, pour la supplier de vouloir bien ordonner que cet édit soit corrigé dans tous les articles où il est nécessaire de le reformer, et je les ai insinués de la manière que je m'en suis expliqué autrefois dans mes lettres.

Sa Majeste me sit voir qu'il étoit impossible de les retoucher, d'autant qu'ils avoient été réglés par le consentement unanime de cette assemblée générale des parle-

mens et des états, qui ne se trouvent plus maintenant ici; mais qu'elle en parleroit néanmoins au chancelier et me feroit savoir après cela tout ce qui lui paroitroit facile à exécuter. C'est-à-dire qu'on n'y touchera point, selon ce que j'en puis prévoir, comme je l'ai dit à Sa Majesté; laquelle a bien du regret de se voir obligée d'en demeurer là, parce que la plaie dont il s'agit ne peut être guérie par aucun autre remède plus esticace. Car elle trouve qu'il est impossible de chasser entièrement et tout d'un coup les prédicateurs, mais elle vit dans l'espérance de pouvoir faire tous les jours quelques meilleurs progrès. Et Sa Majesté m'a déclaré qu'elle veut envoyer monsieur l'amiral chez lui pour l'éloigner de la cour, en seisant connoître qu'il ne lui a point donné d'autre mécontentement que celui de savoriser une religion qu'elle ne sauroit avoir pour agréable. Elle m'a pareillement dit qu'elle a écrit derechef aux prélats de son roiaume, pour les faire aller au concile de Trente, qu'elle croit que plusieurs sont déjà en chemin, et qu'elle sollicite aussi sortement le sieur de Candal, qu'elle a nommé pour y aller de sa part en qualité d'ambassadeur.

Sa Majesté m'a sait entendre que ceux de la nouvelle religion doivent avoir la liberté d'aller au concile en toute sûreté, pour y déduire leurs raisons, si bon leur semble.

Tout le reste du discours de Sa Majesté, et ce que je viens d'en raporter, donne assez à connoître qu'elle est sort bien intentionnée, et qu'elle a un grand desir qu'on mette sin à toute cette diversité d'opinions. Nous attendons de voir ce qu'on sera et quelles en seront les suites.

Le prince de Condé n'est point allé dans la Guienne, comme il en avoit sormé le dessein, parce que le tumulte qu'il devoit y aller apaiser a cessé, et ce prince est mainDE PROSPER DE SAINTE-CROIX (sév. 1562). 37 it attaqué d'une sièvre que les médecins jugent être langereuse.

rencontré beaucoup de difficultés quand il a voulu re aggréger parmi ces nouveaux prédicateurs, qui prisent et l'abandonnent de telle sorte que, se trouréduit à vivre fort misérablement dans la ville de , selon le rapport qu'on m'en a fait, il a un très cuirepentir de ses solles démarches.

n'ai pas maintenant d'autres particularités à vous e touchant les assaires de ce pass; c'est pourquoi irai la présente en suppliant très humblement Votre ence de soussrir que je me recommande toujours à onnes amitiés.

De Poissi, le 8 février 1869.

NEUVIÈME LETTRE.

ci de la manière que Votre Emimence en a pa informée par les lettres de monsieur le légat, du ce mois, le parlement de Paris ne l'a point voulu ter ni publier; c'est pourquoi la Reine et le Roi de rre sont allés aujourd'hui dans cette ville-là. Et betant que le bruit commun soit que Leurs Majestés ent ce voyage que pour avoir occasion de se pror, les plus éclairés tiennent pour une chose très

L'évêque de Troyes, Antoine Caraccioli, prince de Melphe, brilla l'àla cour de François I^{er}, puis se fit chartreux. Il fut dans la suite élevé scopat. Enfin il abandonna sa religion pour embrasser le calvinisme. rut en 1569. Théod. de Bese en a fait le portrait suivant : - C'était un qui avait beaucoup plus de paroles que de science, un esprit léger, sux, et menait une vie impudique. -

assurée que ces démarches se sont dans le dessein de saite recevoir cet édit de la manière qu'il est maintenant résormé, à savoir avec cette déclaration que les prédications ne seront point interdites en certains lieux.

Je ne sais pas quelle sera l'issue de ce projet de tolérance, mais il est certain que la ville de Paris et son parlement ont fait paroître jusqu'ici beaucoup de vigueur pour le maintien de leur religion, parmi toutes les disputes d'un grand nombre de prédicateurs regnicoles et étrangers qui l'ont combattue depuis long-temps.

Et, bien qu'il y ait aujourd'hui phosieurs huguehots, je ne crois pas néanmoins qu'il s'en trouve plus de trois ou quatre parmi chaque centaine de catholiqués, lesquels paroissent avoir beaucoup plus de dévotion qu'il y en avoit autresois dans le corps de cette ville.

On y a désendu de vendre de la chair pendant ce carême, sous peine de la vie.

Ces jours passés, un certain officier du Roi, qui s'appelle le Nez d'argent (1), fut arrêté, et dans le temps qu'on le conduisoit en prison, on eut bien de la peine d'empêcher qu'il ne fût lapidé par le peuple, qui se seuvenoit que ce personnage étoit celui-là même qui, l'année dernière, jetta par terre le pain sacré de l'eucharistie, dans l'église de Saint-Médard. On a déjà fait une chanson que l'on entend chanter dans tous les carrefours de Paris, se sujet de cet homme-là, dans laquelle on a mis que le Nes d'argent doit être brulé, parce qu'il est compable d'une cruelle infamie. C'est, à mon avis, le supplice par lequel il doit être puni, quoique l'on n'ait encore point fait

⁽t) Il portait effectivement un nez d'argent et était archer. Il fut enieuté aux Halles, le 2 mai de la même année. La haine que la populate portait à est ho était telle qu'on arracha son corps du gibet et qu'en le jeta à la ri-

DE PROSPER DE SASETPOROIX (fév. 1562).

de palait à cet quitte plicement que la Raine, m'anuclé dire qu'en devoit plunir ; mais en les délient seine encore en prison, et la révision de leur profait encore actuellement.

miral, et Andelot son frère te cont retités de la citur, pardinal de Chastillon s'en ira aussi dem deut ou mars, et cette retraite produira les meilleurs effets puisse espérer maintement, parce que ces trois sans, qui parloient sans cesse à la Reine et qui dont même continuellement de maturaises imprétaient i, se seront plus à la portée de le faire.

a fait courir le bruit que l'évêque de Macon allois is la place de celui de Troyes, et quelquet-une out stite que ce seroit M. de Pau ; mais ou public maisit que le cousin de M. de Case, qui a été à Beast, tre pourvu de cette dignité, parce que son mérite un grand relief de l'estime qu'on fait de M. Cure. viens noanmoins d'apprendre que celti qui étuit e de Troyes n'est pes exclus de son béhéfich; je tils qui étoit évêque, parce que je suppese qu'il ne la les lorsqu'on l'aura dégradé par les voies légititues, m quand il aura fait une résignation de son évicles. mbastadeur d'Espagne, qui cet ici, m'a perié di-Mois d'une chose que j'ai ceu qu'il me me discit az raillerie et à laquelle je n'ai jemeis ajduté enspi; mais comme je vois qu'il me la réitère sert touje n'ai pas voulu manquer d'en denner avis à Vetre ince.

pt que Sa Majesté Catholique contentera le Roi de re, suivant qu'il me le proteste de plus en plus tous per, m'aiant sait entendre qu'il est du deveir du d'apaiser le prince de Condé, soit en lui donnant s d'Avignon ou une partie du Comtat Venticies. Il m'a parlé de je ne sais quelles prétentions là-desses, dont je n'ai point voulu souffrir qu'il me fit une longue déduite qu'il avoit entamée. Cependant je vous en avertis, pour ne manquer pas de vous écrire tout ce qui se passe.

On parle beaucoup d'un voyage que la cour doit sire après Paques, et on tient pour certain qu'elle ira à Moulins, proche de Lion, où l'on espère que la duchesse de Savoie viendra; et je suis informé de bonne part que l'on a projetté de saire consérer Leurs Majestés avec le Roi d'Espagne, s'il vient du côté de Moulins, proche de Perpignan, et que Sa Majesté Catholique s'abouchers peut-être auparavant avec le Roi de Navarre. Quoi qu'il en soit, la Reine souhaite beaucoup de revoir sa sille, et le Roi d'Espagne sera bien aise de pouvoir dire plusieurs choses de bouche dans cette entrevue.

Ce Portugais, qui travaille pour l'assaire du Roi de Navarre, s'en retournera en Espagne dans deux ou trois jours, et il n'attend plus autre chose si ce n'est que le cardinal de Chastillon se soit retiré de la cour, parce qu'il ne veut pas s'en aller qu'il ne soit parti.

J'ai demeuré long-temps avec cet envoié, et tout ce que j'ai pu tirer de lui par des conversations m'a fait connoître que la récompense du Roi de Navarre est certaine, qu'il n'y a que ce prince seul qui scache sa quoi elle consiste, et qu'il s'en contente. Ce pourroit être la Sardaigne, puisque le Portugais assure que le Roi en seroit très satisfait; mais il fait néanmoins entendre que ce sera un autre pass, dont il ne veut donner aucune connoissance. Mais il m'assure que le Pape le saura, et qu'on fera même passer la dernière résolution entre les mains de Sa Sainteté, avant que la chose soit entièrement faite; d'autant que c'est ainsi qu'elle a été concertée entre le Roi d'Espagne, le duc d'Albe: et M. de Saint-Rus, qui

se prospur su ministra-croix (fév. 1562). 42 se seule à qui on a voirfié tout le secret de cette né-

l'ai prié très instamment de vouloir remontrer à Sa té Catholique qu'il seroit très utile pour la gloire de de faire une démarche qui serviroit d'exemple à oup de gens, si, entre plusieurs autres choses, on lloit de concert pour disposer tout ce qui seroit mire afin que le Pape donnât ordre au cardinal de illon, à Valence et à quelques autres, d'aller à Rome. que Sa Majesté Catholique obligeât le Roi de Nade faire en sorte qu'ils obéissent à ce commandesous peine d'être dégradés, et que la sentence prononceroit contre eux fut exécutée.

ne dit que, lorsque ces personnes seroient à Rome, nd ils y auroient demandé très humblement pardon, i d'Espagne et celui de Navarre pourroient toujours seurés de trouver Sa Sainteté disposée à traiter falement ces prélats, si Leurs Majestés demandoient leur fit grace.

que tont cela serviroit non-seulement à leur conm, mais aussi à donner de la terreur à beaucoup es et un bon exemple à toute la posterité, de telle que par cela même le Roi d'Espagne et celui de Naseroient retenus dans leur devoir; mais qu'il étoit ment nécessaire de ménager cette affaire très senent, pour la faire réussir avec tous les bons succès e peut avoir.

of fort bien compris tout cela, et jugeant que cette prise est non-seulement bonne, mais aussi très nére, il m'a promis d'y travailler et de me donner e tout ce qu'il aura fait pour cela quand il sera de rici, où il doit se trouver bientôt.

pour ce qui est du secret que je lui ai recommandé,

venir à bout de ce projet, qu'il n'a pas voulu que j'écrivisse au nonce d'y employer ses sollicitations, m'ainst assuré que tout ce qui concerne cette négociation entre se Majesté Catholique et le Roi de Navarre se sait d'une menière si secrète que la Reine très chrétienne, suivant les apparences, ne sait pas elle-même toutes les intrigues de ceux qui travaillent pour cela.

M. Pero est arrivé à Paris dans le dessein de venir à la cour; mais aiant depuis changé de sentiment, il est retourné à Montargis, où se trouve maintenant la ducheme de Ferrare, chez laquelle il pourra se résugier, à ce que l'on croit.

On tient pour assuré que monsieur le duc de Guise viendra à la cour, et on croit aussi que Son Eminence monsieur de Lorraine et M. le cardinal de Guise s'y trouverent en même temps, et que par conséquent monsieur le conétable les y viendra joindre, parce qu'il y a une sort étroite liaison entre eux. Je ne crois pas aussi que M. de Guise voulut hazarder d'y venir faire quelque séjour, seus être accompagné de Son Excellence. Monsieur le cardinal de Tournon y résidera continuellement avec le maréchal de Saint-André, de sorte que le conseil étant rempli de ces vénérables ministres d'état, qui sont sort bien intentionnés, on a lieu d'espérer que toutes leurs résolutions scront savorables à la piété et à la religion catholique.

Dieu veuille que cela soit ainsi; je le prie qu'il donne toute sorte de contentement à Votre Eminence.

De Poissi, le 99 février 1562.

La Reine sut ici hier, revenant de Paris, et le brait commun est que le parlement n'a point voulu recevoir l'édit de pacification, et que les conseillers ont réponds

DE PROSPER DE SASSITS-CROIX (Sév. 1562). 43 qu'étant préfediciable à leur seligion, à conse de le tolérance des nouveaux prédicateurs, ile ne vouleient pas destuer leurs signitures plous celui; mais que Sa Majesté pleavoit feire ce qui lui plaisoit, en verte de 46m autorité estroraine.

De Poissi, le 23 février 1862.

DIXIÈME LETTRE.

Les devalères lettres que j'ai adressées à Vetre Emimanos étoient du 22 et 23 de ce mois, et pares que je présante qu'elles lai ont été renduce, je se répéterté pas ce que j'ai déjà écrit, si ce n'est que le parlement de Paris se vent point receveir l'édit concerment le réligion, ni le publier. Cette ville-là se conserve de misem qu'elle pour, and les linguenous ne consent point d'y précher en des lieux dissérens, où ils s'assemblent le plupart du setayes deux fois chaque jout-

L'exécution qu'en devoit faire de esseriminals, dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois ci-devaut, est encore atento.

Je viens d'aprendre qu'il est arrivé quélques troubles est Provence, dent je crois que vous aurés d'abord reçu avis et apris tource les partieulerités par les lettres d'Avignon; pour moi, je n'ai pas eu le moieus d'en des bien informé dans ce pays.

Monsieur le cardinal de Tourness, ainst après le résolution du Pape touchant la légation d'Avignon, en fut d'abord mécontent; mais siant ensuite réféchi là-dessus, it n'en a plus témoigné du déplaisir.

Le Roi de Naverre dit qu'il se comportere de telle manière que, bien loin que Sa Sainteté puisse tréuver ses actions suspectes, elles lui donneront au contraire beascoup de satisfaction.

Ce Portugais qui devoit aller en Espagne pour les affaires du Roi de Navarre n'est pas encore parti; mais il attend d'heure en heure de prendre la poste, et il espère d'aporter à son retour la conclusion de tout ce qui concerne les prétentions de ce monarque.

Il m'a protesté derechef que le Pape sera insormé de tout par le Roi d'Espagne quand il en sera temps, et que Sa Majesté Catholique ne terminera point entièrement cette assaire sans la participation de Sa Sainteté.

On ne sait point quelle doit être cette récompense dont il s'agit; quelques-uns disent que ce sera la Franche-Comté qui confine la Bourgogne, et qu'on y ajoutera quelque chose de plus; il y en a d'autres qui s'imaginent que ce sera la Sardaigne, parce qu'elle ne rend pas besscoup au Roi d'Espagne et que celui de Navarre en a un fort grand desir.

Les huguenots ne prêchent plus dans le palais; mais le Bottilier, qui n'a pas la réputation d'être sincère, prêche devant la Reine très chrétienne.

L'ambassadeur d'Espagne lui a demandé, de la part de Sa Majesté Catholique, la permission de se retirer, mais il n'a pu l'obtenir; et il me semble que la Reine s'attache à des vétilles, pour saire voir qu'elle se conduit elle-même sans les conseils d'autrui.

Les huguenots et les catholiques de la ville de Paris sont venus hier porter des plaintes à Sa Majesté les uns contre les autres.

Les huguenots lui remontrèrent qu'ils sont continuellement chargés d'injures et traités comme a'ils étoient des juiss, et que, par conséquent, ils la suplicient de leur permettre d'avoir des armes. DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (Sév. 1562).

Les eatholiques disoient que ces gens-là n'ent pas le le de la religion, mais seulement des vues pour leur érêt propre, et que, ne pouvant plus se contenir mainsant sans faire du tort à beaucoup de personnes, ils deindoient des armes pour entreprendre de saccager tte ville, capitale du roiaume, selon le projet que ces imes catholiques suposent qu'ils en ont formé depuis elques mois. C'est pourquoi, ils déclarèrent à Sa Maté qu'ils étoient venus pour lui témoigner leur méconstement de ce que ces gens-là, quoique désarmés, saiient pourtant des assemblées de dix ou douze milles pernnes, et quelquesois même de vingt mille, qui couroient as vers le même but, animés d'une même espérance, et e, par conséquent, les catholiques ne voulant plus desurer exposés au sort de la sortune, ils suplioient Sa jesté de saire pour eux ce qui lui paroitroit de meilleur. La Reine dit aux huguenots que ce qu'on leur avoit cordé suffisoit, et qu'ils devoient s'estimer fort heureux e le Roi les tolérat de la manière qu'il sait, sans vouloir core porter les armes.

Sa Majesté dit ensuite aux catholiques qu'elle feroit des lexions sur ce qu'ils venoient de proposer et qu'elle se donneroit réponce lundi prochain.

Cependant, j'ai cru vous devoir écrire ceci selon ma ntume, en vous donnant aussi avis que cette semaine on publié dans Paris le jubilé que Sa Sainteté m'a envoié, on dit qu'il est reçu avec une très grande dévotion.

On continue d'assurer que cette cour ira à Moulins, mme je l'ai écrit dans mes lettres précédentes, et on sate maintenant qu'elle ira jusqu'à Lion, pour passer suite dans le Languedoc au mois de septembre ou d'octre, et non pas devant ce temps-là, afin d'y pouvoir nférer avec le Roi d'Espagne.

J'ai pareillement donné avis à Votre Eminence que M. de Guise doit venir à la cour, où l'on croit qu'il arrivera la semaine prochaine, d'autant qu'on y voit dép quelques-uns des domestiques de Son Excellence; mais on ne sait pas si monsieur l'Eminentissime cardinal de Lorraine et celui de Guise s'y trouveront; car on croit même qu'ils ne viendront pas sitôt.

Le cardinal de Chastillon n'est pas encore sorti de cette cour.

Je n'ai pas maintenant d'autres choses à vous écrire, c'est pourquoi je finis la présente.

De l'oissi, le 28 sévrier 1862.

ONZIÈME LETTRE.

Votre Eminence aiant déjà reçuavis, le neuf de ce mois, de la faction suscitée par M. de Guise (1), je vous dirai qu'elle a été beaucoup plus grande qu'on ne l'avoit dit alors. Les huguenots de ce pals en sont de grosses plaintes, et ils sont allés demander justice à la Reine, qui a envoié un commissaire pour saire des enquêtes sur cela.

Ceux de la faction de M. de Guise se justifient en diant que les autres ont été les agresseurs, et qu'ils ont tellement blessé M. de la Broccie, gentilhomme de Son Excellence, qu'il faut le trépaner, et qu'ils ont même tiré un coup de fusil à monsieur le duc de Guise. Il est certain que si ce roisume reste dans l'état où il est maintenant, avec deux religions, nous entendrons bien souvent de pareilles nouvelles.

Mais j'espère que Dieu, notre seigneur, nous sidem

(1) Il s'agit du massacre de Vassy. On peut consulter sur cet événement les pièces que nous avons insérées dans loquatribme volume de autre collection. par son secours. On compoit de plus en plus, tons les jours, combien les clauses de cet édit qu'on a fait dernitrement, par le moien desquelles nous croions d'apaiser les troubles de ce roinume, ont été préjudiciables aux choses spirituelles et au gouvernement politique de l'Etat. Cet édit a été publié ici dans la chambre du parlement toute seule, et non pas dans la ville ni aux lieux accoutumés, et on ne l'a point encore fait imprimer; c'est pourquoi cette publication est en quelque manière nulle, suivant l'opinion qu'on en a ici. M. de Guise est dans la ville de Nantueil, à trois ou quatre lieues d'ici, où monsieur le conétable s'est rendu hier au soir.

Le Roi de Navarre, étant sur son départ pour la cour, envois dire à M. de Guise qu'il a résolu de vivre dans une si étroite amitié avec lui qu'il sura peut-être de la peine à se persuader et à tenir pour assuré que la bonne affection que Sa Majesté a pour lui surpasse tont ce qu'il en sauroit imaginer et concevoir.

Ces jours derniers, pendant que le Roi de Navarre était ici, j'ai été à la messe dans l'église de Saint-Paul, accompagné de toutes les personnes de distinction qui sont dans ce quartier; et j'ai vu le prince de Coadé qui alloit qui même temps à cheval et sort bien accompagné, dans cette contrée où je passois.

On dit que le cardinal de Chastillon s'est déguisé pour aller entendre un sermen de Bèze suz environs d'iei, et qu'après cela, quand il a voulu rendre visite à monsieur le conétable, ce seigneur lui a fait entendre qu'il ne le verra point jusqu'à ce qu'il ait changé de sentimens.

Le jubilé a été célébré dans cette ville par une si grande quantité de monde qu'il sembloit que ce dimanche-là fut le jour de Paques.

Il y out un certain régent de colége qui voulur obliger

J'ai pareillement donné avis à Votre Emittette que M. de Guise doit venir à la cour, où l'on croit qu'il rivera la semaine prochaine, d'autent qu'on y voit déji quelques-uns des domestiques de Son Excellence; mais on ne sait pas si monsieur l'Eminentissime cardinal de Lorraine et celui de Guise s'y trouveront; car on croit même qu'ils ne viendront pas sitôt.

Le cardinal de Chastillon n'est pas encore sorti de cette cour.

Je n'ai pas maintenant d'autres choses à vous écrir, c'est pourquoi je finis la présente.

De Poissi, le 28 février 1562.

ONZIÈME LETTRE.

Votre Eminence aiant déjà reçu avis, le neuf de ce mois, de la faction suscitée par M. de Guise (1), je vous dirai qu'elle a été beaucoup plus grande qu'on ne l'avoit dit alors. Les huguenots de ce pais en sont de grosses plaintes, et ils sont allés demander justice à la Reine, qui a envoié un commissaire pour saire des enquêtes sur cela.

Ceux de la faction de M. de Guise se justifient en disant que les autres ont été les agresseurs, et qu'ils ont tellement blessé M. de la Broccie, gentilhomme de Son Excellence, qu'il faut le trépaner, et qu'ils ont même tire un coup de fusil à monsieur le duc de Guise. Il est certain que ai ce roiaume reste dans l'état où il est maintenant, avec deux religions, nous entendrons bien souvent de pareilles nouvelles.

Mais j'espère que Dieu, notre seigneur, nous sidera

⁽¹⁾ Il s'agit du massacre de Vassy. On peut consulter sur cet événement les pièces que nous avons insérées dans le quatrième volume de natte collection.

ne paosper de samps-croix (mars 1562). In son secours. On compoit de plus en plus, tous les ure, combien les clauses de cet édit qu'on a fait deribrement, par le moien desquelles nous croions d'epaime les troubles de ce roisume, ont été préjudiciables ux choses spirituelles et au gouvernement politique de fat. Cet édit a été publié ici dans la chambre du parment toute seule, et non pas dans la ville ni aux lieux constumés, et on ne l'a point encore fait imprimer; 'est pourquoi cette publication est en quelque manière sulle, suivant l'opinion qu'on en a ici. M. de Guise est lans la ville de Nantueil, à trois ou quatre lieues d'ici, iè monsieur le conétable s'est rendu hier au soir.

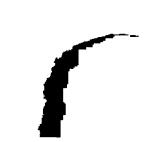
Le Roi de Navarre, étant sur son départ pour la cour, savois dire à M. de Guise qu'il a résolu de vivre dans une à étroite amitié avec lui qu'il aura peut-être de la peine se persuader et à tenir pour assuré que la bonne affection que Sa Majesté a pour lui surpasse tout ce qu'il en auroit imaginer et concevoir.

Ces jours derniers, pendant que le Roi de Navarre itait ici, j'ai été à la messe dans l'église de Saint-Paul, secompagné de toutes les personnes de distinction qui sont dans ce quartier; et j'ai vu le prince de Condé qui bloit en même temps à cheval et fort bien accompagné, lans cette contrée où je passois.

On dit que le cardinal de Chastillon s'est déguisé pour Mer entendre un sermen de Bèze sez environs d'iei, et qu'après cela, quand il a voulu rendre visite à monsieur le conétable, ce seigneur lui a fait entendre qu'il ne le verra point jusqu'à ce qu'il ait changé de sentimens.

Le jubilé a été célébré dans cette ville par une si grande quantité de monde qu'il sembloit que ce dimanche-là fut le jour de Paques.

Li y out un cartain régent de colége qui voulet obliger



tous ses écoliers à recevoir le pain sacré de l'encharistie; mais en aiant fait châtier un qui refusa de communier, on dit que cela étant venu à la connoissance des huguenots, ils ont batu ce régent.

Le sentiment commun des gens de ce pais est qu'il n'y a pas de justice, puisque jusqu'à présent on n'a vu faire aucune exécution de ces prisonniers au sujet desquels je vous ai écrit plusieurs sois, ni de celui qu'on nomme le Nez d'argent, dont je vous ai aussi parlé.

Il n'y a pas long-temps que les huguenots préchoient dans le bourg de Saint-Marceau; mais depuis huit jours, les habitans de ce quartier-là s'étant assemblés firent entendre à celui qui leur donnoit sa maison pour précher, qu'ils alloient y mettre le feu et le bruler lui-même dans son propre logis s'il continuoit d'y recevoir ces personnes; voilà pourquoi, n'osant plus y prêcher, ils cherchent une autre maison.

Votre Eminence doit avoir reçu des avis plus certains que je n'en ai de la conduite de M. de Crussol en Provence. Tout ce qu'on en publie ici fait connoître qu'il vou droit forcer les peuples de son quartier à devenir luthériens. Un des frères de M. de Cars, s'étant mis à la tête de quantité de révoltés, porte un étendart sur lequel on voit d'un côté la représentation d'un crucifix et de l'autre le portrait du Roi.

J'ai été insormé qu'il est allé faire des actes d'hostilité chez ceux de Crussol, et qu'après les avoir sort maltraités il s'est retiré dans les montagnes de ce païs-là.

Dans le temps que M. de Crussol sut envoié en Provence, je ne manquai pas de dire ce que j'en pensois, et Sa Majesté me répondit alors qu'il étoit un de ses sidèles sujets, dont elle espéroit toute sorte de bons services.

Sa Majesté est présentement à Monsed, où elle a un

na prosper de sainte-croix (mars 1562). 49 strdin particulier avec un petit apartement, dans lequel lie est logée fort à l'étroit. Le Roi de Navarre et monsieur 'éminentissime légat y sont avec Sa Majesté, et on dit prelle n'en reviendra pas de dix ou douze jours, quoique sux qui connoissent les incommodités de ce logement reuvent impossible qu'elle puisse y rester si long-temps.

L'envoié de Portugal est enfin parti depuis deux jours our aller en Espagne; il me semble que l'affaire du Roi le Navarre dépend entièrement de la réponce qu'il portera.

De Paris, le 13 mars 1562.

Mémoire secret.

Le Roi de Navarre, le conétable et monsieur de Brissac, vec Saint-André et Bormes, ont demeuré fort long-temps ci à Paris tous ensemble et ont résolu de faire sortir de ette ville tous les prédicateurs huguenots.

Ils espèrent que ce bannissement servira de règle et de pi pour les autres pals de ce roiaume; mais voulant que a Reine ait l'honneur d'avoir sait cela elle-même, ils ont ésolu de lui envoier un député de la part de cette fille, aquel part aujourd'hui pour lui aller saire cette demande. le crois sermement que Sa Majesté y consentira, selon es ouvertures qu'elle me sit dernièrement, comme je l'ai icrit à Votre Eminence.

Ceci sera un bon commencement pour venir à bout de out le reste, et puisque le conseil d'état se remplit de sens de bien, il me semble qu'il y a lieu d'espérer que Dien nous sera la grace de voir bientôt la réunion de tous seux qui sont maintenant en discorde.

L'entrevue qui se doit saire avec le Roi Filippe n'est ma approuvée du conétable, suivant ce qu'il m'en a dit en termes couverts, parce qu'il est beaucoup réservé sur cette matière, touchant laquelle il m'a prié de n'écrire qu'avec une très grande retenue. La raison qui le porte à cela vient de ce qu'il lui semble que le Roi et toute sa cour ne peuvent s'éloigner d'ici qu'il n'en arrive des inconvéniens, attendu que les affaires de ce roiaume ont besoin de la présence de Sa Majesté et que son voyage causeroit une dépence excessive.

Rambouillet étant allé en Allemagne pour savoir que secours de troupes et d'argent les princes de ce païs-là donneroient au Roi très chrétien dans le temps qu'il changeroit de religion, ils lui ont répondu qu'ils fourniroient autant de gens de guerre que Sa Majesté en voudroit paier.

l'ambassadeur du Roi d'Espagne en a fait des plaintes au Roi de Navarre, qui lui a dit qu'il est impossible que ce qui est fait n'ait pas été fait, mais qu'on marcheroit à l'avenir par une autre route.

De Paris, le 13 mars 1568.

DOUZIÈME LETTRE.

Il y a deux jours que j'écrivis à Votre Eminence, et l'on a reçu nouvelle depuis que Sa Majesté part aujour- d'hui de Monsed pour aller à Fontainebleau, où elle ne restera que deux jours, aiant résolu de se rendre de là à Blois.

Cette nouvelle donne lieu à faire ici beaucoup de raisonnemens, attendu qu'on ne sauroit découvrir ce qui a pu causer un changement si subit et inopiné.

Cependant la plupart des nouvellistes croient que ces démarches tendent à l'entrevue du Roi d'Espagne avec cette cour, à Perpignan ou dans quelque autre lieu proche de cette ville-là, sur les terres de France, on bien se racerra de sainte-croix (mars 1562). 5s cour a pris une route détournée pour avoir un plus chemin; attendu que quelques-uns disent aussi e pourra passer de Blois à Limoges, et de là s'acheè à Narbonne. J'irai demain à Fontainebleau pour r d'en découvrir quelque chose de plus certain et particulier.

19, qui est le chef des huguenots de ce pals, est allé le grandes plaintes au Roi de Navarre et à la Reine s la faction de M. de Guise.

ministre y sut accompagné d'un grand nombre de qui adhèrent à ses sentimens, et il ne donna jamais tre nom au duc de Guise que celui de mentrier da hamain. La Reine lui répondit qu'elle avoit été insorque M. de Guise avoit été provoqué par l'insolence ex de leur parti, qu'elle avoit supporté jusqu'alors rop de patience, mais qu'à l'avenir elle prétendoit d'autres maximes. Le Roi de Navarre, témoignant me chose et excusant le duc de Guise, s'exprima manière beaucoup plus sorte et dit à Bèze qu'il méd'être pendu. Ce discours sit qu'il se retira privé de selation qu'il espéroit de recevoir.

huguenots de la ville de Meaux ont rendu une qu'ils avoient prise.

chancelier qui demeure présentement ici à Paris, mvoié demander à Sa Majesté quand il lui plairoit prendit auprès d'elle, n'en a point eu d'autre réque celle de rester ici jusqu'à nouvel ordre.

a beaucoup de personnes qui se figurent que par ces s il est relégué de la cour, et on en est aussi fort ouse lui. Cette réponse pourroit lui avoir été faite pour se autre sujet; mais ce qui donne beaucoup lieu à qu'il est disgracié, c'est qu'il fit ces jours passés semblés chez lui, dans laquelle ou vit le prince de

DE PROSEER DE SAINTE-CROIX (mars 1562). 53 ses de canon pour l'assiéger ; je ne sçai pas ce qui en ivera.

roiaume prennent un si train et que le Roi de parre marche d'un si bon pour les venir redresque, si Sa Majesté sait profi de cette occasion, elle para voir bientôt la fin de tout ce qui trouble maintent ce pals.

Dans la conférence qui se tint dernièrement chez monre le conétable, où le Roi de Navarre et M. de Brissac rouvèrent aveç Termes et Saint-André, on y parla de un édit contraire à celui qu'on vieut de publier, undu qu'il contient des choses peu convenables à la gion et qu'il est très pernicieux au gouvernement poque d'en tolérer une autre contraire, parce que cela meroit lieu à deux factions.

Dieu vueille que ce dernier projet ait un heureux sucet donne toute sorte de contentement à Votre inence.

De Paris, le 18 mars 1862.

Mémoire secret.

Le roiaume est entièrement bouleversé; on croit que roiage de la Reine ne se fait que pour interrompre et iper cette assemblée du Roi de Navarre, du conétable, Guise et de tous les maréchaux de France.

'arce que la Reine s'imagine qu'ils ne pourront pas se idre tous ensemble dans la route qu'elle va suivre, indu qu'il n'y a pas des logemens commodes pour ces lards, entre lesquels il y en a qui sont gouteux, et ce que M. le 'Guise, se tenant sur ses gardes

en termes couverts, parce qu'il est beaucoup réservé sur cette matière, touchant laquelle il m'a prié de n'écrire qu'avec une très grande retenue. La raison qui le porte à cela vient de ce qu'il lui semble que le Roi et toute sa cour ne peuvent s'éloigner d'ici qu'il n'en arrive des inconvéniens, attendu que les affaires de ce roisume est besoin de la présence de Sa Majesté et que son voyege çauseroit une dépence excessive.

Rambouillet étant allé en Allemagne pour savoir que secours de troupes et d'argent les princes de ce pats-là donneroient au Roi très chrétien dans le temps qu'il changeroit de religion, ils lui ont répondu qu'ils fourniroient autant de gens de guerre que Sa Majesté en voudroit paier.

L'ambassadeur du Roi d'Espagne en a fait des plaintes au Roi de Navarre, qui lui a dit qu'il est impossible que ce qui est fait n'ait pas été fait, mais qu'on marcheroit à l'avenir par une autre route.

De Paris, le 13 mars 1568.

DOUZIÈME LETTRE.

Il y a deux jours que j'écrivis à Votre Eminence, et l'on a reçu nouvelle depuis que Sa Majesté part aujour-d'hui de Monsed pour aller à Fontainebleau, où elle se restera que deux jours, aiant résolu de se rendre de là à Blois.

Cette nouvelle donne lieu à saire ici beaucoup de raisonnemens, attendu qu'on ne sauroit découvrir ce qui a pu causer un changement si subit et inopiné.

Cependant la plupart des nouvellistes croient que ces démarches tendent à l'entrevue du Roi d'Espagne avec cette cour, à Perpignan ou dans quelque autre lieu proche de cette ville-là, sur les terres de France, on bien

a cour a pris une route : ir e pour avoir un plus chemin; attendu que q es-uns disent aussi le pourra passer de Blo s à L ges, et de là s'acher à Narbonne. J'irai d ni à Fontainebleau pour ur d'en découvrir quele chose de plus certain et particulier.

de grandes plaintes au Roi de Navarre et à la Reine la faction de M. de Guise.

ministre y sut accompagné d'un grand nombre de qui adhèrent à ses sentimens, et il ne donna jamais utre nom au duc de Guisc que celui de mentrier da Assain. La Reine lui répondit qu'elle avoit été inforque M. de Guisc avoit été provoqué par l'insolence ux de leur parti, qu'elle avoit supporté jusqu'alors trop de patience, mais qu'à l'avenir elle prétendoit d'autres maximes. Le Roi de Navarre, témoignant me chose et excusant le duc de Guise, s'exprima manière beaucoup plus sorte et dit à Bèze qu'il méd'être pendu. Ce discours sit qu'il se retira privé de asolation qu'il espéroit de recevoir.

huguenots de la ville de Meaux ont rendu une qu'ils avoient prise.

chancelier qui demeure présentement ici à Paris, envoié demander à Sa Majesté quand il lui plairoit se rendit auprès d'elle, n'en a point eu d'autre résque celle de rester ici jusqu'à nouvel ordre.

a beaucoup de personnes qui se figurent que par ces mil est relégué de la cour, et on en est aussi fort ouez lui. Cette réponse pourroit lui avoir été faite pour me autre sujet; mais ce qui donne beaucoup lieu à qu'il est disgracié, c'est qu'il fit ces jours passés memblée ch-z lui donne beaucoup lieu à Condé, le cardinal de Chastillon, l'évêque de Valence et quelques autres gens de la même farine. On dit que cela a fait un grand déplaisir à Sa Majesté, qui envoia d'abord appeller le prince de Condé pour le faire venir aussitét à la cour, où il ne manqua pas de se rendre. On tient pour une chose très assurée que les affaires du chancelier vont si mal qu'on parle déjà d'établir un autre garde du sess. Le bruit commun est que cette charge sera donnée à M. de Thou, président du parlement de cette ville, qui est un fort bon catholique. Il est certain qu'on ne sauroit rien faire de meilleur en ce temps ici que de prendre la résolution de dégrader celui-là pour mettre celui-ci à a place. Le sentiment de plusieurs est que, si cela arrive, le conétable l'a tramé en faveur de ce président, dont il est fort bon ami.

Quelques-uns disent que le seau sera donné au très illustre M. d'Armagnac; mais tout cela ne sont que des discours fondés sur des conjectures incertaines. M. de Guise est encore à Nantueil, et on dit qu'il est légèrement blessé d'un coup de caillou à la tête. Je crois qu'il y reste pour s'informer plus amplement des intentions de la Reine.

Monsieur le conétable est allé du côté de Fontainebleau pour être à portée de s'y trouver quand la cour y sera.

M. de Monluc, qui eut ordre d'aller en Gascogne pour remédier aux désordres de cette province, comme je l'ai écrit à Votre Eminence, y a fait supplicier vint-deux de ces gens-là, qui s'étoient emparés des églises. Les heguenots, voiant cela, se sont réunis au nombre d'environ six mille et sont entrés dans une place fortifiée, de le quelle il ne croit pas qu'on puisse les chasser sans quel que artillerie; c'est pourquoi il a envoié demander buit

DE FROMEN DE SAINTE-CROIX (mars 1562). 53 s de canon pour l'assiéger; je ne sçai pas ce qui en sra.

iaume prennent un si bon train et que le Roi de re marche d'un si bon pied pour les venir redresses, si Sa Majesté sait profiter de cette occasion, elle voir bientôt la fin de tout ce qui trouble maintece pals.

le conétable, où le Roi de Navarre et M. de Brissac avèrent avec Termes et Saint-André, on y parla de un édit contraire à celui qu'on vient de publier, du qu'il contient des choses peu convenables à la on et qu'il est très pernicieux au gouvernement pos d'en tolérer une autre contraire, parce que cela eroit lieu à deux factions.

n vueille que ce dernier projet ait un heureux suct donne toute sorte de contentement à Votre ance.

De Paris, le 18 mars 1562.

Mémoire secret.

roiaume est entièrement bouleversé; on croit que iage de la Reine ne se sait que pour interrompre et er cette assemblée du Roi de Navarre, du conétable, ise et de tous les maréchaux de France.

ce que la Reine s'imagine qu'ils ne pourront pas se e tous ensemble dans la route qu'elle va suivre, lu qu'il n'y a pas des logemens commodes pour ces rds, entre lesquels il y en a qui sont gouteux, et que M. le duc de Guise, se tenant sur ses gardes plus que tous les autres, n'osera pas rester en chania sans une bonne escorte.

La plupart des gens croient que la Reine apréhende beaucoup qu'on ne lui ôte la régence de cette monarchie; c'est pourquoi Sa Majesté va du côté de Blois, afin d'être plus près des forces des huguenots, parce qu'elle se figure qu'elles pourront contrebalancer celles de la Ligue. On fait ici tous les jours des conférences dans l'hôtel du chancelier, auxquelles la Reine de Navarre vient assister, avec madame de Crussol, madame de Roye, le cardinal de Chastillon, Valence et quelques autres qui font entendre à la Reine très chrétienne que les catholiques la veulent priver du gouvernement. Sa' Majesté fait voir qu'elle a du penchant à le croire ou que du moins elle en a quelque crainte, de même que M. le duc de Guise et le cardinal son frère, avec M. d'Aumale, qui a fait armer deux mille cavaliers.

Les affaires de ce pats sont maintenant dans une telle situation qu'il faut que la balance penche d'un côté ou de l'autre, et par conséquent elles changeront de face. Le parti des catholiques semble être le plus fort jusqu'à présent, tant par le nombre que par la qualité des personnes qui le soutiennent.

Dans ce moment je viens de recevoir avis que la Reine ne va pas à Fontainebleau, mais qu'elle prend la route de Blois à droiture et qu'elle fera ses dévotions de la Pâque en chemin. Dimanche prochain au soir elle sera dans cette ville-là.

M. le duc de Guise et monsieur le conétable sont ici avec tous les maréchaux de France, et il me semble qu'ils pensent à lever des gens de guerre pour se faire rendre obéissance dans toutes leurs résolutions. Cependant, toutes choses sont à présent dans un si grand mouDE PROSPER DE SAIRITE-CROIX (mars 1562). 55 ent qu'il est impossible de savoir au juste quelles en seles suites. J'ai voulu écrire tout cela à Votre Eminence r'informer de tous les raisonnemens qu'on fait ici. onsieur l'éminentissime légat, qui se tient suprès de sine, n'aura pas manqué de vous donner avis de es les affaires de la cour.

De Peris, le 15 mars 1562.

TREIZIÈME LETTRE.

L le duc de Guise entra hier dans cette ville, accomné de plus de mille cavaliers qui étoient sort bien ar-; monsieur le conétable lui alla au-devant avec le mami de Saint-André. Tout le peuple de Paris fit voir l avoit une très grande joie de son arrivée, non-seuleit en ce que chacun se tenoit dans les rues pour le passer, mais aussi en lui envoiant dire que, s'il avoit sin de vingt mille hommes pour sa garde, tous les rgeois lui ossroient de les saire armer. D'abord qu'il mis pied à terre, le prévôt des marchands, accompade trente ou quarante personnes des plus riches, vint déclarer qu'il étoit toujours prêt à lui donner une se somme d'argent quand il en auroit besoin pour le ntien de la religion. Dans le même temps, Bèse s'en précher vers la porte de Saint-Jacques, qui est de tre côté de la ville, et le prince de Condé, qui étoit de la cour peut-être à dessein de s'y trouver, compagnoit avec quatre ou cinq cens cavaliers, qui ient tous des carrabines.

Le matin je suis allé rendre visite à M. de Guise et je trouvé dans une conférence chez monsieur le conéle, où tous les maréchaux de France étoient assemblés e le cardins . Guise et quelques autres personnes de qualité. Monsieur le duc, m'aiant embrassé, dit qu'il avoit tant d'ardeur pour le service de Sa Sainteté que, pour m'en donner des preuves, on continueroit le discours qui rouloit sur cette matière, et qu'il me prioit de rester là jusqu'à ce qu'il fût achevé.

Je demeurai fort long-temps à les écouter, et à la fin il me dit qu'il souhaitoit que j'écrivisse au Pape pour le suplier de faire en sorte que le concile de Trente fut fon circonspect et retenu sur tout ce qui concernoit les protestans d'Allemagne, parce qu'il espère de les y faire aller. Monsieur l'éminentissime cardinal de Lorraine, qui a beaucoup travaillé pour cela, doit envoier M. de Manne vers Sa Sainteté pour l'en informer et pour lui dire que les affaires de ce roiaume ne doivent plus l'inquiéter, parce que Son Eminence espère de la grace de Dieu que les François seront aussi bons catholiques, devant qu'il soit une année, qu'ils l'étoient il y a vint ans. C'est pour aller donner cette assurance au Pape que M. de Manne part d'ici, où M. de Lorraine l'a fait venir pour le charger de cette commission.

Voilà tout ce que j'en ai appris de M. de Guise, qui, s'étant retiré parce que c'étoit l'heure d'aller diner, m'a promis de me parler plus amplement demain 17 de mars.

Le prince de Condé ne manque point d'accompagner tous les jours le prédicateur huguenot, en l'escortant avec quatre ou cinq cens cavaliers, dont le nombre augmente de plus en plus, et il a mis auprès de ce ministre des gens armés pour le garder.

On lève de l'autre côté de cette ville autant de troupes qu'on y en peut trouver, et on n'y voit autre chose que des suils et des autres armes que l'on vend et achette de toutes parts.

Si cela continue sans aucun remède, on verra un jour,

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (mars 1562). 57
même bientôt, quelque grand scandale dont les mauises suites paroissent inévitables et donnent déjà beauup de crainte à tous ceux qui sont ici.

Le duc de Guise m'a dit que M. le cardinal de Lorraine si bien contenté les protestans d'Allemagne qu'il a rté le duc de Vittemberg à venir entendre deux de sermons, et qu'il en a été si content qu'après cela sont entrés en consérence sur tout ce qui est nécestre pour ceux qui doivent aller au concile.

Et quoique Son Eminence n'ait pas pu obtenir que le e y envoiat quelcun de sa part, il le fit pourtant réadre à déclarer qu'il trouveroit bon que le concile détat lui-même une douzaine de personnes.

Et que Son Altesse de Vittemberg en députeroit un pal nombre de ceux de sa communion, qui s'en iroient se les autres dans un lieu neutre, qui fut proche du acile; et qu'il consentoit que M. le cardinal de Lorme fût le président de toute cette assemblée; et que si s députés convenoient ensemble sur les points de converse ou jugeoient qu'il fût nécessaire d'aller au cons, monsieur le duc promettoit de s'en tenir à ce qu'ils termineroient.

M. de Guise m'a dit qu'il a été présent à tout ce dispre et qu'il lui semble que les protestans s'aperçoivent le suivent une mauvaise route et qu'ils auroient plaid'être ramenés dans le bon chemin; mais qu'ils ne alent pas néanmoins y venir sans de pareils moiens qui paroissent honorables.

Il m'a dit aussi que monsieur le cardinal de Lorraine ofd'aller à cette conférence dans le lieu où Sa Sainteté lui mmandera de la tenir, et qu'il espère de gagner quele autre prince d'Allemagne pendant le cours de son inge dans ces quartiers-là. Ce cardinal sait paroître que la grande espérance qu'il a d'un bon succès est d'autant mieux sondée qu'il a déjà presqu'entièrement sait entrer dans ses sentimens un des principaux docteurs protestans, nommé Brantius.

Son Eminence de Lorraine, voulant saire réussir ce projet, a envoié quérir M. de Manne pour lui donner la commission d'en aller informer le Pape.

Cependant M. de Guise prie Sa Sainteté d'ordonner qu'on sit tant de retenue dans le concile, pour ce qui concerne les dogmes, qu'ils ne soient point décidés avant le retour de M. de Manne, afin que les protestans ne se rebutent pas d'y aller, en voiant qu'il n'y a plus rien à faire pour eux. Il me fit aussi connoître qu'on doit tenir cela si secret que le Pape même ne doit pas le communiquer au sacré colége des cardinaux.

Les grandes instances qu'il m'a faites là-dessus sont fondées sur les raisons qui seront déduites au Pape par M. de Manne, qui est allé à Rheims pour y trouver monsieur de Lorraine; et je crois qu'il reviendra de là en poste.

M. le duc de Bourbon a été fait lieutenant du Roi dans cette ville, où il sera secondé par le maréchal de Brisse et par M. de Mommoranzi.

Cet illustre duc n'étant arrivé ici que depuis hier, je ne lui ai pas encore rendu visite.

On parle toujours beaucoup d'ôter le seau au chancellier qui l'a présentement, et j'entens dire qu'on le donnera à M. d'Armagnac.

Plusieurs croient aussi qu'on sera un édit de pacification contraire au précédent, et qu'il sera si bon et si avantageux pour les catholiques que l'on s'en servira pour saire sortir de ce roiaume tous les prédicateurs huguenots.

Que Sa Majesté très chrétienne les veut faire venir dans son conseil pour leur déclarer ses pieux desseins,

DE PROSPER DE SAINTE-CHOIX (MARS 1562). 59
Hechlement pur des paroles, mais aussi afin que ses réMions scient exécutées.

L. le cardinal de Tournon est encore toujours à Saintrmain.

On dit qu'il a eu deux accès de fièvre quarte et qu'il it résolu de venir ici avant-hier, mais il n'a point fait voiage, quoiqu'il fut résolu. Voilà pourquoi on craint sa maladie n'ait de mauvaises suites.

Dieu vueille lui donner son secours et nous garantir me perte qui seroit fort grande pour les catholiques, venoit à mourir en ce temps ici.

Maiant pas d'autres nouvelles à vous écrire maintent, qui soient de plus grande importance, touchant affaires d'état et celles de la religion de ce pais, je finis te lettre.

De Paris, le 19 mars 1862.

QUATORZIÈME LETTRE.

Le roi de Navarre vint hier à six heures du soir dans te ville, comme je l'ai écrit à Votre Eminence, et à ex heures de nuit il fit avertir tous les ambessadeurs se trouver le matin suivant dans l'église cathédrale, ar y assister à l'office divin.

Cela aiant été sait de cette manière, Sa Majesté suivit procession ordinaire, en allant à l'église de Sainte-Geriève, accompagné du duc de Guise et du cardinal son re, suivis par M. de Bourbon et une vingtaine de cheiers de l'ordre, qui marchoient avec plusieurs autres pueurs, au travers d'une infinité de peuple qui étoit par trees.

Monsieur le conétable, se trouvant incommodé de la atte, passa devant les autres, monté à cheval, et disant à tous ceux qu'il rencontroit: « Mes amis, rendés graces à Dieu de ce qu'il vous a délivrés de plusieurs maux en vous envoiant le Roi de Navarre.

« Vous voiés la bonne union qu'il y a entre Sa Majesté et M. de Guise pour vous maintenir en paix en servant Dieu et procurant le bien de la religion, avec tout ce qui peut contribuer à l'honneur et à l'élévation de notre Roi. » Toutes ces paroles excitoient le peuple à faire des cris de joie.

Dans le même temps, les prédicateurs huguenots firent un sermon hors de la ville, et j'y envoisi un de mes confidens, qui me raporta qu'il n'y avoit pas trois cens de ces auditeurs, qui se trouvoient par milliers dans les autres assemblées.

Le Roi de Navarre fit appeller tous les ambassadeurs aussitôt que la messe fut achevée, et, après les avoir remerciés de la peine qu'ils avoient prise, il nous dit que nous voions les actions qu'il faisoit et qu'il les continueroit de mieux en mieux. Il ajouta qu'il espéroit que Dieu lui feroit la grace de trouver quelque bon expédient pour remédier aux inconvéniens qui se trouvoient dans ce roiaume, et que par conséquent il nous prioit d'en rendre témoignage à nos maîtres.

Je suis allé faire la révérence à Sa Majesté aujourd'hui, et, après avoir loué ses pieux desseins, je lui ai représenté que le mal dont il s'agit a besoin d'un pronit remède, et que, voiant le peu d'effet qu'ont produit les léaitifs dont on s'est servi, il faloit en venir à quelque chose de plus efficace.

Je lui réiterai que, si les prédicateurs ne sont pas chassés de son roiaume, toutes les autres précautions ne serviront de rien.

Mon discours se termina par la prière que je sis à Sa

jesté de me faire la grace de me dire quelque chose de rticulier dont je pusse me servir pour dissiper les chans de Sa Sainteté, qui venoient du peu de contentemt qu'elle avoit reçu des avis de mes lettres précédentes. Etant venu à raisonner en particulier sur l'édit qu'on sit dernièrement, Sa Majesté ne voulut entrer dans cum détail là dessus, mais dit seulement que les choses endroient un meilleur train et que j'assurasse le Pape 'elles iroient bien à l'avenir.

Dans le temps que je sus voir Sa Majesté, elle étoit en mérence avec tous les seigneurs dont j'ai parlé ci-dest, lesquels, s'étant un peu aprochés les uns des autres, prièrent de vouloir aller demain matin trouver la ine pour lui parler de ces assaires-là, comme si cela veit de mon propre mouvement.

Et que je lui fisse en premier lieu une description de nt de cette ville, et du danger auquel elle étoit exposée m sacagement si M. de Guise n'y étoit pas venu et le é ensuite.

Que j'assurasse après cela Sa Majesté qu'on ne sait rien i n'aboutisse au service du Roi son sils, après celui de su, et que, bien loin de penser à diminuer l'autorité 'elle a maintenant, on lui en donnera tous les jours rantage. Finalement que je la priasse de ne pas s'éloier de cette ville, parce que son absence ruineroit tout empêcheroit l'exécution des bons desseins que ces seieurs ont pour ce qui concerne la religion.

Ils ont souhaité que je fisse cette remontrance en mon m propre, comme je l'ai dit ci-devant, et que je parse avec beaucoup d'ardeur et leur envoisse incessamment la réponse. Il me semble d'entrevoir par leurs disurs qu'ils ne sont pas encore bien assurés si Sa Majesté meurera à Fontainebleau. J'ai résolu de saire ce qu'ils

m'ont dit; cependant j'en ai voulu donner un mot d'avis à Votre Eminence en lui écrivant à la hâte, dans l'espérance de lui en envoier une plus ample relation quand je serai de retour.

Monsieur le conétable me dit en particulier après cel que je fiese ce voiage sans aucun délai, parce qu'il étoit de la dernière importance de voir l'issue de ce projet, et qu'il espéroit que ma négociation réussiroit.

Je lui répondis que jusqu'à présent j'avais repu Sa Saisteté de belles espérances, qui, n'aiant jamais été accomplies, m'avoient tellement décrédité que je ne voulois plus lui écrire jusqu'à ce que je visse quelque chose de plus réel; mais que, si Son Excellence vouloit lui écrire elle-même sur cela, je me chargerois d'envoier sa lettre.

Il me dit qu'il le seroit très volontiers, asin que Sa Sainteté ne sut pas privée de cette bonne nouvelle, et qu'il m'envoieroit sa lettre quand je serois revenu de la cour.

Monsieur l'éminentissime cardinal de Tournon et beaucoup plus malade qu'il ne l'étoit ces jours passés: c'est pourquoi, n'y aiant presque plus d'espérance qu'il puisse vivre, nous en sommes tous assiigés.

Le secrétaire de M. le duc de Bourbon est arrivé ici, et il me semble que Son Altesse est fort contente de ce qu'il a négocié.

J'ai reçu la lettre de Votre Eminence du quatrième de ce mois, par laquelle voient qu'il ne lui plait pas de me commander que j'aille à Rome, je lui écrirai dens mes premières lettres ce que j'avois formé le dessein de lui aller communiquer de bouche.

Cependant je salue très respectueusement Votre Eminence, etc.

De Paris, le 22 mars 1862.

L

QUINZIÈME LETTRE.

mus qui conféroient ici m'avoient persuedé d'aller quelques remontrances à la Reina, je vous dirai amant que j'y fus dans une très bonns conjencture, a que Sa Majesté étoit non-seulement remplie de sa, mais aussi d'indignation de ce qu'elle voit qu'on des assemblées de toutes parts et de ce qu'il n'y a t de maison qui ne soit remplie d'armes, seus qu'elle Mèrement consenti à cela. Voilà pourquoi elle m'a m'être pas benneoup éloignée de se vouloir retirer à une, parce que c'est une des plus fortes villes de la France.

is vient écouté sort tranquilement tout ce que je voui raprésenter, elle me parut en être assés contents, s que le premier et le principal sujet de mon dissont d'assurer Sa Majesté qu'on ne pensoit ici à sutra sen'à lui rendre service.

que si ces illustres personnes n'avaient pas en celé but et eru devoir lui faire le plus grand pleisir le pouvoit désirer, ils n'auroient point entrepris négociation, de laquelle ils espéroient un bon sus-non-sculement pour le service de Dieu, mais aussi le repos et le tranquilité de ce roianne.

sur cela elle me fit un discours propre à me persuspublica il étoit important de ne laisser pas ce roissame l'état où il est, avec deux religions, se plaignant de l'on n'avoit pas été d'abord consulter Sa Majesté et qu'on demeuroit si long-temps dans cette ville sans urir à elle.

suis revenu hier pour représenter au Roi de Navasve

et à tous ces seigneurs combien il est nécessaire qu'ils aillent voir Sa Majesté pour empêcher qu'elle ne s'irrite pas davantage, et pour éviter que Valence (1), qui est continuellement à ses oreilles, ne lui persuade pas de faire quelques démarches extraordinaires.

Attendu principalement qu'on faisoit courir le bruit que l'amiral s'aprochoit de Fontainebleau avec cinq cess cavaliers, monsieur le conétable entra si volontiers dans mon sentiment que la résolution fut prise de partir aujourd'hui après diné pour aller trouver Sa Majesté.

Je crois que cette visite mettra l'esprit de la Reine en repos et lui sera abandonner le dessein qu'elle avoit d'aller à Orléans après Pâques; car elle persistoit si sort dans cette résolution, lorsque je lui parlois, que toutes mes remontrances ne surent pas sussisantes pour l'en détourner.

Si ces seigneurs appaisent Sa Majesté, comme je l'espère, et s'ils travaillent de concert pour une bonne sin, il y a beaucoup d'aparence qu'elle verra bientôt ses désirs accomplis.

On a donné ordre ici à Paris de lever quinze cens hommes de guerre, pour les mettre aux portes et aux carrefours de cette ville, où ils feront la garde pour empêcher qu'il n'arrive des désordres, et cet armement est déjà presque tout fait.

Les huguenots ont la liberté de prêcher hors de la ville, mais on ne leur laisse plus porter des armes et surtout des pistolets.

Bèze et Parrochel, qui sont les deux principaux chess d'entre eux, s'en sont allés quand ils ont vu cela, parce qu'ils se sont imaginés que c'étoient peut-être des préparatifs pour les chatier.

⁽¹⁾ L'évique Montluc.

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (MATS 1562).

Le prince de Condé est j i pour aller chez lui.

M. de Bourbon reste lieut nant de Sa Majesté très chrémne; et Son Excellence dit hier qu'il fit prendre le barque il y a deux jours, dans laquelle on a trouvé le grande quantité de livres les plus chagrinans du made, qui étoient dans des tonneaux à vin, que ceux Genève ont adressé ici, et qu'il a fait prendre ces livres les bruler, si c'est le bon plaisir de la Reine de lui donner permission.

Son Excellence est très contente de la résolution que n secrétaire lui a aportée de Rome, et il espère que les tions du Roi son frère et les siennes donneront tant de tisfaction au Pape qu'il aura lieu de se tourner de leur té, pour les regarder tous les jours de meilleur œil.

M. le cardinal de Tournon a été réduit pendant deux me à une si grande extrémité qu'il n'y avoit point seure qu'on ne crût de le voir mourir.

Il a reçu l'Extrême-Onction. Ses bénéfices ont déjà été mnés; ses neveux et tous ses parens l'avoient abanmné; mais hier, qui étoit le vingt-unième jour de sa vre continue, il se trouva un peu mieux, et ce matin a reçu avis qu'il continue de se remettre, de sorte 'il semble que Dieu veuille faire un miracle pour conver encore ce prélat en faveur de ce roiaume.

Sa guérison n'est pas néanmoins encore bien certaine, ree que c'est un vicillard de soixante-douze années, t abatu par une sièvre continué qui l'a tourmenté pent vingt-un jours, laquelle nous a été cachée par ses oches, tantôt en disant qu'il ne l'avoit point, et quelefois en saisant entendre que ce n'étoit qu'une sièvre arte.

M. de Termes ne s'est pas encore éloigné de la cour, il se tient maintenant pour faire intériner et publier zone vi.

ses commissions et ses priviléges; mais il doit partir dens quelques jours.

Dans cette audience que j'ai eue de la Reine, Sa Majesté me témoigna beaucoup de joie de ce que le Pape n'avoit pas entièrement improuvé l'édit de pacification, parce que M. de Lansac avoit sait une bonne relation à Sa Sainteté pour lui donner à connoître qu'il n'avoit été dressé que pour commencer d'ébaucher ce qu'ou devoit saire ensuite. Je ne manquai pas de lui dire tout ce que Votre Eminence m'avoit ordonné de lui témoigner au sujet des déportemens de M. de Viterbe. Sa Majesté me dit qu'elle avoit coutume d'ajouter soi aux témoignages du Pape et de tenir pour certain tout ce qui venoit de sa part; mais qu'elle prioit Sa Sainteté de ne croire pas tout ce que Viterbe lui avoit dit ou lui diroit à l'avenir. Sur quoi lui aiant reparti que Sa Majesté posvoit être assurée qu'il n'avoit dit aucune chose qui put lui déplaire, et que, tout bien considéré, le Pape n'assirmoit rien de positis là-dessus, attendu que ce sont peut-être des personnes mal intentionées qui ont sait ces raports, Sa Majesté persista à me témoigner que je devois écrire tout ce qu'elle m'avoit dit. Je ne manquerai pas de lui représenter encore une autre sois les mêmes choses, à l'occasion des premières lettres que je recevrai de M. de Viterbe.

Monsieur le conétable m'a fait aporter dans ce moment la lettre ci-jointe pour Sa Sainteté, en me donnant avis qu'il a monté en litière pour aller trouver la Reine, avec tous les autres seigneurs dont j'ai parlé, et qu'ils espèrent de la faire changer de sentimens, touchant la résolution qu'elle a prise de se retirer à Orléans.

Il m'a aussi fait dire que M. de Bourbon restera dans cette vulle avec M. d'Alençon et Silva, pour avoir soin DE PROSPÈR DE SAINTE-CROIX (mars 1562). (p. 5 affaires qui concernent l'administration de la justice; m. M. de Termes et deux chevaliers de l'ordre, à sair M. de Candal et M. Crevecœur, sont chargés de lles de la guerre et des armes.

Tout cela leur paroissant bien réglé pour les ordres l'ils ont donnez et suffisant pour la conservation de tre ville, de laquelle dépend la destinée finale de pt ce roiaume, ils s'en vont fort contens. La Reine a t sonder la disposition du duc de Savoie, pour savoir qu'elle pouvoit espérer de Son Altesse en cas qu'elle t besoin de son secours pour mettre fin à ces troubles la France, si elle se trouvoit dans un état qui lui dont lieu de craindre qu'on voulut l'oprimer.

Co duc lui a répondu qu'elle peut se tenir assurée qu'il ploiera voloutiers pour son service tout ce qui dépend lui, et même sa propre vie, supposé qu'elle vueille prévaloir de ses forces pour éteindre le feu des divima qui font tant de bruit en France, c'est-à-dire pour estier ceux de la nouvelle religion; mais que si Sa Matté avoit d'autres desseins et vouloit favoriser ces gens-té avoit de l'assister en ce cas, il lui sembleroit au atraire qu'elle l'offenseroit très grièvement.

Qu'il croioit que cela désobligeroit aussi besucoup le il d'Espagne, et qu'il conseilloit à Sa Majesté de no affrir plus autour d'elle le chancelier, ni Valence, non as que madame de Crussol et celle de Roye, qui lui dunient de mauvais conseils, préjudiciables à son honneur. Je crois que Sa Majesté suivra ce conseil et qu'elle sera mant mieux disposée à le mettre en effet lorsqu'elle ra entendu ces seigneurs, touchant leaquels je vous voie un billet en chiffres.

Mémoire secret.

Ces seigneurs sont allés trouver la Reine dans le dessein de persuader à Sa Majesté qu'elle ne s'éloigne point des environs d'ici, et ils espèrent de l'obtenir. Ils veulent ensuite régler d'une manière solide tout ce qui concerne la religion dans cette ville et penser à rétablir peu à peu tout le reste des affaires.

On y travailleroit avec beaucoup plus de vigueur, selon ce que j'en prévois, si le Roi de Navarre ne suspendoit pas toutes les résolutions; car s'il a plaisir d'un côté que toutes les choses prennent un bon train, il n'est pas faché de l'autre que la dernière conclusion soit disférée jusqu'à ce que la réponse positive qu'il attend du Roi d'Espagne soit venuë, parce que c'est de là que toutes les loix et les prophètes dépendent.

Sa Majesté croit qu'on devroit profiter de l'occasion favorable qu'on a maintenant de poursuivre le cardinal de Chastillon, Valence(1), le Bottelier, et tous les autres fauteurs des opinions contraires à la religion romaine, pendant que ces seigneurs catholiques sont dans le conseil de la Reine, où ils peuvent former la résolution de les faire dégrader par-devant les tribunaux de la jurisdiction ecclésiastique dont ces prélats dépendent; et en ce cas, il y aura peut-être bien des gens qui voudront avoir leurs bénéfices.

De Paris, le 26 mars 1562.

(1) Montluc, évêque de Valence

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (MARS 1562).

SEIZIÈME LETTRE.

a sête de Paques sut célébrée avant-hier dans cette par un grand concours de peuple qui sréquente acoup les églises, et y sit paroître plus de dévotion m'en a vu depuis plusieurs années, selon la remarque tous ceux qui se souviennent du temps passé, quoi-les huguenots aient aussi sait leurs sermons, auxquels ieurs personnes sont allées assister ce même jour-là, a de la ville.

lais hier on en ferma toutes les portes, et les habitans it pris les armes tendirent les chaînes pour se barrier, à cause du prince de Condé qui étoit venu à une d'ici avec l'amiral et Andelot, à la tête de cinq cens assins et deux mille cavaliers, suivant le bruit compui s'en répandit, quoique la vérité soit qu'il n'y en it pas plus que la moitié de ce nombre.

de donner à tous les bourgeois de grands sujets de pon, attendu qu'on n'est pas encore bien assuré qu'il ait des trames qui peuvent causer du mal dans cette

Le prince, qui venoit de Meaux, alla passer la nuit à at-Cloud, et ce matin il est parti et a fait quatre lieues chemin pour s'aprocher d'Orléans, où l'on croit qu'il t mener ses troupes pour se rendre le maitre de cette s, qui est une des plus fortes de la France et qui a de t et d'autre tout le pais où sont les huguenots.

Lela donne tellement de la crainte à plusieurs qu'ils en t éponvantés; mais il mesemble que tout ce qui peut ver de meilleur dans ue conjoncture aussi mauvaise celle de cette, c'est que ces gens-là se déclarent ouvertement les ennemis du Roi et de la religion, et les perturbateurs du repos public.

Je ne vois pas que, selon toutes les aparences, ils puissent faire de grands progrès ni demeurer long-temps armés, parce qu'ils n'ont plus d'argent comptant.

On doit même tenir pour certain qu'ils se lasseront bientôt, quoiqu'ils disent que la faction de la compagnie des huguenots de Paris leur a envoié trois mille écus, et nonobstant l'espérance dont ils se repaissent d'en recevoir aussi de ceux de toutes les autres sociétés de leur adhérens.

La Reine prit la résolution de sortir de Fontainebleau d'abord qu'elle reçut ces nouvelles, parce que c'est un lieu tout ouvert, et elle devoit se retirer à Melun, qui est une ville entourée de murailles assés fortes pour sa sûreté dans cette occasion, attendu qu'on fait ici tous les efforts imaginables pour l'obliger de venir résider dans cette ville ou d'aller au Bois de Vincennes, qui n'est qu'à demilieue d'ici.

On espère que Sa Majesté viendra consoler ce peuple; et parce qu'on en doit recevoir demain la réponse, c'est la cause que je ne suis pas encore parti.

Plusieurs bourgeois de cette ville, m'étant venus voir, n'ont pu s'empêcher de me dire ouvertement que le Pape ne devroit pas dissérer plus long-temps de faire des poursuites contre le cardinal de Chastillon, Valence et autres semblables, et ils me témoignèrent que tous les décrets que Sa Sainteté seroit contre ces personnes, ou du moins concernant leurs biens ecclésiastiques, seroit d'abord exécuté.

J'en parlerai à ces seigneurs, qui sont allés à la cour, d'abord qu'ils seront revenus ici, afin d'en pouvoir écrire à Votre Eminence sur un meilleur fondement.

Les huguenots de cette ville vouloient saire leur Cène, le sur de Paques, dans un des sauxbourgs de ce lieu, où ils roient résolu de saire paier vingt sols par tête aux permes riches qui y viendroient à la communion, et sept sha chacun de ceux qui seroient pauvres, et ils disolent se cette somme devoit être emploiée pour les besoins de sur religion. Mi le duc de Bourbon leur a désendu de la ire, tant parce qu'il se croioit obligé de ne devoir pas mustrir une chose si scandaleuse, que pour les empêcher a recueillir cette somme d'argent, que l'on savoit sort len être destinée pour l'entretien des gens de guerre.

lis lui répondirent avec leur audace ordinaire; mais Son acellence fit venir les ministres à part, et leur dit que, ils faisoient la Cène, il pardonneroit au peuple qu'ils ausient séduit, mais qu'il les feroit pendre eux-mêmes le ademain. Cette menace les a fait contenir jusqu'à présent, et il espère que désormais ils ne contreviendront pint à ses ordres.

Dans le même instant que je vous écris ceci, on vient s recevoir avis que le prince de Condé a sait arrêter ses oupes et qu'il ne s'avance plus du côté d'Orléans, name on l'avoit cru.

On dit aussi qu'il a envoié un exprès vers la Reine our l'informer de cela, et on espère que Sa Majesté iendra bientôt dans cette ville et que toutes les affaires de pais s'accommoderont avec celles de l'Allemagne, d'où a apprend que plusieurs se relachent de leurs premiers atimens et veulent aller au concile de Trente.

Dieu vueille que cela soit ainsi, pour la gloire de sa ivine Majesté, pour le contentement du Pape et celui s Votre Eminence très illustre.

De Paris, le dernier de mars 1862.

Mémoire secret.

On espère que le Roi de Navarre ramènera le prince de Condé, et que Chastillon et ses adhérens auront la punition qu'ils méritent, non-seulement pour leurs actions contraires aux intérêts de la religion, mais ausi parce qu'ils ont beaucoup offensé le Roi de Navarre, comme j'en suis informé par une voie très certaine, quoique je n'aie pas encore pu en savoir toutes les particularités. L'on m'a pareillement assuré que l'amiral doit être privé de sa charge, et qu'elle sera donnée à M. de Nemours, qui épousera madame de Rhoan, nièce du Roi de Navarre (1).

Andelot ne sera plus aussi général de l'infanterie françoise, de laquelle monsieur le marquis d'Elbeuf, frère de M. de Guise, aura le commandement; et après que ces gens-là seront privés de leurs charges, on fera d'autres démarches pour les dépouiller de leurs biens, qui serviront à contenter quelques autres personnes. Le chancelier, le cardinal de Chastillon, Valence, le Bottelier, et les autres de leur cabale, recevront aussi leur part du même chatiment, à proportion de la volonté du Pape.

(1) Françoise de Rohan, cousine germaine et non pas nièce du Roi de Navarre, avait épousé en secret Jacques de Savoie, duc de Nemours. De cette union claudestune ctart né un fils, ce qui n'empécha pas le duc de Nemours de faire casser son mariage et décarer son fils illégitime. Il épous ensuite Anne d'Est, veuve de François, duc de Guise, mort en 1863. Le procis entre Françoise de Rohan et le duc de Nemours avait duré huit ans. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un arrêt du parlement, du 17 mars 1864, permit aux juges d'église de passer outre. En consequence, le duc de Nemours avait épousé la veuve du duc de Guise en 1866, et cependant l'affaire durait encore en 1573. Les pièces de ce procès existent à la Bibliothèque reyale, Man. de Béthune, n° 8723.

l'out cela a été mis en délibération et résolu par ces neurs, qui veulent néanmoins avoir le consentement la Reine pour cet esset, laquelle ils espèrent de voir ici at que leur consérence soit sinie. Et ils se persuadent que Sa Majesté connoîtra combien elle a été trompar ces gens-là, au préjudice de l'honneur de son

is ces projets réussissent, il y a lieu d'attendre un bon cès des affaires d'Angleterre, puisque la Reine de ce là ne paroit pas beaucoup éloignée d'envoier des déés au concile de Trente.

nume, et peut-être même au désavantage de sa re-

ion ambassadeur, qui est ici, m'a fait dire qu'il conroit volontiers avec moi dans un lieu neutre, et intenant nous cherchons l'occasion favorable pour cela.

De Paris, le dernier de mars 1862.

DE.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

l'écrivis hier à Votre Eminence, et je le sais de reches purd'hui pour l'informer que le même jour, sur les is heures de nuit, monsieur le conétable entra dans le ville sans que personne le sçût.

De matin, aiant sait armer toute l'insanterie et beaup de cavalerie, il a sait le tour de la ville en marchant
improviste au milieu de ces troupes, et un certain
amé Rose, qui est avocat du Roi dans le parlement,
ant rencontré dans un lieu où monsieur le conétable
soit, il le sit venir auprès de lui par des paroles acapagnées de reproches dissamatoires et commanda
il sût conduit en prison.

In dit qu'il a sait traiter de la même sorte un prédicar huguenot qu'on appelle Rivière. Il est sorti de la ville avec ces gens de guerre pour aller dans un lieu où il y avoit un autre prédicateur nommé Malho, lequel aiant été saisi, pour être conduit en prison, avec plusieurs de ceux qui étoient assemblés pour l'entendre, il fit d'abord mettre le feu à la chaire, aux livres et aux bancs qu'on trouva dans la maison où ce ministre prêchoit.

Tous les catholiques de cette ville en ont une très grande joie et les huguenots en sont dans une consternation qui est extrême.

Sa Majesté très chrétienne doit arriver demain dans cette ville, et, quoique l'on ait accoutumé de la recevoir d'une manière solennelle, il semble néanmoins que Sa Majesté ne se mettra pas en peine d'aucune cérémonie, mais qu'elle viendra bien armée dans cette occasion, comme il a été résolu fort à propos.

Et puisque l'on commence de faire des exécutions, il y a lieu d'espérer que tout le reste aura bientôt un heureux succès, car je tiens pour certain que monsieur le conétable n'auroit pas écrit à Votre Eminence de la manière qu'il le fit dernièrement, s'il n'avoit pas cru de pouvoir se tirer avec honneur de ce qu'il a promis par ces lettres.

Madame de Guise est allée à Montargis pour y rendre visite à madame de Ferrare, sa mère, et j'ai été informé de bonne part que Sa Majesté très chrétienne l'a chargée de lui dire que, si elle ne congédie pas tous les prédicteurs pour vivre en bonne catholique, Sa Majesté la sera rensermer dans un monastère, d'où elle ne sortira jamais.

Je crois qu'on a formé plusieurs autres résolutions touchant les assaires de ce roiaume, dont je n'ai pas encore pu savoir les particularités.

Votre Eminence sera informée de tout à mesure que

découvrirei quelque chose. Cependant j'ai voulu enrette lettre par la route de Lion, avec ordre de vous roier par celui qui leur paroltra le plus diligent à faire roiage, afin que vous la receviés bientôt.

n dit que le prince de Condé a répondu au maal de Gondi, qu'il ne veut point faire désarmer les pes qu'il commande, parce qu'il est utile pour le serde Sa Majesté qu'il les tienne sur pied.

me s'il connoissoit que cela ne sût pas ainsi, non-seumt il leur seroit mettre bas les armes, mais qu'il ramit lui-même contre terre, et que, s'il ne le sait point, t parce qu'il voit que Sa Majesté est trompée.

t que, par conséquent, il lui semble que, venant ensita ma apercevoir, elle sera bien aise qu'il ait encore de grandes sorces que celles qu'il a maintenant, les-les on croit qu'il va saire passer du côté d'Orléans. lonsieur le cardinal de Tournon s'est de reches trouvé seu mieux, après avoir été une seconde sois à l'agonie a mort.

ion vueille le conserver, selon le besoin qu'on a présment d'un tel personage!

vient d'arriver un courrier qui dit que le prince de dé est entré dans Orléans; j'en ai envoié demander nouvelles plus certaines.

iant sait rendre une visite de ma part à monsieur le stable, il me sit dire que j'écrivisse à Sa Sainteté que toi et la Reine, avec tout leur conseil, ont résolu de rentièrement le masque et de ne soussirir plus aucuns menots dans ce roiaume; sur quoi Son Excellence aussi sait donner avis qu'elle m'en dira toutes les parlarités quand je l'irai voir.

t parce que mon secrétaire lui demanda à quelle te je pourrois le trouver, il lui dit qu'anjourd'hui il alloit vaquer à quelques autres affaires, mais que demain il viendroit dîner avec moi ou m'inviteroit à aller chez lui, et que cependant je vécusse content et en repos. Cela m'ayant été dit dans le temps que j'écrivois cette lettre, je n'ai pas voulu renvoier à une autre occasion de vous en parler.

Je vous ai aussi donné avis, par mes précédentes, de l'arrivée de la Reine et de ce que M. de Macon m'envoia dire.

On a trouvé quatre hommes morts au fond d'un puits, dans la maison du prédicateur huguenot dont je vous ai parlé, et soixante-dix soldats bien armés, qu'on a pris dans celle de l'avocat du Roi, qui est proche de l'une des portes de la ville.

De Paris, le 5 avril 4562.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Depuis le départ de celui que je vous ai envoié de chez moi, lequel je présume devoir être arrivé heureusement, M. de Valence et M. de Gondi furent trouver le prince de Condé, accompagnés de deux secrétaires qu'on appelle ici de commandement, lesquels devoient faire toutes les instances convenables pour obliger ce prince à venir ici.

Il semble que tout le dessein du conétable n'aboutit qu'à le détacher des autres, pour séparer, en quelque manière, les intérêts du sang roial de Navarre d'avec ceux du parti contraire, attendu que ce prince s'imagine que ce beau prétexte fera réussir ses projets, quoiqu'il se tienne déjà tout assuré de la victoire. Cependant ces messieurs, qui étoient allés pour conférer avec lui, sont de retour depuis deux heures, et on dit à la cour qu'ils n'en ces



a s'aplique ici à lever des gens de guerre pour les enr, à ce qu'on dit, dans le bourg de Longimet, qui est stre lieues d'ici, où il y a beaucoup d'huguenots, ni lesquels le prince de Condé fut lever les premiers ets de son armée.

Reine paroit tous les jours moins timide et plus ie, de sorte qu'il semble qu'elle connoit maintenant le a été trompée jusqu'ici par ceux qui lui avoient méé d'emploier la dissimulation dans toutes ses débes.

hui ai envoié demander audience pour demain, nt pas voulu y aller jusqu'à présent, afin d'attendre stour de ceux qui étoient allés vers le prince de dé.

ce gentilhomme qu'on a résolu d'envoier à Lion in au matin ne part que l'après-midi, je lui doni, avec cette lettre, le portrait dont il s'agit.

ondé, ce prince lui répondit qu'il viendroit à la cour lui donnoit pour ottages le fils du Roi de Navarre, de M. de Guise et un de ceux du conétable.

de Gondi aiant été envoié une seconde fois à ce ce, comme je l'ai dit ci-devant, et lui aiant fait conre qu'on ne lui donneroit aucuns ottages, M. de Condé répondu, comme je le sai de bonne part par les relles qui en sont venuës aujourd'hui, que non-seulet il ne veut point désarmer, mais que, voiant l'opresqu'on fait au Roi son souverain seigneur, il le veut ndre, et que, pour cet effet, il se mettra en campagne six jours avec six mille cavaliers.

epuis qu'on a reçu cette réponse, monsieur le coné-



table et M. de Guise sont d'abord allés voir si l'artillerie et les munitions de guerre sont en bon état dans cette ville.

Valence, qui sut envoié à Orléans vers le prince de Condé, y est encore, sous prétexte d'une maladie qu'il seint d'avoir pour rester avec ces gens-là, selon que plasieurs se le figurent, nonobstant que le cardinal de Chastillon assure qu'il est mort. Ce prélat, qui va voir tres souvent ceux de son parti dans Orléans, sait son séjour ordinaire dans la ville de Chastillon, qui n'en est éloignée que de quelques heures de chemin.

On a déjà commencé d'exécuter une bonne partie de la résolution qu'on a prise de faire assembler toute la gendarmerie, qui est de dix-huit cens soldats et d'environ huit mille cavaliers, qui sont ajournés pour se trouver ici le 24 de ce mois.

On a déjà quarante compagnies d'infanterie françoise, qui sont de trois cens hommes chacune, et on vent assi prendre à la solde de cet État quinze compagnies de Suisses et douze cens cavaliers allemans.

L'arrière - ban a été publié pour convoquer les gentilshommes qui sont obligés de servir le Roi dans toutes les occasions où il s'agit de secourir Sa Majesté, et cela ne se fait que dans les plus pressans besoins.

L'ambassadeur du Roi d'Espagne, qui partit hier au soir d'ici, m'a dit qu'il avoit écrit à Sa Majesté d'armer aussi quelques troupes, afin de se précautioner contre tous les dangers, et surtout pour être en état d'assister Sa Majesté très chrétienne quand il sera nécessaire.

Il m'a aussi dit qu'il a donné le même avis en Flandre; c'est pourquoi il me semble que je dois envoier les novelles de ce bon succès à M. Fabrice, qui est dans Avignon; mais je disérerai néanmoins jusqu'à ce que j'aix parlé à la Reine.

me réserve d'informer en ce temps-là Votre l'ini
de tout le reste avec plus de certitude, et de lui

e ce qu'il y aura de vrai, dans ce bruit qu'on a fait
ir ce soir que le neveu du maréchal de Saint-André,
levoit venir ici, aiant passé par Orléans avec sept ca
ra, y a été tué avec tous ceux qui l'accompagnoient.
Roi de Navarre croit que le prince de Condé n'aupas resusé de venir ici pour y parler au moins de
que accommodement, si l'amiral ne l'en avoit pas dépé en lui persuadant de certaines choses qu'on peut
mêtre que des menteries.

n a'étoit figuré ici que ceux qui sont du parti de ce ce recevroient du secours d'Angleterre; mais l'amideur de la Reine de la Grande-Bretagne est venu, on propre mouvement, déclarer à Sa Majesté très tienne pour la rassurer, et il y a même d'autres avis confirment ce bon témoignage, de telle sorte qu'on st fort content en ce païs.

ais, nonobstant tout cela, M. de Longueville sera enà Calais; et M. d'Anville, sils du conétable, a été sait ral de la cavalerie.

n travaille présentement, autant qu'on peut, à forla ville d'Orléans, et l'on oblige tous les prêtres et noines qui y sont de faire eux-mêmes leur part de nuvrage. Il est venu ce soir des nouvelles que l'on a dans cette même ville l'argent des finances du Roi, ui étoit envoié de Gascogue.

onsieur le conétable aiant envoié à Rhoan deux capius normans pour enrôler des soldats, à cause du bequ'on en a présentement, une partie des bourgeois, ndant battre le tambour pour lever des gens de re contre les huguenots, se mirent sur les armes et ent les deux capitaines. ment de cette cause sans aucun égard parti-

plusieurs gentilshe italiens et franr me parler en sa fave , n ocès, sa les formes nécessair it te Son accompagnée des docteurs qu'il lui ra de adjoints.

que j'ai pu lui représenter n'a pas été suffifaire désister de sa première demande.

i, le 11 avril 1562.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

s le concile de Trente avoit résolu de différer principalement afin que les prélats et les amde ce roiaume eussent le temps d'y pouvoir modément.

Sa Majesté pouvoit bien juger elle-même que, ient de s'y trouver à la sin de ce délai, le Pape mprouver les justes plaintes que seroient ceux éjà depuis si long-temps, avec beaucoup d'inet de dépense, quand ils verroient le retarderançois.

é me répondit que la Reine d'Angleterre lui emander très instamment qu'elle dissérat enles jours le départ de son ambassadeur, parce t intention d'y envoier aussi le sien.

lit outre cela qu'elle avoit écrit en Allemagne si on n'y prendroit pas la même résolution, en avoit prié les Impériaux. Sa Majesté me téelle ne pouvoit pas resuser d'avoir égard à ition, par complaisance qui aboutissoit à l'engager plus facilement à prendre cette bonne résolution.

Elle lui a néanmoins répondu qu'elle a déjà promis d'y envoier son ambassadeur, et qu'aiant donné sa parole pour cela elle ne vouloit pas y manquer; mais qu'elle se roit toujours son possible asin que Sa Sainteté retardat les délibérations du concile, quand Sa Majesté Britannique voudroit y envoier quelcun de sa part, comme elle lui en faisoit de très instantes prières.

La Reine m'assura là-dessus que M. de Lansac partiroit mardi, qui sera le 14 de ce mois, et qu'elle avoit commandé de rechef aux prélats d'y aller incessamment, sous peine d'être privés de leurs bénésices.

Sa Majesté croit que ce nouvel ordre doit obliger cent qui ne sont pas encore partis à ne dissérer pas davantage; mais quand j'ai voulu savoir quel en étoit le nombre, j'ai trouvé que l'évêque de Paris est le seul qu'on s'imagine pouvoir y être arrivé, et qu'on ne sait aucunes nouvelles du départ des autres.

La Reine me parut toute pensive et troublée à cause des avis qu'elle a reçus, comme je me le figure, que le prince de Condé a résolu de ne point désarmer ses troupes, étant jalouse de ce que, si on en vient à une guerre déclarée, outre le danger auquel elle sera exposée par l'incertitude de la victoire, tout le maniment des affaires d'état pourroit nécessairement tomber entre les mains de ces gens-là par la fatale nécessité de la situation où elles se trouvent maintenant.

Cela lui étant de grande importance pour le véhément désir qu'elle a de gouverner et de commander, Sa Majesté y voit des conséquences qui lui sont porter ses pensées plus loin, sur des choses de plus grande importance.



sper de sainte-croix (avril 1562). 83

s, nonobstant qu'elle m'ait dit qu'elle espéroit bien, et que le Seigneur Dieu, qui l'a, la soutiendroit encore et la délivreroit de naintenant de la peine, il m'a paru qu'elle is peu contente de la résolution que Gonor et qu'elle désiroit que le prince de Condé et ms changeassent de sentimens, aiant encore M. de Valence, qui n'étoit pas arrivé dans le me donnoit audience, lui aporteroit une vellé; mais étant venu hier au soir, je n'en e chose jusqu'à présent.

uai pas d'encourager Sa Majesté dans cette; la suplier de pourvoir, sans aucun délai, toit nécessaire, tant pour se rendre la vict pour soutenir la cause de Dieu et celle du rempêcher que ces gens-là n'eussent ni la piens de pouvoir continuer une entreprise i, dans l'exécution de laquelle ils ont tout tous les princes de la chrétienté pour ad-

pas de lui dire que j'étois aussi informé que le seroit aucun mouvement, et Sa Majesté la étoit vrai et que la Reine de la Grande-avoit même envoié offrir du secours, et nqueroit pas de pourvoir à tout le reste e sussisante, aiant déjà sait donner ordre s gens d'armes et lever des troupes d'inne je pouvois l'avoir entendu dire.

suite au Roi de Navarre et lui sis entendre les services que Sa Sainteté lui avoit rendus, t par l'entremise de ses ministres d'état, engagé elle-même plusieurs princes à emtérêts avec l'Empereur, le Roi de Portugal



et les Vénitiens. Sa Majesté s'en réjouit beaucoup et me dit qu'elle étoit bien aise de ne l'avoir pas sçu jusqu'à présent, asin qu'il paroisse d'autant mieux que c'est par un mouvement de sa propre volonté et de ses bonnes inclinations qu'elle a travaillé pour le maintien de la religion, et non pas dans la vue d'en recevoir quelques avantages temporels.

Et sur cela, le Roi se mit à me parler fort au long du mal qui seroit arrivé dans ce roiaume s'il n'avoit pas sait ses efforts pour l'empêcher dans le temps même qu'on jugeoit tout le contraire de ses intentions, et il me sit voir qu'il étoit si bien résolu de continuer ses bons ossices que je n'aurois pas sçu en désirer davantage.

Le maréchal de Spint-André me découvrit entièrement l'origine de ce qu'il souhaitoit pour un de ses neveux, et ce que la Reine et M. le cardinal de Tournon avoient sait pour le lui procurer. Ensuite de quoi il me demanda hier si je n'en avois pas eu quelque réponse, d'autant qu'il paroissoit, dans uné lettre écrite à M. de Tournon, que Sa Sainteté devoit s'expliquer là-dessus.

On a entendu dire que les huguenots ont fait beaucoup de mal aux églises de Tours et à leurs ornemens, depuis les conclusions du dernier édit.

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre de M. le duc d'Albe, en réponse à celle que j'écrivis à Son Excellence dans le temps du départ de ce Portugais qui travaille pour les affaires du Roi de Navarre, et il me dit que cet envoié arriva hier au soir; mais n'aiant point encore fait ses négociations, je ne puis pas vous en écrire autre chose, si ce n'est que j'espère que le tout réusira d'une manière conforme au service de Dieu et à la satisfaction de Sa Majesté catholique.

Depuis que Valence est arrivé, la Reine voulant lui



per une audience fort longue et secrète, il s'est rélu un certain bruit par lequel il semble qu'il se fera que accommodement et que le prince de Condé et de son parti désarmeront leurs troupes. On ne sait quelles seront les conventions de cet accord; ce qu'on it, est qu'ils mettront bas les armes à condition qu'ils mont prêcher hors des villes, conformément au derédit qui aura lieu partout, excepté dans la ville de s, où l'on ne veut pas qu'il se fasse aucuns de leurs sons, non plus qu'au dehors de son enceinte, jusqu'à lieue de distance.

de Gonor est retourné ce matin une seconde sois ces gens-là, et ce pourroit bien être un stratagème r gagner plus de temps, asin de s'armer d'autant ex, attendu que la Reine a beaucoup d'aversion pour nerre, et voiant aussi que, nonobstant qu'on ait battu isse et donné ordre de saire beaucoup de provisions, a'a point encore mis la main à la bourse.

otre Eminence recevra tous les jours des avis de ce m fera dans la suite.

y a des nouvelles qui portent que M. de Nemours pit arriver à Lion avec quelque infanterie.

De Paris, le 13 avril 1869.

VINGTIÈME LETTRE.

lonsieur le conétable m'a envoié apeller ce matin pour déclarer ce qu'on a fait touchant le concile de Trente; t que M. de Lansac, qui partit hier d'ici, y a été envoié pualité d'ambassadeur, et que l'on a donné des ordres rigoureux à quarante prélats de ce roiaume d'y aller, peine de confiscation de tous leurs biens. Son Excelpme dit ensuite que l'édit a été sait de la manière que

je l'ai écrit dans mes dernières lettres, à savoir en déclarant que le dernier édit précédent resteroit dans toute sa force, sans y saire aucun nouveau changement, excepté pour ce qui concerne la ville de Paris et ses environs, où l'on ne veut pas que les prédicateurs dont il est question puissent saire leurs sermons en aucune manière.

Cette réserve particulière touchant la ville de Paris fat dressée par la Reine, sans que personne lui en donnit avis. Et, à l'occasion de cela, il me dit que Sa Majesté avoit entrepris cette affaire non-seulement de bon cœur et très sincèrement, mais aussi avec beaucoup de courage et plus de hardiesse qu'elle n'en avoit fait paroître jusqu'alors, aiant été ci-devant comme une femme et comme une mère jalouse de ses enfans, et se tenant à demi cachée par timidité. On avoit fait avertir le prince de Condé de cette résolution, et on espéroit que tous ceux de son partichangeroient de sentimens.

Cependant, asin de se pourvoir contre tous les sacheux événemens, Son Excellence me déclara de la part de Sa Majesté très chrétienne que ce roiaume se trouvoit maintenant sort épuisé et si peu en état de se prévaloir de ses forces, à cause des divisions que lui suscitent une espèce de guerre civile; que par conséquent il désiroit de savoir de moi si on pourroit se tenir assuré de l'assistance du Pape dans ce besoin, par un prêt de deux cens mille écus pour lesquels on donneroit une bonne caution à Sa Sainteté. Monsieur le conétable se mit à représenter, par un long discours sur cela, qu'il s'agissoit principalement de l'honneur de Dieu et du salut des ames dans cette guerre; qu'elle seroit d'autant plus avantageuse au Pape, quoique la France en soit le théâtre, qu'elle doit aboutir à conserver l'autorité de Sa Sainteté ou à la détruire; nonseulement dans ce roiaume, mais aussi par toute la chif-



DE PAOSPER DE SAINTE-CROIX (avril 1562). 87
mté; étant d'ailleurs fort raisonnable que le Saint-Siège ostolique donne ce secours en reconnoissance des oblitions qu'il a à cette couronne.

Je lui répondis que j'étois assuré de la bonne volonté Sa Sainteté pour l'assistance d'un chacun, principaleent quand il s'agit des intérêts de la religion, et en parmier de ce qui concerne Sa Majesté très chrétienne et couronne; mais que je ne savois pas de quelle manière s bons désirs du Pape se pourroient effectuer, attendu l'il avoit trouvé le siège pontifical rempli de dettes, ne chant point s'il avoit eu la commodité de saire quelques argnes depuis ce temps-là.

Son Excellence me répondit qu'il étoit convenable que la Sainteté fit des eforts extraordinaires en cette occam pour contribuer à ce qui peut donner un bon succès cette sainte entreprise, et que j'en écrivisse d'une maère conforme aux bons offices qu'on espéroit de mes licitations, en ajoutant que je devois aller trouver la time, qui me parleroit sur le même ton. Sa Majesté, 'aiant fait le même préambule, m'assura de plus que de Lansac lui avoit écrit que Sa Sainteté lui avoit inted, dans une conférence particulière, qu'elle avoit un lion d'or, et même davantage, pour emploier dans le affaire de cette nature.

Je n'ai pas pu m'empêcher de dire à Sa Majesté, en riant, e j'étois fort obligé à M. de Lansac de ce qu'il faisoit maître beaucoup plus riche que je ne le crois; mais e, nonobstant cela, j'étois assuré que Sa Sainteté don-roit tout le secours qu'il lui seroit possible, tant pour tre affaire que pour les égards particuliers qu'elle a er Sa Majesté.

La Reine me répondit alors qu'elle ne croioit pas que s gens-là fus t que de vouloir poursuivre cette



entreprise et contraindre Sa Majesté d'aba voie de la douceur et de la clémence qu'elle coup. Elle finit son discours par ces paroles : congé.

On attend ici l'éminentissime cardinal de qu'on a envoié apeller, et j'ai écrit à monsieu frère d'envoier sa compagnie de gens d'art quartier, avec quelqu'autre secours. M. de Lenvoié vers le prince de Condé avec M. de Genvoié vers le prince de Condé avec M. de Genvoie vers le prince de Condé avec M. de Genven cette nuit, et, suivant ce qu'on publie de qu'il aporte, ce prince ne veut point désarments M. de Guise et monsieur le conétable ne so la cour, et si on ne paie pas le domage qui fe ce même conétable quand il vint dernièrem où il fit brûler les meubles de cette maison de on préchoit et la maison même qui étoit à la Antoine.

On attend M. Gonor, qui doit aporter une réponse dans deux ou trois jours; mais on ce là-dessus qu'on ne pense qu'à faire des pr guerre avec plus de chaleur qu'auparavant. I a commencé à distribuer quelques sommes d

Quoique Sa Majesté très chrétienne soit fo tant par son âge que par son inclination natur faire du mal à qui que ce soit, elle a néan d'une manière fort dure contre ces gens-là, appris qu'on faisoit ces tumultes. M. le due son frère, qui sembloit approuver une partie duite, change maintenant de sentimens, ve cause tant de préjudice à l'autorité roiale, guien, qui n'est qu'un petit enfant de sept ai point de dire qu'il ne faut pas tarder plus loi les brûler tous sans aucune miséricorde.

On écrit cela d'Amboise, où il est avec madame sa sœur, et c'est monsieur le conétable qui me l'a raporté, en me témoignant qu'il en a un grand plaisir.

On a apris qu'il y a déjà, à quatre lieues d'ici, mille gens d'armes au service de Sa Majesté très chrétienne, et qu'on a donné les ordres pour aller saire incontinent une levée de quinze compagnies de Suisses. On travaille aussi pour avoir de l'infanterie srançoise, de telle sorte que tent est dans un état violent.

Il y a trois mille hommes de cavalerie à Orléans, qui sont des provisions de bouche, suivant le bruit qu'on en sait courir; mais il n'y a point d'infanterie.

Ce matin on présenta au parlement un paquet de lettres du parlement de Toulouse, adressées à celui de
Paris. Quand ce paquet fut ouvert, on trouva que c'étoit
une lettre du prince de Condé, contenant dix ou douze
feuilles, dans lesquelles il avertissoit ces sénateurs de
prendre garde à ne se laisser pas tromper, d'autant que
tout ce qu'il faisoit n'étoit entrepris que par ordre de
la Reine; que monsieur le conétable et M. de Guise
vouloient perdre ce roiaume, et mille autres choses de
cette nature. On a fait emprisonner celui qui en a été le
porteur, quoiqu'il soutienne qu'il ne savoit point de qui
ces lettres étoient.

La Reine s'est mise tellement en colère de l'asront qu'on lui sait en la calomniant de cette manière, qu'elle a dit publiquement que ces gens-là sont des soux et des atrabilaires et qu'elle les traiters comme tels.

Le Roi de Navarre eut hier une grosse sièvre, et ce matin, quoiqu'elle soit diminuée, il est encore néanmoins sort mal.

Il vient d'arriver maintenant des nouvelles que ceux d'Orléans se sont rendus maîtres de Rhoan et de la Charité, qui est une place de conséquence sur Lion, à ce qu'on dit, et qui donne à penser des lettres au parlement.

Je ne suis pas entièrement assuré de cela, t s'en est répandu par toute cette ville.

Cette nouvelle se trouve confirmée à Rhcatholiques en sont venus aux mains avec les en telle sorte qu'il s'en est tué cinq cens, à ce

On public aussi qu'ils ont pris Bourges, grande ville dans le duché de Berri.

M. le cardinal de Lorraine est attendu den

M. le cardinal de Tournon se porte mieux: quoi on espère qu'il viendra dans quelques jo ville, où il pourra rendre plusieurs grands se cette conjoncture.

De Paris, le 17 avril 1569.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

Les dernières lettres que j'écrivis à Votre touchant la demande qui me fut faite par mor nétable et ensuite par la Reine, étoient du d de ce mois, par lesquelles m'étant suffisamme sur cette matière-là , je ne répéterai pas ici ce dit alors.

Le prince de Condé est encore à Orléans, l'on s'aplique fortement ici à lever des trot laisse pas néanmoins d'envoier et de recevopersonnes qui cherchent le moien de faire quel modement, la Reine le souhaitant avec beau deur, pour éviter les dangers auxquels elle ser par la guerre et par l'armement de tous ses pe

Quoique les seigneurs du conseil privé et le

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (avril 1562). 91 technoissent qu'il seroit meilleur de terminer ces rens à la rigueur une sois pour toutes, plutot que de acisier, ils désèrent néanmoins beaucoup à la volonté a Majesté très chrétienne et tâchent de la persuader saiblement.

on en vient à une guerre déclarée, on a projetté de rvir d'un expédient qui pourra diminuer la force et sdit des ennemis; c'est de publier un manifeste par st on avertira le public que la guerre se fait parce certains rebèles tiennent prisonnier M. de Condé, ce du sang, et refusent d'obéir à Sa Majesté très chréte, ne voulant point souffrir qu'il vienne la voir, quoi-le l'ait apellé plusieurs fois; ce qui est en partie able, d'autant que ce prince seroit peut-être venu r à la Reine, qui a fait beaucoup d'instances pour, sans que ceux de sa compagnie aient jamais voulu y entir.

n se figure que cette déclaration apaisera une bonne e des peuples, qui, n'entendant parler en aucune ière de religion et voiant d'ailleurs que, selon toutes parences, on ne sait la guerre que pour la délivrance rince de Condé, resteront neutres.

Majesté envoie M. de Rambouillet en Espagne, tant y faire savoir l'état des affaires de ce pals que pour ndre compte de celles d'Allemagne, c'est-à-dire de opre conduite, parce qu'on a fait de faux raports à lajesté catholique touchant les négociations secrétes a faites dans les États de l'Empire. La Reine s'en mit beaucoup dans cette audience qu'elle me donna a quelques jours, en me disant qu'on inventoit les grandes saussetés du monde, et que, nonobstant qu'on se voir les instructions qu'elle a données à Ramblet, elle vouloit l'envoier lui-même à Sa Majesté ca-

tholique, pour l'informer très particulièrement de tout ce qu'il avoit négocié; et elle me fit paroître que cette calomnie la piquoit extraordinairement. Elle envoie aussi M. de La Chapele en Angleterre pour y donner les mêmes avis et pour entretenir cette Reine dans la bonne résolution qu'elle a prise de ne se mèler point de ces querelles tumultueuses.

Il y a deux jours qu'on publia au son des trompettes que M. de La Rochesoucault devoit être reconnu pour général de l'infanterie françoise. Cette charge apartenoit à M. Andelot, dont on ne sit aucune mention.

On a finalement reçu des nouvelles certaines que ceux du parti du prince de Condé se sont rendus maîtres de Rhoan et de la Roche, ce qui donne lieu de craindre beaucoup qu'ils ne s'emparent aussi du Havre-de-Grace et de La Rochele, pour avoir les forces de la marine. Sur cet avis, on a d'abord fait expédier les ordres pour avoir huit mille Suisses, et envoié prendre l'artillerie de Compiègne et de quelques autres places.

Le dessein qu'on projette est d'emploier toutes ces forces pour aller faire le siége d'Orléans, où l'on dit qu'il y a des vivres pour deux ans. Et quoique le prince de Condé n'y ait que trois mille hommes de cavalerie, on croit qu'il n'y en a pas voulu laisser davantage pour épargner les munitions de bouche; mais qu'il a fait une plus grande provision de monde aux environs de cette ville, dans les lieux où les peuples sont d'intelligence avec lui; et ce n'est pas sans raison qu'on s'imagine qu'il a plus de forces qu'il n'en fait paroître, puisqu'il refuse toute sorte d'accommodement.

Depuis qu'on a massacré dans la ville de Sens ceux dont j'ai parlé dans ma dernière lettre, on y a fait un autre carnage plus grand de quatre-vingts huguenois qui est



nospun du saturn-choix (avril 1562). 93 en a brûlé une trentaine de leurs maisons dans

ui est de l'entrevue qui devoit se faire avec atholique, j'ai vu une lettre qu'elle a écrite main à son ambassadeur, pour lui ordonner teine qu'elle ait principalement soin de conté pendant cet été, comme elle veut aussi ienne, et qu'ensuite Leurs Majestés pourront i sera nécessaire pour se voir au mois de sephain.

nd plus maintenant aucun huguenot qui parle, t dans cette ville; mais, au contraire, ceux qui atroient jamais dans les églises s'y tiennent à : de belles apparences de dévotion.

onseigneur l'éminentistime légat a entendu a dernier article de la lettre de Votre Emia lequel elle me commande d'avoir soin de vent être nommés pour remplir les charges es, il en témoigna du ressentiment et me dit partenoit pas de donner cette protection en s que je fisse néanmoins ce qui me plairoit, uoi je n'ai pas trouvé bon d'en parler à la 'à ce que Votre Eminence ait examiné s'il ne mvenable que monsieur le légat fit lui-même res, en qualité de protecteur du clergé.

quelque réponse là-dessus, et cependant, s'il pue chose de nouveau, je m'apliquerai à en droitement autant de particularités qu'il me set à vous en donner avis.

le 90 avril 1569.

Mémoire secret.

Le chancelier possède toujours son office et n'est peint disgratié auprès de Sa Majesté; c'est pourquoi ces messieurs n'osent pas encore parler de l'en faire démettre; mais je crois néanmoins qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à disposer tout ce qui est nécessaire pour cela, ain de s'en servir quand l'occasion s'en présentera. Ils ne font aucunes propositions à la Reine qu'avec beaucoup de circonspection, et on s'aperçoit que depuis quelques jours elle parle avec plus de hauteur et de fierté qu'apparavant. Le Roi, son fils, dit, il y a quelques jours, en public, que si quelcun n'a pas autant de respect pour sa mère qu'il lui en est dû, il ne l'oubliera jamais, et qu'il en fera paroître son ressentiment quand il sera dans un âge plus avancé.

Le maréchal de Saint-André aiant dit quelque chose dans le conseil de Sa Majesté qui lui déplut, la Reine lui fit une si grande rebussade qu'il sut presque sur le point de verser des larmes.

Le Roi d'Espagne donnera un secours de gens de guerre, mais non pas d'argent, à ce que dit son ambasse-deur. Je ne sai pas comment on en pourra être attisfait ici, parce que les Espagnols étant un peu suspects sux François, ceux-ci ne voudront pas soussrir que les troupes de Sa Majesté catholique viennent au milieu de ce roisume.

J'ai appris que le principal sujet pour lequel M. de Rambouillet va à Madrid est pour avoir des éclaircisement là-dessus et des sûretés qu'on ne parlera point de la restitution des places de Piémont, pendant que ce roisume sera troublé comme il l'est. Je n'ai pas sollicité plus fortement la Reine de déclarer la guerre, ne sachant pes

par prospér de sainte-croix (avril 1562). 95 secours Votre Eminence veut que je lui promette part du Pape; sur quoi je me crois obligé de vous que, si tout ce que Sa Sainteté a résolu de faire en occasion n'est pas sussiant pour remplir entière-l'attente de ce qu'on désire ici, il servit bon de le caché et de n'en parler qu'avec une si grande réqu'on ne pût en découvrir aucune chose.

s assaires de ce pass changent tous les jours de sace; pourquoi Votre Eminence ne doit pas trouver maupue je lui dise qu'en cas qu'il se sasse un accommont, on pourroit donner une plus grande idée de
mne volonté du Pape que celle qu'il a effective-

a dessein d'excuser le prince de Condé, comme je crit depuis quelques jours, et de ne punir que le carde Chastillon tout seul, parce que la Reine ne veut pu'on ruine en aucune manière ceux de la saction prince, et il me semble que toutes les dissicultés ne at plus maintenant que sur cela.

le cardinal de Tournon décéda finalement hier ane fluxion qui le sufoca de telle sorte qu'on ne secourir par aucun remède. Monsieur le légat pronaintenant d'une rente de quarante mille livres, quelques regrès sur les bénéfices du défunt. Il a réje peu de jours avant sa mort, l'abaie de Saint-Gerà M. le cardinal de Bourbon; une autre a été sée à un fils illégitime du Roi Henri, d'illustre mée, et une autre à l'un des neveux de Son Eminence ournon, dont le décès a beaucoup assigé tous ceux ette ville, qui avoient sondé leurs plus grandes espésses sur sa bouté et sa prudence.

le cardinal de Lorraine est arrivé ici ce matin, and après la venue d'un secrétaire du prince de

Condé, sur quoi le bruit s'est d'abord répandu par toute la ville que l'accord étoit fait.

J'avois reçu une lettre de ces messieurs qui sont établis pour faire travailler à la construction de l'église de Saint-Pierre (de Rome), lesquels m'écrivoient qu'ils souhsitoient d'avoir un passe-port, pour saire venir par la route de Lion vingt mille réaux que ceux d'Espagne leur envoient asin qu'ils soient emploiés au prosit de cette fabrique. Aiant profité de cette occasion pour demander une sudience, je suis allé parler aujourd'hui à Sa Majesté, laquelle, m'aiant accordé ce passe-port d'une manière fort obligeante, m'a donné à entendre que le prince de Condé souhaite d'avoir ses bonnes graces et veut bien saire tout ce qu'elle lui ordonnera, à condition que, pour ce qui concerne la religion, on laissera l'édit qui a été fait dernièrement tel qu'il est, à savoir qu'on pourra précher hors des villes, excepté aux environs de celle de Paris, jusqu'à ce que le concile de Trente en ait décidé autrement; auquel cas il veut s'obliger dès à présent, avec tous ceux de son parti, de recevoir et d'observer tout ce qu'en y établira sur les matières de la religion. Et que pour ce qui est de l'honneur de M. de Guise et de monsieur le conétable, il se contente qu'ils se retirent de la cour pour trois jours seulement, pendant lesquels il désermera ses troupes et s'en ira chez lui; et qu'ensuite l'un et l'autre pourrout retourner à la cour, si c'est le bon plaisir de Sa Majesté. Sur quoi elle m'a dit qu'il ne parcit pas que ces seigneurs entendent volontiers parler de sortir de la cour, quand même ce ne seroit que pour un moment, parce qu'ils s'imaginent que cela derrogeroit beaucoup à leur honneur; et que, comme Sa Majesté n'a jamais voulu réduire au désespoir ceux du parti contraire, clle ne veut pas non plus assliger ceux-ci, mis

DE PROSPER DE SUNTE-CROIX (avril 1562). 97 s'elle travaille, du mieux qu'elle peut, à conduire tout ce si les concerne à une bonne fiu.

Elle me dit ensuite, per un long discours, que les autres se mettent pas en peine des malheurs de ce roiaume, m pas même quand il en devroit périr la moitié par le m et les flames, mais qu'elle est obligée de porter sa vue us loin pour le conserver autant qu'il est possible, et se chacun ne sait pas en quel état sont maintenant les faires qui concernent les sinances. A quoi je répondis se Sa Majesté devoit principalement attendre de Dieu conservation de ce roiaume, avec tout ce qui peut conibuer à le rendre heureux, et que par conséquent, si elle ablissoit les affaires de la religion, il en naitroit toute ste de biens. Mais qu'en faisant le contraire, je n'avois scure espérance de voir succéder la paix, ni que ces ms-là fussent disposés à observer ce qu'ils promettoient, spécialement en ce qu'ils déclaroient de vouloir s'en nir aux décisions du concile. Sur quoi je dis à Sa Masté qu'un bon armement fait sans délai faciliteroit touars les bons desseins qu'elle auroit.

Elle me répondit que, pour ce qui est de l'armement, on travailloit avec toute sorte de diligence, parce qu'elle maidère que tout ce qu'on lui propose n'aboutit peutre qu'à l'amuser par de l' s paroles, afin qu'elle ne se ette pas en état de défens ; mais que ces gens-là offrent donner leurs enfans pour otages et pour assurance s'ils s'en tiendront aux déterminations du concile de rente, et elle finit son discours par cet article. Après lesel je me mis à parler de l'envoi de ses prélats au concile, a lai remontrant que le Pape s'étoit plaint de moi, parce ne je lui avois écrit depuis long-temps que les prélats de rance y alloient, sans qu'il y en parut néaumoins aucun. Sa Majesté répondit qu'elle leur avoit écrit derechef.

7

Condé, sur quoi le bruit s'est d'abord répandu par toute la ville que l'accord étoit fait.

J'avois reçu une lettre de ces messieurs qui sont établis pour faire travailler à la construction de l'église de Saint-Pierre (de Rome), lesquels m'écrivoient qu'ils soubsitoient d'avoir un passe-port, pour faire venir par la route de Lion vingt mille réaux que ceux d'Espagne leur envoient asin qu'ils soient emploiés au prosit de cette sabrique. Aiant profité de cette occasion pour demander une sudience, je suis allé parler aujourd'hui à Sa Majesté, laquelle, m'aiant accordé ce passe-port d'une manière fort obligeante, m'a donné à entendre que le prince de Condé souhaite d'avoir ses bonnes graces et veut bien saire tout ce qu'elle lui ordonnera, à condition que, pour ce qui concerne la religion, on laissera l'édit qui a été fait dernièrement tel qu'il est, à savoir qu'on pourra précher hors des villes, excepté aux environs de celle de Paris, jusqu'à ce que le concile de Trente en ait décidé autrement; auquel cas il veut s'obliger dès à présent, avec tous ceux de son parti, de recevoir et d'observer tout ce qu'en y établira sur les matières de la religion. Et que pour ce qui est de l'honneur de M. de Guise et de monsieur le conétable, il se contente qu'ils se retirent de la cour pour trois jours seulement, pendant lesquels il désermera ses troupes et s'en ira chez lui; et qu'ensuite l'un et l'autre pourrout retourner à la cour, si c'est le bon plaisir de Sa Majesté. Sur quoi elle m'a dit qu'il ne parcit pas que ces seigneurs entendent volontiers parler de sortir de la cour, quand même ce ne seroit que pour un moment, parce qu'ils s'imaginent que cela derrogeroit beaucoup à leur honneur; et que, comme Sa Majesté n'a jamais voulu réduire au désespoir ceux du parti contraire, clle ne veut pas non plus affliger ceux-ci, mis

DE PROSPER DE SUNTE-CROIX (avril 1562). 97 u'elle travaillé, du mieux qu'elle peut, à conduire tout ce ui les concerne à une bonne fiu.

Elle me dit ensuite, par un long discours, que les autres e se mettent pas en peine des malheurs de ce roiaume, on pas même quand il en devroit périr la moitié par le m et les slames, mais qu'elle est obligée de porter sa vue lus loin pour le conserver autant qu'il est possible, et ne chacun ne sait pas en quel état sont maintenant les faires qui concernent les sinances. A quoi je répondis ne Sa Majesté devoit principalement attendre de Dieu conservation de ce roiaume, avec tout ce qui pent conibuer à le rendre heureux, et que par conséquent, si elle ablissoit les affaires de la religion, il en naitroit toute orte de biens. Mais qu'en faisant le contraire, je n'avois acune espérance de voir succéder la paix, ni que ces ens-là sussent disposés à observer ce qu'ils promettoient, : spécialement en ce qu'ils déclaroient de vouloir s'en nir aux décisions du concile. Sur quoi je dis à Sa Masté qu'un bon armement fait sans délai faciliteroit touurs les bons desseins qu'elle auroit.

Elle me répondit que, pour ce qui est de l'armement, on travailloit avec toute sorte de diligence, parce qu'elle musidère que tout ce qu'on lui propose n'aboutit peut-re qu'à l'amuser par de belles paroles, afin qu'elle ne se ette pas en état de défense; mais que ces gens-là offrent e donner leurs enfans pour otages et pour assurance s'ils s'en tiendront aux déterminations du concile de rente, et elle finit son discours par cet article. Après le-sel je me mis à parler de l'envoi de ses prélats au concile, a lui remontrant que le Pape s'étoit plaint de moi, parce se je lui avois écrit depuis long-temps que les prélats de rance y alloient, sans qu'il y en parut néanmoins aucun. Sa Majesté répondit qu'elle leur avoit écrit derechef,

TOME VI.

comme elle me l'avoit dit, et qu'ils lui avoient répondu qu'ils iroient. Et lui aiant fait des instances sur le temps de la session prochaine, elle me dit que tout ce qui pourroit survenir ne les empécheroit point d'y être le quatorzième du mois de mai. Elle me l'assura d'une manière très positive, en disant que M. de Lansac y doit être arrivé maintenant, de sorte que cet ambassadeur est motage qui doit lever tous les doutes que Sa Sainteté pourroit avoir touchant les prélats françois. Que s'ila n'y sont pas allés plutôt, c'est parce qu'on ne les y a pas contraint, attendu qu'il faut avoir quelques égards pour eux, à caux de l'état où se trouve présentement ce roiaume, qui a été tourmenté continuellement d'une manière si sorte qu'il a été impossible qu'elle ait pourvu à tout somme elle l'auroit souhaité.

L'audience que j'eus se termina par cette réponse de Sa Majesté, qui me sit connoître qu'elle étoit sort contente de monsieur le conétable, dont elle m'avoit témoigné ci-devant tout le contraire. Les agens du duc de Savoie sollicitent très sortement pour se faire rendre leurs places du Piémont, et cette demande se sait à contre-temps et an préjudice de ce qui nous est nécessaire, selon que j'en puis juger, d'autant que la Reine dit que si les ministres d'état les veulent rendre, ils ne doivent point y saire intervenir son consentement; mais ces ministres ne veulent pas le saire sans elle.

C'est pourquoi il nait de là un obstacle qui les emptehe d'entreprendre hardiment la guerre contre les huguenots, parce qu'ils craignent que le duc de Savoie ne se mette en mouvement de son coté, d'abord qu'ils auront pris les armes, et ils appréhendent aussi que le Roi Philippe ne soit d'intelligence avec ce duc. Nous aurions besoin qu'on s'appliquât aux affaires de religion, et qu'on laissit

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (avril 1562). 99

Ites les autres entreprises, parce que si on ne l'établit

i maintenant, je ne sai p s en quel temps on en pourra

ir une si bonne occasio:.

De Peris, le 29 avril 4862.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

La dermère lettre que j'ai écrite à Votre Eminence it du 29 d'avril, et depuis ce temps-là M. l'abbé de mt-Jean a été deux fois à Orléans pour y travailler à recommodement. La première sois qu'il y alla il donna si grandes espérances d'y réussir qu'on le tenoit pour 17 mais en étant revenu hier au soir, il fit connoître 'il m'y a presque plus d'apparence de succès, en di-& que ces gens-là le refusent parce qu'ils savent que Roi et la Reine sont prisonniers, et qu'ils se croient ligés d'emploier leurs forces pour leur procurer la erté. Mais la Reine, voulant ôter ce prétexte et saire z qu'elle est entièrement libre, s'en est allée ce matin improviste dans son chatcau de Monsco, qui est à dix ses d'ici, proche de Meaux, siant pris ses enfans pour y conduire, sans aucune autre compagnie que celle de asieur le légat.

l'ons les seigneurs du conseil sont restés dans cette e, afin que chacun puisse connoître fort clairement le Leurs Majestés ont une entière liberté d'aller faire r séjour où il leur plait, et que l'accord qu'elles prosent à ceux qu'on vent obliger de quitter les armes ne seède que de la seule volonté du Roi et de celle de la ine. Je crois que leur voiage se fait principalement à sein que tous les peuples de ce roiaume en soient inmés, et non pas seulement ceux d'Orléans, puisqu'on croit pas que ces démarches les fassent désister de

leurs entreprises. C'est pourquoi la Reine veut leur envoier un autre gentilhomme quand elle sera à Monsco, pour justifier sa conduite, en leur ordonnant de reches de mettre bas les armes; et, s'ils ne lui obéissent pas, elle retournera ici pour les saire déclarer rebelles par une décision du parlement.

On est informé qu'ils ont beaucoup plus de troupes qu'on n'avoit cru; cependant on espère que lorsque Sa Majesté aura fait publier que tous ceux qui adhèrent à cette faction sont des rebelles, plusieurs se retireront dans leur propre domicile. On fait néanmoins des préparatifs de guerre, tant par les levées de l'infanterie, qui est déjà composée de vingt mille hommes, aux environs de cette place, que par les gens d'armes qu'on fait assembler. Les ordres sont aussi donnés pour avoir des soldats d'Allemagne, et pour ce qui est des Suisses, on n'a pes encore reçu les avis de leur départ.

Ceux qui se sont rendus maitres de la ville de Rhoen y ont enlevé le couvert de l'église cathédrale, tant pour faire du ravage, selon leur inclination ordinaire, que pour se prévaloir du plomb qu'il y avoit, lequel est, à ce que l'on dit, de la valeur de vingt mille livres.

Il y avoit deux galères dans ce port, que Sa Majesté entretenoit pour la navigation, mais elle a trouvé que les luguenots s'en étoient déjà saisis.

De Paris, le 14 mai 1862.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Ces messieurs sont partis aujourd'hui de Paris pour aller au camp, où le Roi de Navarre et monsieur le duc de Guise doivent commander l'avant-garde, monsieur le conétable le corps de bataille, et le maréchal de Saint-André

rière-garde. Ils s'en von à re vers Orléans, aiant ceux vingt-deux compagn l'armes, et environ cents carabiniers à cheval avec tre e-cinq compagnies afanterie. On espère que ce qu'ils disent, tout usira comme nous le sou aitons, moienant la grace de su et la sage conduite de ces qu'ils disent, tout la sage conduite de ces qu'ils disent, tout raux d'armée.

l'ai donné ce matin le b ef Pape à monsieur le co-table, touchant lequel il a répondu que par quelse paroles, à cause des grandes occupations qu'il avoit, ar le sujet de son départ. Tout ce qu'il m'a dit consis-

se paroles, à cause des grandes occupations qu'il avoit, ar le sujet de son départ. Tout ce qu'il m'a dit consist à remercier Sa Sainteté de la faveur qu'elle lui fait, à l'assurer qu'il n'est jamais allé à la guerre de si bon ar qu'il y va maintenant, parce qu'il voit que cette enprise aboutit au service de Dieu et à celui du Saintige; estimant que sa propre vie sera toujours utilement ploiée pour cela, et que, s'il plait même à Dieu qu'il aève de jouer son rôle par cette action, il lui semura de mourir fort heureusement, couronné de gloire, qu'il espère néanmoins de rendre quelques services se considérables avant que de finir ses jours.

Son Excellence étoit sort occupée à donner des aumces', et à plusieurs autres choses qui lui donnèrent n de me faire des excuses de ce qu'il ne pouvoit pas entretenir plus long-temps, si ce n'est pour me deınder quels étoient les motifs du Pape, dans la création 'il faisoit de nouveaux légats pour les envoier au cone de Trente; me saisant connoitre qu'on avoit trouvé t étrange dans ce pais que le Pape sit cela, comme s'il uloit dresser un rempart pour avoir toutes choses à trainte; sur quoi il me reuhait par une espèce de ce nous sommes, il faut aller ésenta que, dans le temp de vouloir chercher ses oitement et ne pas tem térêts partic

Je lui répondis que je ne savois rien de cette nouvelle promotion, mais que je voiois fort bien que Sa Sainteté dérogeoit à ses propres avantages en faisant une réformation si rigoureuse, qu'elle préjudicioit non-seulement à sa cour et à plusieurs de ses sujets, mais aussi à ses finances, en diminuant les revenus du Pontificat dans le temps qu'il seroit nécessaire de les augmenter, à cause qu'il est obligé de faire des dépenses qui surpassent ses moiens.

Il me demanda ensuite si j'avois quelque réponse touchant sa demande, et lui aiant dit que Niquet l'aporteroit bientôt, il me congédia.

Je voulus encore aller dans la chambre du Roi de Navarre, où tous ces ministres d'état étoient rassemblés pour l'élection de quinze chevaliers de l'ordre, qui ont été nommés ensuite pour encourager plusieurs personnes de considération dans cette entreprise de guerre, et Sa Majesté très chrétienne leur donna hier leurs patentes. C'est pourquoi je ne pus avoir aucune audience du Roi de Navarre ni de M. de Guise, nonobstant toutes les instances que j'en fis. Cette nouvelle création de chevaliers augmentera non-sculement le pouvoir de leur illustre corps, mais aussi l'affection de plusieurs de ces seigneurs, qui se sentiront obligés, par ce bienfait spécial, de servir fidèlement Sa Majesté, et je crois que cette promotion donnera une grande terreur à ceux d'Orléans et fera du bruit dans tout ce roiaume.

Les huguenots sont maintenant en possession, dans cet État, des villes d'Orléans, de Tours, de Blois, et de tout le païs qui est aux environs de la Normandie, s'étant aussi rendus maîtres de Rhoan, de Caen, du Havre-de-Grace et de la Rochelle, qui sont des ports de mer dont ils tiennent toutes les dépendances. Ils ont pris dernièrement Bourges et Bayeux, où ils ont fait arrêter tous les

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (juin 1562). cclesiastiques et mis l'évêque dans une prison, de lapuelle étant échappé il s'est ensui par mer et est venu dans ette ville. Du coté de l'Italie, ils occupent Lion, Châlons, t presque tout le Dauphiné, avec plusieurs autres lieux, le sorte que de dix-sept départemens où l'on recevoit se deniers des finances du Roi, il n'y en a plus que trois le libres, attendu que tous les autres sont au pouvoir des nguenots, ou inutiles, à cause des obstacles qu'il y a sur es chemins, dont les passages sont tellement bouchés que l'accès en est devenu impossible. C'est par une grace rès signalée de Dieu envers nous qu'ils ne se sont pas endus maîtres de cette ville, comme ils en avoient sormé e projet, qui leur auroit réussi si on avoit tardé quelque eu davantage de prendre les mesures nécessaires pour a faire échouer.

J'ai écrit à Votre Eminence qu'ils entroient tous armés ans cette ville, marchant rangés par des files de cinq commes chacune, lorsqu'ils venoient d'entendre leurs rédicateurs, en se préparant à faire un jour quelque enreprise de grande conséquence; mais Dieu a eu la bonté le pourvoir à la conservation de ce peuple véritablement lévot et sans fraude, qui passe maintenant en revue, et paroit beaucoup mieux armé et plus propre à comattre qu'on ne se l'étoit figuré.

On dit qu'il y a vingt-quatre mille hommes d'infanterie mi ont fait enregistrer leurs noms et qui sont tous discoés à prendre les armes quand il sera nécessaire, y en iant même plusieurs qui vouloient à toute force s'en lier au camp; mais les généraux qui commandent l'arsée n'ont pas trouvé bon que la garde de cette ville fut liminuée par la sortie de ces gens-là, qu'ils réservent pour mautre besoin.

Le duc de Florence a envoié ossrir six mille santamins

entretenus pour six mois, et a déclaré qu'il emploieroit même tout ce qui dépend de lui, jusqu'à sa propre personne, sans prétendre qu'on lui en ait de l'obligation, attendu qu'il le fait pour ses intérêts particuliers, en vue de ce que la ruine de la France mettroit dans un grand danger ce qui concerne les affaires de l'Italie; voilà pourquoi on a eu beaucoup de plaisir ici de ces offres et de cet aveu. Il ne paroit pas que le duc de Savoie s'empresse d'exécuter ce qu'il avoit promis, et il n'est point encore venu de réponse d'Espagne.

La Reine est venue depuis quelques jours avec ses ensais au bois de Vincennes, qui est à une demi-lieue d'ici, où elle demeure, quoique le peuple n'en soit point content, parce qu'on voudroit l'avoir ici. Néanmoins le séjour de cet endroit-là lui plait mieux que celui de cette ville de Paris.

M. d'Aumale, qui étoit en Normandie avec un corps de cavalerie et d'infanterie, s'est aproché de Rhoan, où il est déjà entré dans les fauxbourgs; c'est pourquoi nous attendons à chaque moment d'aprendre qu'il soit dans la ville. On dit qu'il a trouvé parmi les Normans beaucoup plus de catholiques qu'il ne croioit.

Les bourgeois de Paris sont allés de maison en maison pour chercher tous les huguenots et en ont mis beaucoup en prison, dont ils ont fait l'inventaire des biens, aiant déclaré à plusieurs autres qu'ils sortent d'ici sans tarder plus de quarante heures; de sorte que depuis deux jours il y a eu un grand fracas par toute cette ville.

On écrit de Lion qu'ils y ont entièrement aboli la messe et ruiné plusieurs églises, et que le haron de Saint-André(1) qui s'y trouve maintenant agit comme s'il avoit l'autorité, non pas de lieutenant, qui ne lui a jamais été

⁽¹⁾ Lisez: le baron des Adrets.

DE PROSPER DE SAIFIE-CROIX (juin 1562). 105 donnée, mais celle de roi même. On tient pour certain ci qu'il n'y a rien à craindre pour les affaires d'Avignon, ant à cause de ce qui est arrivé en Provence que parce que M. Fabritius est bien armé et que les Suisses se pour-ront joindre avec ses troupes.

Le courrier de Votre Eminence a trouvé de grosses histicultés pour venir ici, d'autant qu'on est contraint l'abandonner maintenant la route de Lion et de ne marcher tout le long du chemin qu'avec beaucoup de précautions. Pour ce qui est de Bottellier le prédicateur, m ne sait point où il est présentement. Madame de Crussol est à Orléans, où le cardinal de Chastillon se tient continuellement.

De Paris, le 1" juin 1562.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Le porteur de cette lettre sera le secrétaire du duc de Savoie, qui est venu hier pour donner avis que les Suisses du canton de Berne ont déclaré qu'ils veulent secourir ceux d'Orléans. Ils ont envoié à Lion seize compagnies d'infanterie qui sont déjà arrivées à Nantes, et sous sommes aussi avertis d'ailleurs qu'ils en préparent secore autant pour les envoier dans ces quartiers. Tout cela, n'aiant point été prévu, nous fait maintenant voir que cette guerre sera de plus longue durée et beaucoup plus difficile qu'on ne le croioit.

Les généraux de l'armée de Sa Majesté sont encore à Blois, où ils se disposent à venir faire le siège d'Orléans; se pour cet esset ils ont déjà envoié vingt pièces de canon, et ils en ont encore autant dans leur camp. Ils estiment que cela sussit pour réduire cette ville, quoique tout le monde se signer qu'il sera très dissicile de la prendre,



attendu qu'elle est gardée par un grand nombre d'infanterie, qu'on dit être d'environ dix mille hommes.

On envoiera M. le duc de Bourbon en Picardie, M. d'Armagnac à Toulouse, et M. le maréchal de Saint-André avec le duc de Nemours du coté de Lion. M. de Montpensier va du côté de la Guienne, pour travailler à reprendre Bourges, qui est une des quatre places que les huguenots ont dessein de garder préférablement à toutes les autres, qui sont Orléans, Rhoan et Lion.

La Reine m'a dit que la Seigneurie de Venise lui a donné à entendre qu'elle est tous les jours sollicitée de faire une ligue, mais qu'elle ne la fera jamais, si ce n'est pour l'avantage de cette couronne. Le chancelier m'a dit qu'il a sçu les mauvais offices que le Pape lui a rendus, et il m'a témoigné en être fort surpris, d'autant qu'il n'est jamais entré dans les sentimens de ceux de la nouvelle religion, aiant seulement désiré qu'on vécût chrétiennement et qu'il se fit une bonne réforme; tout cela ne lui paroissant pas être un sujet pour lequel Sa Sainteté dât avoir mauvaise opinion de lui.

Je me réserve à vous écrire plus amplement sur d'autres affaires par les premières lettres que j'adresserai à Votre Eminence, parce que le courrier ne me donne pas le loisir de le faire maintenant.

De Paris, le 20 avril 1562.

Mémoire secret.

Andelot est allé en Allemagne, d'où l'on apprend qu'il viendra des troupes au secours d'Orléans. On écrit de Flandres que les princes d'Allemagne ont déclaré aux états des Païs-Bas que, s'ils sont quelques mouvemens pour secourir les catholiques dans ce royaume, ils attaquerent

Le Brabant. Cela fait voir que nous ne devons attendre aucun secours de ce païs-ià, soit qu'on écrive cela tout de bon ou par seinte.

Les Espagnols que le Roi d'Espagne avoit promis d'envoier ici ne paroissent point; c'est pourquoi on s'y plaint fortement de ce qu'on ne reçoit aucune assistance. Bèze est aussi allé lui-même vers le prince palatin.

Ceux du Ferriul sont arrivés dans notre camp; mais leurs armes sont en si pauvre état que nous nous repentous beaucoup de les avoir fait venir, et s'ils ne se jettent pas tous, ou la plupart, du côté de nos ennemis, nous en serons quittes à bon marché.

Les finances de ce roiaume sont épuisées, et les conmillers de Sa Majesté ont des sentimens tellement différens et sont si éloignés de prendre quelque résolution que je crois que le Pape feroit une chose digne de sa bonté, s'il les aidoit, le plutôt qu'il lui sera possible, tant par son conseil que par quelque prêt d'argent fait aux conditions requises. La Reine avoit résolu d'envoier Baccius à Rome pour y f. ire des sollicitations touchant le secours qu'elle demande; mais je me suis emploié pour l'obliger d'y envoier quelque autre, parce que celui-là est un buguenot très rafiné. Sa Majesté changera peut-être de résolution voiant que ce personnage ne la mettroit pas en bonne odeur auprès du Pape, et donnera cette commission à l'évêque d'Auxerre.

De Paris, le 20 juillet 1962.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

M. l'abbé Ruggier étant venu et aiant donné à l'évêque d'Auxerre deux paquets de lettres pour Votre Eminance, je ferai celle-ci d'autant plus courte que je n'ai qu'à vous



donner avis du départ de Sa Majesté très chrétienne, qui s'en alla hier matin au camp.

La ville de Poictiers a finalement été prise par un assaut où nous avons perdu beaucoup de nos soldats et fait un grand carnage de ceux qui défendoient cette place. C'est le maréchal de Saint-André qui a fait cette entreprise, et on dit qu'il ira de là à Bourges, où nous espérons d'avoir le même succès. On veut pareillement travailler à faire le siége d'Orléans, comme je l'ai écrit plusieurs fois; mais on attend encore vingt pièces de canon qui doivent venir d'Amiens.

Sa Majesté très chrétienne nous a fait dire, et à tous les ambassadeurs qui sont ici, que nous devons le suivre et nous tenir bien sur nos gardes, parce qu'il y a beaucoup de gentilshommes dans les chemins, qui assassiment et volent les passans, en se déclarant huguenots quand is rencontrent des catholiques, et en disant qu'ils sont catholiques lorsqu'ils trouvent des huguenots, pour avoir prétexte de tuer et piller les uns et les autres, de quelque religion qu'ils soient.

De Paris, le 8 août 1562.

Mémoire sceret.

Le Roi d'Espagne promet de donner au Roi de Navarre le roiaume de Tunis, se figurant de le pouvoir faire très facilement, parce que le détroit de la mer lui en rendra la conquête fort aisée, si le Pape et l'église gallicane veulent contribuer aux fraix nécessaires pour cette entreprise; c'est pourquoi ils la ménagent avec un grand secret et ne parlent que de la Sardaigne.

Quoique le cardinal de Lorraine ait dit à l'abbé de Saint-Sauveur qu'il n'ira point au concile de Trente, je sais or prosper de sainte-croix (soût 1562). 109 sormé qu'il s'intrigue pour cela, et qu'il a dit, en parnt à un de ses amis, qu'il travaillera pour saire entrer uns son parti non-seulement les François et les Alleens, mais aussi les Espagnols. Cela vous doit tenir lieu un avis très important.

On fait suplicier ici des huguenots tous les jours; on en rula hier quatre de ceux qui sirent tant de prosanatus dans l'église de Saint-Médard, et on prépare auurd'hui un autre spectacle de cette nature.

De Paris, le 5 août 1562.

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

J'ai écrit à Votre Eminence, par M. de Manne, quelle oit la bonne volonté de la Reine et celle de M. le rdinal de Lorraine pour la satisfaction qu'ils veulent maner au Pape, et touchant ce qu'ils doivent faire pour oir un heureux succès dans cette guerre. Depuis ce mps-là, quoique l'on suive les mêmes projets, on dit sanmoins qu'on a reçu des avis qu'Andelot vient avec n secours de huit ou dix mille Allemans, ce qui fera sans oute changer les résolutions précédentes.

M. le cardinal de Lorraine a résolu d'aller au concile de rente, et il partira avec l'évêque de Valence et quelques stres prélats. On n'entend point encore dire qu'il en arte aucun de ce grand nombre qu'on a fait apeller, et y a beaucoup d'aparence que plusieurs s'excuseront, ttendu les calamités de ce roiaume, qui sont beaucoup plus randes que ne sauroient se l'imaginer ceux qui ne les vient pas.

M. de la Rochesoucaut se tient à Xaintonge, proche de la Gascogne, avec un bon nombre de gens de guerre, m'on dit être d'environ six mille hommes d'infanterie et

donner avis du départ de Sa Majesté très chrétienne, qui s'en alla hier matin au camp.

La ville de Poictiers a finalement été prise par un assaut où nous avons perdu beaucoup de nos soldats et fait un grand carnage de ceux qui défendoient cette place. C'est le maréchal de Saint-André qui a fait cette entreprise, et on dit qu'il ira de là à Bourges, où nous espérons d'avoir le même succès. On veut pareillement travailler à faire le siége d'Orléans, comme je l'ai écrit plusieurs fois; mais on attend encore vingt pièces de canon qui doivent venir d'Amiens.

Sa Majesté très chrétienne nous a fait dire, et à tous les ambassadeurs qui sont ici, que nous devons le suivre et nous tenir bien sur nos gardes, parce qu'il y a beaucoup de gentilshommes dans les chemins, qui assassiment et volent les passans, en se déclarant huguenots quand ils rencontrent des catholiques, et en disant qu'ils sont catholiques lorsqu'ils trouvent des huguenots, pour avoir prétexte de tuer et piller les uns et les autres, de quelque religion qu'ils soient.

De Paris, le 8 août 1562.

Mémoire secret.

Le Roi d'Espagne promet de donner au Roi de Navarre le roiaume de Tunis, se figurant de le pouvoir saire très facilement, parce que le détroit de la mer lui en rendra la conquête sort aisée, si le Pape et l'église gallicane veu-lent contribuer aux fraix nécessaires pour cette entreprise; c'est pourquoi ils la ménagent avec un grand secret et ne parlent que de la Sardaigne.

Quoique le cardinal de Lorraine ait dit à l'abbé de Saintr qu'il n'ira point au concile de Trente, je suis insormé qu'il s'intrigue pour cela, et qu'il a dit, en parlant à un de ses amis, qu'il travaillera pour saire entrer dans son parti non-seulement les François et les Allemans, mais aussi les Espagnols. Cela vous doit tenir lieu l'un avis très important.

On fait suplicier ici des huguenots tous les jours; on en brula hier quatre de ceux qui sirent tant de prosanations dans l'église de Saint-Médard, et on prépare aujourd'hui un autre spectacle de cette nature.

De Paris, le 5 août 1862.

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

J'ai écrit à Votre Eminence, par M. de Manne, quelle stoit la bonne volonté de la Reine et celle de M. le cardinal de Lorraine pour la satisfaction qu'ils veulent lonner au Pape, et touchant ce qu'ils doivent faire pour tvoir un heureux succès dans cette guerre. Depuis ce temps-là, quoique l'on suive les mêmes projets, on dit néanmoins qu'on a reçu des avis qu'Andelot vient avec un secours de huit ou dix mille Allemans, ce qui fera sans doute changer les résolutions précédentes.

M. le cardinal de Lorraine a résolu d'aller au concile de Frente, et il partira avec l'évêque de Valence et quelques sutres prélats. On n'entend point encore dire qu'il en parte aucun de ce grand nombre qu'on a fait apeller, et il y a beaucoup d'aparence que plusieurs s'excuseront, attendu les calamités de ce roiaume, qui sont beaucoup plus grandes que ne sauroient se l'imaginer ceux qui ne les voient pas.

M. de la Rochefoucaut se à Xi stonge, la Gascogne, avec un bin ; gens re, qu'on dit être d'envierre et IIO LETTRES

quatorze cens cavaliers assemblés de nouveau par les huguenots. M. de Monpensier et M. de Monluc iront les attaquer, et pour cet effet ils joindront leurs troupes, aiant avec eux les trois mille Espagnols qui ont été envoiés par Sa Majesté catholique. On se figure qu'ils battront ces gens-là, parce qu'ils ont une armée plus nombreuse et composée de meilleurs soldats.

Il est arrivé ici un gentilhomme du duc de Savoie, qui vient faire des plaintes contre M. de Bordillon, parce qu'il n'a pas voulu rendre les places de Piémont, sous prétexte que, s'il s'en dessaisissoit, le Roi lui en pourroit faire rendre compte quand il ne sera plus sous la tutelle de personne. Ceux du parti du duc de Savoie ont quelque soubçon que ce gouverneur ne fasse ce refus de concert avec la Reine; et ce qui les confirme principalement dans cette pensée, c'est que M. de Toulon, son ambassadeur à Turin, lui aiant demandé une copie autentique de l'ordre envoié à M. de Bordillon, Sa Majesté lui a répondu qu'elle vouloit attendre sa réponse avant que de lui donner cette copie.

De Paris, le 23 septembre 1562.

Memoire secret.

Monsieur le chancelier m'a dit que le cardinal de Lorraine alloit au concile de Trente, accompagné d'un grand nombre de prélats, dans la résolution de saire décider ce qu'on doit croire touchant le sacrement de l'Eucharistie. On ue doit pas insérer de là qu'il doute que ce qu'on en croit aujourd'hui ne soit pas véritable, mais seulement qu'il veut saire éclaireir cet article et en dissiper toutes les ténèbres. Que pour ce qui est des images, Son Eminence avoit projetté de mettre en délibération si

ne pourroit pas accorder à ceux qui voudroient s'en rir de les garder et à ceux qui en improuveroient age de n'en retenir aucunes, et de donner la même eté touchant l'invocation des Saints. Que pour ce qui cernoit les abus, ce cardinal en avoit fait une grande e pour la montrer au Pape; sur quoi monsieur le chaner se figuroit que Sa Sainteté ne seroit pas fâchée de r ce catalogue, mais au contraire qu'il lui feroit beaup de plaisir. Et à l'occasion de cela il se mit à dire par ision que le premier chapitre de cette réforme devroit e celui de retrancher tant d'abbayes que Son Emitee de Lorraine et monsieur le légat possèdent, et son cours finit par cet article.

le crois qu'il seroit bon de tenir fort secret ce que je ns d'écrire à Votre Eminence, parce qu'on s'en pourt beaucoup mieux prévaloir quand l'occasion s'en prétera, au lieu que, si nous le découvrons, il ne sera plus notre pouvoir d'en tirer des avantages, outre que tout est venu à ma connoissance par un moien très secret mes confidens.

es huguenots aiant abandonné la ville de Metz, on y svoié M. de Grand, qui, après y avoir établi des marats catholiques, s'occupe maintenant à faire raser tous murs dont elle étoit enceinte, pour détruire ce nid des quenots et chatier par ce moien les habitans de cette e. Il part tous les jours d'ici plusieurs soldats et cavas qui vont prendre quelques huguenots, de ceux qui neurent aux environs de cette contrée, et on en fait si mourir quelcun tous les jours.

In dit ce matin que l'évêque de Valence, qui venoit pour er au concile de Trente, s'est fait arrêter prisonier votairement par les huguenots.

L'avis qu'on avoit donné de la venue des Allemans ne

se consirme pas; mais au contraire on a lieu de croire qu'ils ne viendront point, attendu qu'on publie que notre armée, qu'on croioit devoir rester devant Rouan pour en faire le siége, s'en va à droiture au Havre-de-Grace, pour ne donner plus le temps à ceux qui sont dedans de saire des provisions.

Le gouverneur de Dieppe a écrit au Roi qu'il n'apréhende point qu'il reçoive des Anglois dans cette place, ni qu'il la conserve pour qui que ce soit autre que pour Sa Majesté.

Les espérances qu'on a de la réduction de Lion augmentent tous les jours, et on a publié dernièrement, comme j'en ai vu la confirmation par une lettre venue de cette même ville, que plusieurs chess de ces huguenots en étoient sortis (1).

On a lieu de croire que ceux de Rouan perdront courage et se résoudront d'implorer la clémence de Sa Majesté par une entière soumission.

Dieu vueille qu'ils le sassent ainsi, et donne toute sorte de contentement à Votre Eminence!

De Paris, le 28 septembre 1862.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

Nous voici arrivés au 22 du mois sans avoir la conclusion de l'accord, quoiqu'on ait espérance de le finir à chaque moment, et c'est ce qui a suspendu le départ du courrier Niquet.

Ce qui empêche si long-temps la réussite de cet accommodement vient de ce que ceux qui sont dans la ville

⁽¹⁾ On peut consulter sur les évéuements de Lyon les pièces contenues dans le quatrieure volume de cette collection.

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (OCt. 1562). d'Orléans se désendent avec beaucoup d'opiniatreté, et de ce que ceux qui les assiégent au dehors ne font leurs attaques qu'avec une grande retenue, pour ne pas ruiner une ville de France aussi considérable que celle-là. M. le duc de Guise leur offrit dernièrement que, s'ils vouloient lai envoier quatre ingénieurs des plus experts qu'ils avoient pour leurs affaires de la guerre, Son Excellence leur feroit voir de quelle manière il pouvoit forcer cette ville à se rendre, et que s'ils jugeoient que les assiégés puesent lui résister en quelque saçon, il leur ossriroit toute sorte de bon parti; mais que s'ils disoient qu'il leur est impossible de se désendre en aucune manière, il les advertissoit de prendre garde qu'il ne fut pas contraint de battre cette ville en ruine et de saire périr tous ses habitans avec leurs biens, parce qu'il ne seroit plus en son pouvoir de retenir les soldats qui la prendroient d'assaut.

On se contente de raisonner ainsi, sans en venir à la rigueur, et on envoie de part et d'autre des gens pour conférer là-dessus. C'est pourquoi j'ai voulu donner avis de toutes ces particularités à Votre Eminence, nonobstant que je sache que Niquet ne partira pes sans avoir quelque conclusion.

M. d'Ossel, chevalier de l'ordre, qui étoit lieutenant pour le Roi dans l'isle de Corse, a été destiné pour aller à Rome en qualité d'ambassadeur, à la place de M. de Lisle, et je crois qu'il partira bientôt.

Ce députe qui vint dernièrement du concile n'a jamais paru à la cour, et on me dit qu'il est allé à Toulouse pour certaines assaires qui le concernent en particulier, et que de là il s'en retournera à Trente.

On m'a donné avis dans ce moment que l'accord est finalement rompu, et je suis informé que cela vient de ce qu'on n'a pas voulu donner des ottages aux assiégés;

8

1 ·

mais il me semble que pour tout le reste nos généraux sont disposés à leur faire une assez bonne composition. On entend aujourd'hui les décharges de l'artillerie qu'on fait tirer avec beaucoup de violence. Cependant on est informé qu'il vient quinze cens Anglois pour renforcer la garnison de Rouen, et qu'on a envoié M. de Lipier à leur rencontre avec toute la cavalerie et cinq compagnies d'infanterie d'Allemagne.

Le Roi de Navarre est fort mécontent d'un avis qu'il a reçu d'Espagne depuis quelques jours, touchant le peu de satisfaction qu'il doit espérer de Sa Majesté catholique; ce qui causera un grand préjudice aux assaires de ce pas, qui sont en plus mauvais état qu'elles n'étoient auparavant.

Aujourd'hui j'ai rendu visite à Sa Majesté (1), qui se porte mieux, quoique la bale dont elle a été blessée ne soit pas dehors, parce qu'on ne l'a pas encore trouvée.

De Rouville, le 22 octobre 1562.

VINGT-HUITIÈME LETTRE.

Le même jour que j'écrivis à Votre Eminence, qui sut le 22 de ce mois, le prince de Condé vint camper avec toute son armée aux environs de Corbel, qui est à sept lieues d'ici, sur la rivière, de sorte qu'il pourra couper les vivres à cette ville pendant qu'il sera maître de ce poste; mais le maréchal de Saint-André est dedans avec trois mille hommes d'infanterie et mille cavaliers. C'est pourquoi, y aiant un si grand nombre de troupes et pouvant en saire venir autant qu'on veut de l'autre coté du sieuve, l'on ne perd point courage, quoique la ville n'ait pas de murailles sortes ni beaucoup de quoi les réparer en de-

(1) Le Roi de Navarre.

DE PROSPER DE SAMEN-GROIX (nov. 1562).

dans, pasce qu'il n'y a pas de la terre pour faine des rempars. On espère méanmoins de s'y pouveir défendre,
attende que les ennemis n'ont que six pièces de canon
et qu'on n'entend point encore dire qu'ils sient réselu de
hire des batteries, et que d'autre part notre armée doit
surrer bientôt en campagne. Cependant M. de Monpensier s'epproche d'ici avec sept mille hommes d'infanterie,
sant d'Espagnols que de Gascons, pendant que M. de Gomer me cesse d'aller et venir pour procurer la paix, dent
la temelusion doit être bientôt faite, suivant la bruit qui
point d'avis certain d'aueun endrois digne de sensilitentions

Quelques-une des principaux courtisane disent que la Reine doit avoir au premier jour une conférence avec le prince de Condé, qui voudroit qu'on lui donnât le gouvernement à la place du Roi de Navarre, son frère, et que le cardinal en fut exclus, à cause de sa prétrise. On croit que, s'il obtient cela, toutes les autres conditions lui paraîtront équitables, et la Reine ne semble pas être hempeur doignée d'y consentir pour avoir la pain et le repute. Pour ce qui est des autres ministres d'état, ils s'y apprendit vigourensement, et les armées sentei près l'une le l'autre qu'il semble besuéoup plus mécessaire d'en stair aux mains que de parler ou d'écrire pour un actemént des suites.

Le Portugais est revenu d'Espagne, et je crais, suivant se que j'ai vu des résolutions qu'il en aporte, que q'à lét un grand bonheur qu'il ait trouvé le Roi de Raterre nort, parce que, n'y siant point de conclusion, mais au sontraire l'ambassadeur de France qui réside en ce pais-la aisme écrit qu'il ne pouvoit pas l'obsenir, je me deute

que ce resus auroit causé quelque grand changement, puisqu'il y avoit déjà beaucoup de disposition pour cela dans la matière qui en devoit saire le sujet, comme je l'écrivis de Rouville à Votre Eminence.

Pendant que j'avois encore la plume à la main, on a reçu avis que l'armée des ennemis a décampé des environs de Corbel pour venir autour de cette ville, et l'on dit même qu'elle n'en est pas beaucoup éloignée. M. de Guise s'en est déjà aproché et travaille à faire les préparatifs nécessaires pour les tranchées; mais tous les habitans de la ville se mettent sur les armes; c'est pourquoi, renvoiant à une autre occasion plus commode la réponse que je dois faire à vos lettres du 10 de ce mois qui m'ont été aportées par Niquet, je finis la présente.

De Paris, le 23 novembre 1562.

VINGT-NEUVIÈME LETTRE.

Quoique je n'aie pas beaucoup de choses à ajouter à ce que j'écrivis dernièrement à Votre Eminence, j'ai voulu lui donner encore cet autre avis, comme les ennemis peuvent s'acheminer du côté de la Normandie, et on croit qu'ils ne manqueront pas d'y aller, pour être à portée de se joindre avec les Anglois.

M. de Lansac sont arrivés ici, et M. de Monpensier vient aussi avec huit mille cavaliers. C'est pourquoi notre armée aura presque autant de cavalerie que la leur, et sera beaucoup plus forte tant par le nombre que par la qualité de l'infanterie. Selon tout ce qu'on en peut connoitre, elle doit suivre celle des ennemis, pour les empêcher d'entrer dans la Normandie et de se joindre avec les Anglois, y ajant la rivière de la Seine qui les sépare, et

notre armée, se tenant auprès d'eux, les empéchera aussi de faire des entreprises sur quelque ville d'importance.

Notre camp fut hier au soir aux environs d'une bourgade qui n'est qu'à une lieue d'ici, et celui des ennemis se trouva à Limur, qui en est éloigné de huit lieues; mais cela n'empêche pas qu'on ne travaille incessamment à quelque traité de pacification.

M. de Gonor sait plusieurs voiages pour cela, quoiqu'il ait besucoup plus de désir que d'espérance de les saire consentir à ce qui est raisonnable, si la nécessité ne les y contraint pas un jour par quelque chose de plus sort.

On ne peut pas comprendre ici comment il leur sera possible de paier et d'entretenir aussi long-temps une armée aussi nombreuse que celle qu'ils ont, quand même les Anglois leur aideroient, puisqu'on sait que la Reine de la Grande-Bretagne n'a pas assez d'argent pour faire de grandes entreprises; outre qu'il y a lieu de croire qu'elle en voudra conserver une partie pour ses besoins, et qu'on voit maintenant presque tout ce roiaume si bien disposé pour le maintien des intérêts de Sa Majesté trèschrétienne, qu'ils ne peuvent plus se prévaloir de ses finances, comme ils ont fait ci-devant, lorsqu'ils en recevoient dans quelque province.

De Paris, le 12 décembre 1862.

TRENTIÈME LETTRE.

Le 12 de ce mois, j'écrivis à Votre Eminence par un courrier de la duchesse de Savoie, lui donnant avis que son armée est partie d'ici avec la nôtre et que celle des mannis sembloit aller du côté de la Normandie, ce qui se confirme de plus en plus; cependant la nôtre la suit dans le même route.

Le prince de Condé répondit dernièrement, au sujet des négociations de la paix, que si quelcun venoit encore lui en parler davantage, sans en aporter la conclusion de la manière qu'il s'en étoit expliqué en dernier lieu, il lui feroit trancher la tête. C'est pourquoi, n'y aiant plus aucune espérance d'accommodement, on prépare ce qui est nécessaire pour la guerre avec toute sorte de diligence, et surtout parce qu'on a reçu avis que les Anglois la veulent faire tout de bon, aiant déjà débarqué six mille hommes et quelque cavalerie.

Le Roi d'Espagne a répondu à Sa Majesté très chrétienne qu'il lui donnera tout le secours qu'il lui a promis et quelque chose de plus, mais qu'il ne veut point interrompre la paix ni violer les capitulations qui sont entre lui et les Anglois.

Cette réponse a causé beaucoup de déplaisir ici, et surtout parce que les Anglois en ont été informés, dans cette conjoncture où les ministres d'état auroient vouls qu'on eût gardé le silence là-dessus, pour tenir ces étrangers en crainte.

On croit qu'ils fournissent de l'argent pour la guerre et qu'ils envoient maintenant cinquante mille écus au prince de Condé, et on dit qu'ils ont déjà pris une ville nommée Caudebec, qui est proche de Rouen. Il n'y a pas d'autres nouvelles présentement.

De Paris, le 15 décembre 1562.

TRENTE-UNIÈME LETTRE.

Le bon plaisir de Dieu a été de nous donner une victoire par la défaite de presque toute l'armée des huguenots, avec l'emprisonnement du prince de Condé.

Samedi dernier, qui étoit le 19 de ce mois, les deux

On dit que, lorsqu'elles commencèrent de se voir, la cavalerie allemande, qui étoit conduite par le prince, déclara qu'elle ne vouloit point en venir aux mains, parce qu'il lui sembloit qu'on ne devoit point entreprendre un combat ce jour-là. A quoi le prince répondit qu'il n'étoit plus de temps de consulter, parce que, d'aberd que les cumemis verroient qu'ils étoient chancelans, ils se jetteroient sur eux et les seroient périr. C'est pourquoi ce printe, les aiant tous encouragés pour la bataillé, commanda aux Allemans de marcher sur la droite et d'aller stire tôte à la cavalerie et à l'infanterie françoise det ennomis. M. de Guise rangea son armée et cenduieit l'avant-garde avec une partie de la cavalerie françoise, jointe à l'infanterie des Espagnols et des Gascons. Monsieur le conétable commandoit le corps de bataille, avec tous les Suisses et une partie de la cavalerie françoise. Le maréchal de Saint-André prit soin de l'arrière-garde, qui étoit composée de l'infanterie françoise, soutenne par quelque cavalerie; et toutes ces troupes étoient dans une plaine dont la situation étoit presque autant avantageuse pour les unes que pour les autres. M. de Gtise se tenoit vis-à-vis du prince de Condé; mais leurs forces étant égales, personne n'osoit entamer le combat.

Cependant les Allemans, qui étoient du même côté où notre corps de bataille s'étoit mis, aiant fait quelque mouvement pour changer de place, et monsieur le conétable, veiant un si grand nombre de cavalerie qui marchoit vers son poste, fit avancer la sienne, dans laquelle étoit sen fils, nommé M. de Montbrun.

Il y avoit un chevalier de l'ordre avec deux autres

commandans qui soutinrent le combat sort vigoureusement; mais n'aiant pu résister à cette sougue, ils surent presque tous tués, et principalement les ossiciers.

Cette impétuosité fut si grande qu'ils pénétrèrent deux fois au travers de toute l'armée, et aiant en même temps fait prisonnier monsieur le conétable, qui avoit les yeux blessés, ils se rendirent maîtres de huit pièces de canon qui étoient dans ce poste. M. de Guise, voiant cette perte, s'avança du côté où étoit le prince de Condé, et pénétra si vigoureusement au milieu de ses troupes qu'il les mit en déroute.

M. d'Anville, fils du conétable, qui étoit avec M. de Guise et avoit sçu que son père étoit sait prisonnier et que son fils étoit mort, s'en alla directement à la personne du prince, et combattit assez long-temps ses troupes d'une telle manière qu'il le fit prisonnier.

Cependant les Suisses, dont la désaite étoit si grande qu'ils avoient jetté leurs piques à terre, voiant cet heureux succès, les prirent de reches et s'emparèrent de l'artillerie, en combattant avec tant de valeur dans cette occasion qu'ils ne pouvoient rien saire de plus généreux.

Tout étoit dans une si grande confusion, comme on peut se le figurer, qu'on ne savoit point de quel côté étoit la victoire, et la nuit s'aprochoit déjà lorsque nos troupes commencèrent d'avoir l'avantage, de telle sorte qu'il ne resta pas, à ce qu'on dit, mille soldats de l'infanterie des ennemis, et quoiqu'on ne sache pas combien ils ont encore de cavalerie, on se figure qu'ils en ont perdu plus de quatre mille hommes, puisque tout est couvert de corps morts dans l'espace de trois lieues aux environs du champ de bataille.

Le maréchal de Saint-André sut sait prisonnier dans ce choc, et ensuite on l'a trouvé mort dans un bois, ce qui donne lieu de croire qu'il a été assassiné de sang-froid.

On nous a tué environ quinze cents soldats, dont la plupart étoient Suisses. Les Espagnols ont aussi fort bien combattu. Nous ne savons point quels commandans et officiers les huguenots ont perdu de leur côté, si ce n'est M. de Grammont, qu'on dit être mort. Le prince de Condé a été conduit au bois de Vincennes par M. d'Anville, où il restera prisonnier. M. de Guise poursuit encore les ennemis, qui se retirent du côté d'Orléans, à ce qu'on dit.

Le dimanche après-diné, il commença de paroître ici quelques soldats fugitifs qui assuroient que notre armée étoit en déroute, qu'on avoit fait prisonnier monsieur le conétable, et que M. de Guise s'étoit retiré avec quatre cents cavaliers. Le même bruit se répandit de tous côtés, sur de pareils avis qu'on reçut ce jour-là, et au commencement de la nuit, M. de Villeveille vint aporter des nouvelles à la Reine que tout étoit perdu, qu'il avoit vu lui-même le mauvais succès de la bataille et le conétable prisonnier.

On ne sauroit dire combien le Roi très chrétien fut affligé quand il entendit cela, puisqu'il en pleura fort longtemps, de même que ses courtisans et tous ceux de cette ville.

Le dimanche et la nuit suivante on envoia des courriers an duc de Savoie pour lui demander du secours, croiant que notre armée étoit entièrement désaite, et Votre Eminence peut se figurer sur cela combien la consternation générale et les détresses d'un chacun étoient grandes.

Je ne dois pas oublier de vous dire que, pendant cette muit-là, toutes les églises de Paris furent tellement remplies de monde qui se recommandoit à Dieu, qu'on ne pouvoit pas y entrer. La cour étoit au bois de Vincennes, consultant ce qu'on devoit saire.

Le lundi au matin on reçut les nouvelles de la vérité. Le Roi et la Reine entendirent la messe ce jour-là au château de ce même bois, laquelle fut célébrée sans aucune musique, à cause de la tristesse dont on étoit accablé, quoique ce fut le jour de Saint-Thomas. Mais aussitôt que Leurs Majestés eurent reçu les nouvelles de la victoire remportée par leurs troupes, ils vinrent faire chanter le Te Deum dans l'église cathédrale de cette ville, où tout le peuple donna des marques d'une joie sans bernes en criant Vive le Roi!

Mardi au matin on fit une procession solemnelle, depuis la Sainte-Chapelle jusque dans la même église, en portant quelques reliques accompagnées par le Roi très chrétien, par la Reine sa mère, et par tous ceux de leur cour.

Voilà tout ce qui a été sait jusqu'à présent; j'attends maintenant que Niquet prenne la poste, suivant les ordres que monsieur le légat m'a dit qu'il lui en donners bientôt pour vous l'envoier.

Monsieur le conétable est prisonnier de guerre de M. de La Rochesoucaud qui, étant son parent, lui doit saire un bon traitement, à ce qu'on croit.

Ce combat s'est donné à douze lieues d'ici, proche du château de Dreux, dans une plaine qui est entre le fleuve de la Seine et une petite rivière qu'on nomme la Dure.

De Paris, le 22 décembre 1562.

TRENTE-DEUXIÈME LETTRE.

Votre Eminence aura appris en quel état se trouvent les assaires de ce roiaume par mes dernières lettres, réitérées le 22 du mois de décembre et envoiées par un gentibhomme du duc de Savoie. Je n'ai pas maintenant autre

Monsieur l'éminentissime légat a fait expédier en bonne sorme la citation contre le cardinal de Chastillon, et je crois que Son Eminence l'envoiera avec les présentes dépêches.

On travaille aussi avec toute sorte de diligence à obténir les autres ajournemens personnels des complices de ce cardinal.

Le prélat qui étoit ci-devant évêque de Troies, et qui se fait nommer prince de Milfi (1), est sur le point de s'é-loigner des huguenots, parce qu'il ne s'accorde pas bien avec eux, ni avec Bèze en particulier. C'est pourquoi il dit qu'il veut se retirer dans quelque lieu de ses domaines, où il vivra séparé de ces gene-là, sans abandonner leur doctrine, attenda que ce n'est que leur vie et leurs maximes qui lui déplaisent.

Le meréchal de Brisac s'en va dans la Normandie, pour y faire le siège du Havre-de-Grace, avec un bon nombre d'infanterie et quinze cens cavaliers qu'on doit tirer de metre ermée, parce que, nonobstant qu'elle en seit afoiblie, ces commandans ont jugé qu'il seroit bon de réduire ettes ville pendant cet hiver, ne pouvant faire aucune entre entreprise considérable et voulant pourvoir sux beseins de cette province, qui leur donne de plus grands sujets de crainte que toutes les autres.

Sa Majesté a fait un édit d'amnistie en faveur de tous teux qui voudront reconncitre leur faute et lui chéir, en

⁽e) Note in these is in page 57.

se soumettant à ses ordres dans un mois de temps; mais la cour du parlement n'a point voulu consentir à cette délibération, ni l'aprouver en aucune manière; c'est pourquoi la volonté de Sa Majesté n'a produit aucun effet jusqu'à présent.

De Paris, le 15 janvier 1563.

TRENTE-TROISIÈME LETTRE.

La même nuit que M. le duc de Guise sut blessé, le prince de Condé entreprit de s'ensuir, par l'entremise de quelques soldats qu'il avoit corrompus en leur donnant une somme d'argent; mais ce sut le bon plaisir de Dieu d'inspirer à l'un d'entre eux, qui avoit reçu son paiement, de découvrir les conventions de ce projet à M. d'Anville, fils du conétable, qui a ce prince sous sa garde.

C'est pourquoi on a sait mourir tous les autres soldats complices de ce délateur, et le dessein du prince a échoué; sur quoi on dit qu'il est certain que, le jour avant cette entreprise, il demanda à M. de Bourbon si le duc de Guise n'étoit pas blessé, et que, ce cardinal lui aiant répondu que non, il lui déclara que cela arriveroit bientôt. Cet éminent prélat ne manqua pas d'en donner incontinent avis à M. de Guise, lorsque cet accident n'étoit pas encore arrivé, et dans le même temps il y eut environ cinq cents huguenots qui s'assemblèrent pour entrer dans la ville de Meaux, dont ils se seroient rendus les maîtres si les Parisiens n'y avoient pas envoié deux mille hommes de leurs troupes, dont le secours a rendu l'entreprise de ces gens-là inutile. Plût à Dieu que la blessure du dec de Guise fut aussi sans aucune mauvaise suite! Mais quoiqu'il soit aujourd'hui sans sièvre, comme on le publie, il souffre néanmoins une très violente douleur, et les médecins pe

per prosper de samme-croix (sév.: 1563). 225 sent per sans quelque crainte de ce qui en peut 'arriver. M. de Limoges et M. d'Oiseil sont de retour d'Orléans, ch ils étoient allés pour négocier la paix, sans que j'aie pu savoir jusqu'à présent quelles résolutions ils en ont aporté; mais leurs démarches peuvent bien saire juger de l'intention de ceux qui occupent cette ville-là.

La Reine et monsieur le légat sont encore au camp, c'est pourquoi on dit qu'ils y resteront quelques jours de plus qu'on ne se l'étoit figuré.

M. de Guise a eu la fièvre et un vomissement avec un grand assoupissement, dont les médecins sont de mauvais augures.

La Reine et le légat ne viendront pas de là jusqu'à ce qu'ils en voient la fin.

Celui qui l'a blessé (1) a été pris sortuitement à cinq lienes du camp, par quatre soldats qui, s'en allant pour d'autres assaires, vireut que cet homme-là prenoit la suite. Il avone d'avoir sait ce coup par ordre de l'amiral et de Soubise, déclarant aussi qu'il y a une trentaine de conjurés qui vouloient tuer dans le camp Guise, Syner, Martigue, et ensuite la Reine, le Roi, le frère de Sa Majesté et le légat, croiant de rendre par ce moien un grand service à Dieu, parce que la mort de ces personnes donmeroit lieu au rétablissement de l'évangile.

La Reine se tient dans ce quartier-là avec une forte garde depuis qu'elle a reçu cet avis, et si M. de Guise ne perd pas la vie, cet accident qui lui est arrivé sera sort utile pour faire prendre une bonne résolution contre ces spélérats.

La Reine a fait apeller M. de Brissac et d'Aumale, qui a pris la fièvre à Mantes.

^{. (4)} Poltreti

Il y a beaucoup d'aparence que la Reine veut donner au fils de M. de Guise toutes les charges, les gouvernemens et les gens d'armes que ce duc avoit, quoique cet ensant n'ait qu'environ treize ans; de sorte que, si cela s'exécute, il sera grand-maître, grand-chancelier, gouverneur de la Champagne et capitaine de cent hommes d'armes.

Le siége de la ville d'Orléans continue toujours, mais ceux qui sont dedans se désendent vigoureusement.

On confirme de plus en plus que les Anglois n'ont voulu donner aucun secours à l'amiral, et que, lui aiant dit qu'ils n'ont point de guerre avec les François, ils ont seulement acheté le Havre-de-Grace, comme ils feroient acquisition de quelques autres villes, s'ils en avoient l'occasion, pour faciliter la prise de Calais, dont ils voudroient derechef se rendre les maîtres.

On dit que l'amiral a été sort consterné de n'avoir pas reçu ce secours.

Voilà tout ce que je puis ajouter à ce que j'écrivis il y a deux jours à Votre Eminence, par une lettre qui sera jointe à celle-ci.

De Blois, le 27 février 1863.

TRENTE-SIXIÈME LETTRE.

Monsieur le chevalier Scure s'en va à Rome, de la part de Sa Majesté très chrétienne, pour suplier le Pape de donner la permission de vendre des biens sonds ecclésiastiques pour cent mille écus de rente, qui seront emploiés aux srais de cette guerre, sans préjudice des émolumens que les églises en reçoivent par les récoltes, dont Sa Majesté offre de les dédommager. Quoique la Reine m'ait beaucoup sollicité d'écrire cette lettre, pour repré-

pu prosper de sainte-croix (mars 1563). 129 r à Votre Eminence les besoins de ce roisume; il mble qu'ils sont si évidents qu'il n'est pas nécessire donner beaucoup de peine pour les démontrer.

y a lieu de craindre que si le Pape ne permet pas à isjesté de se prévaloir de ces biens occlésiastiques, aguenots en profiteront, attendu que le Roi très lieu ne sera pas en état de résister à la force de tant semis qui s'élèvent contre lui, parce que, outre ceux pals, il y a les Anglois et les Allemans qui font tous efforts pour les soutenir. C'est pourquoi s'il y a is en quelque légitime sujet d'accorder à Sa Majesté nation de ces biens des églises, je crois que celui-ci plus important qui soit arrivé depuis long-temps, pu'il s'agit aujourd'hui de la destruction totale de se. Ces ennemis, qui sont sur les frontières de ce païs, vent tant de secours de différens endroits, qu'il emploier les derniers remèdes et faire toutes sortes pets pour les exterminer.

sonce sera informée plus à fond de tout ce qui se sur cela par le chevalier Scure, qui est un seigneur de plusieurs bonnes qualités et un très bon catholifaisant profession de dire toujours la vérité.

a été ambassadeur en Portugal et en Angleterre, où fait paroitre son bon jugement, et il est si chéri de eine et de tous ceux de son conseil que, la charge rand-prieur de France étant vacante par la mort du de M. de Lorraine, on a résolu de la donner à ce alier. C'est pourquoi ils suplient le Pape de lui en cir accorder les provisions. Sa Majesté lui a donné mission de parler à Sa Sainteté et m'a aussi prié de icrire que, voiant les affaires de ce roiaume dans un rand troubl-, les ministres d'état du conseil de la

TOME VI.

Reine ont trouvé bon de suplier le Pape qu'il veuille donner à M. le cardinal de Bourbon la dispense de pouvoir se marier, attendu que par ce moien on ôteroit au prince de Condé l'espérance qu'il a de parvenir à la couronne. Le prince de Navarre, qui reçoit une très mauvaise éducation touchant ce qui concerne la religion catholique, se trouveroit aussi réduit en même temps sous la tutelle de Son Eminence, qui, étant d'un très bon naturel, comme chacun en est persuadé, feroit tout ce qui seroit convenable dans cette occasion. Cet eminent prélat souhaite beaucoup cette dispense, et je crois qu'il en écrit lui-même au Pape, dans la même vue que la Reine a voulu que je fisse cette lettre pour témoigner aussi son desir, comme je l'ai indiqué ci-devant.

Quand on me parla de cette dispense je répondis qu'il seroit très disficile de l'obtenir, à cause des mauvaises conjonctures du temps présent et de la qualité de la matière dont il s'agissoit; mais on me dit qu'on avoit accordé autresois de pareilles graces à la France, pour des sujets de moindre importance que celui dont il est question, comme monsieur le chevalier Scure le dira plus amplement à Votre Eminence.

De Blois, le 43 mars 4863.

Mémoire secret.

On est maintenant ici dans une forte opinion que les esfans de la Reine ne vivront pas, à cause que les astrologues prédisent leur mort; c'est pourquoi le cardinal de Bourbon désire de se marier, et la Reine y consent par le même motif. Je n'ai point encore pu parler à ces astrologues, mais je leur demanderai leurs sentimens le plus tôt qu'il me sera possible, et en informerai plus DE PROSPER DE SÉSTÉMENTE (mars 1563). '131

Pleasent Vetre Éminence: Copendant il me semble que
le cas dont il s'agit étant de la nature que je l'ai réprésenté, il seroit bon en ce temps de permettre qu'on fit

ce mariage.

Pour ce quiest de la vente des biers des églises, je vois ce roisume dans une si mauvaise situation qu'il est très difficile qu'il puisse faire ce qui est nécessire sans avoir este subvention extraordinaire, pubqu'il est sans argent et gouverné de telle sorte qu'il a perdu tout son crédit, esquesi les peuples y sont affligés et si mécontant qu'ils ne peuvent par lui réndre de bons services ni le sécourir.

Le Roi d'Espagne ne fait point sensi des libéralités essants les emboliques voudroient, et les ensembl, qui sent très diligens, reçoivent besucoup de secours et de fireurs.

Quoiqu'on tienne les affaires de l'accommodement sur le point de leur dernière conclusion et que le chevalier Seure m'ait dit hai-même qu'on les doit terminer; mais que et au trouve le moien de violer ensuite les promesses de cet accord, on ne les tiendra pas.

Je ne puis pas croire que ces gette-lit, qui sont très rusis, ne s'imaginent de leur côté qu'ils pétréent être crompés. Nous verrons néammoins quel succès ce dessein produire.

Il est certain que ce roinante est maintenant dans une situation où je ne vois pas qu'il puisse devenir tout huguettet, si ce n'est avec beaucoup d'artifice et par une longue révolution de temps; cependant Dieu y pourvoirs.

Les descendants de Guise y sont tellement intéressés, par la proximité qu'ils ont avec le dut dont le sang vient d'être répandu, qu'ils sur devroient pas s'éthiornir comme ils font, depuis que leur chef est mort ruinis ceux qui restant dans leur parti ne sont pur taut simils par leur

mérite personnel qu'en considération du duc qu'ils ont perdu.

De Blois, le 13 mars 1563.

TRENTE-SEPTIÈME LETTRE.

Depuis la dernière lettre que j'écrivis à Votre Eminence, le prince de Condé vint le jour suivant et loges dans une abbaie qui est à demi-lieue d'Orléans, de laquelle il fut conduit le lendemain dans une isle sur la rivière de Loire, où monsieur le conétable se rendit aussi. Ils conférèrent ensemble pendant trois ou quatre heures, ensuite de quoi monsieur le conétable revint dans Orléans, et le prince de Condé s'en alla dimanche dernier à ladite abbaie, où il y avoit une grosse garde de Suisses.

Lundi ils s'assemblèrent dereches dans le même lieu, mais ils se retirèrent par des routes dissérentes; car monsieur le conétable se rendit dans notre camp et le prince de Condé entra dans Orléans, sous prétexte de pouvoir tous deux mieux travailler à la paix, et sous promesse de retourner l'un et l'autre dans les lieux où ils avoient été conduits prisonniers, la Reine sachant toutes leurs démarches.

Depuis ce temps-là, ils ont été tous les jours en conférence, non-seulement en particulier et avec Sa Majesté, mais aussi avec plusieurs ministres d'état; ce qui donne lieu à saire courir le bruit que la paix est résolue, queiqu'on n'en publie pas les conventions.

Cependant l'amiral, après avoir pris Caen, s'est rends maître de Baieux, de Housseur, et de plusieurs autres villes de Normandie, lesquelles on dit qu'il a vendues ou promis de vendre aux Anglois.

J'ai apris qu'il a envoié un exprès à la cour pour y saire entendre qu'il n'a sçu en aucune manière la comepireDE PROSPER DE SAINTE-CROIX (mars 1563).

ion touchant la mort du duc de Guise, d'heureuse ménoire, quoique celui qui l'a assassiné disc ouvertement ju'il l'a fait par son ordre. Cet assassin a été envoié à Paris, où l'on lui fait son procès, et on saura de là tout e qui concerne la vérité de cette action. Le bruit qu'on n sait courir jusqu'à présent est qu'il sit quelques dénarches, il y a deux mois, pour exécuter le même dessein, nais que M. de Guise lui fit tant de caresses qu'il se resentit et vint derechef à Orléans, où Bèze lui remontra i fortement que cela tendoit au service de Dieu et lui procureroit à lui même une gloire immortelle qu'il réplat de le faire. Ce fut néanmoins la volonté de Dieu que ce meurtrier, aiant pris la fuite, ne s'éloigna jamais sus de trois ou quatre lieues du camp, quoiqu'il eut le emps de se sauver, et qu'il n'eût point cessé de marcher sendant vingt-quatre heures sur un bon cheval qu'il avoit scheté et paié cent cinquante écus pour cet esset.

M. de Brissac est arrivé au camp avec M. de Bourdillon, it il y a maintenant le conétable qui commande l'armée.

Après avoir pris congé de la Reine, je suis venu à Cléry, où j'ai trouvé cette belle église dédiée à la bienseureuse Vierge, qui étoit une des plus magnifiques de soute la France et où il y avoit une grande dévotion, presque toute ruinée par les huguenots, lesquels ont déterré et brûlé dans une place le corps du Roi Louis ontième, qui étoit enseveli dans cette même église de Cléry, où ils ont exercé tant d'autres cruautés contre les vivans et les morts qu'elles faisoient verser des larmes à lous ceux qui en entendoient le récit.

On dit que l'amiral a trouvé beaucoup d'argent et d'autres choses dans le château de Caen, parce que tous ceux de la Normandie y avoient porté leurs meilleurs effets, s'imaginant qu'ils seroient en sûreté dans cette forteresse. On ne sçait point si le maréchal Del-beuf, frère du cardinal de Lorraine, qui étoit dans ce lieu, en est sorti ou s'il y est resté prisonnier.

Cette citadelle se rendit à l'amiral sous de certaines conditions qui n'ont point été observées.

Je suis revenu ici parce que la Reine me l'ordonna, après que j'eus demandé à Sa Majesté s'il lui plaisoit que je restasse au camp.

De Blois, le 22 mars 1563.

Mémoire secret.

Quoique la paix soit tenue pour faite et que le chancelier soit parti aujourd'hui pour aller sceller et ratifier tout ce qui a été conclu, je crois que la Reine sera trompée cette fois comme elle l'a été ci-devant, et que ces gens-là ne voudront pas perdre l'occasion qu'ils ont de se prévaloir du secours des Anglois et des Allemans, surtout puisqu'ils se sont déjà rendus maîtres d'une partie de la Normandie, et qu'ils ont agi dans ce roiaume d'une telle manière que je ne sçai pas comment ils peuvent se confier d'y devoir trouver grace.

Ce traité qui vient d'être fait ne servira, selon tout ce que j'en prévois, qu'à la délivrance du prince de Condé, qui voudra jouir en tout cas de sa liberté; et le conétable ne sera pas fâché de cet accommodement, puisque, Navarre et Guise étant morts, lui seul gouvernera tout. Cela n'est pourtant fondé que sur mon sentiment particulier, contre lequel on peut dire que la Reine veut absolument la paix, quoi qu'il en puisse arriver, et que ce roisume est beaucoup fatigué et épuisé, sans compter qu'outre ce que les Anglois demandent, les Allemans veulent avoir Metz, Verdun et plusieurs autres villes qu'ils ont envoié

tats douze cents cavaliers allemans qui viennent pour mir les huguenots et qu'il ne leur refuseroit pas le

a apprend aussi qu'il se fait des levées d'infanterie des quartiers et qu'on a donné des commissions pour venirencore quatre mille Suisses et autant de Gascons, s'en travaille beaucoup à mettre sur pied les nouvelles pagnies de gens d'armes, qu'on a résolu d'augmenterve a convoi d'Anvers, aportant ici vingt-cinq mille écus la république de Venise donnoit à cette couronne, succentré par quelques cavaliers des ennemis qui les vèrent; et on a reçu avis que deux de ceux qu' fai na conduire cet argent sont retenus prisonniers à Vaissenses, l'un desquels est le gendre du capitaine des les de la porte du Roi très chrétien.

De Blois, le 22 mars 1868.

TRENTE-HUITIÈME LETTRE.

lensieur l'éminentissime légat retient encore ici l'abbé lentemerle, pour voir la fin de cet accord et attendre la Reine soit entrée dans Orléans.

...

n attend aussi que le parlement de Paris approuve le

même accord, et, parce qu'il a sait quelques dissicultés là-dessus, M. de Bourbong est allé avec M. de Monpensier, asin de les lever, comme on croit qu'ils le seront, en persuadant à ces sénateurs de le ratisser.

Cependant je profiterai de cette occasion pour ajouter plusieurs nouvelles très importantes dans le mémoire suivant, écrit en chissres.

De Blois, le 28 mars 1565.

Mémoire secret.

Si la Reine se conduit d'une manière conforme à ce qu'elle dit et selon qu'il est convenable, on pourra beaucoup mieux châtier ces gens-là quand ils seront désarmés et dispersés, outre qu'il est fort expédient de les décréditer auprès des Anglois et des Allemans.

Sa Majesté n'a plus maintenant Navarre (1), qui lui donnoit de ssujets de crainte, ni aucun autre personnage contre
lequel elle porte sa haine si loin que de s'écarter de son but
pour éviter qu'il ne devienne trop puissant; c'est pourquoi elle pacifiera toutes choses en peu d'heures, quand
il lui plaira. Mais s'il arrive autrement, je ne vois pas qu'il
y ait dans ce roiaume des gens capables de le bien diriger.

Le conétable est non-seulement décrépit, mais seul; et quand il scroit aidé par quelques-uns contre le parti des ennemis, on voit que jusqu'à présent ils en ont agi d'une telle manière qu'il y a sujet de craindre qu'ils en usent de même à l'avenir; c'est pourquoi il faudroit penser à ce qu'on doit faire avant que le mal devienne plus grand.

Le sentiment de plusieurs, et même de tout le monde, est que cet accord qu'on vient de saire ne sauroit durer,

⁽¹⁾ Antoine de Bourbon, Roi de Navarre.;

et que dans trois ou quatre mois nous serens en plus meuvais état qu'auparavant, attenda que s'étant fait beaucoup de saccagemens et de meurtres, les intéressés ne voudront pas facilement les pardonner, ni en abolir la mémoire sans qu'on leur en fasse des réparations; outre que deux religions dans un même roiaume sont toujours la semence de quelque discorde et sédition; étant d'ailleurs très évident que ceux de Paris, de Toulouse et de la plupart des autres villes de ce roiaume, premnent les choses d'un si mauvais côté qu'il ne semble pas que ce nouvel accommodement puisse avoir son effet.

Ceux de la Bourgogne ont envoié dire qu'ils ne veulent point de prédications ni que les huguenots retournent dens ce païs-là; et que, lorsqu'ils rendirent le urs hommages au Roi, Sa Majesté leur promit de les maintenir dens leur religion; que s'il pense de faire quelque chose au contraire, ils n'assurent plus Sa Majesté que cette province ne changera pas de maître; et attendu qu'elle est sur les confins de la Flandre, on entend fort bien ce qu'ils veulent dire et on croit même que quelques autres provinces tiendront ce même langage.

Le conétable fait voir que la nécessité oblige la cour de signer cet accord tel qu'il est, mais qu'on y remédiera dans la suite, et il ne parle qu'à demi-mot, en telle sorte qu'il semble avoir d'autres pensées qu'il ne veut pas expliquer. Lui aiant dit moi-même que ces conventions paroissent n'avoir été faites que pour avoir le temps d'instruire le roi dans la nouvelle religion, en attendant qu'il soit hors de l'âge de minorité, il me répondit qu'il s'agissoit en cela des biens et de la vie de tous les François, et que par conséquent je devois croire qu'on n'avoit pas cette pensée. C'est de quoi il m'assura fortement en me disent que je l'écrivisse de sa part à Sa Sainteté; que

ALC:

ne recere de samps-enote (mars 1563). 189
missums no deit pas désirer ai demander que l'autorité
de Pape soit diminuée en appune chose, mais qu'il soubeits minuscine benneoup que tout ce qui concerne
l'église soit mieux réglé qu'il ne l'est maintenant.

Après cela il me fit antendre que la troisième partie des hénéfices de France sont présentement conférés d'une manière si plaine d'abus que des gens mariés demandant des abbaics à la Reine, et puis s'en mettent en presession seus le serectère ou le nom empresaté de quelque penvre petit elere qu'ils nourrissent dans leur maison, en lui demant un écu chaque mois, pendent qu'ils jeniment de tent le surplus des rentes de ces bénéfices ecolégizationes. S'ils faisoient cela dans l'espérance de les résigner à quelmes-une de leurs enfans, le mal ne seroit pes si grand qu'il est ; mais il m'a déclaré qu'il en connoît plusieurs qui seçcivent tout ce qui provient des abbaies , quoiqu'ils spient mariés, sans ancun autre prétexte que celui d'en manger les fruits ; que cela se fais partout et qu'il l'a dit à la Reine ; mais qu'étant une femme elle ne sevoit pas y somédier.

Je lui dis specite que le bonheur de ce roisume dépend de ces deux choses, à savoir : que l'autorité du Pape soit senservée, et qu'on fasse une bonne réforme, salon le désir de Sa Sainteté, puisqu'il cet manifeste que jusqu'à présent les François n'ont point voulu la faire d'une manière effence; mais qu'en ces de besoin je m'en irois trouver le Pape, afin d'en avoir un réglement convenable pour établir un bon ordre dans l'église gallicene, et terminer toutes les disputes des huguenots.

Monsieur le conétable me dit qu'il en feroit la propolition à ses amis, mais qu'il n'en espérait aucune beune pécolution, parce qu'il no pouvoit rien faire pour cele une le communiquer à la Reine, qui, étant une femme, voudroit en parler à son conseil, dans lequel sont les cardinaux, les prélats, et plusieurs ministres d'état séculiers qui, voulant des abbaies pour eux ou pour ceux de leurs familles, diront aussitôt que le conétable est un hérétique. Mais nonobstant tout cela, il me promit de faire mettre ce projet en délibération, et de m'en douner la réponse; sur quoi il me dit encore une fois que tout le mal vient d'eux-mêmes.

J'ai prié l'ambassadeur de Florence, qui est maintenant ici, de vouloir se conformer à ce que je viens de dire, lorsqu'il parlera à la Reine, et de lui déclarer pour cet effet que le duc de Toscane n'est pas content de voir que les grosses sommes d'argent qu'il avoit données pour établir la religion dans le roiaume n'ont produit aucun bon effet. Il m'a dit qu'il lui en témoignera son ressentiment d'autant plus volontiers qu'il souhaite de faire valoir ce prétexte pour épargner vingt mille écus qui restent encore à débourser.

Quoique la Reine écrive à tous les Pères du concile de Trente, je crois que le succès de tout ce qu'elle souhaite dépendra du cardinal de Lorraine, qui ne poursuivra pas si vigoureusement ses demandes à cause de la mort de son frère; c'est pourquoi mon sentiment est qu'il pensera beaucoup plus à donner satisfaction à Sa Sainteté qu'à la cour de France. On tient pour certain qu'il ne viendra point ici, attendu qu'il est d'un naturel fort timide; c'est pourquoi on feroit bien de le caresser, puisque les négociations qu'on pourra faire avec Son Eminence, dans cette conjoncture, seront de très grande importance, si on sait les ménager avec discrétion.

Puisque les François se sont si bien unis avec les prélats espagnols dans le concile, je me suis imaginé que si le Pape vouloit demander le sentiment de ceux qui y sent: touchant la dispense que le cardinal de Bourbon soulaite d'avoir, ou que si en ne les consultoit pas tous, on ensit au moins opiner une trentaine, dont il y en cat dix Repagnols, dix François et dix Italiens, il arriveroit, selon ce que j'en puis prévoir, que les François se détermine-vaient en faveur du Roi et du cardinal de Bourbon, et que les Repagnols seroient d'un sentiment contraire; et dela étant, les François se mutineroient, pasce qu'il ne sent que le moindre sujet de contestation pour brouiller toutes choses et les mettre en division avec les autres. Je ne dis cela que pour donner un avis dont on pourra se prévaloir en cas de besoin.

On ne sauroit former un jugement certain des affaires de ce pais sans y voir un peu plus clair, attendu que tout dépend de la conduite de la Reine, qui, nonobstant tout ce qu'elle pourroit faire de plus mauvais en voulant introduire cette nouvelle religion, aura toujours, à mon evis, quelque retenue pour ne pas s'exposer au danger qu'ily susseit de mécontenter les catholiques de cérciseme. Ou no croit pas que les Anglois rendent le Havre-de-Grace, nonobstant toutes les espérances que le prince de Candé en a données; c'est pourquoi cette place, tinnt de tale grande importance pour ce roisume, servira de motif pour leur déclerer le guerre, qui seroit à taiqu avis fort utile, tant parce qu'elle tiendroit les François occupés que perce que, souffrant du mal des Anglois, ile ne peurscient pas les aimer , non plus que leurs adhérens ni coux qui let auroient introduits dans ce roisume.

S'il arrive autrement, c'est-à-dire que les Anglois sendent cette forteresse, on a lieu de craindre que ceux de ce pais ne se liguent avec eux et avec les Allemans pour braver ensuite tous ceux qui entreprendroient de les attaquer et pour faire alors du pis qu'ils peurrelent.

L'ambassadeur d'Espagne est dans une très grande appréhension que cela n'arrive. Celui de Venise croit que si les princes d'Italie missient connoître au Pape les malheurs qu'ils craignent de la part de ceux de le metvelle religion, cette démarche donneroit bempeoup à penser aux François et serviroit à les faire douter que ces princes ne leur fuseent contraires, si la Reinte et ceux de son conseil prenoient une mauvaist route, attenda que, voiant les Italiens unis par ce même discours, ou feroit peut-être déterminer cette cour à prendre quelque bonne résolution.

Dieu veuille que tout puisse réussir en faveur de la véritable religion.

De Blois, le 28 mars 1863.

TRENTE-NEUVIÈME LETTRE.

Depuis que j'ai écrit à Votre Eminence, ou il avertir l'amiral de ne venir point à la cour avec des gens armés, et nonobstant cette désense il s'en aprechoit avans-iner avec cinq cente cevaliers; à l'occasion de quei la Reine fit aller au-devant de lui l'infanterie des Suines qu'elle s, et envoia le prince de Condé à sa rencontre, peur lui dire qu'il n'y vint en aucune manière.

Sur cet avis il s'en retourna chez lui et envelu sun frère Andelot avec trente ou quarante cavaliere, et il fait maintenent sa résidence ordinaire à la stur et assiste au conseil de la Reine, dans lequel ou a réside d'alter faire le siège du Havre-de-Grace avec chaq et six-mille soldats allemans et treis mille Suines, joints à quelque infanterie françoise qu'on feit vénir de Meta, où il samble que la guerre n'est plus tant à craindre qu'elle l'a été ci-devant:

DR PROSPER DE SAMPR-CROEX (mai 1563). 3443

On n'a point encore de nouvelles que le ville de Lien soit soumise à l'obéinsance de Sa Majesté, quoiqu'en l'espère; néanmoins on a raisé dernièrement d'y avoir M., de Nemours pour gouterneur; et il me amble qu'en est, sur le point d'y anvoier, en cette même quelité. M. de Villeviglie. C'est tout ce que je puis dire maintenant à Motre Eminence.

De Paris, le 45 de mai 484\$.

Mémoire secret.

Les huguenots croisient de pouvoir gouvernts le Reine à leur fantaisie et consentoient plus facilement à faire la paix dans cette espérance; mais depuis qu'ils out vu que Sa Majesté veut commander elle-même sans être maitrisée, ils ont tâché en quelque manière de s'emparer de l'autorité de la cour, en y faisant venir beaucoup de gens de leur parti, sous prétexte de quelque négociation.

L'amiral y venoit aussi lui-même, et le destein n'étoit par d'y faire aucune chose par force ou violence, mais d'y avoir un parti si nombreux qu'il pât intimider les catheliques, ou les gagner par des cabales secrétes et par ée moien faire entrer le lioi dans les sentiusess de cas hugne-

Veilà quel étoit leur but, sons lequel ils commissions bient qu'ile sont perdus ; mais la Reine s'étuat aperçue de cele, et étant résolue de commander, a fait mestre mais estapagnies de Suisses dans la basse cour du pelait de Saint-Germain et donné ordre à trais mille actual des en aprocher, avec un grand nombre de cavalerie.

. Il une semble que Se Majesté agis fort bien de commet tres le parlament de Paris, et qu'elle veut que le Robseit déclaré majeur d'abord qu'il aura atteint la quatorzième année de son âge, ce qui sera dans deux mois.

Ce jeune Roi fait paroitre qu'il a une très grande aversion pour les huguenots, et il ne peut se résoudre à leur faire un bon accueil, quoique la Reine lui persuade best-coup de dissimuler, attendu qu'elle voit que ce parti est maintenant le plus fort, pour ce qui concerne les affaires de la cour; c'est pourquoi elle en tient le conétable éloigné depuis la mort du duc de Guise, ne voulant pas qu'il s'élève; mais au contraire elle abaisse tous se ministres d'état et ses courtisans le plus qu'il lui est possible, ce qui donne lieu d'espérer que les choses iront bien, moienant l'assistance de Dieu.

De Paris, le 15 mai 1863.

QUARANTIÈME LETTRE.

J'ai reçu les lettres de M. de Fermo, du quatorzième de ce mois, écrites d'Avignon, dans lesquelles il me dit que, bien loin d'avoir pourvu aux assaires de ce pass-là, on y a mis en prison le courrier de monsieur le légat, après lui avoir enlevé tous ses papiers et les cinq mille livres de l'argent qu'il m'aportoit. Votre Eminence peut se figurer dans quel état je me trouve réduit par cet accident, au sujet duquel je m'en irai dans peu d'heures trouver la Reine, qui est à dix lieues d'ici, du côté de Normandie, pour lui donner avis de ce qui est arrivé et pour la suplier d'y remédier.

M. Corneille Fiesco, qui sut envoié dans ces quartierslà par Sa Majesté très chrétienne, y est allé pour parler au comte de Tende et le saire venir dans Avignon, asse d'apaiser ces troubles si dangereux; mais il me semble que la Reine n'y aportera point d'autre remède jusqu'à DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (juin 1563). 145 ce qu'il vienne quelque réponse de cette négociation, dont la réussite me paroit benucoup douteuse.

Cependant je ne manquerai pas de faire tout ce qui me sera possible, et de donner avis à Votre Eminence des affaires importantes au sujet desquelles j'emploierai toute nen industrie pour en avoir une parfaite connoissance, comme vous le verrez par le mémoire en chiffre joint à cette lettre.

De Paris, le 27 juin 1863.

Mémoire secret.

Il faut suposer pour une maxime infaillible que la Reine hait le cardinal de Lorraine autant qu'aucun autre somme vivant; et on dit qu'elle en a beaucoup de sujet, et entre autres parce que, du temps du Roi François se-cond, la Reine d'Ecosse lui dit un jour qu'elle ne seroit amais autre chose que la fille d'un marchand, et on tient lue cela fut dit par la suggestion de ce cardinal.

Sa Majesté ne peut pas l'oublier, mais elle n'a pas assez le courage pour se résoudre d'en témoigner ouvertement un ressentiment.

Il est certain que le premier motif qui la fit résoudre l'envoier M. de Lorraine au concile de Trente fut celui le se l'ôter de devant les yeux, et maintenant elle le fait ester là par le même sujet, plutôt que dans la pensée l'en recevoir quelque service; c'est pourquoi je crois pa'il sera difficile que Sa Majesté le rappelle.

Le conétable ne le hait pas moins, quoique par une plus grande générosité il soit d'avis qu'on le fasse venir ci, et M. de la Roche-sur-Yon, qui a beaucoup plus l'aversion pour lui que tous les autres, est aussi du même entiment.

10

Le chancelier, qui a de l'affection pour lui, ne le veut pas néanmoins en ce pals pais je crois que la résolution de la Reine sera suivie présérablement à toutes les autres, puisqu'elle veut absolument déguiser sa conduite et agir en toutes choses d'une manière paisible, jusqu'à ce que le Roi son fils ait l'âge nécessaire pour gouverner, attenda aussi qu'elle connoît fort bien l'humeur des François, et sait qu'encore qu'ils se haïssent beaucoup ils se réuniront néanmoins pour leurs intérêts particuliers. C'est pourquoi, voiant qu'il est dissicile de les contenter, j'ai dit à la Reine que, pour ne pas altérer en quelque chose la bonne intelligence qu'elle a avec Sa Sainteté, je la supliois de conférer ici avec moi touchant ce qu'elle souhaite, asin que je le puisse communiquer au Pape, qui se déterminera là-dessus touchant ce qu'il voudra accorder, et que par ce moien Sa Majesté saura ses véritables sentimens sur chaque article sans risquer d'être trompée, et Sa Sainteté connoîtra aussi tout ce qu'elle desire par les fidèles relations que je lui en serai. Sa Majesté me dit qu'elle y penseroit, et qu'après en avoir parlé à son conseil elle m'en donneroit la réponse.

J'ai fait cela parce que, d'abord que Lorraine en sere insormé, il se mettra à la traverse et agira sacilement, par dépit contre les François, de sorte que par ce moien on saura la vérité de tout.

Il m'étoit venu dans la pensée de prier aussi Sa Majeste de l'envoier à Rome pour y agir de concert avec Sa Sainteté, et je crois que la Reine s'y résoudroit volontiers: mais je n'ai pas voulu lui faire cette proposition jusqu'à ce qu'elle m'ait donné réponse touchant mes autres de mandes.

Les affaires d'état sont ici entre les mains de certaines personnes qui n'ont pas autant d'expérience qu'en a k

DE PROSPER DE SATNTE-CROIX (juin 1563). sonétable, avec lequel il est très difficile d'entrer en négociation, parce que toutes hoses lui donnent de l'ombrage et le font agir avec beaucoup de retenue; c'est paurquoi les autres ministres du conseil de Sa Majesté, guiant pas autant de pénétration et d'adresse que lui, ne peuvent pas se tirer, aussitôt qu'ils voudroient, des ambarras de ce manége. Votre Eminence pourra voir s'il seroit expédient d'envoier ici les articles des demandes qui out été faites au concile de Trente par les François, ● ● N y a apparence qu'en me donnant avis de tout, ou d'une partie de ce que le Pape voudra leur accorder, les siblises dont il s'agit puissent prendre un bon train et produire l'effet qu'on souhaite, à savoir : que Sa Sainteté seit haformée du véritable état de toutes choses et que Fautorité du cardinal de Lorraine soit diminuée.

Il sera aussi fort important de savoir quel sura été le succès de la négociation de cet éminent prélat avec l'errare, pour régler sur cela les mesures qu'on doit prendre un de pais, où il n'y a pas lieu de s'assurer qu'on entreprenne de grandes choses ni qu'on en donne des espérances, mais sculement qu'on y fasse durer les intrigues most long-temps qu'il sera possible.

Il me semble que Lorraine sit signer un écrit, avant que d'aller à Trente, par lequei Sa Majesté et tous ceux de seu comeil lui promirent de ne mettre aucun obstacle aux affaires qu'il y traiteroit, et de ne s'en mêler point; voijà pourquoi lis agissent ici avec tant de modération sur cela.

De Paris, le 27 juin 1843.

QUARANTE-UNIÈME LETTRE.

Puisqu'on a des nouvelles que la route de Lion est libre et qu'on célèbre déjà la messe dans cette ville-là, l'ai fait

cette dépêche pour commencer d'envoier mes lettres par le courrier ordinaire, qui se voit cette même route avant que les troubles de la guerre sussent survenus.

Je vous dirai de plus que la Reine, aiant tous les jours plus grande espérance de pouvoir reprendre le Havre-de-Grace, veut aller dans ce quartier-là pour en saire k siège, pendant que le prince de Condé est retenu à Chatillon par une maladie qui lui cause la sièvre.

On n'entend point dire qu'il soit arrivé aucune chose d'importance à Orléans; et quant au reste on vivroit sort tranquillement ici, sur tout ce qui concerne les affaires publiques, si le clergé n'y étoit pas tourmenté par la vente des biens ecclésiastiques, à laquelle on procède tous les jours du mieux qu'il est possible, et il semble qu'à sorce de recherches on trouve quelques acheteurs, quoique jusqu'à présent il en paroisse sort peu.

La Reine promet tous les jours par de nouvelles assurances que, lorsque la guerre sera finie et qu'elle sera délivrée des embarras qu'elle lui cause, elle s'apliquera avec plus de soin aux affaires de la religion, pour lesquelles elle témoigne de plus en plus sa bonne volonté, et le Roi son Fils en fait tant paroître qu'il ne veut dissimuler en aucune manière l'aversion qu'il a pour la nouvelle religion, quand on lui en parle, quoique la Reine fasse tout ce qu'elle peut pour lui persuader de cacher ses sentimens.

Les huguenots ne paroissent pas beaucoup maintenant dans l'entreprise du Havre-de-Grace ni à la cour, et quelques uns disent que c'est parce qu'ils sont honteux d'avoir fait une plaie à ce roiaume si difficile à guérir. Mais il y en a d'autres qui l'attribuent, avec plus de fondement, au peu de volonté qu'ils ont de combattre contre la Reine d'Angleterre.

Néanmoins l'évêque de Valence y est arrivé depuis

deux ou trois jours, et j'ai entendu que la Reine lui disoit, à la table où il dinoit avec Sa Majesté, qu'il étoit maintenant dans une si mauvaise cathégorie que les catholiques ne le vouloient plus parmi eux et que les huguenots ne se fioient point à lui.

On peut dire que cette ville, qui étoit le principal siége des huguenots, est aujourd'hui remplie d'aussi bons catholiques qu'il y en ait dans aucune autre, puisque Sa Majesté, aiant ordonné qu'on y laissat revenir les huguenots, presque tous les habitans allèrent avant-hier suplier Sa Majesté de se souvenir qu'étant venue elle-même demander l'entrée dans cette ville, on ne se contenta pas de la lui refuser, mais qu'on la repoussa en lui tirant des coups de canon.

Ils lui dirent, outre cela, que Sa Majesté avoit pu y voir quatre compagnies d'Anglois, et que ces gens-là aiant réduit leur ville dans un état où elle étoit devenue une place frontière, il étoit nécessaire qu'ils en eussent un plus grand soin qu'à l'ordinaire pour la conserver à Sa Majesté, voiant combien de dépenses ils avoient besoin de faire et tout ce qu'il leur falloit souffrir en ce temps ici pour les bons exploits des huguenots.

Et sur cela ils se mirent à lui représenter que, depuis la conclusion de la paix, le prince de Condé avoit fait précher dans le palais de Sa Majesté, contre les clauses de l'édit, et que ce sermon, fait en sa présence et devant presque tous les seigneurs de sa cour, ne dura pas moins de deux heures continuelles; ajoutant que Sa Majesté pouvoit se ressouvenir que le prince de Condé, aiant entendu que ce prédicateur invectivoit fortement contre lui-même, se leva et pria Sa Majesté de faire châtier ce personnage si audacieux, qui avoit eu la hardiesse de parler avec tant de présomption contre un prince de son

sang; sur quoi ce prédicateur sut mis dans une prison de laquelle on le tira quelques heures après, du consentement du Roi même et avec la permission de Sa Majesté. On a néanmoins résolu dans le conseil de Leurs Majestés que, pour avoir la paix dans ce roiaume, les huguenots retourneront dans la ville d'Orléans, sans ermes, et le maréchal de Bourdillon est ici pour cet effet. Il y en a déjà beaucoup qui sont entrés dans leurs maisons, et quelques-uns d'entr'eux vont à la messe et sont paroitre qu'ils so repentent de leurs fautes passées; mais on ne laisse pas pour cela de faire une si bonne garde dans la ville que, si quelcun d'eux fait le moindre mouvement irrégulier, il sera châtié très sévèrement. C'est la Reine qui a pris cette résolution touchant leur retour, parce qu'elle juge qu'il est beaucoup mieux de les séparer de cette manière que de les réduire au désespoir, en les laissant dans un état où, ne sachant que devenir, leurs inclinations naturelles et leurs desirs pourroient les faire réussir une seconde fois.

De Rouen, le 17 juillet 1863.

QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE.

J'ai reçu les lettres de Votre Eminence, du 6 de juillet, ce matin, dans le temps que j'étois sur le point de vous donner avis des bonnes nouvelles que nous avons du lisvre-de-Grace; mais pour répondre en premier lieu au con su de ces lettres, touchant la préséance qui a causé tant d stes dans le concile de Trente, il me semble que jesté très chrétienne, qui fut d'abord fort mécon te de quelques avis qu'elle reçut de là, se trouve ntenant satisfaite de la résolution qu'on y a prise hant la séance des ambassadeurs.

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (ROUT 1563). 151

Pour ce qui est de la manière de présenter le baiser de paix et de saire les encensemens, je ne sai pas quel sentiment Sa Majesté en aura, mass je tâcherai de le découvrir adroitement aussitôt que l'occasion s'en présentera, et en donnerai avis à Votre Eminence; laquelle je remercie infiniment de la bonne nouvelle qu'elle me donne, touchant l'accord qui s'est sait au sujet du décret de la résidence et du dogme qui concerne le sacrement de l'ordre. Dieu veuille conduire ce saint ouvrage au but qu'on desire!

Hier au soir ceux du Havre-de-Grace, étant sortement battus par notre artillerie, se rendirent tous, excepté les personnes et les munitions qu'on avoit sait venir d'Angleterre.

La réduction de cette ville est une grande conquête peur le roisume, attendu que c'est une place très forte et de grande importance, et par le moien de laquelle on a eccasion de se prévaloir de Calais, attendu que l'on prétend de n'être pas obligé d'en faire la restitution, parce que les Anglois ont pris les armes et contrevenu à la capitulation de la paix qui fut signée dernièrement.

Je me crois obligé de dire à Votre Eminence que l'amiral avoit écrit ces jours passés à la Reine pour la détourner de faire cette entreprise, lui disant que plusieurs personnes illustres de la cour du Roi périroient devant estte forteresse sans qu'il fût possible de la prendre, et qu'en l'attaquant on se rendroit ingrat envers la Reine d'Angleterre qui, par le moien de cette place, avoit délivré la France de l'opression des tyrans, voulant dire de tous ceux de la maison de Guise. Et parce que la Reine m'a toujours dit que, d'abord après avoir fini cette entreprise, elles apliqueroit entièrement à rétablir les affaires de la religion dans ce roiaume, et que pour cet effet elle

vouloit aller du côté de Lion, j'espère que Sa Majesté, pour s'acquérir un peu plus grand honneur, obligera tous ses sujets à vivre comme ils doivent dans ses Etats; à défaut de quoi elle verra tous les jours de nouveaux désordres qui lui attireront la guerre pour les affaires de la religion.

De Rouen, le 1er août 1563.

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE.

Depuis les dernières nouvelles dont je sis part à Votre Eminence, ceux de la maison de Guise se sont retirés de la cour et les Chastillons qui en devoient aussi sortir y sont restés, quoiqu'on dise qu'ils en partiront bientôt.

Je n'ai pas manqué d'écrire plusieurs fois à la Reine combien il me paroissoit préjudiciable à l'intention de Sa Majesté qu'elle les souffrit auprès d'elle; mais elle m'a répondu qu'il lui semble plus sûr de les tenir à la cour que de les laisser aller chez eux, où ils feroient tous les jours de nouvelles assemblées et mille trames; d'où l'on peut inférer que Sa Majesté ne pense à autre chose et ne fait aboutir ses démarches qu'à conserver ce roiaume en paix, jusqu'à ce que son fils soit en âge de le gouverner. Elle craint beaucoup qu'il ne survienne de nouveaux troubles, sachant que les Chastillons fomentent plus que jamais, en Allemagne et peut-être aussi en Angleterre, les intrigues propres à exciter la guerre; c'est pourquoi elle ne juge pas qu'une femme comme elle puisse prendre de meilleures précautions que celles de temporiser.

Quant au reste, on vit assez tranquillement dans ce roiaume, et principalement à Lion, d'où il est venu un gentilhomme qui m'a dit que, le jour de Noël, il y avoit beaucoup plus de personnes à la communion, dans les pe prosper de sainte-croix (janv. 1564). 153 églises de cette ville-là, qu'il n'y en a eu durant plusieurs années avant que cette nouvelle religion parût.

La mort du capitaine Chiani, dont Votre Eminence a reçu avis, est entièrement attribuée aux Chastillons; mais il y a un enseigne de la compagnie de l'amiral qui a écrit que c'est lui-même qui l'a tué, parce que ce Chiani avoit fait mourir un de ses frères dans l'île de Corse. Quoi qu'il en soit et nonobstant que plusieurs soient épouvantés de cette action, elle a pourtant aussi excité beaucoup d'aversion contre les Chastillons et fait naître dans l'esprit de tout le peuple l'opinion que cette religion des huguenots est pleine de cruauté; mais la Reine, voulant savoir la vérité de tout, a promis une grande récompense à ceux qui pourront faire prisonnier cet assassin, contre lequel elle est fort indignée.

Je n'ai pas d'autres nouvelles à présent, si ce n'est qu'on m'a écrit ces jours passés d'Orléans que plusieurs de ceux qui avoient conçu de la haine contre la religion catholique retournent dans cette ville, pour y en faire une profession publique.

De Paris, le 10 janvier 1864.

QUARANTE-QUATRIÈME LEITRE.

Le 10 de ce mois j'écrivis à Votre Eminence, et depuis ce tempe-là je n'ai pas manqué de faire tout ce qui m'a été possible touchant ce qui me fut recommandé pour le service du Pape; mais on a un si grand desir ici que les négociations pour lesquelles M. Visconti est allé à Trente réussissent parfaitement, qu'on ne pense et ne prête l'oreille à aucune autre chose. C'est pourquoi on ne peut mettre aucune autre question sur le tapis, jusqu'à ce qu'il vienne quelque réponse de ce païs-là.

Grenade, Calagora et les autres évêques espagnols qui vont au concile, commencent d'arriver, et il y en a quelques-uns qui sont allés rendre visite à monsieur le cardinal de Bourbon, et qui, aiant trouvé le prince de Condé dans la même chambre, sont pareillement allés chez lui, où ils ont reçu le meilleur accueil du monde, ce prince leur aiant offert ses services et rendu toutes sortes d'honneurs; ce qui fait qu'on tient ici pour certain qu'il se ravisera un jour et rentrera de rechef dans le sein de l'église romaine. S'il y avoit autant d'espérance que les Chastillons changeassent de sentimens, ils seroient beaucoup plus avancés qu'ils ne le sont, quoiqu'on les laisse parler et qu'on les écoute volontiers à la cour. C'est pourquoi je ne manquerai pas de saire, de mon côté, toute la diligence possible pour ce qui pourra contribuer non-sculement au salut de leur ame, mais aussi à celui de tant d'autres qui suivroient leur exemple pour retourner à leur devoir. J'en ai connu plusieurs qui avouent qu'ils connoissent la vérité et qui ne seroient pas difficulté de la suivre, s'ils pouvoient en trouver le moien sans être tenus pour peu sidèles ou plutôt pour persides à leurs maîtres, présérant l'honneur qu'ils ont d'être sidèles à leurs seigneurs temporels à celui de leur Roi céleste, qui leur a donné la vie et tout ce qu'ils ont.

Le voiage de M. de Grammont en Angleterre cause beaucoup de jalousie en ce païs-ci, et le peuple fait courir le bruit qu'il y aura quelque guerre; mais toute la crainte que plusieurs en ont me paroît sans sondement, attenda que la Reine en évitera toujours les occasions à cause de l'extrême aversion qu'elle en a.

On m'a dit ce matin que l'ambassadeur du Roi d'Espagne est allé dire à la Reine que ce monarque ne prétend pas que la Reine d'Angleterre soit srustrée des prétenDE PROSPER DE SAINTE-CROIX (janv. 1564). 155 ides qu'elle a sur Calais, et que M. de Lansac a été en voié pour cela.

Je tâcherai d'en savoir toutes les circonstances bien au sete, puisque c'est une assaire de si grande importance pu'elle ne manqueroit pas de saire armer ces deux couronnes l'une contre l'autre.

De Paris, le 18 janvier 1864.

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE.

Quelques présidens de ce parlement ont été appelés à a cour, avec l'avocat-général et le procureur du Roi, pour traiter de ce qui concerne l'observation du concile le Trente; et quoiqu'ils y sussent allés dans la résolution le me devoir mettre aucun obstacle à son approbation, innt disputé sur cela jusques à hier, ils ont déterminé le soutraire, ne voulant pas qu'il se sasse maintenant aucune sont lusion là-dessus. Les raisons qu'ils en ont alléguées sent que ce concile n'a point paru, jusqu'à présent, en isrme authentique dans ce roiaume, et qu'on ne sait pas meore si le Pape l'a ratissé entièrement ou en partie; et il me semble que cette raison a été la principale de toutes.

Quelques-uns ont dit qu'il n'est pas convenable d'aprouver ce concile, dans lequel on a préjudicié ou voulu léroger en quelque chose à la préséance du Roi très prétien en faveur de celui d'Espagne.

D'autres ont considéré que ce concile renvoie luinême certains articles, comme celui de la communion ous les deux espèces, à la volonté arbitraire du Pape, et pue par conséquent il étoit bon de voir quelle résolution la Sainteté prendra pour cela, avant que de se déternimer en aucune manière; et ils sont partis de la cour se retournée à Paris sans avoir décidé quoi que ce soit. Monsieur le cardinal de Lorraine a fait tout ce qu'il a pu pour en procurer l'observation, et a parlé d'un ton fort haut et d'une manière très forte au chancelier, lui disant qu'il ne savoit pas encore de quelle religion il étoit, et qu'il lui sembloit qu'il n'en avoit point d'autre que celle de nuire autant qu'il pouvoit à Son Eminence et à ceux de sa maison; sur quoi il l'appela ingrat et méconnoissant des bienfaits qu'il avoit reçus de lui.

Le chancelier répondit à ces dernières paroles qu'il s'acquiteroit toujours, au péril même de sa vie, des obligations qu'il avoit à Son Eminence, mais qu'il ne vouloit pas le faire aux dépens de l'honneur et du bien du Roi.

La Reine s'emploia beaucoup pour les apaiser, et on dit que Lorraine partira bientôt pour aller à Rheims.

Dimanche dernier, Son Eminence prêcha dans la salle de Sa Majesté, où se trouvèrent non-seulement le Roi et la Reine, avec toute leur cour, mais aussi le prince et la princesse de Condé, avec la duchesse de Ferrare, et ce cardinal sit paroître beaucoup de savoir et de piété dans son sermon, touchant le culte des images, le sacrement de l'Eucharistie et le jeûne.

Mais M. d'Alègre a raporté que la duchesse de Ferrare dit à la Reine, lui demandant ce qu'elle en pensoit, qu'elle avoit entendu proférer de grands blasphèmes contre Dieu, mais que si Sa Majesté lui vouloit faire la grace d'écouter un de ses prédicateurs elle lui feroit entendre d'autres choses qui lui plairoient, et que Sa Majesté répondit qu'elle aimeroit mieux mourir que de prêter l'oreille à cela.

Quelques-uns des seigneurs qui se sont trouvés dans cette conversation m'ont donné à connoître que je ne devois pas m'inquiéter de cela, mais attendre quelque avis de Rome pour saire ensuite les instances que le Pape Les Anglois ont pris beaucoup de vaisseaux aux François et causé un très grand préjudice à ce roiaume, d'où l'on insère que la Reine ne pourra pas s'éloigner des environs d'ici.

Le seigneur dom François d'Albe, qui est ici en qualité d'ambassadeur du Roi d'Espagne à la place de M. de Kanton, a offert de m'aider en ce qui concerne le concile de Trente, quand il sera de retour de Paris, où il est allé pour suivre la cour, selon l'ordre qu'il en a reçu; et j'ai apris que la Reine a fait de grandes plaintes de ce qu'il a écrit au Pape que Sa Majesté donnoit au Roi l'éducation de ceux de la confession d'Augsbourg, et qu'elle en a témoigné un grand ressentiment.

Aiant fait de nouvelles instances auprès de Sa Majesté très chrétienne pour la publication et l'observation du concile, en lui déclarant ce que le Roi d'Espagne a fait pour ce sujet, comme le nonce qui est en ce pale-là en a donné avis, et aiant témoigné que j'avois quelque déplaisir de ce que Sa Majesté se soit laissée prévenir dans une œuvre de piété si glorieuse, sa Majesté fut beaucoup surprise de ces paroles et entra dans quelque soubçon que je n'avois point une telle commission, attendu qu'elle me dit que cela étoit fort contraire à la relation que lui en avoit faite M. de Villeroi, et à ce qu'en avoit écrit M. de Villapari, son ambassadeur, dont elle avoit reçu des avis portant que le Pape étoit fort bien satisfait de la manière qu'on procédoit ici; ajoutant qu'il avoit dit dans son consistoire qu'il ne s'étonnoit point de ce

qu'on ne publioit pas le concile dans ce pais, et que, n'ayant pas tant été fait pour la France comme pour l'Espagne, Sa Sainteté ne trouvoit pas étrange que, les Espagnols tardant si long-temps à le publier, les François ne résolussent pas incontinent de l'observer, et il témoigna qu'il étoit content de leur bonne volonté. Sa Majesté me dit que cela lui avoit donné beaucoup de satisfaction, et que cette manière d'agir l'obligeroit à penser d'autant plus à ce qui pourroit contribuer à l'accomplissement des desirs de Sa Sainteté; et là-dessus elle s'étendit beaucoup à me dire que le Pape donnoit tant de satisfaction à ce roiaume par ce procédé, qu'elle se trouvoit obligée d'y correspondre et qu'elle le feroit aussitôt qu'il lui seroit possible.

Sur quoi, lui aiant répondu qu'il étoit temps d'en venir à l'exécution sans aucun délai, et que le contentement que le Pape témoignoit avoir reçu venoit de la grande espérance que je lui avois donnée, sur la parole de Sa Majesté, que le concile seroit bientôt publié, elle ne me dit plus rien, si ce n'est que je devois tenir pour certain que cela se seroit, mais qu'il falloit encore en dissérer l'exécution pendant quelque temps.

Sur l'article particulier de la résidence des prélats, elle m'assura qu'elle avoit nouvellement ordonné qu'ils résidassent, et qu'elle avoit fait saisir les fruits de ceux qui n'obéissoient pas, et que cela lui paroissoit suffisant pour les obliger tous à faire leur devoir.

Elle me réitéra encore une autre sois qu'il étoit nécessaire de saire une bonne résorme, dont elle connoissoit le besoin sans en pouvoir dire les particularités, attendu que ce n'étoit pas à elle d'en juger, mais qu'elle en prendroit avis de son conseil et s'en entretiendroit avec moi, asin que j'en écrivisse au Pape, son intention étant qu'on DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (fév. 1564). 159 no fasse rien sur cette matière que par l'entremise de Sa Bainteté.

Je répondis à tout cela que je ne disconvenois point qu'une bonne résorme ne sût absolument nécessaire dans ce rolaume, attendu que plusieurs sont sort scandalisés de la manière dont on y vit aujourd'hui et du peu de soin qu'on a des églises; mais que Sa Majesté parviendroit na but qu'elle désire si elle saisoit observer le concile.

Je ne manquerai pas d'insister de rechef, toutes les sois que l'occasion s'en présentera et suivant l'ordre que Vetre Eminence m'en a donné, qu'on publie les décrets de ce concile; mais je ne crois pas néanmoins qu'on prenne aucune autre résolution sur cela jusqu'à ce que la Reine soit de retour à Paris, où elle consultera le parlement, qui a sait naître plusieurs dissicultés sur cette publication.

Voilà tout ce que je puis écrire maintenant à Votre Eminence.

De Melan, le 25 sévrier 1564.

QUARANTE-SIXIÈME LETTRE.

Je ne doute point que Votre Eminence ne reçoive un grand plaisir d'aprendre, par cette lettre, que les affaires de ce rotaume ne prennent pas ce mauvais train que tout le monde croioit et publioit, attendu que, par la grace de Dieu et la prudence de la Reine très chrétienne, chacun va maintenant au but qu'il doit aller. C'est pourquoi on tient pour certain que dans peu de temps on n'entendra plus parler des huguenots en France, et chacun reconnoît en cela combien on est redevable à la prudence et aux bons conseils de Votre Eminence.

L'ambassadeur d'Espagne, qui réside ici, a maintenant

des sentimens entièrement contraires à ceux qu'il avoit auparavant, attendu qu'il procède avec beaucoup plus de douceur en ceci, qu'il prend en bonne part les actions d'un chacun, en quoi il paroît qu'on gagne beaucoup plus qu'en agissant d'une autre manière.

Quant au reste, je ne saurois remercier Votre Eminence autant que je le dois, et que je le souhaite, de la bonne volonté qu'elle a pour moi, et je ne veux pas la prier de continuer dans cette même inclination, étant assuré qu'elle y sera toujours portée par son naturel bienfaissat et par la persévérance qu'elle a fait paroître dans la protection dont elle favorise ses amis. C'est ce qui me donne l'espérance de toute sorte de bons succès, et je prie Dieu qu'il bénisse vos desseins.

De Châlons, le 24 avril 1564.

QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE.

J'ai entendu de plusieurs endroits que M. le duc de Crussol, gouverneur du Dauphiné et commandant en Provence et dans le Languedoc, n'est pas si mal intentionné ni si obstiné touchant la religion catholique que plusieurs l'ont cru. C'est pourquoi, aiant espérance de le ramener et de lui faire connoître le véritable et bon chemin, j'ai cherché depuis quelque temps l'occasion de trouver un lieu où nous puissions conférer ensemble.

Et, pour cet esset, monsieur l'évêque de Mâcon, qui s'aplique tous les jours à saire plusieurs bonnes œuvres, a travaillé secrètement à nous saire parler ensemble dans un jardin, où il a été présent à tout le discours qui sut tenu entre M. de Crussol et moi, lequel me dit en substance qu'il étoit bien saché de ce qu'on l'avoit contraint par nécessité, et contre son inclination, à se jeter dans

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (oct. 1564). 161 parti des huguenots, pour sauver sa vie, son honneur les biens de sa duché.

le mit à me dire sur cela, par un long discours, que le pe s'étoit attaché à le persécuter en ce temps-là et à citer des gens contre lui qui le traitèrent sort cruelment, quoiqu'il ne sût coupable d'aucune chose, et le misirent dans une si grande extrémité qu'il auroit sait a mal s'il n'avoit pas pourvu à ses assaires, parce que un de la religion catholique, étant animés par le Pape, ment sait de si grands attentats contre lui que, ne pour pas demeurer à la cour en sûreté, il sut contraint pa retirer ailleurs.

Outre qu'il avous franchement qu'il fut tellement inmé de se voir persécuté de cette manière, sans aucun et légitime, que cela lui sit prendre la résolution de se adre avec ceux qui le caraissoient et qui cherchoient à tirer par de fortes sollicitations, attendu qu'ils conissoient sort bien combien il étoit important de l'avoir se leur parti. Pour ce qui est de la religion, il me dit il avoit toujours conservé intérieurement la même at il avoit sait profession depuis trente ans, et dans melle il vouloit persévérer jusqu'à la mort; que par méquent il n'avoit jamais voulu faire la Cène avec les ruenots ni aller entendre leurs sermons, quoiqu'il fût pagé dans leurs intérêts, et qu'on ne trouveroit pas il eût jamais signé aucune chose en saveur de leur reon dans leurs réglemens, comme avoient fait plusieurs res, mais seulement pour le service du Roi, comme il ioit le devoir saire, et selon la nécessité dans laquelle il trouvoit de travailler à se mettre en sûreté lui-même. Concluant en dernier lieu qu'il m'avoit voulu dire tout a pour me découvrir ce qu'il avoit dans le cœur, et l que j'en pusse rendre témoignage en toutes sortes TONE VI. 11

d'occasions, et parce qu'il desiroit aussi de savoir comment il devoit se comporter à l'avenir avec les ministres d'état du Pape, qui sont dans ces quartiers, souhaitant pareillement que Sa Sainteté change d'opinion touchant ce qui le concerne en particulier.

Je répondis à tout cela, qui me fut déduit par M. de Crussol d'une manière beaucoup. plus ample, qu'on ne trouveroit jamais que le Pape eût fait agir contre lui pour le préjudicier, comme il le suposoit, non-seulement en ce temps-là, c'est-à-dire avant qu'il se sît ligué avec les huguenots, mais non pas même depuis; que, quoique Sa Sainteté cût pu le saire par de bonnes raisons, je ne savois pas qu'elle cut néanmoins fait aucune chose qui pût lui nuire, et qu'il pouvoit bien en être convaincu, paisque cela n'étoit point venu à ma connoissance, de sorte que ce qui l'avoit porté à saire ces démarches extraordinaires n'avoit aucun sondement et qu'il avoit été trop crédule en cela; mais que ne pouvant pas éviter les choses qui sont déjà passées, quel qu'en puisse avoir été le motif, j'aimois beaucoup mieux qu'il eût agi dans cette vue que d'avoir embrassé ce parti par un changement de religion, attendu que cette première faute lui sera plus facilement pardonnée devant Dieu, et qu'il en sera plus excusable devant le Pape et tout le monde, que s'il avoit changé de religion. Et cela étant ainsi, je me mis à le persuader d'écrire à Sa Sainteté les mêmes choses qu'il m'avoit déclarées, tant pour lui en donner de plus grandes asserances que parce qu'il obligeroit par ce moien le Pape d'être beaucoup plus indulgent envers lui.

Il me répondit qu'il vouloit bien croire que je ne lui avois point rendu de mauvais office, mais que je ne pouvois pas savoir ce que les autres avoient sait contre lui, attendu qu'il en avoit été insormé et assuré d'une ma-

char. Qu'il souhaitoit par conséquent que monsseur l'évêque de Macon et moi en rendissions un témolghage perpétuel, mais qu'il ne vouloit pas éctire au Pape sons avoir pressenti quels étoient ses sentimens la-dessus et avant que d'en être assuré, parce que Sa Saitteté auroit pu montrer ses lettres, et, après l'avoit disgratié pat ce Molen et détruit chez ses amis, lui resuser l'etitrée dans le parti des catholiques; qu'il ne vouloit pas non plus S'exposer à ce danger, à cause des Etats qu'il possède; mais qu'il souhaitoit qu'on insormat la Reine de tout ce qui troit été dit dans notre consérence, et qu'il me promettoit que, des aujourd'hui, non-seulement il ne porteroit plus les armes contre Sa Sainteté, mais qu'il en empêthefoit tous ceux qui les voudroient prendre; et que s'il ne pouvoit pas les obliger amiablement à demeuter en repes, il promettoit de s'armet lui-même en suveuf du Pape et pour le maintien de ses intérêts, à condition que cela ne préjudicieroit point à l'obéissance et à la fidélité qu'il doit à Sa Majesté très chrétienne, prétendant d'agir toujours à sa plus grande satisfaction.

Quoique je lui fisse une replique pour l'ustares du

bonnes dispositions et de la clémence du Pape, lui protestant qu'il ne seroit jamais si mal avisé que de montrer sa lettre, et que, bien loin de saire servir à sa ruine les ouvertures qu'il lui donneroit, elles lui procureroient des avantages et des progrès, il ne me répondit aucune autre chose, si ce n'est que j'écrivisse précisément ce qu'il m'a voit dit et qu'on passeroit ensuite plus avant. C'est pourquoi en aiant donné avis à Sa Majesté, cette nouvelle lui a fait un très grand plaisir, et j'ai connu que M. de Crussol lui avoit déjà écrit sur le même sujet et qu'elle souhaite que chacun en reçoive une pareille satisfaction. Tout cela, et ce que j'ai découvert en parlant avec lui. me fait espérer que non-seulement il abandonnera le chemin qu'il a suivi depuis quelques années, mais anssi qu'il voudra se procurer de l'avancement, en saisant de si bons exploits que toute la chrétienté, et le Pape en particulier, aura sujet de l'aimer, de l'estimer, et de lui procurer toutes sortes de biens.

L'ambassadeur d'Angleterre m'a invité à diner avec tous les autres ambassadeurs, et m'a dit que ce n'avoit jamais été la coutume que les ambassadeurs qui professent la religion résormée comme lui eussent voulu avoir commerce avec celui du Pape, mais que pour lui il avoit résolu de suivre une autre maxime. A quoi lui aiant répondu que cela pourroit donner lieu à quelque union et à rétablir les assaires de ce roiaume, il me dit que cela peut-être y contribueroit comme il le souhaite.

Depuis ce temps-là j'ai aussi invité chez moi tous les mêmes ambassadeurs, et lui s'y est aussi rendu; et outre cela, il est venu me rendre une visite en particulier, et quoique je lui aye fait les mêmes ouvertures, il m'a toujours répondu en termes généraux que, pour lui, il souhaite de voir une parfaite uniformité dans tout ce qui con-

DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (oct. 1564). 165 cerne le christianisme, et qu'il croit que la Reine sa souveraine le desire pareillement; mais qu'il ne sauroit entrer dans aucune autre particularité pour cette fin sans en avoir la permission, que je l'ai prié d'obtenir, et il m'a promis de la demander.

J'ai écrit à la Reine tout ce que Votre Eminence m'a ordonné, touchant la publication du concile de Trente, faite par le Roi de Pologne, et ce que le Pape juge nécessaire dans cette occasion pour empêcher la ruine de la France, où il ne reste plus qu'un seul remède à emploier, qui est d'abolir la nouvelle religion pour y maintenir la catholique. Sur quoi Sa Majesté m'a répondu que le Roi de Pologne et les autres Monarques ne desirent pas avec plus d'ardeur qu'elle l'observation du concile; mais que le Pape peut connoître que les affaires de ce roiaume sont dans une situation qui oblige de les ménager avec beaucoup de discretion, et qu'on ne peut pas y faire maintenant de nouveaux édits, mais qu'on les publiera le plus tôt qu'il sera possible.

Un des ministres du conseil privé du Roi m'a dit en confidence que la Reine lui a commandé de donner secrètement au Pape tous les secours possibles, afin d'empêcher que le Roi d'Espagne ne prenne l'isle de Corse, comme l'on dit qu'il veut le faire; et en ce cas, il m'a promis que nous verrons un beau jeu, qui consistera en ce que les François s'oposeront ouvertement à cette enreprise. Cet avis me donne lieu de croire que cette isle combera entre les mains du Pape, attendu que la Reine se veut pas que le Roi d'Espagne se l'aproprie, et qu'il est certain, d'autre part, que ce Monarque ne voudra pas oussirir qu'elle apartienne à la France.

D'Avignon, le 12 octobre 1564.

QUARANTE-HUITIÈME LETTRE.

La Reine a été continuellement en voiage depuis qu'elle est partie d'Aix, aiant visité quelques monastères et autres lieux de dévotion qui sont dans cette province, ce qui fait voir que Sa Majesté ne cherche qu'à gagner du temps, en telle sorte que plusieurs se figurent qu'elle espère encore de s'aboucher avec le Roi catholique et de voir la Reine d'Espagne sa fille.

Nous avons trouvé ce païs ici bien dissérent des autres où nous avons passé dans la Provence, n'y étant survenu aucun changement pour ce qui concerne la religion, et principalement dans cette ville de Marseille, dont les labitans ne veulent point entendre parler des huguenots, lesquels aussi n'ont jamais eu la hardiesse d'y venir jusqu'à présent, quoiqu'il en ait comparu un grand nombre à Aix, devant la Reine, pour lui demander de pouvoir saire leurs prédications conformément à l'édit.

On leur répondit alors que cet article seroit résolu à Tarascon, où la Reine ira dans quelques jours; mais suivant ce que j'en ai entendu dire, on ne leur accordera point la liberté de prècher, attendu que tous les catholiques de ce païs ont fait des remontrances à Sa Majesté pour lui témoigner qu'ils ne veulent pas que ce nouveau privilége leur donne occasion de s'assembler dans un même lieu, parce que cela causeroit la ruine totale de la Provence.

Il y a deux jours que la Reme, faisant son entrée dans cette ville, un grand nombre de jeunes gens, qui portoient chacun une croix à la main, vinrent au-devant d'elle, en chantant un motet par lequel ils disoient que ce bois étoit l'emblème de la vietoire; et il y avoit quatre hommes bien armés qui les accompagnoient.

Quand la Reine étoit à Aix, on y conféra avec elle pour stablir le parlement, qui avoit été cassé pour n'avoir as obéi à l'édit de pacification ni voulu tolérer les hupenots; mais on n'a déterminé aucune autre chose làpessus que de renvoier la conclusion qui s'en doit faire Tarascon; et suivant ce qu'on en peut compotire, les pembres de ce parlement seront tous rétablis, excepté melques-uns qui sont accusés de n'administrer pas équiphement la justice.

La Reine sit, avant que de partir d'Avignon, ppe oronnance qui est, à mon avis, la meilleure qu'elle pouoit emploier, asin que désormais on ne donne plus dans
on roiaume des charges de judicature à aucune peronne de la nouvelle religion, attendu qu'outre toutes
se autres raisons qu'elle en peut avoir, il ne semble pas
onvenable que les ossciers de Sa Majesté soient d'une
utre religion que la sienne.

La Reine m'a dit que ses conseillers vouloient saire le nême réglement pour toutes les autres charges, mais n'ils en avoient été détournés par la considération que ette désense auroit jeté les huguenots dans un trop rand désespoir, qui auroit pu exciter quelques troubles, sais qu'ils travailleront néanmoins à les exclure peu à eu de tous leurs emplois.

Sa Majesté me témoigna beaucoup de joie de ce qu'elle oioit que, par la grace de Dieu, les assaires de ce roisume renoient tous les jours un meilleur train, et elle me promit pu'elle ne cesseroit point de saire toujours de nouvelles lémarches jusqu'à ce qu'elle les ait conduites à leur persection, en me disant expressément que le monde connoîtra combien il s'est trompé dans les mauvais jugemens qu'il saits quelquesois des intentions de Sa Majesté.

L'ambassadeur d'Angleterre m'a invité de nouveen à

QUARANTE-HUITIÈME LETTRE.

La Reine a été continuellement en voiage depuis qu'elle est partie d'Aix, aiant visité quelques monastères et autres lieux de dévotion qui sont dans cette province, ce qui fait voir que Sa Majesté ne cherche qu'à gagner du temps, en telle sorte que plusieurs se figurent qu'elle espère encore de s'aboucher avec le Roi catholique et de voir la Reine d'Espagne sa fille.

Nous avons trouvé ce païs ici bien différent des autres où nous avons passé dans la Provence, n'y étant survenu aucun changement pour ce qui concerne la religion, et principalement dans cette ville de Marseille, dont les habitans ne veulent point entendre parler des huguenots, lesquels aussi n'ont jamais eu la hardiesse d'y venir jusqu'à présent, quoiqu'il en ait comparu un grand nombre à Aix, devant la Reine, pour lui demander de pouvoir faire leurs prédications conformément à l'édit.

On leur répondit alors que cet article seroit résolu à Tara-con, où la Reine ira dans quelques jours; mais suivant ce que j'en ai entendu dire, on ne leur accordera point la liberté de prècher, attendu que tous les catholiques de ce païs ont fait des remontrances à Sa Majesté pour lui témoigner qu'ils ne veulent pas que ce nouveau privilége leur donne occasion de s'assembler dans un même lieu, parce que cela causeroit la ruine totale de la Provence.

Il y a deux jours que la Reine, saisant son entrée dans cette ville, un grand nombre de jeunes gens, qui portoient chacun une croix à la main, vinrent au-devant d'elle, en chantant un motet par lequel ils disoient que ce bois étoit l'emblème de la victoire; et il y avoit quatre homnes bien armés qui les accompagnoient.

Quand la Reine étoit à Aix, on y conféra avec elle pour établir le parlement, qui avoit été cassé pour n'avoir as obéi à l'édit de pacification ni voulu tolérer les hupenots; mais on n'a déterminé aucune autre chose lèlessus que de renvoier la conclusion qui s'en doit faire l'arascon; et suivant ce qu'on en peut connoître, les pembres de ce parlement seront tous rétablis, excepté pelques-uns qui sont accusés de n'administrer pas équi-ablement la justice.

La Reine sit, avant que de partir d'Avignon, ppe orlonnance qui est, à mon avis, la meilleure qu'elle poupoit emploier, asin que désormais on ne donne plus dans
on roiaume des charges de judicature à aucune peronne de la nouvelle religion, attendu qu'outre toutes
es autres raisons qu'elle en peut avoir, il ne semble pas
convenable que les ossciers de Sa Majesté soient d'une
utre religion que la sienne.

La Reine m'a dit que ses conseillers vouloient saire le nême réglement pour toutes les autres charges, mais pu'ils en avoient été détournés par la considération que ette désense auroit jeté les huguenots dans un trop rand désespoir, qui auroit pu exciter quelques troubles, nais qu'ils travailleront néanmoins à les exclure peu à seu de tous leurs emplois.

Sa Majesté me témoigna beaucoup de joie de ce qu'elle roioit que, par la grace de Dieu, les affaires de ce roiaume prenoient tous les jours un meilleur train, et elle me promit qu'elle ne cesseroit point de faire toujours de nouvelles lémarches jusqu'à ce qu'elle les ait conduites à leur perfection, en me disant expressément que le monde compitra combien il s'est trompé dans les mauvais jugemens qu'il a faits quelquesois des intentions de Sa Majesté.

L'ambassadeur d'Angleterre m'a invité de nouveen à

dîner avec lui, et je me suis excusé d'y aller parce que j'étois retenu par la compagnie du précepteur du Roi, qui, aiant entendu la réponse que je faisois à cette invitation, me dit qu'il lui sembloit que je faisois mal de n'y pas acquiescer, ajoutant que s'il étoit convenable de ne pas rechercher l'amitié de cet ambassadeur, il l'étoit aussi de ne pas la rejetter, sachant qu'on avoit dit à la Reine très chrétienne que, de tous les hérétiques d'Angleterre, il n'y en avoit point de plus facile à convertir que Sa Majesté Britannique, laquelle étant beaucoup éloignée de ses prétentions par la perte qu'elle avoit faite du Havre-de-Grace et par le peu d'acord qu'il y a entre elle et le Roi d'Espagne, il est facile de conjecturer qu'elle peut avoir donné commission à son ambassadeur de ne se montrer ennemi d'aucune personne.

Je m'excusai en disant que je ne me trouvois pas bien, disposé, mais que dans deux ou trois jours j'inviterai cet ambassadeur à diner chez moi, pour ne perdre pas l'occasion qu'on pourroit avoir de saire naître quelque sruit.

Le président de Biragues me sit l'autre jour de grandes plaintes de ce qu'il y a des gens à la cour qui écrivent beaucoup de saussetés à de certains princes, qui sont très mal insormés de ce qu'ils disent, concluant qu'on avoit écrit au Pape qu'il étoit huguenot et que Sa Sainteté l'avoit dit à l'ambassadeur de France, à l'occasion de ce que ce président restoit gouverneur de la ville de Lion.

Je lui répondis sur cela que je n'en savois pas la moindre chose, comme il est vrai, et que je n'avois rien écrit de pareil à Rome touchant sa religion, parce que j'ai de meilleurs sentimens de sa personne.

J'ai distribué tous les exemplaires du concile de Trente qui m'ont été envoiés d'Italie, aiant donné le dernier à l'évêque de cette ville de Marseille, et on m'a averti que ceux qui ont été imprimés dans la Lorraine se vendent publiquement à Paris, et qu'on en fait aussi une édition bien correcte à Lion, de laquelle je ne manquerai pas de faire pourvoir tous les libraires de ce roiaume, afin que chacun en puisse acheter facilement et sans aucun délai.

De Marseille, le 8 novembre 1564.

QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE.

AU PAPE.

Je ne crois pas qu'il me soit imputé pour arrogance si, après avoir été vingt-neuf ans auditeur de la Rotte et nonce du Saint-Siége apostolique à la cour de plusieurs princes de la chrétienté, je prends aujourd'hui la hardiesse de suplier Votre Sainteté, qu'en faisant l'honneur à quelqu'autre de ses serviteurs de lui donner cette nonciature, elle daigne de me faire celui de pouvoir participer à ses graces et à sa clémence avec tous ceux qui sont auprès de Sa Sainteté, et de donner cette consolation à mes parens, en m'accordant ce témoignage du jugement qu'elle fait de moi.

Et puisqu'il a plu à Votre Sainteté de m'appeler à son service particulier, sans l'entremise d'aucune personne, je la suplie de vouloir être mon intercesseur auprès d'elle-même pour m'obtenir cette grace dont je lui serai très obligé, et je prierai toujours Dieu pour la prospérité et la conservation de l'heureux état de Votre Sainteté, à laquelle je baise très humblement les pieds.

De Toulouse, le 20 février 1568.

170 LETTRES DE PROSPER DE SAINTE-CROIX (SEPt. 1565).

CINQUANTIÈME LETTRE.

Je crois que le nonce que le Pape a destiné pour venir ici à ma place est maintenant en chemin; mais quoiqu'il ne fût pas encore parti, je ne saurois exprimer à Votre Eminence combien j'aurois de plaisir de m'en retourner en Italie, s'il étoit possible que je me tirasse de ce roiaume sans que Sa Sainteté en fût mécontente.

Je suis, outre cela, réduit à la nécessité de le faire, aiant déjà consumé tout ce que j'avois et épuisé mon crédit par les frais d'un voiage continuel de six années, pendant le quelles j'ai eu tant de fatigues et d'ocupations dissérentes, à cause des désordres qui ont été dans cette cour, où it en a encore beaucoup qui ne siniront pas de long-temps.

Je suplie Votre Eminence de vouloir m'aider en cecies de me favoriser de sa protection, attendu qu'il y a plusieur autres choses d'une très grande importance pour mai qui m'obligent d'aller en Italie; mais je ne vous en femines une plus longue déduction, parce que j'espère qu'og aura déjà pris quelque résolution touchant mon départ.

Quand je considére qu'après avoir pris tant de peines et rendu plusieurs services à divers Papes je n'ai point d'autre bénéfice que celui de Chisame, en Candie, je dois penser à retourner à la cour de Rome, où j'espère d'obtenir quelqu'autre bénéfice dans un lieu où je puisse me retirer honorablement en cas de besoin, et vivre plus tranquillement que je n'ai fait jusqu'à présent; et dans cette espérance je finis cette lettre, et je n'écrirai plus à Votre Eminence touchant la religion et les autres affaires de ce roiaume demi-huguenot.

De La Rochelle, le 16 septembre 1865.

BRIEF DISCOVRS ET

HISTOIRE D'VN

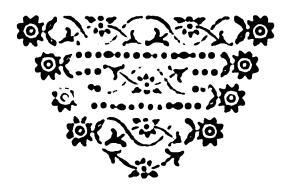
voyage de quelques François en la Floride: et du massacre autant iniustement que barbarement executé sur eux, par les Hespagnols, l'an mil cinq cens soixante cinq.

PAR CI DEVANT REDIGE

au vray par ceux qui s'en retirerent: et maintenant reneue et augmentee de nouueau, PAR M. VR-BAIN CHAVVETON.

ENSEMBLE

VNE REQVESTE PRESENtee au Roy Charles neuficsme, en forme de complainte, par les femmes vesues et ensans orphelins, parens et amis de ses suicts, qui furent tuez audit pays de la Floride.



M. D. LXXIX.

CINQUANTIÈME LETTRE.

Je crois que le nonce que le Pape a destiné pour venir ici à ma place est maintenant en chemin; mais quoiqu'il ne fût pas encore parti, je ne saurois exprimer à Votre Eminence combien j'aurois de plaisir de m'en retourner en Italie, s'il étoit possible que je me tirasse de ce roiaume sans que Sa Sainteté en fût mécontente.

Je suis, outre cela, réduit à la nécessité de le faire, aiant déjà consumé tout ce que j'avois et épuisé mon crédit par les frais d'un voiage continuel de six années, pendant lesquelles j'ai eu tant de fatigues et d'ocupations dissérentes, à cause des désordres qui ont été dans cette cour, où il y en a encore beaucoup qui ne siniront pas de long-temps.

Je suplie Votre Eminence de vouloir m'aider en ceci et de me favoriser de sa protection, attendu qu'il y a plusieurs autres choses d'une très grande importance pour moi qui m'obligent d'aller en Italie; mais je ne vous en ferai pas une plus longue déduction, parce que j'espère qu'on aura déjà pris quelque résolution touchant mon départ.

Quand je considére qu'après avoir pris tant de peines et rendu plusieurs services à divers Papes je n'ai point d'autre bénéfice que celui de Chisame, en Candie, je dois penser à retourner à la cour de Rome, où j'espère d'obtenir quelqu'autre bénéfice dans un lieu où je puisse me retirer honorablement en cas de besoin, et vivre plus tranquillement que je n'ai fait jusqu'à présent; et dans cette espérance je finis cette lettre, et je n'écrirai plus à Votre Eminence touchant la religion et les autres affaires de ce roiaume demi-huguenot.

De La Rochelle, le 16 septembre 1568.

BRIEF DISCOVRS ET

HISTOIRE D'VN

voyage de quelques François en la Floride: et du massacre autant iniustement que barbarement executé sur eux, par les Hespagnols, l'an mil cinq cens soixante cinq.

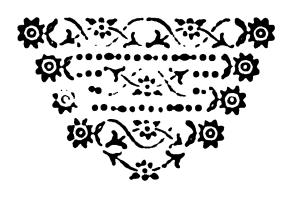
PAR CI DEVANT REDIGE

au veny par ceux qui s'en retirerent : et maintenant reneue et augmentee de nouueau, PAR M. VR-BAIN CHAVVETON.

ENSEMBLE

VNE REQUESTE PRESEN-

tee au Roy Charles neusicsme, en sorme de complainte, par les semmes vesues et ensans orphelins, parens et amis de ses suiets, qui furent tuez audit pays de la Floride.



M. D. LXXIX.

AVERTISSEMENT.

L'espoir de prévenir les guerres civiles dont on redoutait l'explosion, par suite des mesures prises et à prendre contre les sectateurs de la nouvelle religion, détermina l'envoi de plusieurs colonies protestantes au Brésil et dans la Floride. L'amiral Coligny s'y employa dans l'intérêt des réformés qu'il voulait soustraire à une persécution. Nous donnons l'histoire malheureuse et attachante de l'un de ces établissements à l'étranger. Nous avons supprimé le premier chapitre, tout en dissertation et con acré à prouver, d'après les lois divines et humaines, l'injustice du massacre commis par les Espagnols. Quant au second et au troisième chapitre, bien qu'ils soient en partie étrangers au fait même qui nous occupe, cependant, comme ils amènent ce fait et renferment des détails curieux, nous les avons conservés.

BRIEF DISCOURS ET HISTOIRE

D'UN

VOYAGE DE QUELQUES FRANÇOIS

EN LA FLORIDE.

Par qui la Floride sut premièrement descouverts et nommée ainsi. Les voyages de Jean Ponce de Léon, de Ferdinand Sollo, et de quelques moines hespagnols en icelle.

Avant que d'entrer au discours du povre voyage que firent les François en la Floride, il est bon de savoir quel pays c'est et quel fut le premier qui le descouvrit. Il faut donc noter que la Floride est une coste, ou plustost une longue pointe de terre de ce grand continent de l'Indie occidentale, du costé qu'il se courbe vers le north; laquelle s'estend comme une manche, et se jette environ cent lieues en mer devers midi, et en ha cinquante de large. Elle est à plus de six cens lieues de la Vraye-Croix, port de la Nouvelle-Hespagne, du costé du Ponent; devers le midi, elle ha l'isle de Cuba, qui n'en est qu'à vingt-cinq lieues; devers le levant elle est environnée des isles de Bahana et des Lucaies, ou Lucoises,

qu'on appelle. La pointe de celle terre demeure par les vingt-cinq degrez au-deçà de l'équinoctial, tirant vers le pole arctique, et se va estendant et eslargissant peu à peu vers le northuest. Près de celle pointe ou de ce cap il y ha force basses et force petites isles, qu'on appelle les isles des Martyrs, du costé du levant.

Quant à celui qui la descouvrit le premier, Francisque Lopez de Gomara, historien hespagnol, en donne l'honneur à un Hespagnol nommé Jean Ponce de Léon, et le fait pour vérisser une maxime qu'il tient pour indubitable, et cependant est fausse, à sçavoir : que toutes les Indes ont esté descouvertes par les Hespagnols, excepté ce qui sut trové par Christophle Colomb; car c'est bien chose asseurée que ce fut un pilote vénitien qui la descouvrit l'an 1496, ainsi, comme l'atteste un gentilhomme italien, grand philosophe et mathématicien, qui l'avoit ouy de sa propre bouche, et y en avoit encore assez de vivants, de ceux qui estoient allez avec luy en ce voyage, qui l'eussent peu desmentir s'il cust esté autrement. Voici les propres mots de ce gentilhomme, qu'il dit à quelques seigneurs de Venise, sur le propos des voyages de l'Espicerie: « Ne savez-vous point, dit-il à ce propos d'aller trouver l'Indie orientale par le vent de northuest, ce que fit un de vostre cité de Venise, qui est si expert au sait de la navigation et de la cosmographie qu'il n'ha point pour le jourd'huy en Hespagne son pareil? Aussi, sa suffisance l'ha tellement avancé que le Roy luy ha donné la superintendance de tous les pilotes qui naviguent en l'Indie occidentale, de sorte qu'ils ne peuvent y aller ny se mesler de cest art-là sans sa licence : à raison de quoy ils l'appellent le grand Pilotte. C'est le seigneur Schastien Gaboto que je fu voir il y ha quelques années, que j'estoy à Séville, et le trouvay personnage fort accort et de

DE FLORIDE (1565).

175

bonne grace. Il me fit la plus grand caresse du monde, et me monstra plusieurs singularitez qu'il avoit, et entre autres une grande mappemonde où estoient marquées et escrites toutes les navigations particulières, tant des Portuguis que des Castellains; et me conta que son père, estant parti de Venise, s'estoit allé tenir en Angleterre pour y faire train de marchandise, et qu'il l'avoit mené quand et soy jusqu'à Londres, et qu'il estoit lors encore bien jeune; touteffois non pas tant qu'il n'eust desjà cotudié aux lettres humaines et en la sphère; au reste, que sondit père mourut environ le temps que les nouvelles vindrent que Christophle Colomb avoit descouvert la coste des Indes, et ne se parloit d'autre chose à la cour du Roy Henry septiesme, qui régnoit lors en Angléterre ; Wt dispit-on que c'estoit une invention plustust divine que bumaine d'avoir seu trouver le moyen d'aller par le ponant en Lèvant. Ce bruit du seigneur Colomb m'enfinment tellement le cœur que je délibéray de faire aussi. quelque chose signallée et dont il fust parlé à jamais; et sechant, par la raison du tour de la sphère, qu'en prement ma route droit vers le northuest j'accourciroye de beaucoup le chemin pour alter aux Indes du Levant, je résolu de le faire entendre au Roy, et le fi. Le Roy Henri en fut le plus content du monde et me fit équiper deux caravelles à ses dépens. Je parti d'Angleterre l'an 1496, sur le commencement de l'esté, et fi voile vers le nortboest, pensant de ne trouver terre du monde que je ne fasse à la coste de Catay, et de la baisser vers l'Indie. Mais au bont de quelques jours de là je me trouvay bien loin de mon conte et bien pres d'une terre qui suivoit la Tramontane. Si vous vistes jamais homme bien fasché, ce fut moy. Nonobstant, je ne laisse pas d'aller et monter le lung de la coste, vers le morth, pour voir ul je trouveroye point quelque golfe qui tournast vers le northuest, jusqu'à ce que je su à cinquante-six degrez de nostre pole. Estant là, je vi que la coste s'alloit baissant et se tournant vers l'est, de sorte que lors je perdi toute espérance de trouver quelque estroit ou passage de ce costé-là, et commençay à relascher pour recognoistre encore la coste devers l'equinoctial, en intention tousjours d'y trouver quelque ouverture pour traverser aux Indes; et la suivi si longuement que je vin jusqu'à celle terre qu'on appelle aujourd'huy la Floride. Je ne passay point plus avant, parce que nos vivres accoursissoyent desjà fort, et m'en retournay de là en Angleterre.

Ce fut donc ce Gaboto qui descouvrit le premier la Floride, pour le Roy d'Angleterre, de sorte que les Anglois y ont plus de droict que les Hespagnols, si pour avoir droict sur un pays il sussit de l'avoir veu le premier. Au reste, ce voyage-là donna si grand bruit à Gaboto qu'estant de retour en Angleterre, et l'ayant trouvée toute pleine de troubles et de guerres, il se retira en Hespagne, là où il sut très bien recueilli par les Roys catholiques Ferdinand et Isabelle, qui luy firent esquipper des vaisseaux et le envoyèrent descouvrir le long de la coste du Brésil. Il y sut et cingla jusqu'à la grande rivière de la Platte, où il entra et naviga contremont ce bras de mer bien l'espace de six cens lieues, pensant que ce sust quelque estroit et quelque encouleure de mer qui le menest de l'austre costé et luy donnast passage pour aller aux Indes orientales.

Le premier qui y alla après luy (au moins que l'an sache), ce sut un Jean Ponce de Léon. Ce Jean Ponce et toit adelantado (c'est-à-dire gouverneur) de l'isle de Borichen, qu'on appelle aujourd'hui l'isle Sainct-Jean de Port-Riche, qu'il avoit conquise et pacifiée, et avoit sais

mener prisonnier en Hespagne un Jean Zeron et Mi-1 Diaz, qui estoyent deux officiers du Roy en ceste me isle, à cause de leurs concussions et mauvais détemens. Ces deux firent tant, moyennant la faveur de ziral dom Diego Colomb, fils de l'amiral Christophle, le furent réintégrez et remis par le Roy en leur office; a apportèrent quand et eux lettres royaux à l'amiral, lesquelles il luy estoit permis de mettre tels officiers l'isle Sainct-Jean que bon luy sembleroit. Aussitôt Jean Ponce eut entendu ces nouvelles, il se douta a qu'il ne faudroit point d'estre osté de là à la poure de ses ennemis, de sorte qu'il délibéra de les préveet de aller conquérir quelque nouveau pays. Il ippa deux caravelles à ses despens, et, partant de Borin, l'an 1512, prit la route du north, et au bout de lques jours descouvrit les isles de Bimini, lesquelles tan-delà de l'isle de Cuba, tirant vers le north.

u mesme temps il courut un bruit par ce pays-là, qu'il roit certaine fontaine, en l'isle Boiuque, qui faisoit unir les gens; et je croy que les Indiens avoient semé ruit-là pour se moquer des chrestiens, qui surent bien. de le croire. Et y en eut assez qui prindrent la peine hercher ceste belle sontaine de Jouvence, entre autres apitaine Jean Ponce sut plus de six mois après, errant acassant d'isle en isle, et si n'en devint pas plus jeune reela, horsmis de sens et entendement. Toutessois, en royage-là il descouvrit une pointe de terre ferme, à selle il mit nom la Floride, à cause qu'il y estoit abordé propre jour de Pasques flories, qu'on appelle; mais r lors il n'y fit autre chose que saluer et baiser ceste v, et s'en retourna en son isle de Sainct-Jean, en intion d'y dresser un équipage pour conquérir la Flo-TOME Y. 19

178

ride, où il espéroit trouver de grans biens, et d'y sonder quelque estat florissant; mais il se trompa.

Il avoit desjà beaucoup despendu à équipper une sotte à ses despens; toutessois il se résolut de poursuivre et saire voile en Hespagne pour demander la conqueste et le gouvernement de ce pays tout neuf. Quand il y fut, il fit une partie de ce qu'il voulut. Il présenta au Roy cathelique un discours de ce qu'il avoit descouvert. Il obtint de luy le titre d'adelantado de Bimini et la conqueste de la Floride, en considération des bons services qu'il avoit saits et moyennant la saveur de son maistre, le grand commandeur de Calatrava, Pierre Nuguez de Guzmen, gouverneur de l'infant dom Fernand, qui fut depuis Rey des Romains. Mais l'issue ne fut pas telle que les commencemens, et commença son malheur avant que jamais il fust arrivé en la Floride; car, lorsqu'il estoit encore en Hespagne, il venoit tous les jours nouvelles en cour comme les Caribes ou canibales (qui habitent les isles de Marigalanté, de Guadalupé, la Desiata, la Dominica, Matitino, Todos-los-Santos, l'Antiqua, la Barbata, l'Annegada, l'Aguglia, Sombrero, San-Christoval, la Gratices, et autres qui sont en ce quartier-là) bravoyent tous ceux qui s'approchoyent de leur rivage et leur tiroient une infinité de flesches. Jean Ponce estoit lors à la poursuite de son Estat d'adelantado, et luy eschappa de dire que, s'il plaisoit au Roy de luy saire équipper et armer quelques vaisseaux, il espéroit en bref de dessaire tous les sauvages et d'en pettoyer le pays. Le Roy le prit au mot et lui & donner deux caravelles fournies de gens et de municies, et luy commanda d'aller contre les Caribes avant que de se retirer en son gouvernement. Il s'y en alla l'un 1515, et la première terre où il aborda ce fut l'isle de



Guadalupé. Aussitost que les sauvages descouvrirent de loin ces navires d'Hespagne, ils se vont tapir dans un hois assez près du rivage, avec leurs arcs bien entoisez, en attendant les Hespagnols de pied coy, et ne se monstrèrent point jusqu'à ce qu'ils virent que le capitaine eut mis pied à terre avec quelques compagnons; car Jean Ponce, estant venu mouiller l'ancre à la rede d'une rivière, fit entrer une barque par l'emboucheure, pour aller prendre de l'eau douce, et fit descendre quelques femmes an hord de la rivière, pour y laver le linge sale des navires. Luy-mesme estoit en la compagnie et ne se deutoit point de ceste embuscade. Cependant voici ces archers asuvages qui sortent de leurs cachettes, quand ils appercourent que les Hespagnols estoyent assez loin du rivage, et les enveloppent par devant et par derrière. Les povres lavandières furent attrapées les premières, et y demourèrent aussi la pluspart de ceux qui leur faisoyent coccrte. Le capitaine mesme ent un coup de flesche et m'eut plus grand haste que de regaigner la barque; luy deuxiesme. Ceux des caravelles qui estoyent demeurés à la rade virent, puis après, comme ces sauvages rostissoyent sur les barbaross (ils appellent ainsi leurs grilles) les femmes et les compagnons qu'ils avoyent lerdes, et en faisoyent de belles carbonades.

Le capitaine Jean Ponce, ayant rencontré si mal pour le commencement, vid bien qu'il y avoit bien à dire entre se vanter d'une chose entre les verres et les tréteaux et la mettre en exécution; toutesfois si ne failut-il pas jotter le manche après la coignée. Quant à luy, il prit la route de Sainct-Jean avec l'une des caravelles; l'autre s'en retourna en Hespagne porter les nouvelles comme les muvages estayent auvé prests de manger des Hespagnols que jamais, si on vouloit leur en envoier. Copendant le

capitaine Jean Ponce amasse des soudars, dresse un équippage à Sainct-Jean, sait de grans despens pour aller prendre possession de son nouveau gouvernement, et vend la peau, comme on dit, avant qu'il eust pris l'ours. Mais à grand peine eut-il pris terre à la Floride que voici venir une grosse troupe de sauvages mal avisez, lesquels, au lieu de caresser monsieur le gouverneur (comme ils devoyent), le receurent à grands coups de flesches et le tuèrent avec la pluspart de ceux qu'il y avoit menez. Il est vray qu'il n'en mourut pas sur-le-champ, car il eut encore le loisir de se saire porter en l'isle de Cuba, là où il décéda; de sorte qu'il ne peut prendre possession de la Floride ni en sa vie ni en sa mort. Voilà comme la Floride sut dez lors remarquée et estrénée du sang des Hespagnols, et nommément du premier Hespagnol qui l'avoit descouverte et luy avoit donné ce nom-là.

Depuis, les Hespagnols furent long-temps qu'ils n'oserent y aller, pour le mauvais bruit qui en couroit et pour ce qu'il n'y avoit à gaigner que des coups. Touteslois enfin il y cut un Ferdinand de Sotto, qui avoit été un des capitaines de François Pizarre à la conqueste du Pérou, et avoit bien fait ses besongnes à la prise du Roy Attahaliba. Cestui-ci, pensant que la Floride sust de mesme le Pérou, en demanda la conqueste à l'empereur et l'obtint. Il s'y en alla environ l'an 1534, avec une sotte de cinq cens Respagnols bien en ordre; mais n'ayant autre chose en sa teste que des mines d'or, il s'amusa à en chercher çà et là, sans se soucier de bastir et peupler quelque ville sur la coste de la mer, et voyant qu'il ne trouvoit pas ce qu'il cherchoit, il se mit à tourmenter et gehenner les peuis seigneurs de ce pays-là, quand il en pouvoit prendre, pour leur saire consesser où ils savoyent de l'or. Finalement, après s'estre donné prou peine à luy et aux antres,

il mourut là au bout de cinq ans, et presque tous ceux qu'il y avoit menez.

Après la mort de Ferdinand de Sotto, la cour estant à Valladolid, l'an 1544, quelques gentilshommes demandèrent congé d'y aller pour la conquérir, entre autres un Julien de Samano et Pierre d'Ahumada; mais ne l'empereur qui estoit lors en Allemagne, ne son fils, le prince d'Hespagne dom Philippe, ne la voulurent donner à personne, parce que le conseil des Indes n'en estoit pas d'avis, et trouvoit meilleur que l'on y envoyast quelques religieux, pour prescher ces sauvages, que des capitaines et des soudars pour les faire devenir chrestiens à coups de halebarde.

Aussi fut-ce environ ce temps-là qu'il y eut des moines qui revindrent des Indes, et preschoyent par toute l'Hespagne que l'on avoit grand tort de mastiner ainsi les Indiens, de les prendre esclaves, d'envoyer des soudars aux Indes, qui pilloyent, tuoyent, ravageoyent tout, comme en pays de conqueste, au lieu que ces povres barbares pourroyent venir à la cognoissance de Dieu, qui les prescheroit en leur langue. Cela fut cause qu'on envoya des prescheurs à la Floride et ailleurs. Il y eut un srère, Loys Cancel de Balvastre, qui s'ossrit de passer en la Floride, avec quatre autres jacobins, qui devoyent convertir tout ce pays-là aussitost qu'ils y seroyent arrivez. Ils partirent d'Hespagne l'an 1549, et, arrives qu'ils surent là, srère Louis mit pied à terre avec ses compagnons. Et au lieu que les capitaines de marine et les gouverneurs hespagnols avoyent accoustumé de saluer ces pays-là à coups d'artillerie pour essroyer les sauvages, ceux-ci s'approchèrent tout bellement du rivage sans sonner mot, n'ayans autres armes que de belles croix rouges en la main. Les sauvages ne saillent point de se trouver-là de bonne heure et en bonne troupe, mais ce

n'estoit pas pour ouir le sermon; de sorte que, quand frère Louis commença à les prescher, ils ne le daignèrent escouter, ains sifflans et hurlans à leur mode, chargèrent dessus à grands coups d'espées de bois et de massue, dont ils frappoyent comme des sourds. Brief, ils exploitèrent si bien que, de cinq moines qu'ils estoyent, ils en assommèrent les trois, et autant de mariniers; les autres deux jacobins gagnèrent au pied et se sauvèrent dans leur navire, aimans mieux (comme l'on dit) se garder encor pour confesseurs que d'estre martyrs de si bonne heure.

Il y eut depuis un jeune homme (qui avoit esté antresfois laquay de seu Ferdinand de Sotto et avoit toujours demeuré là depuis la mort de son maistre), lequel se sauva dans le navire hespagnol, et leur conta comme les sauvages avoyent escorché ces povres moines qu'ils avoyent tuez et en avoyent pendu la peau et le cuir de la teste, avec la couronne et tout, dans leur temple. Les autres, qui n'estoyent pas marris d'estre encore dans leur peau, surent plus aises d'ouir les nouvelles que d'en saire l'expérience. Et quand ils surent de retour, ils dirent sort bien, pour leur descharge, au général de leur ordre, que ces sauvages de la Floride estoyent pires qu'hérétiques, parce qu'ils ne faisoyent point de conscience de manger de la chair en karesme, voire de la chair d'un religieux; item, qu'ils estoyent trop lourds pour apprendre l'hespagnol et trop rudes pour enseigner leur langage; outre cela, que c'estoyent gens de si peu de civilité qu'ils re portoyent non plus de respect à un moine qu'à une beste sauvage, et de fort mauvaise grace, parce qu'ils frappoyent devant que parler; et qu'au reste ils estimoyent que les peaux y sussent sort chères, surtout les peaux de moine, parce que tout le monde estoit cours her ent pour en avoir, et qu'ils avoyent eu prou d'affaire henver les leurs; au reste, qu'ils n'avoyent guères veu gens qui prattiquassent plus volontiers le commun proverbe, ne qui fissent plus large courroye du cuir d'autrui que ceux-là. Quant au pays, que ils n'estoyent pas entrez trop avant; mais, au demenrant de ce qu'ils en avoyent veu, qu'ils ne l'avoyent pas trouvé si bon ne si fertile tenume l'on disoit, parce qu'il n'y croissoit que des coups; toutesfois, qui auroit envie d'estre bientost martyr et despouisser sa mauvaise peau pour entrer en gloire, qu'il te failoit qu'aller là.

Depuis ce temps là les Hespagnols n'y fréquentèrent pas fort, tant à l'occasion de cela comme aussi pour ce que ce pays-là n'avoit pas le bruit d'estre fort riche en mines d'or, ou autres singularitez qui valussent la peine d'y alles.

La reison du nom de la Floride. Quelques l'oyages des François en icelle.

Quant à nos François, il y ha plus de soixante et douze aus qu'ils ont descouvert la coste des Molues, qu'on appelle communément Bracaleos (à cause que ceux du pays appellent ainsi ce poisson-là), laquelle est environ à la hauteur de France. Elle fut premièrement descouverte, environ l'année 1504, par les Normans et les Bretons, qui y vont pescher tous les ans, à raison de quoy le cap, où la terre neuve commence à se tourner du north à l'ouest (qui est environ à 800 lieues de Dieppe), s'appelle le Cap des Bretons. Quant à la coste qui est depuis le Cap des Bretons. Quant à la coste qui est depuis le Cap des Bretons, elle fut descouverte, l'un 1524, par un grand pilote florentin nummé Jean Verrazano, qui y fit divers

voyages, au nom du grand Roy François et de madame la Régente. C'estoit un homme fort expert au sait de la navigation, et avoit délibéré, moyennant la faveur et libéralité du Roy François, de descouvrir toute ceste partie de ce continent des Indes jusques sous le pole, nonseulement en suyvant le long de la coste, mais mesmes en pénétrant le plus avant qu'il luy seroit possible audedans des terres; et quand et quand de persuader an Roy d'envoyer là des gens pour habiter en quelques endroits de la coste, où l'air est aussi tempéré, le terroir aussi sertile qu'on sauroit desirer, avec fort belles rivières et sort beaux ports de mer, si grands et si capables qu'il n'y ha slotte de navires qui ne peust renger aisément dedans. Mais ce gentil capitaine de marine, au dernier voyage qu'il sit, ainsi comme il pensoit mettre pied à terre avec quelques compagnons du navire, il sut tué et mangé par les sauvages.

André Thevet en dit bien davantage. Il est vray que je ne m'en suis point encore servi, à cause des grandes vanitez et niaiseries que l'on trouve en cest auteur-là, et mesmement une lourde ignorance en l'histoire et en la cosmographie avec, dont il fait profession. Car, sans aller rechercher curieusement pour le présent toutes les santes qui sont dans sa Cosmographie universelle, je me contenteray d'en remarquer ici quelques-unes qui servent à ce propos. Au premier chapitre du vingt-troisième livre de sa Cosmographie, où il descrit la Floride, il conte entre les provinces de la Floride les pays de Pamiro, les Avanares, les Albardaos, Apalachen, Anté, Xamo, et cependant c'est bien chose asscurée, suyvant toutes les cartes maritimes et le raport de ceux qui y ont voyagé à meilleures enseignes que Thevet, que Pamiro est à plus de cinq cens licues de la Floride. Au quatorsiesme chapitre du vingt-deuxiesme livre, il conte Vicaragua et Juraton entre les provinces du Pérou, qui est une asnerie toute maniseste. Il y en a bien d'autres que je remarqueray à loisir quelque jour, Dieu aidant.

Quant à l'histoire, il ne sait que le cerf de mentir en ce qu'il ha veu et en ce qu'il ha ouy dire, comme quand il escrit au vingt-troisiesme livre de sa Cosmographie, chapitre seziesme, « que François Pizarre perdit ses navires chargés du butin des Roys et seigneurs mexiquains, lorsqu'il prenoit la suite pour éviter la sureur du seigneur de Mendoze et autres seigneurs hespagnols envoyez de l'empereur Charles-le-Quint pour ouyr les plaintes et saire justice dudit Pizarre et autres de sa suite; ce qui fut exécuté avec le temps. Car estant averti des complots et entreprises d'avoir voulu s'impatroniser sans recognoistre ne Roy ne roc, sut condamné d'avoir la teste trenchée, ce qui sut sait. » Voilà les propres termes de ce passage-là, où il y ha autant de fautes et de mensonges que de mots; car premièrement, quand il dit que Pizarre s'ensuioit du pays de Mexico, cela est saux. Chacun sait que Pizarre n'alla point conquérir en Mexico, mais au royaume du Pérou, qui en est à plus de douze cens lieues. Après, quand il dit que Mendoze sut envoyé pour justicier Pizarre, cela est saux aussi; car Dom Antoine de Mendoze fut envoyé en Mexico en titre de vice-roy, du temps de Cortez. Il est vray qu'il sut bien envoyé depuis pour gouverner le Pérou, mais ce sut plus de dix ans après la mort de François Pizarre et lorsqu'il n'y avoit pas un des Pizarres qui portast les armes au Pérou. Item, quand il dit que François Pizarre sut condamné à avoir la teste trenchée, il monstre bien qu'il n'ha jamais mis le nez dans les histoires d'Hespagne ou qu'il veut démentir tout le monde; car les petits ensans savent que François Pizarre fut tué à Lima, en sa maison, par le moyen de quelques conjurez qui tenoient le parti d'Almagro; et que, depuis, Gonzalle Pizarre, son frère, fut exécuté par le commandement du président Pierre de la Gasca. comme l'on peut voir au troisiesme livre de la présente histoire. Voilà l'ignorance impudente de Thevet, qui eust mieux fait d'apprendre des autres, et confesser ingénuement de qui il tient ce qu'il dit, que de mentir si évidemment en moine effronté, et cependant faire accroire qu'il ha esté partout et qu'il n'ha point voulu glenner sur les moissons d'autrui.

Toutes ois, quoyqu'il soit tel, si est-ce que je réciteray ici simplement ce qu'il dit de la Floride, et luy feray plus d'honneur qu'il n'ha sait aux autres. En premier lieu, je approuve ce qu'il dit de l'étymologie du nom de la Floride, à savoir qu'elle ne fut pas seulement nommée ainsi à cause que le capitaine Jean Ponce y arriva le jour de Pasques flories, mais que l'apparence et face de ceste terre-là sut la principale cause que ce nom-là luy sut donné. « Car toute la terre voisine de ces pays-là, dit-il, est tellement chargée d'herbes et de sleurs, et la mer semblablement, que, quelque profonde que elle soit, se diroit-on que c'est un pré le plus beau et verdoyant que l'on voye ici durant le printemps. Et l'ayans veue estre telle, tant les nostres qu'autres de l'Europe, l'appellèrent Floride, approchans plus du nom latin que de celui qui est samilier à chacune nation, au lieu que paravant elle s'appeloit Jaquaza par les habitans et sauvages du pays.

Après, venant à parler des François qui la descouvrirent du temps du Roy François premier et long-temps auparavant, et commencerent des lors à adoucir le sanvage et l'attirer à leur alliance, voici ce qu'il adjouste : « Mesmes, Jean Verazze, Florentin (c'est ce Verrazzano duquel j'ay



parlé naguères), le dix-septiesme de mars, l'an 1524, partit de Dieppe par le commandement du Roy François; lequel costoya toute la Floride jusques au trente-quatriesme degré de hauteur et trois cens de largeur, et illustra toute ceste coste, et y mit quelque nombre de peuple pour la cultiver, lesquels à la fin furent occiz et massacrez par ce peuple barbare. Lors l'Hespagnol ne le Portugais n'y avoient fait attainte. » Et un peu plus bas : • Pour retourner à nostre pointe de la Floride, le peuple y est tout tel qu'au plat pays, sauf qu'il n'est du tout si cruel et à tout le moins plus sot et plus simple. Ils sont de couleur olivastre, de grande corporance et bien proportionnez, et vestus en tous temps de peaux de bestes, tant hommes que femmes; la pluspart desquels sont peints par le corps, par les bras et par les cuisses, de fort beaux compartimens qui ne se peuvent jamais oster, à cause qu'ils sont picquez dans la chair. Ils sont grands dissimulateurs et traistres, vaillans néantmoins de leurs personnes et qui combatent fort bien. Ils n'ont autres armes que l'arc et les flesches, la corde desquels ils font de boyau et cuir de cerf, aussi bien accoustrées et d'aussi différentes couleurs que l'on sauroit faire en France; et forrent leurs flesches de dents de poisson et de pierres qu'ils accoustrent fort proprement. Ils font exercer les jeunes hommes à bien courir et tirer de l'arc, et méttent un prix entre eux, lequel est donné à celui qui ha l'haleine plus longue. He prenent aussi grand plaisir à la chasse et à la pescherie.

Les Roys du pays se font fort la guerre les uns aux autres, laquelle ne se même que par surprinses, et tuent tous les hommes qu'ils pénvent prendre, puis après feur atrachent la teste pour avoir leur chevelure, laquelle ils suspértent pour en flère un triomplie en l'auté mandants. Toutesfois ils sauvent les femmes et les enfans, qu'ils nourrissent et tiennent tous jours avec eux. Estant de retourde la guerre, ils font assembler tous leurs sujets, et, de grand joye qu'ils ont, ils sont trois jours et trois nuits à chanter, à danser et à faire bonne chère. Mesmes ils font danser les plus anciennes femmes du pays, tenans les chevelures de leurs ennemis en la main, et en dansant chantent louanges au soleil, luy attribuans l'honneur de la victoire. Aussi n'ont-ils cognoissance de Dieu ni de religion aucune, sinon de ce qui leur apparoist, comme le soleil et la lune.

alls ont des prestres qu'ils nomment jarvars, ausquels ils adjoustent du tout foy, parce qu'ils sont grands magiciens, devins et invocateurs de diables, et lesquels leur servent de médecins et de chirurgiens, d'autant qu'ils portent toujours avec eux un sac plein d'herbes et de drogues pour médeciner les malades. Ils sont fort sujets aux femmes et aux filles qu'ils appellent filles du soleil, et la pluspart d'eux sont sodomites. Il est permis aux Roys d'avoir deux ou trois femmes; toutesfois il n'y ha que la première honorée et recongnue pour Royne, les ensans de laquelle héritent seuls du bien et autorité du père. Les femmes font tout le mesnage, avec lesquelles ils n'habitent point depuis qu'elles sont grosses, ni ne mangent de aucune viande qu'elles ayent touché pendant qu'elles ont leurs fleurs.

« Quand ils vont à la guerre, leur Roy, qu'ils nomment Paraceusti, autres Paraousti, marche le premier avec un baston en une main et son arc en l'autre, avec son carquois garni de slesches, et est suivi de ses gens aussi garnis de leurs arcs et slesches; lequel auparavant que partir s'assied en une frescade, environné des Roys qui luy tiennent compagnie en ceste expédition. Ce saict, jettant la veue au ciel, se met à discourir de plusieurs choses et asises sujets à bien et vaillamment combatre, leur metdevant les yeux l'honneur qu'ils acquerront si une fois pportent la victoire de leur ennemi, et au contraire la e que ce leur sera s'ils sont deffaits. Et menaçant avec gard furieux que il jette la part que sont ses ennedonne à cognoistre à ses sujets l'envie qu'il ha de les éditer, et, saisant tel discours, jette souvent la veue aut, requérant le soleil de luy donner victoire de ts adversaires. Ce qu'ayant fait l'espace de demie, il verse avec la main une portion de l'eau qui luy pportée dans un vaisseau sur les testes des Paracousmi l'environnent, et le reste il le jette comme par fuet par despit dans un feu qui est là préparé tout ès. Ce faisant, il s'escrie par trois sois, nommant le de son ennemi, ce que font aussi après tous ceux suyvent. Ceste cérémonie, à ce que j'en ay pu enre, ne signifie autre chose sinon qu'il supplie le somy ottroyer victoire héroïque, qu'il puisse espandre ng de ses ennemis comme il ha respandu ceste cau à plaisir; davantage, que les Paracoustis, arrousez de ie de ceste eau, puissent retourner avec les testes de s ennemis, qui est le seul et souverain triomphe de s victoires.

Que s'il est question de combatre, ils font de grands et de grandes exclamations; et n'oseroit le Roi bouger la bataille ne soit finie, car s'il estoit si fol que de fuir, voyant les siens les plus foibles, ce seroit fait de et ne faudroyent de le massacrer. Si d'adventure ils ennent la victoire, ils prennent les testes de leurs emis morts et leur couppent tout le tour de leurs chez avec une partie du test, et, ce fait, se retirent dant graces au soleil et chantant ses merveilles. Datage ils envoyent devant un messager en leurs mai-

sons annoncer la victoire à ceux qui sont demeurez pour la garde d'icelle, lesquels incontinent se prenent à plourer; mais, la nuict venue, ils ne cessent de danser et saire mille esbatemens en l'honneur de la seste.

devant sa porte tous les cheveux de ses ennemis et les fait environner de branchages de laurier; et lors commencent les pleurs et gémissemens, lesquels, la nuirt venue, sont convertis en danses et plaisirs. Les maritimes se contentent d'occir leurs ennemis sans les manger; là où ceux qui sont bien avant en terre ferme les mangent après les avoir sacrifiez à leurs idoles, estans idolatres; là où les voisins de la mer, non pas tous en général, adorent le soleil, sans luy dresser aucun autel et sans luy faire sacrifice.

« lls sont de grande corpulence et vivent un long temps, et y en ha tel qui se trouvera avoir cent cinquante ans pour le moins. Et de ce me sera tesmoin le capitaine Laudunière, lequel, l'an 1564, par le commandement du Roy Charles dernier décédé, fit le voyage de la Floride pour la dernière sois, où il sit bastir le sort de Caroline, sur la rivière de May, en l'honneur dudit Roy. Estant dosques en ce pays et descouvrant les terres circonvoisines de son fort, arriva près d'une montagne de moyenne hauteur, le long de laquelle il mit pied à terre, et, s'es tant quelque peu reposé, chemina avec aucuns de sa troupe quelque espace de temps par les bois, et tant qu'ils amivèrent à une jonchée marescageuse, là où se trouvans creus du chemin, ils se mirent à l'ombrage d'un grand laurier pour se rasreschir un peu et résoudre quelque poinct d'entreprise.

« Alors ils descouvrirent cinq barbares de ce pays-li, demi-cachez dans les bois, qui ne se monstroyent point trop

asseurez de nos François, lesquels les saluèrent en leur langage, disans: Antipola Bonnasou, afin que oyans tel langage ils approchassent plus seurement, ce qu'ils firent aussitost. Mais d'autant que l'on se apperceut que les quatre derniers portoyent le derrière de la peau dont le premier estoit revestu, ils se doutèrent qu'il estoit quelque chose plus que les autres, joint qu'ils le nommoyent Paracusti. Parquoy quelques uns de la compagnie luy allèrent au devant, lesquels, en le caressant, luy monstrèrent leur capitaine, auquel ils avoyent sait une frescade de leuriers et de palmiers à la mode du pays, afin que per tels signes ils cognussent que les François avoyent autresois hanté avec leurs semblables. Ce Paraousti, estant approché dudit capitaine, luy commença une assez longue harengue, qui ne tendoit à autre fin sinon que il supplioit les François affectueusement de aller voir sa demeure et ses parens. Ce que luy estant accordé par lesdits Prançois, il donna audit capitaine Laudunière, pour gage de plus grande amitié, la peau mesme dont il estoit vestn, et, ce fait, le prit par la main, s'acheminant droit aux marcacages, au travers desquels le Paraousti et ledit capitaine, avec quelques François, furent portez sur les espaules de ces sauvages; et les autres, qui ne peuvent passer à cause des fanges et des boues, allèrent par dedans les bois et suyvirent un petit sentier estroit qui les guida jusqu'à ce qu'ils fuscent rendus à la demeure du Paracusti, de laquelle sortirent cinquante de ces sauvages pour plus honorablement recevoir les François et les sestoyer à leur mode, suyvant laquelle ils présentèrent d'entrée un grand vase de terre, d'une assez estrange façon, plein d'eau de sontaine claire et excellente, de laquelle ils présenthreat à un chacun, suyvant en ce faisant un certain ordre et révérence qu'ils porteyent aux uns et aux au-

tres, ausquels ils présentoyent à boire. La soif estant estanchée et les François rafreschis, le Paraousti les conduit au logis de son père, l'un des plus anciens personnages qui fust vivant en terre. Les François, respectant sa vieillesse, commencèrent par le gratisser par l'appellation de ce terme: « ami, ami, » dont le vieillard se monstra fort joyeux, puis l'interroguèrent sur le cours de son aage. A quoi il fit response se monstrant estre la première souche vivante de laquelle il estoit sorti cinq générations, leur monstrant un autre vicillard assis vis-àvis de luy, lequel l'outrepassoit de beaucoup en vieillesse; aussi estoit-il son père, et qui ressembloit mieux une escorce de bois qu'un homme vivant; car il avoit les veines, les nerss, les artères, les os et les autres parties du corps si apparoissantes au-dessous de la peau, qu'aisément on les eust nombrées et discernées les unes des autres. Ausi la vieillesse y estoit si grande que le bonhomme avoit perdu la veue, et ne pouvoit qu'à grandissime peine prosérer un seul mot.

Le sieur de Laudunière, ayant veu une chose si estrange, s'approcha près du jeune vieillard, le priant de vouloir respondre à ce qu'il luy avoit demandé touchant son age. Lors ce vieillard appella une troupe de sauvages; puis, frappant deux fois sur sa cuisse et mettant la main sur deux d'iceux, luy fit entendre par signes que ces deux estoyent ses enfans; puis, frappant sur leurs cuisses, luy en firent cognoistre d'autres moins vieux que ces deux premiers; ce qu'il continua en la mesme manière jusqu'à la cinquiesme génération. Or, combien que ce vieillard est son père encore plus vieil que luy, si est-ce que, selon leur port naturel, ils paroissoyent pouvoir encore vivre trente ou quarante ans; et si le moins vieil des deux avoit pour le moins deux cens cinquante ans.

«Voilà ce que m'en ha discouru le capitaine Laudunière, lequel par sa diligence ha descouvert beaucoup de pays an ceste coste de la Floride, et autres singularitez que l'omets pour éviter prolixité. Ils confissant l'ame estre ammortelle, et qu'il y ha un lieu député pour les meschans, lequel ils disent estre une terre fort froide, à muse que la plus grande incommodité qu'ils souffrent, c'est la froidure; disans au reste que les péchés des hommes sont punis en l'autre vie. Davantage ils croyent encore qu'il y ha un nombre infini d'hommes au ciel et autant sous la terre, et ont mille tites folies en leur créance, amaquelles ils adjoustent a de foy que les Turcs et les Perses à Mahomet.

« Le pays le plus proche de la mer est le plus fertile, à cause que les habitans, ayans esté ambesez de diverses nations, ont appris à semer du millet, qu'ils appellent tapolla, et une racine ressemblant au maiz du Pérou; et ont appei d'une herbe qu'ils appellent cassina, qui est compe ane laictue, de laquelle ils font leur bruvage, et le hoyvent tout chaud, après que l'herbe a bouilli dans l'eau, dissus que cela fait grand bien à l'estomac, et qu'il ha telle vertu que l'ayant beu ils deviennent tous en sueur, laquelle passée aste la faim et la soif pour vingt-quatre heures. Ils sement leur mil deux fois l'année, c'est à sçavoir en mars et en min , lequel est trois mois dans terre jusqu'à ce qu'il soit prest à recueillir, et les six autres mois ils laissent reposer la terre, laquelle ils ne fument point; ains, quand ils la reulent ensemencer, ils mettent le seu dedans les berbes et les font brusler ; ce fait, la labourent d'un in large houe, avec laquelle ment de bois fait comme u es vignerons labourent les vig s on France.

Quand il faut ensemen terres, le Roy fait assemper tous les je per se trouver, au labour, rong vi.

durant lequel il letit fait faire force bruvage, et les moissous estans saites et récueillies, et leur gros mil, est tout porté en la maison publique, là où il est distribué à chacun selon sa qualité et autant qu'il en peut saisoir pour six mois, d'autant que l'hyver ils se retirent trois ou quatre mois durant dedans les bois, là où ils font de petites maisons de palmier pour s'y retirer, et vivent durant ledit temps de gland, de poissons qu'ils peschent, d'hoystre, de cerfs, polles d'Inde et autres animaux qu'ils premnent, entre autres de la chair de crocodile, qui est belle et blanche, et de laquelle j'eusse souventessois mangé, n'eust esté qu'elle sent trop le musc. Ils mangent toutes leurs viandes rosties sur les charbons, et bouravées (quasi cuites à la fumée), ne retenant plus la première férocité et rudesse de leurs prédécesseurs, lesquels mangeoyent la chair crue et succeovent le sang de leurs ennemis. »

Item, un peu plus bas:

Portugais, qui me fait penser que ce soit quelque mot injurieux.

Ce peuple-ci, qui habite pres la rivière que les mostres

utit appolié Svine, west fort bosins et allables, aussi biest que coux qui demonsent pur la marina et sur la rivière de May, où estoit besti le fort que les desinguis y firent, et le mommbrent la Caroline ; lequel fut/ptit chescoagé par les Respagnols l'an 1565, le jour Sulvet-Matthiou, le Vingt-unitetat jour de septembre. Et le vingt-sixiesme un mois, comme les nevires françois vinesent soit de Course on the recognoistre l'exmemi, ils se virant investis si ettublicament que ils farent occis, massacres et jettes tit fitte, et constre deux essent teté definite et mis à fonts Don't jours sprès, le capitaine Jean Riband, de Dieppe, arriva, lequel, voyant ses forces inégales, commență à parlementer avec le chef de l'armée beapagnole, à la fly duquel s'estant fié, fut dusloyaument while avec non compagnon et tout le reste de sa skite. Ainsi, par troit divertes definites at on divers lieux, jaçait qu'ils Saucht avertix de la venue de Rotizas qui estait un compagné, nos gens farent massacrez jusqu'au mumbre de plus do mil bommes ; non qu'ils soient tant à reprendre-que l'ou poutroit bien dire, veu que mehans la vanue de lours ennemis, ne pensans point ceste tragédie, ils furent d'opinion d'alter au-devant. Mais ignorous de la fortune We trop hardis, ils perdirent ce qui se pouvoit biss garder s'ils ve fessent terres sur lours gardes dedens le fort qu'ils avoyent basti. L'on dit que ce fut pour le fait de la religion que les Hespagnols conspirérent ceste définite, fint per ruse on autroment, délibérant le ruine des François telle qu'ils l'out exécutée; mais je se suis pour en devinter. Bien say-je ee que j'en sy dit à plusieurs de mes amis qui catreprindrent le voyage, et qui, à men grand regret, y sont demetrez, et comme je lour remonstray le péril auquel ils s'aloyent lancer, von le voisinage des terres, stylent conducates, soyent insultires, desqualles

les Hespagnols se vantent d'estre seigneurs et les premiers qui ont donné attainte et descouvert ces pays-là, lesquels ne souffriront qu'on leur aille de si près visiter leurs terres du Pérou et de Mexique, leur mettant devant ce que firent les Portugais à l'endroit des nostres au fort de la rivière du Janaire, où toutesfois ils ne firent pas si grand massacre et si furent assez bien frottez, quoyque nos gens fussent en fort petit nombre et que les vivres et munitions leurs défaillissent. Ce qui est le plus à plaindre après la bonne trouppe de soudarts, ce sont les experts mariniers, qui n'est pas chose qui se puisse recouvrer tout à loisir.

Thevet parle ici du dernier voyage que sit le capitaine Jean Ribaut en la Floride, et en parle comme un clerc d'armes, quand il en juge par l'événement, disant qu'ils perdirent ce qu'ils pouvoyent bien garder et qu'ils surent trop hardis. Je croy que ces bonnes gens-là sirent tout ce que vaillans soudars et mariniers expers peuvent saire en une telle extrémité, et que Thevet eust esté aussi empesché qu'homme de sa robbe s'il s'y sust trouvé en personne.

Quant au capitaine Jean Ribaut, il avoit desjà auparavant, à savoir l'an 1561, sait un voyage assez heureux en ces terres-là, et y avoit basti un sort qu'il nomma Charles-Fort, du nom du Roy Charles neusicsme, dans lequel il avoit laissé vingt-six soudars sous la charge du capitaine Aubert; lesquels se comportèrent un espace de temps assez bien, mais à la sin ils entrèrent en partialitez et dissensions, dont le commencement procéda de la mort d'un soudart nommé Guernache. Cestui-ci sut pendu par son propre capitaine pour quelque saute qu'il avoit saite; cela sit cause que tous ses compagnons se mutinièrent et sirent mourir leur capitaine. Il y eut encore une

re chose qui les poussa à ce faire; ce fut le dégradeit d'armés que ce capitaine avoit fait à un autre soud nommé Lacheré, qu'il avoit confiné dans une isle. ès la mort de leur capitaine ils allèrent chercher ledit lart, qui estoit dans une petite isle distant environ s lieues de Charles-Fort, là où ils le trouvèrent si gre et si deffait qu'il n'en pouvoit plus. Estaus de reridans leur fort, ils eslisent un nommé le capitaine slas pour leur chef, qui s'en acquita si bien qu'ils vesent paisiblement pendant qu'ils furent là. Cependant, ans que les vivres leur accoursissoyent et qu'ils pyent aucunes nouvelles de France, ils délibérèrent hire un brigantin pour s'en retourner, encore qu'il eust homme entr'eux qui en seust l'art et la façon; essois la nécessité, maistresse des arts, leur apprit à le s, en intention de repasser en France s'il ne venoit secours, comme on le leur avoit promis.

ruand le brigantin fut parachevé, il fallut l'équiper e qui estoit nécessaire pour le voyage, comme de corm, de voiles, d'ancres et autres instrumens de navire, i ne savoyent où en prendre. Comme ils estoyent en s perplexité, voici arriver deux de ces petits roys du ii (Adusta et Maccou se nommoyent), avec deux cens ages. Ces soudards vont au devant d'eux et leur font ndre la nécessité où ils estoyent; ces roys, qui ne andoyent pas mieux que d'en vuyder le pays, leur mirent que dans deux jours ils apporteroyent autant ordes qu'il en faudroit. Pendant ce temps-là ces soucherchèrent tous les moyens de recouvrer de la poix ne par les bois, incisans les pins et les sapins, et se arbres gommeux, de tous costez, et en tirèrent s raisonnablement pour godronner le vaisseau, et staussi amas d'une espèce de mousse pour estouper

et calefeutrer le vaisseau. Il ne restait plus que les voils, que ils firent de leurs chemises et draps de lies.

Quelques jours après, ces doux roitelets revindrat comme ils avoyent promis, avec telle quantité de carde qu'il y en eust assez pour fournir à l'équippage de moite. En récompense de ce bien, les François leur lainteunt toutes leurs serpes, leurs couteaux, miroirs, et tout le reste de marchandise qu'ils avoyent. Et quand ils curunt appareillé, au premier bon vent qui survint, ils ar jettèrent en mer. Mais de malhour ils se trouvèrent caurts de vivres et d'enu douce, parce que leur navigation fat plus longue qu'ils ne pensovent; car à grand peine avoyent-ils encore fait la tierce part de leur route qu'ils furont surprins de calmes et de bonaces de mer ni ennuieuses qu'en trois semaines ils n'avanctrent pas vingteinq lieues.

Pendant ce temps-là les vivres accourcirent, et en vindrent jusques là qu'ils furent contraints de ne manger que chacun douze grains de mil por jour; encure n'en eurent-ils pas tousjours : de sorte que les vivres estimises leur estans saillis de tout poinct, il sallet qu'ils es jettuesent sur leurs souliers et sur leurs collets de cuir, et les mangérent. Quant au boire, quelques-uns cocavérent de moir de l'eau de la mer: mais outre ce qu'elle lour brusleit le gorge, elle leur causoit un escorebement de boyanz qui les tormentoit estrangement, mas les autres mous qu'ils avovent ; d'autres avalloyent de leur propre urine. Outre l'extreme famine et la soif qui les molestoyent, lour petit vaisseau s'ouvrit de tous costez, de sorte qu'îls me posvoyent suffire à espuiser l'eau qui y entroit, et perdoyent toute espérance de jamais revoir la France; et, pour les achever de peindre, il y eut un flot de mor et un vont impétueux qui les vont prendre et brisont le valueur

New regai, Les regues pessoyent per desent, et eux ne tenopent plus conte de jetter l'ont qui jes subporgeoit. generation if A car but the day ashare at the bon see Colories of der mis en examt le pou de chamin qui leur restois, leur sementate du anne ruere jours (et le nous econtinue ité du lie maragant tours. Sale les ancomagne tellement qu'eprès tvoir jetté l'eau du brigantin ils demeurérant enpannémois case have bairs as jone manger, an host designed ils stombésent en plus grand désespoir que jamais, papes Parquoy, an coate extransis. y en eut quelques-une qui proposèrent qu'il estoit plus profitant qui ann annual que tant de gens périment ; atresièrent donc que celui-là mourroit aur lequel le Liambarnit, ce qui fet exécuté en la personne de La mi, qu'éle tuérent, et en pertirent le chair également form tone, inquelle ils mangérent toute avec, après then son and jour chand; chose que pempois fries

de, après avoir longréssaps basais sur mer, mostre est test picié d'est, et curent le seus de le poste de gae ; dent de fanqui ei emmpertes d'aise qu'ils bis errer le brigantin cà et là sans tenir sentier ne Saidable die jie autolokett tit fei atter is a ant mit temperae susjoire bearagete an abbattens je ani figurait et l'abonde, il y avoit se ce savire tip matelot frapsois, leguel avoit esté avec un normand an le Novaelle : France : et 100 ce n recognut aisément et leur fit donner à boire per, Les Angiois ferent long-temps à commuter qu'ils an devoyent faire; mais à la passin ils mie mettes les pius débiles en terre, et ementer Angletores et les présenter à la Royan, qui a. délibération d'envoyer à la Nonvelle-Brance.



Voilà en somme le discours du piteux voyage de ces povres gens, qui expérimentèrent ce qui est dit su Psaume, à savoir : que les fols sont affligez à cause de leurs péchez, tellement que leur ame ha en horreur toute viande et viennent jusqu'aux portes de la mort. Adonc ils crient au Seigneur en leur destresse, et il les sauve de leurs angoisses.

Depuis, le capitaine Jean Ribaut y fut renvoyé, après le capitaine Laudunière, l'an 1575, et y fut massacré villainement, ainsi comme nous verrons aux discours suyvans.

Ce qui s'ensuit, presque jusqu'à la fin, est tiré d'un petit discours de ce qui advint au dernier voyage du capitaine Jean Ribaut, entrepris par le commandement du Roy de France, en la Floride; l'auteur de ceste petite histoire s'intitule N. le Challeux, en son épistre luminaire, lequel, estant de retour de là à Dieppe, d'où il estoit, rédigea par escrit ses aventures et celles de ses compagnons. Je n'y ai rien voulu changer; aussi vaut-il beaucoup mieux que ce soit luy-mesme qui récite ce qu'il ha veu et enduré que si un autre le contoit par ouir dire.

Le Roy de France envoye le capitaine Jehan Ribent en la Floride. L'envie vient à plusieurs de faire ce voyage. L'appareil se fait à Dieppe. Plusieurs changent de propos et se retirent de l'entreprise. Ceux qu'on peut retrouve sont ramenez et contraints de s'embarquer.

Le Roy et plusieurs princes et seigneurs en son conseil, auparavant que les troubles et tumultes de la guerre civile se levassent en ce royaume, avoyent arresté d'envoyer un bon nombre d'hommes, avec plusieurs navires, en l'une des contrées des Indes nommée la Floride, nouvel-

ent cognue et descouverte par les François. Par quoy it de pacification publié de l'autorité de Sa Majesté, propos se continua; et pour exécuter l'entreprise n Ribaut, homme de cœur et de conseil, et grandest exercé en la marine, fut mandé à la cour, et recept ommission du Roy de saire équipper sept navires qui tassent hommes, vivres et munitions par-delà, l'hoant du titre de son lieutenant et chef de tous les gens guerre qu'il avoit commandé lever à l'expédition telle entreprise. Et luy sut expressément dessendu r'attenter aucune descente en quelque autre pays ou que ce fust, singulièrement en nulle qui seroit sous la neurie du Roy d'Hespagne; ains que, singlant la nd'mer Occéane, il fist route droict à la Floride. Les relles de ce voyage à saire surent incontinent divuls partout, et plusieurs surent persuadez à se submetm commandement de ce capitaine et sous l'autorité Loy, menez toutessois d'assections diverses; car les estoyent incitez d'un desir honneste et louable de moer en la cognoissance de l'univers, pour en raper la science telle que le cœur de l'homme bien assis e naturellement, ayans opinion qu'à cela la navigaleur apporteroit grand avantage. Les autres, eschaufmeore en leur cœur de guerrier, s'y rendirent aussi, m mieux encourir la fascherie des eaux que, posans rmes, se retirer à leur première condition.

qui pouvoit aussi bien sort inciter les uns et les s, c'estoit le bruit qui couroit par-deçà, c'est à saque la Floride promettoit le sussisant contentement et ce que l'homme pourroit désirer en la terre, ant que ce pays recevoit du ciel une saveur et desingulière, quand il ne seroit ne glacé ne gelé de de froidure du septentrion, ne rosti et bruslé de l'ar-

deur du midi; que les champs, sans être labourez eu aucunement exercez, produisent assez de quoy soustenir et sussisamment entretenir la vie du peuple qui y habiteroit; qu'il semble que, pour en saire un pays des plus sertiles et riches de toute la rondeur des terres, ne seroit requis sinon qu'hommes diligens et industrieux employassent la bonté et graisse de la terre à l'utilité de genre humain; que, ayant son estendue du midi an aeptentrion, quasi en pareille longitude que nostre Europe, et sa latitude de vingt-trois degrez, souvent qu'elle estant frappée des rayons de son haut solcil reçoit en elle force chaleur, laquelle toutessois est tempérée non-senlement de la frescheur de la nuict ou de la rosée du ciel, mais aussi de gracieuses pluyes en abondance, dont le gazon en devient fertile, voire de sorte que l'heshe ferte y croist en hauteur admirable; qu'elle est riche d'es es de toutes sortes d'animaux; qu'ayant les champs pleins et spatieux, ce néantmoins ses montagnes sont sees hautes, les sleuves plaisans à merveille, arbres divens rendans la gomme odoriférante; que, tout cela considéré, ne pouvoit autrement advenir que l'homme ne trouvait là grand plaisir et singulière délectation. Plusieurs dons aliéchez de telles promesses, aucuns aussi d'un ausse desir de se faire riches en ce voyage à cause de l'or, se rendoyent par troupes en ceste ville où la monstre se dennit saire, pour en choisir ceux qui, au jugement du lieutenant du Roy en ceste part, se trouveroyent les plus idoines à continuer l'entreprise. Or, elle ne sut pas si toet mise e essect comme aucuns le désiroyent, et ceux principalement qui avoyent receu les soudars en leur hostel; car ils estoyent ennuyez d'avoir hommes qui sesent telle chère sans payer leur escot, combien qu'on leur promist avec asseurance qu'en bref temps ils seroyent contenter

et satisfaits ; et furent quetre mois et plus dans gesté ville à faire la piaffe, et finalement ils furent abligez per serment salemnel de se parter fidèlement au service du Roy, recevans la peye pour aix mois, se qui ne vint pas au content du coronel ; car environ le mois de mey, que de rechaf le dénambrement des horames se devoit faire pour embarquer, aucune de caux mesmes qui avoyent touché la paye, se formant une conscience d'un si long repage, estemnes aussi de le face berbare de la mey, changbent incontinent leurs propes et se retirérent sacrètement seus passer plus outre.

Or, pour aller andevant de sente dissolution et desbauchament d'hamma qui se promettoit, ils supent de reches instancement appoller, at lour fut commands are sout incontinent et à le mosme hours s'apphanquesent, qui sut le dinisame jour de may; et demantasmes en peste rade jusqu'au vingt-denzisame jour du masme moje, attendans quelques bestigils at farines. Le nombre des bompes qui montérent pour de royage esteit de trois cens, compris answers entirens area leave families. Et comme aque attendions le commandement et sommodité de pastre lieutenant de Roy et vent savorable, le mardi vingt-deuxiesme dudit mois pops frames sessillis de rents impéteeux, soul-Some of the part of d'autre, de sorte que les vagues s'entremescontrousest d'une lecon indicible, et despèrent telle frayeur à nos mariniers qu'ils ne trouvèrent autre remède mi moyen propre, sinon couper les cables, quitter les aneves et mous abandonner ou gré du vent. Le plus violent qui fust fut un vent de morden, lequel mens chesse d'une selle viteres qu'incontinent nons velesmes en Marge-de-Grace, et là demourance trais jeurs, attendant popralles de Dieppe par un brigantin que nous y correynames exprès, et puis pous appareillessess de sous rade le vingt-

sixiesme du mesme mois. Et comme nous tendions à singler droit à nostre route, nous trouvasmes incontinent vent contraire, et nous commanda d'aller terrir et poser les ancres en l'isle de Wich, l'une des contrées d'Angleterre, où les Anglois voulurent cognoistre de nostre entreprise, et nous ayans cognus s'offrirent à nous faire plaisir. Or, du jour que nous arrivasmes là, qui fut le 28 de ce mois, nous y demeurasmes ancrés jusqu'au 14 de juin, et le jour mesme nous eusmes le vent nord-est à souhait et levasmes les voiles pour chasser droit à la Floride, laquelle nous appelions comme une nouvelle France. Et demeurasmes singlans la grand'mer Occeane deux mois entiers, premier que peussions avoir aucune cognoissance des terres de la Floride, réservé l'une des isles des Entilles, appellées des paisans Vocaionques et en françois la Grand-Lucoise. Aucuns des nostres la voulurent appeler du nom de Catherine, la Roine mère du Roy, et disent qu'elle est de vingt-sept degrez de latitude. Nous trouvasmes aussi quelque navire à deux cens lieues de là vers l'eau, mais nous ne l'approchasmes de plus près que de trois ou quatre lieues.

La flotte de France arrive en la Floride. De la mode des habillemens, les coustumes, les viandes, le bruvage, la religion de ceux de la Floride. Des crocodiles et serpens volans qui y sont.

Lorsque nous susmes arrivez en la terre de la Floride, qui sut le quatorsiesme d'aoust, nous apperceusmes le seu que les Indiens nous saisoyent. Nous envoyasmes le brigantin, qui descouvrit une petite rivière, et au-desens de l'emboucheure s'y trouvèrent quelques sauvages qui troquèrent quelque argent à la marchandise que nous avions

apportée de ce pays, et disoyent que l'argent leur estoit demeuré d'un navire là eschoué revenant des Entilles. Nous y trouvasmes aussi un seul Hespagnol eschappé d'un naufrage, il y avoit vingt ans passez, lequel nous recueillismes avec nous, et nous enquismes s'il auroit entendu quelque chose des François et où ils pourroyent estre campez; lequel nous respondit ne rien savoir autre chose que ce qu'il avoit entendu des sauvages; c'est qu'ils estoyent placez à cinquante lieues plus nord que le lieu où nous avions terri.

Or, de là nous resinglasmes loin au long de la coste, qui nous sembla basse et la terre sablonneuse, plantée d'arbres sort petits; et y sont aussi les marées qui viennent du susuest assez petites. Et à mi-chemin de là nous descouvrismes une rivière que nos gens auparavant avoyent appellée rivière de May, où messues les marées ne sont grandes qui viennent du nord-nord-est, et peut-on voir à cause de la besse-cau la bouhue des ancres ; et avons esprouvé qu'à trois ou quatre lieues de la terre n'y ha que six ou sept brasses d'eau environ. Il me souvient aussi qu'entre la rivière de May et une autre qu'on appelle d'Ay, nous en cognusmes une autre qui demeure nord de celle de May environ deux lieues. Et là, mouillans l'ancre chasque muict à huict ou neuf brasses d'eau, trouvions sons de sable, aucunessois de gravier et aucunessois de vasc. Nous sondasmes aussi la rivière des Dauphins, la trouvasmes hante sur la barre de deux brasses, mais la mer y croist de trois quartiers de brasse.

Et après que nous eusmes le long de la coste regardé à descendre, le vingt-septiesme d'aoust nous vinsmes mouiller à la rade de la rivière de May, à sept brasses d'eau, demeurant de l'eau à la terre environ deux lieues. Le mer-credy yingt-neufiesme du mesme mois, nous entrasmes

trois des petits navires et chassasmes à mont la rivière, droit au fort de la Caroline, que nos gens avoyent auparavant basti pour leur estre lieu d'asseurance et de retraite; place assez commode, tant pour la rivière qu'elle ha d'un costé et le bois de l'autre, qui n'est distant que d'un bien petit quart de lieue, et le champ entre le fort ut la bois, et un costeau fort plaisant tout couvert d'herbus fort grandes et espesses; et n'y ha chemin au bois chaen que de la largeur de un pas d'homme, que nos gens avoyent fait pour aller à la fontaine dans le bois.

Quand done nous susmes arrivez près de celle place, nostre lieutenant sit descharger et porter les vivres au fort et autres munitions pour recréer la place, de cettmanda que nous, artisans, semmes et petits enfant, y allinions, et nous y sit conduire par le sieur d'Ully, de Busticuire et autres, ausquels aussi il bailla la garde de sén plus précieux bagage. Ceux qui nous attendoyent au fore furent grandement resjouis de nostre venue, car sin escayant engoissez et troublez d'estre si long-temps sant riun unir de la France; et qui plus augmentoit leur douleur, se cotoyent sans vivres, sinon qu'ils cussent voult se renger à la façon de vivre des paisans sauvages, desquets ausure ne pouvoyent-ils rien avoir, sinon par courses, avec force et violence, comme plus amplement mous diress en son lieu.

Or, quand nous susmes de séjour, je considératy la sume des habitans de la terre, qui me semble bonne et auts humaine, car les hommes sont droits et quartes et d'un teint tirant au rouge. J'ai entendu qu'ils but roy un chaque village, et pour ornement ils out le cuir marqueté d'une estrange suçon. Ils n'ont aucun account entent, pur plus les hommes que les semmes; mais la semmes etiat un petit voile de pelisse de cers ou d'autre authoris, le mand

batant le costé gauche sur la cuisse, pour couvrir la partie de sa nature la plus hombouse. Ils ne sont ne camus se hippus, ains ont le visage rond et plein, les yeux aspres et vigoureux. Ils nouvissent leurs cheveux fort longs et les troussent proprenent à l'entour de leur teste, et este trousse de cheveux leur sert comme de carquois à porter leurs flesches quand ils vont en guerre. C'est merveille que soudainement ils les ont en main pour en tirer lein et droit au possible.

Quant aux mours, ils sont dissolus; ils n'enseignent point leurs enfans et ne les corrigent sucunement. Ils prendent sens conscience et s'attribuent tout ce qu'ils penvent secrètement emporter. Chaenn ha sa femme propre, et gardent le mariage, voire avec toute rigueur. As vont en guerre contre les pays frontiers qui sont de divers langages. Leurs armes les plus insignes sont arcs et flesches. Leurs demeures sont de figure ronde et quasi à là façon des colombiers de ce pays, fondées et esta-Mies de gros arbres, convertes au-dessus de seuilles de palmier; et ne craignent point les vents et tempestes. Ils sout souvent faschez de petites mouches, lesquelles ils appellent en leur langage maringone; et faut ordinairement qu'aux maisons ils sassent seu, et expressément sous leurs lits, afin d'estre délivrez de ceste vermine. Ils disent qu'elles picquent fort asprement, et la partie de la chair touchée de feur morsure devient comme celle d'un ladre. Its n'estiment rien plus riche ou plus beau que plumes d'oiseaux de diverses couleurs. Ils ont en grand prix petits calcules qu'ils font d'os de poissons, et autres pierres verdes et rouges.

Leurs vivres sont racines, fruits, herbes et poissons de diverses sortes; et le poisson leur est fort gras qu'ils sorissent et l'appellent en leur langue bessquess; ils en

tirent la graisse et s'en servent au lieu de beurre ou de autre sausse. Ils n'ont pas du blé, mais ils ont le mil ca abondance, et croist à la hauteur de sept pieds ; il a son tuyau gros comme celui d'une canne, et son grain est gros comme un pois, l'espy long comme d'un pied; a couleur est ainsi que celle de la cire récente. Le mayer d'en user est premièrement de le froisser et résoudre et farine; puis après le dessont par meslinge et en sont les migan, qui ressemble le ris que l'on sert en ce pays. Il le faut manger aussi tost qu'il est fait, pource qu'il se change incontinent et n'est point de garde. Ils ont force vigues bastardes, rampantes à l'entour des arbres, ainsi que nous voyons en quelques contrées de ce royaume ; mais ils n'ont point l'usage d'en tirer le vin. Leur bouson, qu'ils appellent cassinet, se fait d'herbes composees, et m'a semblé de telle couleur que la cervoise de ce pays; j'en ay gousté et ne l'ay point trouvé fort estrange.

Quant au pays il me semble montueux et y ha beaucoup de forests, qui peut bien estre cause de tant de bestes sauvages, lesquelles ils disent porter grande nuisance à ceux qui ne se donnent garde. Je laisseray à dott beaucoup de choses des animaux estranges desquels seulement j'ay ouy parler; ce m'est assez de raconter sei ce que j'ay veu et qui me semble digne de mémoire pour la postérité, et singulièrement des crocodiles, que l'on voit assez souvent sortir du sable pour aller à leur prove. Nous en avons veu plusieurs, mesmes un mort, et avoss mangé de sa chair qui nous sembla tendre et blanche comme celle d'un veau et quasi du mesme goust. Il avoit esté tué d'un coop de harquebouzade porté entre deu escailles; que s'il n'eust esté la frappe, ses escailles autrement sont assez fortes pour les garentir de tous couja. Il avoit la gueule fort grande et les machoires renverses

d'une horrible façon, desquelles les dents s'entretenoyent ainsi qu'un pergue, et pouvoit ouvrir la gueule assez grande pour dévorer une genisse. Il estoit long de corps de douze à treize pieds; il avoit les jambes fort courtes à la proportion du corps, ses ongles estranges et cruels, sa queue forte et longue, en quoy gist sa vie et sa principale deffense. Aussi je n'ay veu en sa gueule aucune apparence de langue, si elle n'estoit cachée en son palais, car il avoit (comme j'ay dit) la machoire de dessous dessus, chose monstrueuse et qui seulement à regarder pouvoit donner frayeur sux hommes.

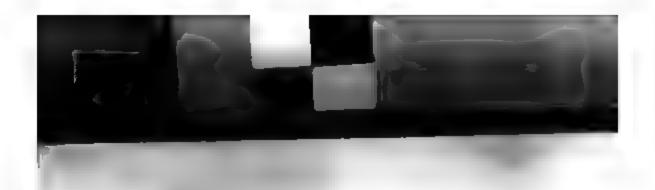
J'ay ven aussi un serpent mort, assez près du bois, qui avoit esté tué par l'un de nos gens, duquel les sauvages vindrent couper la teste et l'emporterent avec un grand soin et diligence; je n'ay peu savoir la raison pourquoy. Il avoit ailes par lesquelles il pouvoit aucunement voltiger ser la terre. Aucuns des nostres estimoyent que les sauvages faisoyent cela par quelque superstition, et, à ce que j'en ay veu, ils ne sont pas sans opinion de divinité. Mesmes aussi ay-je prins conjecture de quelques circonstances que facilement on les pourroit dresser, non-sculement à civilité et hompesteté, mais aussi à sameteté et religion, si le décret du Seigneur le permettoit; car aussitost que la cloche du fort avoit sonné pour faire les prières, ils se trouvoyent en la place, et là, comme nous, dressoyent les mains au ciel, voire avec révérence et attention.

Cinq navires espagnols arrivent en la Floride. Les Hespagnols surprennent le fort des François au dépourreu et font un hurrible massacre de tous ceux qu'ils y trouvent.

Ce temps pendant nostre coronal estoit après pour s'acquitter fidélement de sa charge et donnoit ordre que 1000 v1.

tirent la graisse et s'en servent au lieu de beurre ou de autre sausse. Ils n'ont pas du blé, mais ils ont le mil en abondance, et croist à la hauteur de sept pieds ; il a son tuyau gros comme celui d'une canne, et son grain est gros comme un pois, l'espy long comme d'un pied; sa couleur est ainsi que celle de la cire récente. Le moyen d'en user est premierement de le froisser et résoudre en farine; puis après le desfont par meslinge et en sont lour migan, qui ressemble le ris que l'on sert en ce pays. Il le faut manger aussi tost qu'il est fait, pource qu'il se change incontinent et n'est point de garde. Ils ont force vignes bastardes, rampantes à l'entour des arbres, ainsi que nous voyons en quelques contrées de ce royaume ; mais ils n'ont point l'usage d'en tirer le vin. Leur boisson, qu'ils appellent cassinet, se fait d'herbes composées, et m'a semblé de telle conleur que la cervoise de ce pays ; j'en ay gousté et ne l'ay point trouvé fort estrange.

Quant au pays il me semble montueux et y ha beaucoup de forests, qui peut bien estre cause de tant de bestes sauvages, lesquelles ils disent porter grande nuisance à ceux qui ne se donnent garde. Je laisseray à dire beaucoup de choses des animaux estranges desquels seulement j'ay ouy parler; ce m'est assez de raconter ici ce que j'ay veu et qui me semble digne de mémoire pour la postérité, et singulièrement des crocodiles, que l'on voit assez souvent sortir du sable pour alter à leur proye. Nous en avons veu plusieurs, mesmes un mort, et avons mange de sa chair qui nous sembla tendre et blanche comme celle d'un veau et quasi du mesme goust. Il avoit esté tué d'un coup de harquebouzade porté entre deux escailles; que s'il n'eust esté la frappé, ses escailles autrement sont assez fortes pour les garentir de tous coups. Il avoit la gueule fort grande et les' machoires renversees



DE SECRIBE (1565).

209

d'une horrible façon, desquelles les dents s'entretenoyent ninsi qu'un peigne, et pouvoit ouvrir la gueule assez grande pour dévorer une genisse. Il estoit long de corps de douze à treize pieds; il avoit les jambes fort courtes à la proportion du corps, ses ongles estranges et cruels, sa queue feste et lengue, en quoy gist sa vis et se principale deffesse. Antei je n'ay veu en sa gueule aucune apparence lathaque, si elle n'estoit cachée en son palais, car il avoit festeur j'ay dit) la mechoire de dessous dessus, chose similationse et qui seulement à regarder pouvoit denner festeur les literatures.

J'ay-venantai un serpent mort, amez près du bois, qui sont esté tué par l'un de nos gens, duquel les sauvages vindrent couper la teste et l'emportèrent avec un grand soin et diligence; je n'ay peu savoir la raison pourquoy. Il atoit alles par lesquelles il pouvoit aucunement voltiger sur la terre. Aucune des nostres estimoyent que les sauvages faisayent cela par quelque superstition, et, à ce que j'en ay veu, ils ne sont pas sans opinion de divinité. Mesmes anni ay-je prins conjecture de quelques circonstances que fasilement en les pourroit dresser, non-sculement à civilité et hemasteté, mais aussi à saincteté et religion, si le décret du Seigneur le permettoit; car aussitest que la clache du fort avoit sonné pour faire les prières, ils se trouveyent en la place, et là, comme nous, dressoyent les maine au ciel, voire avec révérence et attention.

Cinq navites espagnols arrivent en la Floride. Les Hespaguois surprennent le fort des François au dipourveu et font un harrible massacre de tous ceus qu'ils y trouvent.

Ger Attage : pendent nostre coronal esteit après pour s'anquitter fidblement-de en charge et donneit ordre que 1005 TL

la place sust tellement remparée et munie qu'elle servist après de sauve-garde, si d'aventure les sauvages nous eussent voulu courir sus; lorsque le lundi troisiesme de septembre arrivèrent près de nostre équipage cinq navires hespagnols, l'amiral se monstrant à la bauteur de quatre cens tonneaux, la barque de cent cinquante, suivis de trois patences qui vindrent mouiller l'ancre à l'ensonseure de nos quatre navires, environ les neuf heures du soir. La nuict ils parlementèrent ensemble, et sur ce que les nostres demandèrent pourquoy et à quelle fin ils les cerchoyent, respondirent qu'ils estoyent ennemis et que la guerre estoit sussisamment déclarée. Lors les nostres regardans à la sorce des Hespagnols, à leur envie et mauvais voloir, deshabillèrent et mirent les voiles haut, et les Hespagnols firent chasse après eux; mais ils me les peurent avoir à la voile; par quoy ils se retirérent en la rivière des Dauphins, car là ils avoyent delibéré de faire descente, après avoir communiqué de nostre ruine avec le sauvage, comme l'issue de leur entreprinse l'ha sait finalement cognoistre. Et de ceste rivière envoyèrent de leurs hommes, par embuscades, autant qu'ils pensèrent estre de nécessité pour exécuter leur entreprinte; et avons depuis entendu des sauvages qu'ils estoyent en armes environ six cens hommes. Tost après trois de nes navires revenus à la rade, car la Trinité, nostre amirale, avoit esté emportée vers l'eau, le capitaine Jean Ribout se délibéra avec ces trois d'aller trouver les Hespagnols, après avoir résulu en son conseil qu'il estoit nécessaire de se monstrer contre eux sur les eaux, sinon que nous voulussions encorir la perte de nos vaisseaux; ear nos hommes estant à terre, rien ne les cust empeschés d'aborder nos navires et de les crocher, qui aous sembloit une perte intolérable, pour ce régard principalement; c'est à

autoir que n'autique pour l'advenir commodité d'envoyer en France pour faire entendre à la majesté du Roy de Fostat de mostre entreprise. Par quoy le lundy dixiesme jour de ceptambre, treis houres après midi, le capitaine et finatement du Roy voulut revoir ses hommes, et après les avoir exherest de bien faire pour le service du Roy. s'ambarque ensemble avec oux, prenant pour sa dell'ense nespeculement les soldats qu'ils avoyent neuvellement améliez, mais mussi les plus signalez de coux qui tenoyent in ginet auparavant, nommément l'enseigne, caperal et accomet du capitaine Landonière. Ce capitaine, ennuyé de n'avairement and a usu velles de France, et insché d'estre privé de téreus, un peu auparavant que nous fessions là arrivez passoit à retourner; et cependant ne se soucioit hannoup al tente de en compagnie faisoyent chose aux sanvages de quely lettrhouse affection so destournest des François; sins Eles permettoit forcer et amener prisonniers dans le fort, granden et ravir dour mil et autres choses que la mécauité, mounts estrucets accure by , lequelle leur communicit. Et d'autant que le desir de se venger est unterellement planté un caur de l'homme, moumes sunsi l'appétit coursum à tous les animent de se deffendre, son corps et sa vie, et de desteurner les choses qui serablent apporter quelque naismos, il no faut douter que ce sauvege na completag et pratiquest avec l'Hespagnol comme il sa pourroit diliveter de ceste gent, de laquelle il estoit et en seu corps et en ses biens travaillé.

Le merdy onzienne de septembre, à huiet heures du matin ou environ, loreque nos gens estoyent aune près des Mappagnols, se levs un tourbillon de vent qui contimutibugitamps, avec grosses pluyes, delaire et tenmerres, divertoige his fais l'air estait comme en fau, et les parties affinytées ides atomaces du ciel s'escantissent. Les noutres trois navires surent contraints de ponger, et les autres, amiral et barque hespagnole, de faire le vent bon; et dura la malice de ce temps jusqu'au vingt-troisiesme jour de septembre. Or, les Hespagnols descendus à terre eurent assez le loisir de nous espionner, et mesmes de s'informer des moyens qu'ils tiendroyent pour nous surprendre, estans bien advertis que nos sorces estoyent sur les eaux, et que le reste qui estoit demeuré au sort estoit composé partie de malades encore altérez de l'air de la mer, partie aussi d'artisans, de semmes et de petits ensans, le tout montant au nombre de deux cents quarante ames, recommandés à la garde et diligence du capitaine Laudumière, qui ne se doutoit aucunement qu'aucune sorce peust venir par terre pour les endommager.

Parquoy, la garde levée pour s'en aller rafreschir, à cause du mauvais temps qui avoit continué toute la nuict, un peu devant soleil levant, la pluspart des nostres au fort dormans et en leurs lits le guichet ouvert, l'Hespagnol, ayant tracassé bois, estangs et rivières, conduit par le sauvage, et arrivé le jeudi vingtiesme jour de septembre au matin, temps fort pluvieux, entrent sans nulle résistance dans le sort et sont une horrible exécution, de la rage et surie qu'ils avoyent conçue contre nostre nation. C'estoit lors à qui mieux mieux esgorgeroit hommes sains et malades, semmes et petits ensaus, de sorte qu'il n'est possible de songer un massacre qui puisse estre esgalé à cestui-ci en cruauté et en barbarie. Aucuns des nostres les plus habiles, sortans de leurs lits, s'escoulèrent et se sauvèrent de vistesse dans leurs navires qui estoyent en la rivière, laissez du coronal à la garde de Jacques Ribaud, capitaine d'un navire nommé la Perle, et de Louis Bal-· lard son lieutenant. Les autres surpris sautèrent par-desde palisade; singulièrement le capitaine Laudunière



se aurea par-là, avec celle qui le servoit à la chambre. : Je fes anni surprine, allant à ma besogne le fermoir à în main; car sortent de la cabane je rencontray les ennemis, et ne trouvey autre moyen d'eschapper sinon tourmur les dos et me haster au possible de sauter aussi pardessus la pelissade ; car j'estoye suesi poursuyvi de pas à put d'une picque et pertizane. Et ne say comment autremant; sinon de la grace de Dieu, mes forces se redoublirant; de moy, di-je, povre visillard que je suis et tout gris. Toutesfois je sautay le rempart, ce qu'à loisir je n'eure peu faire en rampant, car il estoit eslevé de huict à ment pieds, et lors je me hastay de me muver au hois; et comme j'estaye assex près de la rive du bois, à la distance d'un bon trait d'arc, je me retournay vers le fort et m'errestay un peu de temps sur la coste, d'autant plus hardiment pource que personne ne me poursuivoit. Et comme de cost endroit tout le fort, mesme la basse-cour, me fut descouverte, aussi vi-je là une horrible tueris qui se faisait de nos gens, et trois enseignes de nos adversaires plantées sur les remperts. Ayant donques perdu toute espárance de voir nos gens relliez, je résignay tous mes suns au Seigneur, et, me recommendant à sa miséricorde, grace of favour, je me lançay dans le bois ; car il me combluit que je ne pourroye trouver crusuté plus grande untre les bestes sauvages que celle des ennemis, lequelle j'acciye vou se desborder sur les mostres.

Or la misère et angoisse en lequelle je me trouvay lors pretté et esserré, no voyant plus en terre moyen de salut, dinon que le Soigneur, de grace spéciele et pardessus tente opinion d'homme, me délivrant, me faisait jutter sou-plus ét angleur, et d'une parele rempue de tristeme crier ditté su Beigneur e « O Dieu de nos pères et Seigneur de miséricie de qui nous as commandé de t'invequer messes

du profond des enfers et des abysmes de mort, promettant incomtinent ton ayde et ton secours, monstre-moy, pour l'espérance que j'ay en toy, quel chemin je doy tenir pour venir à fin de ceste misérable visillesse, plongée au gouffre de douleur et d'amertume. Au moins say que, sentant l'effet de la merei, l'asseurance que j'ay de tes promesses conçeue en mon cœur ne me soit arrachée pour l'appréhension de la cruauté de ces bestes sauvages et furiouses d'un costé, et de les ennemis et les mostres d'autre, qui nous en vueulent plus pour la mémeire de ton nom qui est invoqué sur nous que pour autre chose. Ayde-mov, mon Dieu, assiste-moy, car je suis tant affligé que plus n'en puis. » Et cependant que je faiseye ce discours, traversant le bois fort espés et comme tissu de ronces et espines, au-dessous des hants arbres, où il n'y avoit chemin ne sentier aucun, à peine avoy-je tracassé le chemin de demie-heure, quand je vins à entendre un bruit comme de pleurs et gémissemens d'hommes qui estoyent à l'entour de moy. Et m'avançant au nom de Dieu et en la confiance de son secours, je descouvri l'un des nostres, nommé le sieur de la Blonderie, et un peu arrière de luy un autre, nommé maistre Robert, asser cognu de nous tous, d'autant qu'il avoit charge de faire les prières en nostre fort. Tost après aussi nous trouvannes te laquais du sieur d'Ully, le neveu de M. Lebeau, maistre Jacques Tousé et plusieurs autres. Et nous assemblez, conférions de nos misères en commun, et délibérions de ce que nons avions à saire pour sauver nos vies. L'un des nostres, assez estime d'estre fort exercé en la lagge des Escritures Sainctes, proposa quasi en ceste manières

«Frères, nous voyons en quelle extrémité nous sommes; quelque part que nous tournions les yeux, neus ne voyons que barbarie. Le ciel, la terre, la mer, les hois, les

homesee, beef, rice no nous favorise. Que envenamous si, monerendane à la miséricarde de l'Hespagnel, il ques fera grace? Bien encor qu'il nous tue, ce sera pour seuffrir que pou de temps. Ils sont hommes, et es peut faire que, hur fureur appairée, ils nous recevent à qualque composition. Antropent, que pourrions aque faire à le rent-il per misua tomber en la main des hommes qu'en-la gueule de hestes saurages, ou bien se laisser mourir de faim en cesto écreo estrango? - Après qu'il cust sinsi poplé, la pluspure de mostre compagnie fut de son advis at luna son controll, nonchetant que je remonstrate la crusuté enteste tunto capgiunto des adversaires, et que se séastoit paint applement your une came on détat humain qu'ils avoyent exécuté d'une telle fureur leur entreprise, mais principalement pour l'advertissement qu'on leur avoit denné que nous gerions de conx qui se seroyent pélorarez à la prédication de l'Evangile ; que peus serious lasches de regarder plustost aux hommes qu'à Dieu, qui fait vivre les siens au milieu de la mort et donne ordinairement son emistance lossque l'espérance des hommes défaut. Aussi alléguey-je quelques exemples de l'Herriture à propes de Jagoph, de Daniel, d'Elie et des autres prophètes, mesmes das aphetrus, comme de sainct Pierre et de sainet Paul, qui term out été tirez hors d'affiction, voire par moyens untreardinaires et estranges au sons et à la reison de Finance. « Son bres, discy-je , n'est amoindri ni affoibli antiquenent; se main est toujours une. Ne vous souvientil point, discy-je, de la fuite des Israélites devant Phamo? Quelle espérance avoit le peuple d'eschapper des mains de co tyren puissant et cruch? It leur mercheit quast apr les talons; devant oux ils avoyent in mer, aux deux austes les montagnes innocessibles. Quey deux ! celui qui a quest la mer pour faire la voye à sou-peuple. et pour puis après engloutir ses ennemis, ne pourroit-il nous conduire par les lieux champestres de ce pays estrange? »

Quoique je tinse tels propos, six de la compagnie suyvirent la première proposition et nous abandonnèrent
pour se retirer à la part de nos ennemis, espérans trouver
grace devant eux; mais ils cognurent incontinent et par
expérience quelle folie c'est de se fier plus aux hommes
qu'aux promesses du Seigneur; car estans sortis hors le
bois, comme ils descendoyent au fort, ils furent incontinent saisis des Hespagnols et traittez à la façon des autres;
ils furent donc esgorgez et massacrez, et puis traines au
bord de la rivière, où les autres tuez au fort estoyent per
monceaux.

Les Hespagnols somment les François qui restoyent de se rendre. Les François le refusent. Les autres deschargent leur rage sur les morts.

Je ne veuil pas ici me taire de an exemple d'extreme cruauté. Jaques Ribaut, capitaine de la Perle, tenoit ses navires à l'ancre, à cent pas près de ceste boucherie, où il receut beaucoup de ceux qui eschappèrent de ceste tuerie. Or, les Hespagnols, ayans le cetur gros à extre de leur victoire et acharnez à partner le reste des François, braquèrent les canons du fort contre les mavires et hatteaux. Mais à cause du temps pluvieux et que les canons aussi estoyent' mal apprestez, ils ne firent aucun dommage à nos gens; mais ils firent marcher une trompette jusques à eux pour les sommer de se rendre. Et quand ils virent que cela ne les intimidoit sucunement, ils envoyèrent un de leurs hommes jusques aux navires, mettant en ayant l'autorité de dom Pèdre Malyendo, copopal de

ieur compagnie, pour composer avec nos gens, à telle condition qu'ils quittessent les navires et qu'ils se retiressent avec les batteaux, leurs bagues sauves, aux autres navires qui estoyent bas à l'embouchure de la rivière, distant du fort environ deux lieues. A quoy nos gene respondirent qu'ils n'entendayent qu'il y eust aucune guerre entre eux; que depuis six mois ils avoyent receu du Roy commandemust pour faire ce voyage; que tant s'en faut qu'il fust cintrepris pour faire tort ou exaction à sucun, quand il lung autoit expressément deffendu de Sa Majesté, et mesmes de com amiral, de ne faire descente en aucune terre d'Haspagne, ni mesmes en approcher, de peur de les offuncter - Nous avons gardé et observé inviolablement le commundement du Roy, et ne pouvez dire contre nous que mous ayous esté cause du massacre que vous avez fait de mes hommes, contre tout mage de guerre, ce qui men feit seigner le cour et de quoy pourrez bien vous reseastir en temps et lieu. Quant au navire que vous demandak, vous suriez plustost nos vies, et où vous nous vendries perfereer, nous employerous le moyen que Disse et matere nous a donné pour nous défendre. »

L'Hospegnol retourné rapporta que nos guns ne s'emacuoyent pour rien, ains qu'ils entoyent délibérez de so-bien desfendre. Lors ceste furieuse troupe rejetta en entire et singlant despit sur les morts, et les expectrent en manuere aux François qui restoyent sur les essex, et mesheyent à navrer le cour de ceux desquels ils ne pouveyent, comme ils enseent bien voulu, démembrer les enques car, arracheme les yeux des morts, les fichoyent au beut des degues, et puis avec cris, hurlemens et toute gaudieusse, les jettoyent contre mos François vers l'esta.

والمراجع والمراجع

Quelques François eschappez du massacre gaignent le rivage de la mer et rencontrent quelques - uns de leurs compagnons.

Quant à nous qui demeurasmes au bois, nous continuasmes à traverser, tirans à nostre jugement au plus près de la mer; et comme il pleut à Dieu conduire nos pas et dresser nos voyes, bientest nous pervinsues à la croupe d'une montagne, et de là commençaemes à voir la mer. Mais il y avoit encore grande distance, et, qui pis est, le chemin que nous avions à tenir se monstroit merveilleusement estrange et dissicile. Premièrement la montagne de laquelle descendre il nous estoit nécessaire estoit de telle hauteur et si roide qu'il n'estoit possible à homme, en descendant, se tenir debout; et jameis n'eussions osé nous mettre à descendre, sans l'espérance que nous avions de nous contretenis par les branghes des buissons, qui estoyent fréquens sur le costeau de la montagne, et, pour seuver le vie, n'espargnans point les mains, lesquelles nous avions toutes gastées et sanglantes, mesmes les jambes, et quasi tout le corps deschiré.

Or, descendus que nous susmes de la montagne, nous perdismes la veue de la mer, à causa d'un petit bois qui estoit contre neus, planté sur une petite coline; et pour aller au bois il nous salloit traverser une grande; préc toute de vase et de sondrière, couverte de rescenz et autre sorte d'herbes sort estranges, car le tuyau esteit dur comme bois et les seuilles nous découpoient piede et jambes jusques au sang, estans toujours en l'esu jusques au sourc. Et qui redoubloit nostre misère et calamité, la pluye tomboit tellement du ciel sur nous que, comme en un déluge, nous estions tout ce temps-là entre deux

cour, et plus none merchions avant et plus avani nous trenvions l'eau profonde. Et lors, pensant bien estre au dernier période de nostre vie, nous embrassames l'un l'entre, et d'affection commune nous commençarmes à sampirer et crier au Seigneur, accusans nos péchez et recognojeseus sur nous la rigueur de ses jugemens. « Hélas! Seigneur, disjons-nous, que sommes-nous plús que poyres vegationes à de terre? Nos ames toutes altérées de douleur sprandime entre les bras. O Père de miséricarde et Dieu de cherité! délivre-nous de ce pas de la mort, ou, si tu passe qu'en ca désert pous tirions le dernier souspir de la via agricte nous, à ce que la mort, de toutes choses la plus terrible, unos venent saisir, ne nous estonne davantage; Tunis que apous demeurions formes et stables au sens de ta faugur at hienvueillance, que nous avons tant et tant esproprié à cause de ton Christ, pour donner lieu à l'esprit de Seten, esprit de désespoir et de deffience. Car soit que meta appurions, nous protestons maintenant devent ta maistá que nous voulons mourir à toy; seit que nous visions a ca sera pour raconter tes merveilles au milieu de l'annamblée de tes serviteurs. »

Mos paières faites, nous marchasmes à grand paine droit en hoje, tant que nous arrivasmes près d'une grasse rinière qui compait au milieu de ceste prée. Le capal estoit sans aptroit, mais fort profond, et l'eau y couloit de grande vistesse, d'autant que tout ca champ pendoit vers la mer. Ce fut une autre augmentation de nos angoisses, car il n'y avoit homme des nostres qui osset entreprendre à pesser la rivière à la nage. Mais en ceste conclusion de nos pensies, quant à trouver moyen de passer outre, il me senvipt du bois que nous avions laissé derrière nous. Et appès avoir exhorté mes frères à patience et à contimer à him aspérer du Seigneur, je retourney au bois et

couppay une longue perche avec un fust d'un fermoir assez grand qui me demeura en main dès lors que le fort sut pris, et retournay aux autres qui m'attendoyent en grande perplexité. « Or çà, dis-je, frères, essayons si Dieu, par le moyen de ce baston, nous voudra donner quelque avantage de parfaire nostre chemin. » Lors nous couchasmes la perche dessus l'eau, l'un des nostres, et chacun à son tour, et la tenant par le bout et entrant dans l'eau, portoit la perche quant et soy. Et au milieu du canal, comme nous en perdions la veue, la poussasmes de force assez près de l'autre rive, où il print terre à l'aide des cannes et autres herbes qui estoyent à l'autre bord, et à son exemple passasmes aussi un à la fois; mais ce ne fut pas sans grand péril et sans boire beaucoup de ceste eau salce, voire et tellement que, nous venans à l'autre bord, nous avions le cœur tout espousseté, et estions ainsi affadis comme si nous eussions esté à demi-noyez. Après que nous fusmes revenus et que nous eusmes repris courage, tendans toujours à ce bois que nous avions remarqué proche de la mer, la perche mesme nous sut nécessaire à passer un autre bras d'eau qui ne nous donna pas moins de sascherie que le premier; mais, graces à Dieu, nous le passasmes et entrasmes le soir dedans le bois, où demeurasmes la nuict en grande crainte et tremblement, estant debout contre les arbres; et combien que nous fussions travaillez tant et plus, si n'avions-nous pas la volonté de dormir. Car quel pourroit estre le repos des esprits en telle frayeur! Mesmes nous vismes aussi environ le point du jour une beste grande comme un cerf, à cinquante pas près de nous, qui avoit la teste grosse, les yeux flamboyans et sans silles, les oreilles pendantes, ayant les parties de derrière éminentes. Elle nous sembla monstrueuse à cause de ses yeux fort étincellans et grands à merveille, laquelle



DE PLORIDE (1565).

221

toutesfois ne s'approcha de nous pour nous faire aucune nuisance.

Le jour venu nous sortismes du bois et revismes la mer, à laquelle nous aspirions, après Dieu, comme au seul moyen de sauver nos vies; mais nous fusmes de rechef facchez et troublez, car nous apperceusmes un pays de maresta et lieux fangeux, plein d'ean et couvert de roseenx comme celui que nous avions passé la jour précédent. Nous marchasmes donc au travers de ceste prée, et assez près de la route que nous avions à faire nous appercommes parmy les roseaux une troupe de gens que nous estimions estre de prime face nos ennemis, qui fussent là venus pour nous coupper chemin. Mais quand mons cusmes veu de près qu'ils estoyent désolez comme mous, muds et effra yez, nous entendismes incontinent qu'ils estoyent de nos gens. Aussi estoit-ce le capitaine Laudunière, en fille de chambre, Jaques Morgues de Dieppe, François Duval de Rouen, le fils de la Couronne de fer de Rouen, Nicaise de la Crotte, Nicolas le menuisier, la trompette du sieur de Laudunière et autres, qui tous ensemble faisoyent le nombre de vingt-six hommes. Sur la délibération de ce que nous avions à faire, deux de nos gens montérent au coupeau de l'un des arbres, le plus haut, et descouvrirent l'un de nos petits navires, qui estoit celui du capitaine Maillard, auquel ils donnèrent signal par lequel il fat averti que nous avions besoin de son secours; lors il nous fit arriver sa petite barque. Mais pour approcher du rivage, il nous estoit nécessaire de traverser des rooux et autres deux rivières semblables à celles que nous avions passé le jour précédent ; à quoy nous furent grandement utiles et nécessaires la perche que j'avoye couppée l'autre matin et deux autres, desquelles ceux du sieur de Landanière avoyent fait provision, et vinames assez près

de la barque. Mais le cœur nous faillit et de faim et de travail, et fussions demeurez là, sinon que les matelots nous eussent presté la main, qui se montrèrent sort secourables, et nous portèrent les uns après les autres jusques dans la barque, et nous rendirent tous au navire, où nous susmes bien et chèrement receus. Ils nous donnérent pain et eau, et après avoir mangé nous commençasmes petit à petit à reprendre force et vigueur; qui nous fut argument très certain de recognoistre le salut du Seigneur, lequel nous avoit sauvez contre l'espérance d'une infinité de dangers de mort, desquels nous avions esté environnez et assiégez de toutes parts, pour luy rendre graces et louanges à jamais. Nous passasmes ainsi toute la nuict, racontant les merveilles du Seigneur, et nous consolasmes les uns les autres en la souvenance de nostre salut.

Les François eschappe: du massacre de la Floride s'en retournent en France. Ils donnent la chasse à un navire Hespagnol et arrivent à la Rochelle.

Or, le jour estant venu, Jacques Ribaut, capitaine de la Perle, nous aborda pour conférer avec nous de ce que nous pourrions faire, et du moyen que nous pourrions tenir pour sauver le reste de nos hommes et les vaisseaux. Et alors il fut remonstré le peu de vivres que nous avions, nos forces rompues, nos munitions et apparats de deffense saisis, l'incertitude de l'estat de nostre coronal, ne sachans s'il estoit eschoué en quelque coste, au loin arrière de nous emporté de la tourmente. Nous conclusmes donc que nous ne pourrions mieux faire que d'essayer à retourner en France. Et furent d'avis les plus grands de nostre compagnie de séparer en deux parties ceux qui



estayunt eschappés de la journée du fort et, que l'une dumpeux en la Perie, et l'autre se retirest sons la charge de espitaine Muillard.

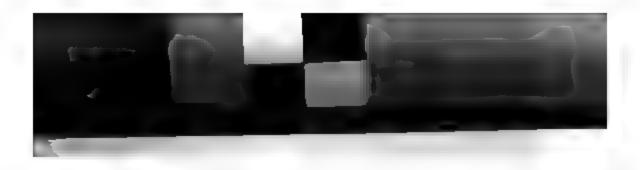
Or de joudi vingt-cinquieume jour du mois de septemhee, mon partimen de oute coste à la favour d'un gros vant du nord, estans délibéres de nous retirer en France; audiche premier jour nos deux navires furent tellement escurps que plus ne nous sommes entretrouvez sur les esux.

Home einglasmes cinq cents fience assez heureusement; at ulique un mutin, environ soleli levent, facmes accellis d'annovire hespagnol, loguel nous soutimmes au possible. estagemanaciaes d'une telle sorte que nous les rendismes subjets à mostre dévotion, et les batientes tellement qu'on voyait de song regerger par les mangères. Nous les tenions simi-womane vendos et descendus tout bes, meis il n'y avais aucun moyen de les cramponner, à cause du temps qui estoit fort impéraeux; ear il y avoit danger en les cramponnant s'entrefroisser, qui eust esté pour nous enfantings et faire couler bas. Bux aussi, se contentans de cesto charge, nous donnérent congé, et les leisuasmes joyeux, remercians Dieu de ce qu'aucun de nous ne fust blessé en ceste escarmouche, ne tué, sinon nostre cuisinier. Le veste de mostre navigation ha esté suns aucune rencontre d'ampunie; muis nous avons esté fort tourmentez des vents qui nous out maintesfois menaces de nous jetter à la come d'Unemagne, qui oust ceté le comble de nes malheurs et la chose que nous eviens en plus grande borreur. Nous induré sur les eaux beaucoup d'autres ches countre froid et faim ; car il faut bien entendre que nous astrue, qui estions eschappez de la terre de la Floride, n'astates with front restaurant on accountrement, tast pour In faut testang your is majet, fore que le simple chemise on addigiouste petivinillos qui ustelvita pou de chore pour nous désendre à l'encontre de l'injure du temps. Et, qui pis est, le pain que nous mangions, nous le mangions sort escharcement, et estoit tout corrompu et gasté; mesmement aussi l'eau que nous avions estoit empuantie, de la journée que plein une petite tasse.

Ceste mauvaise nourriture ha esté cause que nous, estans descendus à terre, sommes tombés en beaucoup de diverses maladies, lesquelles ont emporté plusieurs des hommes qui estoyent en nostre compagnie. Et fusmes, pour la fin de ceste navigation périlleuse et lamentable, rendus à la coste de la Rochelle, où nous avons esté receus et traittez fort humainement et gracieusement des habitans du pays et de ceux de la ville, nous donnans leurs biens autant que nostre nécessité le requéroit, et assistez que nous avons esté de leur grace, nous avons eu assez de quoy chacun retourner en son pays.

Le capitaine Jean Ribant, cerchent la flotte d'Hespagne pour la combatre, perd la sienne. Il se rend à l'Hespagnol evec ses gens, qui les tuent de sang froid.

Nous avons dit de Jean Ribaut qu'il s'embarqua avec l'élite de nos soldats pour aller trouver les Hespagnols, et, les ayant cerchez par l'espace de cinq jours, ne les trouva pas; mais il rencontra l'amirale de son équipage, nommée la Trimité. Et résolu de continuer à dessendre la coste contre la descente des Hespagnols, ignorant ce qui nous estoit advenu au fort, entra dedans pour, selon la discipline ordinaire en mer, mieux commander à tous ses hommes. Le temps leur estoit fort sacheux, d'autant que le vent estoit merveilleusement impétueux, et pleuvoit incessamment. Le cinquiesme jour la tempeste se redouble, et



DE FLORIDE (1565).

225

d'estre eschouez à la coste, au-dessus de la rivière de May environ cinquante lieues. Les vaisseaux furent tous rompus et leurs munitions perdues; les hommes toutesfois vindrent tous à terre, reservé le capitaine Lagrange, qui se jetta sur un mast et fust englouti des eaux; homme entre les antres lequel est à regretter, tant pour le bon conseil et adresse qui estoit en luy qu'aussi pour les fruits de son amiable accointance, tant il estoit commode à dresser les hommes pour les rendre vertueux et semblables à luy.

Nos gens, alors estans sauvez à terre de la furie des ondes, se trouvèrent incontinent en une autre fascherie; car à la faim qui les tenoit ils n'avoyent aucun remède, sinon que ils le prinssent tel que la terre leur présentoit, c'est à sivoir herbes, racines ou autres telles choses desquelles ils pensassent appaiser leur abboyant estomac. Il n'y avoit semi de quoy satisfaire à leur soif, sinon des vieilles cisternes où l'eau estoit fort troublée; mesmement l'escume qu'elle jettoit pouvoit tant seulement au regarder faire des plus sains les plus malades. Néantmoins la rage de leur grande famine les emportoit à tout avaller, combien qu'il leur semblast fort estrange, et furent en telle misère l'espace de huiet jours entiers.

L neu fiesme jour ils trouvèrent d'aventure une barque seuz petite, et furent de cela aucunement recréez, espéreus que par ce moyen ils pourroient faire entendre leur neufrage à ceux du fort. Or, entre eux et le fort il y avoit une distance de douze lieues par terre et cinquante par mer; et eust fallu qu'ils eussent traversé la rivière des Dauphins, qui est fort profonde et large environ d'un grand quart de lieue, par quoy sans vaisseau ce leur estoit une chose impossible de passer outre. Quand donc ils eu-

15

pour nous désendre à l'encontre de l'injure du temps. Et, qui pis est, le pain que nous mangions, nous le mangions sort escharcement, et estoit tout corrompu et gasté; mesmement aussi l'eau que nous avions estoit empuantie, de laquelle néantmoins nous n'avions pour tout le long de la journée que plein une petite tasse.

Ceste mauvaise nourriture ha esté cause que nous, estans descendus à terre, sommes tombés en beaucoup de diverses maladies, lesquelles ont emporté plusieurs des hommes qui estoyent en nostre compagnie. Et fusmes, pour la fin de ceste navigation périlleuse et lamentable, rendus à la coste de la Rochelle, où nous avons esté receus et traittez fort humainement et gracieusement des habitans du pays et de ceux de la ville, nous donnans leurs biens autant que nostre nécessité le requéroit, et assistez que nous avons esté de leur grace, nous avons eu assez de quoy chacun retourner en son pays.

Le capitaine Jean Ribaut, cerchent la flotte d'Hespagne pour la combatre, perd la sienne. Il se rend à l'Hespagnol evec ses gens, qui les tuent de sang froid.

Nous avons dit de Jean Ribaut qu'il s'embarqua avec l'élite de nos soldats pour aller trouver les Hespagnols, et, les ayant cerchez par l'espace de cinq jours, ne les trouva pas; mais il rencontra l'amirale de son équipage, nommée la Trinité. Et résolu de continuer à dessendre la coste contre la descente des Hespagnols, ignorant ce qui nous estoit advenu au fort, entra dedans pour, selon la discipline ordinaire en mer, mieux commander à tous ses hommes. Le temps leur estoit fort sacheux, d'autant que le vent estoit merveilleusement impétueux, et pleuvoit incessamment. Le cinquiesme jour la tempeste se redouble, et



DE FLORIDE (1565).

225

grema de telle sorte qu'onques ne se peurent garder d'estre eschouez à la coste, au-dessus de la rivière de May environ cinquante lieues. Les vaisseaux furent tous rompas et leurs munitions perdues; les hommes toutesfois vindrent tous à terre, reservé le capitaine Lagrange, qui se jetta sur un mast et fust englouti des eaux; homme entre les antres lequel est à regretter, tant pour le bon conseil et adresse qui estoit en luy qu'aussi pour les fruits de son aniable accointance, tant il estoit commode à dresser les hommes pour les rendre vertueux et semblables à luy.

Nosgens, alors estans sauvez à terre de la furie des ondes, se trouvèrent incontinent en une autre fascherie; car à la faim qui les tenoit ils n'avoyent aucun remède, sinon que ils le prinssent tel que la terre leur présentoit, c'est à sivoir herbes, racines ou autres telles choses desquelles ils pensassent appaiser leur abboyant estomac. Il n'y avoit sami de quoy satisfaire à leur soif, sinon des vieilles cisternes où l'eau estoit fort troublée; mesmement l'escume qu'elle jettoit pouvoit tant seulement au regarder faire des plus sains les plus malades. Néantmoins la rage de leur grande famine les emportoit à tout avaller, combien qu'il leur semblast fort estrange, et furent en telle misère l'espace de huict jours entiers.

L neu bestne jour ils trouvèrent d'aventure une barque sesses petite, et furent de cela aucunement recréez, espérans que par ce moyen ils pourroient faire entendre leur naufrage à ceux du fort. Or, entre eux et le fort il y avoit une distance de douze lieues par terre et cinquante par mer; et eust fallu qu'ils cussent traversé la rivière des Desphins, qui est fort profonde et large environ d'un grand quart de lieue, par quoy sans vaisseau ce leur estoit une chose impossible de passer outre. Quand donc ils eu-

15

rent recouvré la barque, ils la calsaldèrent de leurs chemises en lieu d'estouppes.

A donc le capitaine Jean Ribaut, de sa grace et modestie accoustumée, en appella plusieurs de son conseil et leur sit environ telle remonstrance: « Compagons et amis, il n'y a moyen de continuer la vie en telles misères et calamitez; la mort nous seroit plus à souhaitter que de vivre estans chargez de telles afflictions, sinon que nostre bon Dieu nous ha donné la soy de sa providence pour attendre le secours tel qu'il luy plaira nous donner, et cependant c'est à nous d'employer tout nostre entendement, si nous pourrons trouver l'issue de ces angoisses. Je suis d'avis qu'il y en ait quelques-uns d'entre nous, lesquels, par ceste petite barque, tendent par devers le fort, afin d'advertir nos gens qu'ils nous viennent donner secours en ceste extreme nécessité. « Et sur-le-champ jettant grosses larmes, commença à invoquer le nom de Dieu, se prosternant à terre, et tous ceux aussi de sa compagnie. Les prières estans saites, ils commencerent à regarder qui seroit le plus idoine à saire le voyage, et nommèrent Thomas Levasseur, de Dieppe, à qui Jean Ribaut donna charge qu'au plus tost il sist entendre à nos gens en quel désestre ils estoyent tombez; et allèrent avec luy Vincent Simon, Michel Gouor et autres, jusques au nombre de seize. Nos gens, comme j'ay dit ci-devant, estoyent du costé de la rivière au-delà du fort, et le jour mesme virent de l'autre costé, vers le sort, une trouppe d'hommes en armes, l'enseigne desployée. Après qu'ils eurent cogneu par conjecturcs, autant qu'ils en peurent prendre en telle distance de lieu, que c'estoyent Hespagnols, nos François en telle abysme d'angoisse, pour extreme recours, envoyèrent à la nage quelques-uns de la compagnie pour leur faire offre do se rendre lours vies sauves; les déléguez furent reçus de prime face saues humainement.

Le capitaine de ceste compagnie hespagnole, lequel se faisuit momener Vallemande, protesta, en foy de gentilhemens chevalier et chrestien, de sa bienveillance envers les François, mesmement aussi que c'estoit la façon qui avoit esté de tout temps pratiquée en la guerre, que l'Hespagnel victorieux es contentant, à l'endroit du François principalement, sans passer plus outre, exhortant en truchannat, afin que tous fussent persuaden de ceste belle procurus, que jameis il ne vondroit faire faste en cest andreit, de quey les nationses poissent en après ressentir. In prestement fit accoustrer une barque en lequelle il termuanda qu'il y eust cinq Hespagnols qui entrassent dedane, et qu'ils pessessent outre à nos gens; ce qu'ils frant. Ov, estans passez, et la harangue faite de la part de capitaine Vallemande, le capitaine Jehan Ribaut entra des premiers en la barque avec les autres, jusques au nombre de trente, qui fut recen de Vallemande asses hamainement, mais les autres qui estoyent de sa compeguie farent menez assez loin arrière de luy et liez tous duns à doux les mains derrière le des.

Alors le reste des nostres passoit trente à la fois, cependant que Vallemende faisoit entretenir de paroles feintes et simulées ce bon capitaine Jean Ribest, lequel s'attendait simplement à la foy de ce Vallemande à laquelle il s'estoit rendu. Or les nestres estens tous passex farent ainsi les ensemble deux à deux; et comme ils estoyent tous ensemble, François et Hespagnole, et cheminoyent vers le fort, le capitaine Jehan Ribaut et sutres, et nomméntent le sieur d'Ottigny, quandile virent ainsi les nestres couplins ensemble, commencèrent à changer de couleur et derechtef se recommendèrent à la foy dudit sieur de Valle-

mande, qui les asseuroit, leur disant que ces liens estoyent seulement pour les mener jusques au fort en asseurance, et que là il leur tiendroit ce qu'il leur avoit promis. Et comme ils estoyent assez près du fort, il commença à s'enquérir de ceux qui estoyent matelots, charpentiers de navire, canonniers et autres, lesquels seroyent utiles aux offices de la marine; lesquels estans choisis, se trouvèrent le nombre de trente hommes. Et bientost après voici une compagnie du fort, laquelle compagnie venoit à l'encontre de nos gens, lesquels on faisoit marcher arrière du sieur de Vallemande et de sa compagnie, ainsi comme on feroit un troupeau de bestes, lequel on chasseroit à la boucherie. Lors, à son de fissres, tabourins et trompes, la hardiesse de ces furieux Hespagnols se desbande sur ces povres François, lesquels estoyent liez et garottez. Là c'estoit à qui donneroit le plus beau coup de picque, de hallebarde et d'espée, de sorte qu'en demi-heure ils gagnèrent le champ et emportèrent ceste glorieuse victoire, tuans ceux-là vaillamment qui s'estoyent rendus et lesquels ils avoyent receu à leur soy et sauvegarde.

Or, durant ceste cruauté, le capitaine Jehan Ribaut fait quelques remonstrances à Vallemande pour sauver sa vie; mesmes le sieur d'Ottigny, se jettant à ses pieds, l'appelloit de sa promesse; mais tout cela ne leur servit de rien; car, leur tournant le dos, marcha quelques pas arrière d'eux, et l'un de ses bourreaux frappa par derrière d'un coup de dague le capitaine Jean Ribaut, tellement qu'il le fit tomber par terre, et puis bientost après redoubla deux ou trois coups, tant que il luy eust osté la vie.

Voilà quel ha esté le traitement que les nostres (lesquels s'estoyent rendus sous ombre de bonne soy) ont receu de l'Hespagnol; et pour combler leur cruauté et barbarie, ils ont rasé la barbe du lieutenant du Roy pour faire

moustre de leur expédition, et l'ont bientost après envoyée à Séville, sinsi comme aucuns de nos matelots, réservez et employez pour ce mesme voyage, nous ont ces jours passez fidèlement raconté, nommément Christofle le Breton, du Havre-de-Grace, lequel s'est secrettement retiré de Séville à la ville de Bordeaux, et s'est fait porter par les navires de Bordeaux à Dieppe. Et pour le trophée de leur renommée et victoire, desmembrèrent le corps de ce hon et fidèle serviteur du Roy, et firent de sa teste quatre quartiers, lesquels ils fichèrent en quatre picques, et puis les plantèrent aux quatre coins du fort.

Voici où finit le petit discours du voyage de la Floride, rédigé au vray par ceux qui s'en retirèrent. Ce qui s'en snyt, nous l'avons ouy acertener à un gentilhomme gascon et à d'autres qui avoyent aussi veu la Floride; c'est à servoir que ces massacreurs et bourreaux d'Hespagne, pour couronner leur sanglante tragédie par quelque notable exploit, firent faire un beau grand feu de joye, et ayans entassé là-dessus tous ces corps de hommes , de femmes et de petits enfans, les réduisirent en cendres, disans que c'estoyent des meschans luthérions qui estoyent venus infecter ceste nouvelle chrestienté et y semer des hérésies. Et quant au capitaine Jean Ribaut, ils luy escorchèrent la peau du visage, avec la barbe, qu'il avoit fort lengue, les yeux, le nez et les orailles, et envoyèrent le masque ainsi défiguré au Pérou, pour en faire leurs monstres.

An reste, il couroit lors un bruit que plusieurs tiennent encore aujourd'huy pour véritable, à savoir, que ceste entreprinse ne fat pas plustoet faite qu'il y eut des mes-angers secrète en campagne pour advertir l'Hespagnol qu'il signimet cos couteaux, parce que la pluspart de ceux-qui passoyent en Floride esto yent des huguenots, pertur-

bateurs du royaume et ennemis du Roy; que ce seruit une belle dépesche et que la France n'y perdroit guères. Si cela est vray ou non, je m'en rapporte à ce qui en est et aux pensionaires d'Hespagne.

Comment que ce soit, il est bien certain que le seu Roy Charles neusiesme, importuné par les plaintes des vesves, des orphelins et des parens de ceux qui avoyent esté massacrez, en demanda raison et justice au Roy d'Hespagne, et que ledit Roy d'Hespagne désavoua le sait et en sit saire informations en la Nouvelle-Hespagne. Cependant ceux qui estoyent morts estoyent morts; et les massacreurs ne laissoyent pas de se promener et de faire la piasse en Hespagne et ailleurs, jusqu'à ce qu'il survint d'autres affaires et une pluye qui lava ce sang-là, et ne s'en parla plus. Cependant il n'ha pas été en la puissance des Hespagnols, ny ne sera jamais, d'essacre la souvenance de cest acte de la mémoire des hommes ny de la présence de Dieu, auquel ce sang si meschamment espandu demande encore aujourd'huy vengeance.

Quant à la Floride, encore qu'elle semble aujourd'huy perdue pour les François, tant y ha que leur nom et leur mémoire y est encore tant aimée, à cause des courtoisies qu'ils ont exercées envers ces povres barbares (je réserve la violence dont le capitaine Laudunière et ses gens usèrent par nécessité), que, s'ils y alloyent encore, ils y seroyent mieux venus que jamais. Et de fait, ils en out encore si bonne souvenance que, quand quelqu'un arvive à leur bord, la plus belle caresse qu'ils lui savent faire c'est de lui dire : Du fond de ma peusée... ou : Bienheureux est quiconques sert à Dieu volontiers... C'est comme luy demander le mot du guet, pour savoir s'il est François ou non, à cause que les François, estans dans ce pays-là, leur apprenoyent à prier Dieu et à chanter des Passames-; un

bien ils ont retenu les deux ou trois mots de ces Pseaumeslà pour les avoir ouy souvent chanter à nos gens. Si vous en voulez savoir davantage, allez le chercher, car c'est tout ce qu'ils en savent. Et au reste, quand ils peuvent rencontrer quelqu'un qui entend le mot du guet et qui parle françois, ils le caressent comme leur allié et luy font toute la chère qu'ils peuvent, au lieu que quand ces rotizze d'Hespagnols y vont, ils les aiment tant qu'ils les voudroyent volontiers avoir mangez, parce qu'au lieu de leur chanter: Du fond de ma pensée... ou: Estant assis, ils ne savent respondre qu'à coups de pistole.

4

REQUESTE

AU ROY

PAITE PAR LES FEMMES VEFVES, ENFANS ORPHELINS, PARENS ET AMIS DE SES SUJETS QUI ONT ESTÉ CRUELLEMENT MASSACREZ PAR LES HESPAGNOLS EN LA FRANCE ANTARTIQUE, NOMÉE LA FLORIDE.

Sire, il y ha une infinité de povres et misérables personnes, femmes vesves et ensans orphelins, tous vos sujets et vassaux, qui se présentent aux pieds de Vostre Majesté, les larmes aux yeux, avec l'entière obéissance et naturelle subjection qu'ils vous doivent, et portans en leur main, devant vostre excellence et grandeur, un pitoyable discours de leurs très justes complaintes et doléances, ou plustost le triste spectacle ou pourtrait visible de leurs pères, leurs maris, leurs ensans, leurs frères, leurs neveux, cousins et alliez, jusques au nombre de huict ou neus cens hommes que semmes et ensans, quasi tous massacrez et taillez en pièces en la terre de la Floride par le capitaine Pétremclaude et ses soldats hespagnols.

Et d'autant que l'outrage du saict est assez odieux et trop vilain de soy-mesme, et que le sang de vos povres sujets ainsi traistreusement respandu crie vengeance devant Dieu, c'est à Vostre Majesté, Sire, de considérer, s'il vous plaist, que comme il vous ha establi pour souverain Roy et baillé l'obéissance de tant de peuples en main pour les



EXPÉDITION DE FLORIDE (1565).

233

régir par bonnes loix et les maintenir et désendre sous vostre sauvegarde, aussi les povres supplians n'ont autre attente et recours (après Dieu) qu'à implorer vostre aide et protection, et supplier très humblement Vostre Majesté de leur tendre la main, les redresser et soustenir, mesmement au temps que la playe saigne encore de leurs angoisses ; bref, leur assister avec telle douceur et consolation que l'embrassement du père apporte à ses propres enfans, ou le bon visage du maistre à ses affectionnez et fidèles serviteurs. Et de faict, leurs plaintes ne sont moins dignes de commisération et pitié que la cruauté de Pétremclaude, Hespagnol, est contraire à toutes factions de la guerre et à toutes loix et ordonnances qui jamais ayent esté receues de Dieu ne des hommes. Et pour vous le faire entendre en particulier, Vostre Majesté, Sire, est bien informée que vos subjets out esté envoyez par vous en ladite Floride sous vostre authorité, et suivant vostre commandement exprès et par vertu de vos lettres patentes, en forme de commission et congé, portées par Jean Ribaut. Lesdits vacceux, arrivez audit lieu de la terre de la Floride, ont esté furiousement envahis par cinq navires hespagnois, dont le plus grand estoit du port de huict cens tonneaux et les sutres de moyen port ; les gens desquels ont premièrement pris le fort qui avoit esté construict en vostre nom par les François, et les hommes, femmes et enfans trouvez dedans ledit fort ont esté par lesdits Hespagnols tuez et meurtris sans les prendre à merci. Au contraire, monstroyent les corps des petits enfans transperces, plantez au bout de leurs picques; et secondement ont fait tuer et massacrer ledit Ribaut et toute sa compagnie, de sept à huiet cens hommes, contre l'asseurance et la foy qu'ils luy avoyent promise de leur sauver la vie, les ayans liez bras et mains par derrière, appelans vos subjets mes-

EXPÉDITION

chans bougres, ladres, larrons françois, et le tout en la présence et devant les yeux dudit Ribaut. Lequel, pour l'horreur dudit massacre, se vouloit approcher dudit Pétremclaude pour se mettre en sa protection, et néantmoins ledit Pétremclaude l'avoit repoussé et sait tuer à l'instant par un de ses soldats, qui lui bailla un coup de dague dans le corps par derrière, duquel coup ledit Ribaut tomba par terre; et estant tombé, ledit soldat luy bailla encore un coup dedans le corps par devant, en sorte que ledit Ribaut demeura mort en la place. Et ce fait, ledit soldat luy coupa la teste, luy raza le poil de la barbe et partit la teste en quatre quartiers, qui surent plantez sur quatre picques au milieu de la place où les autres François estoyent morts. Finalement, ledit capitaine hespagnol envoya une lettre au Roy d'Hespagne, et sit enclore dedans ladite lettre le poil de la barbe dudit Ribaut; que Pétremclaude avec ses gens, saisant recevoir une honte avec telle bravade aux serviteurs d'un Roy si puissant et si renommé, veut bien qu'on entende qu'il aime peu l'honneur et craint encore moins la force et la rencontre du maistre. Vostre Majesté, d'autre part, n'ignore pas que, pour mieux triompher d'une meschanceté et redoubler l'outrage de ce crime tant exécrable, mesmes après la mort, on s'est joué et sait comme une moquerie de la teste et du poil de celuy qui n'estoit rien moins que vostre lieutenant-général, et que le papier d'une missive a servi de plat pour saire un présent du poil de sa barbe.

Toutessois c'est chose incroyable qu'un Roy ne prince chrestien, ne payen quelconque, voulust avouer ledit Pétremclaude pour un faict de cruauté si barbare et qui surpasse la rage et sureur des tygres et lions, et d'autant plus exécrable que l'exécution s'en est saite en plein

jour de paix, à trefve et appointement d'amitié, sans guerre ouverte de vostre part contre autre nation ne seigneurie quelconque. Et néantmoins les Hespagnols y ant mis la main, voire sur les lieux et personnes qui de rien ne touchent ni appartiennent à autre qu'à vostre scaptre et couronne, sinon que Pétremelaude volust dire que la force d'un estranger ha lieu contre le Roy paur nourper ce qui est vostre, ou s'approprier la puissance de commender en vostre place, ou bien se donner l'enterité des lettres, et le regard ou soin de chastiment et carrection sur cux, comme Dieu vous a commis pour subjets, avec un lien si estroit de subjection, d'obéissauce at naturelle affection envers vous, que plustost ils monrroyent de mille morts que de condescendre à l'opinion de changer de maistre, ni baisser le col sous la merci d'estre joug à nouvelle principauté.

Si dongues Pétremelaude est désavoné, son maistre n'a que dire qu'il n'es fait ou vous laisse faire la justice, avec estisfiction ou réparation telle qu'à vous appartient, vens remettant et quittant au surplus la jurisdiction et persession de ladite terre de la Floride, qui de longtearps vous estoit occupée et emparée par vos subjets, en vestre nom et sous le titre et authorité de vostre sceptre et couronne. Joinet que vosdicts subjets n'y ont pas esté chases ni rédiges comme fagitifs on forbannis, mais comme ambassadours, officiers et ministres de Vostre Majesté, et tels recognous et advouez par vos lettres patentes de commission dudict Ribeut, tenu et réputé en ceste part comme vostre personne mesmes. Et combien que telle indignité soit atroce de soy-mesme, si est-ce ga'ello sadouble quend elle demetre impunité, et cela augmente le déshouiseur de étéend le scandahi plus loin quind lie mourtriers, violatories de la foy philique, sout

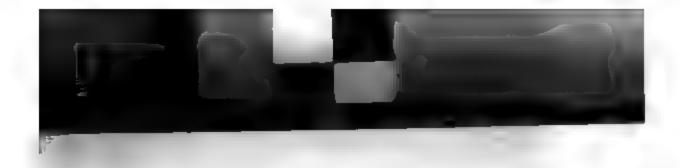
EXPÉDITION

impunément soustenus et nourris en leur malice et authorisez.

Ce que vostre débonnaireté, Sire, ne voudra jamais faire, ains embrassera le fait et la querelle de ses povres sujets ainsi injustement outragez au préjudice de toutes loix, avecques si grande cruauté qu'il semble que ce soit pour dissoudre les liens de toute société humaine et rompre l'ordonnance de Dieu; si bien que ledit Pétremclaude voudroit par sa ruse faire perdre toute occasion de modestie, quand jusques à l'extreme la patience est blessée.

Les Cartaginois et peuples Affricains ont receu grand blasme et vitupère de rompre leur foy contre tout propos, quand l'occasion s'est osserte à leur avantage. Les Romains ont tellement tenu la leur que mesmement ils la gardoyent à leurs propres ennemis. Pleust à Dieu qu'on peust donner aujourd'huy telle louange à Pétremclaude et à ceux de sa maison, qui se sont légèrement dispensez de rompre leur soy et promesse, jurer par hypocrisie, en abusant du nom de Dieu, comme, pour le faire compagnon de leur traistre desloyauté! Que si Dieu se sert quelquefois des meschans et leur lasche la bride pour accomplir la mesure de leur forcenerie, comme les Cananéens, il n'est pourtant sujet à la sorce des hommes; ains comme il est plus sort que tous, aussi il sortisse les plus soibles et nous solicite et poursuit de saire nostre devoir, asin de n'oublier la rigueur de sa justice et vengeance sous ombre de sa douceur et miséricorde. Tant y ha que, comme en un mesme acte les crimes et forsaits des hommes se déclarent et la justice de Dieu se produit, ainsi l'advertissement leur est propre de ce qui est dit que Dieu besongne aux cœurs des meschants comme il luy plaist, et néantmoins leur rend selon leur desmérite.

Sire, vous avez ouy quels gémissemens et regrets,



DE PLORIDE (1565).

237

quelles larmes et plustost quels derniers souspirs accompagnent le triste souvenir de nostre misère et calamité, le piteux discours et progrez de l'audacieuse et scandaleuse entreprise de Pétremelaude, les marques de son injustice et tyrannie resprouvée par toutes les loix, les tristes vestiges de son infidélité et trahison, le mespris intolérable qu'il ha fait de vostre authorité et grandeur; bref, le meurtre et cruauté commise à l'encontre de vos serviteurs et subjects, tous ou la pluspart vertueux et vaillans capitaines, gens d'honneur et bonne renommée, gens qui estoyent pour servir de muraille vive à l'entour de Vostre Majesté et faire teste et frontière à tous ennemis de vostre Estat; parquoy, s'il fut jamais mémoire d'humaine compassion et miséricorde, les supplians espèrent que Dieu par sa bonté en touchera si vivement vostre cœur, que Vostre Majesté se voudra ressentir de nos justes doléances et pitoyables complaintes, embrassera nostre fait pour en rendre justice, et pour cest effect nous tendra la main de sa faveur et protection, qui sera une œuvre de pitié digne de vostre vocation et un effect de charité envers vos propres sujets, pour adoucir l'amertume de leurs afflictions et tesmoigner leur innocence à toute la chrestienté. Et par ce moyen, serez aimé et receu de toutes nations non-sculement comme Roy, mais comme père de vostre peuple.





EXTRAIT DES REGISTRES DES LETTRES

ESCRIPTES PAR M. DE PÉTREMOL,

DURANT SA CHARGE D'AGENT A LA PORTE DU GRAND-SEIGNEUR.



EXTRAIT DES REGISTRES DES LETTRES

ESCRIPTES PAR M. DE PÉTREMOL

DURANT SA CHARGE D'AGENT A LA PORTE DU GRAND-SEIGNEUR (1).

AU ROY.

Smr.

l'espérois que le seigneur Vicentio Justiniani deust estre porteur de la présente; toutesfois voyant qu'il différoit de jour en jour son partement, ou pour ses affaires particulières qu'il a de par-deçà, ou attendant, comme il le diet, commodité de passage par mer, ne pouvant supporter le travail et incommodité de la terre, mesmement en ce temps d'hyver, je n'ai plus voulu différer à vous escrire la response que le Bassa nous a faicte par commandement du Grand-Seigneur, sur la demande de la liberté de capitaine Cigalla; qui est, Sire, que Sa Haultesse pour

(1) Adrian de Pétremol, graffier civil et criminal du baillinge de Troyes, accompagns l'ambassadour de Franço en Turquie, et à la mort de co-dernier dancurs chargé des affaires en ce pays depuis 1861 jusqu'en 1866. Se correspondence, dont nons publices un extrait, existe à la Bibliothèque royale, Mantantés, ambs de Margament, n. 11.

le présent ne pouvoit délivrer un si insigne et grand corsaire comme estoit ledict Cigalla, qui avoit faict infinis maulx et domniages non-seulement aux Turcqs, mais aussi à quelques-ungs de la chrestienté qui leur estoient amys; car, le délivrant, il pourroit encore saire pis, à l'exemple de don Sanche de Léna, qui ne sut plustost parti d'icy, où pour avoir la liberté avoit promis et juré de ne porter jamais armes contre les Turcqs, qu'il s'embarqua sur les gallères de Naples, plus prompt à leur faire dommage et se venger de sa prison qu'il n'estoit auparavant; et qu'il espéroit certainement que, pour ce resus avec causes si justes, Vostre Majesté ne diminueroit en rien de l'amitié que vos prédécesseurs Roys ont porté à cest empire; car pour le seul respect de ladicte amitié et intelligence, le Grand-Seigneur, vous aimant, Sire, d'une affection paternelle, avoit faict resus de choses qu'il jugeoit pouvoir estre dommageables non-seulementà Sa Haultesse, mais à Vostre Majesté. Sur quoi ayant sait responce au Bassa que ce resus n'estoit le premier, ni le second, ni le troisième qu'ils avoient saict à Votre Majesté en chose de petite conséquence; et que, quand il sera besoing de les requérir de quelques secours, comme par le passé les feuz Roys de France ont faict, qu'à plus sorte raison il le nous déniroit, veu que non premièrement ils avoient dénié la liberté aux pauvres François qui contre raison et debvoir se trouvent icy esclaves; et après la liberté de don Alvaro de Sande, que Vostre Majesté avoit si instamment demandée par le chevalier Salviaty, aymans mieux en gratiffier l'Empereur que Vostre dicte Majesté; davantage le secours d'argent que le seigneur colonnel Sampetro, Corse, vint icy demander lorsque la France estoit plus assligée de ses troubles et tumultes intestins; et maintenant, après tant de dillatations et belles paroles, se resuser à la liberté d'un

seul homme vieil et estropié et désormais inutile, qui se vouloit rachepter oultre la faveur de Vostre Majesté, de ses propres deniers, estoit signe manifeste du pen d'affection qu'ils desiroient porter aux affaires de Votre Mijesté; et que si la volonté du Grand-Seigneur estoit die le commencement ferme et résolue de ne délivrer ledit Cigalta, if ponvoit aussi sisément, il y a deux ans, faire la même réponse que à présent, sans jusqu'à ceste heure nous entrétenir de belles parolles et promesses. N me dit que ceste amitié n'estoit en rien diminuée de leur coaté, et que le Grand-Seigneur estoit austant ou plus amy de Vostre Majesté qu'auparavant, et que en toutes choses qui concernoient l'honneur et le profit de Vostre Majesté et de ceste commune intelligence, que le Grand-Seigneur emploiroit toutes ses forces pour monstrer à un chaeun combien il désire vous estre amy; et qu'il nydera plustot Vostre dicte Majesté d'une bonne et grosse armée, comme il a faict par le passé les prédécesseurs Roys vos ayeul et père, avec très grands fraiz et danger, que de donner la liberté à un ennemy; et que à plus juste raison ils auroient occasion de leur plaindre de nous et dire que nostre amitié est refroidie, que nous n'avous d'eux, tant pour la paix que le feu Roy Henry, de bonne mémoire, traicta avec le Roy d'Espaigne, leur ennemy perpétuel, que parce que depuis que Vostre Majesté a succédé à la couronne elle n'a encore envoyé icy houme visiter le Grand-Seigneur avec quelque petit présent, ne fut-il que d'un orloge ou d'un panier de fruict, en signe d'amitié et de bénévolence, comme est la coustume et usage entre les princes et comme ont faict et med vos prédécesseurs; et que si le chevalier Salvisty en le colonnel Sampetro, Corse, et de nouveau le seigneur Vincentio Justiniani, fussent venuz avec tels signes, faci-

lement ils auroient emportez aultres fruictz de leur demande qu'ils n'ont pas saict; et qu'il n'estime pas tant les présens pour besoin qu'ilz en ayent, ny pour la grandeur du présent, que pour estre signe d'amitié, d'autant qu'ilz se délectent eux-mesmes autant ou plus à en saire et pré; senter que d'en recevoir; toutessois que cela n'a en rien esmeu le Grand-Seigneur à faire tel refuz. Considérant que Vostre Majesté, dès son arrivée à la couronne, a eu assez d'aultres choses à desméler en vostre royaulme pour le pacifier et appaiser de troubles et dissentions; mais que premièrement il auroit resusé la liberté de don Alvaro, tant parce qu'il avoit toujours esté ennemy de Vostre Majesté, et puis combattant contre l'estendart de Sa Haultesse, que parce que leur loy ne permettoit point de délivrer un tel homme sans grande et évidente utilité et profsict du public et empire, comme à la parsin il avoit esté mis en liberté, en paix faisant avec l'Empereur Ferdinand avec bonnes et profitables conditions. Sur la demande du colonnel Sampetro, Corse, le Grand-Seigneur avoit assez amplement répondu et satisfaict par ses lettres à Vostre Majesté, et espéroit qu'à l'endroiet de Vostre dicte Majesté ses excuses auroient trouvé lieu; et pour le dernier resuz, qu'on en debvoit plustost accuser la disgrace du capitaine Cigalla que la bonne affection que le Grand-Seigneur vous porte, Sire, car non-seulement les choses susdittes ont empesché sa liberté, mais aussi l'exclamation d'une semme turque qui, par continuelles prières et importunes requestes au Grand-Seigneur, redemande deux silles siennes que le seu grand-prieur de France, lorsqu'il estoit au service de la religion de Malte, avoit prises et présentées l'une à la Royne et l'autre à madame la duchesse de Savoye. De quoy par plusieurs soys j'ay escrit à Vostre Majesté, et prié d'en vooloir escrire un

DE M. DE PÉTREMOL.

245

mot au Grand-Seigneur, pour response de la demande qu'il me faict journellement, que lesdictes filles ou torques ou chrestiennes soyent renvoyées à leur mère. Ceste mesme exclamation et importunité de femme a empesché que le Bassa, ainsi qu'il dict et affirme, n'a pu délivrer le reste des pauvres esclaves françois soubz la puissance du Grand-Seigneur. Quand à la dilation et retardement du nieur Vicentio Justiniani, le Bassa m'a dict que l'aflection qu'il avoit de vous pouvoit faire quelque service dans ceste demande, outre le désir qu'il avoit que ledict Cigalla fust mis en liberté en avoit esté la principale cause; car sachant que dès le commencement le Grand-Seigneur en faisoit quelque difficulté, il espéroit avec le temps trouver Sa Hautesse si à propos et en si bonne volonté, que facilement il accorderoit ceste demande, mais qu'à son grand regret il n'avoit pu rien profiter. Ce sont, Sire, les propres parolles que le Bassa m'a tenues quand je luy ai demandé la response susdicte et les causes du refuz, par lesquelles Vostre Majesté, par son prudent conseil, pourra considérer l'honneur des seigneurs de cet Empire, et, voulant continuer ceste intelligence et amitié, les moyens propres et dont il convient user pour la maintenir et la rendre plus grande et plus forte qu'elle n'a esté jusqu'à présent, pour au besoin en tirer quelque profit et utilité; mais pour autant qu'après tant de refuz quelques-uns pourroient estre d'opinion qu'on ne fist dorénavant si grand compte de ceste amitié comme on a faict par le passé, ou qu'on l'abandonnât du tout comme inutile, mesmement estans en paix avec la Roy d'Espagne et autres princes circonvoisins; et que lors ceux-cy seroient possible contraints d'envoyer vers Vostre Majesté et la requérir de ce qu'autrefois nous les avons requis, et coguoistroient tost ou tard combien vostre amitié leur a

esté utile par le passé, et, la perdant, les inconvéniens qui leur en pourroient advenir. Je dis, Sire, succinctement et en brief ce que j'ay peu apprendre de ceste amitié depuis trois ans et demi que je suis icy au service de Vostre Majesté, et par ce moyen mesme je rendrai en partie compte de la charge que luy a pleu me commettre; ce que je désirois saire long-temps a, si le son des armes et les dissentions et emotions civiles cussent donné quelque lieu aux assaires externes. Deux principaux poincts ont esté cause de contracter ceste amitié avec le prince et Grand-Seigneur, encores qu'il soit discordant de nostre religion et de nos saçons de faire, et l'ont maintenue jusques aujourd'huy: l'un pour en tirer secours et profict, l'autre pour la seureté du trassic des marchands. Quand au premier, on ne peut nier que par le passé vos prédécesseurs Roys, Sire, n'en ayent tiré plusieurs grandes armées, et qu'à l'advenir, quand le besoing et la nécessité le réquerroit, on ne peust saire le semblable, et combien qu'on peust dire et alléguer qu'elles ont esté plus de dommage que de profict, et quand les seuz Roys euseent employés l'argent qu'il coustoit à les saire venir et entretenir, et à saire bastir sorce gallères à Marseille et aultres ports, ils eussent peut-estre obtenu plusieurs victoires que l'insolence et l'avarice des Turcqs et le désir de butiner leur ostoit des mains; car il est facile à croire que premièrement toute la Pouille, le royaume de Naples, la Corse, et peut-estre toute la rivière de Gennes, se seroient renduz à la dévotion et obéissance de vostre couronne, si l'insolence et la peur d'estre faicts proye et esclaves des Turcas ne les eussent divertis. Toutesfois quand on considérera la petite despense qu'on y a saicte, au regard de celle qu'on eust esté contraint de saire, arment les vaisseaux à Marseille ou aultres ports; davanteges com-

DE M. DE RÉTREMOL. 247 hian ces armées ont diverty et esté cause de séparer en plusieurs et divers endroietz les forces de l'empereur Charles-Quint, et depuis du Roy d'Espagne; finalement que vos predécesseurs Roys, Sire, out toujours mieux aimé, pour espargner leurs subjets et les garder au besom et à la nécessité, se servir des forces étrangères que des leurs propres, il sera facile à cognoistre que, combien que lesdictes armées ne nous ayent pas apporté grand profit, toutefois qu'elles n'ont esté du tout inutiles me dommageables; et encore que à présent Vostre Majesté soit en pais et amitidavec tous ses voisins, et qu'il semble que par ce moyen ceste intelligence demeure inutile; quand pour en attendre ou requérir secours, nonchalant avoir icy un seur appuy et fondement, est moyon très propre de contenir tous vos voisins en amitie; quand ils considéreront que, outre les forces grandes de vostre royaume, encores ce Grand-Seigneur seroit prest de sochurir at ayder Vostre Majesté de toute sa puissance, toutes et quant fois qu'il en sera requis. Le second poinet et cauer de faire maintenir coste amitié, est le traffice libre qu'ent les marchands, non-soulement de vostre royanne, mais annei de toute la chrestienté, souha l'embreides siles de Vestra Majesté, par tous les pays et terres de ce Grand-Seignour, dequel on no peut nier qu'il n'en revienne un grand et évident profêt, et que lesdicts marchands ne soient even sours et ne puissent aussi libroment contracter aves toutes sortes de personnes comme de leurs maisons et en quelqu'autre pays de la chrestientés et combien elquefois il leur soit donné qualque facheria, cala ne provient que de l'avarice des ministres ou par l'insolence da valgaire ; mais ils n'ont pes plustost ouvert la beache pour s'en plaindre, que le Grand-Seigneur ne face chastier les délinquess. Encores um infinité de peuvetenbrespendentes, ainsi qu'ils appellent, ce sera tonsjours à recommencer, et ne gagnera non plus à ses demandes qu'ont fait par le passé le chevalier Salviaty, le colonnel Sampetro, Corse, et le seigneur Vincentio Justiniani, outre la déréputation de vos affaires et ce qu'en peuvent penser les autres princes qui tiennent icy leurs ministres, Jesquelz nous y voyant mal volontiers, parce que la grande lumière amortit la moindre, cherchent tous les moyens de nous déposséder de ce lieu et degré, nous rendrerodieux et lever tout crédit et authorité, affin qu'ilz puissent eux-seuls jouir du proffict et honneur qu'ilz y prétendent. Sire, il y a truis ans et demi que, quand Vostre Majesté me commanda de demeurer icy pour lay faire service, après la mort du fou sieur Dolu, semblablement premit au Grand-Seigneur que dans peu de jours elle envoyroit un ambassedour absolu pour résider à ceste Porte. Et parce que les troubles survenus en vostre royaume ont esté-cause que Vostre Majesté n'a peu sitost satisfaire à sa promesso; mintenant, Sire, que par la grace de Dieu la France est speciece, il me semble que l'heure est venue que Vostre Majesté pourre maintenir ou plustost rafermir ceste amitié qui semble pour pen de chose aller en décadence, élise un homme digne et suffisant pour vous y venir faire service, non que je sois les de m'y employer, car pour veus faire tervice je suis nay et en iceluy désire mourir. Mais je comidère que, pour les raisons suedictes, il est maintenant de nécessité, outre que facilement je seray excusé si, après tvoir demeuré icy quatre ana, je demande congé et-licence de Vostre Majesté, pour en quelque autre endroit se employer en son service, et ce que je vous supplie, Sire, me vouloir accorder. Mais parce que j'ay cy-dessus parlé du désir que ces seigneurs ont d'estre présentez, il no fault paspourtuet que Vestro Majesté estima que j'entende

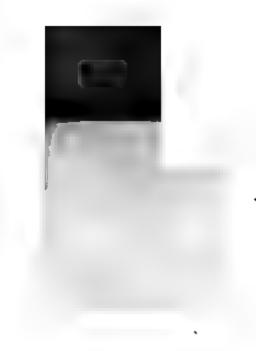
de grandz et excessisz présens dont ont usé vos prédécesseurs Roys, car ceux-cy ne regardent pas tant à la valeur ou grandeur qu'à une certaine vaine gloire d'estre présentez. Le plus agréable présent que Vostre Majeste pourroit saire au Grand-Seigneur seroit de quelque bel orloge, de quelques bons chiens de chasse dont vous avez quantité en vostre royaume, parce qu'il se délecte sort de ladicte chasse, ou bien de quelque busset d'argent doré, sans sigures, ou de draps d'or ou de laine, qu'ils estiment sur toutes choses; et aux Bassas, semblablement quelques draps ou vaisselle d'argent, ou autre chose légère et toutessois d'apparence. En somme, quatre ou cinq, ou au plus six mil escuz, que Vostre Majesté dépendra en présens, non-seulement reconfirmeront et rassermiront ceste amitié, mais aussi donneront la liberté à une infinité de pauvres François, lesquelz il est impossible autrement délivrer; et assin qu'il ne semble à Vostre Majesté que sans grande occasion je désire cecy, elle peut sçavoir qu'il n'y a année que les Vénitiens, outre le tribut ordinaire qu'ilz payent pour l'isle de Cipre, ne dépendent en présent, tant au Grand-Seigneur qu'à son premier bassa, quelquesois vingt-cinq et trente mil escuz. L'Empereur en saict de semblable; mais aussi tout ce qu'ilz sçavent et peuvent demander leur est accordé, et de semblables graces nous en sommes resusez par saute de présenter. Mais pour n'ennuyer Vostre Majesté de si long propos, j'y feray fin pour venir aux occurrences particulières de ceste Porte. Depuis huit jours en ça il s'estoit eslevé en ceste ville un certain belistre qui disoit estre sultan Mustala, fils de ce Grand-Seigneur, celuy que Sa Hautesse avoit saict estrangler en Asie, il y a environ dix ans, et s'estant insignué avec les janissaires et amazoglans, qui sont le principal nerf et sorce de cet empire, en avoit corcompu plusicurs et probablement quelques-que da commun populaire; et eut bien tant de présomption joudy darnier, qui fut le septième du présent, de s'aller présenter au Grand-Seigneur lorsqu'il estoit à la chasse, luy youlant donner à entendre qu'il estoit son file sultan Mastafa; mais il on fut mauvais marchand, car sur le clump le Grand-Seigneur luy fit coupper la teste; et ayant ancusé quelques-ungs de ses complices et fauteurs. Se Bautesse en faict punir jusques à présent quelques-une des principeux et chercher de découvrir les autres. Depuis la mort du vray sultan Mustafa, cestuy-cy est le troisième qui, soubz ce nom autrefois tant aimé et révéré des janissaires, saphiz et armée du Grand-Seigneur, s'est voulu eslever et impatroniser de ceste empire, et à la fin a eu un tel payement qu'eurent les deux premiers, dont le second, lorsque le Grand-Seigneur estoit en Asie, s'estoit eslevé en armes et mains fortes de plus de soixante mille personnes; et n'eust été qu'une grande partie de l'armée de Sa Hautense estoit desjà retournée d'Asie et que le remède sust prompt à esteindre un si grand seu, facilement il se fust emparé de Constantinople. Davantage le Grand-Seigneur faict un fort grand appareil, tant de gallères que autres vaisseaux, pour passer chevaux et porter munitions, pour à ce renouveau faire quelque expédition et armée de mer; le commandement de gallères est de cent cinquante, et autres cent cinquante grandes gallères, ou mahommes qu'ilz appellent, sans les autres vaisseaux. Toutefois on faiet divers jugemens du lieu où elle doit aller; qui s'estime pour Malte, qui pour la Pullia, mais la pluspart la juge pour l'isle Cipre; et qui augmente le soubçon, est que depuis deux ou trois ans çà le Grand-Seigneur a envoyé tousjours force munitions, tant d'artillerie que d'autres choses, nécessaires à un chasteau qu'il a faict bastir

252 LETTRE DE M. DE PÉTREMOL.

en Asie à l'opposite de Cipre; et à ceste expédition l insistent fort tous les bassatz, horsmis le premier, mai surtout celuy de la mer, qui a espousé une des filles du sul tan Selim. Et facilement ceste grande armée qu'on pré pare pourra sortir hors ce renouveau, si la vieillesse de Grand-Seigneur, qui doresnavant, par le conseil du sei gneur Aly, premier bassa, ne cherche que repos, ne l'em pesche, et la prudence des seigneurs vénitiens, auxquel touche l'affaire, ne l'en divertit. Sire, je supplie le Créateur conserver Vostre Majesté en toute prospérité et grandear.

Constantinople, le 15 novembre 1564.

de Pétrenol.



LETTRE

DE M. LE MARICHAL

DE MONTMORENCY

A M" LE DUC DE MONTPENSIER,

PERIOR DV SANO

AT START DE SA QUERELLE AVEC LE CARDINAL DE LORRANIE.

•

LETTRE

DE M. LE MARBSCHAL

DE MONTMORENCY

A M" LE DUC DE MONTPENSIER,

PRINCE DU SANO,

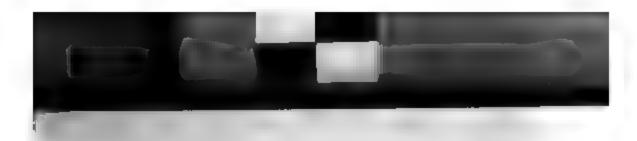
AU SUIRY DE SA QUERELLE AVEC LE CARDINAL DE LOSSAINE (1).

Monseigneur, d'autant que le service du Roy requiert que vous, qui avés cet honneur d'estre prince de son sang et de sa maison, soyés adverti au vrai des choses qui pasarent lundy dernier là en ceste ville, entre M. le cardinal de Lorraine et moy, je n'ay voulu faillir vous escrire qu'il y a six mois et plus que j'ay dit, en présence des cardinaux, archevesques, évesques, chevalliers de l'ordre, nigneurs, gentils-hommes, présidens, conseillers, gens de tous estats, mesmes en présence d'aucuns serviteurs da sieur cardinal de Lorraine, que pour plusieurs bonnes el importantes raisons fétois délibéré de ne souffrir entter en mon gouvernement de l'Isle-de-France ledit cardinal, avec sa garde d'harquebuziers ; et estant dimanche an soir arrivé bien tard en ceste ville, le lendemain matin j'allay au parlement, où j'ay déclaré que je ne pouvois ni ne devois comporter que ledit cardinal entrast en ceste dite ville avec garde d'arquebusiers, et, au contraire, que

⁽¹⁾ Aline, de Milliane, rel. 1014 2019, fiel. 9, 2 ° 1.

s'il y venoit sans garde, sous la protection du Roy et son lieutenant-général, qu'il y seroit le très bienvenu et que je donnerois ordre qu'il y seroit en toute seureté; mais aussi, s'il y venoit avec armes dessendues, je luy serois apprendre, comme à un chacun, de se contenir dedans les limites de sa vacation et d'obéir aux éditz du Roy. Vous scavez bien, monseigneur, qu'il avoit bien quelques serviteurs en ceste compagnie pour l'en advertir; ce néantmoins, l'après-disnée, il ne laissa de partir de Saint-Denis et d'entrer en cestedicte ville avec la susdicte garde, et avec telle troupe que mes prévotz, que j'avois envoyés pour constituer prisonnier ceux qui trouveroient portans armes dessenduës, m'advertirent qu'ils avoient trop de gens sur les bras et ne pouvoient exécuter mes commandemens. Parquoy à l'instant je y envoye quinze arquebusiers de ma garde, conduits par leur capitaine, lesquelz, soudain qu'ils furent apperceuz par les gens dudit cardinal, surent par eux environnés, leur présentant harquebuzes et pistolets à l'estomac, tellement qu'il me sut sorce de monter à cheval avec bon nombre de gentils-hommes de l'une et de l'autre religion; car, Dieu mercy, les uns et les autres m'obéissent volontiers en ce que je leur commande au nom et pour le service du Roy. Le train dudit cardinal sut par moi rencontré au coing de Saint-Innocent, et laissé passer tous ceux qui ne portoient armes dessendues. Mais quand j'apperceus arquebusiers et pistoliers, je m'advançay dans la rue Saint-Denis et leur seit faire commandement de mettre les armes bas; et pource que à ceste abordée, au lieu de m'obéir, un des arquebusiers dudit cardinal tira un des gentils-hommes de ma compagnie, tout ce qui sut rencontré armé sut de servir un peu plus rudement que je n'avois délibéré; toutessois ne fust saite aucune ossense à Ligueres, Lavallée, Crenay,





DE M. LE MARECHAL DE MONTRORENCY,

257

Ville-Gangnon, Fossé et autres, qui ne pourtoient armes deffenduës, et les feist préserver. Ledit cardinal et sauva dedans une maison aisée à forcer ; mais pour ce que j'avois en ma compagnic assez de gena qui ne l'aimoient guères, je outre passai et feist passer à toute ma compagnie ladicte maison, affin de lui donner moyen de se retirer à pied dedans son hostel de Clugny. Il n'y a homme de guerre qui sçaiche que c'est que de commander. m homme de jugement, de quelque qualité qu'il soit, qu' puine excuser ledit cardinal d'avoir desdaigné le Roy, poisqu'il a tant esdaigné son lieutenant-général que d'entrer non-sculement en mon gouvernement, mais aussi en la ville capitale de ce royaulme, avec armes deffendués, rans m'en advertir. S'il avoit quelque congé, c'estoit à luy à me le monstrer et à moi à l'ignorer pour le lieu que je tiens. Et pour ce, mardi au soir il bailla au premier président, pour me monstrer, un congé qu'il a de faire porter à ses gens armes deffendués, dez le mois de février dernier, signé Boundan, de par la Royne, laquelle, mant de son accoustumée prudence et sagesse, ne luy a donné qu'un simple congé qu'on ne refuse ordinairement à tous ceux qu'on sçait avoir querelle; et soubs prétexte dudit congé ledit cardinal se veult attribuer garde d'arquebusiers et capitaine de sa garde, à quoi Sa Majesté, tent advisée que chacun sçait, ne pensa oncques, d'aultrat qu'elle feroit tort à messeigneurs ses enfans et à la maison de France, et pour ce que entre tous ceux qui mais subjets du Roy, il n'y a que coulz de ladite maison à qui il appartienne d'avoir garde en ce royaume, et à coux qu'il plaist à Sa Majesté tant honnorer que de leur donner commandement sur les armes. Toutefois, voyant ledit congé, je n'en parlay point; soulement je dis que, quand ledit cardinal m'envoyeroit le nombre et le nom

TOSE VI.

de ses gens, ausquels il entend faire porter lesdices armes dessendues au gouvernement de l'Isle-de-France, en sorme autentique, attachée audit congé d'huement callationné, j'en ordonnerois selon le deu de ma charge. Sur cela, il partit mercredy matin, deux heures avant le jour, avec des lenternes, et se retira à Meudon, où, et partout ailleurs où il ira en mon gouvernement, il ne luy sera souffert saire chose qu'il ne doive saire, pour saire obéir le Roy et révérer ses, ministres, chacun selon son regard et vacation. Ce que je vous ay bien, monseigneur, voulu saire entendre, et supplier que monsieur le prince dauphin, vostre sils, me saire cet honneur de veoir pareillement cette lettre, d'autant que je honore et je révère tout ce que je doibts, et ne reconnois qu'une seule grandeur en France, qui est celle du Roy, et par conséquent celles de vous autres, messeigneurs les princes de son sang. Je n'ygnore point les artifices dont sçavent user et daignisier les matières ceulx qui se veullent attribuer en France plus de dignité et grandeurs que les présentes loix et establissement d'icelluy ne lui permettent. Aucuns disent que ledit sieur cardinal avoit siance au peuple de Paris, mais je l'ay trouvé en pleine rue Saint-Denis, et personne ne se bougea, respectant un chacun mes qualités, de quoy je m'asseure, monseigneur, que vous serés bien ayse, pour le bien que je scay que désirés en ce royaulme, qui ne retournera point aux troubles, s'il plaist à Dieu, auquel je supplie, après vous avoir présenté mes très humbles recommandations à vostre bonne grace, vous donner en santé, monseigneur, très heureuse, très bonne et longue vye.

De Paris, ce quinzième jour de janvier 1564.

Votre très humble et très obéissant serviteur. François de Monthorency.

RESPONSE

DE M. LE BUC

DE MONTPENSIER

東京、北京市 DE HONTHORENCY(1):

Monatour le mureschaf, la lettre que vous m'avénéerite, de faict d'entre monsieur le cardinal de horraine et vous, s besneoup demeuré par l'es chemins, pour ne l'avoir reque d'hier au soir. J'en avois bien en plustost advertissement tout autre que ne le faites; toutesfoys je m'en remilitiy à la vérité et prélidray toujouw à un bloss grand placific l'étate des affaires concernant le service du floy, militabilitativ, et repos public, en centrelleneccusolonile volonté de Sa Majesté, et itelle obélé-en seu éditts-et commandomitik. Jir croy, montiour le mareschuly quipvous y avés pareille affection; mais il me semble si, au lieu d'assembler tant de gens en armes pour aller trouver monsieur le cardinal de Lorraine, vous lui eussiés mandé vostre délibération, qu'il se feust hien volontiers retiré de vostre gouvernement et de son voyage à Paris, et que ceste voye, propre et douce à ceux que sadite Majesté a honorez des premiers lieux et autorités de son royaume, estoit plus équitable et recommandable à vous, que j'en260 RÉPONSE DE M. LE DUC DE MONTPENSIER.

tends et cognois pour d'autres actes bien advisé et de bon et sain jugement, que toutes ces rigueurs et recherches; estimant que, s'il y a quelque trait de mauvaise intention, qu'il provient d'aucuns que vous avés en vostre compaignie, qui ne veulent point de bien ne à luy ne aux siens; car pour le regard de son équipage, il n'est pas nouveau, l'ayant, depuis son retour en France, tel par le congé de sadite Majesté, qui luy a souffert quand il a esté près d'icelle. Tant de gens l'on veu et sçavent que je n'en saiche guères qui en puisse douter, ne des justes occasions qui le font tenir ainsi accompagné, ne aussi de sa grande quantité et mérite, et qu'il ne soit bon et sidèle subjet et serviteur de la couronne, pour justement se plaindre, avec tous ses parans, d'avoir esté trop estrangement traité. Je ne vous diray point les alliances du Roy et des plus illustres maisons qui sont en celles dont il est issu, pour ce que je m'asseure que ne les ignorés point, ne que moi et mon fils ne soyons du nombre, pour nous montrer toujours à l'endroit d'eux comme le devoir de parenté et amitié nous y tient et oblige. C'est l'endroit de ma lettre que je voys finir pour prier Dieu, monsieur le mareschal, vous donner bonne santé.

D'Argenton, ce jour de febvrier 1564.

Louis de Bourson,

Duc de Montpensier.



L'HISTOIRE

DV

DIABLE DE LAON.

PÉVRIER 1565.



L'HISTOIRE

DIABLE DE LAON (1).

De Laon, ce s février 1805.

Mensieur, l'occasion se présentant et ayantaçunqu'estes à Paris, je n'ay voulu faillir vous faire, par ceste lettre, le discours de ce qu'il s'est faict en ceste ville digne d'estre public par toute la chrestienté et digne qu'en soyés adverty. Le faict est que, depuis le jour de Toussainets, une jeune femme sagé de seixe ans (2), demeurant en la ville de Vervins en Tierasche, s'est trouvée possédée et fort agités de maline esprits, lesquels, par quelques intervalles le jeur et la nuict, se départoient d'elle pour la laisser manger, boire et dormir; et au partement, partent par la bouche de ladicte femme, qui lors a la langue tirée jusques as menton; ont soing de luy faire bailler à menger, commandoient aux père, mère et mary de ladiete femme de la faire manger, quelquefois déclarans le lieu où ils divertirent les tueries, voleries et autres meschans actes qu'ils out incité des hommes perpétrer, et se sont trou-

A RESERVE A

⁽¹⁾ Bibliothèque du ros, Man. de Musmes int. Mémaires des règnes de François II et de Charles IX, in-fol., tome II, n. 8677, page 0, et Man. eriginesz de Dupuy, vol. 86.

vez beaucoup de leurs dicts véritables. Et par la mesme organe nommoient les personnes qui venoient voir ladicte femme par leurs noms et surnoms, déclarans en public ce que telles personnes avoyent saict en privé en leurs maise es ou ailleurs, et quelquesois déclaroient des choses si secrètes qu'on n'estimoit jamais qu'elles seussent sçeues, mesmes à gens estrangers et non cogneus au pays. Durant le temps de l'Avent dernier, en cedit lieu preschoit un jaccobin de Vally, qu'on nomme de Mota, qui a faict plusieurs conjurations et commandemens auxdicts esprits malins de partir de ceste semme, ausquels ils faisoient responses qu'ils ne sortiroient pour luy; et parce que, quant lesdicts esprits partoient d'elle, ledict jaccobin l'admonestoit de son salut, et autres gens d'église, lesdicts esprits la rendoient sourde, muete et aveugle, de manière qu'il n'y avoit moyen de faire ouvrir les yeux ou la faire parler qu'en luy présentant la saincte hostie, qui feit faire audit jaccobin pareille expérience pour saire partir lesdicts esprits en vertu de la mesme hostie; laquelle présentant se départoient les dicts esprits, mais soudain rentroient. Mais parce que tel faict dépend de l'estat et office de l'évesque, nostre évesque se transporta audict Vervins, où il seit lesdits expériences que ledit jaccobin; auquel lesdicts esprits firent responses qu'ils estoient plusieurs, et nommèrent leurs noms, et vindrent la nuict tourmenter nostredit évesque. Et de ce qui se seit audit lieu en pourroit parler et vous le faire entendre un docteur de la faculté de Paris, que l'on nomme M. Chausse, demeurant au collége de Lisieux, qui, avec un autre docteur de ceste ville, accompagna nostredit évesque.

Et voyant les parents qu'elle demeuroit toujours tourmentée, l'on l'a amenée en ceste ville; et passant par Nostre-Dame-de-Liesse, dict-on que illec la laissèrent et au-

DU DIABLE DE LAON (fév. 1565).

265

cuns desdicts esprits, de manière qu'ils n'en restoient que deux ; et à la première adjuration qu'a faict en ceste ville nostredit évesque, luy a été confirmé par celuy desdicts esprita qui se nommoit Belzebuth. Parce que les huguenots maintenoient tout ce que dessus estre une imposture, pour la quelle descouvrir estoit besoin de changer de gardes à ladicte femme, elle fut par justice sequestrée; et luy farent baillées gardes nouvelles, et des deux religions dix farent toute la nuit, le doyen de l'église, l'official et autres gens d'église, nostre lieutenant particulier, mon compagnon advocat, le bailly de l'évesque et autres notables personnes appelées avec eux , médecins et chirurgiens les plus experts, qui, durant qu'elle fut délaissée comme morte au partement du diable, par vertu de l'hostie présantée, foirent toutes les épreuves de leur art pour l'exciter, jusques à luy mettre des espingles dans les ongles de ses doigts, sans que pour ce elle eust aucun mouvement; et, à la seule présentation de la même hostie à sa bouche, elle reprint ses sens, louant Dieu. Et aucuns d'enz m'out récité qu'ils virent, au partement du diable, un nigne visible, comme d'une souris sortant de ses oreilles et trotant sur la main de ceux qui la tenoient, dont tous farent fort effrayez. Elle est rendue à l'évesque, qui puis quinze jours continue à jeusner et soy mettre en oraison, et faire annoncer et inciter par prédication le peuple à l'aider de jeuenes et oraisons à déchasser lesdicts esprits, faisant tous les jours procession et prières publiques; esies processions on portoit ladicte femme, laquelle après l'on mettoit sur un échafaut pour ce érigé aprez la chapelle Nostre-Dame, au portail du chœur, en laquelle mostrodit éverque chantoit la mosse; durant laquelle, à l'élévation du corps de Jésus-Christ, indicte femme, tenué de six un sept des plus forts hommes que l'un pouvoit

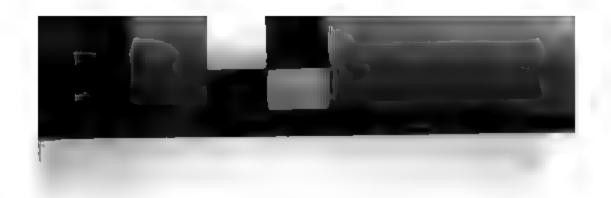
choisir, malgré eux s'eslevoit droite, saisant mine si horrible que chascun en estoit esfrayé; et la messe célébrée, procédoit aux conjuration et abjuration, respondant ladicte femme à icelles, mesme quelquefois prononçant ladicte semme aucuns mots avant nostredit évesque; et après avoir faict ce qu'il pouvoit par paroles, luy commandoit de laisser ladicte semme en vertu de l'hostie qu'il lui présentoit, faisant ladicte semme si espouvantable face et si défigurée qu'il n'est possible naturellement ce faire. Et en un instant demeuroit comme morte entre les bras de ceux qui la tenoit, ayant les bras, corps et jambes aussy roides que baston de bois, tournée à revers, sans qu'il fust possible luy faire plier les joinctures, fust des bras, fust des jambes, luy ouvrir la bouche ou les yeux, combien que ce saire se soyent sorcez aucuns huguenots qui estimoient estre imposture; et par le seul attouchement de l'hostie sacrée que l'évesque luy présentoit à la bouche, sa bouche s'ouvroit et la recevoit, et après luy revenoient tous les mouvemens, fors d'un bras, qui demeuroit perclus et impotent. Finablement du jour d'hyer, septiesme dudict mois, continuant nostredit évesque ce que dessus, après plusieurs résistances, elle fut délivrée par la grace de Dieu, et revint son bras perclus, sain, selon le signe que luy avoit dict ledit esprit malin, et est encores ladicte semme sort malade de la fatigue qu'elle a endurée. Et ce jourd'huy s'est faict procession générale, où le corps de Jésus-Christ a esté porté en grande magnificence, remerciant Dieu, où nostredict évesque a chanté la messe à telle assistance et dévotion que l'on ne sçauroit souhaiter plus grande; qui n'a esté aux contentemens des huguenots, desquels bonne partie se sont departis pour reprendre la première et ancienne religion. Je vous pais asseurer ce que dessus pour y avoir plusieurs BU BIASLE DE LAON (fév. 1565).

267

fois sesisté, et en feront tesmoignage plus de dix mille personnes. Je ne vous sçaurois, sans par trop long discours, réciter mille conjectures qui se sont présentées pour approbation de ce miracle si évident, comme aucuns estrangers flamens qui ont parlé à ceste semme estant possédée, qui leur faisoit response pertinente en haut aleman. J'ay von un Aleman parler à elle en langage aleman, la femme luy respondre pertinemment en françois, et me disoit qu'il lay avoit dit en aleman qu'il estoit huguenot, et puis qu'il key disoit qu'il ne l'estoit point et qu'il avoit menty. Puis luy dict en aleman que l'abbé de Saint-Vincent, qui estoit présent, parloit bien aleman; elle luy feit response qu'il ne sçavoit aucunement parler, mais qu'il faisoit semblant le pouvoir parler. Outre il n'y a quasi maison ou cloistre où il n'ait esté de nuiet tourmenter aucuns de la maison, quelquefois hannissant comme un cheval, mesme en la maison épiscopale, hannir en mulet ou anesse, et le lendemain en donnoit tesmoignage.

J'espère que vous en sçaurez davantage par le tesmoigaege qui en sera faict au Roy.





Articles, respondus par le ROYEN SON CONSEIL priné, sur la requeste presentée par plusieurs habitans de la ville de Bourdeaux, et Seneschaulcée de Guyenne, sur le faict de la Religion qu'on dict reformée.

Publicz en la Cour de Parlement audiet de Bourdeaux, le 30. iour d'Auril, 1565.

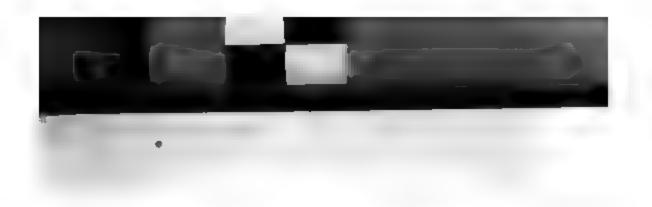
A PARIS,

Chez Charles Perier, rue S. Iean de Beauuais, au Bellerophon.

1565.



.



ARTICLES

RESPONDUS PAR LE ROY

EN SON CONSEIL PRIVÉ,

WE LA REQUESTÉ PRESENTÉE PAR PLUMEURS MARITAIN DE LA VILLE DE BOURDEAUX ET SENESCHAULCÉE DE GUYENNE, 40 R LE PART DE LA RELIGION QU'ON DICT REPORMÉE.

AU BOY.

Sire, vos très humbles et très obéissans subjects de la sille de Bourdeaux et pays de Bourdelois, qui sont de la viiglon qu'on dict réformée, vous remonstrent très humblement que jaçoit par vostre édict faiet pour la pacificaion des troubles, et déclarations d'iceluy, vous ayez orlonné que chacun pourra seurement et librement aller
ex licex et l'exercice de ladicte religion est par vostre
rdonnance estably, et au demourant chacun poursa
ivre en sa maison librement, sans estre recherché ne
solesté, forcé ne contrainct pour le fuiet de m consience; et, pour mieux unir vos subjects, que tous seront
execus à l'administration des villes et communantes, sans
ifférence et distinction de religion, nonobstant tous
agemens, sentences et arrestz donnez au contraine,
sequels vous avez déclaré de nul effect et valeur,

ARTICLES

toutessois les maire et juratz des villes et autres magistratz, et à leur exemple plusieurs personnes privez, poussez d'un esprit turbulent et désobéissant à vos commandemens, emprisonnent, condemnent en amendes, saisissent les biens, et autrement molestent les supplians pour les choses qui leur sont par vous permises. Et d'autant que cela tend à l'infraction de vos édicts, violation de la protection et asseurance que vous avez donnée aux supplians, et par conséquent à la subversion de vostre Estat, ils supplient très humblement Vostre Majesté y pourveoir, et sur les articles qui s'ensuivent déclarer vostre vouloir et intention.

1. Premièrement ils vous supplient très humblement, Sire, que très estroictes inhibitions et défenses soyent faites aux maire et juratz des villes, et à tous les autres, d'emprisonner, molester ou inquiéter aucun pour chanter des psalmes ou cantiques privément et sans assemblées.

RESPONSE

Permis de chanter les psalmes ès maisons privées, pourveu que ce ne soit en assemblée ne en lieu public. Et tous ceux qui pour raison de ce sont détenus prisonniers seront eslargis.

- 2. Que nul ne puisse estre contrainct de fournir le pain qu'on appelle beneist.
- 3. Ne porter par les temples le plat des aulmosnes que l'on baille aux pauvres.
 - 4. Ne payer les deniers des confrairies.
- 5. Que nul ne soit molesté pour tenir ou vendre des livres de la Saincte-Escripture, commentaires et traictez sur icelle.



RÉPONDUS PAR LE ROI (AVRIL 1565).

273

RESPONSE.

Sur les second, tiers, quart et cinq articles, unl ne sera sontraint sontre la liberté de sa conscience, suivant l'édict. Et si anayes ont esté contrainces par prison ou vente de leurs biene, seront eslargis et leurs biens rendus.

6. Que nul ne soit contrainct parer ou tapisser le devant de sa maison lorsque les processions passeront.

RESPONSE.

Comme desens, un ne sera contrainet contre sa conscience, et sarant les amendes rendues.

7. L'on commande des festes qui ne furent oncques solemnizées, pour l'observation desquelles l'on recherche les supplians en leurs chambres et maisons, combien que plusieurs de la religion romaine ayent leurs boutiques ouvertes ès memmes jours; il vous plaise deffendre à tous magistratz et autres de rechercher aucun en sa maison soubz prétexte des viandes et observation des festes, pourveu que le tout se fasse sans scandale.

RESPONSE.

Les gens de mestier pourront besongner à huis clos en leurs maisons et boutiques, fors et excepté les jours de démanche et fastes solemnelles, suivant la déclaration sur ce faiete et publiée.

- 8. Et ordonner que nul ne soit contrainet de faire serment sur le bras de sainet Anthoine, ne autre contraire à sa religion, et qu'au refus que feront les supplians de faire ledict serment ils ne puissent pour ceste occasion estre référes à leurs parties.
 - 9. Que quand les suppliens obtiendrent fettres de rous vi.

vos chancelleries en récisions de contracts, ou pour estre relevez d'iceux, ils soyent tenus pour suffisamment dispenses des sermens apposez audiets contracts, sans demander autre dispense aux évesques ou ourez, et que les juges ne les puissent débouter de leursdictes lettres à faute d'obtenir ladiete dispense.

REPORTS

Sur les huiet et neuf articles, ne seront contrainets à faire serment contraire à leur religion, et les juges passeront outre, sans les astreindre à prendre aucune dispense de lauxs prélats.

10. Qu'il soit très estroictement désendu à tous les magistrats et autres d'enlever les ensans des supplians pour les saire baptiser ailleurs qu'en l'église résormée.

Accorde.

12. Qu'il soit défende aux seigneurs, pères, maris et maistres d'user de ferce ou contraincte pour le faict de ladicte religion.

RESPONSE-

Par l'édict il **est défendu de forcer aucun en la liberté de** sa conscience.

12. Que les reproches des troubles passes et autres, fondes sur le faict de la religion et choses qui en dépendent, seyent désendus soules grieftes poines, et les plaidoyers et actes contenants lesdicts reproches soyent rayez des registres, et désendu aux gentilshommes et autres de s'entrequereller et mettre la main aux armes pour raison de ce, à peine de la vie.

RESPONSE.

Par l'édict est enjoinct d'oublier la mémoise da passé, et sera enjoinct à tous juges de punir les equirenements.



REPORDUS PAR LE ROI (avril 1565). 275

13. Que en tous offices et charges teus vos subjects soyent indifféremment recens, sens avoir esgard à la diversité de religion, et sans ce que à l'entrée et récaption desdits officiers aucuns soyent contrainets de faire serment ou acte contraire à sa conscience.

RESPONSE.

Les édicts et ordonnances seront gardes.

suspe après icelie, le procureur de la ville de Bourdeaux a requie, et les maire et juratz ont ordonné qu'en l'estat de maire, jurat, conseiller prudhomme, ou autre ayant fenction publicque, il ne sera esleu aucun qui ne soit de la religion romaine, et que par ce moyen l'administration des affaires estant demeurée par devers eux, cela est occasion de maintenir la partialité et division entre vos subjects, il vous plaise, Sire, casser ladicte réquisition et ordonner qu'ils seront esleux autant d'une religion que d'autre.

RESPONSE.

Sera procèdé par élection, sans distinction de religion, et

25. Que les supplians seront appelez à toutes assemblées qui se feront pour la police, bourse des marchans, texes, impositions et subsides, parce qu'il est advenu qu'en estant excluz ils ont esté grandement surchargez, dont y a infinies appellations interjectées.

RESPONSE.

Seront appelles indifféremment les ungs et les autres.

16. Pareillement que les supplians auront seur et libre acces un lieu ch l'exercice de feur religion a esté par vous

276

ARTICLES

ordonné; que les portes des villes et hostelleries leur seront ouvertes, vivres et autres choses nécessaires.

Accordé suivant l'édict.

17. Plusieurs insolences sont advenues de ce qu'aucunes personnes privées, qui cherchent occasion de mal faire à leurs ennemis, se sont témérairement et sans l'auctorité du magistrat ruez sur aucuns des supplians, soubs prétexte des presches ou autres supposées contraventions à vos édicts; il vous plaira, Sire, défendre, sur peines rigoureuses, toutes voyes de faict pour quelque couleur que ce soit, et ordonner que l'on se retirera par devers les juges à qui vous avez attribué la cognoissance desdictes contraventions, lesquels procéderont par les voyes ordinaires de justice.

RESPONSE.

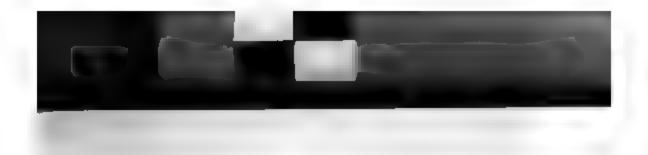
Toutes voyes de faict sont défendues, et enjoinet aux magistrats de faire observer les édicts, à peine de s'en prendre à eux.

18. Ceux qui contreviennent à vos édicts se couvrent le plus souvent des arrests et jugemens ci-devant donnez contre les supplians, mesmement de ceux par lesquels le chant des psalmes est interdict et les supplians privez de l'entrée aux maisons de villes; il vous plaise, Sire, casser et adnuller lesdicts arrests, et faire défenses à tous de s'en aider ny les alléguer, sur peine d'estre punis comme contempteurs de vostre auctorité et infracteurs de vos édicts.

RESPONSE.

Le Roy déclaire nul tout ce qui a esté faict contre ses édicts.

19. Et générallement casser et adnuller tous jugemens,



afrondus par le not (avril 1565). 277
constumes, usances et statuts par lesquels les consciences
des hommes peuvent estre forcées, contre la profession
de la religion réformée et liberté permise par vos édicts.

RESPONSE.

Chacun demeurere en liberté de sa conscience.

20. Aucuns, pour provoquer le peuple à sédition, dient publicquement que, avant qu'il soit deux moys, tous ceux de la religion seront massacrez, et tiennent plusieurs propos mai sonnans de Vostre Majesté, dont y a informations, sur lesquelles vous plairs donner provision.

RESPONSE.

Les informations sont renvoyées aux juges des lieux, ausquels est enjoinet en faire justice.

voyez en Guyenne, appert que la ville de Sainct-Macaire, ordonnée pour l'exercice de ladicte religion, est la plus incommode de toute la seneschaulcée, et que la plus grande partie des plus notables familles de la ville de Bourdeaux est de la religion réformée. A cette cause, et pour les inconvéniens qui peuvent advenir par l'absence et esloignement d'un si grand nombre de vos bous subjects, il plaira à Vostre Majesté, Sire, accommoder les supplians d'un lieu plus proche, auquel ils puissent aller et rejourner en un jour.

RESPONSE.

Renvoyes an gonverneur pour y pourvoir, snivent les édicts et déclarations.

22. Pour les choses susdictes plusieurs sont prisonsière, autres ont payé grosses amendes, autres ont leurs

278 ARTICLES RÉPONDUS PAR LE 201 (avril 1565).

biens saisis; il vous plaira, Sire, ordonner que les prisonniers seront eslargis, les amendes rendues, et que mainlevée sera baillée des biens saisis pour les susdictes occasions, attendu que c'est contre vos édicts.

RESPONSE.

Toutes amendes adjugées contre la teneur des édicts seront rendues, et sera faicte main-levée des biens saisis et les prisonniers eslargis.

23. Les supplians, et avant les troubles, et durant iceax, et depuis la pacification, ont tousjours obéy à vos édicts, et n'est advenu par leur moyen aucun trouble en la ville de Bourdeaux, par quoy il plaira à Vostre Majesté, Sire, en leur accordant le contenu aux susdicts articles, les maintenir en vostre protection et sauve-garde, et ils continueront de plus en plus à exposer leurs vies et biens pour vostre très humble service, et prieront Dieu pour l'augmentation de vostre prospérité et santé.

RESPONSE.

Tous subjects du Roy sont en sa protection, et leur dessend très estroictement, sur les peines des édicts, de se injurier ou messaire les uns aux autres.

Faict au conseil privé du Roy, tenu à Valence le ciaquiesme jour de septembre mil cinq cens soixante-quatre.

Ainsi signé, ROBERTET.

Suivent la notification desdites réponses aux officials de l'ordre administratif et judiciaire du pays de Guyenne, et l'arrêt de leur enregistrement au parlement de Bordeaux.

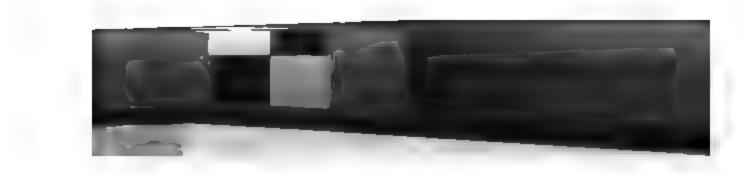


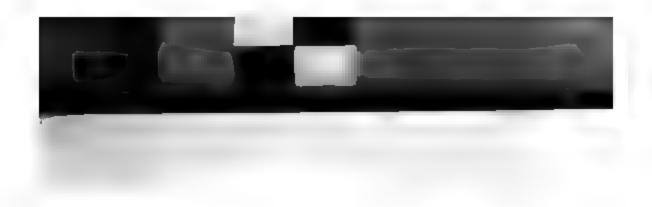
RECIT D'UNE ENTREPRISE

PATTE EN L'AN 1565

CONTRE LA REINE DE NAVARRE

ET MESSEIGNEURS SES ENFANS.





RECIT D'UNE ENTREPRISE

FAITE EN L'AN 1565

CONTRE LA REINE DE NAVARRE

BT MESSEIGNEURS SES ENFANS(1),

PAR LEQUEL ON PEUT CONNOISTRE COMME DIEU S'EST MONTRÉ
LEUR PROTECTEUR ET A MIRACULRUSEMENT SAUVÉ NOTRE
ROY MEMRY IV, DÈS SON ENFANCE, DE LA CONSPIRATION QUE
SES EMPEMIS, AUTHEURS DES TROUBLES ET MISÈRES DE NOSTRE
TEMPS, AVOIENT DÈS LORS JURÉE AVEC LE ROY D'ESPAGNE, A
L'ENTIÈRE SUSYRBSION ET RUINE DE LEUR MAISON ET DE CET
ESTAT.

C'estoit la voix publique et toute commune qu'entre les propos mémorables que le grand Roy François, premier du nom, prononça en l'an 1547, avant que mourir, il donna conseil et avis à son fils, Henry deuxième, de faire élection des personnes qu'il devoit commettre au gouvernement des affaires de son royaume, et notamment l'advertit s'il se trouvoit de la maison de Guise qu'elle le mettroit en pourpoint et son peuple en chemise; paroles que l'on a deu prendre non-seulement comme couseil salutaire pour la conservation de cet Estat, mais anssi comme un oracle, prophétie et commandement de père à fils, auquel pour n'avoir obéy tous ses enfans lé-

(a) Extraft des pièces justificatives des Mémoires d'État de Villeroy.

ENTREPRISE

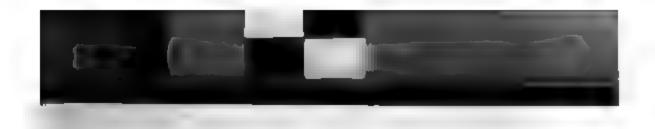
gitimes successeurs, tout le royaume et ses bons sujets, sont tombez en l'estat misérable que nous voyons aujourd'huy.

Ce grand Roy, prudent et sage, connoissoit dès lors l'ambition que couvoient ces princes lorrains, ayant sçeu qu'ils faisoient falsifier leurs chroniques et généalogie, élevant l'eschelle de leur race jusques au ciel ou se figurans estre montez jusques au plus haut degré; par imagination ils songèrent estre descendus de Charlemagne.

Ce que toutesois ils ont dissimulé pour un temps, tenans cette ambition couverte et comme morte, vivant le seu Roy Henry II, pour ce qu'estans venus à sa cour estrangers et avec peu de moyens, ils ne tendoient pour lors qu'à s'agrandir et s'accroistre d'estats, d'honneurs, de dignitez et de biens d'Eglise, pour puis après avoir moyen de parvenir plus sacilement à leurs prétentions.

Mais incontinent après sa mort le masque sat levé, et s'apperceut-on aussitost que ces princes n'avoient point envie d'ensevelir ny d'enterrer leur ambition en la sépulture de leur maistre, ains firent bien sentir qu'elle estoit encore vive et ardente; car succédant le Roy François II, et s'estans emparez sous son nom du total gouvernement et administration du royaume, ils se donnèrent tant de pouvoir, de crédit et d'authorité, qu'ils voulurent oster à l'advenir toute espérance de les en pouvoir jamais déposséder. Qui sut cause de les saire venir à cette présomption d'oser entreprendre la ruine de la maison très illustre de Bourbon, sçachant qu'elle estoit la plus proche de la couronne et qu'avec plus de sorces que nulle autre elle pourroit saire teste et s'opposer à leurs desseins.

Parquoy s'adressans effrontément contre M. le prince de Condé, l'un des principaux et plus valeureux princes de sa maison, luy suscitèrent un procez criminel, à l'ins-



CONTRE LA REMEM AND MAYABRE (1565). ametien duquel ils firent procéder de si grande furie que l'arrest et condemnation de mort furent asseitost forgas que le proces commencé, de sorte qu'il n'en restest plus que l'exécution ; lequelle indubitablement fust advenue, me ce inpuyant personne qui an ceast parler ne eni păt rien faire pour le seuvar, ai nostre bon Dieu, qui ditime propaptement accours aux sions lorsqu'ils n'an espinent plus des hommes, n'eust empesché miraculensement l'effet d'une si détestable injustice, luy conservant le vie per l'événement inopiné de la mort subite dudit Ray François; de laquelle bien que le bon prince, innoment she fait, toutefois ayant laissé abuser de son autherité mynde per esux qui le possédoient, la divine justice le renint sinci punir, leur estant par comoyen le seul appuy de leur insupportable et tirannique domination.

Distr., reconnue de tous estre venue de la main de Distr., devoit sheisser leur orgueil et nompre du tout leur landain, s'ils sussent eu que lque sent iment de se crainte; mis l'ambition estoit de trop long-temps attachée et enmainée dedans leurs smes pour l'en pouvoir arracher du primier soup.

Par quoy ils poursuivirent d'avancer leurs préparatifs, s'ayant perdu temps, pendant qu'ils avoient toute puisance, pour disposer le peuple de Paris à leur dévetion, lément entendre que c'esteit pour soustenir et dessendre a réligion catholique, apostolique et romaine; sous lequel ansque ayans induit plusieurs gentiléhommes, villes et semmunautes de ce royaume à faire ligue, ils attendoient pus les jours une occasion d'élever et construire l'appare pu'ils avoient désignée.

Or il advint par estrange désestre que le leu Boy de teverre, chef de la maison de Bourbon, prince très généunt et de très loughle mémoire, fut tué au siège de Bourn d'un coup d'arquebuse, qu'on ne seut aucunement découvrir de quelle part il venoit.

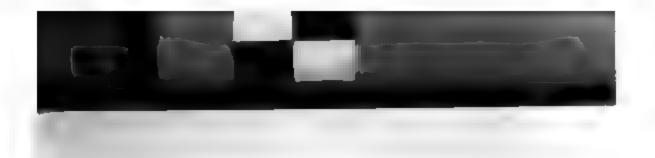
Mais cet accident su soigneusement remarqué par le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, son srère, pour en saire leur profit quand l'occasion s'en présenteroit.

Et de fait, quelque temps après, ayans eu advertissement que le Roy d'Espagne, qui leur a toujours esté favorable, dressoit une armée contre les Mores, et que les trouppes espagnoles de Tezo, de Milan, de Naples et autres, qu'il faisoit venir d'Italie, devoient arriver à Barcelonne, ville maritime qui est assez près de Pau, où l'on disoit que la desfunte Reine de Navarre s'estoit retirée, et avec elle monseigneur le prince et madame la princesse ses enfans, ils jugèrent qu'il estoit temps de penser à leurs assaires et mettre la sin à l'œuvre.

Doncques sur ces deux occasions, tant de la mort du seu Roi de Navarre que du passage desdites troupes espagnoles, le cardinal, qui avoit toujours les esprits tendus à remuer mesnage, estant de son naturel turbulent et sactieux entre tous les Lorrains, se résolut, avec le duc de Guise son frère, de saire la guerre, et s'attaquer à bon escient à la maison de Bourbon, de laquelle, comme dit est, ils avoient dès long-temps conjuré la ruine, pour rendre le chemin libre à leur ambition.

Par quoy ayant exactement projetté leur dessein, tenans l'entreprise toute asseurée et le voulant exécuter en toute diligence, délibérèrent de dépescher exprès un personnage confident et advisé pour négocier cette affaire avec le Roy d'Espagne.

Et pour cet esset, entre tous ceux qu'ils élevoient, dont ils saisoient des pépinières pour semblables exécutions, ils sirent élection d'un capitaine de la frontière de Béarn, nommé le capitaine Dimanche, auquel ils baillèrent ins-



contre la reine de navarre (1565). 285
rection et mémoires nécessaires pour cette négociation,
vec charge de prendre asseurance des seigneurs, gentilsmannes et communautez des villes par où il passeroit; et
estte fin le duc de Guise lui bailla lettre de créance,
semement au sieur de Monluc, d'Escars et vicomte Dores, avec lesquels il avoit dès long-temps intelligence.

Ainsi le capitaine monte à cheval et part pour faire le synge, auquel il séjourna assez longuement en Guyenne sur y faire ses menées, qui commencèrent à souhait, de une que lesdits sieurs, ensemble le capitaine du chasteau in Ha de Bourdeaux, promirent tous d'y apporter toute sile assistance et faveur que le sieur de Guise pouvoit Mairer.

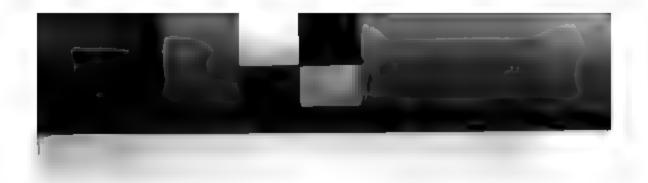
Bref, la partie en apparence estoit fort bien faite; mais a grand Dieu admirable, qui sçait tout, qui voit tout, più peut tout, connoissant qu'ils n'estoient poussez que l'ame pure ambition, laquelle ne tendoit qu'à troubler le vyaume et usurper la couronne, jaloux qu'ils abusoient lesem saint nom et suscitoient son peuple sous faux présette de la sainte religion, bien qu'il n'eust esté appellé en sur couseil, toutefois a fait paroistre qu'il en a voulu agar là sus de son thrône divin; car cependant que se sisoient ces voyages et pratiques, advint que le siège fut sie devant la ville d'Orléans, où le sieur de Guise fut tué, t la paix incontinent conclué et arrestée par le Roy l'aurles avec ceux de la religion prétendue réformée.

Cos doux accidens troubièrent fort le cardinal, mesnement le premier, de la mort du duc de Guise, son rère, laquelle, s'il eust eu conscience, il eust reconnue remir du juste jugement de Dieu, qui le voulut sinsi oster le ce monde et per sa mort coupper le fil de sa maudite introprise. Mais l'ambition, qui n'a les yeux ouverts que rese mirer an but de ses prétentions, avengle à faire bien,

ne regarde point au jugement de Dieu. Parquoy ce bon catholique s'arresta sur le second poinct de la paix accordée aux huguenots, dont il se montra sort indigné et print à prétexte, ce prétexte de susciter son nepveu, als du seu sieur de Guise, pour le saire entrer en la place de son père, bien qu'il fust encores jeune d'ans. Toutesois, ayant sait son apprentissage à l'école du cardinal son oncle, il l'avoit desjà si bien instruit et rendu si decile à apprendre les préceptes de dessunct son père qu'il devint incontinent maistre; chose qui luy fut très facile, car luy et ses frères tenoient cette inclination du berceau, pour avoir esté nourri en l'ambition naturelle des seigneurs de leur maison, de laquelle ils faisoient estat comme d'un héritage paternel, ne présumans rien moins que d'estre nes capables d'aspirer à la couronne. Ainsi estant ce jeune duc de Guise en ses premiers ans, imbu, comme du laict de sa nourrice, de la hauteur de si hautes conceptions, puis après animé des songes du cardinal son oncle, qui le repaissoit d'une succession imaginaire de Charlemagne, ne manqua de cœur ny de volonté d'embracer l'entreprise de si grande espérance.

A quoy le cardinal... que son nepveu n'avoit encores les ailes assez fortes pour voler si haut, luy fit faire son premier vol et coup d'essay sous l'ombre de son manteau, qui couvroit tout et dispensoit tout, et à cette fin lui servit de conseil, d'instigateur, fauteur et conducteur, et fut eause que, suivant les brisées de son seu père, il se résolut d'écrire au capitaine Dimanche, qui estoit attendant ses commandemens à Bourdeaux, pour le faire passer outre et continuer le voyage qu'il avoit commencé.

Et pour ce luy envoya lettres confirmatives de la première dépesche que l'on luy avoit baillée à son partement, y adjoustant de plus l'occasion qui le mouvoit de trouver



CONTRE LA REIRE DE NAVARRE (1565). 287

poix naguères faite avec les hérétiques de très mauvaise odeur, d'autant qu'il désiroit maintenir et conserver par tout le royaume de France la religion catholique, spostolique et romaine, se promettant, sous le nom de mineteté, de persuader et induire le Roy d'Espagne pour le faire joindre à cette sanglante et maudite résolution; qui estoit telle qu'il estimoit estre nécessaire de commencer par la subversion et ruine de la maison et pertune de la Reine de Navarre et de monseigneur le prince sou fils; lequel venant du vray tige de France, il succédoit à cette couronne, combien qu'il fast lors bien éloigné silon l'apparence humaine, et estant nourry, comme on le nourrissoit, en la doctrine des hérétiques, ce peroit pour infector et perdre tout le royaume d'hérèsie.

Outres ces mémoires et considérations, il fit bailler au opitaine Dimanche lettres particulières de créance et adresse au duc d'Albe, grand-maistre et lieutenant-général des armées du Roy d'Espagne, tendantes à ce qu'il pleust à Sa Majesté catholique prendre cette cause en main et l'assister de partie des forces de son armée qui estoit mate preste à Barcelonne, afin de ravir et enlever la Baille de Navarre... et les mener en Espagne.

De tout ce que dessus le capitaine avoit la charge, de la part du sieur de Guise, d'offrir à Sa Majesté catholique les moyens et adresse de bien conduire l'entreprise et la faire réunir ou désir et contentement de Sa Majesté, donnant apérance, en ce faisant, de rendre la querelle du royaume de Navarre ensevelie et du tout esteinte pour jamais.

A la vérité l'entreprise estoit spécieuse et en apparence facile d'exécuter, si Dieu, qui n'abandonne jamais les siens, n'y enst mis la main pour les conserver contre la régu, tirennie et cruanté des meschans, comme il fit, détermant éet erège, sinsi qu'on verra ey-après. En cette façon le capitaine Dimanche, suivant l'instruction et commandement à luy faits, partit de Bordeaux, s'acheminant droit à la ville d'Alpe, où le duc d'Alpe estoit allé pour se reposer, par le congé du Roy son maistre; avec lequel le capitaine ayant communiqué sa légation, après avoir séjourné plusieurs jours sur le lieu, le duc le dépescha, luy baillant lettres et adresse pour parler au Roy d'Espagne. Entr'autres il écrivit à dom Francez de Alba, pour luy faire donner entrée et le présenter au Roy, lequel estoit allé à Mouson, ville limitrophe, ordonnée pour tenir les Estats trois des royaumes d'Aragon, Catalogne et Valence, qu'on appelle à cette occasion les cortès de Mouson.

Or son chemin estoit de passer par Madrid, où arrivant ledit capitaine, Dieu voulut qu'il tomba malade d'une grosse fièvre continue; et estant en une hostellerie assez mal commode, s'informant de l'hoste s'il n'y avoit point quelque François des serviteurs de la Reine d'Espagne, luy sut dit y en avoir un logé près l'hostellerie, nommé Anne Vespier, son valet de chambre et brodeur; lequel estant recherché par l'hoste son voisin et requis de visiter un gentilhomme françois malade en sa maison, ledit Vespier, de son naturel ossicieux, y sut incontinent, le trouve en mauvais estat et fort mal accommodé à l'hostellerie; par quoy, meu de pitié et compassion à cause de la patrie, le fit emmener en son logis, où il fut très bien servy de toutes choses, mesmement le fait panser et secourir par le médecin et apoticaire de la Reine sa maistresse, de saçon que dans peu de jours après il revint en convalescence par la diligence de Vespier.

Qui fut telle que, durant l'ardeur de cette fièvre, il se rendit si soigneux de bien traiter ce malade, non-seulement de remèdes propres et convenables pour sa guari-



CONTRE LA REISE DE NAVARRE (1565). 289

dont y en avoit quantité en la cour de Madrid, et particulibrement prit si grande peine de luy donner plaisir et l'entretenir d'hounestes propos, afin d'alléger la violence du mal, que tous ces bons offices de charité coustumière, et de merveilleux pouvoir à gaigner le cœur des hommes, farent cause d'engendrer entre eux une cordiale bienveillance et vraye amitié.

Bref, ils se firent si bons amis qu'ils communiquoient familièrement et discouroient ensemble de plusieurs affaires sans aucun scrupule, mesme touchent nostre religion catholique, en laquelle se trouvans unis et de mesme opinion, ils en prirent une plus grande et ferme confiance l'un de l'autre.

De sorte que le capitaine, sur le temps de se guérison et avant de prendre congé pour parachever son voyage, remercia fort Vespier de tant de bienfaits, de courtoisies et de bons traitemens qu'il avoit receus de luy, dont il se sentoit et luy demeuroit toute sa vie très obligé, et mesme jusques à luy dire qu'il le feroit très bien reconnoistre par M. de Guise, lequel l'avoit envoyé par de-là pour affaires de très grande importance.

Alors Vespier, oyant parler du duc de Guise, curieux de sçavoir ce que c'estoit, et jugeant que ce ne pouvoit estre qu'au préjudice du Roy et de la France, poursuivit de tenir ce propos, et entretint si bien le capitaine qu'il lay déclara enfin qu'il venoit de trouver le duc d'Albe, avec lequel il avoit communiqué, et pris telle résolution qu'avant qu'il fust deux mois la princesse de Béarn et ses enfans seroient enlevez en Espagne et mis à l'inquisition.

Et afin de luy donner occasion d'adjouster foy à son dire, redemanda à Vespier une maliette qu'il lui avoit haillée en garde, en laquelle setoit ann argent et ces parous vi.

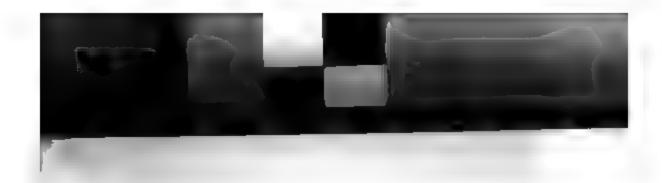


ENTREPRISE

piers; il luy monstra tous ses mémoires et lettres, tant celles du sieur de Guise au Roy d'Espagne que celle que le duc d'Albe avoit écrite pour estre présenté à Sa Majesté catholique.

En quoy il faisoit paroistre quelque envie de vouloir attirer et employer ledit Vespier à sa négociation, se persuadant qu'à l'adventure il auroit moyen en son absence de luy donner advis de ce qui se passeroit, et pourroit servir à l'exécution de l'entreprise. De quoy Vespier s'estant apperceu, fut plus hardy à luy demander comment cela se pourroit saire; auquel il sit réponse que le Roy d'Espagne aideroit des sorces qu'il avoit à Barcelonne, tant d'Espagnols, Allemans que Italiens, comme la vérité estoit qu'il y avoit dès lors une grande armée, de laquelle le capitaine saisoit estat que Sa Majesté catholique sourniroit huit ou dix mil hommes, lesquels il seroit mercher à petit bruit le long des montagnes de Foix, jusques à Pau, demeure de la Reine de Navarre, où il n'y avoit distance qu'environ trente ou quarante lieues, et que sort aisément l'entreprise réussiroit à souhait, avec l'intelligence et asseurance que le duc de Guise avoit de messieurs de Paris, qui promettoient l'assister de tout leur pouvoir, et des sieurs de Monluc, d'Escars, vicomte Dortes et capitaine du chasteau de Ha, lesquels s'estoient emparez de Nérac, du Mont-de-Marsan, de Bazas, de Bayonne et de Bordeaux, où estoient leurs compagnies et leurs forces, et avoient tous promis se tenir prêts de leur costé, tant pour saisir la Reine que pour luy oster le passage et l'espérance de pouvoir échapper de leurs mains. Mesmes le capitaine Dimanche dit qu'il passeroit à son retour par Thoulouze, pour y saire dre le cardinal d'Armaignac et autres tenans les pre-

lieux en la ville, desquels il ne se promettoit pas aveur que des autres.



CONTRE LA REINE DE NAVARRE (1565). 291

Sur quoy Vespier, ayant ouy et bien retenu ce discours, se présenta en soy-mesme d'un costé l'infidélité de tels François, et de sa part la fidélité qu'il devoit et a porté de tout temps au service de son Roy et de sa patrie, particulièrement au service de la Reine de Navarre et du Roy son fils, à présent régnant, pour estre né leur naturel serviteur et subjet en la ville de Nérac.

Par quoy il jugea que son devoir l'obligeoit de chercher les moyens qu'il pourroit tenir pour les advertir.

Et pour cet effet alla trouver à l'instant un de ses amis intimes, précepteur et grand-aumosnier de la Reine d'Espagne, auquel il raconta le fait, qui luy sembla si horrible et abominable que, desirant l'empescher de tout son pouvoir, comme il estoit très affectionné serviteur du leu Roy et Reine de Navarre, fut d'advis, pour authoriser ce bon œuvre et saint désir, de communiquer le tout secrettement à la Reine leur maistresse, qu'il sçavoit aimer uniquement la Reine de Navarre.

Ainsi s'en allèrent vers Sa Majesté, à laquelle Vespier récitant par le menu toutes les particularitez de ce fait si exécrable, elle l'ouit, en eut horreur, et dit la larme à l'œil : A Dieu ne plaise, mon maistre, que telle méchanceté advienne.

Sur ce il résolut, avec l'advis de son maistre, d'en écrire au Roy son frère et à la Reine sa mère, pour y remédier.

Et fut advisé d'abondant que Vespier sçauroit du capitaine où il logeroit à la cour de Mouzon, et sentiroit dextrement quel habillement il porteroit, afin d'en écrire et donner enseigne au sieur de Saint-Sulpice, ambassadeur pour le Roy près la personne du Ruy d'Espagne audit Mouzon.

Et pour ce Vespier sit une lettre pour l'en advertir et

luy saire entendre bien au long et par le menu toutes les particularitez cy-dessus, asin qu'il eust entière connoissance du fait et l'œil ouvert à la venue du capitaine.

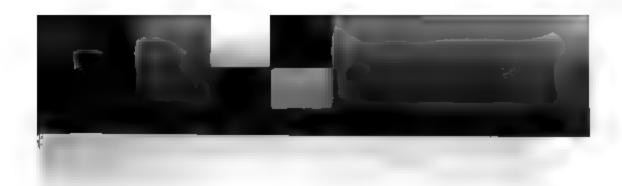
Pareillement sut advisé que le grand-aumosnier, son précepteur, lui écriroit de la part de Sa Majesté, pour luy saire entendre le desir qu'elle avoit d'empescher l'événement de si damnable conspiration.

Ce qui fut fait, et le pacquet porté par un Basque, laquais du grand-aumosnier, fort diligent, lequel il dépescha exprès à Mouzon pour advertir l'ambassadeur de tout ce que dessus, le suppliant, au nom de Dieu tenir la main à rompre ce barbare dessein, et d'envoyer seurement les lettres de la Reine sa maistresse au Roy son frère et à la Reine sa mère, comme aussi d'en écrire à Pau, pour donner advis à la Reine de Navarre de se tenir sur ses gardes afin de n'estre surprise.

Le Basque fait si bonne diligence qu'il arrive heureusement à Mouzon un jour devant le capitaine Dimanche, de sorte que le sieur de Saint-Sulpice cut loisir de faire épier sa venue, comme il fit, découvrant à son arrivée que le Roy d'Espagne lui donna aussitost audience et parla à luy par trois diverses sois, la nuit seulement et à beure indue, signe qu'il y prenoit goust et que cette pratique luy plaisoit. Aussi avoit-il occasion d'y prester l'oreille, car on ne pouvoit lui faire ouverture de sujet plus agréable selon son humeur et de la disposition des assaires de son Estat, comme le capitaine eut loisir de luy bien faire entendre le tout, ayant tousjours esté conduit par dom Francez de Alba, lequel, par ce moyen, se mit tellement en grace du Roy son maistre qu'il luy donna depuis la charge d'agent en France, et tost après l'honora du tiltre d'ambassadeur près la personne du Roy Charles IX.

Or, afin que toutes ces choses sussent sceués et enten-





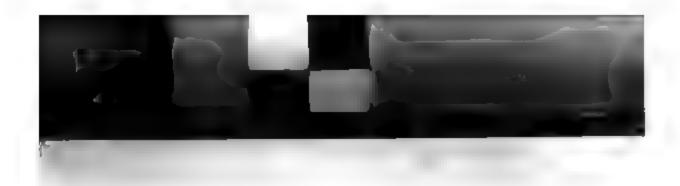
CONTRE LA REINE DE NAVARRE (1565). to an vray par le Roy Charles et la Reine sa mère, pour leamer ordre, le sieur de Saint-Sulpice dépescha en igence son secrétaire, nommé Rouleau; lequel se runis très effectionné en cette occasion, pour arrester le du d'une trahison si malheureuse, arrivé qu'il fut à Mane, sprès avoir visité le vicomte d'Ortes, qui l'avoit tioniièrement enquis de son voyage, sans en avoir **litmoins** pu tirer aucune chose, prit[aussitost congé de 🏜 es retira en son logis, où il fit un mémoire purti-Mr pour servir d'advis, portant sommairement et au y tout le contenu de la dépesche ci-dessus ; lequel Mèire, enclos dans un pacquet bien cacheté, il envoya homme exprès jusques à Pau, où il fut porté seurement, sorte que la Reine de Navarre, advertie de la trag**édi**e Mémelle on luy vouloit faire jouer un des principaux sonnages, fit si bien son profit de cet advis que, Disa fistant, elle eut moyen de pourvoir à sa seureté; et Shau, continuant son chemin en toute diligence, vint nile, où il baille à la Reine, mère du Roy, les lettres i la Reine d'Espagne sa fille écrivoit à Leurs Majestes, estoient de créance seulement sur le porteur. De lade après avoir ouy le discours entièrement, et comme tout s'estoit passé à cet affaire, cette ange princesse neura fort estonnée, et néantmoins ne vouloit, ou pour noins feignoit ne le pouvoir croire, sons l'asseurance Rouleau luy en donna, tant pour l'advertissement tain qu'en pouvoit avoir en la Reine sa fille, que pour ir veu luy-mesme le capitaine Dimanche entrer à dix res du soir au logis du Roy d'Espagne, conduit, nme dit est, par le sieur don Frances de Alba. lur quoy la Reine mère envoya quérir le sieur de Laupine, premier secrétaire d'estat, auquel elle fit de roif conter le fait par Rouleau, qui sut came que le capitaine ne sut pris et attrapé par les chemins, comme il eust esté aisé de le prendre si on eust voulu, suivant l'advis que l'ambassadeur en avoit donné à Leurs Majestez, afin de voir tous les mémoires qu'il avoit et luy saire consesser la vérité de sa négociation.

Preuve qui eust esté très utile et très importante pour découvrir les secrettes menées et conspirations qu'on faisoit lors pour troubler le royaume et l'Estat; mais la corruption des pensions d'Espagne estoit desjà entrée dans le conseil, qui détourna ce bon effet.

Feu monsieur le connestable, après qu'il east eu communication de cet affaire par ledit Rouleau, en juges très bien, disant en mêmes mots: « Puisque le sieur de Laubespine le sçavoit, que le compagnon seroit sauvé et qu'il n'en falloit plus parler. » Comme il advint, car le capitaine prit son chemin par autre voye que le grand chemin ordinaire, à son partement de Bourdeaux, et vint toutefois couvertement à Paris, où il fut reconnu avoir demeuré caché dix ou douze jours dans l'hostel de Guise, et quelque temps au monastère des Bons-Hommes, près le bois de Boulongne.

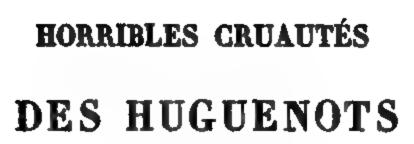
Néantmoins cet advertissement apporta ce fruit que le voyage du capitaine Dimanche demeura infructueux au duc de Guise et aux siens, et que le Roy d'Espagne, qui pensoit desjà tenir et mener en triomphe la Reine prisonnière et ses enfans, à la fin se trouva les mains pleines de vent, et s'esprit de regret d'avoir perdu une si belle occasion de prendre pied en France et d'esteindre la querelle du royaume qu'il usurpe, laquelle luy demeure sur les bras plus lourde et plus vive qu'elle ne fut jamais. Voilà comment la fureur de l'horrible monstre que l'ambition de cette race ingrate avoit éclos s'évanouit par la grace et assistance de ce bon Dieu, nostre vray protec-





teur et dessenceur, qui se voulut servir de l'authorité de la bonne Reine d'Espagne, affection et bon conseil de son grand-aumosnier, vigilance et fidélité de Vespier, et de la soigneuse diligence de Rouleau, nonciateurs de la conspiration à eux miraculeusement révélée, pour rompre et renverser les méchans et pernicieux dessins du duc de Guise et de ses consédérez, desquels la majesté divine a fait commoistre assez apertement à un chacun qu'il a voulu faire la justice et vengeance pour la fin misérable de leur vie.

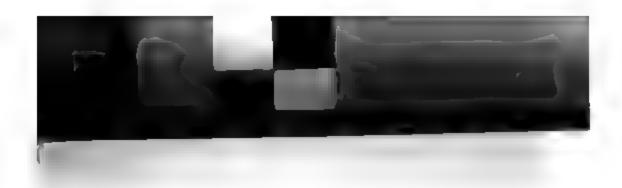
-		



EN FRANCE.



•



HORRIBLES CRUAUTES

DES HUGUENOTS

EN FRANCE(t).

La ville d'Engoulème, pressée par les huguenotz, leur ot rafin rendue par composition, mais à condition pronice et jurée que les catholicques, tant ecclésiasticques p'autres, y pourroient demeurer seurement, sans estre echerchezni inquiétez. Toutesfois les hérétiques, oblieux u plutôt mépriseurs du serment qu'ilz avoient faict et teord solemnelement juré, sitôt qu'ils furent entres en ville, ils commencerent à choisir quelques catholicques les emprisonner. Entre lesquels fut frère Michel Greit, de l'ordre de Saint-François et gardien du couvent son ordre en ladite ville, qui fut appréhendé, et dès le ndemain pendu et étranglé à un arbre, en la présence Gaspar de Coligny, lors admiral de France. Mais ce rre patient, soulirant très constamment la mort, adertit cet admiral, chef des rebelles, de sa propre mine; as ce martyr étant jetté pour être étranglé, toutte cette llonne trouppe s'escria par trois foys : Vive l'évangile. Prère Jean Viroleau, lecteur dudit couvent, fut par eux

(6) Extrait d'un volume in-4, intitulé. Théatre des crummes des Réréturs de matre semps. Anvers, chez Adrien étubers, 1608. Rore. Plem reprodussons la partie de cut ouverge qui mahenne l'histoire de nuce pendant les amoies 1808 à 1808.

300

HORRIBLES CRUAUTÉS

cruellement occis, luy ayant premièrement couppé les parties honteuses.

Frère Jean Avril, aagé de quatre-vingts ans, eut par eux la tête fendüe d'une hallebarde, et puis son corps jetté dans un retraict.

Frère Pierre Bonneau, docteur en théologie, après avoir été par eux détenu huit moys prisonnier en grande misère, fut pendu à un arbre, près les murailles de la ville.

En la maison d'un bourgeois de la même ville, nommé Papin, ils ensermèrent trente personnes catholicques qu'ils firent mourir, mais par trois diverses espèces de cruels tormentz qu'ils inventèrent.

En premier lieu, ils en attachèrent une partie deux à deux, lesquels ils laissèrent languir, sans leur donner aucune chose pour vivre, afin que l'extrémité de la faim les contraignit se manger l'un l'autre, et ainsi moururent de faim avec extrême langueur.

En après, ils en étendirent d'autres sur des cordes sort bandées, pour les scier et sendre par le milieu, et les sirent mourir en ce plus que barbare torment.

Finalement, ils en lièrent d'autres à des poutres de bois, et par derrière en allumèrent des petits seux, asin que, par long torment, peu à peu ils sussent ardez et consommez par seu.

Les huguenots qui étoient en garnison en la ville de Montbrun visitoient souvent une honnête et vertueuse damoiselle en sa maison à Marendat, près ladite ville. Elle, qui ne mancquoit de civilité, les y recevoit et traictoit avec autant qu'elle pouvoit de courtoisie, pour les entretenir, afin qu'elle et ses subjects ne sussent par eux molestez.

Mais ces barbares, dépouillez de toute humanité, un jour ayant souppé avec ladite damoiselle, la prindrest et



contraignirent monter en une chambre, où, ayant allumé du seu, y mirent des paeles de ser, desquelles, toutes rouges de seu, en brûlèrent les plantes des pieds de seur bonne hotesse; puis, tournans les poinctes desdites paeles contre les jambes d'icelle, luy arrachoient la peau par éguillettes. La laissans ainsi tormentée, pillèrent sa maison et se retirèrent.

Maistre Jean Arnauld, lieutenant-général du Roy pour la justice à Engoulème, fut de ceux qui furent arrêtez après la prise de la ville. Ce bon juge, après avoir été fort mutilé et soussert beaucoup de misères, fut finalement étranglé cruellement par eux à sa propre maison.

Ils prindrent la veufve du feu lieutenant criminel en ladite ville d'Engoulème, aagée de soixante ans, femme vénérable, et, l'ayant attachée par les cheveux, la trainèrent inhumainement le long des rues.

En la paroisse de Chasseneuil, près Engoulème, ils prindrent un prêtre nommé maître Loys Fayard, homme, selon le rapport et témoignage des habitans du lieu, de fort bonne vie et vertueux exemple; ils luy mirent les mains dans une chaudière pleine d'huille toute bouillante, et à plusieurs foys, si souvent et longuement qu'enfin m chair cuite et séparée des os tomba; et, non contents de si cruel torment, luy versèrent de cette même huille bouillante dedans la bouche, et eux voyants que ce martyr n'étoit encores mort, le harquebusèrent.

lls prindrent un autre prestre nommé maître Colin Guillebant, vicaire de Saint-Auzanni, lequel, après lui avoir couppé les parties honteuses, ils enfermèrent dedans un coffre tout percé de trous de tairière; puis versèrent sur se povre enfermé telle quantité d'huille toute bouillante qu'ils le feirent mourir en ce torment.

En la parroisse de Rivières, ils en prindrent encores un

autre, auquel tout vif ils arrachèrent la langue par dessoubs le menton, puis le tuèrent. Semblablement à un autre, nommé M. Jean Bachellon de Lanville, ils écorchèrent les piez avec fers chauds, puis luy couppèrent la gorge.

Maistre Simon Sicot, vicaire de Saint-Hilaire de Montier, homme vertueux, aagé de soixante ans, étant trahi par quelqu'un auquel il se fioit, fut mené prisonnier à Engoulème et mis à rançon excessive; laquelle ayant payée avec grande difficulté, le mirent, comme il pensoit, en liberté pour s'en retourner. Mais ce povre homme sorty par la porte Saint-Pierre, ces déloyaux envoyèrent après luy l'un d'entre eux, comme un bourreau, qui l'acconsuyvit sur le chemin et le prit; puis, luy ayant crevé les yeux, il luy tira la langue par dessoubz le menton.

Maistre Guillaume de Bricailles, et un autre prestre avec luy, furent pris par ces inhumains, puis penduz en une cave par chacun un pied; et, pour les continuer en plus long torment, ils leur baillèrent quelques foys à manger, jusques à ce que l'un fut expiré; puis tuèrent l'autre.

Ils prindrent un autre prestre de la parroisse de Beaulieu, nommé maistre Pierre, lequel ils enterrèrent tout vis jusques à la tête.

Maistre Arnauld Durandeau, vicaire de Fléac, aagé de quatre-vingts ans, sut par eux égorgé, puis jetté dans la rivière.

Un cordelier, aussi de même aage, après plusieurs reproches et injures à luy faictes, sut précipité vis des murailles de la ville.

Maistre Octavian Ronier, vicaire de Sainct-Cybard-d'Eaux, tomba entre les mains de tyrans sans mercy; auquel, luy ayan, faict endurer une infinité de maux et villennies, ils attachèrent des fers de cheval aux pieds, puis le attachèrent à un arbre et le harquebusèrent.

Maître François Raboteau, vicaire de la parroisse de Foulcquebrune, fut aussy pris et attaché devant les bœuss pour tiver la charrue, où il fut si cruellement picqué et buetté que finalement il mourut en ce tourment.

Itz en harquebusèrent un grand nombre; entre lesquele, par le commandement du capitaine Piles(t), furent Philippe du Mont, chirurgien, et Nicolas Guivée, drappier, attachez à un arbre; où, confessans constamment Jésus-Christ nostre Seigneur, selon l'instruction minete qu'ils en avoyent réceu par son Eglise catholicque, ilz moururent tirez d'harquebuses. Tellement qu'en ce diociae d'Engoulème, en moins de deux ans, furent martyrises pour la foy chrétienne, tant de l'un que de l'autre sene, tant prestres, gentilshounces, damoiselles que d'autres qualitez, plus de cent et vingt personnes.

En la ville de Houdan, au diocèse de Chartres, les hérétiques, ayans pris un prestre, le menèrent dans une église, où ilz le contraignirent de célébrer la messe en leur présence, pour s'en mocquer. Tandis que ce bon homme continuoit cette saincte action, ils le frappoyent par le vissige à coups de poing armez de gantelletz et luy donnoyent des coups de poignard par autres parties du corps. Cependant ce patient, ayant le vissige tout meurtry et le corps tout sanglant, continua l'action jusques à la communion; lors luy arrachèrent des mains le prétieux corps de nostre Seigneur et le calice où étoit le sang prétieux, et, ayans jetté le tout par terre, le foulèrent aux pieds. Puis attachèrent ce bon prestre au crucifix et le lanquebusirent, tellement que luy, qui sacrifioit su Dieu

⁽¹⁾ Armand de Clermont, seigneur de Piles, gentilhousme du Périgued, et l'en des chefs des protestants. Il fut toé dans le massaure de la faint-lectury.

autre, auquel tout vif ils arrachèrent la langue par dessoubs le menton, puis le tuèrent. Semblablement à un autre, nommé M. Jean Bachellonde Lanville, ils écorchèrent les piez avec sers chauds, puis luy couppèrent la gorge.

Maistre Simon Sicot, vicaire de Saint-Hilaire de Montier, homme vertueux, aagé de soixante ans, étant trahi par quelqu'un auquel il se fioit, fut mené prisonnier à Engoulème et mis à rançon excessive; laquelle ayant payée avec grande difficulté, le mirent, comme il pensoit, en liberté pour s'en retourner. Mais ce povre homme sorty par la porte Saint-Pierre, ces déloyaux envoyèrent après luy l'un d'entre eux, comme un bourreau, qui l'acconsuyvit sur le chemin et le prit; puis, luy ayant crevé les yeux, il luy tira la langue par dessoubz le meuton.

Maistre Guillaume de Bricailles, et un autre prestre avec luy, furent pris par ces inhumains, puis penduz en une cave par chacun un pied; et, pour les continuer en plus long torment, ils leur baillèrent quelques soys à manger, jusques à ce que l'un sut expiré; puis tuèrent l'autre.

Ils prindrent un autre prestre de la parroisse de Beaulieu, nommé maistre Pierre, lequel ils enterrèrent tout visjusques à la tête.

Maistre Arnauld Durandeau, vicaire de Fléac, aagé de quatre-vingts ans, sut par eux égorgé, puis jetté dans la rivière.

Un cordelier, aussi de même aage, après plusieurs reproches et injures à luy faictes, fut précipité vif des murailles de la ville.

Maistre Octavian Ronier, vicaire de Sainct-Cybard-d'Eaux, tomba entre les mains de tyrans sans mercy; auquel, luy ayans faict endurer une infinité de maux et villennies, ils attachèrent des fers de cheval aux pieds, puis le attachèrent à un arbre et le harquebusèrent.

re François Raboteau, vicaire de la parroisse de nebrune, fut aussy pris et attaché devant les bœufs rer la charrue, où il fut si cruellement picqué et agas finalement il mourut en ce tourment.

m'harquebusèrent un grand nombre; entre fespur le commandement du capitaine Piles(1), furent se du Mont, chirurgien, et Nicolas Guivée, diraptenchez à un arbre; où, confessans constamment Christ nostre Seigneur, selon l'instruction saincte se avoyent receu par son Eglise catholicque, ilz sent tirez d'harquebuses. Tellement qu'en ce diolingoulème, en moins de deux ans, furent martyaux la foy chrétienne, tant de l'un que de l'autre tant prestres, gentilshommes, damoiselles que se qualitez, plus de cent et vingt personnes.

is ville de Houdan, au diocèse de Chartres, les héis, ayans pris un prestre, le menèrent dans une
où ilz le contraignirent de célébrer la messe en
résence, pour s'en mocquer. Tandis que ce bon
e continuoit cette saincte action, ils le frappoyent
vissige à coups de poing armez de gantelletz et luy
yent des coups de poignard par autres parties du
Copendant ce patient, ayant le vissige tout meurle corps tout sanglant, continua l'action jusques à
munion; lors luy arrachèrent des mains le prétieux
de nostre Seigneur et le calice où étoit le sang
us, et, ayans jetté le tout par terre, le foulèrent aux
Puis attachèrent ce bon prestre au crucifix et le
stoutent, tellement que luy, qui sacrifloit au Dieu

rmand de Clermont, seignour de Piles, gentilhomme du Périgord, les chefs des protestants. Il fut tué dans le mamore de la Saintmy. souverain selon son ordonnance, luy fut même sacrisé hostie plaisante en témoignage de fidélité.

Au village de Floran, près Saincte-Menchoud, les compaignies du capitaine Béthune, ayans pris un prestre, luy firent souffrir beaucoup d'injures et vilennies; il fut cruellement fouetté, puis le chirurgien des compaignies luy couppa les parties honteuses, et le firent ainsi mourir. Et ce villain bourreau se venta que c'étoit le dix-septième qu'il avoit accoutré de cette façon.

A Cléry, après avoir ruiné le dedans de l'église et pillé ce qu'il y avoit de précieux, tant reliques qu'autres choses servantes au service de Dieu, ils rompirent aussy la sépulture du Roy de France Loys onziesme de ce nom, brullèrent les os d'icelluy, comme voulants essacer sa mémoire. Mais ils n'ont épargné ailleurs les ancêtres du Roy de Navarre, leur chef, tant ils sont remplis d'inhumanité, ni semblablement la sépulture du conte Jean de Engoulème, lequel sut de très bonne et saincte vie.

En un villaige dit Pat, distant six ou sept lieues d'Orléans, vingt et cincq catholicques, poursuiviz de ces forcenez, se sauvèrent dans l'église, n'ayans autre lieu de retraitte. En ce nombre il y avoit quelques ensans, lesquels montèrent pour se sauver dans le clocher. Mais les ennemis ayans bouté le seu à l'église, ces povres ensans, contraincts par la slambe qui les gaignoit et la sumée qui les étoussoit, se jettèrent en bas au-dehors, et, tombez entre les mains de ces tigres, surent par eux jettez dans le seu, où ilz sinirent leurs jours.

Ils lièrent plusieurs prestres avec les licols de leurs chevaux et les traînèrent après eux.

A Sainct-Macaire, en Gascoigne, ils ouvroient les ventr des prestres, et peu à peu enrolloient les entrailles ceux entour de battons. Au même lieu ils entercèrent plusieurs prestres tous vifz, et à coups d'épées taillèrent en pièces les petits enfans des catholieques.

En la ville de Mans, ilz prindrent un prestre fort angé, lay couppèrent les parties honteuses, les feirent rôtir sur le gril, puis le contraignirent les manger; et, pour voir comme il les digéroit, luy ouvrirent l'estomach luy vivant, et lay feirent ainsi finir ses jours.

Du temps que François du Cassé étoit lieutenant pour le Roy de Navarre en la ville de Bazas, en Gascoigne, deux de ses soldats, ayans forcé une femme vefve, la tirérent conchée sur le doz et luy emplirent la partie honteuse de poudre à canon, y mirent le feu, ce qui luy feit crever le ventre et épandre ses entrailles dehors, et rendit en ce torment son innocent esprit à Dieu.

Le seigneur de Saincte-Colombe, le capitaine Gohaset en grand nombre d'autres gentilshommes, s'étant renduz par composition au comte de Montgommeri, qui les tenoit négez, demeurèrent neuf mois ses prisonniers. Au bout de ce temps, qu'ils pensoyent sortir à condition de leurs rançons, ce comte leur fit un soupper, où il les fêtoya, casame il disoit, en amy; mais, au partir de là, fit cacher gens en leurs chambres, lesquels de nuiet les tuèrent tous, coutre la foy publique jurée, les ayans receuz et de si long-temps gardé prisonniers.

En la ville de Montbrison, le baron des Adrets ût précipiter plusieurs catholicques du haut d'une tour fort haute en bas, et, de peur qu'ils n'échapassent, ses soldats, par son commandement, les recevoient en bas sur la poincte de leurs picques.

L'impudence et berberie d'un huguenot fut telle qu'il 10 fit une chaine d'oreitles de prestres, lequelle il, partoit 10 fit vi. 20 à son col publiquement et s'en glorifioit devant les chels de l'armée.

Ilz couppèrent le nez, les oreilles et crevèrent les yeux à plusieurs prestres ministrants à Dieu.

Ilz sendirent un prestre par le ventre tout vif, en tirétent ses entrailles, y mirent de l'avoine et en sirent une mangeoire pour leurs chevaux.

Les hérétiques de la ville de Nismes, en Languedocq, daguèrent de sang-froid un grand nombre de catholic-ques, et demy morts les jettèrent dans le pais de l'évesché, lequel est fort large et profond, et par deux fois l'en emplirent.

Jacques Sore, corsaire notable et remarqué pour ses cruautez entre tous les pyrates, étoit, comme il disoit, admiral de Navarre soubs l'authorité de Jeunne d'Albret, hombiée Royne de ce royaume. Cetuy, voguant vers les isles de Madère et Canarie, découvrit quelque vaisseau portugais tirant vers l'Amérique, lequel il poursaivit, l'acconsuivit et aborda; là dedans il trouva quarante religieux de la société du nom de Jésus, lesquels s'en alloient prêcher l'évangille et planter la foy chrétienne entre ces payens de la terre brésifienne. Luy, écumant d'altération de ce sang innocent, meurtrit et fit meurtrir par les siens cette saincte compaignie, et les sit tous jetter dans la mer, les uns demy morts de coups de dague, les autres ayans les bras couppez, les autres après leur avoir sendu le ventre et arraché le cœur. Entre toute cette heureuse trouppe, il y eut le père Ignace, qui en étoit le chef, lequel, après avoir receu beaucoup d'injures et traits de la cruauté de ces barbares inhumains, sut jetté en la mer, tenant entre 'ses bras une image de la Vierge Marie, mère de nottre Bauveur, lequel il tint si serme qu'on ne luy peut faire



licher, et rendit ainsi, avec ses compagnons, son heureux esprit à Dieu, couvert des ondes, avec plusieurs sacrez joyaux et sainctes reliques qu'ils portoient avec sux.

En l'an de nostre Seigneur : 567, au monastère des chartreux appellé Bourfontaine, situé au diocèse de Suession, troys moynes prestres et deux frères laiz furent tuez per les hérétiques, qui avec violence entrèrent ledict monastère pour le piller, dont les noms icy s'ensuyvent :

Le vénérable père domp Jean Motot, un des procurateurs, qui, d'un coup d'harquebuse, a rendu son esprit à Dieu.

Le vénérable père domp Jean Meguen fut tué d'un coup d'harquebuse.

Le vénérable père domp Jean Avril, qui, passant dans l'église jusques à le grand-autel, navré d'un coup d'harquebuse termina sa vie.

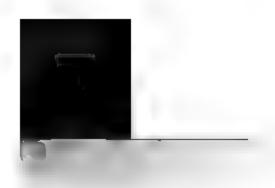
Frère Benoit Levesque, lai, dispensier dudict monastère, estant près le chœur faisant sa prière pénitenciale, fut tué.

Frère Tibault, aussy lai, pour le zèle de Nostre-Seigneur, fut tué dans la sale.

Cos et les autres religieux prestres et laiz catholicques sudicts, n'estans pas gens qui manient des armes, mais qui, d'une patience très constante, ont souffert le martire, sont bien peu au regard de tous ceux qui par telles voyes de cruantez ont esté mis à mort en la plus grande partie des provinces, villes et autres lieux de France, sans parier de ceux qui, par horribles trahisons des adversaires, ont esté meurdris; entre lesquels je ne puis passer soubs silence la mort de feu très noble, loyal, vaillant et victorieux prince François de Lorraine, duc de Guise, la mort duquel, inventée à l'école de Beza, fut perpétrée par le maiheureux trahistre et huguenot Jean Poltrot.

308 HORRIBLES CRUAUTÉS DES HUGUENOTS.

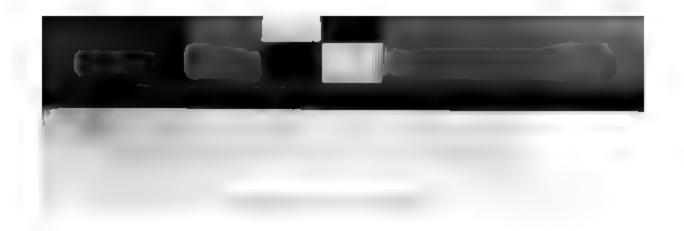
Telz et semblables exemples pourront être assez se fisants pour admoneter les saiges, en cognoissant l'ar par ses fruicts, d'éviter le même mal, et aux iniques d'ner remors de conscience, s'il y a quelque espoir de pentance.



DISCOURS
DESTROVBLES ADVENVS EN LA VILLE DE
Pamies le 5. Iuin 1566.
Avec vn brief recit
des calamitez souffertes l'Année
precedente.

Imprimé nouuellement.

M. D. LXVII.



DISCOURS DES TROUBLES

\$DYSK#

EN LA VILLE DE PAMIES

LE CINQUIEME DE JUIN 1566.

La ville de Pamies est située au pied des monts Pyrépées, aur la rivière d'Ariège, recognoissant de toute ancienneté le Roy de France pour souverain, et la Royne de Navarre, comme contesse de Foix, pour dame, en partage toutesfois avec l'évesque. Elle n'est subjette à sucun gouvernement, ains exempte de tous subsides, comme tailles, emprunts ou garmsons du royaume, ce qui a esté tousjours confirmé par les prédécesseurs Roys, et nommement de Charles à présent régnant. Mais l'éresque, de la maison de Pélevé en Normandie, ne poqvant porter tels priviléges, tant en haine de la religion y instalée des l'an 1562 que pour le mescontentement qu'il avoit de l'obéissance rendue plus graude à la susdite dame qu'à luy, a taché de tout son pouvoir à troubler le repos de la ville, et ce en luy ostant sa primerame liberté par les moyens qui s'en suivent,

Chacun sçuit que, pour mieus affoiblir cous de la religion réformée, le dessein de leurs ennemis fut les priver des magistrats favorisans ce parti, ce qu'ils obtindrent par l'édit fait à Crémieux, contenant que, pour l'aunée. 1565, seroit faicte double élection des estats concernans la police des villes, et icelle apportée vers sa majesté feroit chois du nombre accoustumé, de gens paisibles et non factieux. Et d'autant qu'en ce pays la police est déférée aux consuls, ceux qui exerçoient telles charges firent élection de douze personnes gens de bien, et ce par un conseil légitimement assemblé. Toutesfois l'évesque trouva moyen de présenter une autre élection de six personnes à sa dévotion, incapables selon toutes loix et coustumes de la ville, qui fut receue, le Roy estant à Bayonne, non-obstant toutes remonstrances et instante requeste que la Royne de Navarre en fit. Nous ne ferons pas difficulté de les nommer, pour ce que cela pourra servir à l'intelligence de ce discours.

Baudoin, Ryoupeirous, advocats; Hugues, médecin; Souchiech, la Brousse, Nyort, marchans.

Ces consuls estans receuz monstrèrent apertement le projet qu'ils avoyent faict de la ruine de ceste pauvre ville; car ils changerent tous les officiers, en y mettant d'autres répréhensibles en toute leur vie, assirent gardes aux portes comme en temps d'hostilité, permirent dances publiques ez jours prohibez par les ordonnances, les blasphèmes impunis, jeux et autres dissolutions, au grand regret des bons habitans de la ville, tant d'une religion que d'autre. Ce remuement si soudain sut dur à supporter, toutesfois on l'endura patiemment; mais ils ne se contentèrent pourtant de ce commencement, ains assirent leur dessein à asservir leur république au gouvernement du Languedoc; ce qu'ils obtindrent, sous umbre d'un grand prosit qui reviendroit aux sinances, et de l'o; béissance par ce moyen rendue des huguenos à leur dire séditieux. Ceste breche si grande, comme un chacun la voit, sut supportée patiemment, attendant temps plus

DR PARIES (juin 1566).

313

den avoir raison. L'évesque cependant faisoit eni que la Royne de Navarre n'y avoit rien, veu qu'elle avoit donné secours l'année des troubles, suyvant fract par lequel ses prédécesseurs évesques avoyent le conte de Foy en pareage. L'édit de ceste union blié en diligence, nonobstant toutes oppositions léi. Non contens de cela, firent entendre à M. Damb'il ne pourroit renger sous l'obéissance du Roy ni wotion la ville, qu'il n'y vint en personne pour y garnison, ce que ledit sieur refusa de prime arrilais, par l'importunité des susdits et autres, il s'ata, le 4 d'aoust 1565, vers la ville de Pamies, acgué de huiet cents chevaux et trois compaignies de e pour sa garde, avec intention d'y laisser une ignie de cavallerie et deux de pied, s'il n'eust receu mdement au contraire ; les compaignies vivoyent étion l'espace de quatre jours. Je laisse à juger si e la religion furent espargnez, veu mesme que, par naces des autres , ils s'estoyent retirez hors de la illement que M. Damville ne trouva homme qui peut dre aux calomnies des catholiques. Il fit faire une s entre le ministre nommé de Geofroy et un jésuite, de peu de fruiet, veu les menaces et le peu de support ministre y trouva, auquel n'estoit permis de libremrler. Tout cela néantmoins fut porté patiemment ; e-fois ne cessèrent ceux du party contraire à pourla garnison, qu'enfin ils obtindrent, assavoir les ignies de Barannau le jeune et de Gondelieu , qui ent au commencement de novembre 1565. Durant mois que la garnison y a demeure, ceux de la reont esté tourmentez en diverses sortes et les aupartie espargnez. Ils permettoyent vivra les soldiscrétion, combien qu'ils leur cussent baillé

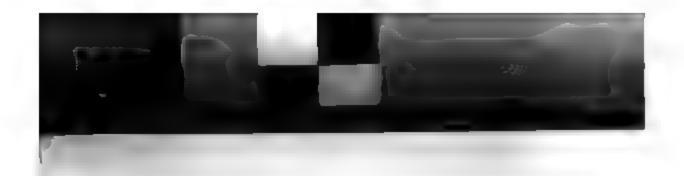
quatorze cents livres des deniers communs de la ville. Les chanoynes, d'autre part, taschoyent à les animer, les caressoyent par plusieurs banquets, et après leur persuadoyent de dancer parmi la ville au son du tabourin, pour avoir moyen de venir à quelque trouble. Toutes ces oppressions, et autres qui sont laissées à cause de brièveté, surent suportées, attendant responce de leur député, qui avoit esté dépéché en cour par l'advis d'un conseil général.

Enfin Simon du Senier, qui avoit pris ceste charge, obtint exemption de la garnison, qui en départit arec grand mescontentement des catholiques, lesquels espéroyent de la recouvrer bientost par quelque sédition qu'ils essayeroyent saire; ce qu'ils taschoyent tons les jours par le moyen des dances qui se faisoyent le plus souvent au sortir du presche. Toutesloys, voyant la modestie de ceux de la religion estre si grande qu'ils ne la pouvoyent esbranler, délibérèrent secrettement les priver de l'exercice de la religion, chose qu'ils avoyent desjà projettée lorsque de Paulo, président de Tholose, vint réintégrer les moines en leurs couvents; car il fit une information secrette comment l'exercice n'estoit en la ville le 7 mars, ayant son prétexte en ce que la peste avoit esté si grande, l'an des troubles, qu'on ne s'osoit assembler en grand nombre, combien qu'il soit plus que notoire la ville avoir esté tenue pour lors par sorce. Ik demeurerent deux ans sans saire poursuite de ceste insormation, jusques à ce qu'on voulut vuider la procédure dudict président, apportée par appel au privé conseil; et sur-le-champ, parties non ouyes, sut dit par arrest que, veu l'enqueste faicte par M. de Paulo, estoit dessendu ne faire exercice dans la ville de Pamies autre que de la religion catholique; et sur ce commission sut dépéchée en

nd bluttes (juin 1566).

315

attache à M. Damville ou son lieutenant, tenir main forte ace que l'arrest sortit son plein et entier effet. Ce fut environ lemovs de l'ebvrier que l'évesque obtint ceste provision; de lequelle estant advertis ceux de la religion, dépéchèrent de Senier avec une attestation de quatre vingts hommes non partiaux, comment l'exercice estoit par force à Pamies le 7 de mars, pensans, veu la manifeste supplantation, pouvoir obtenir rétractation de l'arrest. Toutesfois , après longue poursuite , y ayant employé en vain la favour de la Royne de Navarre, ne gaigna que des promuses; tellement qu'il fut contraint dire à la Royne que c'estois proprement altérer l'édit, yeu que la ville estoit des comprises en iceluy, voire qu'à grand difficulté l'arrest seroit exécuté sans trouble. Les ecclésiastiques et tousuls ne firent semblant vouloir exécuter leur commistion jusques au temps que la Cène de Pasques aprochoit. In la présentérent donc le 28 de mars à Gabriel de Godomel, conseiller au présidial de Tholose, qui vint à Pamies le 30 dudit moys. On lui voulut présenter les causes de récusation pertinentes, mais il répliqua qu'il n'estoit que simple exécuteur. Le jour d'après, lui furent présentées les causes d'opposition, fondées sur l'édit de la paix et sur la noffité de l'arrest donné parties non ouves, offrans de prouver ce que dessus par tourbes et miliers de personnes, demandans estre renvoyez pardevant Sa Majesté retenant leur possession. Il respondit tomme dessus, et qu'il passeroit outre. Au troisiesme jour on refeva appel de la chancelerie de Tholose, portent inhibition ne passer plus avant, nonobstant lesquelles fit publier à son de trompe, contre la coustanse toutesfais, la teneur de sa commission et exécution. Le peuple 'de 'trouve én grande perplexité , ayant esté nourri de la purblis de Oliva ; saus contredit, l'espace de six ann, et publiquement, voire qui avoyent employé leurs vies, le temps des troubles, pour la défence de leur ville. Cela sut cause d'assembler l'Eglise; les uns estoyent d'advis de ne céder la possession, attendu l'opposition sormée légitime; les autres, après avoir remonstré que la calamité du temps portoit que ceux de la religion n'estoyent escoutez, et qu'en autre temps on trouveroit bonne ceste procédure en un procez commun, mais à ceste heure seroit réputée à rébellion et désobeissance, enfin sut arresté qu'on attendroit le conseil des Eglises, pour lequel entendre un de leurs ministres nommé du Moulin fut député. La pluspart furent d'advis de continuer, et qu'il seroit difficile de recouvrer la possession légièrement quitée. Estant de retour, sut résolu, l'Eglise assemblée, contre l'advis néantmoins des pasteurs et quelques autres, qu'on cesseroit; cependant qu'on envoyeroit mémoires en cour vers le susdict du Senier, qui poursuivroit d'estre réintégrez; qu'on supplieroit la Royne de Navarre de s'y employer, et que par ceste obéissance on garderoit la ville d'estre ruinée. Les catholiques de la ville et des environs se promettoyent qu'en brief le mesmes adviendroit par toute la France. Ceux de la religion, nonobstant tels troubles, pensoyent estre à la sin de leurs désastres, pour le terme qui écheoit le lundi de Pasques à changer les consuls, espérans, moyenant unes lettres du grand seau obtenues, que d'autres en seroyent esleus plus paisibles. La commission fut adressée à Chauvet, conseillier en parlement à Tholose, l'un des moins reprochables qu'on peust choisir. Il vint à Pamies le dimanche; le lundi, voulant faire assembler les électeurs, ne peut avoir ouverture de la maison de ville, pour ce que les consuls se tenoyent fors avec garnison de soldats forains, ayant sait un ravelin devant la porte et slanqué le mur.



DE PANTES (juin 1566).

317

Enfin , après longues protestations d'un costé et d'autre, ouvrirent la porte. Le commissaire leur fit sçavoir la teneur de sa charge, voire qu'il se contenteroit d'en eslire trois d'une religion et trois d'autre, à quoi promirent občir; mais, à l'instant qu'il voulut procéder, dirent que de tout temps on avoit accoustumé, avant l'élection, célébrer une messe du Saint-Esprit en la maison de la ville ; s'il la vouloit our qu'elle se diroit bientost ; combien que de mémoire d'homme elle n'eust esté dite qu'au grand temple. Le commissaire les creut et s'en alla diner; ceux de la religion d'autre part n'y voulurent assister. Comme ils sortent, on leur ferme la porte, sans qu'il fut possible d'y rentrer du jour. Chauvet, voyant l'indignité et honte qu'il avoit receue, ne voulut passer outre, ce qui fut cause, craignant qu'il n'advinst quelque sédition, qu'il s'en retourna sans rien faire, se contentant d'en avoir chargé son procez-verbal et les avoir assignez pardevant la personne du Roy. Les consuls se promettoyent cependant n'en sortir de l'année. On peut juger de ce que dessus qui sont les rebelles et désobémans. Dès lors les factieux se sentans appuyez, et que justice n'estoit faite de ceste rébellion, se desconvrirent en telle sorte qu'on conneut en eux l'envie de venir aux mains, qui leur accreut lors principalement qu'ils entendirent la prise du sieur de Mombartier à Tholose, à raison de laquelle le peuple avoit les armes en main; car dès lors ils assirent gardes aux portes, qui no leissoyent entrer homme de la religion avec l'espée. On entendit aussi que le chapitre avoit renforcé de garmison le mas Saint-Antonin (c'est un chasteau lezla ville appartenant à l'évesque), et ce par l'advertissement d'un chanoine. Environ ceste saison, une assomblée des occidenstiques, qu'ils appellent le senet, se

tint à la maison du consul la Brousse. Le vicaire-général remonstra que si saint Ambroise avoit mérité le souverain rang de louange pour avoir chassé les Arriens de son diocèse, que leur évesque n'en méritoit pas moins d'avoir mis hors de la ville ceste religion maudite; toutesfois qu'il estoit raisonnable le rembourser de seize cent livres qu'il avoit sournies à la poursuite; exhorta en outre les curez et vicaires de remonstrer aux seigneurs catheliques de leurs parroisses qu'ils ne permissent les laguenos en leurs terres, sur peine d'excommunication; pour le dernier, qu'il recevoit plusieurs plainctes d'eux, et que, doresnavant, si non caste saltem caute. On luy respondit que, jusques à ce que les ministres sussent hers de la ville, n'estoyent délibérez contribuer; il réplique qu'en brief on auroit d'autres consuls qui les feroyent sortir par force ou par gré. Autres plusieurs propos furent tenus, ce qui donna grand souspeçon de quelque complot. On continuoit cependant les dances, dont en advint une sédition le dimanche dix-neufiesme de may. telle que nous la descrirons. Comme les dances passoyent par la rue des Jacobins, un garçon chaussetier de la religion jecta une pierre parmi ces dances, qui ne toucha toutessois personne, dont telle frayeur les print qu'une partie courut à l'Onlmet (c'est un quartier séparé du corps de la ville) ; d'autres s'ensuyans en leurs maisons en sortirent un peu après avec leurs armes; mais ils n'en peurent rien saire, d'autant que ceux de la religion avoient desjà appellé les consuls et viguier, qui apaisèrent le tumulte. A l'Oulmet m'en fot fait ainsi; car les catholiques surprindrent les autres, qui estoyent en petit nombre, et en blessèrent six, qu'ils cussent tuez si les magistrats ne sussent survenus bien accompagnez par ceux de la religion. On se contenta de

in avoir fait retirer dans leurs maisons, combien qu'on une moyen de prendre vengence des blessez. Ceste sédition un belle yauxe, comme l'avez entendu, donns occation de grand licence aux catholiques, et disoyent tout faut qu'on ne ne contenteroit plus de blesser; et dès face cammancèrent à tramer ce qu'ils ont despuis osé exétener. Il est temps, en cest endroit, de réciter les causes de trouble dernier.

Alors two l'exercice de la religion n'estoit encores inswho we he vifle de Pauries, les jeunes hommes d'icelle Troyunt nocoustumé se desborder en dances et autres dissubstiche de lundy de la Pentecoste, avec enseignes desphysics et inbourins batane; ils créoyent un pape, un tempereur, un roy, un évenque, deux abbez, et avec cest équipage faisoyent leurs monstres par toutes les rues. Costo coustame estoit assopie, tant par la prédication de l'évangile que du bon ordre des consuls précédens, si qualques gens turbulents ne l'euseent remise aus par l'advon du chapitre et autres des principaux. Ils divisèrent la ville per quartiers, à chascan desquels esfeurent un capitaine avec ses membres; les chanoines alors remplissayant lours meisons de soldats estrangers. Durban, gentil-homme de la montaigne, fit les monatres de ses subdits et leur faisoit entendre secrettement qu'il les meneroit à Pamies. Le procureur de la Royne de Navarre, voyant ces préparatifs et craignant quelque trouble, présonta requeste à la cour de parlement de Tholose, par inguelle discouroit le dessein des catholiques et le scandate qui en pourroit advenir. La cour apointe que défances seroient faites ne dancer ez jours probibez et que les gardes seroient ostées des portes ; commission fut adressée au premier juge royal pour enquérir des contrevenane. L'appointement fut intimé aux magistrats et

nomméement au viguier. Sur l'heure les consuls se saisirent des enseignes que les autres faisoyent faire chez les tailleurs et firent publier les prohibitions susdites; ce qui irrita merveilleusement les sactieux, et disoyent que, comme on preschoit secrettement, aussy ils danceroyent ou il consteroit cinq cent testes Dès lors on s'apercent par conjecture qu'ils fortifioyent les Augustins, car on n'y laissoit entrer personne par la grand porte. Le lundy de la l'entecoste, suivant l'ancienne coustume, firent leur procession en un lieu qu'on nomme de Gratelauze; il y avoit des sergens de bande qui faisoient marcher les hommes en rang. A leur retour ils mirent en la place publique une image d'argent de saint Antonin, avec autres reliques, qui pouvoyent valoir six mille srancs et plus, et ne les ostèrent jusques après vespres ; chose bien dure à supporter à ceux de la religion qui avoyent leurs maisons ès environs. Toutessois on y avoit pourveu; car personne ne passoit par ce lieu, voire que de ce jour on ne fit prières; les autres ne dancèrent aussi publiquement, ains chez k consul Souchiech. Mais le mardy au matin commencerent leur dance devant la maison de ce consul et passèrent jusques à la rue de Villeneuse, en ordre de trois à trois, avec leurs ménestriers; ils portoyent tous la dague et des pierres en leurs poches. Quand ils sont à l'entrée de la place, qui est au bout de la rue, le viguier, accompaigné de six de ses amis, les rencontra; il s'adresse à un vieil homme nommé Jammounet Garaut, qui dançoit tout seul le premier et lui dit : « Vous savez la criée qui a esté faite de ne dancer les jours de feste. » Puis, parlant aux menestriers: « Vous estes advertis des défences publices ces jours passez; je vous prie, su:vez-moi, et je vous donneray à disner. » Il pria aus-i la troupe se retirer chacun en sa maison. Les ménestriers le suivent. Quand il sut au milieu



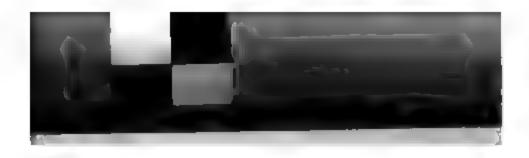
DE PARIES (juin 1566).

321

s, un nommé Bichère, les enfans de Jammes le Carla et autres, commencèrent à crier : «Tue, viguier; et soudain toute ceste troupe mirent les a point, et à coups de pierre le contraignirent 🖈 un logis du ministre du Moulin, entre deux vec les ménestriers. Les six qui l'accompaignoyent rent en la maison prochaine de là, et ayant prins s rondelles descendirent pour reculer ceux qui yent, et par ce moyen le viguier eut la vie sauve. ce combat, en la maison du susdit ministre y e assemblée de quelques voisins pour prier Dieu; ils entendent ce bruit, craignant qu'on ne les ast, se saisirent l'un d'une broche, l'autre d'une l'autres de quelques batons de lit, et sortent enix hommes en rue. Les autres qui combatoyent at cœur et mirent en route ceste troupe, qui avoit couvert des rondelles et longs bois comme à point . En les poursuivant on print un prébendier qui une halebarde, et y en eut environ six de blesses; s la religion receurent plusieurs coups de pierre sur jetoit des fenestres. Cependant au quartier de st les catholiques s'efforcèrent de rompre les portes : maisons de ceux de la religion, à sçavoir : de Sarean Boutié et Ferries ; mais ils furent secourus par at routier, nommé Merlin, qui y accourut avec cinq s; on lui tira toutesfois deux harquebuzades des ins. Et comme un soldat, sorti de ce couvent, premire sur lui, le montra au consul la Brousse; purnant la face de l'autre costé, dit qu'il n'en voyoit 'autre part le consul Souciech, appercevant que se renforçoit pen à pen, print une halebarde et fit la populace; et aussitôt la sédition cessa. Bichère il avons purlé) se pourmena le reste du jour au TOWE TI.

long des murailles de la ville et autres rues escartées, accompagné de douze rondeliers, et disoit qu'avant qu'il fut long-temps se baigneroit au sang des huguenots jusques au coude. On vit bientost après les dizeniers aller par les maisons des catholiques, desquelles ceux qui pouvovent porter armes se retiroyent aux Augustins et se munirent de vivres. Les consuls, d'autre part, arres tèrent plusieurs paisans qui estoyent venus au marché et les disposèrent aux maisons joignantes le couvent. Ceux de la religion se retirèrent en leurs maisons, se tenans cependant en leur garde. Les consuls, à la persuation du juge d'appeaux du conté de Foix et du procureur de la Royne de Navarre, envoyèrent appeller des principaux de la religion; mais comme on estoit près à résoudre des moyens de paix, Bichère monta à la maison de ville, accompagné de quarante ou cinquante hommes, et commença à crier que les huguenots vouloyent saisir les consuls, ce qui fut cause qu'on n'arresta autre chose pour ce jour, sors que lendemain on y reviendroit; ce qu'on ût. Car les consuls assemblèrent en leur maison de ville environ une vintaine des principaux, tant d'une religion que d'autre, qui discoururent des moyens de tenir la ville en paix; mais sur l'heure on s'advisa que les portes de la ville estoyent fermées, excepté celle qui regarde vers le chasteau de l'évesque, qui donna occasion de dessiance à plusieurs. En ce mesme temps du Senier sut de retour. après avoir demeuré trois mois en cour sans obtenir qu'une commission pour enquérir si le septiesme mars la ville avoit l'exercice par force.

Le consul Nyort luy alla ouvrir la porte; estant descendu de cheval il monte à la maison de ville, leur remonstre qu'on ne parloit que de paix en France, qu'il estoit estonné des divisions qui estoyent en la ville; que si

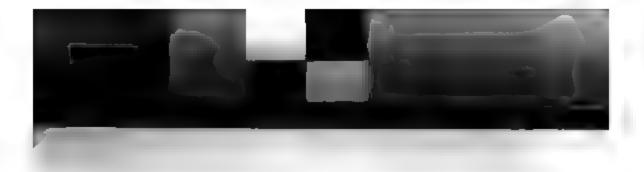


DE PAMIES (juin 1666).

323

sique chose à démesier, qu'on le fit par papiers armes. Comme il tient ce propos, il s'aperçoit (we de consul la Broosse faisoit à un soldat qui bre lay, ce qu'il luy causa de treuver moyen per en son logis. Ceux qui estoyent amembles :d'advis d'un commun accord que commande-:fait à son de trompe de vivre en paix, et de ar l'un l'autre, ne dancer publiquement, ne blées illicites, ne porter armes par la ville, ne s jour de feste. Ces articles furent publiez oux iere de la ville, avec grand contentement et 1 du peuple; mais quant on vint à l'Oulmet re autant, quelques vignerons s'approchèzent et autres magistrats qui faisoyent la crié, leslasphément à leur mode, dirent qu'ils danceespit de ceux qui en voudroyont parler, et d'ans brent sur ceste compagnie qui estoit la plus t des catholiques, et la firent escarter. Les conset de s'enfuir et en estre bien marris, mais ils st en leurs maisons en lieu d'y mottre quelque rousse dit alors au viguier en fuyant : « Sanvésse estes mort. » Le juge de la ville escampoit t avec le consul Ryoupsirous, qui lui dit: « Les sont morts, car cinq cens hommes entrerent ux Augustins. » Et faisant semblant en estre tira au Mas, et le juge se sauva en quelque soéogneut que le consul avoit dit vrai, car la muit schebrane s'enforma en ce chasteau de l'évesmt cinquente hommes, ne pouvant entrer en rès que les vignerous eurent fait escarter ceste se douzaine d'harquebusiers sortirent du couas ensemble essayèrent de rompre les portes r la Religion, comme ils avoyent fait le jour

précédent. Ceux de dedans, craignant qu'on ne les massacrast, se dessendirent au commencement à coups de pierre, où il leur sut tiré plusieurs harquebusades; mais comme ils virent que nonobstant ce les ennemys ne cessoyent de tirer, deschargèrent quelque vieux pétart, duquel en blessèrent deux paisans, ce qui sut cause de saire reculer les autres, qui se mirent aux maisons des environs, desquelles ils s'asustèrent à des canonières préparées de long-temps, afin qu'on ne secourut les maisons qu'ils avoyent assaillies. Peu après un advocat de la religion, nommé du Toq, voulut sonder s'il auroit moyen d'apaiser ce tumulte; mais comme il entroit à l'Oulmet fut blesse. et un serrurier qui estoit derrière luy, d'une harquebusade tirée de la maison de Souciech. Ceux de la Religion de la ville entendant cet alarme accoururent aux armes, non prohibées toutessois, pour secourir ceux de l'Oulmet, qu'ils sçavoyent estre les plus saibles; les uns saisirent les portes, qu'ils trouvèrent sermées, d'autres les carresours des rues, et une bonne troupe va à l'Oulmet par divers chemins. Ceux qui vouloyent passer par la rue des Capeles trouvèrent empéchement à la maison de la Brousse, de laquelle, et autres des environs, leur fut tiré plusieurs coups de pierre et d'harquebuze. Quand ils virent qu'un consul mesme s'aidoit des armes prohibées, retournèrent quérir quelques armes à seu que les soldats de la garnison leur avoyent vendues ou baillées en garde, et à l'instant eviennent assaillir la maison. Comme ce combat a' chause, les autres qui estoyent allez à l'Oulmet passèrent un ruisseau à gué (qui sépare la ville d'avec l'Oulmet) et entrèrent par le derrière des maisons de ceux de la religion; d'autres, entrans par la grand porte, furent saluez d'harquebuzades de la maison de Souciech et de Nadalet; mais comme le dernier vouloit tirer un coup de pistole de



BE PARIES (juin 1566).

325

sofenestro, fut tué par un harquebusier afusté. La Brousse, d'autre part, qui estoit assailli vivement, se sentant foible, enseuta un sien benu-frère qui luy promettoit n'avoir nul ami d'il se tenoit en sa maison sans faire armes ; ce qu'il luy premit penerveu qu'on luy en baillast asseurance. Comme aucheau-frère s'approchoit avec un soldat qui commandoit pour lors, nommé Saint-Just, le neveu de la Brousse tira une harquebazade à ce soldat, dont il mourut trois jours -tauts. Comme il fut tumbé on commence de plus belle à amaillir, et alors une femme mit le feu à la porte, qui se print roudein à toute la maison, pour ce que il y avoit quelque quantité de pouldre. Cinq maisons des environs furent brusiées, ausquelles on ne peut mettre ordre pour locambat furioux qui estoit ez environs. La Brousse se voulant sauver tumba dans une ruete, où il fut achevé de tuar par quelqués amis du soldat blessé. Ceux qui estoyent dispessa aux carefours assaillirent le couvent des Carmes, pansent qu'il y eust garnison dedans; mais les moines s'enfairent, dont en furent tuez trois. Semblablement du Senier St une sortie pour trancher secours aux catholiques. Seuciech, voyant la maison de son compagnon bruslée et celle de son voisin gaignée, s'acosta d'un sien gendre de la religion pour sçavoir si on luy voudruit sauver la vie, ce en'on lui promit; et pour lors sortit de sa maison avec quarente-cinq hommes qu'il avoit, qu'on mens en soureté au chasteen. Plusieurs chanoines et autres bourgeois s'y firent conduire aussi per le viguier. On dépêcha copendant vers M. de Joyeuse pour l'advertir de la vérité du trouble; ce fet du consentement de ceux qui estoyent au chasteau; mais le messager ne trouva que le seigneur de Rieux, qui promit d'en advertir M. de Joyeuse; ce qu'il lit, mais bien nutrement que le messager ne rapporta avoir dit. Despuis que Souciech et fut rendu, on alla de maison à autre jusques à la porte qui respond au Mas, sur laquelle sureat tuez sept hommes qui la gardoyent; d'autres allèrent par la Caussade vers l'hopital de la Garide, qui saisoit grande résistance, où en fut tué deux ou trois. Les consuls, qui estoyent au chasteau, envoyèrent un homme aux Augustins pour prier le chanoine Durban, qui estoit dedans, de se rendre; mais comme un soldat, nommé Jean Faure, vouloit regarder si le messager revenoit, on luy tira une harquebuzade du couvent, dont il mourut deux jours après. Dès lors on se délibéra de mourir ou de vaincre, et fut renouvellé l'assaut contre le couvent et l'hopital; mais les catholiques cependant sirent deux trous à la muraille de la ville et sortirent par là, ce qu'on n'aperceut, pour ce que ceux de l'hopital faisoyent mine de combatre jusques à ce que Souciech descendit du chasteau pour parler à son compère Durban, qu'il trouva parti et environ trois cens hommes armez avec luy; les autres le suivirent bientost par la porte de Calioup. Quand ils surent sur le pont, ils rencontrèrent un cordonier qui revenoit de sa vigne, auquel ils baillèrent quatre coups de dague et le jettèrent à la rivière les mains liées; il sut trouvé mort deux jours après et porté à la ville. Après la retraite des catholiques on en trouva encore quelques-uns cachez qui avoyent porté les armes, qu'on tua à la chaude. Le convent des Augustins fut pillé et les images rompues. Quand au corps de la ville, les catholiques se pourmenovent parmy les autres sans qu'on leur fit domnage.

Apres la victoire, les ministres sirent les prières par tous les quartiers de la ville et exhorterent le peuple de n'abuser de la délivrance que Dieu leur avoit donnée si merveilleuse; et de sait, les autres ont dit depuis qu'ils estoyent vingt contre un, et que s'ils eussent eu la victoire il ne sust eschappé ame de la religion. De ce pas on alla remédier



Will, of estimatificate entry to soils. Gritchfines-sitte semendentlors que dedazs ceste maison de la Brousse toutes les iffigure et monopoles depuis dix ans avogent esté faits s genst gu'on appelloit luthériens, voire que luia saloit est direjane conflative bed de fe telimina de to il s'estoit révolté. On s'appercent alons qu'une Sile estoit morte dans le feu, que la mère ne peut s. Cepandant la viguier avec la consul Souciech s'en us Condeliers, où il n'y trouve que deux moynes, **jes**of dno johta combashona et dnofdnee tojeste lett senser bet dir tion dit ile anokent leigt y je mitda la ville; cea deux furent mener au chasteau. Le nt fut sussi dissipé, pour ce que le matin ils svoyant maldute parduchusades. Après on alla aus Jacobies. ila ma sa vonlurent rendre de ca jour : on pansoit g out un capitaine avec des splitats, car un moine se igit le capitaine Monberaut, qui dospuis a laimé le ja mujet om y assist garde la mieux qu'on peut. On Polit tesops direvel but ent sessi je bone jele je operhe l'Exesque, il eut esté ainément emporté, car il jt encore renjorcé. Le landemain on print les la-" ant intent mener or charlesn: In consont let both de drijfe sadlebt pjette fill flotstippolitime hazquebuzade. Ceste sédition fut causa de metro tacje bimichta sijice det ettriture! on ou teme po In ou a soit iné draine cellé pourbles sais les leimbres its enfans, ce qui fut mesme mandé par le parlement e. Physicurs éclises consent été en grand danges, si give que Dieu doppe à caux de Parajes n'est amoly r de leurs ennemis, comme à Tholoso, à Chasteaul'Harry, à Perci, ce qui donnoit apparente conisene le complet estoit général, confirmée plus avent

par un massacre fait à Foix, principale ville du conté, qui se passa comme il s'ensuit.

Durant les festes de la Pentecoste, les catholiques faisoyent leurs dances accoustumées, ausquelles ils monstroyent assez l'envie qu'ils avoyent de nuire aux autres, et encores plus le mardi, quand ils eurent cherché comment la sédition de ce jour avoit passé. Ils fermèrent lors les portes de la ville et commencèrent à porter les armes par les rues. Ceux de la religion leur offrirent de vuider la ville, ce qu'ils ne voulurent accepter; le mercredy ils furent advertis de l'alarme qui estoit à Pamies, tellement que pour ce jour ils demeurèrent coys en attendant l'issue; cependant les consuls armèrent les vignerons et ne leur permirent sortir de la ville pour aller au travail. Le jeudi, frère Poulvarel, augustin de Pamies, qui en estoit eschapé, vint à Foix; il raconta qu'on avoit tué tous les papistes, jusques aux semmes et petits ensans, et qu'il en saloit saire autant aux huguenots de la ville. Après ce raport les enfans de Marchiandi se rendirent chess de ce populas et d'une surie massacrèrent ceux de la religion qu'ils trouvèrent en rue, sorcèrent les maisons et en tuèrent trentecinq; ils eussent achevé, n'eust esté qu'en la grand rue ceux de la religion eurent moyen de s'assembler jusques à quarante-cinq; ils voulurent sortir par la porte Saint-Vincent, mais la trouvant sermée la rompirent à coup de coingnée; ils se retirèrent à la montaigne. On tient pour vray que, s'ils se sussent voulu mettre en désence, qu'ils eussent rembarré ce populas; mais ils craignoyent le chasteau, dont leur sut tiré deux coups de canon en sortant. Depuis on a sceu que les consuls avoyent adverti le pays d'Andorre pour se trouver à la ville il y avoit plus de huict jours, mesmes que le vendredi le capitaine l'Abat entra



avec deux cens harquebu s de la valée de Barguilère, qui ne firent toutesfois m: l à personne, ains ostoyent ceux de la religion (qu'on avoit trouvez cachez en leurs maisame) d'entre les mains des meurtriers, et les menoyent an chasteau; le nombre des prisonniers fut de vingt-cinq et plus; les maisons aussi furent pillées la pluspart. Nous avions laissé à parier de Pamies. Après que les Jacobins se furent rendus, le jeudi, ceux de la religion, craignant qu'on ne les surprit, mirent ordre aux gardes et autres préparatifs peur se désendre : advertirent les circonvoisins de la came du trouble, les prient leur donner secours; ceux qui n'estoyent asseurez en leurs maisons pour les menaces des autres y vincent, tant pour feur retraicte que pour la défence de la ville. En après, du consentement de ceux qui estoyent au chasteau, on députa le Vivier, juge d'apeaux du conté, vers Sa Majesté, pour obtenir juges non suspets! Il emporta un procès-verbel signé des consuls, qui tesmoignoit la sédition avoir esté commencée par quelques factieux de la religion catholique; toutesfois il demeura douze jours par les chemins an lieu d'aller en poste, tellement que le courier de la cour de parlement de Tholose y fut plus tost, qui raconta le tout à son advantage. Après la sédition, voyant que la ville ne pourroit estre gouvernée, pour n'y avoir de magistrat, on supplia le seigneur de Solan, gentil-homme du conté, se transporter en la ville pour la tenir en paix. A son arrivée on fit défendre toutes insolences et port d'armes; la messe se continua au son de la cloche, les marchés et autres commerces furent ouverts. Ceux de la religion cependant ne voulurent attenter de prescher publiquement, ains dans une maison privée. Du Solan, avec d'autres gentile-hommes du puis, visite le fort des Augustins, où itions ne pouvoient avoir esté faites fat jagé que ort

de huict jours. On vivoit au reste assez en paix; mesmes on permit aux consuls sortir du chasteau pour exercer leur charge, jusques à ce que les nouvelles vindrent que la Valete et Scipion s'aprochoyent pour garder les passages avec leurs compaignies de cavallerie, ce qui donna à penser; mais la Valete envoya de Rabe en la ville, pour leur faire entendre la charge qu'il avoit de M. de Joyeuse pour pacifier toutes choses, et qu'il désiroit parler au Solan. Il lui respondit qu'en saisant retirer ses compaignies, fort suspectes aux habitans, il l'iroit trouver; ce qu'il sit le lendemain, à une lieu de la ville, et accordèrent que le lendemain parleroyent ensemble au village d'Unzeint, où assisteroyent des principaux de la ville. Le jour d'après sut arresté entre les habitans qu'on obéiroit à la Valete, selon sa charge, qui consistoit en trois points, assavoir: que les prisonniers seroyent eslargis, les estrangers viendroyent et les armes remises en la maison de ville en présence de quatre gentils-hommes, avec promesse qu'il se retireroit, attendant la bonne volonté du Roy; de sa part il asseuroit saire bon raport de leur obéissance et qu'il seroit eslargir par mesme moyen les prisonniers de Foix.

On exécuta tout ce que dessus, excepté que une partie des estrangers, pour n'estre asseurez en leurs maisons, ne bougèrent des logis de leurs parents ou amis. La cause de ceste crainte estoit un arrest de la cour de parlement de Tholose, qui commandoit à tous ceux du ressort se retirer chacun en sa maison dans trois jours, à peine d'estre massacrez par le peuple, ce qu'ils n'avoyent encores fait dans le terme. Les églises furent mal contentes de cest accord; mais aussi bien la noblesse du Lauraguois avoit arresté de composer avec le séneschal de Tholose, chose qui cust esté autant préjudiciable que l'autre. Ce que

sus ainsi passé comme l'avons descrit, on s'advisa m expédient pour tenir la ville en paix, en eslisant de presuz consuls, trois d'une religion et trois de l'autre. moyen fut si propre que la ville recouvra sa première s,et sut loisible à ceux qui s'estoyent absentez de rentrer leurs maisons. Ces consuls requirent le juge des Aleme enquérir de la contravention aux édits advenue en sédition, suivant ceste commission de la cour ottroyée sepuraine avant la Pentecoste; il ouyt vingt et un moins des catholiques, gens dignes de foy et non conins, qui en général ont déposé les causes de la sédition re telles que dessus. Quelques-uns mesmes d'entr'eux posèrent que le complot estoit de massacrer ceux de la igion, et avoyent pour mot Saint-Pierre; que le chanoine rhan et la Brousse estoyent auteurs de ces menées. Ces juisitions ont esté présentées, mais on en a sait peu conte. On demeura cependant environ quatre jours en sos, jusques à ce qu'on fut adverti d'une commission ressée à M. Dafin, premier président de Tholose, et six socilliers catholiques, pour enquérir des séditions tant de mies que de Foix, avec un mandement de M. de Joyeuse pir main sorte et mener le canon où besoing seroit.

On demanda sur ce conseil aux églises; leur advis fut pr de récusation, et soudain envoyer vers Sa Majesté par avoir autres juges non suspetes; qu'on se gardast rien attenter contre les édicts; faisant ainsi, et qu'on voulust forcer, se mettroyent en devoir de les mainir; ceste parolle fut apportée par un gentil-homme pae de foy. Comme ces choses se démenoyent, on end que M. de Joyeuse s'approche avec sa compagnie, le de Scipion, et trois de pied du régiment de Sarre-poux, comme ils sont à Castelnau-d'Harri. Le conte de smain alla trouver M. de Joyeuse pour le prier y pro-

céder par justice et non par force; mais il revint sans rien faire. Un autre gentil-homme nommé d'Aguts, qui despuis a esté tué, le fut trouver à Villefranche de Lauraguois; lui remonstra que la noblesse trouvoit estrange ce qu'on procédoit par force et non par justice; mais il lui fut commandé suivre jusqu'à Tholose, et depuis on l'envoya à Pamies pour tenter à les faire condescendre à recevoir garnison. La noblesse d'autre part députa, à la solicitation de ceux de Pamies, les sieurs de Serignat et Voulpilieres pour advertir Sa Majesté de ce qui passoit; promirent cependant d'assister de secours en cas qu'on y procédast par force; qu'ils n'estoyent d'advis, jusques à ce qu'on entendit la volonté du Roy, laisser entrer garnison; qu'on parlast à MM. de Joyeuse et Valence, en leur monstrant les inquisitions faites par le juge. Selon cest advis la ville despécha en cour Jean de Rabonite, en poste, avec toutes ces instructions. Mais comme on pensoit que le tout sust conduit sans sorme d'hostilité, le sergent-majour de Sarrelaboux entra en la ville le cinquiesme de juillet, et demanda quartier pour le train de M. de Joyeuse et trois compagnies de pied; les consuls respondirent la ville estre exempte de garnison, et qu'on ne la recevroit sans exprès mandement, duquel faisant apparoistre ils estoyent tous prests d'obéir. Ce sergent s'en alla fort mal content, et dit en sortant qu'on avoit envie de la guerre et qu'on la trouveroit. Un peu après Sarrelaboux vint jusques aux portes; les consuls firent semblable responce qu'au précédent. Enfin ils arrestèrent que le lendemain à huiet heures il seroit apparoistre de sa commission; et comme il départoit leur dit qu'ils avoient besoin de se défendre. Le peuple, oyant ces menaces et que desjà on pilloit toutes les métairies, que les compagnies estoient entrées dans le Mas si prochaines de la ville, demanda instamment les armes aux magistrats pour garder la ville; les consuls, tant d'une religion que d'autre, leur baillèrent les armes et firent garde la nuiet. Le jour d'après le capitaine Merlin, entendant qu'il y avoit plusieurs voleurs dans les vignes, se délibéra les en chasser; il print quarante soldata et se mit en embuscade, en laquelle le jour le surprit, qui fut cause d'estre descouvert de la cavalerie qui voltigeoit ès environ, qui lai donna la chasse jusqu'aux portes, en désavantageux parti, où fut tué un soldat d'Amians, et des autres un gendarme et un cheval. Le jour précédant et cestui-ci, on laissa sortir de la ville les catholiques avec ce qu'ils voulurent emporter, qui a esté grand préjudice, tant pour les contributions que pour le défaut de gens à fortifier, pour ce aussi que plusieurs ont prins les armes contre la ville. Après ceste escarmouche, environ les huiet heures, Sarrelaboux envoya aux consuls une commission de M. de Joyeuse, qui portoit commandement de loger ses trois compagnies. On lui fit responce qu'ils n'obéiroyent que par l'exprès commandement du Roy, veu les exemptions qu'ils en avoyent obtenues les jours précèdens; qu'ils avoyent donné preuve de leur obéissance au sieur de la Valete: qu'ils avoyent envoyé au Roy, duquel attendoyent an volunté, à laqualle estoyent prets obéur. L'après-disnée il y est une escarmouche à Cailloup, et ceux de la ville gardèrent que le pont qui leur estoit nécessaire ne fust coupé pour ce coup. Ce jour mesme on despécha aux églises, à la noblesse, qui firent responce qu'ils n'esmt d'advis rien attenter jusques à ce qu'ils eussent respomes de leurs députez, et qu'ils conseilloyent qu'on attendist le mieux qu'on pourroit leur venue. Ceste responce si maigre, selon les promemes précédentes, furent en empoy à couz de Pamies, sans lesquels ils enssent au-



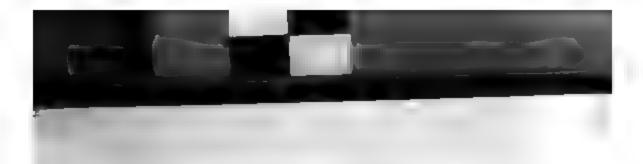
trement pourveu à leurs assaires. Le lundi, sur les quatre heures du soir, y eut escarmouche à l'Oulmet, en ceste sorte. Ceux du Mas se monstrèrent par les jardins avec mine de combatre; Merlin sortit avec quinze harquebusiers et les alla attaquer. Mais il y avoit embuscade de quarante harquebusiers, desquels il se fust aisément garenti; mais la cavalerie, qui estoit embusquée derrière un tertre, décocha contre lui en grand avantage, et y fut tué lui sixième et trois de blessez, et des autres un. Ceux de dedans furent estonnez de ceste perte et délibérèrent dores-enavant de garder la ceinture des murailles et ne faire sorties. Deux jours après l'eau qui passoit par les sossez sut couppée, qui asoiblit de beaucoup la ville. Un soldat aussi sut tué hors la porte de l'Oulmet par cinq harquebusiers du Mas; qui s'estoient assustez dans va jardin. Il y eut d'autres escarmouches qui ne furent de grande importance, ausquelles des assiégeans en fut toé deux ou trois, avec quelques petites pièces de fer que ceux de la ville avoyent. Le dimanche quinziesme de juillet, ceux de dehors essayèrent de brusier le moulin du Pont-Neuf, et s'approchèrent de la douve du fossé environ quinze pas dans un jardin; mais ils furent contraints s'en retourner sans rien exploiter, pour la résistance qu'on fit dans le moufin et sur la courtine. On renforçoit cependant les murailles le mieux qu'on pouvoit de la despouille des couvens; on abatoit les jardins, on jettoit le seu aux maisons qui pouvoient empescher la descouverte. On tacha aussi de remettre l'eau par un des quartiers où elle passoit, mais ce sut en vain. La ville, au reste, nonobstant toutes réparations, estoit subjete à l'escalade en cinq ou six pars, tellement que les soldats furent tous en garde l'espace de trois semaines, d'autant qu'ils estoyent de jour à autre advertis des préparatifs



a Misoit pour builler l'encamisade. Le lundi, la Rose, Pè des requestes de la Royne de Navarre, vint en la Wec lettre de ladicte dame, à ce qu'on obéist à à Joyeuse. D'autre part, aux Estats tenus au conté siz, furent éleus les vicontes de Rubit et Calmout, Stoyent de la religion, pour remonstrer à M. de Me, fort rejournant à Tholose, le déguast que ses gens Ablt an plat pays, fuy supplier d'y procéder par jus-Kilon'par armes. Après avoir fait ces remonstrances, ditant audit seigneur de s'employer à de que ceux de la Shiftsent. Ils vindrent donc avec la Rose, qui tous ille parlèrent à Sarrelaboux, de par M. de Joyeuse, í Woir dibtenu trèves d'un costé et d'autre ; lui re-Elèrent qu'il ne devoit procéder par hostilité, que **Ditans** se plaignoyent des pilleries et violements de illi que ces gens faisoyent, ce qui estoit cause de leur ico et qu'ils n'avoyent obey au commencement. Il indit qu'il n'entendoit advouer ces gens en telle s'et he pensoit que ce fust des siens, ains plustost res compaignies du pays et les fagitifs de la ville. Il ft 'tôttesfois les faire cesser pourveu qu'on voulest . Les susdits parlèrent aussi après aux habitans, feur isserent la volonté du Roy estre telle qu'ils obéissent de Joyeure ; que la ville essoit foible ; 'qu'entin ne :'lit'un fait particulier: qu'on les assiégeroit si estroit He pourroyest sortir quand its vondroyest; que s'ils fdyent on leur promettoit qu'ils n'auroyent nul nage ni aux biens ni aux personnes. Il leur fust resn que, lorsque la Valete voulut faire preuve de leur innce, qu'ils l'avoyent monstrée; ce qu'ils eussent fait relaboux, et par conséquent à M. de Joyeuse, si on leur ziet apparoistre de la tenur du mandement du Roy in soul dont s; que Sarrelaboux leur avoit déclaré

la guerre, tué des habitans, saccagé leurs biens; qu'ils ne pouvoyent moins saire que se désendre, et ne prétendoyent autre chose que d'avoir juges non suspects. Comme ces choses se passent, on entend que le sieur de Rambouillet est à Tholose, avec ample commission de Sa Majesté de pacifier toutes choses. En mesme temps Rabonite, que la ville avoit député le dernier, sut de retour, qui les advertit de la charge dudit seigneur, leur donnant bonne espérance de sa venue, comme il avoit promis à monsieur l'admiral prenant congé de lay; qu'on leur conseilloit lui obéir pour avoir moyen d'estre ouys en leurs justifications. Le sieur de Rambouillet entra en Mas le 20 juillet, où les viscontes le surent trouver; il manda d'autre part aux consuls qu'ils veinment parler à luy en asseurance et qu'il se trouveroit à demy chemin de la ville. Il leur exhiba les lettres de créance du Roy; après remonstra qu'on trouvoit estrange que, le royanne estant en paix, une telle ville eust les armes au poing; leur demanda s'ils ne vouloyent pas obéir au Roy et recevoir les compagnies de Sarrelaboux, avec promesse de ne prendre rien que de gré à gré. Le premier consul luy respondit qu'ils n'avoyent prins les armes les premiers, ains leurs ennemis pour les massacrer; qu'au simple mandement du sieur de Valete les avoyent posées; qu'ils avoyent esté contrains les reprendre pour se garentir des violences de Sarrelaboux; au reste, qu'ils estoyent prests de saire ce qu'il leur commanderoit pour le service du Roy.

Un des assistans remonstra que les habitans le supplioyent affectueusement ne laisser les compaignies de Sarrelaboux en la ville, pour les oppressions qu'on en avoit receu; qu'ils estoyent prests d'en recevoir d'autres, et qu'on s'esmerveilloit de ce que ceux de Foix



DE PANIES (juin 1566).

337

n'estoyent sucunement recherchez comme cux. Il réplique, s'ils avoyent une fois obéy, le Roy les escouteroit d'une lieue, autrement que, quand ils parleroyent à ma aureille, ne les voudroit ouyr; quant à ceux de Foix, qu'il les iroit voir, et qu'il ne pouvoit bailler d'autres compagnies, mais qu'elles se gouverneroyent suivant les articles dresses à Tholose, qu'il monstra aux consuls ; et les remit au lendemain. Le vendredi il ordonna que les eserungers, et autres qui voudroyent sortir, le feroyent dens le dizième jour, et leur seroit donné asseurance pour se rendre au Carla et autres lieux du conté avec leurs armes; promit, au reste, faire retirer les compaignies des environs et leur donner libre passage, et envoya sur l'heure le visconte de Rabst en la ville pour faire obeir. Le dimanche donc 23 de juillet, à neuf heures da soir, on sortit de la ville au nombre de six sens harquebusiers. Il n'y cut pas grand bagage, car les fammes et enfans estoyent jà sortis à la première nourelle de la venue de M. de Joyeuse. Le premier consul demoura en la ville avec six ou sept hommes de la religion sculement, qui n'avoyent esté au trouble, ensemble quelques bourgeoyses que le visconte fit retourner de la porte, les asseurant, sur sa vie, de leur honneur. Le lundi , à six heures du matin , la trouppe sortie de Pamies pervint au Carla et au Mas d'Azila, petites villes de conté, fortes d'amiète.

Ce mesme jour, à dix heures, le sieur de Rembouillet, Sarrelaboux et ses compagnies entrérent dedans la ville, enseigne desployée et tabourins batans. A leur arrivée ils firent publier à son de trompe de na prendre chose que de gré à gré, sur peine de la hart; tellement que, le mardy, pour contenance, firent bailles Fususpaile à deux vignerous qui avoyent pris par

force en une cave un flascon de vin. Le visconte de Rabat empeschoit alors le mieux qu'il pouvoit les pilleges; mais, pour s'en despétrer à leur aise, luy firent accroire que les sugitifs tenoyent les champs en armes, et que, comme gouverneur du conté, il y devoit aller, ce qu'il fit; et y trouve trois ou quatre cens hommes parmy les rues de ces petites villes, qui n'avoyent de quoy disner. Durant son voyage, les maisons des absens furent pillées, jusques aux portes et senestres, et n'y sublibrant les violences et autres actes propresà une ville de l'ennemy prise d'essaut ; il n'y eut cave, jardin ni basse-court qui ne fut sossoyée le plus profond qu'ils peurent, et tent es des sus fut fait au veu et sceu de ceux qui commandeyent, nonobetant les remonstrances et plainetes qui en furent faictes par les consuls. Le sieur de Rambenillet, en s'en retournant, passa à Poix avec quinze chevaux, où il eppela les consuls, qui luy racontèrent le massagre à leur advantage, luy priant toutesfois n'avoir garnison, est ils vouloyent obéir au Roy; ce qu'on leur promit. Les soldats cependant faisoyent sortir hors de Pamies leut butin sans contredit pour le vendre à leur sise, comme on en trouva plusieurs chargés sur les chemins. Pen après M. de Joyeuse vint à Pamies, accompagné de cont chevant ; les consuls luy firent telle entrée qu'ils penrett et luy monstrèrent tous tesmoignages d'obéisentes ; mais il leur dit qu'ils n'avoyent pas tousjours fait sinci. M. Defi et les six conscillers députes avec luy vindrent test après; les consuls luy firent aussi le révérence, leur recentmendans la ville; ils promirent qu'ils garderoyest le dreit è un checun et n'y precéderoyent par affection. Les veufves aussi, tant d'une religion que d'autre, se présentirent devant eux pour avoir justice; semblablement on leur fit de grandes plaintes des pillezies qui avenues esté

idea, dent il menaça Sarrelaboux qu'il ne sortireit de la Me sons rendre conte des insolences qui y avoyent esté commisse, en qu'il le seroit pendre; mais ceste colère ne lun guères. Alors le procureur du Roy receut un rolle being cents hommes pour leur faire le proces, à quoy m dommissaires entendirent et ouyrent des témoins que paheneine Durban, chef de la sédition, leur adminisneits salifies de mesme sorte que luy. Ils petèrent aussi de hange les consule esleue durant le trouble et y remirent inpudedeue, combien qu'ils sussent répréhensibles en est este, comme il a esté dist. Toutesfois on trompa negan de présenter les causes de récusation pertinentes, miderent renvoyées au Roy. Cependant, la cavalerie esels esperés es en virons de la ville, qui menoit indifféremmus teus coux de la religion, encores qu'ils n'eussent esté Parsies, et, après les avoir reconnuz, les menoyent en titon; et le plus souvent les gens de cheval les leistrent allet, ain que ceux de l'infanterie en euscent leur pés quand ils retomboyent entre leurs mains. Les hiens less des absens furent mis en sequestre, et quand le tings des vandanges fat prochain, on permit aux fammes natatres dedans la ville, voire de recueillis le vin à leurs impano, mais on le leur saisit peu de temps après sans p sombourser. Les récusations surent enfin trouvées attimentes au privé conseil, et furent déléguez trois consillers cetholiques et trois de la religion de ceste cour, van le mesme président, pour instruire le procès. A instant, on St conduire dix-buict prisonniers à Tholose; 'assit environ le mois de septembre. Ces commissaires culirent l'enqueste que les autres avoyent laissée et threst de recolement de tesmoins, entre lesquels n'y en seul qui ne soit répréhensible. Mais comme ceux » Pois entendent qu'on vouloit procéder contre enn, et

340

DISCOURS DES TROUBLES

qu'il y avoit trois 'conseillers de la religion, les récusèrent. D'autre part, les absens de Pamies en firent de mesme envers les catholiques. Ces récusations furent de reches envoyées au Roy, pour ce qu'en icelles quasi la cour estoit récusée en corps. Comme ces choses se pessent, huict ou neuf prisonniers sortirent subtilement de la conciergerie par un pertuis qu'ils firent, et fussent tous eschapez, n'eust esté qu'une pierre tomba sur la maison du maistre des œuvres, qui donna l'alarme bien chande aux Tholosains. Ce fut un peu avant la Toussaints. Les récusations surent enfin jugées pertinentes, et sut dit par arrest du privé conseil que la cour de parlement de Tholose seroit interdite, et que, pour l'instruction de ce sait, trois ou quatre conseillers de Paris seroyent commis. Mais, comme on espéroit quelque soulagement de ceste expédition, elle sut rétractée de tous points; car les commissaires précédens surent consirmez, et enjoint à la cour d'en juger définitivement, en assignant la cause de ce changement si soudain à la solicitation de l'évesque ct à faute de n'avoir tenu quelque promesse à ceux qui s'en mesloyent. Ceste rétractation sut apportée en diligence; et, comme on vouloit commencer à procéder, quatre autres prisonniers eschappèrent en telle sorte. La geolière avoit estendu du fil à une galerie; comme ils eurent espié ceste commodité, le soir d'après ils nouèrent les escheveaux l'un dans l'autre et descendirent par là dans la rue, et se sauvèrent en quelques maisons de leurs amis, jusques à ce qu'ils curent commodité de sortir de la ville. Après l'arrest rétracté, les commissaires allèrent à Foix, où ils enquirent contre trente ou quarante hommes; mais il n'en a esté faiet autre chose depuis. Quant au fait de Pamies, enfin s'ensuivit arrest de la cour, par lequel les fugitifs sont convaincus de crime de lèze-majesté, des-



DE PARIES (juin 1566).

341

quels cinquante en furent condamnez à estre pendus en effigie enz portes de la ville et villages des environs, autant de condemnez à estre pendus où ils seroient trouvez, le reste bennie et les biens confisquez, desquels en sera distruit 40,000 francs pour estre employez à la réparation des couvens, à la récompence des veufves, et à faire prier Bien pour l'ame des meurtris ; défence à toute personne me leur aider de vivres, de logis ou autre support, sur paine d'estre atteints de mesme crime, avec puissance de memor le canon et forcer les places ausquelles so seroyent retirez; que l'arrest sera gravé en bronze dans la place publique de la ville de Pamies pour estre à perpétuelle mémoire. Ils en firent pendre quatre alors desquels l'un estoit malade le temps de la sédition. Dès lors, voyant que teue moyens ordinaires estoyent fermez pour avoir justice, on tascha d'obtenir abolition générale; mais, comme on espéroit en obtenir quelque bonne issue, il adviet que le sieur de Monluc fut commandé pour faire pesser les armes à deux gentilshommes du conté de Foix, aspevoir du Solan et Roquementel, qui avoyent querelle ensemble, et, pour ce faire, il leva trois cents barquebusiers sons la charge du capitaine Tilladet. Quand ils curent exécuté leur commission, ce Roquemantel dressa une contreprise avec oux contre ceux de Pamies qui s'esto yent retirez aux Cabanes, donnant à entendre que les bandoliers qui avoyent suivi le parti de son ennemy estoyent STOC COX.

Il fant entendre en passant pourquoy ceux de Pamies entoyent sortis de ces petites villes où ils avoyent demeuré tout l'hyver. Après que l'arrest de la cour fut publié, d'antre part que M. de Monluc eut ceste commission, la Boyne de Navarre, ereignant que par occasion ses villes, me fimeaut saccagées, commanda aux fugitifs de vuider le

conté et s'en venir en Bear, où ils seroyent. Ceste départie leur sut fort griève, tant pour ce qu'ils s'esloignoyent des moyens pour estre secourus par leurs amis, qu'ausi pour l'importance d'abandonner le conté. Ces considérations furent cause qu'une partie se retira au haut des montaignes et nomméement au village des Cabanes, où ils furent accompagnez par M. Martin Tachart, jadis ministre au Val d'Angrogue et depuis à Montauban. Estans donc en ce lieu environ une trentaine, ils receurent quelque advertissement de l'entreprise; toutessois, en dilayant à se retirer de jour à autre, furent surpris sur la diane, le 26 de may 1567, par quatre ou cinq cents arquebuziers et quarante chevaux; deux soldats y furent tuez, qui se mirent en désence, et trois de prisonniers; des leurs en fet tué un; les maisons du village et autres par où ils ont passé furent pillées. Tachart cependant avoit eu loisir de se sauver lui deuxiesme, mais ils surent pris par deux paisans et conduits incontinent à la troupe. Tilladet le mena en triomphe par Foix, avec un bonnet blanc et des patenostres au col, et se retirèrent chez l'évesque de Couzerans d'où ils firent courir le bruit qu'on mettroit ce ministre à reucon, qui sut cause que ses parens et les églises s'en mirent en peine; mais ils avoyent dit cela à ce qu'on ne se raliest pour l'enlever par les chemins; car ils le menèrent par cau à Tholose, où, après longues procédures, le parlement l'a fait exécuter, sous umbre qu'il avoit esté pris avec des condamnez qui portoyent armes prohibées. Comme coux de Pamies poursuivent l'abolition par tous moyens qu'ils peuvent, elle leur fut accordée au mois de juin, toutessois avec réserve d'une vingtaine des principaux qui seroyent choisis des plus coupables par le parlement de Tholose, lequel néantmoins a faiet responce que tous méritoyent punition, et qu'ils supplioyent Su Majesté de con-

DE PARIES (juin 1566).

343

r leur arrest. Depuis, voyant qu'on ne pouvoit tenir ense de quelque somme offerte à ceux qui s'en mest, pour ce que ceux qui la devoyent emprunter mat réservez, on a advisé de poursuivre l'abolition ele et redoubler le présent qu'on avoit promis ; mais missance est fort petite, car il y a quinze moys qu'ils pors de leurs maisons, et ont perdu les fruits de deux m, despendu ce qu'ils avoyent peu sauver, voire espuialours amis par emprunts. Ils ne trouvent en ouitre n d'emprunter si grande somme pour ce qu'ils sont mnez, et mesmes quand ils retourneroyent en leurs ms ils n'y trouveroyent que les paroies nues; telleque la misère en laquelle ils sont constituez les conde mettre ce discours en avant, tant pour monstrer ice de leur cause que supplier tous ceux qui aujoursont en repos de leur aider de conseil et autre suppour avoir moyen d'obtenir justice qui leur a esté g-temps fermée, ou bien pour avoir abolition, puitles juge si coupables sans les ouir en leurs justifica-Que si les hommes ne veulent prendre leur cause rim, ils sont délibérez d'attendre en patience, espara ae ils sont par les montagnes, l'issue que Dieu y don-





LE

PROIECT

ET CALCVL FAICT par le commandement du Roy, de la grandeur, longueur et largeur de son Royaume, pays, terres, et seigneuries.

Par lequel on peut voir combien vaudroit le reuenu du Roy en payant vingt liures tournois pour chascune Ville, Ginq sols pour feu, douze deniers tournois pour chascun arpent ou acre de terre, et douze deniers tournois, de Mil liures de traffique pour chascun marchand.

M. D. LXVI.

	<u>-</u>



LE PROJECT ET CALCUL

ग

تشواليا

PAR LE COMMANDEMENT DU ROY

REAL PRANCE AND THE SALES OF THE SALES OF THE SALES.

En obéissant à la royalle, impérialle et souveraine Majesté du Roy notre sire, qui est de raison : lequel, ainsi
comme bon prince sage, discret et bonne conscience, remply de sang naturel et acquis, ayant veu et considéré par
raison vive et naturelle qu'il seroit bon de sçavoir la grandeur, longueur et largeur de son royaume, et aussi le
nombre de ses archeveschez, éveschez, duchez et quantes
villes, villaiges et seux il y a, et lesquels sont ordinairement, pour y donner ordre selon le droict et raison, au
profit de son peuple, a voulu iceluy estre arpenté et mesuré. Ce que faict a esté, par le commandement dudict seigneur, par nous Loys le Boulenger, comme il s'en suit.

PRINCESKREEN.

Monavone esté par lediet royanne, de long et de lorge, que promodet eirouy de tons costen, et justament annuné, et avons trouvé que, depuis Sainet-Jean-du-Lis, près les mont Pyrésère, jusques à Gambré, près le mont étinetBernard, y a deux cens lieues; et depuis Bernieques, assavoir vers la mer Occéane, vers septentrion, jusques à Marseille, assez vers la mer Méditerranée, tirant vers le midy, traversant le royaume de France; sont deux cents lieues un quart, l'un comportant l'autre. Et pour ce qu'iceluy royaume n'est rond ny quarré, il contient huict cens lieues, qui sont en tout quatre millions de pas de tour dudict royaume, le pas contenant quatre paulmes, et chascune lieue contenant six mil pas de long et de large. Et pour ce audict royaume sont quarante mil lieues, et par ce chacune lieue est carrée de tous costez, et en chacune lieue sont cinq mil arpens de terre, qui sont en tout en iceluy royaume deulx cens millions; car ainsi l'avons mesuré justement.

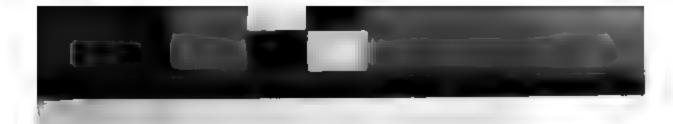
Et pour ce qu'audit royaume sont plusieurs forests, rivières, chemins, lieux et pays inutils, nous en rabattons la moitié; partant, reste cent millions d'arpens de terre tous fertils, qui pourront payer au Roy douze deniers par arpent, qui montent pour le Roy chascun an cinq millions de livres.

Audit royaume avons trouvé douze archeveschez, quatre-vingts éveschez, dix-huit duchez, quatre-vingt-seize contez, contenant six mil lieux et villages bien habitez et bien fournis, vingt-cinq millions de feux et lieux, qui pourront payer, l'un portant l'autre, cinq soiz per feu, qui monteroyent six millions deulx cens cinquante mille livres.

Audict royaulme y a pour le moins deux millions de marchands de toutes sortes de marchandise, qui pourroyent payer chascun marchand, une foys par an, de mil livres douze deniers tournoys, qui monteroyent pour le Roy sept cens dix mille livres.

Et avons trouvé et justement calculé que le nombre des





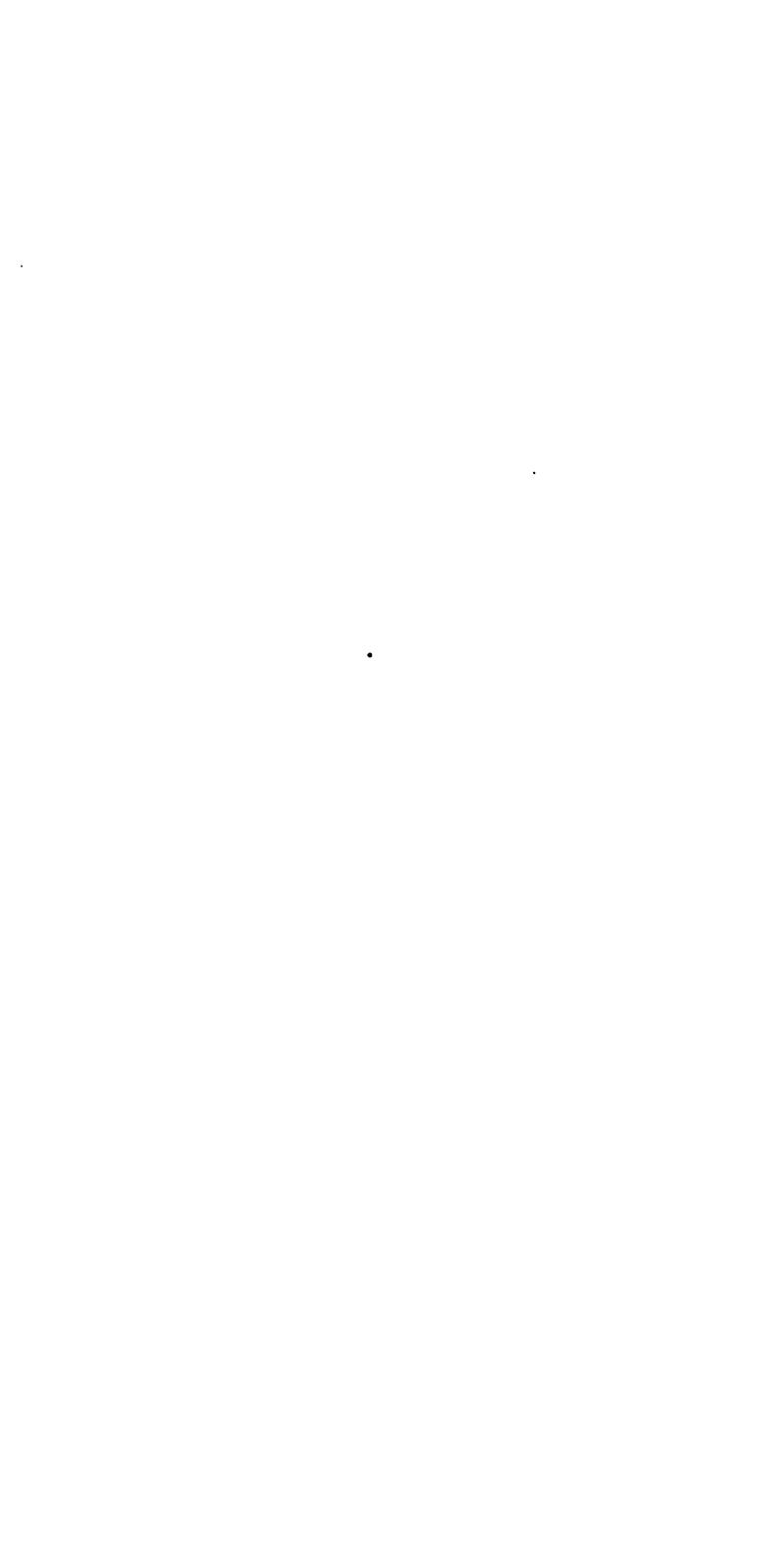
feux, arpent de terre et marchandise, vallent en tout donne millions de livres pour chascune année.

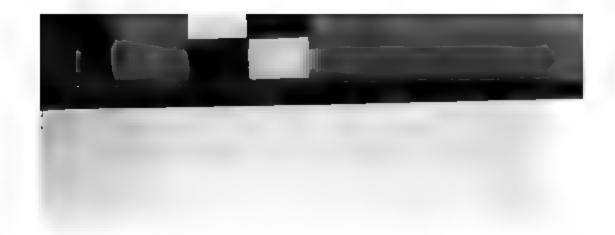
Audict royaume sont aix vingts mille villes et villages bien habitez et fertiles, lesquelles pourroyent payer, les bonnes villes portant les foibles et les riches portant les povres, vingt livres tournoys, qui monteroyent pour le Roy chacun an douze millions de livres. Si besoin estoit et le bon plaisir du Roy fust, on pourroit lever des calculations cy-dessus, à sçavoir : ès vingt livres pour chascune desdictes villes, cinq sols pour feu, un sol pour arpent de terre et douze deniers pour chacun marchand, le tout ensemble par chascune année, pour le Roy, vingt-quatre millions de livres.

Prenez des deux calculations laquelle qu'il vous plaira, car toutes deux sont justes et calculées au vray; et quand il plaira au Roy, lesdicts deniers se pourront lever en dix jours, en luy remonstrant l'industrie par nous déclerée, laquelle est bonne et subtile, sans faire tort à personne. Et quand il plaira au Roy ainsi le faire et commander, il pourra lever la moitié plus d'argent qu'on ne faict aujour-d'huy, et plus amiablement, et sers sou peuple supporté de la moitié.

S'il plaist audict seigneur l'exécuter, onques Alexandre, Julies César ne Charlemagne ne furent tant renommez pour la chose publicque; mais un insatiable et avazitieux genre de harpies et sansues régnant aujourd'huy parmy la France trouveront cecy mauvais, d'autant que leurs estats et pilleries (je di de la plus grand part) seroyent du tout anéanties, syans accoustumé de vivre sans labour et

Le bon plaisir du Roy soit faict.





Ordre et police QVE LE ROY ENTEND ESTRE DORESNAVANT gardé et obserué en sa ville de Paris, pour la seureté et conseruation d'icelle.

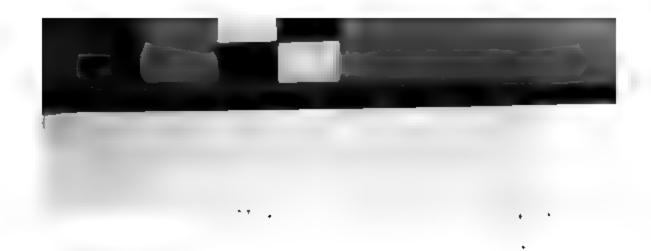
A PARIS,

Par Rob. Estienne Imprimeur du Roy.

M. D. LXVII.

Auec priuilege dudict Seigneur.





ORDRE ET POLICE

FOR LE ROI ENTEND ESTRE DORESNAVANT GARDE ET OPSERVE

EN SA VILLE DE PARIS,

POUR LA SEURETÉ ET CONSERVATION D'ICELLE.

Toutes personnes entrans en ladicte ville serout interregez doucement d'où ils viendroyent et la part où ils tent loger, et pour quelle occasion ils entrent en ladicte rille, et quand ils en voudront ou pourront partir, et ce, per le capitaine, lieutenant on enseigne qui feront la parde desdictes portes. Toutes personnes indifféremment mont visites quand ils entreront ou sortiront; et là où la auront aucuns paquets et lettres addressants aux Majesux da Roy et de la Roine, ou de messeigneurs les princes, nereschaux de France ou gouverneurs de provinces, n'y assa touché aucunement ; et pour le surplus, y sera advisé par le capitaine ou chef de ladicte porte, pour s'enquérir st voir, si besoing est, s'il y auroit aucunes lettres, mémoires ou paquets contre le service du Roy et de la ville, pour incontinent en advertir Sa Majesté ou son lieutenant pinéral, ou bien messieurs de la ville.

Toutes armes qui aeront trouvées cachées ou recelées, entrans ou sortants ladicte ville, seront confisquées par les pardes desdictes portes.

23

Toutes personnes ne pourront sortir de ladicte ville sans congé et passeport de leurs Majestez, ou de son lieutenant général, ou desdicts sieurs de la ville.

Tous courriers entrans en ladicte ville seront conduicts par devers leurs Majestez, son lieutenant général ou les-dicts sieurs de la ville, si ce n'est quelque grand seigneur qui soit recogneu et qui ne doive, par honneur, estre arresté.

Que tous gentils-hommes, soldats et autres forthes armes, voulans entrer en ladicte ville, seront admonestez eux retirer au camp du Roy, suyvant les proclamations qui en ont esté faictes, si mieux ils n'aiment laisser lesdictes armes à la porte, ainsi que cy-dessus est déclaré.

Que tous chariots, charrettes ou chevaux et charges de marchandises, et non de vivres, entrants dédans ladicte ville, qui n'auront certificat ou passeport de ce qui sera dedans lesdictes charges, seront conduiets par un ou deux des soldats bourgeois desdictes portes jusques au logis, pour estre baillez en garde à l'hoste, afin de me souffir ouvrir, désembaler et descharger sans qu'il y ait quelques-uns présents, pour certifier s'il n'y a aucunes armès ou choses prohibées et désendues. Et pareillement ne pourra sortir hors ladicte ville aucun chariot, charrette ou charge de cheval ou d'hommes, s'ils ne sont pareillement recogneues par certificat ou passeport, sors et excepté les charges de vivres pour mener au camp et armée de Sa Majesté, et non autrement.

Sera saict recherche particulière dedans les maisons de ceulx de la religion nouvelle, pour sçavoir ceulx qui sont entrez en ladicte ville depuis le jour de la bataille, et qui s'estoyent absentez durant les troubles, pour les suire vuider hors ladicte ville; voulant aussi sadicte Majesti que ceulx de ladicte religion qui ont tousjouse denteuté en



" JACO



DE LA VILLE DE PARIS (DOV. 1567). 355

ladicte ville, et ne s'en sont absentez pendant le siége, y demourent et vivent, sans qu'il leur soit faict aucun tort et desplaisir en leurs personnes ny biens; desquels néantmoins sadicte Majesté voulant sçavoir le nombre, a enjoinet au prévost des marchands et eschevins de ladicte ville, faisants ladicte recherche, en dresser une liste portant leur qualité, pour la luy rapporter.

Faict au conseil tenu à Paris le trentieume novembre mil cinq cans soixante-sept.

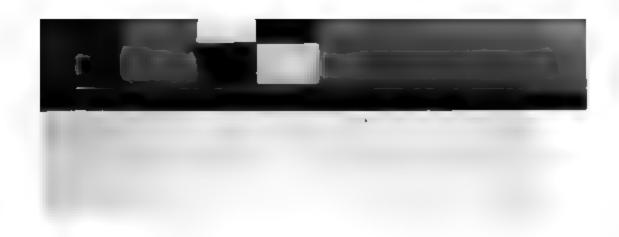
Signé: CRABLES.

Et au-descous,

DE LAURENCE.



4 11 1.



LETTRE

ESCRIPTE PAR

LE SIEVR DE DAMpiere, Gentilhomme, suyvant
M. le Duc de Rouanois, grand
Escuyer de France, à Madame la
Duchesse sa femme: par laquelle
il se voit la façon dont ledict
grand Escuyer a esté pillé, prins
et emmené de sa maison, par
ceux qui portent les armes contre le Roy.

Imprimee sur l'original.

A LYON,
PAR MICHEL IOVE.
M. D. LXVIII.



. 13



LETTRE

PAR LE SIEUR DE DAMPIERE,

GRAND ESCUYER DE PRANCE,

A MADAMU LA DUCHESSE SA FRMMB.

Madane, il me despisist fort de vous advertir d'un intenvénient et traison la plus grande du monde advenue à menseigneur de Rouapois (1); c'est que avsoir, sur l'entrée de la nuiet, un huguenet appelé Coulembiers, Normant, qui suit M. d'Andelet, vint à la porte de ce chastens, qu'il trouva fermé, et feit dire à mendiet seigneur que, s'il luy plaisoit, il luy diroit volontiers trois ou quatre paroles de la part dudict sieur d'Andelet, pour le service du Roy; ce que mondiet sieur eut aggréable. Et enemenda à la Mothe, son maistre d'hostel, luy aller ouvir, sur un rapport qu'ils n'estoyent que trois ou quatre, qui se trouve faux, par il en entre à la foule jusques à quinze, armez de deux pistoles chaeuns qui, soules couleur de quelques nouvelles qui estoyent vrayes, et que mondiet

⁽¹⁾ Chude Gouller, due de Bonner, grand-feuyer de France, mort en

sieur sçavoit sort bien, et beaucoup d'honestes propos de fausse hypocrisie, d'un commandement que ledict Coulombiers avoit d'exempter les terres de mondict sieur et conserver tout ce qui luy appartenoit, ils intermettent leurs propos pour manger un peu, car ils disoyent qu'ils avoyent fort grand faim et soif. L'on leur en donne. Cependant mondict sieur se pourmenoit soubs une grande gallerie basse peincte, et m'envoya quérir à la chambre de messieurs, qui estoyent malades, et me dict que ledict Coulombiers l'estoit venu saluer de la part de mondict sieur d'Andelot, qui luy avoit commandé d'exempter tous ses subjects du passage que son armée devoit saire le lendemain, et qu'il luy avoit à dire quelque chose d'importance pour le service de Sa Majesté, touchant le bien d'une paix. Je luy respon qu'une paix seroit bien bonne, mais de la venir chercher si tard et armé, qu'il n'y avoit aucune apparence, et qu'il estoit bon que tous nous qui estions à sa suyte nous armissions d'armes pour les faire sortir ou nous garder de surprinse; ce que mondict sieur, allant à la bonne soy, ne trouva pas bon, d'autant que c'enst esté leur donner une supicion qui les eust peu garder de desgorger beaucoup de choses qu'ils avoyent sur leur cueur, qu'il tireroit bien d'eux par belles parolles, et qu'autrement les estrayeroit. Sur ce, ayant ledict Coulombiers souppé, vint avec sa troupe luy faire de grandes révérences, disant qu'il le remercioit très humblement de ce traictement et qu'il estoit son très humble serviteur, comme mondict sieur d'Andelot luy avoit commandé de luy dire, et beaucoup de bonnes choses. Et l'ayant tiré à part, tousjours le genouil ployé et le chapeau au poing, il luy compte quelques controuvés propos, après lesquels il feignit avoir une grosse querelle avec un autre buguemot appelé Hugueville, et qu'il craignoit une surprise au ser-

tir de céans, et par apparence monstroit avoir une grande frayeur de son ennemi; toutesfois, que s'il devoit perdre la vie, qu'il se retireroit jusques à son quartier, qui estoit un village à une lieue de céans, appelé Noizay. Alors il prend congé et sort du chasteau, demandant ses chevaux qui estoyent hors d'une autre porte qui sait séparation du village à une grande court qui estoit devant le pont-levis, per l'ouverture de laquelle porte il entra un bon nombre d'autres huguenots approchans de la porte du chasteau, qui estoit encores empeschée de trois ou quatre d'entre eux qui seigno yent avoir laissé tomber leurs manteaux, qui donnérent ouverture aux survenans, qui tous en flette rentrent. Cependant mondict sieur, les cuidant dehors et moy près de luy, se trouve environné de cette grosse troupe, et ledict Coulombiers fait protestation qu'il est bien marri d'avoir charge de luy saire entendre la véritédesa venue, qui est que monsieur le prince désire le voir, et que M. d'Andelot, dans une heure, seroit à luy pour luy parler de quelque chose de bon. Se voyant mondict sieur surprins, il cogneut trop tard qu'il n'y avoit point de soy à ces religieux, comme il leur sceut bien dire. Pour abbréger, estans saisis des clefs des portes, le bonnet tousjours su poing, ils le menèrent en sa chambre. La force leur demeure; leurs advenues sont toutes fournies de grosses troupes, comme au pas de leu trois cornettes, et dans le village jusques à deux cens chevaux, et aux environs trois cens. La nuiet se passe avec force corps de garde, et crioyent à toutes heures que, s'il y avoit aucun de nous qui levast l'œil et semblant de tirer, qu'ils le tueroyent. Mondict sieur, veu ce danger, aussi que nous estions nuds, il est fait prisonnier, et couchèrent jusques à dix-huict hommes dans sa chambre. Le matin ils le hasthrest de se lever environ les six beures. Ils luy deman-



364 LETTER DU SIEUR DE DAMPIERE (sept. 1568).

lot. Ce sont les nouvelles que M. de Sazay a apportées sur les trois heures après midy de ce jour, qui nous a asseurez de sa santé avec toute patience. Vous estes si sage dame que sçaurez bien pourvoir à tout selon la nécessité du malheur, vous résolvant, comme chrestienne, avec une grande constance, à la volonté de Dieu, qui esprouve les siens de fort près. Je donneray ordre, avec ledict sieur de Sazay qui est icy, à tout le mesnage de ceste maison, à la garde d'icelle, à la santé de mesdicts sieurs voz enfans, lesquels, suyvant vostre commandement, quand ils se porteront fort bien, je conduiray la part où il vous plaira m'ordonner.

Madame, je supplie le Créateur qu'il vous donne, ca toute parsaicte santé, très longue et heureuse vie.

A Oyron, ce lundy au soir, vintiesme de septembre 1568, en grand haste.

Vostre très humble et très obeissant serviteur,

DAMPIERE.

Madame, j'ay appris, depuis la présente escripte, que si ces gens de bien eussent failly à leurs entreprises de la façon que dessus, que avant un peu devant jour nous eussions eu toute la force de beaucoup aux portes de céans, que, pour n'estre point tenable, nous eust apporté un sac et ravage pire la moitié que celuy qui est advenu; car il n'y a rien si certain que M. d'Andelot s'est logé deux jours à Thouars, exprès, avec toutes ses troupes, pour ceste entreprise, et n'a rien esté faict que par son commandement; car il l'a dict de sa propre bouche à M. de la Giraudière, que nous avons envoyé par devers luy avec un des gens dudict Coulombiers.



LE VRAY

Discours de la Bataille

donnée (PAR MONSIEVA) le 13. iour de Mars, 1569. Entre Chasteauneuf et Iarnac: (ou est tombé mort le Prince de Condé) Auec le roolle des morts, prisonniers et blesses.

De l'Imprimerie de Guillaume de Nyuerd, Imprimeur ordinaire du Roy, et Libraire à Paris, tenant sa boutique en la court du Palais.

AVEC PRIVILEGE.



LE YRAY DISCOURS

触性

BATAILLE

donné paŭ mondikun, de teriziene jour de mars 1569, RNIAN CHASTRAUNEUF UT JARNAC.

CANADA ANDA

Mondelighbur le diste d'Anjou ét de Botthéisséis, filz et Stre de Ruy, et lieutenant-général de Sa Majeacé; réprésuitent en pursonne par tout son Poyamilé, pays; tërrës et seigheisritte de som obdissånce, synnt, duritht čest yver derates, empassibly avec l'armée et forces qu'il ilvoit; que le primub the Oundé évec les siens; soit par le Moyen du passago det rivières, qu'il a centé par plustants fois; 🖼 par serve, he s'allust joindre avec le prince d'Orenge, qui **lere nemis untré decluss ce** royaume avec tiné **gréin**e et forte ermée, auroit non-sculement gartié ludict prince de Comulé de passer, mais poursairy ès lieux où il estoit et faire tout un qu'il a dié possible poter entryet de le comhustre; ce qu'il n'auroit peu, tant à cause des fetraites qu'il avoit à son svantage, l'incommodité de l'yver et manvais tempt qu'il faisoit, que pour ettre le puis enviround de plusieurs rivières où il faloit passers tellement que lediet priese d'Orenge, se voyent hors de toute espirates de gamajo dudist prince de Guntió, fitabbitrainet

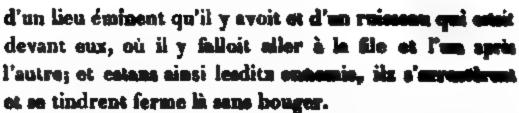
de se retirer et rompre son armée. Et lors mondict seigneur se délibéra d'entrer dedans le pays de leur coaqueste, pour les aller forcer et combatre, et s'achemina droit à Confolant, où il passa la rivière de Vienne, et de là par deux fois celle de Charente pour se rendre à Vertueil, où il fut adverty que les ennemis prenoient celuy de Sainct-Jean-d'Angely, Xainctes et Coignac, pour passer ladicte rivière de Charente, en délibération d'aller du costé de Gascongne, pour se joindre avec des forces que les vicomtes leur amenoient, et de là s'acheminer par le Languedoc, et, passant par Viverays, se rendre en Bourgoigne et Lorraine, pour trouver le duc des Deux-Ponts, qui faisoit levée pour eux d'un bon nombre tant de gens de cheval que de pied. Sur quoy mondict seigneur, encores qu'il fust du costé de la rivière où ilz estoient, advisa de la repasser, et s'en alla à l'entour de la ville d'Angoulesme, qu'ilz tiennent et ont sortisiée, et en laquelle ilz ent laissé bonne et sorte garnison, pour leur coupper ledict chemin d'aller en Gascoigne. Et comme il arriva à l'endroict dudict Angoulesme, trouva que partie desdictz ennemys estoient desjà acheminez à Barbezieux et à Archine, lesquelz, désespérez de leur entreprince, retournérent soudain à Coignac et sur ladicte rivière. Et tout sus l'houre mondict seigneur partit, et avec extreme diligence, et foisant fort grandes traictes avec son armée, vint prendre un chasteau qui est entre ledict Coignac et Angoulesme, nommé Chasteauneuf, où commandoit un Ecossois qui a esté autrelois archer de la garde du Roy, avec un bon nombre de soldatz, ausquelz mondict seigneur prenant ledict chasteau donna la vie. Et tout soudain et en fort grande diligence sut commandé de resaire le pont dudict Chasteauneuf, qui avoit esté rompu, et un autre à basteaux à l'endroict qui avoit esté advisé. Et ce pendant que

DE LA BATAILLE DE JARNAC (Mars 1569). 369 'en y besongnoit, mondict seigneur marcha le lendemin, qui estoit le vendredy unzième du présent mois, vec l'armée, droict audict Coignac, espérant de trouver artie des ennemis encores deçà ou les y attirer; et où ilz n'y voudroient venir, cela serviroit pour recognoistre la ille quand l'occasion se présenteroit de l'assaillir; aussy mettre en doubte lesdicts ennemis de ce que mondict cigneur avoit volonté de faire, et qu'ilz pensassent qu'il m dout point retourner audict Chasteauneuf passer l'eau. le count là il découvrit que l'armée dudict prince déloposit dudict Coignac par l'autre costé de la rivière, et vint m jour-là coucher audict Jarnac; et mondict seigneur resurna coucher audict Chasteauneuf, et fist huict lieues wee toute l'armée, soit à l'aller ou au retour, tant pour hire haster leedictz deux ponts, qui ont esté saitz audict Chastemmenf, que pour faire passer toute l'armée.

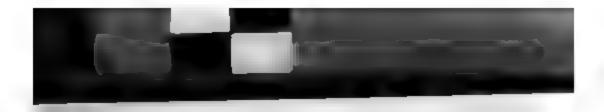
Mais les ennemis, le lendemain, qui estoit le samedy domième de ce moys, avec toute leur armée, se vindrent présenter sur un lieu hault, qui est sur le passaige, tellement que, n'ayans peu estre les pontz parachevez, monsigneur ne peust desloger ce jour-là dudict Chastesuneuf, et ledict prince, avec sadicte armée, coucha à une lieue et demis de l'autre costé de ladicte rivière. Et ce voyant commanda mondict seigneur que toute son armée commençast à passer dès la minuict sur lesditz deux ponts, chacun répinant en son ordre et à l'heure qui leur fut ordonné.

Ce que fut exécuté avec telle diligence et promptitude que la place qui est sur la montaigne viz-à-viz se trouva prignée des nostres, en laquelle les ennemys commençaient desjà à y venir par l'un des bouts; lesquelz, voyants que les nostres l'avoient desjà gaignée, se retirèrent à un quert de lieue de là et prindrent leur place de bataille près d'un village fort advantageux et très difficille, à cause

24



Ce que voyant mondiet seigneur, feit incontinent descondre toute son armée à une plaine qui se trédux devent oux, et soudain fut l'escarmonche attachée hisu reide et menue, de telle façon qu'ils furent contrainets de quister le ruisseau, inisane retirer leurs geus de pied, lesquels ils convroient avec de grosses troupes de sevellerte jusques à un autre lieu sur le bord d'un étang et autres fuisseau. qu'il y avoit. Et pesse soudain l'armée de mondice seigneur le mieux qu'elle peut, estans tomjoure les ermenis attaches à la queue par les mostres jusques à la chaussée dudiot estang, où ceux desdicte ennemys qui so retirèrent derrière furent soustenus de leurs harquebuziese, et y est une escarmouche fort grande et plusieurs charges est y furent faictes. Mais enfin, voyant que les ennemys avaient l'advantage en repoulsant les nostres soutent et rudement, catant lour armée en lieu fort advantageux, recordict estgneur feit incontinent recognoistre un chemin è mein droiote, lequel, encores qu'il fust asses difficile, se treuve le plus aisé, et feit marcher toute son armés de es costélà, et lors ils abandonnèrent la chaussée. Et en ce même tempe fut commandé à un régiment des reystres de passer sur ladicte chaussée pour estre à leur flem, ce qu'il fait. Et leadicte ennemis, ayans tourné le teste droiet à mestre armée qui passoit, vindrent à la charger fort viveusent, où les premiers des troupes de mondiet seigneur furest renversez, et néantmoins si bien seustenus qu'après avoir duré le combat quelque temps mondiet seigness y ariva avec toute sa troupe, et les charges sé feriensement que le prince de Condé et plusieurs seigneurs,



prisonniers, et le reste se mist à fuyr au grand. Et se voulans per fois rallier, ils furent poursuivya ument qu'ils n'en eurent le moyen by le loisire et pai le fuyr au grand per ils fuyoient, et estens toesjaurs poursuivys par liet seigneur avec son armée, arrive lediet régiment pystres qui avoit passé sur ladicte chaussée, lequel, le reste des mastres, poursuivit et exécuta la victoire lienes durant.

mondict seigneur, après avoir sussy peursuivy la en deux grandes lieues avec ses troupes, et luy estant prié que plusieurs desdicts ennemis, tant de cheval le pied, avoient pris la main gauche et s'estoient rededans Jarnac, marcha soudain avec l'artillerie pour dre ladicte ville et chasteau, laquelle il leur feit abenpr; et ceux des ennemis qui y estoient se retigérent a pont qu'ils rompirent après eux, et ne pourent se er si promptement, estans poursuivys de si pais na ila estoient, qu'il fot tué là une partie de laur inrie. Et des le soir mesmes mondict seigneur lages. A Jamae, tant pour resembler son armée que pour pr qu'estoient devenus l'amiral, Andelot son frère, principaux qui restoient avec eng. où luy fut rapefigne les mostres avoient poursuivy lesdicts amigul et fot juoques à Xaintes, qui est à buiet grandes lieues to où la bataille a esté commençõe, et que bien pela dite ville la cornette dudict amiral flat prinse, et ame qui la portoit amené en via prisonaien, et que Ms amiral et Andelot, qui estoient sous **ladde 40**ri, se sauvèrent dedans ladicte ville, essem him tes, comme ilz estoient.

armée de mondist enigneur et velle des sansmisseurabrent à se voois et passage les advantages, les une sur les autres dès le dimanche treizième de ce présent mois, au soleil levant, et dura le combat et poursuite des ennemis, de la bataille que mondict seigneur a gaignée, jusques à six heures du soir.

Faict au camp de Jarnac, le lundy quatorzième jour de mars mil cinq cens soixante-neuf.

Signé, Henry.

Et plus bas, Fizzs.

Le roolle des morts, prisonniers et blessez le jour de la bataille, le dimanche treizième jour de mars mil cinq cens soixante-neuf, entre Chasteauneuf et Jarnac.

LES MORTS.

Le prince de Condé.

L'un de ses escuyers italien.

Monte-Jan de Bretaigne, capitaine d'une cornette de cavalerie.

Le seigneur de Champdenier, riche de quinze mil livres.

Chatellier Portault, capitaine d'une cornette, qui est celuy qui tua Charry, et qui fit venir Casimir l'année passée, et voulut saire tuer la Royne.

Stuard, Escossois, qui tua monsieur le connestable (la journée de la bataille donnée près Sainct-Denys), et qui avoit entrepris de tuer leurs Majestez.

Les deux Mimbrés du Maine.

Capitaine Chaulmont.

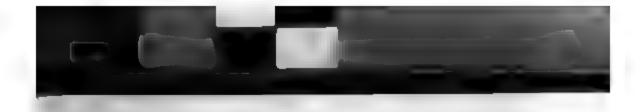
Jenissac.

Busière.

Renti.

Vives, cornette du prince de Navarre.

Sainct-Brice, voleur, près d'Orléans.



DE LA BATAILLE DE JARNAC (mars 1569). 393

Seinet-Preu, près Sanserre.

Guytinière.

Chavalier Goulène.

Vilarnon.

Présulx, mareschal des logis du prince de Navarre.

Les deux Vendeuvres, de Nyvernois.

La Fontaine, qui est à Andelot.

Beaumont, qui blessa M. de Nevers.

Vaudoisy.

Baron.

La Pallière.

Prisonniers.

La Noue de Bretaigne.

Pous de Bretaigne.

Corbouzon, lieutenant du prince de Condé.

L'enseigne dudict prince.

Spondillan, cappitaine des gardes dudict prince.

L'évesque de Cominges, frère bestard du prince de Navarre.

L'enseigne du comte de La Rochefoucault.

L'enseigne de l'admiral.

Lanauroie, qui couchoit à la chambre de l'admiral.

Un Provençal, lieutenant de Mouvans.

Le comte de Choisy Saincte-Mesme.

Le baron de Roigny de Normandie.

L'aisné de Clermont d'Amboise.

Coignée.

La Barbée.

La Roche-Mesneul de Bretaigne.

Broutière, cousin de Castel-Pers.

Lavaillé du Perche.

Le beron de Montandré.



sur les autres dès le dimanche treizième de ce présent mois, au soleil levant, et dura le combat et poursuite des ennemis, de la bataille que mondict seigneur a gaignée, jusques à six heures du soir.

Faict au camp de Jarnac, le lundy quatorzième jour de mars mil cinq cens soixante-neuf.

Signé, Henry.

Et plus bas, Fizzs.

Le roolle des morts, prisonniers et blessez le jour de la bataille, le dimanche treizième jour de mars mil cinq cens soixante-neuf, entre Chasteauneuf et Jarnac.

LES MORTS.

Le prince de Condé.

L'un de ses escuyers italien.

Monte-Jan de Bretaigne, capitaine d'une cornette de cavalerie.

Le seigneur de Champdenier, riche de quinze mil

Chatellier Portault, capitaine d'une cornette, qui est celuy qui tua Charry, et qui fit venir Casimir l'année passée, et voulut saire tuer la Royne.

Stuard, Escossois, qui tua monsieur le connestable (la journée de la bataille donnée près Sainct-Denys), et qui avoit entrepris de tuer leurs Majestez.

Les deux Mimbrés du Maine.

Capitaine Chaulmont.

Jenissac.

Bussière.

Renti.

Vives, cornette du prince de Navarre.

Sainct-Brice, voleur, près d'Orléans.

DE LA BATAILLE DE JARRAC (MARS 4569). 373

Seinct-Preu, près Sanserre.

Guytinière.

Chevalier Goulène.

Vilernon.

Préaulx, mareschal des logis du prince de Navarre.

Les deux Vendeuvres, de Nyvernois.

La Fontaine, qui est à Andelot.

Beaumont, qui blessa M. de Nevers.

Vaudoisy.

Baron.

La Pallière.

PRISONNIERS.

La Noue de Bretaigne.

Pons de Bretaigne.

Corbouzon, lieutenant du prince de Condé.

L'enseigne dudict prince.

Spondillan, cappitaine des gardes dudict prince.

L'évesque de Cominges, frère bastard du prince de Navarre.

L'enseigne du comte de La Rochesoucault.

L'enseigne de l'admiral.

Lanauroie, qui couchoit à la chambre de l'admiral.

Un Provençal, lieutenant de Mouvans.

Le comte de Choisy Saincte-Mesme.

Le baron de Roigny de Normandie.

L'aisné de Clermont d'Amboise.

Coignée.

La Barbée.

La Roche-Mesneul de Bretaigne.

Broutière, cousin de Castel-Pers.

Lavaillé du Perche.

Le baron de Montandré.

374 LE VRAI DISCOURS DE LA BATAILLE SE JARBAC.

La Loue de Vendosme.

Belleville Languillière.

Fontenaille, coronal d'un régiment de gens de pied.

Lamotte-Jousseau.

Le jeune Chaulment, sieur de la Forse.

Collené le jeune, escuyet de La Rechesettemit.

Ravillier.

Tillay de Poicton, fauconniet du Roy.

Le jeune Vigny de Nyvernois.

Fresselou, maistre d'hostel du sieur de Laverdin.

Leboys de Merilles.

Le mareschal Nueil.

Il y en a encores plusieurs prisonniers qui ne sont dedans ce mémoire.

Le jeune Chemerault est revenu de visiter les régistions et dict en avoir trouvé seixante dont il n'a apparté les noms, et ne les sçait pas.

Son frère aisné est aussi allé ès autres régimens, et après qu'on les aura apportez à monseigneur, comme il a expressément commandé, il les envoyra au Roy.

ARREST

DE LA COVRT DE

part de Colligny, qui sut Admiral de France, mis en huict langues, à sçauoir, François, Latin, Italien, Espagnol, Allemant, Flament, Anglois et Escoçois.

A PARIS,

Par Iean Dallier Libraire, demeurant sur le Pont S. Michel, à la Rose blanche.

1569.

Auec priuilege du Roy et de sa Court de Parlement.

ARREST

DE N

COURT DE PARLEMENT

CONTRE GASPART DE COLLIGNY,

QUI PUT ADMIRAL DE PRANCE.

EXTRACT DES REGISTRES DE PARLEMENT.

Veu par la court les charges et informations faictes à la requeste du procureur-général du Roy à l'encontre de messire Gaspart de Colligny, chevalier de l'ordre du Roy, seigneur de Chastillon, admiral de France et de Bretaigne, décret de prinse de corps décerné sur icelles, adjournement à trois briefx jours; les trois definax obtenus sur iceux contre ledict de Colligny; les demandes et conclusions dudit procureur-général, avec tout ce qui a esté mis et produict par devers ladicte court; et teut considéré;

Il sera dict que lesdictz desaulx ont esté bien et deuement obtenuz, et que, au moyen et par vertu d'icealx, ladicte court a adjugé et adjuge audict procureur-général tel profit.

C'est assavoir qu'elle a débouté et déboute ledict de Colligny de toutes exceptions et dessences qu'il eust pou dire, proposer et aléguer contre les demandes et conclusions dudict procureur-général, l'a déclaré et déclare crimineulx de majesté au premier chef, perturbateur et violateur de paix, ennemy de repos, tranquillité et seureté publique, chef principal, autheur et conducteur de la rébellion, conspiration et conjuration qui a esté faicte contre le Roy et son Estat.

A privé et prive ledict de Colligny de tous hanneurs, estatz, osfices et dignitez; l'a condamné et condamne à estre pendu et estranglé à une potence, qui pour ce faire sera mise et dressée en la place de Grève, devant l'hostelde-ville de Paris; son corps mort illec demourer pendu l'espace de vingt-quatre heures; après porté et pendu au gibet de Montsaulcon, au plus hault lieu et éminent qui y soit, si pris et appréhendé peult estre, sinon par figure et essignes dudict de Colligny arrachées et traynées à la queue de chevaulx par ceste ville et faulxbourgs de Paris, et autres villes, bourgs et bourgades où elles se trouveront avoir coté mises en sen honneur, et après rompues et brisées par l'exdenteur de haulte justice, en signe d'ignominie perpétuelle. A décleré et déclare tous ses biens féodauls, teurs et mauvang immédistement de la couronne de France, rémiz, retournes et incorporez au demayne d'icelle, et tous ses autres fich et biens, tant membles que immeubles, acquie et confiques au Roy, sur iceulz biens confisques les parties intéressées préalablement satisfaictes et récompensées.

En outre, ladicte court a déclaré et déclare les enfanadudict de Colligny ignobles, vilains, roturiers, intestables et infames, indignes et incapables de tenir estats, offices, dignitez et biens en ce royaume; lesquelz biens, si sucrus en ont, ladicte court a déclaré et déclare acquis an Boy. Faict icelle court inhibitions et dessences à toutes personnes

CONTRE GASPARD DE COLIGNY (sept. 1569). de quelque estat, qualité et condition qu'elles soient, de recevoir, receler ou retirer ledict de Colligny, luy bailler confort, ayde, faveur, alimens, ny eau, ny feu; ains leur enjoinet le dénoncer et mettre les mains de justice, sur peyne d'estre déclarez faulteurs et complices dudict de Colligay, rebelles au Roy et criminoulx de majesté.

Et a ordonné et ordonne ladicte court que, à celuy ou ceux qui représenterant ledict de Colligny et le mectront ès mains du Roy ou de sa justice, sera donnée et délivrée de samme de ninquente mil esces d'or soleil, à prendre sur l'hostel de ceste ville de Paris et aultres villes de ce royaume; et encores que celuy ou ceulz qui représenteront ledict de Colligny sussent adhérens et complices de la rébellion et rempération contre: l'Estat du Roy et son royaulme, néantmoins, oultre le don des cinquebet tuil teaux, deur certe l'offense per pez commise pardetanée, quietée et remisé, una guile un paissent entre encumentat pobrouyvis, ny vaz ny lotr postérité.

Petition de la jugierrent, l'anclience tetant, et unécaté par figure, les armoiries traymées par les tartelleurs de coste ville et fankbourge de Paris, à queves de chavant, et rempuse par l'exécuteur de houlte jestisé, le trésième jour de toptembre mil cinq cons quinante worf. - 11 "

Signe, Maspen

ARREST

CONTENANT INTERPRÉTATION DU PREMIER

DONNÉ ET EZÉCUTÉ

CONTRE GASPART DE COLLIGNY.

EXTRAICT DES REGISTRES DE PARLEMENT.

Sur la requeste faicte par le procureur-général du Roy, qui a remonstré que, par l'arrest de mort du treizième de ce moys, donné contre Gaspart de Colligny, cy-devant seigneur de Chastillon, chevalier de l'ordre du Roy et admiral de France, exécuté ledict jour par figure, avoit esté ordonné que, à celluy ou ceulx qui représenteroient ledict de Colligny au Roy ou à justice, seroit donnée et délivrée la somme de cinquante mil escuz d'or soleil, à prendre sur l'hostel de ceste ville de Paris et aultres villes de ce royaume, et, encores que celuy ou ceulx qui représenteroient ledict de Colligny fussent adhérens et complices de la rébellion et conspiration contre l'Estat du Roy et son royaulme, néantmoins, oultre ledict don de cinquante mil escuz, leur seroit l'offense par eulx commise pardonnée, quictée et remise, sans qu'ilz en peussent estre aucunement poursuyviz, ni eux ny leur postérité; et parce que par ledict arrest estoit simplement ordonné que ledict prix seroit baillé et ladicte grace faicte à ceulx qui représenteroient ledict de Colligny, sans exprimer mort ou vif, plusieurs seroient entrez en double et dissiculté, si, en représentant ledict de Colligny mort et non vivant, ledict prix seroit baillé et ladicte grace saicte suivant ledict arrest, requéroit ladicte court interpréter ledict arrest; la matière mise en délibération,

La court, en interprétant ledict arrest du treizième jour de ce présent moys, a déclaré et déclare que, à celuy ou ceux qui rendront ou représenteront ledict de Colligny au Roy ou justice, vif ou mort, de quelque qualité, condition, nation ou party qu'ilz soient, subjectz du Roy ou estrangers, domestiques, familliers ou non dudict de Colligny, auront et leur sera donnée et délivrée la somme de cinquante mil escuz d'or soleil, à prendre sur l'hostel de ceste ville de Paris et autres villes de ce royaume, et, outre ledict don, jouiront de la grace, pardon et impunité portée par ledict arrest. Et sera ce présent arrest leu et publié à son de trompe et cry public par les carreffours de ceste ville et faulxbourgs de Paris, et autres villes, bourgs et bourgades de ce royaume, à ce que aucuns n'en prétendent cause d'ignorance.

Publié à son de trompe et cry public par les carrefours de ceste ville et faulabourgs de Paris, le vingt-huictiesme jour de septembre 1569.

Signe, MALON.



ARTICLES ACCORDEZ PAR LE GRAND

SEIGNEUR EN FAVEUR DU ROY ET DE ses subiects à mesire Claude du Bourg, Cheualier, sieur de Guerine Conseiller du Roy et Tresorier de France, pour la liberté et seureté du rafficq, commerce et passage es païs et mers de Leuant.

A TOVRS.

de l'imprimerie de Pierre Regnard demourant au Coing de la Rue du Boucassin 1570. Auec priuilege du Roy.

	•	
		•

ARTICLES

PAR LE GRAND-SEIGNEUR

EN FAVEUR DU ROY ET DE SES SUBJECTS,

A MESSIRE CLAUDE DU BOURG, CHEVALIER, SIEUR DE GHERINE, CONSELLER DU ROY ET TRÉSORIER DE FRANCE, POUR LA LIBERTÉ ET SEURETÉ DU TRAFFICQ, COMMERCE ET PASSAGE ÈS PAYS ET MERS DE LEVANT.

SULTAN SELIN,

FILS DE SULTAN SOLIMAN, ROY.

Seing sacré, nom très haut, habitation des Roys, seing beau des Roys du monde, et puis avec l'aide de Dieu ce commandement est tel qui s'ensuit. Est à noter que, en l'original du présent traicté, et au milieu du précédent et subséquent article, le seing du Grand-Seigneur est faict et escrit en lettres d'or.

Je, qui suis Roy des Roys, Seing du peuple et des princes de la face de la terre, donateur des couronnes de la mer Blanche, Noyre, des pays de la Grèce, Asie, Arabie, et d'autres pays qui avec nostre trenchante et victorieuse espée sont conquis et renduz avec la grace de TOME VI.

25

Dieu, Empereur et Roy, Sultan Selin, filz de Soliman Roy, la court de nostre résidence qui est l'appuy des justes, et le très grand ordre qui est soubz nuz mains, lequel est lieu de scureté pour les Roys du monde et des aultres peuples qui cheminent à l'entour d'iceluy.

Entre les très grandz Princes de la religion de Jésus, le plus grand, et des plus grands princes chrestiens le majeur, l'Empereur de France, Charles, la fin duquel soit avec tout bien et prospérité, par l'un d'entre ses conseillers et honorez seigneurs, qui est le seigneur de Guerines, trésorier de France et grand seigneur de la nation de Nazaret, Claude du Bourg, son homme, nous a envoyé ses lettres; et par icelluy entre autres choses nous a encores saict entendre que l'Empereur de France son maistre trouvoit merveilleusement dur et estrange que, contre les debvoirs d'amitié et au par-dessus d'un commerce et trassicq franc et libre, institué et sondé de temps en temps, et de père en filz, soubz la bonne soy, soubz la parolle, soubz les escrits, soubz la parsaite amitié et mutuelle intelligence de deux si grandz Empereurs, aurions saict prendre en nostre port et havre d'Alexandrie, des subjectz dudit Empereur de France, certaines marchandises, et icelles saict illec vendre au prossit du seigneur de l'isle de Naxie, nommé Joseph, aultrement dict Misques, pour raison d'une debte non liquidée ne recongneue, qu'il prétendoit luy estre deue par ledict Empereur de France; et que pour ceste seulle occasion les grands galions et autres vaisseaulx dudict Empereur de France, qui debvoient venir trassiquer en noz portz et havres, ent esté dissérez et entretenuz, comme si ont esté les aultres vaisseaux des marchans françoys, et aussi ceulx des tatrangers qui, en saveur dudict Empereur de France, est de coustume venir par-deçà soubz son nom et banière,

comme Genevoys, Siciliens, Amoonnetoys et aultres; sur quoy nous disons qu'il nous déplaist grandement que l'affaire ait ainsi passi, et que lediet Empereur de France ot nous, ainsi que nous luy avons bien particulièrement escript et faict entendre, sions esté en cela circonvenuz et abusez. Car de nostre part nous avons jusques icy tousjours creu et pensé que telle estoit son intention (comme à la vérité l'on nous en avoit amourez), voyre que par après il satisferoit les marchands intéressez selon le pria et valleur des marchandises prinses, et si des lors nous emaions scen que ledict Empereur de France n'eust en aucune cognoissance de cecy et ae l'entre consenty, il est bien certain que, pour chose de ce monde, ne l'ousmons jemais permis ne en adleune manière quat quié faiet , ou donné audieta marchans et à lours vaisteaux audeun empeschement ou fascherie. Et meintenant que ledict sione de Gutriste sidus e atoreres que le Roy son maistre no sçait afan de sont cécy et my a unques consenty, nous avens dès aussituet révacqué ludiète concession, et avec cula cut cuté univoyez et mandeb sux seignaurs mes esclaves, et aux jugos ét daissiers qui sout on non pals et citez, ét somblablement én tous noz ports et havres, nos très banits commandement, contenant que aux subjects de France, ne aux sultres qui cheminent soubs son nom et banière, que à pal soit donné ancune facherie en empaschement, requérant àculuy sieur de Guerine la restitution desdictes marchandises princes; et par mesme moyen que les très haultes capitulations et commandemens tant visulz que nouveaulz, qui auparavant et du temps de fea man père, Seltan Soliman, Roy, à qui Dica pardonne, face miséricorde et colloque en Paradia, ont esté concédes aux ambassadeurs des Empereurs de France, à leurs comoule, interprétes, marchans et sultres personnes,

soient pour ceste cause observez. Et nous estant tout cela notifié en nostre très heureux siége et grandissime nostre empire (comme chose à nous encores très agréable) les avons acceptez, et en oultre concédé et accordé ceste présente nostre capitulation, prochaine de justice. Et si avons protesté et ordonné que, tant en Alger comme en autres nosdicts pays et citez, que si quelque chose a esté prinse desdits marchans de France, soit pour le regard dudict Joseph que pour aultre occasion (réservé seullement ladicte première prinse), le tout soit restitué à leurs patrons et maistres. Et qui contreviendra à nostre dict commandement (estant du degré très haut) certainement sera chastié. Et pour s'estre, lors de la prinse desdictes marchandises, ledict Joseph trouvé grandement débiteur en divers lieux, de ceste heure-là ses créditeurs se sont saisiz et emparez desdictes marchandises; au moyen de quoy ne nous a esté possible les faire rendre et restituer à leursdicts maistres. Et sans cela n'y eust eu aucune dilation ny difficulté, mais en estoit ladicte restitution très certaine ausdicts marchans. Par ainsi peuvent venir en tout temps, en toute liberté et seureté, par tous noz pays et citez, ports et havres, les dessusdits galions et autres vaisseaux ; car tant, et si longuement, que les pactes d'amitié ont esté par eulx observez, de nostre part encores leurs personnes, deniers, vaisseaux, robbes, marchandises, qui pour raison dudit commerce, ou pour aultre occasion, venoient en nosdicts pays et citez, n'ont esté empeschez, ne molestez, ny parvenuz en aucu dommaige. Et tout de mesmes promettons que d'icy en hors, et sans aucun doubte, ne seront-ils empeschez ne offencez.

1. Si, par adventure, la mer, la fortune, leur apportoit quelque nécessité, ou aultrement en aultre besoing, voulons que ceulx qui se trouveront lors présens, comme gens de nos vaisseaux impériaulx que aultres, leur donment tout secours et ayde, et que le chef et lieutenant desdicts galions soit pour cause de l'honneur de capitaine observé et honnoré, leur faisant avec leurs deniers admimettre ou laisser permettre que à aucun deux soit faict auleun empeschement.

- 2. Si ladite mer boutoit en terre leursdicts vaisseaux, non juges ordinaires et autres leur presteront tout aide, et les marchandises et deniers qui se sauveront leur seront justement renduz sans sulcun destourbier ne facherie. Et que cela soit observé tant par mer que par terre, en l'endroit desdicts François qui cheminent pour leurs affaires en nosdits païs, se contenantz pacifiquement en leurs termes.
- 3. Par ainsi, les marchans et hommes de ce pays-là, leurs interprètes, peuvent venir tant par mer que par terre, en nos pals et citez, pour vendre, achepter, faire trafficq de marchandise. Et après avoir payé par eulz, tant à l'aller que venir, les dasses ordinaires, selon les coustumes d'entre nous, voulons que des capitaines et patrons qui cheminent en noz mers, ne aussi des aultres peuples de noz armées, tant à eulz, leurs hommes, robbes et deniers, pe soit donné aucun trouble ne fascherie.
- 4. Au cas que aulcun desdicts François se trouve débiteur ou en quelque autre sorte seust coupable et s'enfuist, a esté accordé que la debte sera demandée au propre débiteur, et que nul aultre sera prins ne demandé pour luy, ne pour le délinquant prins aultre innocent.
- 5. Advenant le décès d'auleun d'eulx, nul fera empeschement à ses biens et deniers, mais seront baillez à celuy à qui ilz seront délaissez par testament; et s'il mouroit

sans tester, lesdicts biens et deniers, du consentement des consulz, seront baillez à un compaignon du décédé, estant du pays de France ou des lieux submis à la France.

- 6. Lesdicts consulz, interprètes et marchans faisans achapt ou ventes de marchandises en noedicts pays et citez, advenant qu'en cela soit question de seureté, pleige, recognoissance ou d'aultre chose raisonneble, voulens que lesdictes souretés, promesses et recognaissances soient escriptes et enregistrées au registre du juge ordinaire du lieu, ou bien qui s'en prenne instances eu ebligation, à ce que, quand il interviendra quelque différend, l'on puisse avoir recours ausdicts registres ou instrumens, et que à cela soit distinctement creu et adjousté foy. Et ne se trouvant l'un ou l'autre de ces deux là, mais seullement une demande pour examiner tesmoinge, a coté arresté que, pour le temps qui ne se trouvers, comme dit est, instrument passé par lesdicts juges ordinaires, ou sulcune chose enregistrée en leursdictz registres, semblebles causes ne seront escoutées, ne contre la reisen permis faire faulte.
- 7. Et parce que bien souvent aucuns sont des cavillations ou faulces accusations contre lesdictz marchans françois, disans qu'ils ont vitupéré les Turcz, produient faulx tesmoings, pour seullement tirer argent desdicts accusez, dorénavant lesdictz accusateurs seront rebutez et chassez, sans permettre molester ny fascher lesdictz Prançois contre la noble raison.
- 8. Advenant qu'il se trouve esclaves françois en qui se soient submis à la France, et que leurs consuls certifient estre François, voulons que semblables esclaves et leurs maistres, on du moins leurs procureurs, soient inscentiment mandez et envoyez à nostre très haulte court et

tendues.

9. De France et des heux à elle submis, les hommes qui habiteront nosdits pays et citez, mariez ou non mariez, faisans trafficq de marchandise ou autre exercice, de ceux-là ne sera demandé tribut.

- 10. Et portz et havres d'Alexandrie, Tripoly de Sirie, Alger et autres lieux où sont establis leursdicts consuls, advenant qu'ils les vueillent changer et mettre en leurs places personnes dignes de tels offices, nul y fera empeschement.
- 21. Et quand il s'intentera quelque procès ou débat avec lesdicts François, et que pour la décision d'iceluy ils iront devant le juge ordinaire, et que lors le propre interprète desdits François ne se trouvera présent, iceluy juge n'escoutera lesdicts différans; mais estant ledit interprète et truchement en service d'importance, sera attenda jusques à son retour. Aussi ne fault-il qu'ils facent cavillation, disans ledit interprète n'estre présent, et ne l'entretiendront, ains le prépareront.
- 12. Si lesdicts François ont débat et différand l'un avec l'autre, leurs ambassadeurs et consuls, selon leurs consciences, décideront lesdits différens, sans que nul aye à les empescher.
- 23. Si les fustes des coursaires sont esclaves lesditz François ou les portent vendre bien au loing', comme en la Grèce ou Natolye, voulons que, quand lesdits esclaves seront retrouvez, qu'avec toute instance se sace diligence de sçavoir en quelle main ils sont, de qui l'on les a euz, et qu'ils soient contraînts de les trouver et représenter, et tout de mesme celuy qui les aura venduz; et si c'est soubt le nom de coursaire et que ledit coursaire est

trouvé et prins, qu'il soit chastié (au cas que ledit esclave soit véritablement trouvé François); et si ledit esclave s'est fait Turq, qu'il soit libre, le laissant aller, et s'il est encores souz sa foy chrestienne, qu'il soit de nouveau consigné aux François.

- 14. Les vaisseaux de France, selon la coustume et les canons, après la recherche faicte à Constantinople, partent et s'en vont au destroit des Chasteaux, et là devant iceux se fait une autre recherche, et cela faict l'on leur donne licence de partir. Mais maintenant qu'avons esté advertis que, contre lesdictes observances et anciens canons, lesdits vaisseaux se recherchent encores en Galipoly, partant voulons que, selon lesdictes anciennes coustumes, lesdits vaisseaux soient seulement recherchez audit destroit des Chasteaux, et que de là en hors ilz continuent leur voyage.
- 15. Quand nos armées, galères et vaisseaux, qui marchent sur la face de la mer en nosdictz pays et citez, trouveront en mer les vaisseaux et navires de France, voulons que les uns avec les autres facent caresses et amitié et ne ce facent aucun dommaige ne offence.
- 16. Voulons aussi que toutes les choses contenues et escriptes en la nostre très haulte capitulation accordée et baillée aux Vénitiens, qu'elles soient et demeurent encores certifiées en faveur des François, et que, contre nostre puissante raison et très haute capitulation, nul ne l'empesche et donne moleste.
- 17. Que les dessusdicts galions et autres vaiseaux, dès lors qu'ilz seront venus en nosdicts pays et citez, soyent gardez et conservez, et s'en retournent avec toute liberté et seureté; et advenant que leurs robbes ou deniers se trouvent déprédez, soit faicte toute instance et diligence

18. Noz lieutenans-généraux de noz provinces, gouverneurs, capitaines nos esclaves, les juges ordinaires des lieux, dassiers maistres, capitaines de noz vaisseaux impériaux et d'autres vaisseaux voluntaires, croyront la présente nostre très haulte capitulation, et au contraire d'icelle n'iront ne monsteront le visaige. Et de nostre part, cependant que lesdicts François auront le pied serme à la droicte voye, et à nostre amitié; nous encores, sur la promesse des choses cy-dessus narrées, acceptons ladicte amitié et jurons que, par le vray nutriteur et créateur du ciel et de la terre, et par les ames de mes anciens et grands géniteurs et de mondict père, que, encores de ceste nostre part et contre nostredicte promesse, ne sera faicte aucune chose; et cecy saiche tout le monde. Et à ce très grand et sacré seing doibt prester soy et créance. Escript en la ville et cité de Constantinople, au commencement de la lune de Kuinamayel, l'an neuf cens soixante dix-sept, et de Christ 1569, au mois d'octobre.

Traduction saicte à l'original estant en langue arabicque, signé dudit Grand-Seigneur, par Dominico Olivesy, soubssigné, truchement et interprète du Roy en ladicte langue.

Ainsi signé, Dominico Olivesy.

DISCOVRS

SVR L'ESPOVVAN-

table et merueilleux desbordement du Rosne dans et à lentour la ville de Lyon, et sur les miseres et calamités qui y sont aduenues.

A LYON,
Par Benoist Rigaud.

1 5 7 0.

Auec permission.

MERVEILLEUSE INONDATION

ET DESBORDEMENT

DU ROSNE,

ADVENUE TANT A LYON QU'AU PAYS CIRCONVOISIN, ADJACENT AUDIT PLEUVE, LE SAMEDI 2 SEPTEMBRE 1570.

L'histoire est nommée par Cicéron autrement mémoire publique, et ce non sans cause; car son propre estant de raconter choses veues, et mesmes par celuy qui les met par escrit, estimant le présent discours au nombre de ceux qui sont dignes d'estre retenus, pour estre très véritable et autant miraculeux comme subit et espouvantable, ne trouve estrange, ami lecteur, si j'en ay fait un traité, tant pour le profit particulier d'un chacun que pour le bien aussi de la postérité, afin que, par l'aspect d'un tel miracle, entrans en nous-mesmes, nous admirions la puissance de Dieu en ses œuvres, et la postérité en le lisant apprenne à le craindre et révérer. Je t'advertis cependant que ce ne sont choses ouyes d'autres ny entendues, et desquelles tu puisses avoir quelque doute, mais veues et piteusement contemplées par celuy qui te les descrit, et qui en a, Dieu grace, au mieux qu'il luy a esté possible, évité la furie.

L'an doncques mil cinq cens soixante et dix, le samedy

deuxième jour du mois de décembre, sur les onze heures avant la minuict, le temps estant assez trouble et nébuleux, le Rosne (fleuve fort violent et impétueux, et un des grands de l'Europe, qui, tirant sa source des Alpes, passant par le lac Leinan et s'escoulant par la Savoye, Dauphiné et une grande partie du Languedoc et Provence, enfin se jette en la met) se desborda si subitement et avec telle impétuosité, non-seulement en la partie de Lyon adjacente audit fleuve et contigue, mais aussi par une grande partie du pays plat circonvoisin, qu'il n'y a mémoire d'homme qui se puisse souvenir de semblable. J'accorderay bien qu'on l'a veu desborder, s'ensler pour les pluyes ou neiges sondues, saire quelque dommage au pays, mais non si violentement et d'une telle vistesse. Je laisse donc à penser quelle frayeur et espouvantement a donné telle violence et ravage à ceux qui ont esté surpris, quelle compassion et crainte aux spectateurs et contemplateurs. Toute personne de bon jugement, par le récit de ce qui s'ensuit, n'en jugera guères moins. Chacun librement demouroit aux champs, chicun y résidoit en toute seureté et sans crainte; le marchand à sa marchandise, l'artisan à sa besongne preneit plaisir, le laboureur à sa charrue, le vigneron à la vigne s'eccupoit; voire il n'y avoit celuy qui, ayant doute de ce cebit accident, intermist et cessast son occupation, et qui n'eust jugé resver celuy qui l'eust voulu prédire. Le pasteur aux champs après son troupeau me le eraignoit; le bestail aussi ne s'en doutoit; les arbres (si aistai faut dire) n'attendoyent telle ruine. D'autre costé, qui estoit celuy en la ville qui eust pensé an moindre desfinaux qui y sont advenus et qui n'eust jugé devoir advenir plustost une ruine totale du monde que de voir ce qui s'y est fait? Qui eust espéré aussi de voir les maisons assiègées par

BUR LE DÉBORDEMENT DU RHONE (1570). Iss catas, et depuis s'espandre par la ville d'une façon autant pitense que merveilleuse? Copendant ser les unes imures (comme dit est) in pays plat det tellement eurpris et eccupé par l'impétucuité de l'eau, qui de toutes pars S'escoulait, qu'il n'y oust celuy qui oust à grand paine loinir de ce muver, d'autant que, depuis ledit temps jusques an hendy enceyvant à trois heteres, le flotte avec con impétuosité tousjours creuet. Le peuple par la ville de tous costes crians miséricorde, déplorens leur présonte calamité, courans du çà de là, et no trouvans listi scur pum s'arrester et prezidre leur haltine, n'eust incité à plearer et gémir? Coux qui habitoyent aux champs, gaiguens le tojet des mejoeus et tenans leurs enfans entre las bran, a cussont-ils point émos à composing ? Le hestail périmant en l'eau et me étchant de quel costé tirer , ne t'eust-ai fait pitié ? Les arbres mesmes fléchiesans, et par l'impétuouté de l'eau renversez, no t'euscent donné quelque menvais présage. Plusseurs énoudations d'eau sont adventes depuis le monde créé, mais il s'en trouvers peu de si pitoyables que ceste-cy; et voylà pourquoy quelques idiota et ignorans, non mesures de la promesse de Drea, attendayent devoir advenir quelque second deluga et inondation d'eaux. Les autres aussi, s'estimans qualque peu plus sages, effermoyent le bes de la ville tant anulement devoir périr pour je ne eçay quelle occasion isabginée en leur cerveau. Et afin que tu sois mieux informé de ce fait, je te ferny un brief récit de la situation de la villo. Lyon tient partie de la montegue, portie du plat pays. Du costé de la montagne, il regarde le pays de a pour ses bornes la Seone , fleuve fort doux et mon impétatux, sur lequei il y a un pout qui joint les dont parties de la ville. Du costé du plet pays, il a son espect sur le Dauphiné , doquel il est séparé par le Rosne,

et conjoint par un pont fort ample finissant à un bourg nommé la Guillotière, tellement que ceste partie est presque enclose du Rosne et de la Saone, qui a esté aucunement cause au peuple de plus grande frayeur et espouvantement. Doncques, pour revenir à nostre propos, le Rosne commençant à inonder le bas de la ville et petit à petit à l'occuper, plusieurs des habitans s'enfuyans gaignoyent la montagne avec tel esfroy que je ne sache celuy à qui, voyant ceste pitié, les cheveux ne fussent dressez en la teste. Les autres plus constans, évitans la furie de l'eau, se sauvoyent de rue en rue, quittans leurs maisons, meubles et autres choses prétieuses, comme si plus ils n'en eussent eu affaire. Les autres aussi, surpris par l'impétuosité, se jettoyent à travers l'eau avec ce qu'ils pouvoyent emporter et sauver. D'autre costé, on n'oyoit que regrets et pleintes, les uns de leurs semmes, les femmes de leurs maris ou enfans accablez sous les maisons qui trébuchoyent ou noyez; autres de leurs parens, amis ou voisins, pour les voir en peine; les uns aussi de leurs maisons ou métairies abatues par la violence de l'eau; les autres de leur bestail submergé et perdu. Et ce qui d'avantage esmouvoit un chacun à compassion, les pauvres gens de village se sauvans au mieux qu'il leur estoit possible de leurs maisons submergées, les uns fort pauvrement, les autres avec ce qu'ils avoyent peu retirer et conserver; autres aussi portans leurs ensans entre les bras; les uns viss, les uns morts. O misère! o calamité! o temps fort déplorable! Voir plusieurs en grande langueur et détresse, et eslongnez de toute aide et secours misérablement périr; pauvres petits ensans dans leur bereeau, agitez et poussez de çà de là, crier miséricorde; quelques villages cachez sous l'eau, maisons tomber, fondre et s'abbaisser; bestail languissant transir et mourir; terres par

sua le débordement du amone (1570). l'incudation gastées; le laboureur se désespérant pour estre frustré de son attente, n'est-ce chose fort pitoyable et digne de la mémoire d'un chascun? Si puis-je bien asseurer que messieurs de la justice et du corps de la ville cat pourveu si promptement et si diligemment à tel désastre qu'il ne se pourra dire qu'ancun soit péri par leur négligence et faute, ni de ceux qui y pouvoyent survenir; car d'y avoir espargné chose qui fut en leur puissance, je ne sache celuy qui s'en osast plaindre, ains qui ne die les avoir veus en merveilleux devoir, soit à secourir de vivres ou quelques ustensiles les pauvres assiégez, soit à faire trainer basteaux et autres choses nécessaires, soit à inciter un chacun à s'y employer; tellement qu'il n'y avoit celuy qui enst cheval ou aide à ce convenable qui ne l'y employast, et qui ne s'esposast à tout danger et péril pour supporter les assligez et les recueillir, les vieux aux jeunes, les jeunes aux vieux, les riches aux peuvres, les pauvres aux riches; et le singulier et extreme devoir auquel chacun s'est monstré donnera suffisante preuve de l'humanité et bonne affection de tous les habitans. Et entre autres le soing, diligence, peine et affection et compassion de M. de Mandelot, gouverneur en ladite ville, et d'autres chess et gentilshommes, est grandement à noter, qui, oublians (par manière de dire) le rang et degré qu'ils tenoyent, espris de très grande pitié, sans crainte d'aucun péril ny danger, tourment ny fascherie, seuvans de l'impétuosité de l'eau indifféremment ce qui leur estait possible, donnoyent un merveilleux exemple à tout le peuple de leur magnanimité et d'une humanité très remarquable. Les voir dans l'eau par dessus les sangles des chevaux, mouillez et harassez, avec une merveilleuse peine sauver les semmes et petits ensans, et ce le plus doucement qu'il leur estoit possible, n'estoit-ce signe

26

TOME VI.

de grand courage? Les voir lamenter, plaindre, aider et secourir ceux que desjà l'eau tenoit enfermez et enclos, et n'espargner chose qui sut en leur puissance, n'est-ce chose digne de louanges? Plusieurs grans personnages et braves chefs jadis ont acquis quelque renom pour avoir délivré leurs villes d'extreme danger; mais, au jugement d'un chacun, à plus grande occasion sera célébrée la mémoire du sieur de Mandelot pour le singulier devoir où il s'est employé. Mais estant trop foible d'esprit pour traiter ceste matière, la laissant à quelque autre, je continueray qu'onques ne sut veue pareille misère et pitié, oncques ouy pareil désastre et dégast, oncques leue calamité tant piteuse et déplorable, bref impétuosité d'eaux si véhémente. Je m'estorcerois de dire ici les causes et raisons du desbordement pour complaire aux curieux, mais d'antant qu'elles sont incertaines et dissiciles à juger pour la variété des opinions, je les laisseray au jugement d'un chacun; si est-ce qu'une infinité de maisons abbatues, plusieurs villages tout entiers ruinez, un grand nombre d'arbres desracinez, quelques ponts rompus et emportez, force bestail noyé, et (qui pis est) beaucoup de personnes submergées, déclarent, ce me semble, un extreme confroux et jugement de Dieu. Cependant le Rosne, continuant tousjours son impétuosité, et d'hears en heurs s'asgmentant, déploya si asprement sa surie que, s'estant saisi de quelques rues de la ville, entrant partout et dissipant ce qu'il pouvoit rencontrer, jettant beaucoup de maisons par terre, où mesmes (chose fort pitoyable) plusieurs hommes, semmes et petits ensans surent surpris et accablez, et un infinité de meubles et autres biens pardus et gastez. Outre ce, le pont besti sur ledit fleuve, fort teutessois et puissant, sut tellement esbraulé de la violence que quelques arches tombérent, et un infinité d'arbres sons

SUR LE DÉBORDEMENT DU RHONE (1570). et à l'entour dudit pout. Or il n'y a guères lieu où plus évidentes marques et plus piteuses appareissent de es desbordement et de sa violence terrible qu'en la Guillottière, bourg fort beau auprès dudit pent; ear, outre une infinité de marchandises, de chevaux et bestuil perdes, la reine de presque toutes les maisons fereit bien telle pitié que je ne sache cœur si dur qui ne s'amolist eu soul aspect de tel dégast; si trouvé-je fort merveilleux qu'il n'est demeuré maison aucune qui ne soit ou pen ou prou essencie, et qu'on puisse dire exempte de mal. Jugez deme maintenant quelle a pou estre l'impétuocité et le dommage qu'il aura fait vers Vienne, Valence, Sainct-Esprit, Avignon et autres pais par où il passe, desquels tous les jeurs nous oyons piteuses nouvelles. D'autre costé, il s'estendit tellement par le plat paye qu'à une demie lieue de largeur et d'avantage il n'y eust village et bel édifice ny métairie qui n'obéiet et succombest à sa violence, et qui poust aucumoment subsister, jusques unesmes à trainer quant et soy une grange pleine de foin avec les herefs attachez au ratelier, chose non jamais suye. Un grand volume ne suffiroit à descrire les misères et calamitez qu'il a causé. Doncques si la Saone (fleuve doquel je t'ay parlé), quittant ses bornes, eust changé sa douceur et léaitude en pareille impétuosité et desbordement, qui n'eust jugé tout devoir abyemer et fondre, qui n'eust estimé coste partie basse cetre en extreme danger de pésir? bref, qui n'euet eu opinion que les dieux vanloyent abyemer ceste ville par esu, comme du temps de Néron par seu, quand elle estoit bastie sur la montagne, comme la voulant rinstaurer au lieu où jadie elle estoit? La Rosne enfin , se joignant avec la Saone vers la place de Confort et y courant d'une impétuosité merveilleuse, excita aussi un merveilleux effroy et crainte à un chacun, et donnt

occasion à plusieurs, qui se tenoyent asseurcz, de craindre, et de se douter de quelque chose sinistre et prodigieuse. Et, à dire vray, les maisons pleines, l'eau violente partout et tousjours croissant, les basteaux courans par la ville, ne prédisoyent rien de bon. Ceux qui voyoyent quelques ruines faites par l'eau craignoyent qu'autant ne leur en advint, et tel voyoit son voysin en peine qui n'en espéroit guères moins. Au reste, le lundi sur les trois beures après la minuict (selon l'advis d'un chacun), les eaux commençans à descroistre et le Rosne à abbaisser sa sureur, les rues à se vuider, les maisons aux champs à apparoistre, la terre à se descouvrir, les arbres à se monstrer, la pitié ny la misère ne fut guères moindre qu'alors que la violence de l'eau régnoit. Bien est vray que chacun se resjouissoit pour se voir hors de danger, pour se voir délivré de telle inondation; mais l'estat auquel toutes ces choses estoyent saisoit aucunement souvenir du délage qui escheut du temps de Noë; car, alors les eaux abbaissées, la terre estoit toute déserte, sans habitans, sans bestail, hormis ce qui estoit dans l'arche. J'en diray presque autant estre advenu au pais où ce déluge a exercé sa furie.

Premièrement, on ne pouvoit juger que estoyent devenus une infinité d'hommes, femmes et petits enfans, habitans dudit plat païs, si l'eau les avoit emportés, si les maisons tombées sur eux accablez; davantage on ne voyoit que ruines ou bien petite apparence de maisons où peu auparavant il y avoit eu beau bourg ou village, place nette où naguères métairie ou quelque bel édifice, lieu plein de bourbe où beaux prés, lieu desgarni d'arbres qui en estoit bien fourni, places remplies de toutes immondices qui peu auparavant servoyent d'esbat à un chascum. Hélas! ceux qui couroyent pour tascher à sauver quelque

SUR LE DÉBOSDEMENT DU RECHÉ (1570). pen de leur bien, et ne trouvant que lieu vuide, n'eussent ils fait pitié? Or, escoute ce qui surmonte tout en pitié, et à qui oyant, combien que tu susses un courage d'Hercules ou de quelque géant impiteux, les cheveux hérissonneront de crainte en la teste. Le père venant pour trouver son enfant, et ou le voyant tout mort ou l'estimant emporté par l'eau, que estoit-ce? le mari sa femme, la femme son mari, le fils le père, le frère la sœnr, la sœur le frère, le voisin son voisin. Car le desbordement fut si subit (comme j'ay dit), et le pais tellement surpris, que plusieurs se cuidant sauver demeurèrent par les chemins. Besucoup aussi, ne se doutans et s'asseurans en leurs maisons, enfin furent accablez; autres aussi à qui le chemin de sauveté, pour avoir esté obstinez, fut clos. Au reste, la contenance de ceux mesmes qui alloyent voir les ruines estoit pitoyable, soit en déplorant quelque homme de qualité, soit en regrettant quelque bel édifice ou lieu de plaisance, soit aussi pour quelque chose particulière qu'ils voyoyent pour lors ruinée. Cependant l'action et la contenance du peuple, et sa merveilleuse contrition pour se voir affligé de la main de Dieu, tesmoignera à tous peuples sa singulière dévotion; car outre le devoir ordinaire pour avoir repentance de ses fautes, fut célébrée, le dimanche après ledit déluge, une procession générale conduite et menée d'un merveilleux ordre, y assistant premièrement monsieur le gouverneur, puis messieure de la justice et du corps de la ville, suivis de tout le reste du peuple, avec telle dévotion qu'il n'y avoir celuy qui, pour tesmoigner sa grande affection, ne portast son cierge. Or, Dieu nous fasse miséricorde et nous préserve à jamais de tel péril et danger l



LETTRES DE MONSIEVR DE

MONLYC, CHEVALIER DE l'Ordre, Cappitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances: escriptes au Roy touchant le gouvernement de la Guyenne.

Auec la responce de sa Maiesté audict Sieur de Monluc.

A LYON,

PAR MICHELIOPE.

M. D. LXXI.



LETTRES

DE M. DE MONLUC,

CHEVALIER DE L'ORDRE, CAPTITAINE DE CIRQUANTE ROMBIES D'ARMES DE SES ORDONNANCES.

MCRIPTES AU ROY, TOUCHANT LE GOUVERNEMENT DE LA GUYENNE.

SIRE,

J'ay tant tardé à vous faire mes doléances pour ma grande indisposition, et que l'on m'a tenu celé que yous m'aviez osté le gouvernement de Guyenne; et s'il eust pleu à Vostre Majesté attendre seulement deux moys, vous eussiez trouvé qu'après avoir establi la paix j'estoys résolu d'envoyer très humblement vous supplier d'y pourveoir, à cause de ma vieillesse et grande blessure, et alors, sans me diffamer, vous aviez légitime argument d'y pourveoir ; mais de la sorte que Vostre Majesté a fait, avez monstré évidemment à tout le monde que me l'oustiez pour avoir forfaict, ou bien pour les armes ou pour mauvaise versation que j'aye faict sur vos finances, et par ce moyen mun honneur est en danger d'estre mis en dispute par tout ce royaume, ce que je ne pense avoir mérité. Et si suis bien empesché (comme seront beaucoup d'autres) à deviner d'où peut procéder vostre malcontentement; si c'est

pour vous avoir souventesfois supplié d'y pourveoir d'un autre, pour l'empeschement que j'avoys pour lors de vous y faire service, vous m'avez depuis commandé de le reprendre. Ce n'est pas aussi pour avoir pensé que j'aye touché à voz finances, car vous ne voudriez pas m'avoir puny pour un crime duquel vous ne pouvez pas encores estre asseuré, et si veux tant espérer en voetre bonté et prudence que n'auriez facilement presté l'oreille à telz rapports si esloignez de vraysemblable; car, pendant que j'ay esté icy vostre lieutenant, il y a eu tousjours des commis de l'extraordinaire; il y a eu vos receveurs généraux et autres officiers de voz finances qui ont rendu leurs comptes, et si j'eusse esté trouvé dans leurs papiers, l'on n'eust pas failly de rayer les parties qui auroyent esté mal couchées, ne jusques icy n'avez point esté en peine de les saire valider; comme aussi ne se trouvera-il point que je me sois jamais tant advancé que de toucher à voz deniers, nonseulement en ceste province, mais aussi à Sissane et en Tuscane, où j'avoys plus de commodité d'en prendre que je ne pouvoye avoir par deçà; et mesme il vous peum souvenir que, m'ayant faict cest honneur, depuis troys ans, d'ordonner que la pension que je fay à M. le cardinal de Guyse, de six mil livres, seroit prinse sur l'espargue, je ne me suis oncques voulu aider de ladicte dépendre, tant s'en faut que j'y voulusse mettre la main suns voure congé; et de tout cela pourrez-vous estre esclairey en retour des commissaires que vous envoyez par deçà, tesquels, e m'asseure, ne rapporteront point mon nom couché di leurs papiers. Et quoy qu'il en soit, il n'y avoit rien de vérisié contre moy, et n'est pas à croire que vostre malcontentement soit procédé de cela. Mais si c'est pour apinion que j'aye commis quelque saute au faiet des armes, conte opinion seroit bien contraire à celle que veus avies quand

Tour m'escrivistes par troys ou quatre foys que j'aveys reconquise et conservée la Guyenne, et m'asseure que your m'avez pas oublié les causes pourquoy vous me voulutes homorer d'un titre si digne et si honnorable ; car il vous touriondre (comme j'espère) que ce fet perce que, sux premiers treubles, Tholess, qui aveit esté combatue troys jausa et guigode per les deux parts, à use venue lut délivrée, at ouri qui l'avoyent combattue, pour esplement m'avoir van, farentació en route, prins et punis comme ils aveyent. marité, de serte qu'enceres anjourd'huy ladiete ville me tient pour conservatour de leurs vies, biens et homneur de teurs femmes. De mesme d'ligence et de bouhour fut incontinent per moy secourus la ville de Bondeaux, où je sus rendis au partir de Tholeso, en deux jours at deux tagiste, et combetti et mi en poute en obemin les tramppes qui s'autoyent estrofes pour empercher le pessige. Ex ayant délivré Bondeaux de mesure danger que Tholose, ameradjourner que deux jours, je passay la rivière avec eix Maight cheveux, estiment que M. de Burye sue sisudroit theater, camene il fit; mais ce fut quatre bourse après le chinbut, et treuve que j'avoys desfaict unze enseignes de gene de pied et cornettes de gens de chevel, conduictes per M. de Dures. Et après ceste victoire, ledit chiar de Burye et ency aliasmes assiéger Monségur, qui fat hatta et guaigné d'assault, comme aussi fut Pené d'Agostaye. Depuys je prins Lectore en deux jours, pour que le the espitaine Monlue avoit surprins quatre cens hommes de la garcissa de ladiete ville, qu'il avoit tous sailler en pièces. Et incontinent, cens eijourner ny m'errester jour mo muit, je svyvi M. de Duras do si près que je le contraigni de ranir au combat avent que nos gens de pied y passent estiver, et à peine donney-je loisir à M. de Berye d'y venir à temps pour s'y trouver; et succéde si heureu-

sement qu'une poignée de gens défirent vingt-troys enseignes de gens de pied et unze cornettes de cheval. Et an partir de là je vous envoyai dix compaignies de gens de pied espaignolz qui ne nous avoyent de rien servi, mais bien servirent-ils à la bataille de Dreux, comme aussi firent dix compaignies de Gascons que je vous envoyai par le capitaine Charry; et vostre pays de Guyenne demeura repurgé de tous troubles et séditions, et n'y avoit homme qui osast lever la teste, sinon pour vostre service, de sorte que avec bonne et juste cause me donnastes-vous ce tiltre d'avoir reconquis et conservé vostre pays de Guyenne. Et quant aux seconds troubles, j'avoys assez adverty longtemps avant Vostre Majesté et celle de la Reyne de ce que depuis vous veistes advenir; et bien que par vostre commandement me fut escript par deux ou troys foys que j'estoys fort mal informé, si ne laissai-je pas de me pourvoir pour me garder d'estre surpris. Et le mesme jour que les troubles survindrent à Paris, sans que j'en fusse aucunement adverty, et la propre veille de la Sainct-Michel, m'allai jetter dans Lectore, et si bien à propos que, la nuict suivante, y survindrent six cens hommes qui debvoyent entrer dans le chasteau par la fausse porte. Et après avoir conservé la ville en vostre obéissance, et saichant que vous auriez besoing de secours, comme vous me mandastes après, je sis telle diligence d'assembler des hommes qu'en vingt-neuf jours, après ledict jour de Saint-Michel, je vous envoyai douze cens chevaux et trente enseignes de gens de pied, qui furent conduicts par moy jusques à Limoges, et de là par les sieurs de Terride, Gondrin et de Monsalles. Et bien qu'il semblast à beaucoup de gens que la Guyenne demourit en proye aux viscontes qui avoyent heaucoup de forces, toutesfoys mon resour leur donna si bien à penser qu'ilz ne gaignérent rien sur

moy, ne sur vostre pays. Et avec si peu de gens que je peus ramasser, j'allis depuys en Xaintonge, et à mon arrivée conx qui estoyent eslevez à Marennes furent défaicts par la sieur de Madoillan et le séneschal de Bazadoix, lesquels se raslièrent avec M. de Pons et prindrent Marennes, les isles d'Oleron et d'Allevert. De mesme diligence fut reconquise l'isle de Ray par mon nepven de Leberon que J'y avoys envoyé, et s'il vous eust pleu me faire bailler ce que m'avicz mandé, tant d'argent, d'artillerie que d'autres munitions, j'eusse prins peine de vous regusigner la Rochelle avant la paix que vous feistes en ce temps-la. Et quant aux derniers troubles il est vray qu'ils survindrent nu temps que j'estois malade et sortois du danger de mort, mais je ne laisus pas pourtant de me mettre aux champs et d'assembler le plus de gens que je peux, à pied et à cheval; et ayant esté adverty que les trouppes de Languedoc, de Provence et de Daulphiné s'approchoient de ce pays, j'allis au-devant pour les combattre, accompaigné de M. de Lavallette, de M. d'Escars, et de plusieurs autres emppitaines de voz ordonnances; et les approchis de si près que si le maistre de camp de leurs trouppes, nommé le cappitaine Moreau, n'eust esté prins, nous estions tous desfaits ; car outre que la rencontre estoit en lieus où les chavaux no pouvoient aucunement se tenir, ils nous sussent combatus six contre un, d'autant que nous ne peuvions estre plus de deux mil cinq cens hommes, et ils estoyent plus près de vingt mil hommes que autrement. Et de tout cacy peuvent tesmoigner M. de Lavalette, d'Escars et autres cappitaines, qui tous furent d'avis que le meilleur que nous pouvions faire estoyt de nous tirer de là. Et comme nous estions tous d'avis de costoyer les enneuis pour les tenir en bride et pour essayer de prendre quelque avantage sur eux, le jeune Monsalles apports lettres de

Vostre Majesté à tous les capitaines de marcher vers M. de Montpencier, et à moy de m'en retourner, ce que je h, tant pour ma maladie que pour conserver le pays, comme j'ay toujours faict tant que les sorces ont esté en mes mains. Après, estant à Cabors, où j'estoys allé pour combattre les viscontes, je sus adverty que Pille estoit vers Agennois avec un grand nombre de cavallerie, et cuydant le surprendre je marchi jour et nuict pour le combattre; ce qui fust advenu, n'eust esté que le sieur de Fontenilles et le cappitaine Monluc, avec quelques sallades, rencontrèrent cinq on six cornettes dudit Pilles, et les chargerent de telle roideur qu'ils les mirent en routte, qui fut cause qu'il passa la mesme nuict la rivière de Dordoigne et se retira en grande diligence vers leur camp. Et quant à la venue du comte Mongommery, l'on sçait que, au partir du Mont-de-Marsan, que j'avoye assiégé, assailli et prins dess deux heures, M. le mareschal D'Ampville, pour les entreprinses qu'il avoit en Languedoc, en amena toutes les forces et ne me laissa que ma compaignie, celle du sieur de Fonteuilles et celle de M. de Gondrin, et einq enseignes de gens de pied, desquelles je me servy pour la dessence de Lectore, de Flurence, d'Agen et de Villementve. Et bien que ledict sieur mareschal eust rappelé depuis les deux compaignies de Gondrin et de Fontenilles, et que je fusse demeuré seul avec la mienne, je ne laissai pourtant de m'aller jetter dans Agen lorsque le camp des princes y approcha, et ne su secoru que du sieur de Fontenilles qui m'y amena sa compaignie, duquel lieu ledict camp des princes sut souvent endommaigé. Et d'autant que les liets seigneurs avoyent suit saire un pont sur la Gazonne, pensant yverner en ce pays et faire du pays du Condomoys et d'Agennoys comme d'une ville, je leur rompy leur pont et je leur my si bien en pièces qu'ils n'en accurent jamais

BROWNER que deux batteaux, avec lesquels ils repassèrent la rivière; mais ce fut avec tel loisir que, s'il cust pleu à Westre Majesté envoyer tant suit pen de ferces, l'on les quet bien gardez de s'assembler; et pour autaut que, pendant que lesdiete princes entoyent per deçà, l'on s'estoit misy de quelques chesteaux du pays d'Agenois, je les reprins tous soubs vootre obéiseance. Et depuis il vous pleust ms commander d'aller faire la guerre au pays de Béarn, et bien qu'il fust mal aisé de recouvrer des gens parce que l'an tenoit le paix pour faicte, ai est-ce qu'en moins de quinze jours je mie aux champs querante-cinq enseignes de gans de pied et bien six cens salledes, et résolu d'aller en Bearn et de contraindre Montamet de venir au combat ou de luy prendre les villes les unes apres les autres, comme l'on peut bien juger qu'il fust advenu ; ear ayant gummence à Rabasteas, comme il estoit nécessaire pour las raisons que vous ay cy-devant escriptes, bien que ce fast la plus forte place de Guyenne, je l'emportis en huict jours, où je servis de pionmer, de canonnier, de soldat privé et cappitaine ; et faisant les approches j'y pensa pardre mon file, le cappitaine Mondue, qui fut blessé tout suprès de moy, comme anui fut le capitaine Panedlac. Et quand or vint su junt de l'assaut, voyant que les doux premieres trouppes n'alloyent pas à l'assent comme j'oune Dan désirer, je vine moy-mesme sur le bresche, accumpaigné du capitaine Gobas et du vicomte Duxa, et suyvy de cent ou six vingts gentilshousnes, desquels il y en aut quarante-deux blesses de coups d'arquebousades, et ja fu du nombre, en tel heu que j'en portersy toute ens vie **ja marque.** Et encores que ce faict d'armes, rapperté avec planieurs semblables que j'ay faicts durant le règne du Roy yestre père et grand-père, ne m'euet rien faict espérer derentage de ce que j'avois accoustumé d'en désirer, qu'estoit un bon gré et un remerciement desdicts seigneurs Roys, mes maistres, toutesfois j'avois occasion de penser que Vostre Majesté en tiendroit quelque peu de compte davantage, et que représenteriez devant vos yeux un vieux soldat de soixante-dix ans, vostre lieutenant-général, par deçà, et qu'en commandant aux autres, sans s'approcher du combat, pouvoit satisfaire au debvoir de sa charge; toutessois, pour le désir qu'il avoit de vous rendre victorieux en toutes voz entreprinses, il s'estoit mis au rang des moindres fantassins et en danger de mort, et plusieurs gentilshommes avoyent couru mesmes périls, s'estimens honnorez de suyvre l'un des plus anciens soldatz de France. Je pensoys aussi que vous pourriez considérer que comme aux premiers troubles les premières victoires vindrent de ma main, aussi en ces derniers troubles vous avois-je faict victorieux au dernier faict d'armes qui avoit esté faict en ce royaume. Mais comme j'attendois au moins une lettre telle que vous avez accoustumé d'escrire au moindre cappituine de ce royaume, la longue attente ne m'a apporté sinon que j'ay entendu que vous m'avies osté le gouvernement, et, qui pis est, sans m'en avoir faict escrire une seule parole, de sorte que plustost ay-je veu venir celuy qui me doit succéder que d'avoir esté averty qu'on m'avoit despouillé, et au temps que par une loy universelle par tout vostre royaume vous aviez remis en leurs estatz, honneurs et charges ceux qui en avoyent esté privez, je puis dire que, par une loy particulière faicte pour moy seul, je suis desmis de la charge que j'avois soustenue avec les armes en main. Mais quant bien l'on m'auroit mis en pourpoint, si demeureray-je tousjours vestu d'une robbe honnorable, qu'est telle que j'ay porté les armes cinquante-un ans pour le service de vostre couronne, et commandé quarante-neuf. L'ou accorders tous-

jours que je me suis trouvé en autant de combats, de batailles, de rencontres, entreprinses de nuiet et de jour, assautz, prinses et défences de villes, qu'homme qui soit aujourd'huy en l'Europe, et pour tel suis-je cognu par tous les estrangers. Je puis dire avec la vérité (at la gloire en soit à Dieu et aux Roys qui m'ont employé) que, soit pour mon bonheur, soit pour autre occasion, que je ne fu onques desfait en lieu où j'aye commandé, et n'ay attacqué jamais les ennemys que je ne les aye battus. Plasieurs gens de bien tesmoigneront aussi du debvoir que je fi aux batailles de Pavye, de la Biccoque et de Cerisolles, où je menoys toute l'arquebouserie; tesmoigneront aussi en quelle réputation me tenoit le seu sieur de Lautrect, pour m'avoir veu en sa présence combattre entre Bayonne et Fontarabie, et depuys pour l'avoir suyvy, avec charge de gens de pied, au voyage qu'il fit en Lombardie et royaume de Naples, où je fu blessé de quatre harquebousades. Il y a encores des gens de bien qui sont vivants, qui seront recordz du devoir que je fi quand la terre d'Oye fust prinse, estant maistre de camp de toutes les bandes françoyses. Autres tesmoigneront en quel rang me tenoit le feu sieur prince de Melphe et feu M. le mareschal de Brissec, pour m'avoir veu en Piedmont, à toutes les heures et à toutes les occasions, et de nuiet et de jour, bazarder ma vie pour vostre service. Comme aussi plusieurs pourront tesmoigner que, le jour qu'advint la disgrace de noz gens en la basse Bolloigne, je demeuris seul avec petit nombre an combat, et à l'heure que feu vostre père, de recommendable mémoire, pensoit que tout fust perdu, je sortis en despit des Angloys et rapportis vingt-deux drapeaux des nostres qui avoyent esté prins, et n'en fut perdu cu'un. Si M. de Guyse estoit en vie, il ne céleroit ce qu'il me veid faire à la prinse de Thionville, comme aussi ne

fera pas M. le mareschal de Vieilleville, et pourra tesmoigner si ce ne sut pas moy qui prins la tour, par laquelle tour s'ensuyvit la perte de la ville. Tous les capitaines estrangers d'Italie, d'Espaigne et d'Allemaigne, m'honorers tousjours du debvoir que je sis au siège de Sienne, où j'estois lieutenant du seu Roy vostre père, et depuis en mesme charge en Tuscane, où je n'ay perdu rien, ains fuz tousjours victorieux sur les ennemys; et en fuz tellement recognu par le seu Roy vostre père qu'ontre qu'an retour de Sienne il me donna l'ordre, qu'estoit lors une marque de grand et notable service, il me donna la conté de Gaure pour en jouir toute ma vie, laquelle, depuis etaprès la mort dudict sieur Roy, me sust ostée à la réduction de vostre domaine, et si ne si onques semblant de m'en douloir. Tout cecy vous ay-je voulu représenter, Sire, perce que, peut estre, vous ne l'aviez pas entendu, et qu'en parlant de moy devant Vostre Majesté l'on m'a tenu en autre rang que je n'avoys mérité. Parsoys l'on a parlé de moy comme si j'eusse esté un larron; parfois disoit-on que je n'avois rien faict qui vaille depuis trois ans. Et cela vous saisoit-on plus de tort qu'à may, Sire, car tous les languages du monde ne me sauroient oster l'honneur que j'ay acquisetà vous, Sire. L'on vous a par importunité induit à saire chose que, je crain, pourra servir d'un mauvais exemple à gens de mon mestier, d'autant que ceux qui ont esté appellez aux charges depuis quelque temps, et qui désirent parvenir par l'exercice des armes, craindront à mon exemple que les services des longues années, et la gloire et la vertu acquise par tout le monde, ne pourra tant leur aider que seront à leur nuire les langues de ceux qui voudroyent quelque jour les reculer. Il me reste, Sire, pour la sin de ma longue et prolixe lettre, vous supplier très humblement si, recevant un tel coup de sortune, j'ay té contrainct de m'en plaindre et douloir à vous et non nutre ; ay esté contrainct de ce faire, tant pour me faire ignoistre à Vostre Majesté mieux que je n'avois esté par le tesé, et aussi pour vous supplier très humblement que, ley en avant, quand on vous importunera de traicter al ou moy ou autres de voz bons serviteurs, vous veuilez tousjours réserver une oreille pour celuy qui sera accusé rant que vous résoudre à faire chose qui puisse l'intéresser. mant est à mapart, pour le désir que j'ay de vous voir touspars prospérer, je suis très aise ai, en ces derniers troubles, ons avez esté si bien et si heureusement servy en tous les ndroicts de vostre royaume, par tous ceux que vous avez mployes, qu'ayant moy par decà conservé les villes et le mys, ayant hattu les ennemis quand j'ay su la moyen de les penbattre, ayant prins les villes d'assault avec grand danper de ma vie, encores l'on puisse dire que je n'ay rien laiet mi vaille ; si vous supplieray-ja très humblement de croyre m'il n'y a homme en vostre royaume qui m'ait passé bonne colonté. Et puisqu'ainsi vous plait, je me retire, n'ayent mtre marque de mes peines et er rices depuis cinquentem ans que six harquebousades, qui serviront à me ranantevoir tous les jours l'humble et affectionnée dévejon que j'ay eue à faire très humble service à vez prélácesseurs, comme aussi l'auray-je somblable tente me rie à l'endroit de Voetre Majesté.

Stre, je supplie le Créateur en tonte félicité vem denner très houreuse et très longue vie.

D'Agen, co vingt-cinquissme de novembre mil sinq temp soptante.

> Vostro très humble et très obdissant servitaur; B. an Montre,

Rt an-descus: Au Roy-

RESPONCE

DU ROY

A LA PRÉCÉDENTE LETTRE DUDICT SIEUR DE MONLUC.

Monsieur de Monluc, encores que ne deviez aucunement ignorer les occasions qui m'ont meu de donner à mon cousin le marquis de Villars la charge de mon lieutenant au gouvernement de Guyenne, en l'absence de mon frère le prince de Navarre, toutesfois, ayant ven par la lettre qui m'a esté baillée de vostre part, par le seigneur de Leberon, que vous en estes encore en doute, j'ay bien voulu vous en esclarcir par la présente. Vous savez donques comme, lorsque vous me fistes entendre ne pouvoir, par l'indisposition de vostre personne, continuer ladite charge de lieutenant audit gouvernement, d'autant qu'elle estoit pleine de peyne et de travaux, et que vous me fistes prier vous en descharger et la commettre à quelqu'autre, je me résoluz à l'heure mesme vous accorder vostre requeste, considérant de quelle volunté et assection vous me remettiez ladite charge entre les mains, meu du regret que vous aviez de n'y pouvoir continuer le service que vous m'y aviez fait, qui vous mettoit en crainte qu'iceluy mondict service ne se fist ainsi qu'il estoit requis. Dès l'heure mesme j'y en cusse envoyé un autre; mais comme il est bien dissicile de saire promptement choix et élection de personne capable pour luy

donner ladicte charge, je vous escrivy depuis que je vous priois vouloir encores continuer à la faire, comme aussi vous avez fait à mon contentement; pour cela néanmoins la délibération que j'avois prinse de vous en soulager ne m'estoit aucunement changée ny passée. Considérant bien que les causes qui vous avoyent contrainet de me prier vous en descharger alloient s'augmentant, spécialement pour le regard de vostre indisposition, laquelle ne s'amende pas ordinairement avecques le temps en ceux de vostre aage, à ceste cause, aussitost qu'il m'a esté possible, j'ay despéché ledict marquis de Villars pour aller faire ladicte charge; et vous prie ne croyre que je l'aye faict par aucun malcontentement que j'aye de vous, car vous m'avez trop fidèlement et bien servy, mais pour les raisons susdictes et à vostre seule requeste, vous tenant tout asseuré que j'auray à jamais toute souvenance de voz longs et grands services, desquels, si ne pouvez recevoir la récompense condigne, voz enfans achèveront d'en cueillir le fruict, joinct qu'ils sont tels, et m'ont jà si bien servi, que d'eux-mesmes ils ont mérité que l'on face pour eux ce que je seray bien aise de faire quand l'occasion s'en présenters. Priant Dieu, monsieur de Monluc, vous avoir en sa garde.

Escript à Villars-Costeretz, le quinziesme jour de décembre mil cinq cens septante.

Signa, CHARLES.

Et plus bas, DE NEUFVILLE.

Et au-dessus : A Monsieur de Monluc, chevalier de mon ordre.



DISCOVRS

SVR LES CAV-SES DE L'EXTREME

CHERTE QUI EST AV-

iourdhuy en France, et sur les moyens d'y remedier.

A PARIS,
A l'Olivier de Pierre l'Huilier,
rue S. lacques.

1 5 7 4.

Auec priuilege du Roy.

AVERTISSEMENT.

La pièce suivante, aussi recommandable par sa rareté que par les faits intéressants qui y sont contenus, doit être en partie attribuée à Jean Bodin; on y trouve du moins des passages entiers empruntés à l'opuscule de ce dernier intitulé Discours et réponse aux paradoxes de Malestroit touchant l'enchérissement de toutes choses. Malestroit avait prétendu qu'on se plaignait à tort en France de la cherté des denrées, attendu que rien n'y était enchéri depuis trois cents ans. Bodin réfuta victorieusement ces assertions et indique les moyens de remédier au mal. Nous avons extrait de ces deux pièces tout ce qui pouvait servir à compléter celle que nous donneus.

DISCOURS

SUR LES CAUSES

DE L'EXTRÊME CHERTÉ

QUI EST AUJOURD'HUY EN FRANCE,

ET SUR LES MOYENS D'Y REMÉDIER.

La cherté de toutes les choses qui se vendent et se débitent au royaume de France est non-seulement aujourd'huy si grande, mais aussi tant excessive que, depuis soixantedix ou quatre-vingts ans, les unes sont enchéries de dix sois et les autres de quatre, cinq et six sois autant que lors elles se vendoient, ce qui est bien aisé à prouver et vérisier en toutes, soit en vente de terres, maisons, siess, vignes, bois, prez, ou en chairs, laine, draps, fruicts et autres denrées nécessaires à la vie de l'homme.

Pour venir à la preuve de cela et commencer par les vivres, il faut seulement regarder aux coustumes de toutes les provinces de la France, et on trouvera qu'en la pluspart d'icelles les adveuz font foy que la charge de mestail (1), celle de seigle, celle d'orge et celle de forment, sont évaluées et taxées à moindre pris qu'on ne vend aujourd'hui la dixiesme partie d'icelles, et qu'un chappon, une poulle, un chevreau et autres choses daues par les

⁽¹⁾ Métail on métail, blé moitié froment moitié seigle,

TEST SUR LES CAUSES

्राक्ष्यारङ, sont au dixiesme, voire au quinmeilleur compte qu'on ne les vend à s rustumes d'Anjou, de Poitou, de la Marche. de Bourbonnois, et plusieurs autres, , , salle à six deniers, la perdrix à quinze de-ingra, le mouton commun et le veau à dix sols, le i trois sols, la charge de fourment à trente ___ aarge de soin pesant quinze quintaux à dix sols, ... dix botteaux pour un sol, le botteau pesant douze quintaux estoient estimez dix sols, le ton-Lau de vin trente sols, le tonneau de miel trente-cinq sols, cent de bois deux sols six deniers, l'arpent de vigne rente sols de rente, la livre de beurre quatre deniers. 'autlle de noix autant, le suif autant. En plusieurs autres Austumes la charge de mestail est de vingt-cinq sols. Alle de seigle à vingt-deux sols six deniers, celle d'orge à quinze sols. En d'autres coustumes, le septier de fourment est à vingt sols, le seigle à dix sols, l'orge à sept sok, l'avoine à cinq sols, la chartée de foin de douze quintaux à dix sols: prise sur le pré à cinq sols; la charté de bois à douze deniers, l'oye à douze deniers; la chaire entière du mouton, sans laine, à trois sols six deniers; le mouton gras, avec la laine, à cinq sols; le chevreau à dixhuict deniers, la poulle à six deniers, le connil à dix deniers, l'oyson à six deniers, le veau à cinq sols, le cochon à dix deniers, le paon à deux sols, le pigeon à un denier, le faisan à vingt deniers. Voilà quant aux vivres, qui sont aujourd'huy douze et quinze sois plus chers. Et quant aux courvées et journées des manouvriers, nous voyons, par les coustumes arrestées et corrigées depuis soixante ans, que la journée de l'homme en esté est

tittée à six déniers, en byver à quatre deniers, et avec sa charrette à bœufs à douze déniers. Peu auparavant la journée de l'homme estoit à douze deniers, celle de la fomme à six deniers.

Quantaux terres, la meilleure terre roturière n'estoit estimée que au denier vingt ou vingt-cinq, le fief au denier trente, la maison au denier cinquante. L'arpent de la meilleure terre labourable au plat païs ne coustoit que dix ou douze escus et la vigne que trente; et aujourd'huy toutes ces choses se vendent trois et quatre fois autant, mesmesen escus pesans un dixiesme moins qu'ils ne pesoient il y a trois cents ans. Par là on peut cognoistre combien les choses sont haussées de prix depuis soixante ans; ce qui en outre se peut aiséement vérifier par la recherche des adveuz de la chambre des comptes, par les contracts particuliers et par ceux du trésor de France, par lesquels on verra que les baronnies, comtez et duchez, qui ont esté unnexez et réunis à la couronne, vallent aujourd'huy autant de revenu qu'elles ont esté pour une fois veudues. Il y a plusieurs historiens qui disent que Humbert Dauphin de Viennois, environ l'an 1349, vendit son pats de Dauphiné au Roy Philippe de Valois, lors régnant, pour la somme de quarante mille escus pour une fois, et dix mille florins chacun an sa vie durant, avec quelques autres pactions, à la charge que le premier sils des Rois de France, béritier présumptif de la couronne, s'appelleroit Dauphin, attendant ladite couronne durant la vie de son père. Les autres disent, et mesmes il appert par quelque contract, que ledit Humbert donna ledit pats de pur don audit Roy Philippe, & la susdite condition, avec quelques réserves durant sa vio. Mais s'il vendit ledit pais, to pris de la vendition est si petit qu'aujourd'huy le païs vault le revenu autant que la somme se monte. Bien fautil penser que mettant la condition susdite, que le premier fils des Rois s'appelleroit Dauphin, il en fit meilleur marché qu'il n'eust saict autrement. Tant'y a que puisque c'est vendition, elle est à si vil pris que c'est presque donation.

Le mesme Roy Philippe de Valois achepta du Roy Jacques de Majorque la ville de Montpeslier pour la somme de vingt-cinq mille florins d'or; et dans ladite ville il y a aujourd'huy cinquante maisons, dont la moindre se vendroit presque autant ou pour le moins cousteroit autant à bastir.

Herpin, comte de Berry, voulant aller à la guerre de la Terre-Saincte avec Godessroy de Buillon, vendit son comté au Roy Philippe, premier du nom, pour la somme de cent mille sols d'or; et aujourd'huy ledit pays qui, par le Roy Jean, sut érigé en duché en saveur de Jean son troisiesme sils, qui en sut le premier duc, vault presque autant de revenu.

Guy de Chastillon, comte de Blois, deuxiesme du nom, l'an 1391, vendit à Louys, duc d'Orléans, frère du Roy Charles sixiesme, ledit comté pour la somme de cent mille florins d'or. Il y en a qui disent que ce fut Marie de Namur, sa femme, qui, aymant d'une amour déshonneste ledit duc d'Orléans, luy donna ledit comté; mais que, pour couvrir ses amours et sa donation d'une honneste couverture, elle fit passer un contract de vendition.

Qu'on regarde à plusieurs maisons, terres, fiefs, seigneuries, arpens de terres, de bois, de vignes, de prez, et d'autres choses ausquelles on n'a rien augmenté depuis soixante ans; aujourd'huy elles se vendent six sois autant qu'elles furent lors vendues. Une maison dans une ville, à laquelle il n'y a ny rente ny retenu, qui se vendoit, il y a soixante ans, pour la somme de mille escus, aujourd'huy se vend quinze et seize mille livres, encores

qu'on n'y aye pas saict depuis un pied de mur ny aucune réparation. Une terre ou sief, qui se vendoit lors vingtcinq ou au plus cher trente mille escus, aujourd'huy se vend
cent cinquante mille escus. Bien est vray que on me
pourra dire que lors ceste terre ne valoit que mille escus
de serme et maintenant elle en vaut six mille; mais je
respondray à cela qu'aujourd'huy on ne sait pas plus pour
six mille escus qu'on faisoit lors pour mille, car ce qui
coustoit lors un escu en couste aujourd'huy six, huiet,
et dix et douze.

Chacun voit ceste extreme et excessive cherté, chacun en reçoit une grande incommodité, et aucun n'y remédie. Il y a plusieurs causes d'icelle, dont la principalle est celle qui est comme mère des autres, qui est le mauvais ordre donné aux affaires et à la police de la France. La première cause de celles qui sont engendrées de celle-là est l'abondance de l'or et de l'argent qui est en ce royaume; ceste abondance produit le luxe et la despense excessive qu'on fait en vivres, en habits, en meubles, en bastimens et en toutes sortes de délices. Le dégast et la dissipation des choses est une autre cause, lequel procède de ladite abondance; car là où est l'abondance, là est le dégast. Les monopoles des fermiers, marchands et artisans, est la troisiesme cause. Quant aux fermiers et marchans, il se voit clairement qu'estans aujourd'huy presque tous biens, tant ceux du Roy que des particuliers, baillez à ferme, lesdits fermiers et marchans arrent les vivres devant qu'ils soient recueillis, puis les serrent, et en les serrant engendrent la disette et la cherté, et en après les vendent à leur mot. La quatriesme cause est la libéralité dont noz Rois ont usé à donner les traittes des bleds et des vins, et autres marchandises, pour les transporter hors du royaume ; car les marchans, advertis de l'extreme cherté qui est ordinairement en Espagne et en Portugal, et qui souvent advient aux autres lieux, obtiennent, par le moyen des favoris de la cour, des traittes pour y transporter lesdits bleds, le transport desquels nous laisse la cherté. La cinquiesme cause est le pris que les Rois et princes ont donné aux choses de plaisir, comme aux peintures et pierreries, qui ne s'achètent qu'à l'œil et au plaisir, lesquelles aujourd'huy se vendent dix sois plus qu'elles ne saisoient au temps de noz anciens Rois, pour ce qu'ils n'en tenoient compte. La sixiesme sont les impositions et maletostes mises sur toutes denrées, et les tailles excessives imposées sur le peuple. La septiesme sont les guerres civiles de la France, qui ont mis le seu et la guerre partout, apporté l'insolence et l'impunité de brusler et saccager et dissiper tout. La huictiesme est le hanssement du prix des monnoyes. La neufiesme est la stérilité de cinq ou six années que subsécutivement nons avons euës, avec la dissipation de la guerre, qui sont deux causes jointes ensemble depuis ledit temps.

Voilà toutes les causes, ou pour le moins les principalles, qui nous ont amené l'extreme cherté que nous endurons, lesquelles nous déduirons particulièrement l'une après l'autre.

La première cause doncques de la cherté est l'abondance de l'or et de l'argent, qui est en ce royaume plus grande qu'elle ne sut jamais, de quoy plusieurs s'esbahiront, veu l'extreme pauvreté qui est au peuple; mais en cela il saut dire le vieil proverbe: c'est qu'il y a plus d'or et d'argent qu'il n'y eust jamais, mais c'est qu'il est mal party. Et pour provermon dire parvives raisons, il saut considérer qu'il n'y a que six vingts ans que la France a la grandeur et la longue estendue qu'elle a maintenant. Et si on veut regarder plus haut, comme du temps du Roy sainct Loys et dessoubs après, les Roys de France ne tenoient mer en leur puissance et n'avoient nulle province ny ville sur la mer, ains ne tenoient que nombril de la Gaule, qui encore estoit guerroyé, débattu et oppressé par les Anglois et par plusieurs petits seigneurs particuliers, qui estoient comme Rois en leur poignée de terre. Les duchez de Guyenne et de Normandie, et le comté de Poictou et la coste de Picardie estoient possédées par l'Anglois; la Provence avoit son comte, la Bretaigne son duc, et le Languedoc estoit détenu par les Roys de Majorque; voilà quant aux païs maritimes. Les autres païs loing de la mer, comme la Bourgongne, avoit son duc particulier, le Dauphine son dauphin, l'Anjou, le Poictou, la Touraine, le Maine, l'Auvergne, le Limosin, le Périgort, l'Angoulmois, le Berry et autres, estoient à l'Anglois, et les antres duchez, comtez et seigneuries de la France estoient tenus ou par lesdits Anglois, ou par princes ou seigueurs particuliers, qui ne permettoient que les Rois prinssent en leurs terres aucune chose que les devoirs ordinaires; encores quelques-uns les empeschoient de les premire. Lors doneques il n'y avoit nul trafic sur la mer qui nous apportast en ce royaume l'or ny l'argent des païs estrangers, ams estoient les François contraints de manger leurs vivres et d'user entre eux de la première coustume des hommes, qui estoit de permuter avec leurs voisins, à co qu'ils n'avoient point ce qu'ils avoient, comme de donner du bled et prendre du vin.

Mais pour revenir à ce que nous avons dit, qu'il n'y a que six viugts aus que la France est en la grandeur qu'elle a, nous n'irons point plus haut ny plus avant que ce tempslà, et redirons que devant iceluy les provinces cy-dessus nommées n'estoient point aux Rois de France, ains avoient les seigneurs que nous avons dit; et les terres que noz

Rois tenoient en leur puissance estoient si tourmentées des guerres continuelles que tantost les Anglois, tantost les Flamans, et tantost les Bretons, et tantost les divisions des maisons d'Orléans et de Bourgongne faisoient, qu'il n'y avoit pas un sol en France; il n'y avoit aucun trafic ny commerce qui nous apportast l'or ny l'argent. L'Anglois, qui, comme nous avons dit, tenoit les ports de la Guyenne, de la Normandie et de la Picardie, et qui avoit les ports de la Bretaigne à sa dévotion, nous sermoit toutes les advenues de la mer et les passages d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, d'Escosse, de Suède, de Dannemarch et des Allemagnes. Les Indes n'estoient encore cogneues, et l'Espagnol ne les avoit encore descouvertes. Quant au Levant, les Barbares et les Arabes d'Afrique, que noz ancestres appelloient Sarrasins, tenoient tellement la mer Méditerranée en subjection que les chrétiens n'y osoient aller, s'ils ne se vouloient mettre en danger d'estre mis à la cadene; nous n'avions aucune intelligence avec le Turc, comme nous avons du depuis que le grand Roy François nous l'a donnée. L'Italie nous estoit interdite par les divisions et querelles des maisons d'Anjou et d'Arragon. Donques, nous ne trafiquions en lieu du monde sinon entre nous; mais c'estoit seulement de marchandise à marchandise, comme de bled à vin et de vin à bled, et ainsi des autres; car d'or et d'argent il ne s'en parloit point, veu que nous n'avons mine ny de l'un ny de l'autre, que bien peu d'argent en Auvergne, qui couste plus à assiner qu'il ne vault:

Aussi, alors le François ne s'amusoit point au trafic ny au commerce, ains s'adonnoit seulement à labourer et cultiver sa terre, à nourrir du bestail et à tirer de sa mesnagerie toutes les commodités qui luy estoient nécessaires, comme le bled, le vin, les chairs pour sa nourri-

ture, les laines pour faire ses draps, les lins pour faire ses toiles et ainsi des autres. Mais considérons quelles commoditez sont venues à la France depuis six vingts ans. L'Anglois a esté chassé des Gaules; nous sommes devenuz maistres de toutes les terres qu'ils tenoient de deçà; la Bourgongne, la Bretaigne et la Provence se sont attachées à nostre couronne; les autres pais y sont aussi venuz. Le chemm nous a esté ouvert pour trafiquer en Balie, en Angieterre, en Escosse, en Flandre et par tout le septentrion; l'amitié et intelligence entre le Grand-Seigheur et noz Rois nous a frayé le chemin du Levant. Le Portugais et Bspagnol, qui ne peuvent vivre sans nous venir mendier le pain, sont allez rechercher le Pérou, le goulfe de Perse, Indes, l'Amérique et autres terres, et là ont fouillé les cutrailles de la terre pour en tirer l'or et nous l'apporter tous les ans, en beaux lingots, en portugaises, en doubles ducats, en pistolets et autres espèces, pour avoir noz bleds, toiles, draps, pastel, papier et autres marchandises. L'Angleis, pour avoir noz vins, noz pastels et nostre sel, nous porte ses beaux nobles à la rose et à la nau, et ses angelots; l'Allemant nous porte l'or de quoy nous faisons noz beaux escus; et toutes autres nations de l'Europe nous apportent or et argent pour avoir les commoditez que nostre ciel et nestre terre nous apportent et qu'ils n'ont pas, et mesmement le sel que nous avons en Xaintonge, le meilleur da monde pour saller, et qui excède en bonté, en valeur, en longue garde, celuy de Lorraine, de Bourgongne, de Provence et de Lenguedoc. Outre ceste cause de l'abondance d'or et d'argent, procédente de l'augmentation du royaume de France et du trafic avec les estrangers, il y en a une autre, qui est le peuple infini qui depuis ledit temps a'est multiplié en iceluy, depuis que les guerres civiles d'entre les maisons d'Orléans et de Bourgongne furent

28

assopies et que les Anglois furent rencoignez en leur isle. Auparavant, à cause desdites guerres qui durèrent plus de deux cents ans, le peuple estoit en peut nombre, les champs par conséquent déserts, les villages despeuplez, et les villes inhabitées, désertes et despeuplées; les Anglois les avoient ruinées et saccagées, bruslé les villages, meurtri, tué et saccagé la plus grande partie du peuple, ce qui estoit cause que l'agriculture, la trafique et tous les arts méchaniques cessoient. Mais, depuis ce temps-là, que la paix longue, qui a duré en ce royaume jusques aux troubles qui s'y sont esmeuz pour la diversité des religions, le peuple s'est multiplié, les terres désertes ont esté mises en culture, le païs s'est peuplé d'hommes, de maisons et d'arbres; on a défriché plusieurs forests, landes et terres vagues; plusieurs villages ont esté bastis, les villes ont esté peuplées, et l'invention s'est mise dedans les testes des hommes pour trouver les moyens de profiter, de trafiquer et d'avoir de l'or et de l'argent.

De ces commoditez donques est venue en France l'abondance de l'or et de l'argent, qui apporte la cherté; car comme l'or et l'argent des estrangers nous est venu enlever noz denrées et marchandises par la commodité de la mer et par la subtilité et manigance du trafic, l'or et l'argent sont venuz abonder en nous. La pluspart de noz marchandises s'en sont allées en pais estrangers, et ce qui nous est resté s'est enchéri, tant pour la rarité que pour le grand moyen que nous avons commencé d'avoir, estant tout certain que l'abondance de l'or et de l'argent rend les hommes plus libéraux, et si, ainsi faut dire, plus larges à donner plus d'une chose et à acheter plus hardiment et plus souvent, et que là où il y a moins d'or et d'argent, là se vendent moins les choses; ce qui est aux païs cù il n'y a point de commerce, ou là où il n'y a pas

grand peuple, et que les habitans, à faute de trouver à qui vendre leurs fruicts, soit à faute de ports et de rivières et de peuple, ou pour ce que chacun en a pour soy, sont contraints de les vendre à vil prix. Mais où il y a abondance d'or et d'argent, et de peuple et de trafic, comme Paris, Venise et Genes, là se vendent les choses chèrement; je entends des vivres et autres choses nécessaires à l'homme, comme le bled, le vin, la chair, non des choses de plaisirs et non nécessaires, comme les parfums, les soyes et les petites babioleries des merciers, desquelles il y a une infinité de pauvres artisans qui vivent et qui sans cela mourroient de faim en quelque pals barbare, comme en Basque, en la Basse-Gascongne ou en Basse-Bretaigne, pour ce que personne n'acheteroit de ces vanitez, à cause de la faute d'argent qui y est et la barbarie du peuple, qui me vent rien avoir que ce qui est nécessaire. C'est donc ques d'abondance d'or et d'argent qui fait que tout s'achète, et qui est une principale partie de la cherté de toutes choses.

Mais après avoir allégué plusieurs raisons péremptoires de la cherté procédante de l'abondance de l'er et de l'argent, prouvées par les exemples des venditions et des achets, venons à d'autres, qui monstrerent combien la France estoit jadis demuée d'argent.

Nos anciens Rois se sont si souvent trouvez en telle nécessité d'argent qu'à faute de ce ils ont perdu de belles entreprises et occasions. Quelquefois ils ont voulu prendre le centiesme, puis le cinquantiesme de tous leurs subjets, pour iceux vendre au plus offrant, pour avoir de l'argent, tant le peuple estoit pauvre qu'il estoit contraint d'endurer qu'on vendist une partie de son hien à faute de pouvoir trouver de l'argent.

Le Roy Jean estant prins prisonnier à la journée de Peietiers et mené en Angleterre, son fils Churles, dur de Normandie, et depuis Roy soubs le nom de Charles le quint, assembla à Paris les trois estats pour avoir de l'argent pour racheter son père; et voyant ledit Roy que ny sondit fils ne pouvoit obtenir, ny ses bons serviteurs impétrer, ny son peuple donner aucune somme d'argent, luymesme y vint en personne; et quelque prière et remonstrance qu'il fist à sondit peuple, il ne peut trouver argent pour la rançon à laquelle l'Anglois l'avoit mis, et fut contraint s'en retourner en Angleterre pour trouver moyen de la faire modérer, et ce pendant attendre qu'on luy feist deniers. Quelque temps devant que ledit Roy fust prins prisonnier, il se trouva en grande nécessité, par laquelle il ne peut jamais trouver sur son peuple soixante mille francs d'or, que quelques-uns ont voulu évaluer à escus.

Aussi nous lisons en noz histoires qu'à saute d'argent on sit monnoye de cuir avec un clou d'argent; et si nous venons à nostre aage, nous trouverons qu'en six mois on a trouvé à Paris plus de quatre millions de francs, et chasque année en tire-on plus que jadis le revenu de la France ne valoit en six ans; ce qui vient de l'abondance de l'or et de l'argent qui est en ladite ville, de la bonne volonté des Parisiens envers leur Roy, et de sa nécessité extrême. On dit que l'année 1556 valut au Roy Henry quarante millions de francs, lorsqu'il fit tous ses officiers de France alternatifs. Il n'y a en France recepte générale qui ne vaille aujourd'huy trois, quatre et cinq sois plus que elle ne valoit jadis; la Bretaigne ne valut jamais au duc d'icelle plus de trois cents mille livres; aujourd'huy clie en vaut plus d'un million, sans compter les aydes et les deniers qui proviennent de la vente des offices dudit pais. On peut juger le semblable des autres. Le comté d'Angoulmois ne fut baillé au comte Jean, fils puisné du duc Loys d'Orléans, que pour quatre mille livres de rente en assiette,

et aujourd'huy il vaut plus de soixante mille livres. Ledit duc Loys eut pour son appannage le duché d'Oriéans, et les comtez de Valois et d'Angoulmois, pour douze mille livres de rente, et regardons combien cela vault aujour-d'huy davantage. Voyons l'aage de Charles septiesme, nuquel la France (comme nous avons dit) despouilla son enfance et commença de croistre en sa grandeur; il ne feit jamais valloir son royaume qu'à un million et sept cens mille livres. Son fils, Loys unziesme, ayant augmenté sa couronne des duchez de Bourgongne et d'Anjou, et des comtez de Provence et du Maine, print trois millions plus que son père ; de quoy le peuple se sentit si foulé qu'à la venue de Charles hunctiesme, son fils, à la couronne, il fut ordoané, à la requeste et instance des estatz, que la moitié des charges seroient retranchées.

Depuis, la Bretaigne estant venue à la couronne, plusieurs nouvelles impositions ont esté mis sur le people, et les anciennes, comme les tailles, les aydes et les gabelles, sont augmentées; ce qui est un signe très évident d'abondance d'argent plus grande qu'elle n'a autrefois esté.

Il y a encores deux autres causes de ladite abondance, dont l'une est la banque de Lyon (1), du profit de laquelle les Luquois, Florentins, Génois, Suisses et Alle-

(1) La banque de Lyon avait été fondée par le cardinel de Tournen à son retour d'Italie, en 1843. Il avait vu les Venitiens et les Génois créer une banque d'emprunts à cinq pour cent; il conseilla à François I^{est} d'emprunter à huit pour cent. A poine les lettres-patentes furent-alles expédiées que les étrançoes rinrent à l'envi fournir des fonds à cette banque. Les banhos et marchands de Turquie y placèrent plus de canq cent mille éens. Cette lanque, après avoir en de bous résultats pendant quelques années, ne contribue pas peu dans la suite au désordre des finances. L'empereur et le roi l'Angleterre ayant porté l'intérêt à dix et douze du cent. Henri II le porta à seize en 1884. L'intérêt escessif fit perdre la confiance, et les étrançons traiquèrent avec les particuliers. De là maquirent une fonde de precès qui né-

mans, affriandez, apportent une infinité d'argent et d'or en France. L'autre cause est l'invention des rentes constituées sur la ville de Paris, lesquelles ont alléché un chacun à y mettre son argent; bien est vray qu'elles ont sait cesser le trasic de la marchandise et les arts méchaniques, qui auroient bien plus grand cours s'ils n'estoient diminuez par ce trasic d'argent qu'on saict. Voilà donc plusieurs raisons et exemples de l'abondance de l'or et de l'argent de ce royaume, de laquelle procède une partie de la cherté et haut pris de toutes choses.

Le dégast est la seconde cause de ladicte cherté, lequel procède de l'abondance et dissipe ce qu'on devroit manger, et de là procède ladite cherté; car s'il faut commencer par les vivres, pour puis après venir aux bestimens, aux meubles et aux habits, nous voyons qu'on ne se contente pas, en un disner ordinaire, d'avoir trois services ordinaires, premier de bouilly, second de rosty et le troisième de fruict; et encore il saut d'une viande en avoir cinq ou six façons, avec tant de saulses, de hachis, de pesticeries, de toutes sortes de salemigondis et d'autres diversitez de bigarrures, qu'il s'en fait une grande dissipation; là où, si la frugalité ancienne continuoit, qu'on n'eust sur table en un festin que cinq ou six sortes de viandes, une de chacune espèce et cuittes en leur naturel, sans y mettre tentes ces friandises nouvelles, il ne s'en feroit pas telle dissipation et les vivres en seroient à meilleur marché. Et bien que les vivres soient plus chers qu'ils ne furent onques, si est-ce que chacun aujourd'huy se mesle de faire festins, et un festin n'est pas bien fait s'il n'y a une infinité de viandes sophistiquées pour aiguiser l'apétit

cessitérent, sous Charles IX, les créations de la fjuridiction des juges et consuls de commerce.

et irriter la nature. Chacun aujourd'huy veut aller disner chez le More, chez Sanson, chez Innocent et chez Ha-vart (1), ministres de volupté et despense, qui, en une chose publique bien policée et bien réglée, seroient bannis et chassez comme corrupteurs des mœurs (2).

Et est certain que si ceux qui tiennent les grandes tables, et font ordinairement festins et banquets, modéroient et retranchoient la superfluité, et qu'au lieu de quatre plats ils se contentassent de deux, ou, au lieu de vingt mets, de dix, et que, pour quatre ousix chappons ils n'en missent que la moitié, ce seroit un gain de cent pour cent, et doublement des vivres, au grand profit du public. Le semblable se peut dire du vin, l'usage duquel, ou plutest l'abux, est plus commun en ce royaume qu'en nul autre. On bisame les Allemans pour leurs carroux et granda excez en leur manière de boire, et néantmoins ils sont mieux réglez pour cet égard que nous; car en leurs maisses et ordinaire, il n'y a que les chefs des maisons qui boivent du vin, et quant aux enfans, serviteurs et chambrières, il leur est osté.

Le Flament, l'Anglois et l'Escossois usent de bière ; le

- (2) Cilibres traiteurs du temps. Budin dit que les valets payabuit chez le Mora que éeu par tite et les maitres deux éeus.
- (a) Lin édit de 1563 régla la nombre des plut qui poussient convrir le table. Pour toutes sortes d'entrées, y est-il det, il n'y aura que six plats, en chacun desquels ne pourre avoir qu'une sorte de viaude; et ne seront les-dites viaudes doublées, comme, pour exemple, ne se pourront servir deux chaptes, deux ispins, deux perdrix. Quant aux poulets et pigeonnaux, se pourront servir jusques à trois, allousties une determine, etc.
- Le tont sur poine aux infractours et contrevenens de dont cons livres d'apande pour le première fois, et quatre cons pour le mounde, applicables par moité à neus et au désonciateur.

Il est ioutile d'ajouter que jamais de telles erdenantes ne furmt plessement en vigueur. Turc s'est entièrement privé de l'usage du vin, mesmes l'a introduit en religion. Ils sont grands, puissans, martiaux et exempts de plusieurs maladies causées par le fréquent usage du vin. Au contraire, qu'en France nous voyons le vin est commun à tous, aux enfans, filles, serviteurs, chambrières, chartiers et tous autres; et où anciennement on estoit seulement curieux de garnir le grenier, maintenant il faut remplir la cave; dont advient que la quantité des bleds est diminuée en France par moitié, d'autant que le bourgeois ou laboureur, qui avoit cent arpens de terres labourables, est contraint en mettre la moitié en vignes. Cest abuz est de tel poix que, si bientost n'y est remédié par quelque bon réglement, tant sur l'usage du vin que quantité de vignes, nous ne pouvons espérer que perpétuelle cherté de grains en ce royaume.

Venons aux bastimens de ce temps, puis aux meubles d'iceux. Il n'y a que trente ou quarante ans que ceste excessive et superbe saçon de bastir est venue en France; jadis noz pères se contentoient de saire bastir un bon corps d'hostel, un pavillon ou une tour ronde, une bassecourt de mesnagerie, et autres pièces nécessaires à loger cux et leur famille, sans faire des bastimens superbes, comme aujourd'huy on fait, grands corps d'hostel, pavillons, cours, arrière-cours, bassecourts, galleries, salles, portiques, perrons, ballustres et autres. On n'observoit point tant par dehors la proportion de la géométrie et de l'architecture, qui en beaucoup d'édifices a gasté la commodité du dedans; on ne scavoit que c'estoit que saire tant de frises, de cornices, de frontispices, de bazes, de piédestals, de chapiteaux, d'architraves, de soubassemens, de caneleures, de moulures et de colomnes; et, brief, on ne cognoissoit tontes ces saçons antiques d'architecture, qui sont despendre beaucoup d'argent et

qui le plus souvent, pour vouloir trop embellir le dehors, culaidissent le dedans. On ne sçavoit que c'estoit de mettre du marbre ny du porphyre aux cheminées, ny sur les portes des maisons, ny de dorer les festes, les poutres et les solives ; on ne faisoit point de belles galleries enrichies de peintures et riches tableaux; on no despendoit point excessivement comme on fait aujourd'huy en l'achat d'un tableau ; on n'achetoit point tant de riches et précieux meubles pour accompagner la maison; on ne voyoit point tant de licts de drap d'or, de velours, de satin et de damas, ny tant de bordures exquises, ny tant de vaisselle d'or et d'argent; on ne faisoit point toine aux jardins tant de beaux parterres et compartimens, cabinets, allées, canals et fontaines. Les braveries apportent une excessive despense, et ceste despense une cruelle cherte; car des bastimens il faut venir aux meubles, afin qu'ils soient sortables à la maison, et la manière de vivre convenable aux vestemens, tellement qu'il faut avoir force vallets, force chevana, et tenir maison splendide et table garnie de plusieurs mets. Outre ce, chacun a aujourd'huy de la vaisselle d'argent; pour le moins la pluspart ont des couppes, assiettes, esguières, bassin, autres menuz meubles, au lieu que noz peres n'avoient pour le plus, j'entends les plus riches, que une ou deux tasses d'argent. Cesta abondance de vaisselle d'or et d'argent, et des chaines, bagues et joyaux, draps de soye et brodures avec les passemens d'or et d'argent, a fait le haussement du pris de l'or et de l'argent, et par conséquent la cherté de l'or et de l'argent, qu'on employe en autres choses vaines, comme à dorer le bois ou le cuivre, ou l'argent, et celay qui se devoit employer aux monnoyes a esté mis en dégast.

La dissipation des draps d'or, d'argent, de soye et de

laine, et des passemens d'or et d'argent et de soye, est très grande; il n'y a chappeau, cappe, manteau, collet, robbe, chausses, pourpoint, juppe, cazaque, colletin ny autre habit, qui ne soient couverts de l'un ou de l'autre passement, ou doublé de toile d'or ou d'argent. Les gentilshommes ont tous or, argent, veloux, satin et taffetas; leurs moulins, leurs terres, leurs prez, leurs bois et leurs revenuz, se coulent et consomment en habillemens, desquels la façon excède souvent le pris des estoffes en broderies, pourfileures, passements, franges, tortis, canetilles, recameures, chenettes, bords, picqueures, arrièrepoins, et autres pratiques qu'on invente de jour à autre; mais encore on ne se contente pas de s'en acoustrer modestement et d'en vestir les lacquais et les vallets, que mesmes on le découppe de telle sorte qu'il ne peut servir qu'à un maistre; ce que les Turcs nous reprochent à bon droit, comme nous appellans enragez, de gaster, comme en despit de la nature et de l'art, les biens que Dieu nous donne. Ils en ont sans comparaison plus que nous; mais sur la vie, que on osast en découpper. Autant en advient-il pour la drapperie et principalement pour les chausses, où l'on employe le triple de ce qu'il en faut, avec tant de ballassires et chiqueteures que personne ne s'en peut servir après. Outre ce, on use trois paires de chausses pour une, et, pour donner grace aux chausses, il saut une aulne d'estosse plus que il ne falloit auparavant à faire une cazaque. Et bien qu'on aye fait de beaux édits sur la résormation des habits (1), si est-ce qu'ils ne servent de rien; car puis qu'à la cour on porte ce qui est dessendu, on en portera partout, car

⁽¹⁾ Sous Henri III, après que la loi somptuaire ent défendu les étalles d'or et d'argent, la vanité des grands se dédommageait en faisant porter aux laquais des livrées de soie. Les dames portaient des robes faites à Milus. du prix de einq cents écus en façon, sans or ni pierreries.

la cour est le modelle et le petron de tout le reste de la France; joinct aussy qu'en matière d'habits on estimera toujours sot et lourdeau celuy qui ne s'acoustrera à la mode qui court (t). Doncques il faut conclure que de tela dégasts et superfluitez vient en partie la cherté des vivres et des autres choses que nous voyons; sur quoy il ne faut passer soubs silence beaucoup de choses qui se font au grand détriment d'une chose publique; car, pour entretenir ces excessives despenses, il faut jouer, emprunter, rendre et se desborder en toutes voluptez, et enfin payer ses créanciers en helies cessions ou en faillites; voils comment la cherté nous provient du dégast.

Les monopoles des marchands, fermiers et artisans, sont la troisiesme cause de la cherté; car, premièrement, quant aux artisans, lorsqu'ils s'assemblent en leurs confrairées pour associr le pris des marchandises, ils anchériment tout, tant leurs journées que leurs ouvrages, dont par plusieurs ordonnances les dites confrairies ont esté estées ; mais comme en France il n'y a pas faute de honnes lois, aussi n'y a-t-il point faute de la corruption et contravention à icelles.

Et quant aux fermiers et merchans, on voit ordinairement que, dès que les blods se recueillent, les marchans vont par pais et arrent et achètent tous les blods; et mesmement depuis quatre mois cele s'est veu, que les marchans ont inlevé, arré et retenu tous les blods et toutes les granges des champs. Ils ont veu que les deux ou trois années précédentes ont esté prosque aussi stériles

^{(1) «} Laquelle made, sjoute Bodin, mous est venue d'Espagne, tout aincique le vertugade, que nous avens empressée des Mansoques, aven tel advantege que les portes esté trop estroites pour y passer; qui est him lest de l'encienne modestie drante pères, qui portoyent les accountrainess tellé ét presser sur le corpe, expectine le baselé-et proportion des manières. »

que ceste-cy, et que sur leur stérilité est survenue la guerre de la dernière année, qui a pourmené le gendarme et le soldat impunément et licentieusement par tout le royaume, et qui a non-sculement mangé mais dissippé ce peu qui restoit des reliques de la dite stérilité. Ces deux accidens ont ruiné tellement le païsan que depuis trois ans il s'est engagé année sur année, et principalement depuis la seste de Pasques dernière a esté réduit en telle nécessité qu'il n'a vescu que d'emprunts, ayant emprunté le bled au pris que le boisseau, ou le septier, ou autre mesure (et selon la coustume des lieux) se vendoit lors au marché le plus prochain de son domicile. Il a pareillement emprunté l'argent, le drap, la toile et autres choses, à icelles rendre en bled ou à payer à la valeur susdite, espérant (comme l'apparence de l'année dernière a esté fort belle jusqu'au mois de juing) que sa récolte luy donneroit les moyens de payer ses debtes, d'avoir du bled pour semer et pour vivre tout le reste de l'année. Mais qui a veu jamais une plus mauvaise récolte ny une année plus stérile? Le pauvre païsan en plusieurs endroits n'a pas recueilly sa semence; et quant aux vignes, qui est une pauvre richesse, là où il y en a les païsans se sont engagez de mesme, et y a cu si peu de vin qu'ils n'ont pas de quoy payer leurs debtes; tant s'en faut qu'ils puissent en avoir de quoy achepter du bled pour vivre ny pour semer. Les deux ordinaires minières de la vie des hommes sont les bleds et les vins, car les autres moyensne sont si ordinaires; voilà donc le patsan ruiné. Il saut qu'il paye le marchant son créancier et qu'il luy donne bled pour bled, ou la valleur d'iceluy au pris qu'il se vendoit lorsqu'il luy emprunta; l'espace de six mois il n'a mangé bled qu'il n'ayt emprunté; il a vescu, et n'a pas récolté du bled ou du vin pour en payer les que tre. Outre ce, il saut qu'il vive et passe le reste de ceste année,

qui ne fait presque que commencer, et faut qu'il some. Nonobstant tout cela, le marchant se fait payer, prend le bled du païsan, ne luy en laisse pas un grain pour vivre my pour vendre aux marchez ordinaires, lesquelz demeurent vuides; car aucun n'y porte du bied que bien peu, et celuy qui y est porté est desjà si cher qu'on prévoit bien qu'il sera, devant le commencement du mois de may prochain (ai on n'y met ordre) aussi cher ou plus qu'il a esté l'année dernière, pour ce qu'il n'y en aura plus à vendre; car ce pendant les marchans, qui ont leurs greniers pleins de bleds, guettent ceste faulte et disette pour vendre les leurs à leur mot. On dira qu'il faut qu'il y ait des marchans de bled, autrement seroit empescher le commerce; à cela y a response que, lorsque l'abondance est telle qu'il n'y a cherté ny danger d'icelle, on peut tolérer les marchans de bleds; mais, en temps de cherté le commerce du bled, achapt et revente d'iceluy, n'apportent sinon augmentation de pris au détriment du public; car celuy qui l'a bien acheté cent le veut vendre cent cinquante, et bien souvent doubler et tripler le pris de son achapt.

La quatriesme cause de la cherté sont les traittes, desquelles toutesfois nous ne nous pouvens passer; mais il seroit nécessaire d'atler plus modérément en l'ottroy d'icelles. Chacun sçait que le bled en France n'est pas si tost meur que l'Espagnol ne l'emporte, d'autant que l'Espagne, hormis l'Arragon et la Grenade, est fort stérile, joint la paresse qui est naturelle au peuple d'icelle. D'autre part, le país de Languedoc et de Provence en fournit presque la Tuscane et la Barbarie, ce qui cause l'abondance d'argent et la cherté du bled; car nous me tirons quasiautres marchandises de l'Espagnol que les huilles et les espiceries, avec des oranges; encores les meilleurs drogues

-nous viennent de Levant. La paix avec l'estranger nous donne les traittes, et par conséquent la cherté, qui n'est si grande en temps de guerre, durant laquelle nous ne trafiquons point avec l'Espagnol, le Flamant et l'Anglois, et ne leur donnons ny bled ny vin, et à ceste occasion il fant qu'il nous demeurent et que nous les mangions. Lors les fermiers en partie sont contraints de faire argent; le marchant n'ose charger ses vaisseaux, les seigneurs ne peuvent longuement garder ce qui est périssable, et conséquemment il faut qu'ils vendent et que le peuple vive à bon marché. En temps de guerre donc, que les traittes sont interdites, nous vivons à meilleur prix qu'en temps de paix. Toutesois les traittes nous sont très nécessaires, et ne nous en sçaurions passer, bien que plusieurs se soient essorcez de les retrancher du tout, croyans que nous pouvons vivre heureusement et à grand marché sans rien bailler à l'estranger ny sans rien recevoir de luy, ce quisera déduit cy-après en l'article des moyens de remédier à la cherté. Et n'y a qu'une saute aux traittes; c'est que, sans considérer la stérilité des années et l'extreme disette des bleds, on les donne aussi libéralement que si les grains en rapportoientsix vingts, comme jadis on a veu en Sicile; là où si on les donnoit avec considération de la saison, elles nous apporteroient plusieurs grandes commoditez, et si · elles nous enlevoient le bled et le vin, en récompense elles nous rendroient à bon marché plusieurs choses dont nous avons besoing et qu'il saut nécessairement avoir de l'estranger, comme les métaux et autres que nous déduirons cy-après.

La cinquiesme cause de la cherté provient du plaisir des princes, qui donnent le prix aux choses; car c'est une règle générale en matière d'Estats que non-seulement les Roys donnent loy aux subjets, ains aussi changent les

447

mours et suçons de vivre à leur plaisir, soit en vice, soit en vertu, soit ès choses indissérentes; ce qui mérite un long discours qui pourroit estre accompagné de plusieurs exemples. On a veu que, parce que le Roy François premier aimoit sort les pierreries (1), à l'envy du Roy Henry d'Angleterre et du Pape Paul troisième, de son règne tous les François en portoient. Depuis, quand on vit que le seu Roy Henry les mespriss, on n'en vit jamais si grand marché; maintenent qu'elles sont aimées et chéries de noz princes, chacun en veut avoir et elles hausent de prix.

La sixiesme cause de la cherté provient des impositions mises sur le peuple; en quoy il faut premièrement encuser la calamité du temps et les guerres que les rebelles de ce royaume ont suscitées contre le Roy, qui, pour les soustenir, a esté, contre son bon et clément naturel, contraint de charger de quelques impositions son peuple, lequel doit espérer une descharge d'icelles quand Sa Majesté aura purgé son royaume des divisions qui y ont jusques icy esté; et doit le peuple avoir considération à cela, comme pour sa bonté et patience accoustumée il a en jusques icy. Les charges donc, qui sont survenues sur les calamitez des guerres, et sur cinq ou six années qui subséquativement ont esté stériles, sont si grandes que le peuvre laboureur n'a plus aucun moyen de les supporter; il n'a (comme il a esté dit) ny bled pour vivre, ny pour server, ny pour payer ses debtes. S'il a du bled pour semer, il n'a point de chevaux pour labourer ; cer ou les collecteurs des tailles les luy enlèvent pour le payement d'icelles, ou le soldat, auquel toutest permis, les ley volle,

^{(1) -} Si bien que le Roy François ne voulet jameis que la rey d'Angleterre eut M. Budé, quelque requeste qu'il en fist; et si nime mieux payer soizante-dense mil escus sobili d'un diament que le Roy d'Angleterre l'emportant par lui, - Budés.

ou il est contraint de les vendre pour n'avoir moyen de les nourrir. Ainsi les terres demeurent à estre semées à faute de semence, et à labourer à saute de chevaux : et n'estans les terres ensemencées, il n'y a point de bled, et de là vient la cherté; et celles qui le sont apportent peu, comme a esté dit, pour ce qu'à cause de la pauvreté du laboureur elles n'ont les saçons nécessaires et accoustumées.

La liuicticsme cause est la stérilité et infertilité des cinq ou six années que subséquemment nous avons eues par tout ce royaume, ès quelles nous n'avons recueilly ny bled, ny vin, ny foin, que bien peu; et ce pen qui s'est recueilly a esté dissipé par la guerre, et les chairs pareillement ont esté dissipées, et l'engeance d'icelles mangée et perdue; de façon que la dissipation fréquente, par la fréquence des guerres, venant sur la fréquente stérilité de plusieurs années, estant jointe à la stérilité présente, est cause de ladite cherté.

Voilà les huict causes les principales de nostre cherté, avec lesquelles nous pourrons mettre le haussement du pris des monnoyes et les changemens particuliers qui ordinairement adviennent et qui sont enchérir les choses de leur pris ordinaire, comme les vivres en temps de samine, les armes en temps de guerre, le bois en hyver, les ouvrages de main, comme peintures, et la quinquaillerie, aux neux où il ne s'en fait pas; mais ces choses particulières ne sont pas considérables au cas qui s'offre, qui est général. Icy on pourra mettre en avant que, si les choses alloient en enchérissant, en partie pour le dégast, en partie aussy pour l'abondance d'or et d'argent, et pour les causes susdites, nous serions ensin tous d'or, et personne ne pourroit vivre pour la cherté. Cela est bien vray; mais il saut considérer que les guerres et calamitez, qui ordinairement adviennent aux choses publiques, arrestent bien le cours de la fortune, comme nous voyons que jadis noz pères ent vescu fort escharcement par l'espace de cinq cens ans, sans cognoistre que c'estoit que d'avoir vaisselle d'argent, ny tapisseries, ny autres membles exquis, ny sans avoir tant de friandes viandes, comme mijourd'huy nous en usons; et si on considère le pris des choses de ce temps-là, nous tronverons que ce qui se vendôit glors quinze sols aujourd huy en couste cent, voire davantage.

Donc, puisque nous sçavons que les choses sont enchéries et que nous avons discouru les causes de l'enchérissement, il reste maintenant à trouver les moyens d'y remedier au moins mal qui sera possible, sans vouloir blasmer aucunement ce que les magistrats ont fait jusques icy pour trouver quelque remède à ceste cherté, ny sans vouloir par trop imputer cela à la mauvaise police de la France. Et commencerons par l'abondance d'or et d'argent, laquelle, combien qu'elle soit cause du grand pris et haussement des choses, néantmoins c'est la richesse d'un pais et doit en partie excuser la cherté; car si nous avions aussi peu d'or et d'argent qu'il y en avoit le temps pané, il est bien certain que toutes choses seroient d'autant moins prisées et acheptées que l'or et l'argent seroit plus estimé.

Quant au dégast et à la dissipation, tant des biens que des habits, on a beau faire et réitérer si souvent tant de beaux édits sur les vivres et mesmement sur les habits, sur les draps et passemens d'or et d'argent, si on ne les fait estroitement observer; mais on diroit que tant plus on fait de belles défienses d'en porter, et plus on en porte, et jamais elles ne seront bien observées ny exécutées, si le Roy ne les fait garder aux courtisans; car le reste du peuple se gouverne à l'exemple du courtisan en

matières de pompes et d'excez, et jamais n'y ent aucun Estat auquel la bonne ou mauvaise disposition ne découlast du chef à tous les membres. Mais ce dégast n'est rien à la comparaison de celuy que fait le gendarme et soldat, vagant et ravageant impunément toute la France; chose véritablement lamentable, et laquelle. entre toutes les causes de cherté, il faut cotter la principale, estant comme monstrueux de voir le François, contre tout droict et obligation naturelle, dévorer, piller. rançonner le François, et exercer sur luy cruauté plus grande qu'il ne feroit sur un estranger, un Barbare ou un insidèle. Le Roy mande sa gendarmerie et lève le soldat pour son service et pour conserver et garantir ses subjets de l'oppression de ses ennemis; mais tant s'en saut que le soldat sace ce pour quoy il est levé, qu'au contraire, autant qu'il y a de soldats, autant sont-ce d'ennemis qui se licentient et desbordent par ce royaume, et mettent tout en proye comme en païs de conqueste. Si une troupe de deux cens soldats passe par un païs, ils y font un tel dégast qu'ils consumeront plus de vivres que ne seroient trois ou quatre mille hommes vivans à leurs despens, avec raison. Non contents de manger et dévorer au pauvre laboureur sa poulle, son chappon, son oyson, son veau, son mouton, sa chair salée, et luy consumer ses provisions, ils le ranconnent, battent, emportent ce qui se trouve de reste, et emmeinent ses chevaux, ou son bœuf, ou son asne, tellement que le pauvre homme, desnué de tous moyens, entre en un desespoir de se pouvoir plus remonter; ou s'il essaye et vend à vil pris une pièce de terre, ou ce peu de meuble qui luy est resté, il n'a pas plus tost acheté une poulle, un oyson, un cheval, ou mis quelque chose en son grenier ou salloir, qu'incontinent il luy est ravy. Par ce moyen, estant desnué de tous biens, il se résoult de ne plus nourrir de bestail; il délaises son trafic, il quitte m ferme, ou, s'il la continue, il ne peut labourer ses terres, et ce qu'il laboure est mal labouré, mal fumé et mal ensemencé; de sorte que la moitié des terres demeure en friche, et l'autre moitié est si mal cultivée qu'elle ne reprorte que le tiers et le quart de ce qu'elle rapportoit auparavant. Voilà les fruiets et effets des guerres civiles, lesquelles nous apportent ceste grande calamité et cherté, mus espérance ny apparence d'aucun profit.

Quant aux monopoles des marchans et artisans, qui s'assemblent en leurs confrairies pour asseoir le pris à leurs marchandises et à leurs ouvrages et journées, il faudrait desfendre lesdites confrairies, et suivre en cela ce qui fut, sur la deffense d'icelles, ordonné aux estats d'Or-Mans. Et pour parler des monopoles des marchans et fermiers qui portent la cherté du bled, nous suivrons en past article les articles comprins en la belle et docte remanstrance que M. de Bailly, second président en la chambre des comptes, à Paris, a depuis quelques années faiete su Roy, et dirons que pour éviter la cherté du bled, qui a souvent cours en ce royaume, et empescher que les marchans fermiers (qui ne cherchent que leur profit) gardent et réservent trop long-temps leurs grains au granier, comme ils sont coustumiers, attendant le temps cherà leur advantage, les ventes s'en feront d'an en an et au temps porté par l'ordonnance ; et qu'à ce faire lesdite fermiere seront contraincts par les juges et officiers des lieux, afin que le pauvre peuple, qui a tant de peine et de travail à labourer et cultiver la terre, et duquel le Roy tire ses illes, aydes et subsides, en puisse estre secouru po ergent, et au temps porté par l'ordonnance, auquel le bled est volontiers le plus cher.

Que, suivant les ancienses ordonnances des Reis, mul

estranger ne soit admis ny receu à enchétir et prendre les fermes du domaine, aydes et gabelle, ny à en estre associé, afin que le prosit qui en pourra provenir ne sorte hors du royaume, comme il se voit qu'il en sort plusieurs deniers par le moyen des annates, banques et draps de soye, subsides des procez, imposition suraine, la douane de Lyon, sermes d'éveschez, abbayes et priorez, et autres moyens qui passent tous par la main des sermiers estrangers. Et outre ce, nous pouvons dire une chose qui advient ordinairement, et qui depuis naguères est advenue, comme nous avons cy-dessus dit; c'est que, des que les bleds et les vins sont recueilliz, ou quelquesois devant, les marchans vont par les champs, arrent tous les fruicts, ou les achetent à beaux deniers, ou les preunent en payement de ce qui leur est deu par le pauvre paisan, et les serrent, et en les serrant en engendrent la disette, de laquelle vient la cherté, et après cela ils les vendent à leur mot quand ils voyent qu'on ne peut vivre sans passer par leurs mains. A quoy il faudroit remédier par rigoureuses ordonnances, dellenses et arrests, et empescher tels monopoles et qui portent un préjudice inestimable.

Les fermes seules, sans les monopoles de ceux qui les tiennent, eussent bien peu servir d'une cause de la cherté. Il n'y a pas cinquaute ans qu'en France ii n'y avoit guères de gens qui donna-sent leurs blens a litrue; chacun les tenoit en recepte, et surtout les liois ne donnoient pas leur domaine et autres droiets à ferme de la façon avec laquelle on a depuis procede: et quelques ordonnances qu'ayent cy-devant faites les liois sur le fait, ordre et distribution de leurs finances, jamais n'ont voulu bailler teut le corps des receptes de leur d'immine à ferme, mais se libraint le d'imaine muchie et casael, pour truis, six ou neul aunces, aqua qu'it a este advise pour le mieux, ains

des ont hit exercer et manier ès receptes pour le conservation de leurs droicts, qui ne gissent en daces ny intrades, comme ès autres pays, mais en cens, rentes foncières, tenues féodalies, terres, prez, moulins, estangs et autres fermes particulières et émolumens de seigneuries directes; pour la conservation desquels droicts a esté trouvé utile et nécessaire qu'il y eust receveurs particuliers, pour en compter par le menu et tenir registre fidelle; afin anssi que les procureurs généraux de Leurs Majestez, en leurs cours souveraines et autres, ayent recours ausdits comptes, qui sont les seuls tiltres du domaine pour deffendre lesdits droicts, dont y a ordinairement plusieurs procez, pour ce que chacun s'essaye et s'efforce d'entreprendre sur ledit domaine et l'usurper; ce que la chambre des comptes à Paris a cy-devant amplement remonstré au Roy et à messieurs de son conseil, et les inconvéniens qui peuvent advenir en baillant ledit domaine à ferme, dont il semble estre raisonnable que, pour le bien de ce royaume et commodité des subjets du Roy, son bon plaisir fust ordonner, en faisant les baux à ferme dudit domaine, ce que cy-desens a esté dit.

Quantaux traittes, elles nous seroient grandement profitables si on y alloit plus modestement qu'on ne fait.
Chacun sçait que le commerce ès choses consiste en permutations, et quoy que veuillent dire plusieurs grands personnages qui se sont efforcez de retrancher du sout les
traittes, croyans que nous pourrions bien nous passer des
estrangers, cela ne se peut faire; car nous avons affaire
d'eux et ne sçaurions nous en passer; et si nous leur envoyons du bled, vin, sel, saffran, pastel, papier, draps,
toiles, graimes et pruneaux, aussi avons-nous d'eux en
contr'eschange tous les métaux (hormis le fer), or, argent, estein, cuyere, plomb, acier, visargent, alun, soul-

phre, vitriol, couperoze, cynabre, huilles, cire, miel, poix, bresil, ébène, fustel, gayac, yvoire, marroquins, toiles fines, couleur de couchenil, escarlatte, cramoisi, drogues de toutes sortes, espiceries, sucres, chevaux, saleures de saumons, sardines, maquereaux, molues; bref, une infinité de bons vivres et excellens ouvrages de main.

Et quand bien nous nous pourrions passer d'eux, ce que nous ne pouvons saire, encore devons-nous saire part à noz voisins de ce que nous avons, tant pour le devoir de la charité, qui nous commande de secourir autruy de ce qu'il n'a point et que nous avons, que pour entretenir une bonne amitié et intelligence avec eux. Bien seroit-il bon et raisonnable de desseudre le trafic des choses non nécessaires et qui ne servent que de volupté, comme des faulses pierres, des parfums et autres choses desquelles nous nous pourrions bien passer; mais il faudroit que, quant aux traittes des bleds, aucunes n'en sussent accordées ny octroyées ausdits marchans, fermiers et leurs associez, durant le temps de leurs sermes, afin que, par le moyen desdites traittes et intelligence desdites fermes et marchans, les bleds ne peussent estre transportez hors du royaume; et davantage, saire en sorte que les traittes ne sussent si libéralement accordées, comme elles sont, aux favorits de cour, mesme durant l'extreme cherté qui règne, afin que le transport de noz bleds ne nous amène une cherté excessive et donimageable au public.

Pour toucher le moyen de remédier à la cherté du pris des choses ausquelles les princes prennent plaisir, comme aux peinctures et pierreries, cela consiste en euxmesmes; et, pour le moins, s'ils en veulent avoir beancoup et se faire voir tous luisans en pierreries, ils doivent saire deffense à leurs subjects d'en porter ; mais c'est la coustame de France que le gentil-homme veut faire le prince. et s'il voit que son maistre se pare de pierreries, il en veut aussi avoir, doust-il vendre sa terre, son pré, son moulin, son bled ou son bois, ou s'engager chez le marchant. Les princes ne devroient tant reluire ny paroistre par pierreries que par la vertu; et sont assez cogneux, respectez et regardez par leur rang et authorité, sans desirer d'estre davantage veux per la lucur des pierres préciquees. Les grands princes de jadis ne s'en soucioient pas beaucoup; mais depuis ayant gousté les délices du monde, ils en ont voulu avoir en abondance et s'en parer, pensans par-là se rendre plus vénérables à leurs peuples. Cela est bon en eux, si les petits compagnons ne vouloient les ensuivre en ceste despense, laquelle il fandroit dessendre bien estroittement, et lors on me verroit pas tant de pierreries faulses qu'on en voit aujourd'hui, et si ne seroient pas si chères, pour ce qu'il n'y auroit guères d'hommes qui en achetament.

Les impositions et gravenes mises sur le peuple, et les tailles excessives, aydent grandement à la cherté, comme il a sesé dit cy-desius, le remède desquelles aussi consiste en la bénignité du Roy, en laquelle nous devons tant espéner, qu'estans estées les eauses pour lesquelles il les a imposées, qui sont les guerres civiles et le payement de ses debtes, il en deschargera son pauvre peuple, qui de sesse espérance allège sa pauvreté. Et quant aux guerres qui ent enseigné au soldat l'insolence pour brusier, piller, ravager et dissiper, tout cela requiert de belles ordonnames militaires sur le réglement de la vie des gens de guerre.

La cherté de cinq ou six années que nous avens eues stériles l'une après l'autre, causées per les moyens ey-

dessus déclarez, peut estre corrigée, et y peut estre remédié par bonnes ordonnances sur la distribution, ordre, réserve, vente et taux des vivres, lesquelles suppléront aucunement à ladite stérilité, et nous apporteront, sinon un grand marché de toutes choses, pour le moins meilleur que nous ne l'avons. Car il n'y cut jamais si grande stérilité ny disette de biens que la bonne police n'y ait supplée; mais là où elle défaut, on pourroit avoir des vivres en abondance que la cherté y sera tousjours. Mais il y a un moyen, lequel, quand tous les autres cesseroient, nous peut seul oster la grande cherté et couper broche à tous monopoles; c'est qu'aux principales villes de chaque province on dresse un grenier public, dans lequel on pourra assembler telle quantité de bleds qu'on verra estre nécessaire pour partie de la nourriture des habitans de ladite province; lesquels greniers seront ouverts et le bled distribué au peuple à mesure qu'on verra la nécessité et que le marché ordinaire ne sournira plus, on que le bled y sera trop cher par le monopole du marchant. Et où une ville se trouvera nécessiteuse, les autres villes seront tenues la secourir, et se pourront les eschevins, ou ceux desdites villes qui auront charge de la police, advertir souvent les uns les autres de la quantité et pris de leurs grains, et pourront contraindre tous gentilshommes, sermiers, marchans et autres, de vendre leurs bleds et n'en faire autre réserve que pour leur provision. Et si aucun marchant veut acheter des bleds en une province pour les transporter en l'autre, il sera tenu advertir les officiers de la dicte police de la quantité de bled qu'il vent acheter et du lieu où il le veut transporter. afin que les dits officiers puissent donner advertissement aux autres de l'achapt, quantité, pris et transport desdits bleds. Par ce moyen, le gentilhomme, l'abbé, le fermier,

seront contraints de vendre leurs bleds au mesme pris qu'il se vendra au grenier public; le marchant ne pourra monopoler, les bleds seront conservez auxdits greniers publics, bien mesnagez et eschangez d'an en an ; tellement que si les moyens et remèdes à la cherté cy-dessus déduits sont pratiquez et joints avec ce dernier, nous ne pouvons sinon espérer une prompte abondance de toutes choses en ce royaume, lequel par ce moyen nous verrons florissant, craint, redouté, et remis en sa première spleudeur, voire plus grande qu'il ne fut jamais. Voylà ce que nous pouvons dire des causes de la cherté et des moyens d'y donner un bon remède (1), après ce que, depuis cinq ans. en a bien doctement et encore plus amplement discouru M. Jehan Bodin, advocat en la cour, en un belœuvre qu'il a fait, duquel nous avons tiré une grande partie de cestuy, avec quelques articles de la susdite remonstrance dadit sieur président Bailly, y ayans mis du nostre ce que nous a semblé convenable et propre à la matière que nous avions délibéré de traiter.

(5) - Je mettray encores ce point icy pour obvier à la charté des vivres; e'est que l'assge du poisson fust remis en tel crédit qu'il a esté anciennement; est il est tout certain que le peuple auroit bien muilleur compte du bouf, du parc, du mouton et des saleures, et les volailles seroient à pris plus raisonnable. Nous avans ceut millions de fontaines, ruisseaux, rivières, lacs, estangs, viviers pleins de poisson, et toutesfois on n'en mange qu'à regret et laraque l'assge de chair est défendu, tellement qu'il y en a plusieurs qui aimeteyent mieux manger du lard jaune le jour de l'asques que d'un enturgeon; qui est cause que le poisson demeure et la chair enchérist. - Bodès.

DISCOURS

è e

MASSACRE FAIT A ORENGE

PAR LES CATHOLIQUES

AW NOSS DE PRIVATE 1571 (1).

Les catholiques, encor esmeus de la guerre, na pouvoyent prendre goust à la paix, et en divers lieux ne faisoyent que gronder et menacer. Les moins turbulens donnoyent respit à ceux de la religion pour deux ans, au bout desquels les villes de refuge se devoyent rendre. Mais quelques séditieux, ne pouvans si longuement patienter (pour n'avoir esté au conseil de la Royne mère et des siens), se remirent à leur train acoustumé. Ceux d'Orenge commencèrent. Or, afin que le tout soit mieux entendu, nous le déduirons un peu amplement. Quelques mois après l'édit de pacification, le Roy députa le mareschal de Danville, gouverneur de Languedoc, par ample commission et lettre de cachet à luy adressantes, pour réintégrer à pur et à plain le prince d'Orenge ès villes, chastraux et terres de sa principauté et souversineté d'Orenge, le tout suyvant le trentiesme article de l'édit

[&]quot; (1) Extraît des Minseires de l'Alest de France sons Charles IX. Midlebung, 2574.

dernier de pacification, portant que le Roy vouloit que ses cousins le prince d'Orenge et le comte Ludovic son frère sussent réintégrez en toutes les terres, seigneuries et jurisdictions qu'ils ont dans le royaume, ensemble de la principauté d'Orenge et de tout ce qui en dépend, et que doresnavant iceluy prince et son srère en jouvroyent, suyvant ce qui en avoit esté arresté par le seu Roy Henry et les autres Roys, comme ils saisoyent avant les troubles. Ledit sieur mareschal, ayant receu ce mandement des députez du comte Ludovic, accompagnez des plus apparens d'Orenge, tant d'une que d'autre religion. despescha le sieur de Sainct-Géran (attendant la commodité d'aller en personne à Orenge) pour commander au chasteau de ladite ville et saire rentrer ceux de la religion, qui, pour le resus des catholiques, demeuroyent aux champs; ce qui sut exécuté. Et quelques jours après, ledit sieur mareschal arrivé là sit appeler les officiers du prince et la pluspart des habitans, ausquels il fit plusieurs douces remonstrances, leur déclairant que la volonté du Roy estoit de garder son édit de pacification; que pour l'avenir ils oubliassent toutes injures, vivans en bonne paix les uns avec les autres. Pour cest effect, il remit entre les mains du prince toute sa principauté, restablissant par mesme moyen tous les ossiciers dudit prince, chascun en son endroit respectivement, pour faire leurs charges comme de coustume. Cela sut expédié le 15 décembre 1570. Cependant ledit mareschal ne voulat commettre le chasteau entre les mains du capitaine Crest, envoyé exprès pour cela par le comte Ludovic, et ce pour ne l'avoir trouvé (comme il disoit) de qualité requise pour garder une telle place. Mais en attendant que le prince ou son frère y eussent autrement pourveu, il y mit le capitaine Montmejan, luy commandant de tenir la place se

ness du prince jusqu'audit temps, et cependant donner tonte side et main forte à ce que les officiers du prince fessent obéis en exerçant leurs charges. Cela ayant esté déclairé publiquement et solennellement, comme est acoustumé en tels afaires, quelques officiers du prince rentrèrent en leurs charges, et ceux de la religion, suyvant le commandement dudit sieur mareschal, se retirèrent en leurs muisons sous la protection du Roy, d'autant que le chasteau n'estoit encore en la puissance du prince. Ils se comportoyent fort paisiblement, sans monstrer semblant aucun de se vouloir resouvenir des injures passées, et vivoyent en toute concorde avec les catholiques, cerchans par tous moyens de nourrir la paix que Dieu leur avoit donnée ; et pour monstrer le desir qu'ils avoyent de vivre en union avec les catholiques, leur auroyent proposé de se prendre en garde les uns les autres respectivement, au cas qu'il avinst mal aux uns on aux autres. Pour cest effect, ceux de la religion se présentèrent en nombre de douze ou treize des principaux de la ville, pourveu que les catholiques voulussent de leur costé promettre le semblable; ce qu'ils refusèrent en présence des conseillers de prince et des consuls de la ville, qui estoyent sommez d'authoriser cela. Se voyans frustrez de leur offre, ils requirent leur estre permis d'acompagner les consuls de in ville avec les catholiques, le tout en nombre esgal et choisi par lesdits consuls; les catholiques ne voulurent s'accorder à ceste requeste. Sur ce, lesdits de la religion, avertis que certaines menées secrettes se faisoyent de nuict par les catholiques, pour faire quelque massacre (comme avint puis après), se retirèrent vers la justice , y faisant appeler les consuls, afin qu'on y pourveust comme en temps de paix, sans vouloir user de voye de fait, se confines en la promesse dudit sieur mareschal, en

la protection du Roy et en l'authorité du prince, et aimes mieux, en obéissant, sousseir les indignitez des catholiques que de saire tant soit peu de bresche à la paix, achetée par la mort de tant d'hommes et si solemnellement jurée.

Pour remédier au danger éminent, ceux de la justice et les consuls firent publier, de la part du prince, qu'il estoit désendu à toutes personnes, de quelque religion ou qualité qu'ils sussent, de se trouver de nuiet avec armes et sans lumière, sinon que ce sust pour scompsgner les consuls, lesquels seuls (avec le juge ordinaire etabli de par le Roy avant la réintégrande) avoyent charge et puissance d'aller de nuict avec armes, pour empescher les assemblées de part et d'autre; estoit paseillement désendu de ne chanter aucunes chansons dissantoires. Cela sut publié en la ville, de plain jour, le dernier de janvier 1571. Ceux de la religion, ne desirans que paix, continuèrent à se contenir les nuiets en leurs maisons, sans en sortir; les catholiques, au contraire, par mespris du prince et de la publication faite en son nom, ne cessèrent les nuicts suyvantes de se pourmener par ladite ville avec armes et en troupe, jeitans des pierres aux senestres de ceux de la religion, taschans par ce moyen d'irriter leur patience, afin de venir à une sédition. Quand les catholiques apperceurent que leur surie ne pouvoit eschauser ceux de la religion, finalement le second jour de sévrier, ils firent un dessein d'exécuter le massacre par eux machiné longtemps auparavant, ayans esté par le Contat et en divers lieux des terres du Roy, d'où ils avoyent tiré quelques soldats, les saisant entrer de nuiet par petites troupes, et lorsqu'on ne s'en donnoit garde, à cause de la soy que les consuls de la ville avoyent promise à coux de la religion; entre lesquels le premier, nommé de Condes, roit promis et asseuré ès mains de justice que nul n'eneroit de nuict en la ville, par le moyen des clefs d'icelle, squelles il tenoit pour lors entre ses mains.

Or, les catholiques, ayans lors trois sestes de suite, mpoignèrent incontinent ceste commodité pour frapper t piller aussi plus à loisir. Ils commencèrent un vendredy n soir à se saisir des portes et forteresses de la ville. Puis yans introduit les susdits soldats estrangers, ils espièrent heure de minuict, pour avoir meilleur marché des pores gens couchez en leurs lits; et ayant mutiné la popuce, vindrent droit au logis du sieur Prunier, trésorier énéral pour le Roy en Dauphiné. En ceste maison essyent pour lors Julian et de Bellujons, conseillier, avoat et receveur général du prince, avec six ou sept de surs domestiques qui s'estoyent retirez là pour leur seueté. Sur ce, un nommé Jean Motet, l'un des chefs de la sé-Ition, demanda ouverture de la maison, afin d'avoir ceux mi estoyent dedans. L'avocat respondit que ce n'estoit es bien procédé de s'adresser aux officiers du prince à sure indue et en telle façon. Ces remonstrances mutirèrent davantage ce Motet, qui, poussant les autres sédiieux, sit apporter grande quantité de sagots contre la orte et mettre le feu dedans, acompagnans ce cruel efort de menaces estranges et blasphèmes horribles. Inconinent les pierres et harquebuzades commencèrent à plouvir contre les fenestres de ceste maison, combien que les onsuls et juges de la ville eussent asseuré lesdits officiers lu prince, deux ou trois heures avant ce tumulte, qu'il l'aviendroit aucun mal de la part des catholiques et que sour cest effect ils venoyent de faire la patrouille; ce qui mdormit plusieurs.

Cependant, le reste de la ville, rempli de la populace, etentissoit d'armes. Les capitaines des séditieux estoyent

Louis Guyant, dit le Cadet de Mignony, et Michel de la Baume. Il y avoit aussi des catholiques d'Avignon, du Contat et d'autres lieux, qui avoyent esté amenez par trois garnemens, nommez Bataillat, Villeneusve et Morichon. Tous ces mutins assemblez commencèrent à enfoncer portes et senestres, et entrans dans les maisons massacrèrent furieusement plusieurs gens honnorables; entre autres un jeune gentilhomme nommé Chabert, sagé de seize à dix-sept ans, nouvellement revenu de Paris où il avoit estudié, sut cruellement meurtry entre les bras de sa merc, laquelle ils firent estre tesmoin d'un si estrange spectacle. Plusieurs maris furent massacrez entre les bras de leurs femmes, les vicilles gens et les malades daguez dans les lits; les jeunes hommes, ayans receu quelques coups en leurs chambres, estoyent jettez tous nuds par les fenestres en la rue. Ils en estoussèrent et ensumèrent quelques uns; les autres, ayans esté blessez à mort de quelques coups, surent achevez les deux jours suyvans; les maisons pillées, les papiers et enseignemens desrobez, puis bruslez; les habillemens vendus publiquement à l'encan. Et pour le comble de cruauté exposèrent publiquement pour viande aux chiens les corps des massacrez, et ce en la place publique de la ville. Ils en prindrent quelque nombre qu'ils ranconnèrent estrangement, leur saisant donner une partie de leurs héritages, après avoir perdu leurs meubles, puis les contraignant d'aller à la messe les jours suyvans.

Ce massacre dura toute la nuiet. Sur le matin les consuls vindrent parler aux officiers du prince, qui estoyent encor assiégez chez le thrésorier Prunier. Lesdits officiers, ayans remonstré aux consuls leur irréparable faute, les sommèrent de faire venir le capitaine Montmejan pour appaiser ces troubles et leur donner main torte, sui-

vant l'ordonnance du mareschal de Danville, qui pour cest effect l'avoit mis au chasteau, et qu'eux aussi de leur part avisassent de faire cesser une telle esmotion. Sur cc. les consuls alierent vers le chasteau et députerent l'un d'entre eux, nomme Poignety, pour parler à ce capitaine Montmejan, lequel fit responce qu'il ne vouloit abandonner la place, pour laquelle garder soigneusement il avoit esté commis par ledit sieur mareschal. Les autres consuls vont trouver les chefs des séditieux, lesquels respondirent qu'ils estoyent contens de faire quelque composition, à savoir que tous les estrangers faisans profession de la religion (tous gens qualifiez et honorables, habitans en la ville depuis dix ans avec la bonne volonté et permission du prince) eussent à sortir dedans le terme de deux jours, sans armes, et, avant que partir, payer une comme d'argent à ceux du Contat, conduits par lesdits Bataillat, Villeneulve et autres.

Les officiers du prince remonstrèrent ausdits consuls et capitaines massacreurs que la ville d'Orenge estoit composée de tant d'estrangers, gens de bien et d'honmenr, qu'ils ne pouvoyent ac corder ce point sans la ruine de la ville, au grand préjudice du prince et dommage de tont le pays; car tous les officiers du prince estoyent estrangers, comme aussi estoyent tous les advocats et procureurs, hormis un ou deux ; la pluspart des bons marchans et les plus excellens artisans estoyent semblablement estrangers ; et pourtant qu'il estoit bien nécessaire d'y aviser, et bien tost. Ces remonstrances ne peurent fleschir les séditioux, qui, au contraire, présentèrent un atalogue de ceux qu'ils vouloyent chasser dans ce terme de deux jours. Par ainsi, les officiers du prince ferent contraints de députer deux personnages, et finalement fut accordé comme les meurtriers voulurents, et ledit ac-

TORE VI. 3

cord publié par les carrefours de la ville, le samedy troisiesme dudit mois de février.

Mais, nonobstant cest accord jugé et accordé solennellement, ils ne voulurent tenir promesse; ains ayans par tel moyen sait sortir des maisons plusieurs qui estoyent cachez, continuèrent de meurtrir, violer et saccager, allans lesdits chefs des massacreurs par la ville, chascun avec un garçon marchant devant avec une espée sanglante jusques aux gardes. Et pour mieux descouvrir ceux de la religion qui s'estoyent retirez chez les voisins, afin d'éviter une telle surie, ces séditieux sirent publier par la ville, de l'authorité desdits consuls, que toutes personnes qui avoyent chez eux aucuns de la religion eussent à les mettre en évidence, à peine de voir saceager leurs maisons. Aussi, pour n'en laisser eschapper pas un durant ces massacres, il y avoit tousjours garde aux ponts, ports et passages du Contat, pour tuer ceux qui se sauvoyent de ceste boucherie, et ce suyvant les ordonnances du cardinal d'Armignac, publiées en Avignon et par le Contat au mois de décembre précédent, et depuis estroitement observées à l'endroit de ces povres fugitifs, qui, s'estans retirez ès terres du Hoy, estoyent menacez, et mesmes surent deschassez de Montélimard, à l'instigation des catholiques du Contat, lesquels s'en vantoyent publiquement.

Le dimanche 4 de février, troisiesme jour de ces massacres, environ les dix heures de nuict, un citoyen de la ville, nommé Jean de Lange, homme de marque, pour beaucoup de vertus qui le rendoyent aimable et redoutable, et qui avoit dès long-temps manié les affaires de la ville an contentement de chascun, au reste bien affectionné à la religion, fut tiré de sa maison avec ses trois fils, jeunes hommes de grande espérance, et conduits par

ladet ; la Beume , et autres chèss des massacreurs, Moyent les conduire en lieu de seureté; mais espéu eslongnez de leur maison, furent, le père et : fils plus aagez, cruellement mis à mort par les qui les attendoyent là de pied coy. Ces mourtriers promis leur sauver la vie, et sans cela ne les peu avoir dedans leurdite maison, quelques ella cussent faits; depuis les massacres commencez. su voulant descouvrir leur lascheté sauva miracumt lè plus jeune d'entre leurs mains, lequel avec sux souspirs et sanglots fut spectateur de ceste tragédic. Ces meurtriers, ainsi ensanglantez, ret en la maison dudit de Lauge, donnans à eni sa femme qu'ils avoyent mis en lieu de seuresé yent vray pour le regard de l'autre vie) ses mary s. Elle, pensant que les corps d'iceux n'eussent mmage, leur donna à manger et à boire, puis à quelque pièce d'argent; mais, avertie de leur trafondant toute en larmes, elle lour dit: «Prenez, naintenant tout ce qui est en la maison hardiment, vous avez meurtry ceux qui en estoyent les justes

magues au 17, les meurtriers, convaincus en leurs aces de tant de desloyautez et brigandages, se bien qu'à l'avenir ils en pourroyent estre recherr le Prince et chastiez selon leur démérites, conent plusieurs de la religion, qu'ils tenoyent priment plusieurs mains dedans la ville, de tesmoigner
mes perverses volontez, et contre toute vérité,
mer couleur à leurs massacres et saccagemens.
mes petite ville en la principauté d'Orenge, nomurteson, en laquelle habitoyent quelques gens de

..

la religion. Les catholiques, ayans ouy les nouvelles d'Orenge, soudain prindrent les armes, se saisirent des portes et forteresses de la ville, faisans courir le bruit que c'estoit pour la commune seureté de tous; mais leurs desseins estoyent d'ensuyvre le chemin de leurs compagnons d'Orenge et du Contat. Aussi lesdits de la religion, s'appercevans bien qu'on aiguisoit les cousteaux pour les esgorger, deslogèrent de bonne heure et se sauvèrent çà et là.

Les autres villes d'alentour commencèrent à se mutiner. Les catholiques de Baignols, Nismes, Montelimar et Montpelier, et semblables endroits, commencèrent à lever l'oreille, pour faire quelque terrible mesnage; mais retrnus par les gouverneurs, et voyans aussi que ceux de la religion qui estoyent parmi eux se tenoyent sur leurs gardes, avec délibération d'estre prudens aussi bien que patiens, mirent de l'eau en leur vin et se refroidirent quelque peu.

Les reschappez d'Orenge firent dresser une requeste contenant le discours sus-mentionné, et l'envoyèrent par leur député au comte Ludovic, qui pour lors estoit à La Rochelle, à celle sin qu'il luy pleust saire une bonne, briefve et exemplaire justice de ces massacres, et que pour cest esset il luy pleust déléguer quelques commissaires pour insormer deucment des choses sus-mentionnees, sans acception de personnes, ains au contraire, ai ceux de la religion se trouvoyent chargez en quelque sorte que ce fust, on les chastiast à la rigueur; qu'au réciproque les autheurs et exécuteurs de telles cruantez ne sussent espargnez. Outre plus, qu'il pleust audit sieur comte faire tant envers le Roy que ses sujets qui ont part à ce fait fussent chastiez, et donner ordre de faire réprimer ceux du Contat, lesquels se connoyent ainsi licence de brigander et meurtrir avec impunité, voulans par ce

yen troubler le repos public, commencer une guerre, rioler la paix qui a esté publiquement et si solennellent jurée de part et d'autre.

Mors que ce député arriva à la Rochelle, à savoir en rs, le marcschal de Cosse en estoit party avant le mois sévrier, avec tesmoignages et amples déclarations, des nces et de l'amiral, qu'ils ne désiroyent rien plus qu'un 1 et serme entretenement de l'édit de pacification. is ces nouvelles d'Orenge estans sceues et déclarées au g par ce député, devant la Royne de Navarre, les prin-. l'amiral et bonne compagnie de gentilshommes de la gion, tous furent merveilleusement esmens, tant pour compassion qu'ils avoyent de ceux qu'on avoit si cruelient traitez que pour voir si tost des troubles. Et tels sacres leur faisoyent craindre une nouvelle guerre, mesmement que le mareschal de Danville avoit mis chastcau le capitaine Montmejan, qui s'estoit si peu cié de remédier au mal, et outre plus avoit resusé de ttre la place entre les mains de celuy qui y estoit envoyé a part du prince pour en reprendre possession, suivant ticle de l'édit concernant ledit prince et son frère. comte Ludovic despesche incontinent un gentilnme vers le Roy, pour l'advertir de ce qui estoit passé; rince d'Orenge sait le semblable, et par messages réiez prie le Noy de faire faire justice des sujets de son aume qui se trouveroyent attaints de ces meurtres accagemens; puis luy laisser, suyvant son édit, l'enre possession de sa principauté et de tout ce qui en dédoit, commander au capitaine Montmejan de sortir aire place à celuy qui y viendroit au nom du Prince. Princes et l'amiral prennent occasion, en joignant rs lettres à celle du comte Ludovic, de prier le Roy d'a-

er à l'observation de son édit, et réprimer de si honne

sorte les coulpables qu'on entendist qu'il ne vouloit point savoriser les infracteurs de paix. Les catholiques avoyent aussi leurs solliciteurs, pour s'excuser et charger mesmes ceux de la religion. Finalement, après beaucoup d'instances, le prince est remis en plaine et entière jouissance de toute sa principauté d'Orenge; et pour cest essect le sieur de Berchon, gentilbomme sage, y vint, et print possession de la ville et chasteau d'Orenge au nom du prince. Cela exécuté, il fait publier de la part du prince qu'à l'avenir tous d'une et d'autre religion ayent à vivre paisiblement, suyvant l'édit, avec exercice libre des deux religions. Les autheurs et exécuteurs du massacre sus-mentionné commencèrent à gagner au pied, craignans ce qu'ils avoyent mérité. Or enfin, par les douces paroles du gouverneur, qui ne leur monstroit mauvais visage, ils reviennent dans Orenge. Ce gouverneur, qui estoit de la religion, se contenoit en telle sorte que mesmes il s'abstenoit d'aller aux presches et savorisoit aucunement aux catholiques. Mais ayant attrapé les coulpables, il en sit bonne justice. En le temps du séjour de la Royne de Navarre à Bloys et à Paris, il mit la main sur le collet de plusieurs de ces meurtriers, qui surent exécutez à mort, estans sussissamment convaincus et consessans leurs cruautez. Les autres se sauvèrent de bonne heure, et surent leurs biens confisquez. Par ce moyen, ceux de la religion y demeurèrent en beaucoup plus grande seureté qu'auparavant. Et cela servoit au conseil secret, qui avoit permis à ce gouverneur de choisir des conseillers et juges des parlemens de Dauphiné et Languedoc pour instruire les procès et dresser les sentences; car ceux de la religion de tous ces pays s'asseurans par tel moyen d'avoir une serme paix, il aviendroit qu'on les surprendroit plus aisément puis après:

MORT DE LIGNEROLLES,

GRAND MIGHON DU DUC D'ANUOU (1).

Le Roy avoit descouvert au duc d'Anjou, son frère, sa délibération d'attrapper les princes et l'amiral aux nopces (2), à Paris, par le moyen du fort que Birague avoit desseigné : le duc d'Anjou l'avoit révélé à Lignerolles, qui en ce temps-là estoit un des beaux fils et des plus favoris de la cour. Or, avint après que Briquemant eust perlé au Roy, et s'estant retiré, le Roy, qui avoit fait sortir de sa chambre plusieurs gentils-hommes et courtisans qui l'acompagnoyent, commença à se despiter tout seul, et en se pourmenant tenir contenance d'un homme fort indigné. Lignerolles survient, et estant admis en la chambre pour avertir le Roy de quelque afaire, le trouvant tout esmen de cholère, s'avança de luy demander tout doncement l'occasion de son mal-talent, et qu'il estoit aisé à juger que Sa Majesté estoit esmeuë. « Ventre Dieu, respondit le Roy, et qui ne seroit en chalère? ce bougre de Briquemaut (il donnoit constumièrement cest épithète à ceux qui le faschoyent) me brave, et me menace que je suis pour r'entrer en guerre si je ne punis ceux de Rouen.

⁽¹⁾ Extrait des Mémoires de l'État de France sous Charles IX. Midisbourg, 1878, in-0°.

⁽²⁾ Aux report. Il s'agit du marique de Henri, ros de Navatre, avec la presente Margaurite, qui fat cilibré quatre jours avant la fictat-Berthélleny.

--- Hé! Sire, respond Lignerolles, etne pourriez-vousattendre, sans tant vous sascher de cela, l'assant et désence du fort? » Or, Lignerolles disoit cela pensant appaiser le Roy, et luy voulant faire sentir qu'il avoit eu part au conseil, se monstrant en cela aussi peu sage qu'il pensoit estre habile homme. Le Roy oyant tenir ce langage, et se doutant d'estre descouvert : « Quel fort? répliqua-il. Mort-Dieu, je ne say que vous voulez dire. — Le fort, Sire, dit Lignerolles, du jour des nopces que savez. » Sur cela le Roy changea de propos et renvoya Lignerolles, qui s'avisa possible bien tard qu'il avoit un peu trop parlé. Tost après le Roy sit appeler sa mère, luy demanda si elle avoit descouvert leur dessein des nopces, et que quelqu'un en avoit jà parlé. Mais trouvant que sa mère n'en avoit rien décelé, il sit venir le comte de Rets, auquel d'abordée (comme aucuns disent) il tint ce langage: « Petit vilain, par le sang Dieu, je t'ay fait trop grand, petit belistre; mais je te seray si petit qu'on ne te verra pas sur terre; tu descouvres mes secrets, bougre. • Il ajousta à cela autres semblables propos plains de furieuses menaces et de questions. Le comte de Rets, tout trem-Mant, respondit que jamais il n'avoit pensé seulement d'en ouvrir la bouche, suppliant le Roy de le faire pendre s'il le trouvoit menteur en ceste responce.

Le Roy, ne sachant lors que dire, s'en alla trouver le duc d'Anjou, son frère, et luy demande s'il avoit parlé à quelqu'un de cest afaire. Et comme son frère, en le suppliant de luy pardonner, luy eust confessé qu'il s'en estoit descouvert à Lignerolles, et non à autre, le cognoissant homme secret et de discours, afin d'en avoir son avis, pour mieux exécuter le cas: « J'ay bien connu, dit le Roy, qu'il en avoit ouy les nouvelles; vous m'avez fait sort, qui me gardera de vous dire plus rien. Quant à

* 65

Lignerolles, c'est un sot; il faut qu'il meure; car, afin que vous le sachiez, je ne veux pas qu'il en ouvre jamais la bouche. . Le duc d'Anjou, conoissant que luy et Lignerolles avoyent fait chateun un pas de clere, et qu'il n'estoit pas temps de bastir des excuses, ne scent dire autre chose, sinon qu'il ne s'y opposoit pas. Dès ceste heure-là, le Roy manda quérir son frère bastard le chevalier, luy commanda d'aller trouver le jeune Villequier, qui avoit quelque querelle avec Lignerolles, luy fournir six ou sept bons hommes pour suite, et luy dire, au nom du Roy, qu'il estoit un poltron s'il n'essayoit d'avoir raison de son ennemi. Le chevalier fit si bien son message qu'il laissa Villequier résolu, armé et acompagné de mesmes ; mais Villequier, pour n'estre des plus hardis du monde, n'osa attaquer l'autre, ains se retira ; qui fut cause que le Roy le fit appeler, et, luy ayant reproché sa couardise, luy défendit de se trouver jamais en sa présence s'il ne tuoit Lignerolles à ce coup; luy donna une bonne espéc et l'arma luy-mesme de son jaque de maille, commandant au chevalier de luy donner plus seure compagnie qu'à la première fois, et leur dire que le Roy leur mandoit qu'ils cussent à dépescher Lignerolles à quelque pris que ce fust. Ce commandement fait, la partie fut dressée de nouveau, en laquelle le comte de Mansfeld, catholique, et autres, acompagnèrent Villequier, lequel, ainsi secondé, assaillit le povre Lignerolles et le blessa, et comme il s'enfuyoit, un autre luy donna une estocade à travers le corps, duquel coup il tomba par terre et mourut (1).

Soudain, les meurtriers s'estans retirez un peu à part,

⁽¹⁾ Ce fut à Bourgueil, en Tournine, que Lignerolles fut assesse par Georges de Villequier, vicomte de la Guerche. Outre les motifs qu'en doute ies de ce meurtre, d'autres ont érrit que le roi fit tuer Lignerolles parce qu'il entretenait un commerce de galanterie avec le reine-mere.

divers bruits coururent sur l'occasion de ce meurtre. Les uns pensoyent simplement que Villequier, pour sa querelle particulière, avoit prins Lignerolles à son avantage, comme c'est une des vertus courtisannes de ne pardonner jamais, ains exterminer son ennemy per quelque moyen que ce soit. Les autres faisoyent courir le bruit que le duc d'Anjou mesmes, encor qu'il l'aimast, l'avoit néantmoins sait tuer pour avoir descouvert au Roy quelques menées dudit duc avec l'Espagnol. Ancuns estimoyent que le Roy l'avoit sait saire, non pour les causes sus-mentionnées, mais pour autant que Lignerolles gouvernoit en tout et par tout le duc d'Anjou; et craignoit le Roy (disoit-on) que ce Lignerolles ne fust un instrument quelque jour pour le tourmenter en diverses saçons. Or, le Roy et la Royne saisoyent soigneusement courir ces bruits, afin de retenir ceux de la religion en ceste opinion que le Roy et son srère n'estoyent pas de bon accord, et que, par conséquent, le Roy seroit contraint favoriser ceux de la religion pour s'appuyer sur eux, afin de faire teste à son srère, que tous les catholiques portoyent. Il estoit temps aussi (ce leur sembloit) d'attirer l'amiral en cour, afin de pousser en avant ce mariage, et y attirer conséquemment la Royne de Navarre, les princes et les principaux de la religion. Il saloit baster ce point, asin de le saire marcher avec la guerre de Flandres, pour saire deux exploits en un coup.

DISCOURS

٠,

DE CE QUI AVIET

TOUCHANT LA CROIX DE GASTINES.

L'AN 1571, VERS BORL(1).

L'an 1569, pendant la plus grande fureur des troisiesmes troubles, le parlement de Paris fit pendre et estrangler Nicolas Croquet, Philippes et Richard de Gastines, marchans honnorables, pour autant qu'ils estoyent de la religion. Entre autres choses contenues en leur arrest, qui fut prononcé et exécuté le dernier de juin, audit an 1569, ce qui s'ensuit doit estre noté pour le discours suyvant. Ladite cour (de parlement) a ordonné et ordonne que la maison des cinq croix blanches, appartenant ausdits de Gastines, assize en rue Sainct-Denis, en laquelle les presches, assemblées et cènes ont esté faites, sera rompue, démolie et rasée par les charpentiers, massons et gens à ce conoissans, dont ladite cour conviendra. Et cependant, a ladite cour ordonné et ordonne que le bois et serrures de fer, qui proviendront de la démolition de ladite maison, seront vendus, et les deniers qui en proviendront seront convertis et employez à faire saire une croix de pierre de taille, au-dessous de laquelle sera mis un tableau de cuyvre, auquel sera escrit en lettres gravées les causes pour lesquelles ladite maison a esté ainsi démolie et rasée; et servira la place de lieu public à jamais. Et

⁽¹⁾ Extrait des Mére. de Cherles IX.

pour à ce pourvoir est prohibé et dessendu à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ils soyent, d'v pouvoir saire bastir à perpétuité, sur peine de six mil livres parisis d'amende, appliquable au Roy, et de punition corporelle. Suyvant cest arrest, la maison des Gastines avoit esté entièrement rasée et à l'endroit d'icelle les Parisiens avoyent sait eslever une haute pyramide de pierre, ayant un crucefix au sommet, dorée et diapre. avec un récit en lettres d'or sur le milieu de ce que desus, et des vers latins, le tout si consusément et obliquement déduit que plusieurs estimoyent que le composeur de ces vers et inscriptions (on dit que c'estoit Estienne Jodelle, poète françois, homme sans religion et qui n'eut onc autre Dieu que le ventre) s'estoit mocqué des catholiques et des huguenots. Quelque temps après la publication de l'édit de pacification, les héritiers desdits de Gastines et ceux de l'église réformée de Paris, voyans ceste pyramide demeurer debout, expressément contre le trente-deuxiesme article d'icelui édit, en sirent instance vers les princes et l'amiral, lesquels, voyans les choses encor esmeues, surent d'avis de délayer. Finalement, l'amiral, estant en cour, sut sollicité d'aviser à ce point : ce qu'ayant considéré, remonstra au Roy le contenu en ce trente-deuxiesme article, qui porte que toutes marques, vestiges et monumens des exécutions faites contre ceux de la religion, tant vivans que morts, livres et actes disfamatoires contre leurs personnes, mémoire et postérité, seroyent ostez et esfacez, et les places esquelles ont esté faites pour ceste occasion, démolitions ou rasemens, reudues aux propriétaires d'icelles pour en user et disposer à leurs volontez; prie le Roy de tenir sa promesse et laire démolir ceste pyramide, puis remettre les héritiers des Gastines en possession de leur bien. La Royne mère

TOCCHAST LA CROIX DE GASTISSE (déc. 1571). 477 voyant que, si l'amiral tenoit roide, il faggiroit acorder sa requeste et perdre aucunement la bonne grace des catheliques de Paris, dit qu'il seroit bon de faire cela sans sedition, et que, pour y obvier, saloit en avertir meniours de Paris, afin qu'eux-mesmes y tinssent la main paur entretenir l'édit. Cependant sut arreste que ceste pypamide seroit abatue. Mais les Parisiens surent incontingnt avertis de tout, et sur ce la ville députa quelques hourgeois, et l'université des docteurs, pour aller vers le Roy et moyenner que ceste croix ne sust mise bas, tant pour éviter les scandales (c'est-à-dire les massacres) qui s'en pouvoyent ensuyvre, que pour ne violer les arrests de la cour, qui est l'ame du Roy, ce disoyent-ils. On fait bon visage à ces députez, et pour cause; le Roy caresse les docteurs, les asseure de son affection envers l'église catholique romaine et doctrine d'icelle. Cependant on sait entendre à quelques-uns des principaux de Paris que, pour satissaire à l'importunité de l'amiral et ne donner ouverture à nouvelles défiances, il saloit oster ceste pyramide, qui seroit transportée à Sainct-Innocent, où elle seroit aussi houne (et de plus grand profit pour les prestres) que chez les Gastines; qu'ils s'asseurasseut que ce n'estoit point pour savoriser aux huguenots, comme ils le conoistroyent plus amplement. Suyvant cela, le conseil remonstre à l'amiral et aux députez de la religion que si on rompoit du tout ceste pyramide, il y auroit une sédition, et qu'il saloit acheter la paix avec ceste populace; mais qu'on seroit oster et transporter le tout au cemitière de Sainct-Innocent, et que par ce moyen seroit suffisamment satisfait à l'édit, les mots duquel surent bien débatus. Finalement, l'amiral, desireux de la paix, ne résista pas davantage, comb, jen que, si la puissance cust esté en sa main de par le Roy, il se faisoit fort de retenir en bride les Parisiens et les saire

obéir, quelque mutins qu'ils fussent. Le conseil secret, au reste, estoit fort joyeux de ce dissérent, car il rendoit les Parisiens ennemis conjurez de l'amiral, sur le dos duquel on mettoit toute la rage; car on advertissoit les principaux catholiques que l'amiral faisoit tout, qu'il n'estoit possible luy contredire en cest endroit, d'autant que l'édit le savorisoit. Cependant on sit trainer cest asaire en longueur, tout expressément pour faire paroistre que l'amiral en estoit la scule cause; comme aussi luy et les députez le poursuyvirent tellement que, sur la fin de décembre 1571, ceste pyramide sut abatue de nuiet par gens députez de la justice, à qui il falut commander plusieurs sois. Et. pour saire le tout plus seurement et éviter l'émotion de ce peuple qui adoroit les pierres et le bois, on choisit exprès un temps nébuleux, venteux et assez estrange; ce qu'un certain badin nommé Bellesorest (qui s'est mesle de brouiller les annales de France) impute à un fort grand miracle. Toutes les pièces de la pyramide furent transportées en ce cemitière Sainet-Innocent, où le tout est demeuré debout, au grand proufit des prestres de ce lieu, ausquels les biens vindrent en dormant, ceste nuict-là. Le matin, le menu peuple, voyant ceste croix transportée, acourut de fureur et brusla une maison voisine, massacra un serrurier, puis alla sur le pont Nostre-Dame, où furent bruslez les meubles d'un des Gastines. Il veut tel bruit que le palais demeura fermé tout ce jour et ceux de la justice cachez. Enfin ces mutins, qui ne savoyent bonnement à qui s'adresser, encor à demy forcenez, se retirérent sans qu'aucune justice sust saite de tels ravages commis tout en public, au veu et au sceu de tout le parlement et autres magistrats qui sont là.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTRNUES EN CE VOLUME.

Pages.		
L	ettres Anecdotes cerites au cardinal Borrommee par Prosper de	
	Sainte Caux, évêque de Chianne, nonce du Pape Pie IV pres de	
	Catherine de Medicis depuis l'an 1861 jungo en 1868,	
Brief d'acours et lustoire d'un voyage de quelques François en Floride		
	of du massacre autont enjustement que barbarement execute sur eux	
	par les Hespagnob en 1568, par co-devant rulige par ceus qui s'en	
	refirerer t, et maintenant resue el augmentée de nouveau par	
	Mt. Ueban Chauveton	170
ı	Requeste au Ros faite par les femmes velves, enfans expliches, parens	
	et amis de ses sujets qui ent esté quallement masserez par les	
	Hespagnoli en la France autartique , nammés la Floride	230
	Lettre de M. de l'etremoi, agent de France en Tanquie	428
1	Lettre de M. le marechal de Montmorence a Met le duc de Montpen-	
	mer, an sujet de sa quere le avec le cardinal de Locraine	243
1	Réponse de MP la duc de Montpenner à M. le maréchal de Montmo-	
	rency	150
	Histoire du Diable de Laou	161
	Articles respondus par la Roy, un son consei perso, our la requeste	
	presentee par plusieurs liabitane de Bourdenus, sur le fait de la	
	religion reformes (1565,	169
	Recui d'une entre price faite en l'an 1665 nontre la Reine de Navarre et	
	messergaeurs ses culans	179
	Horribles ervantes des lorgoenots en France (1568 à 1867)	997
	Burours des troubles advenus en la ville de Pamies le 8 pun 1868,	
	avec un brief recit des ralamites mullertes l'aumes presidente	200
	Le projet et culcul fait par le commandement du Roy, de la grandeur,	
	longueur et largeur de son repnume (1506)	344
	Ordre et police que le Ray entend estre doresnavant gardé et observé	
	ru se ville de Paris, pour la seurete et conservation d'écelle (1867).	201

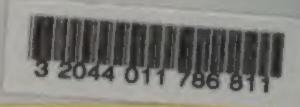
480 TABLE DES MATIÈRES.	
The same of the sa	Poges.
Lettre escripte par le sieur de Dampierre, gentilhomme suivant M. -	
duc de Roannois, à Alme la duchesse sa femme, par laquelle il se	
voit la façon dont lediet due a esté pellé par conx qui portent les ar-	
mex confre le Roy	587
Le vray discours de la bataille donnée par Monsieur, le 12 mara 1369,	
ontre Jamac et Montcontour	3
Arrest de la cour de Parlement contre Gaspart de Collegny	311
Articles accordez par le Grand-Seigneur, en faveur du Ruy et de ses	
sujets, a messire Claude Du Bourg, pour la sourcté du trafficq, com-	
merce et passige es pays et mers de Levant	593
D'scours sur l'espouvantable et merseilleux desbordement du Rosne	
dans et à l'entour la ville de Lyon	268
Lettre de M. de Montluc, capitaine de cinquante hommes d'armes.	
escrite au Noy touchant le gouvernement de Guyenne	401
Responce du Ray à la lettre du s'enr de Montlue	490
Discours sur les causes de l'extreme cherté qui est aujourd hay en	2
France, et sur les moyens d'y remodier	12.5
Discours du massacre fait à Orange par les catholiques, au mois de fé-	
Stier 1571	400
Mort de Lignerolles, grand mignon du duc d'Anjon	479
Discours de ce qui avint touclant la croix de Gastines, l'an 1571,	478
W1514001	NO
	-

-

State of Street, Stree



Acme
Bookbinding Co., Inc.
100 Cambridge St.
Charlestown, MA 02129



THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

